Goscinny & Sempé

# Histoires inédites du Petit Nicolas

IMAV éditions

René Goscinny & Jean-Jacques Sempé

# Histoire inédites du Petit Nicolas

Approved - Approved - Approved - Approved - Approved - Approved - Approved - Approved
eBook diffusé en DOC, HTML, PDF, EPUB et MOBI
Team AlexandriZ
teamalexandriz.org

IMAV éditions

*À Gilberte Goscinny*

Je n'ai aucun souvenir de ma première rencontre avec Jean-Jacques Sempé car je le connais depuis toujours. J'étais une petite fille et son rire mêlé à celui de mon père me parvient encore aujourd'hui. De cette façon, je peux affirmer que Jean-Jacques Sempé a ceci en commun avec le Petit Nicolas : il fait partie de mon enfance.

L'histoire commence au milieu des années cinquante et Sempé raconte : « Un jour, j'ai rencontré René Goscinny qui venait de débarquer des Etats-Unis. On est devenus copains tout de suite. »

Copains, voilà bien le maître mot de l'univers qu'ensemble ils vont créer.

En effet, chaque semaine, de 1959 à 1965, mon père et Sempé réalisent une histoire pour *Sud-Ouest Dimanche*. Nombre d'entre elles furent publiées en cinq recueils.

Pour écrire et mettre en scène les aventures du Petit Nicolas, les deux hommes partagent leurs souvenirs d'enfance. À Buenos Aires ou à Bordeaux, la craie a le même parfum… Le génie des créateurs sera de nous donner le sentiment d'avoir nous aussi vécu les aventures de Nicolas.

Mon père n'a pas eu le temps de me raconter sa propre enfance et sa mort a condamné la mienne.

Le 5 novembre 1977, Nicolas, Geoffroy, Clotaire, le Bouillon et les autres ont eu un regard pour les nuages. Les personnages de papier, j'en suis certaine, savent qu'un créateur ne meurt jamais…

Alors, j'ai pour cet univers une tendresse infinie, la tendresse qu'on a pour l'enfance de ceux que l'on a aimés passionnément. Et je rêve en savourant l'humour de ces deux magiciens.

Après la disparition de mon père, Sempé restera l'ami fidèle. Ma mère et lui s'aimaient d'amitié, et lorsque nous dînions avec Jean-Jacques, je les entendais rire d'un rire qui pourtant n'était réservé qu'à la mémoire.

Mais toutes les histoires n'avaient pas été éditées… Et Gilberte Goscinny, ma mère, avait un projet : celui de donner au public l'occasion de retrouver Nicolas et sa bande en publiant les histoires inédites de ce petit garçon qu'elle aimait tant. Une fois encore, la vie en a décidé autrement, un nouveau sourire a séduit les nuages : ma mère n'a pas eu le temps de concrétiser cette idée.

Avec Jean-Jacques Sempé, nous nous sommes retrouvés, dans un restaurant de Saint-Germain-des-Prés. Je lui ai montré une première maquette des textes de mon père agrémentés de ses dessins. Je le revois scrutant son propre trait… quelque quarante ans plus tard… en souriant (et quel sourire !). C'est avec enthousiasme qu'il s'est spontanément joint à mon projet.

Ensemble, nous accompagnerons Nicolas à l'école. Nous lui donnerons la main tous les deux.

Après de longues vacances, le célèbre écolier n'a pas changé. Voilà donc quatre-vingts histoires et quelque deux cent cinquante dessins qui viennent nous parler de lui. De lui et de ses copains : Agnan, Alceste, Rufus, Eudes, Clotaire, Joachim, Maixent… Et Geoffroy, qui, dans ce recueil-là, a la part belle. Geoffroy, c'est celui qui a un papa très riche. Pour la première fois, Nicolas est invité chez lui : « Il a une piscine en forme de rognon et une salle à manger grande comme un restaurant. »

Mais c'est Alceste, un gros qui mange tout le temps, qui reste le meilleur ami de Nicolas.

« Chez nous, pour le réveillon, je lui ai dit, il y aura mémé, ma tante Dorothée, et tonton Eugène.

— Chez nous, m'a dit Alceste, il y aura du boudin blanc et de la dinde. »

Je suis moi-même devenue la maman d'un petit garçon et d'une petite fille. Sans doute est-ce pour cette raison que j'ai pensé que le temps était venu de publier ces trésors cachés. Peut-on imaginer plus jolie façon de leur parler de leur grand-père ?

Au-delà de cette démarche personnelle, il paraissait naturel de publier ces histoires inédites. Elles s'adressent certes à ceux qui ont découvert le plaisir de la lecture grâce au Petit Nicolas mais aussi à ceux qui ont récemment pris le chemin de l'école.

La force de cette œuvre est de séduire les enfants comme les adultes. Les premiers se retrouvent, les seconds se souviennent.

Anne Goscinny

# Chapitre I

# On va rentrer

# Chapitre I
# On va rentrer

- ——

On va rentrer
Les Invincibles
La cantine
Souvenirs doux et frais
La maison de Geoffroy
Excuses
(1611-1673)
Le chouette lapin

# On va rentrer

MAMAN A DIT QUE DEMAIN on irait acheter des choses pour la rentrée.

— Quelles choses ? a demandé papa.

— Beaucoup de choses, a répondu maman. Entre autres : un nouveau cartable, une trousse, et puis des chaussures.

— Encore des chaussures ? a crié papa. Mais ce n'est pas possible ! Il les mange !

— Non, mais il mange de la soupe pour grandir, a dit maman. Et quand il grandit, ses pieds grandissent aussi.

Le lendemain, je suis allé faire des courses avec maman, et pour les chaussures nous nous sommes un peu disputés, parce que moi je voulais des chaussures de basket, mais maman a dit qu'elle m'achèterait une paire de souliers en cuir bien solide, et que si ça ne me plaisait pas, on allait rentrer à la maison, et que papa ne serait pas content.

Le vendeur du magasin était très gentil ; il m'a fait essayer des tas de chaussures, en expliquant à maman qu'elles étaient toutes très chouettes, mais maman ne pouvait pas se décider, et puis il y a eu des chaussures marron qui lui plaisaient, et elle m'a demandé si je me sentais bien dedans, et moi j'ai dit que oui, pour ne pas faire de la peine au vendeur, mais les chaussures me faisaient un peu mal.

Et puis, maman m'a acheté un cartable terrible, et avec les cartables on rigole bien à la sortie de l'école, on s'amuse à les jeter dans les jambes des copains pour les faire tomber, et je suis drôlement impatient de les revoir, les copains, et puis maman m'a acheté une trousse qui ressemble à un étui de revolver, avec, à la place du revolver, un taille-crayon qui ressemble à un avion, une gomme qui ressemble à une souris, un crayon qui ressemble à une flûte, et des tas de choses qui ressemblent à autre chose, et avec ça aussi on va bien faire les guignols en classe.

Quand papa, le soir, a vu tout ce que maman m'avait acheté, il m'a dit qu'il espérait que je prendrais bien soin de mes affaires, et moi je lui ai dit que oui. C'est vrai, je suis très soigneux avec mes affaires, même si le taille-crayon s'est cassé avant le dîner, en jouant à bombarder la souris, et papa s'est fâché, il a dit que j'étais intenable depuis notre retour, et qu'il était pressé que l'école commence.

Il faut vous dire que la rentrée des classes c'est bientôt, mais moi, papa et maman, nous sommes revenus de vacances depuis longtemps.

Elles étaient très bien les vacances, et on a drôlement rigolé. Nous étions à la mer, et j'ai fait des choses terribles ; j'ai nagé loin comme tout, et puis, sur la plage, j'ai gagné un concours, et on m'a donné deux illustrés et un fanion. Et puis, j'étais tout bronzé par le soleil ; j'étais très chouette.

Bien sûr, quand je suis arrivé à la maison, j'aurais voulu montrer aux copains comme j'étais bronzé, mais c'est ça qui est embêtant avant la rentrée : c'est que les copains, on ne les voit pas. Alceste – c'est celui qui habite le plus près de chez moi, et c'est mon meilleur copain, un gros qui mange tout le temps – n'était pas là ; Alceste va tous les ans, avec ses parents, chez son oncle qui est charcutier en Auvergne. Et il part très tard en vacances, Alceste, parce que pour aller chez son oncle, il doit attendre que son oncle soit revenu de ses vacances à lui, sur la Côte d'Azur. M. Compani, qui est l'épicier du quartier, quand il

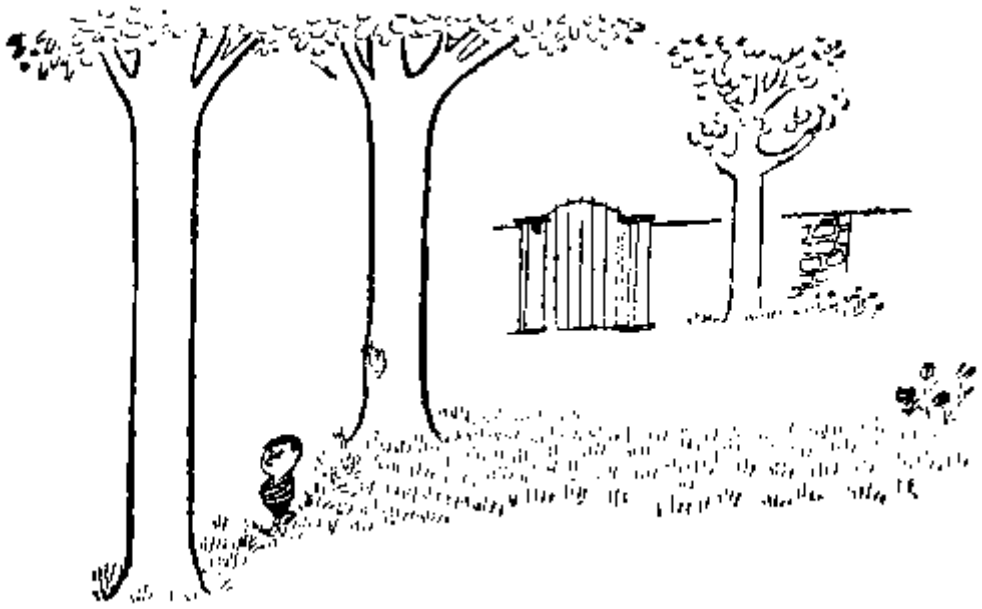
m’a vu, il m’a dit que j’étais drôlement beau, que je ressemblais à un petit morceau de pain d’épices, et il m’a donné des raisins secs, et une olive, mais ce n’est pas la même chose que les copains.

Et c’est pas juste, à la fin, parce que si personne ne le voit, ce n’est pas la peine d’être bronzé, et j’étais drôlement de mauvaise humeur, et papa m’a dit qu’on n’allait pas recommencer la comédie de tous les ans, et qu’il ne voulait pas que je sois insupportable jusqu’à la rentrée des classes.

— Je vais être tout blanc, pour l’école ! j’ai dit.

— Mais c’est une manie ! a crié papa. Depuis qu’il est rentré de vacances, il ne pense qu’à son bronzage !... Ecoute, Nicolas, tu sais ce que tu vas faire ? Tu vas aller dans le jardin, et tu vas

prendre des bains de soleil. Comme ça, tu ne me casseras plus les oreilles, et quand tu iras à l'école, tu seras un vrai Tarzan.



Alors moi, je suis allé dans le jardin, mais bien sûr ce n'est pas comme à la plage, surtout qu'il y avait des nuages.

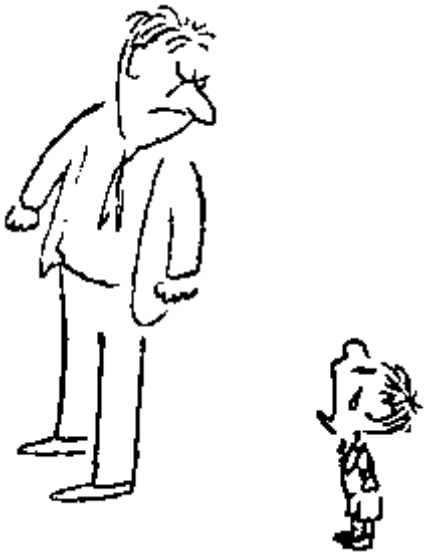
Et puis maman m'a appelé :

— Nicolas ! Qu'est-ce que tu fais couché sur l'herbe ? Tu ne vois pas qu'il commence à pleuvoir ?

Maman a dit que cet enfant la rendrait folle, et je suis rentré dans la maison ; et papa, qui était en train de lire le journal, m'a regardé et il m'a dit que j'avais bien bronzé, et que maintenant j'aille m'essuyer la tête, parce que j'étais mouillé.

— C'est pas vrai ! j'ai crié. Je ne suis plus bronzé du tout ! Je veux retourner à la plage !

— Nicolas ! a crié papa. Tu vas me faire le plaisir d'être poli, et de ne plus dire de bêtises ! Sinon, tu montes dans ta chambre sans dîner ! Compris ?



Alors moi je me suis mis à pleurer, j'ai dit que c'était pas juste, et que je quitterais la maison et que j'irais tout seul à la plage, et que je préférais mourir qu'être tout blanc, et maman est venue en courant de la cuisine, et elle a dit qu'elle en avait assez d'entendre crier toute la journée, et que si c'était ça l'effet que nous faisaient les vacances, elle préférait rester à la maison l'année prochaine, et que papa et moi on n'aurait qu'à se débrouiller pour les vacances, qu'elle, elle n'y tenait pas tellement.

— C'est pourtant toi qui as insisté pour que nous retournions à Bains-les-Mers cette année, a répondu papa. En tout cas, ce n'est pas ma faute si ton fils a des lubies, et qu'il est insupportable quand il est à la maison !

— Papa m'a dit que si j'allais dans le jardin, je serais comme Tarzan, j'ai expliqué. Mais je ne suis plus brûlé du tout !

Alors maman a rigolé, elle a dit qu'elle me trouvait encore très brun, que j'étais son petit Tarzan à elle, et qu'elle était sûre qu'à l'école, je serais le plus brûlé de tous. Et puis elle m'a dit d'aller jouer dans ma chambre, et qu'elle m'appellerait pour dîner.

À table, j'ai essayé de ne pas parler à papa, mais il m'a fait des tas de grimaces, et moi j'ai rigolé, et c'était très chouette. Maman avait fait de la tarte aux pommes.

Et puis, le lendemain, M. Compani nous a dit que les Courteplaque devaient rentrer de vacances aujourd'hui. M. et Mme Courteplaque sont nos voisins, qui habitent la maison juste à côté de chez nous, et ils ont une fille qui s'appelle Marie-Edwige, qui a mon âge, avec des cheveux jaunes et des yeux bleus très chouettes.

Alors là, j'étais vraiment embêté, parce que j'aurais bien aimé que Marie-Edwige me voie tout bronzé, mais je n'ai rien dit à papa, parce que papa m'avait prévenu que si je lui parlais encore une fois de bronzage, ça allait être terrible.

Comme il y avait du soleil, je me suis mis dans le jardin, et de temps en temps, je courais dans la salle de bains pour me regarder dans la glace, mais je ne brunissais pas, et j'ai pensé que j'allais essayer encore un coup dans le jardin et que si je restais tout blanc, j'allais en parler à papa.

Et juste quand je suis sorti dans le jardin, l'auto de M. Courte-plaque s'arrêtait devant sa maison, avec des tas et des tas de bagages sur le toit.

Et puis Marie-Edwige est descendue de l'auto, et quand elle m'a vu, elle m'a fait bonjour avec la main.

Et moi, je suis devenu tout rouge.

## Les Invincibles

NOUS, ON VA FORMER UNE BANDE… C'est Geoffroy qui a eu l'idée. Il nous a dit, à la récré, qu'il venait de lire un livre dans lequel des copains formaient une bande et, après, ils faisaient des choses terribles, ils défendaient les gens contre les méchants, ils aidaient les pauvres, attrapaient les bandits, ils rigolaient drôlement.

— La bande s'appellera les Invincibles, comme dans le livre. Nous nous réunirons après la classe, dans le terrain vague, nous a dit Geoffroy ; le mot de passe, ce sera : « Courage indomptable ! »

Quand je suis arrivé dans le terrain vague, Geoffroy, Rufus, Eudes, Alceste et Joachim y étaient déjà. J'avais été un peu retenu en classe par la maîtresse, qui me disait que je m'étais trompé dans un devoir d'arithmétique ; il faudra que je dise à papa de faire attention.

— Le mot de passe ? m'a demandé Alceste en m'envoyant des petits bouts de croissant à la figure (il mange tout le temps, Alceste). « Courage indomptable », j'ai dit. « Tu peux entrer », il m'a dit.

Le terrain vague, il est formidable. On va souvent y jouer ; il y a de l'herbe, des chats, des boîtes de conserves, des pneus et une vieille auto qui n'a plus de roues, mais où on s'amuse bien, vroum, vroum ! « C'est dans l'auto que nous nous réunirons », a dit Geoffroy. Geoffroy, il m'a fait rigoler, il avait sorti de son cartable un masque qu'il avait mis sur ses yeux, une cape noire avec un « Z » derrière, et un chapeau. Son papa est très riche et il lui achète toujours des jouets et des déguisements. « T'as l'air d'un guignol », j'ai dit à Geoffroy, et ça, ça ne lui a pas plu.

— C'est une bande secrète, a dit Geoffroy, et comme je suis le chef, personne ne doit voir ma figure.

— Le chef ? a dit Eudes, tu rigoles non ? Pourquoi tu serais le chef, parce que t'as l'air d'un champignon avec ton chapeau ?

— Non, monsieur, a dit Geoffroy, parce que c'est moi qui ai eu l'idée de la bande, voilà pourquoi !

Et puis, Clotaire est arrivé. Clotaire, il sort toujours après les autres de l'école. Comme c'est le dernier de la classe, il a souvent des histoires avec la maîtresse, et il doit faire des lignes. « Le mot de passe », lui a demandé Alceste. « Drôle de courage », a répondu Clotaire.

— Non, a dit Alceste, tu n'entres pas. C'est pas le mot de passe !

— Quoi, quoi, quoi, a dit Clotaire, tu vas me laisser entrer, espèce de gros type.

— Non, monsieur, a dit Rufus, tu entreras quand tu connaîtras le mot de passe, sans blague ! Alceste, surveille-le !

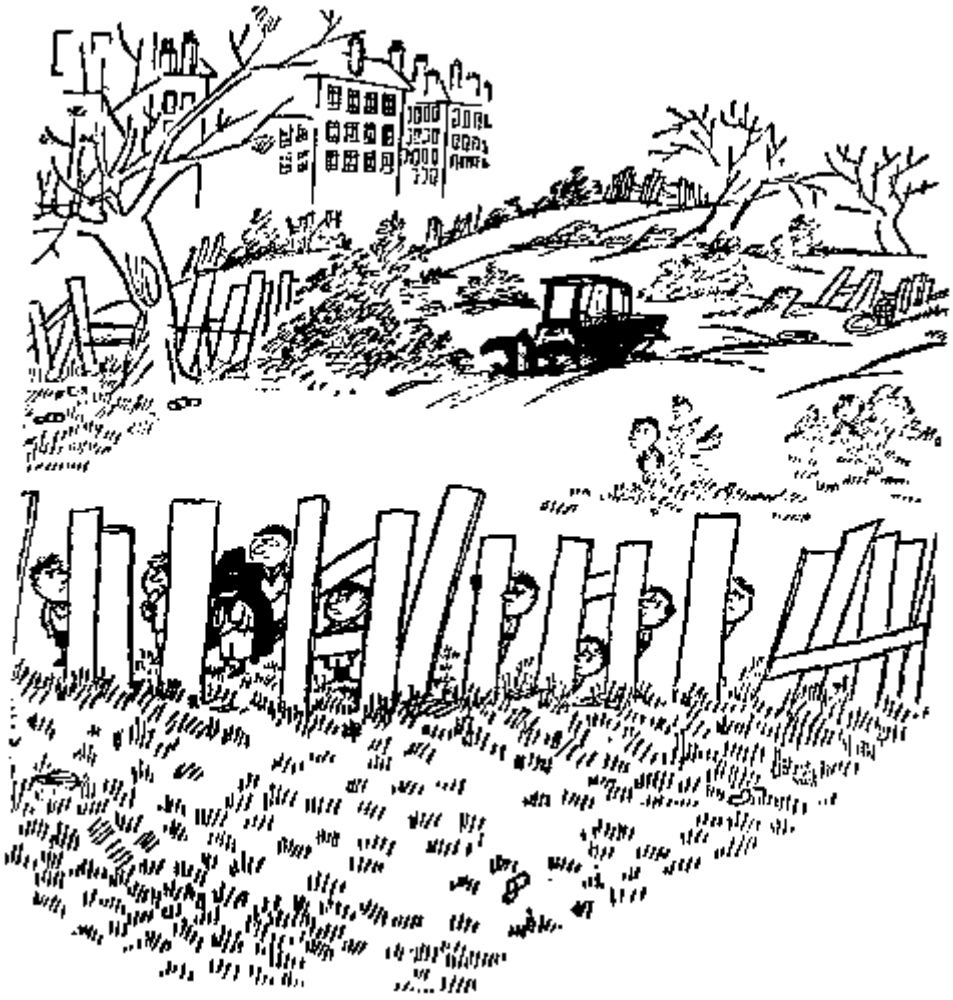
— Moi, a dit Eudes, je propose qu'on choisisse le chef, pic et pic et colegram…

— Pas question ! a dit Geoffroy. Dans le livre, le chef, c'était le plus brave et le mieux habillé. Le chef, c'est moi !

Alors, Eudes lui a donné un coup de poing sur le nez, il aime bien ça, Eudes. Geoffroy est tombé assis par terre, le masque de travers et les mains sur le nez.

— Puisque c'est comme ça, a dit Geoffroy, tu ne fais plus partie de la bande !

— Bah ! a dit Eudes, je préfère rentrer chez moi jouer au train électrique ! Et il est parti.



— Courage terrible ? a dit Clotaire, et Alceste lui a répondu que non, que ce n'était toujours pas le mot de passe, et qu'il ne pouvait pas entrer.

— Bon, a dit Geoffroy, il faut qu'on décide ce qu'on va faire. Dans le livre, les Invincibles prenaient l'avion pour aller en Amérique chercher l'oncle d'un pauvre petit orphelin à qui des méchants avaient volé son héritage.

— Moi, je pourrai pas y aller, en Amérique, avec l'avion, a dit Joachim. Ça fait pas si longtemps que maman me laisse traverser la rue tout seul.

— Nous ne voulons pas de lâches chez les Invincibles !... a crié Geoffroy.

Alors, Joachim, ça a été terrible, il a dit que c'était trop fort, qu'il était le plus brave de tous, et que puisque c'était comme ça, il partait, mais qu'on allait bien le regretter. Et puis il est parti.

— Chouette courage ? a demandé Clotaire. « Non ! », a répondu Alceste en mangeant un petit pain au chocolat.

— Tous dans l'auto, a dit Geoffroy, nous allons discuter de nos plans secrets.

Moi, j'étais drôlement content, j'aime bien aller dans l'auto, même si on se fait mal avec les ressorts qui sortent des fauteuils, comme ceux du canapé du salon à la maison, qui est maintenant dans le grenier, parce que maman a dit que c'était une honte, et papa en a acheté un nouveau.

— Je veux bien aller dans l'auto, a dit Rufus, si c'est moi qui me mets au volant et qui conduis.

— Non, c'est la place du chef, a répondu Geoffroy.

— T'es pas plus le chef que moi, a dit Rufus, et Eudes avait raison, t'as l'air d'un guignol avec ton déguisement !...

— T'es jaloux, voilà ce que tu es, a dit Geoffroy.

— Eh bien ! puisque c'est comme ça, a dit Rufus, je vais former une autre bande secrète, et on va démolir ta bande secrète, et ce sera nous qui irons en Amérique pour l'histoire de l'orphelin.

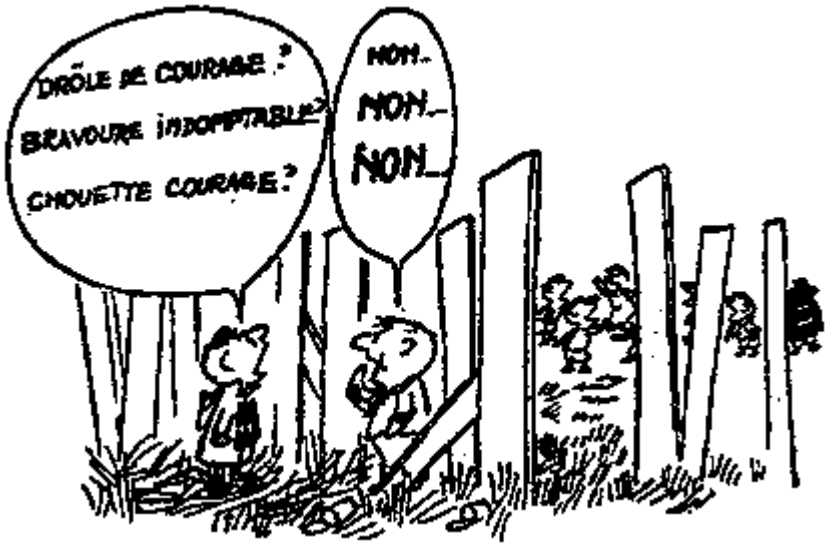
— Non, monsieur, a crié Geoffroy, c'est notre orphelin, c'est pas le vôtre, vous n'avez qu'à vous en trouver un autre d'orphelin... non, mais sans blague !...

— On verra, a dit Rufus, et il est parti.

— Indomptable ! a crié Clotaire, ça y est. Indomptable !

— Attends, a dit Alceste, bouge pas... et puis Alceste est venu vers nous. C'est quoi, le mot de passe, déjà ? il a demandé.

— Comment, a crié Geoffroy, tu ne te souviens pas du mot de passe ?




— Ben non, quoi, a dit Alceste, avec cet imbécile de Clotaire qui me dit tout le temps des choses, je ne m'en souviens plus…

Geoffroy était furieux.

— Ah ! elle est belle, la bande des Invincibles, il a dit, vous n'êtes pas des Invincibles, vous êtes des incapables !…

— Des quoi ? a demandé Alceste. Clotaire s'est approché.

— Alors, je peux entrer, oui ou non ! il a dit. Geoffroy a jeté son chapeau par terre.

— Tu n'as pas le droit d'entrer. Tu n'as pas dit le mot de passe ! Une bande secrète doit avoir un mot de passe, comme dans le livre ! Ceux qui n'ont pas le mot de passe, c'est des espions !…

— Et moi, a crié Alceste, tu crois que je vais rester tout le temps à écouter les bêtises que me raconte Clotaire ?… D'ailleurs, je n'ai plus rien à manger ; il faut que je rentre chez moi, sinon je vais être en retard pour le goûter.

Et Alceste est parti.

— Je n'ai pas besoin de ta permission pour entrer ici, a dit Clotaire à Geoffroy. Le terrain vague n'est pas à toi !… Tout le monde peut y entrer, même les espions !

— J'en ai assez !… Puisque c'est comme ça, vous n'avez qu'à entrer tous !… a crié Geoffroy en pleurant dans son masque.

C’est vrai, vous savez pas jouer ! J’irai la former seul, ma bande des Invincibles ! On ne se parle plus !…

Nous sommes restés tous les deux, Clotaire et moi. Alors, je lui ai dit le mot de passe ; comme ça, ce n’était plus un espion, et on a joué aux billes.

C’était chouette, l’idée de Geoffroy, de former une bande. J’ai gagné trois billes !…

## La cantine

À L'ÉCOLE, IL Y A UNE CANTINE, et il y en a qui mangent dedans et on les appelle des demi-pensionnaires. Moi et les autres copains, on rentre manger à la maison : le seul qui reste à l'école, c'est Eudes, parce qu'il habite assez loin.

C'est pour ça que j'ai été étonné et pas content quand papa et maman m'ont dit, hier, que j'allais manger à l'école, aujourd'hui à midi.

— Papa et moi, nous devons faire un voyage demain, m'a dit maman, et nous serons absents presque toute la journée. C'est pour ça que nous avons pensé, mon chéri, que pour une fois, tu mangerais à l'école.

Moi, je me suis mis à pleurer et à crier que je ne mangerais pas à l'école, que c'était terrible, que c'était sûrement très mauvais et que je ne voulais pas passer toute la journée sans sortir de l'école, et que si on me forçait, je serais malade, je quitterais la maison, j'allais mourir et que tout le monde allait me regretter drôlement.

— Allons, bonhomme, sois gentil, m'a dit papa. C'est pour une fois seulement. Et puis, il faut bien que tu manges quelque part, et nous ne pouvons pas t'emmener avec nous. D'ailleurs, ce sera sûrement très bon, ce qu'ils te donneront à manger.

Moi, j'ai pleuré plus fort, j'ai dit qu'on m'avait dit qu'il y avait des tas de gras avec la viande, à l'école, et qu'on battait ceux qui ne mangeaient pas leur gras, et que j'aimais mieux ne pas manger du tout que de rester à l'école. Papa s'est gratté la tête et il a regardé maman.

— Qu'est-ce qu'on fait ? il a demandé.

— Nous ne pouvons rien faire, a dit maman. Nous avons déjà prévenu son école et Nicolas est assez grand pour être raisonnable. Et puis, de toute façon, ça ne lui fera pas de mal ; comme ça, il appréciera mieux ce qu'on lui sert à la maison. Allons, Nicolas, sois gentil, embrasse maman et ne pleure plus.

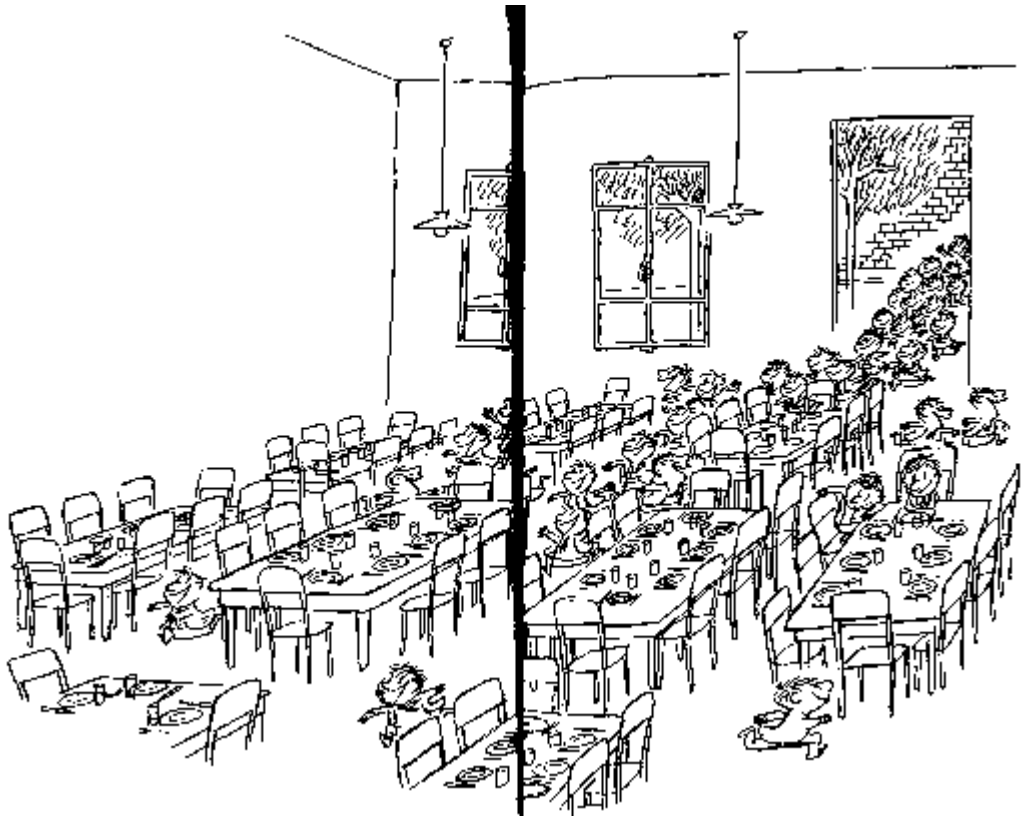
J'ai boudé un petit moment et puis j'ai vu que ça ne servait plus à rien de pleurer. Alors, j'ai embrassé maman, et puis papa, et ils ont promis de m'apporter des tas de jouets. Ils étaient très contents tous les deux.

Quand je suis arrivé à l'école, ce matin, j'avais une grosse boule dans la gorge et une drôle d'envie de pleurer.

— Je reste à la cantine à midi, j'ai expliqué aux copains qui me demandaient ce que j'avais.

— Chouette ! a dit Eudes. On va s'arranger pour être à la même table.

Alors, je me suis mis à pleurer et Alceste m'a donné un petit bout de son croissant, et là ça m'a tellement étonné que je me suis arrêté de pleurer, parce que c'est la première fois que je vois Alceste donner un petit bout de quelque chose qui se mange à quelqu'un. Et puis après, tout le matin, je n'ai plus pensé à pleurer, parce qu'on a bien rigolé.



C’est à midi, quand j’ai vu les copains partir pour rentrer chez eux déjeuner, que j’ai eu de nouveau une grosse boule dans la gorge. Je suis allé m’appuyer contre le mur et je n’ai pas voulu jouer aux billes avec Eudes. Et puis la cloche a sonné et nous sommes allés nous mettre en rangs. Et c’est drôle, les rangs pour aller manger ; ce n’est pas comme d’habitude, parce que toutes les classes sont mélangées et on se trouve avec des types qu’on ne connaît presque pas. Heureusement, Eudes était avec moi. Et puis un type, devant, s’est retourné et m’a dit :

— Saucisson, purée, rôti et flan. Fais passer.

— Chouette ! a crié Eudes, quand je lui ai fait passer, il y a du flan ! Il est terrible !

— Un peu de silence dans les rangs ! a crié le Bouillon, qui est notre surveillant.

Et puis il s’est approché de nous, il m’a vu, et il a dit :

— Ah ! mais, c’est vrai ! Nicolas est parmi nous, aujourd’hui !

Et le Bouillon m’a passé la main sur les cheveux et il a fait un gros sourire avant de partir séparer deux moyens qui se poussaient. Il y a des fois où il est très chouette, le Bouillon. Et

puis la file a avancé, et nous sommes entrés dans la cantine. C'est assez grand, avec des tables avec huit chaises autour.

— Viens vite ! m'a dit Eudes.

J'ai suivi Eudes, mais à sa table, toutes les places étaient prises. Moi, j'étais bien embêté, parce que je ne voulais pas aller à une table où je ne connaissais personne. Alors, Eudes a levé le doigt et il a appelé le Bouillon :

— M'sieur ! M'sieur ! est-ce que Nicolas peut s'asseoir à côté de moi, m'sieur ?

— Bien sûr, a dit le Bouillon. Nous n'allons pas mettre n'importe où notre invité du jour. Basile, laissez votre place à Nicolas pour aujourd'hui… Mais soyez sages, hein ?

Alors, Basile, un type de la classe au-dessus, a pris sa serviette et son médicament et est allé s'asseoir à une autre table. Moi, j'étais bien content d'être assis à côté d'Eudes ; c'est un bon copain, mais j'avais pas faim du tout. Et quand les deux dames qui travaillent à la cuisine sont passées avec des paniers pleins de pain, j'en ai pris un morceau, mais c'est parce que j'avais peur qu'on me punisse si je n'en prenais pas. Et puis on a apporté du saucisson, de celui que j'aime.

— Vous pouvez parler, a dit le Bouillon, mais sans faire de bruit.

Alors, tout le monde s'est mis à crier en même temps, et le type qui était assis en face de nous nous a fait rigoler, parce qu'il s'est mis à loucher et faire semblant de ne pas trouver sa bouche pour mettre le saucisson dedans. Et puis on a apporté du rôti avec de la purée, et heureusement qu'ils ont passé le pain de nouveau, parce que pour essuyer la sauce, c'est chouette.

— Qui veut encore de la purée ? a demandé la dame.

— Moi ! on a tous crié.

— Un peu de calme, a dit le Bouillon. Sinon, je vous interdis de parler. Compris ?

Mais tout le monde a continué à parler, parce que le Bouillon est beaucoup plus chouette à table qu'en récré. Et puis, on a eu du flan, et ça, c'était drôlement bon ! J'en ai pris deux fois, comme pour la purée.

Après déjeuner, nous sommes sortis dans la cour, et Eudes et moi nous avons joué aux billes. J'en avais déjà gagné trois quand les copains sont revenus de chez eux, et j'étais un peu embêté de les voir parce que quand ils arrivent, c'est que c'est l'heure de rentrer en classe.

Quand je suis revenu à la maison, maman et papa étaient déjà là. J'étais drôlement content de les voir, et nous nous sommes embrassés des tas de fois.

— Alors, mon chéri, m'a demandé maman, ça ne s'est pas trop mal passé, ce déjeuner ? Qu'est-ce qu'ils t'ont donné à manger ?

— Du saucisson, j'ai répondu, du rôti avec de la purée…

— Avec de la purée ? a dit maman. Mon pauvre poussin, toi qui as horreur de ça et qui ne veux jamais en manger à la maison…

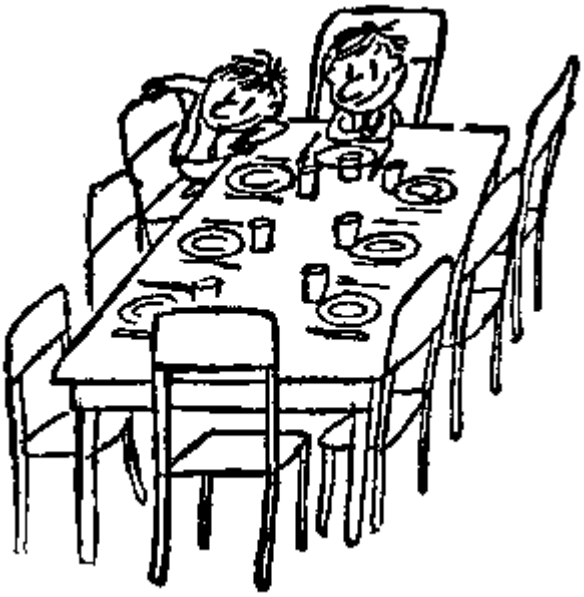
— Mais celle-là était très chouette, j'ai expliqué. Et il y avait de la sauce, et il y avait un type qui nous a fait rigoler, et j'en ai repris deux fois.

Maman m'a regardé et elle a dit qu'elle allait défaire sa valise et préparer le dîner.

À table, maman m'a eu l'air très fatiguée par son voyage. Et puis, elle a apporté un gros gâteau au chocolat.

— Regarde, Nicolas ! m'a dit maman ; regarde le beau dessert que nous avons acheté pour toi !

— Chic ! j'ai crié. Tu sais, à midi, c'était chouette aussi ; on a eu un flan terrible ! J'en ai pris deux fois, comme pour la purée.



Alors, maman a dit qu'elle avait eu une journée très dure, que tout le monde était énervé, qu'elle allait laisser la vaisselle pour demain et qu'elle montait se coucher tout de suite.

— Elle est malade, maman ? j'ai demandé, drôlement inquiet, à papa.

Papa a rigolé, il m'a donné une petite claque sur la joue et il m'a dit :

— Ce n'est pas grave, bonhomme. Je crois que c'est quelque chose que tu as mangé à midi qui ne passe pas.

## Souvenirs doux et frais

NOUS AVONS UN INVITÉ POUR LE DÎNER, ce soir. Hier, papa est arrivé tout content et il a dit à maman qu'il avait rencontré par hasard, dans la rue, son vieil ami Léon Labière, qu'il n'avait pas vu depuis des tas d'années.

« Léon, avait expliqué papa, c'est un ami d'enfance, nous sommes allés à l'école ensemble. Combien de souvenirs doux et frais nous avons en commun ! Je l'ai invité à dîner, pour demain. »

L'ami de papa devait arriver à huit heures, mais nous, nous étions prêts depuis sept heures. Maman m'avait bien lavé, elle m'avait mis le costume bleu et elle m'avait peigné avec des tas de brillantine, parce que, sinon, l'épi que j'ai derrière la tête ne peut pas rester tranquille. Papa, il m'avait donné beaucoup de conseils, il m'avait dit que je devais être très sage, que je ne devais pas parler à table sans être interrogé et que je devais bien écouter son ami Léon qui, d'après papa, était quelqu'un de terrible et qui avait très bien réussi dans la vie et ça se voyait déjà à l'école, parce que des êtres comme lui on n'en faisait plus, et puis on a sonné à la porte.

Papa est allé ouvrir et un gros monsieur tout rouge est entré.

— Léon ! a crié papa. « Mon vieux copain ! » a crié le monsieur, et puis ils ont commencé à se donner des tas de

claques sur les épaules, mais ils avaient l'air content, pas comme quand papa se donne des claques avec M. Blédurt, qui est notre voisin et qui aime bien taquiner papa.

Après les claques, papa s'est retourné et a montré maman qui avait un grand sourire et qui sortait de la cuisine.

— Voici ma femme, Léon. Chérie, mon ami, Léon Labière.

Maman a avancé la main et M. Labière s'est mis à la secouer, la main, et il a dit qu'il était enchanté. Et puis, papa m'a fait signe d'avancer et il a dit :

— Et voici Nicolas, mon fils.

Monsieur Labière a eu l'air très surpris de me voir, il a ouvert des grands yeux, il a sifflé et puis il a dit :

— Mais c'est un grand garçon ! C'est un homme ! Tu vas à l'école ?

Et il m'a passé la main dans les cheveux, pour me dépeigner, pour rire. J'ai vu que ça, ça n'a pas tellement plu à maman, surtout quand M. Labière a regardé sa main et qu'il a demandé :

— Qu'est-ce que vous lui mettez sur la tête, à ce mioche ?

— Tu trouves qu'il me ressemble ? a demandé papa très vite, avant que maman ne puisse répondre.

— Oui, a dit M. Labière, c'est tout à fait toi, avec plus de cheveux et moins de ventre, et M. Labière s'est mis à rire très fort.

Papa, il a ri aussi, mais moins fort, et maman a dit que nous allions prendre l'apéritif.

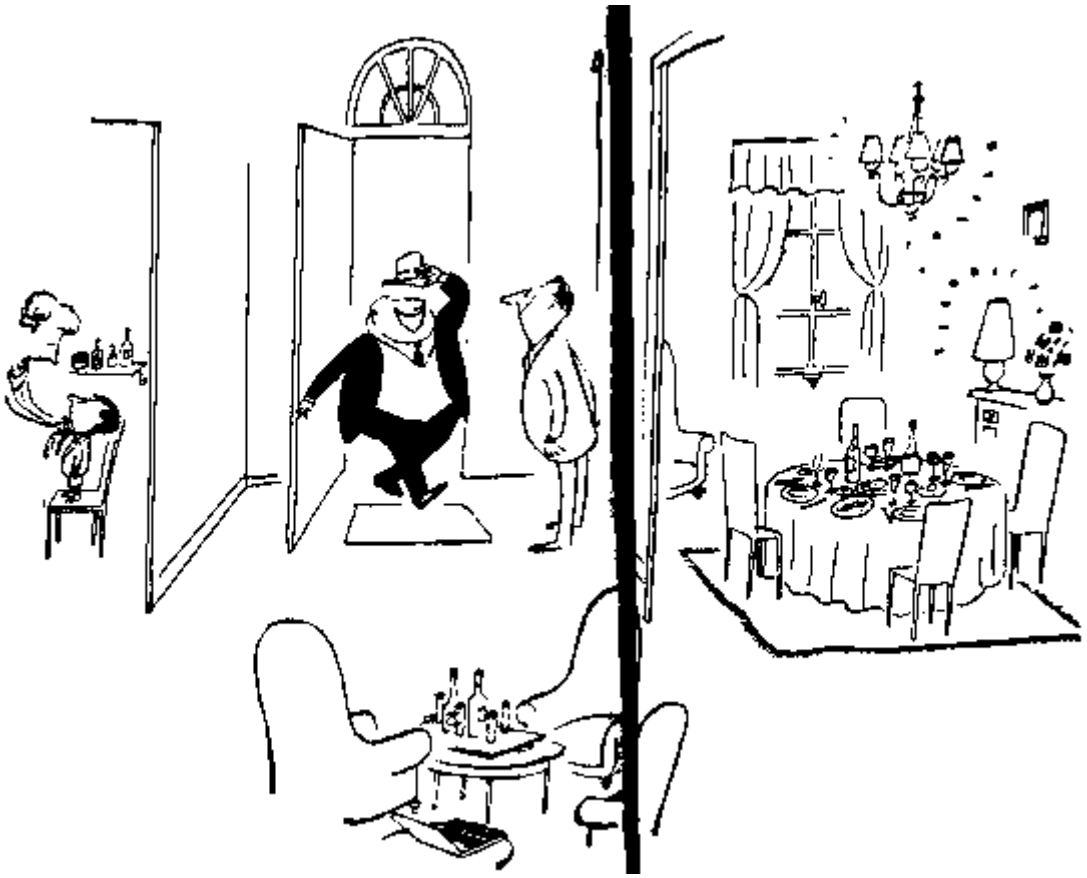
Nous nous sommes assis dans le salon et maman a servi ; moi, je n'ai pas eu d'apéritif, mais maman m'a laissé prendre des olives et des biscuits salés et j'aime ça. Papa a levé son verre et il a dit :

— À nos souvenirs communs, mon vieux Léon.

— Mon vieux copain, a dit M. Labière et il a donné une grosse claque sur le dos de papa qui a laissé tomber son verre sur le tapis.

— Ce n'est rien, a dit maman.

— Non, ça sèche tout de suite, a dit M. Labière, et puis, il a bu son verre et il a dit à papa :



— Ça me fait drôle de te voir dans le rôle d'un vieux papa. Papa, qui avait rempli son verre de nouveau et qui s'était mis un peu plus loin, à cause des claques, s'est un peu étranglé et puis il a dit :

— Vieux, vieux, n'exagérons rien, nous avons le même âge.

— Mais non, a dit M. Labière, souviens-toi, en classe tu étais le plus vieux de tous !

— Si nous passions à table ? a demandé maman.

Nous nous sommes mis à table et M. Labière qui était en face de moi m'a dit :

— Et toi, tu ne dis rien ? On ne t'entend pas !

— Il faut que vous m'interrogiez pour que je puisse parler, j'ai répondu.

Ça a fait beaucoup rire M. Labière, il est devenu tout rouge, encore plus rouge qu'avant et il a donné des grandes claques, mais sur la table cette fois-ci, et les verres faisaient cling, cling. Quand il a fini de rire M. Labière a dit à papa que j'étais drôlement bien élevé ; papa a dit que c'était normal.

— Pourtant, si mes souvenirs sont exacts, tu étais un terrible, a dit M. Labière.

— Prends du pain, a répondu papa.

Maman a apporté le hors-d'œuvre et on a commencé à manger.

— Alors, Nicolas, a demandé M. Labière, et puis, il a avalé ce qu'il avait dans la bouche et il a continué, tu es bon élève en classe ?

Comme j'avais été interrogé, j'ai pu répondre ; « bof » j'ai dit à M. Labière.

— Parce que ton papa, c'était un drôle de numéro ! Tu te souviens, vieux ?

Et papa a esquivé la claque de justesse. Papa, il n'avait pas l'air de s'amuser tellement, mais M. Labière, lui, ça ne l'empêchait pas de rigoler.

— Tu te souviens la fois où tu as vidé la bouteille d'encre dans la poche d'Ernest ?

Papa, il a regardé M. Labière, il m'a regardé moi et il a dit :

— Bouteille d'encre ? Ernest ?... Non, je ne vois pas.

— Mais si ! a crié M. Labière, même que tu as été suspendu pendant quatre jours ! C'est comme pour l'histoire du dessin sur le tableau noir, tu te rappelles ?...

— Vous prendrez bien encore une tranche de jambon ? a dit maman.

— C'est quoi, l'histoire du dessin sur le tableau noir ? j'ai demandé à papa.

Papa, il s'est mis à crier, il a frappé sur la table et il m'a dit qu'il m'avait recommandé de me tenir sagement pendant le dîner et de ne pas poser de questions.

— L'histoire du tableau noir, c'est quand ton papa a fait la caricature de la maîtresse et elle est entrée en classe juste quand ton papa terminait le dessin ! La maîtresse lui a mis trois zéros !

Moi, j'ai trouvé cela très rigolo, mais j'ai vu à la tête de papa qu'il valait mieux ne pas rire tout de suite. Je me suis retenu pour rire plus tard, quand je serai tout seul dans ma chambre, mais ce n'est pas facile.

Maman a apporté le rôti et papa a commencé à le découper.

— Huit fois sept, ça fait combien ? m'a demandé M. Labière.

— Cinquante-six, monsieur, je lui ai répondu (on l'avait appris ce matin à l'école, une veine !)

— Bravo ! a crié M. Labière, et tu m'étonnes, parce que ton père, en arithmétique...

Papa a crié, mais lui, c'était parce qu'il venait de se couper le doigt, à la place du rôti. Papa s'est sucé le doigt, pendant que M. Labière, qui est vraiment un monsieur très gai, riait beaucoup et disait à papa qu'il n'était pas plus adroit qu'avant, c'était comme la fois, à l'école, avec le ballon de football et la fenêtre de la classe. Moi, je n'ai pas osé demander quelle était l'histoire du ballon et de la fenêtre, mais à mon avis, je crois que papa a dû la casser, la fenêtre de la classe.

Maman a apporté le dessert en vitesse, M. Labière avait encore du rôti dans son assiette, que, bing ! la tarte arrivait.

— Nous nous excusons, a dit maman, mais le petit doit se coucher de bonne heure.

— C'est ça, a dit papa, dépêche-toi de manger ton dessert, Nicolas, et au lit. Demain, il y a école.

— La fenêtre, il l'a cassée, papa ? j'ai demandé.

J'ai eu tort, parce que papa s'est fâché tout rouge, il m'a dit d'avaler cette tarte si je ne voulais pas en être privé.

— Et comment qu'il l'a cassée, la fenêtre ! Même qu'on lui a collé un drôle de zéro de conduite, m'a dit M. Labière !

— Hop ! Au lit ! a crié papa. Il s'est levé de table, il m'a pris sous les bras et il m'a fait sauter en l'air en faisant :

— Youp-là !

Moi, je mangeais encore de la tarte, de celle que j'aime, avec des cerises, et bien sûr, quand on se met à faire le guignol, alors, la tarte, elle tombe. Elle est même tombée sur le veston de papa, mais papa était tellement pressé que j'aille me coucher, qu'il n'a rien dit.

Plus tard, j'ai entendu maman et papa qui montaient dans leur chambre.

— Ah, disait maman, combien de souvenirs doux et frais vous avez en commun !

— Ça va, ça va, a dit papa, qui n'avait pas l'air content, je ne suis pas près de le revoir, le Léon !

Eh bien moi, je trouve que c'est dommage de ne plus revoir M. Labière, je le trouvais plutôt chouette.

Surtout qu'aujourd'hui j'ai ramené un zéro de l'école et papa ne m'a rien dit.

## La maison de Geoffroy

GEOFFROY M'A INVITÉ à passer l'après-midi chez lui, aujourd'hui. Il m'a dit qu'il a aussi invité un tas d'autres petits amis, on va vraiment bien s'amuser !

Le papa de Geoffroy est très riche et il paie toutes sortes de choses à Geoffroy. Geoffroy, par exemple, aime bien se déguiser, alors son papa lui a acheté des tas et des tas de costumes. Moi, j'étais content d'aller chez Geoffroy, c'est la première fois et il paraît qu'il a une très belle maison.

C'est papa, mon papa à moi, qui m'a emmené chez Geoffroy. Avec l'auto on est entrés dans le parc qui est devant la maison de Geoffroy.

Papa regardait autour de lui tout en conduisant doucement, et il faisait des petits sifflements entre les dents. Puis nous l'avons vue ensemble : une piscine ! Une grande piscine en forme de rognon, avec de l'eau toute bleue et des tas de plongeoirs !

— Il en a de belles choses, Geoffroy, j'ai dit à papa, j'aimerais bien avoir des choses comme ça !

Papa, il avait l'air embêté. Il m'a laissé devant la porte de chez Geoffroy et il m'a dit :

— Je reviendrai te rechercher à six heures, ne mange pas trop de caviar !

Avant que j'aie pu lui demander ce que c'était le caviar, il est parti en vitesse avec son auto. Je ne sais pas pourquoi, mais il n'avait pas l'air d'aimer tellement la belle maison de Geoffroy.

J'ai sonné à la porte de la maison et ça m'a fait drôle, au lieu de faire dring comme chez nous, la sonnette a fait ding daing dong comme la pendule de tante Léone à trois heures. La porte s'est ouverte et j'ai vu un monsieur très bien habillé, très propre, mais un peu comique. Il portait un costume noir avec une veste longue derrière, déboutonnée devant, une chemise blanche, toute raide et un nœud papillon noir.

Monsieur Geoffroy attend monsieur, il m'a dit, je vais conduire monsieur.

Je me suis retourné, mais c'est bien à moi qu'il parlait, alors je l'ai suivi. Il marchait tout raide, comme sa chemise, en appuyant très peu les pieds par terre, comme s'il ne voulait pas chiffonner les beaux tapis du papa de Geoffroy. J'ai essayé de marcher comme lui, on devait être drôles à voir, l'un derrière l'autre, comme ça.

Pendant qu'on montait un grand escalier, je lui ai demandé ce que c'était le caviar. Là, j'ai pas tellement aimé qu'il se moque de moi, le monsieur. Il m'a dit que c'était des œufs de poisson qu'on mangeait sur canapé. Remarquez, c'était assez rigolo de penser à des poissons en train de couver sur le canapé du salon. Nous sommes arrivés en haut de l'escalier, puis devant une

porte. On entendait des bruits de l'autre côté de la porte, des cris, des aboiements. Le monsieur en noir s'est passé la main sur le front, il a eu l'air d'hésiter, puis il a ouvert la porte d'un seul coup, il m'a poussé à l'intérieur de la pièce et il a vite refermé la porte derrière moi.

Tous mes petits amis étaient déjà là, y compris Hotdog, le chien de Geoffroy. Geoffroy était habillé en mousquetaire avec un grand chapeau à plumes et une épée. Il y avait aussi Alceste, le gros qui mange tout le temps, et puis il y avait Eudes, celui qui est si costaud et qui aime donner des coups de poing sur le nez des copains, pour rire, et tout un tas d'autres qui faisaient du bruit.

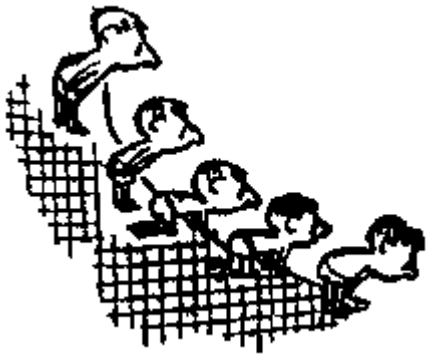
— Viens, m'a dit Alceste, la bouche pleine, viens Nicolas, on va jouer avec le train électrique de Geoffroy !

Il est formidable le train de Geoffroy ! On a fait de beaux déraillements. Là où ça s'est un peu gâté, c'est quand Eudes a attaché le wagon-restaurant à la queue de Hotdog qui s'est mis à courir en rond parce qu'il n'aimait pas ça du tout. Geoffroy n'aimait pas ça non plus, alors il a tiré son épée et il a crié :

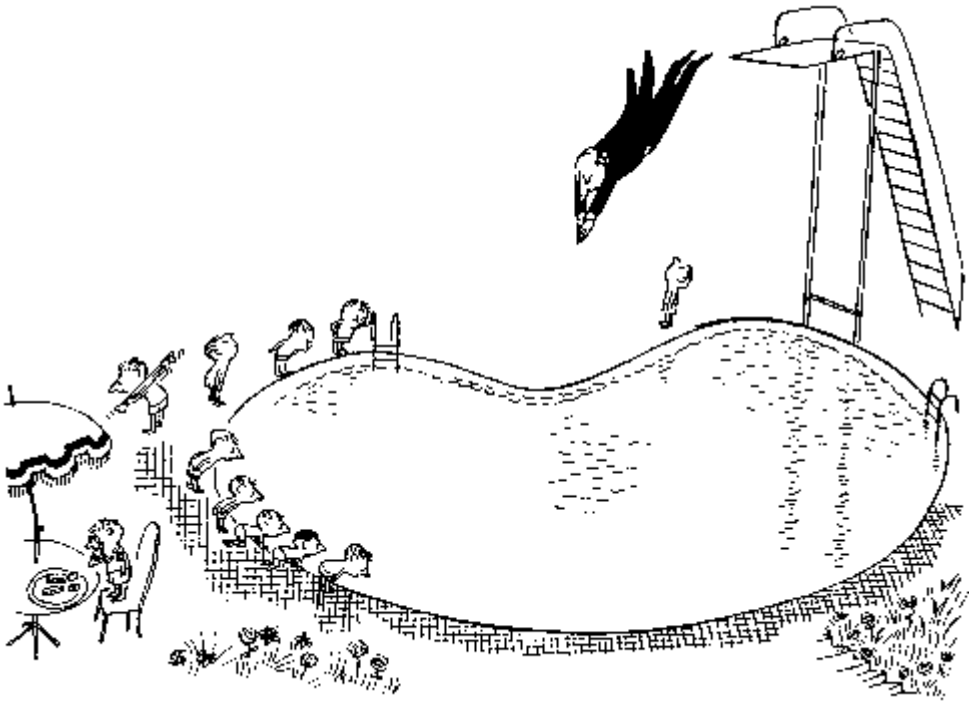
— En garde !

Mais Eudes lui a donné un coup de poing sur le nez. À ce moment, la porte s'est ouverte et le monsieur en noir est entré.

— Un peu de calme, un peu de calme ! il a dit plusieurs fois. J'ai demandé à Geoffroy si ce monsieur si bien habillé était de sa famille, mais Geoffroy m'a dit que non, que c'était Albert, le maître d'hôtel, et qu'il était chargé de nous surveiller. Alceste s'est souvenu qu'il avait vu des maîtres d'hôtel dans les films de mystère et que c'était toujours lui qui était l'assassin. M. Albert a regardé Alceste avec des yeux de poisson qui aurait pondu un trop gros caviar. Geoffroy nous a dit que ce serait une bonne idée d'aller à la piscine. On a tous été d'accord et nous sommes sortis en courant, suivis de M. Albert, que nous avions bousculé un peu en passant, et de Hotdog qui aboyait et qui faisait du bruit, parce qu'on avait oublié de lui enlever le wagon-restaurant. On a descendu l'escalier en glissant par la rampe, c'était chouette !



On s'est tous retrouvés à la piscine avec des slips et des maillots que Geoffroy nous a prêtés. Il n'y en avait pas pour Alceste qui est trop gros, Geoffroy voulait bien lui prêter deux slips, mais Alceste lui a dit que ce n'était pas la peine, qu'il ne pouvait pas se baigner parce qu'il venait de manger. Pauvre Alceste ! Comme il mange tout le temps, il ne peut jamais se baigner.



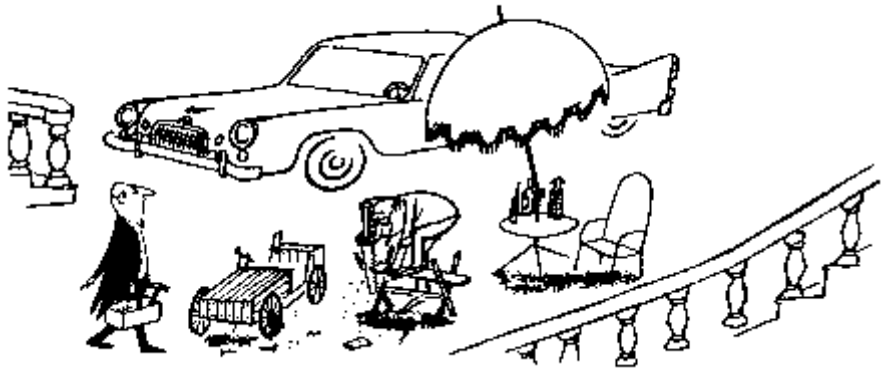
On a tous plongé et on a fait des choses formidables : on a fait la baleine, le sous-marin, le noyé, le dauphin. On faisait des concours pour voir celui qui reste le plus longtemps sous l'eau, quand M. Albert, qui nous surveillait du haut d'un plongeoir, pour ne pas être éclaboussé, nous a dit de sortir, qu'il était l'heure d'aller goûter. Quand on est sortis de l'eau, M. Albert s'est aperçu qu'Eudes était resté au fond de la piscine. M. Albert a fait un chouette plongeon, tout habillé, et il a ramené Eudes. Nous avons tous applaudi sauf Eudes qui était furieux parce qu'il était en train de battre un record pour rester sous l'eau et qui a donné un coup de poing sur le nez de M. Albert.

On s'est habillés (Geoffroy s'est mis en Peau-Rouge, plein de plumes) et on est allé goûter dans la salle à manger de Geoffroy qui est grande comme un restaurant. C'était très bon, mais, bien sûr, on n'a pas eu de caviar, c'était de la blague. M. Albert, qui était allé se changer, est revenu. Il avait une chemise à carreaux et une veste sport, verte. Il avait aussi un nez tout rouge et il regardait Eudes comme s'il allait, lui aussi, lui donner un coup de poing sur le nez.

Après, on est encore allé jouer. Geoffroy nous a emmenés dans le garage et il nous a montré ses trois vélos et une petite auto à pédales, toute rouge, avec des phares qui s'allument.

— Hein ? nous a dit Geoffroy, vous avez vu ? J'ai tout ce que je veux comme jouets, mon papa il me donne de tout !

Ça ne m'a pas tellement plu et je lui ai dit que bah ! tout ça ce n'était rien, que nous avions, dans le grenier, à la maison, une auto formidable que mon papa avait faite, quand il était petit, avec des caisses en bois et que mon papa disait que des choses comme ça, ça ne se trouvait pas dans le commerce. Je lui ai dit aussi que le papa de Geoffroy ne serait pas capable de faire une auto comme ça. On discutait, quand M. Albert est venu me prévenir que mon papa était venu me chercher.



Dans l'auto, j'ai raconté à papa tout ce que nous avions fait et tous les jouets qu'avait Geoffroy. Papa, il m'écoutait et il ne disait rien.

Ce soir-là, on a vu s'arrêter devant la maison la grande voiture brillante du papa de Geoffroy. Le papa de Geoffroy avait l'air embêté, il a parlé avec mon papa. Il lui a demandé s'il pouvait lui vendre l'auto qui était dans le grenier, parce que Geoffroy voulait qu'il lui en fasse une, mais il ne savait pas comment s'y prendre. Papa, alors, lui a dit qu'il ne pouvait pas lui vendre cette auto, qu'il y tenait beaucoup, mais qu'il voulait bien lui apprendre comment en faire une. Le papa de Geoffroy est parti tout content en disant merci, merci, et qu'il allait revenir le lendemain pour apprendre.

Papa aussi il était content. Quand le papa de Geoffroy est parti, papa se promenait partout avec la poitrine toute gonflée, il me caressait la tête et il disait :

— Hé ! hé ! Hé ! hé !

## Excuses

CE QUI EST DROLEMENT PRATIQUE, pour l'école, ce sont les excuses. Les excuses, ce sont les lettres ou les cartes de visite que vous donne votre père et où il écrit à la maîtresse pour lui demander de ne pas vous punir d'être arrivé en retard ou de ne pas avoir fait vos devoirs. Ce qui est embêtant, c'est que l'excuse doit être signée par votre père, et aussi avoir la date, pour qu'elle ne puisse pas servir pour n'importe quel jour. La maîtresse n'aime pas beaucoup les excuses, et il faut faire attention parce que ça peut faire des histoires, comme la fois où Clotaire a apporté une excuse tapée à la machine. Et la maîtresse a reconnu les fautes d'orthographe de Clotaire, et elle a envoyé Clotaire chez le directeur, qui voulait mettre Clotaire à la porte, mais malheureusement il n'a été que suspendu, et son père, pour le consoler, lui a payé un chouette camion de pompiers avec une sirène qui marche, à Clotaire.

La maîtresse nous avait donné pour demain un problème d'arithmétique drôlement difficile, avec une histoire de fermier qui a des tas de poules qui pondent des tas d'œufs, et moi je n'aime pas les devoirs d'arithmétique, parce que quand j'en ai, on se dispute toujours avec papa et maman.

— Qu'est-ce qu'il y a encore, Nicolas ? m'a demandé maman, quand je suis rentré à la maison, après l'école. Tu en fais une tête !

— J'ai un problème d'arithmétique pour demain, je lui ai répondu.

Maman pousse un gros soupir, elle a dit que ça faisait longtemps, que je goûte en vitesse, que j'aille vite faire mes devoirs et qu'elle ne voulait plus m'entendre.

— Mais, je ne sais pas le faire, mon problème d'arithmétique, j'ai dit.

— Ah ! Nicolas, m'a dit maman, ça ne va pas recommencer, hein ?

Alors, moi, je me suis mis à pleurer, j'ai dit que c'était pas juste, qu'on nous donnait des problèmes trop difficiles à l'école, et que papa devrait aller voir la maîtresse pour se plaindre, et que j'en avais assez, et que si on continuait à me donner des problèmes d'arithmétique, je ne retournerais plus jamais à l'école.

— Ecoute, Nicolas, m'a dit maman. J'ai beaucoup de travail et je n'ai pas le temps de discuter avec toi. Alors tu vas monter dans ta chambre, essayer de faire ton problème, et si tu ne réussis pas, eh bien, quand papa viendra, il t'aidera.

Alors je suis monté dans ma chambre, j'ai attendu papa en jouant avec ma nouvelle petite auto bleue que m'a envoyée mémé, et quand papa est arrivé, je suis descendu en courant, avec mon cahier.

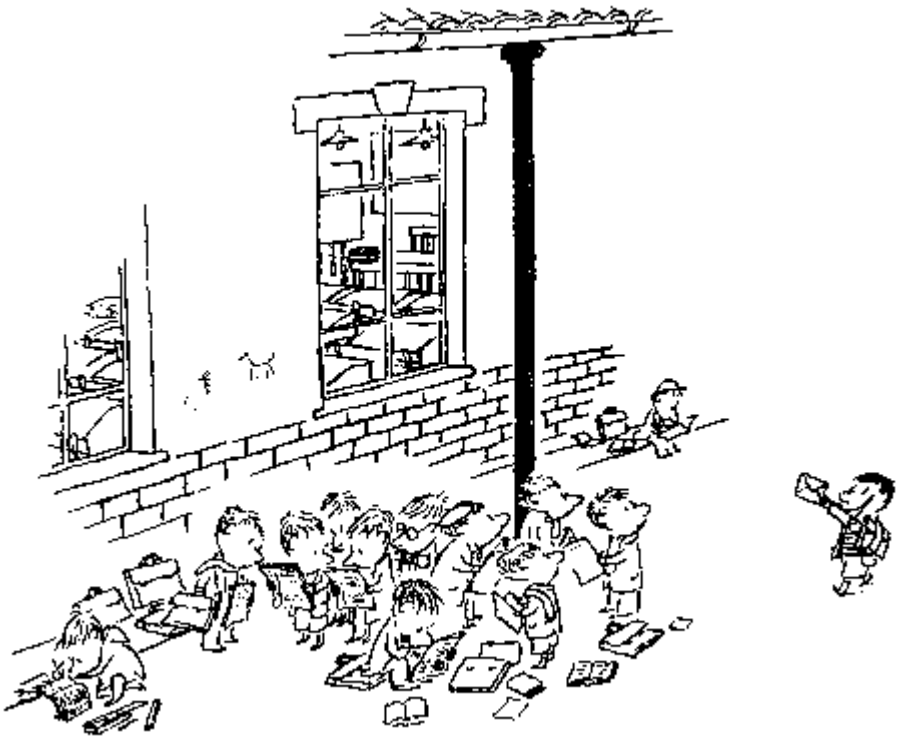
— Papa ! Papa ! j'ai crié. J'ai un problème d'arithmétique !

— Eh bien ! fais-le, mon lapin, a dit papa. Comme un grand garçon.

— Je ne sais pas le faire, moi, je lui ai expliqué, à papa. Il faut que tu me le fasses.

Papa, qui s'était assis dans le fauteuil du salon et qui avait déplié son journal, a fait un très gros soupir.

— Nicolas, a dit papa, je t'ai déjà répété cent fois qu'il faut que tu fasses toi-même tes devoirs. Tu vas à l'école pour t'instruire ; ça ne sert à rien que ce soit moi qui fasse tes devoirs. Plus tard, tu me remercieras. Tu n'as pas envie de devenir ignorant, tout de même, non ? Alors, va faire ton problème et laisse-moi lire mon journal !



— Mais maman m'a dit que c'est toi qui le ferais ! j'ai dit.

Papa a laissé tomber le journal sur ses genoux et il a crié :

— Ah ! elle a dit ça, maman ? Eh bien, elle a eu tort de dire ça, maman ! Et maintenant, laisse-moi tranquille. Compris ?

Alors je me suis remis à pleurer, j'ai dit que je ne savais pas le faire, le problème, et que je me tuerais si on ne me le faisait pas. Et maman est arrivée en courant.

— Ah non, je vous en supplie ! a crié maman. Je suis fatiguée, j'ai la migraine et vous allez me rendre malade avec vos cris ! Qu'est-ce qui se passe encore ?

— Papa ne veut pas faire mon problème ! j'ai expliqué.

— Figure-toi, a dit papa à maman, que je trouve que ce n'est pas très rationnel, comme méthode d'éducation, que de faire les devoirs à la place du petit ; ce n'est pas comme ça qu'il arrivera à quelque chose dans la vie. Et je te serais reconnaissant de ne pas lui faire des promesses en mon nom !

— Ah ! bravo, a dit maman à papa. Fais-moi des observations devant le petit, maintenant ! C'est ça ! Bravo ! Ça c'est rationnel comme méthode d'éducation !

Et maman a dit qu'elle en avait assez de cette maison, qu'elle travaillait toute la journée, et que pour les remerciements qu'elle en avait, elle préférait retourner chez sa mère (ma mémé, celle qui m'a donné la petite auto bleue) et que tout ce qu'elle voulait c'était un peu de paix, si ce n'était pas trop demander.

Alors, papa s'est passé la main sur la figure, du front jusqu'au menton.

— Bon, bon, il a dit. Ne dramatisons pas. Montre-moi voir ce fameux problème. Nicolas, et que l'on n'en parle plus.

J'ai donné mon cahier à papa, il a lu le problème, il l'a relu, il a ouvert des grands yeux, il a jeté le cahier sur le tapis et puis il a crié :

— Ah ! et puis non, non et non ! Moi aussi, je suis fatigué ! Moi aussi, je suis malade ! Moi aussi, je travaille toute la journée ! Moi aussi, quand je reviens à la maison, je veux un peu de calme et de tranquillité ! Et je n'ai pas, aussi surprenant que cela puisse vous paraître, l'envie de faire des problèmes d'arithmétique !

— Alors, j'ai dit, fais-moi une excuse pour la maîtresse.

— Je l'attendais, celle-là ! a crié papa. Jamais de la vie ! Ce serait trop facile ! Tu n'as qu'à faire ton problème, comme tout le monde !

— Moi aussi, je suis malade ! j'ai crié. Moi aussi, je suis drôlement fatigué !

— Ecoute, a dit maman à papa, je trouve, en effet, que le petit n'est pas bien ; il est tout pâlot. Il faut dire qu'on les surcharge de travail, à l'école, et il n'est pas encore tout à fait remis de son angine. Je me demande s'il ne vaut pas mieux qu'il

se repose un peu ce soir, qu'il se couche de bonne heure. Après tout, ce n'est pas si terrible si, pour une fois, il ne fait pas son problème.

Papa a réfléchi, et puis il a dit que bon, mais que c'était bien parce que ce soir, on était tous malades. Alors, moi, j'ai été drôlement content, j'ai embrassé papa, j'ai embrassé maman et j'ai fait une galipette sur le tapis. Papa et maman ont rigolé et papa a pris une de ses cartes de visite – les nouvelles, avec les lettres qui brillent – et il a écrit dessus :

— Mademoiselle, je vous présente mes salutations et vous prie d'excuser Nicolas de n'avoir pas fait son devoir d'arithmétique. En effet, il est rentré ce soir de l'école un peu fiévreux et nous avons préféré l'aliter.

— Mais je te préviens, Nicolas, a dit papa. C'est la dernière fois cette année que je te fais une excuse ! C'est bien compris ?

— Oh ! oui, papa ! j'ai dit.

Papa a mis la date, il a signé, et maman nous a dit que le dîner était prêt. C'était très chouette, parce qu'il y avait du rôti, des petites pommes de terre et que tout le monde était content.

Quand je suis arrivé à l'école, ce matin, les copains parlaient du problème d'arithmétique.

— Moi, comme réponse, ça me donne 3 508 œufs, a dit Geoffroy.

Eudes, ça l'a fait drôlement rigoler, ça.

— Hé, les gars ! il a crié. À Geoffroy, ça lui fait 3 508 œufs !

— À moi aussi, a dit Agnan, qui est le premier de la classe et le chouchou à la maîtresse.

Alors, Eudes s'est arrêté de rigoler et il est parti au fond de la cour pour faire des corrections sur son cahier.

Joachim et Maixent avaient le même résultat : 3,76 œufs. Quand il y a des devoirs difficiles, Joachim et Maixent se téléphonent et la maîtresse leur met souvent un zéro à chacun. Mais cette fois-ci, ils nous ont dit qu'ils étaient tranquilles, parce que c'étaient leurs pères qui s'étaient téléphoné.

— Et toi, tu as combien ? m'a demandé Alceste.

— Moi, je n'ai rien du tout, j'ai dit. Moi, j'ai une excuse.

Et j'ai montré la carte de visite de papa aux copains.

— Tu en as de la veine, a dit Clotaire. Moi, mon père ne veut plus m'écrire de lettres d'excuses, depuis que j'ai été suspendu pour la dernière qu'il m'a faite.

— Moi non plus, il ne veut pas me faire d'excuses, mon père, a dit Rufus. Et puis, ça fait tellement d'histoires pour avoir une lettre d'excuses, à la maison, que j'aime mieux essayer de faire mon problème.

— Chez moi non plus, ça n'a pas été facile, j'ai dit. Et mon père m'a dit qu'il ne m'en refera plus cette année.

— Il a raison, a dit Geoffroy. Il ne faut pas que ce soit toujours le même qui apporte des excuses. Et la maîtresse ne marcherait pas si tous les copains on apportait des excuses le même jour.

— Ouais ! a dit Alceste. T'as de la chance que personne d'autre n'ait apporté d'excuses ce matin.

Et puis la cloche a sonné et nous sommes allés nous mettre en rangs. Et le directeur est venu, et il nous a dit :

— Mes enfants, c'est le Bouil… c'est M. Dubon qui va vous surveiller. En effet, votre maîtresse est souffrante, et elle s'est excusée pour aujourd'hui.

## (1611-1673)

QUAND ON SORT DE L'ÉCOLE, le mercredi soir, on est tous drôlement contents : d'abord, parce qu'on sort de l'école, ensuite parce que le lendemain, c'est jeudi et on ne retourne pas à l'école et puis parce qu'on passe devant le cinéma du quartier, et c'est le jour où ils changent le programme et nous on voit ce qu'ils donnent, et si c'est un film chouette, à la maison on demande à nos papas et à nos mamans de nous donner des sous pour aller le voir le lendemain, et quelquefois ça marche – pas toujours, surtout si on a fait les guignols à l'école et si on a eu des mauvaises notes.

Et là, on a vu qu'ils donnaient un film terrible ; ça s'appelait *Le Retour de d'Artagnan* et il y avait plein de photos avec des mousquetaires dessus, qui se battaient avec des épées et qui étaient habillés avec des grands chapeaux à plumes, des bottes et des grands par-dessus, comme la panoplie que Geoffroy a eue pour son anniversaire. Et la maîtresse l'a grondé quand il est venu en classe habillé comme ça !

— Moi, je suis dans les vingt-cinq premiers, cette semaine, a dit Joachim : mon papa me donnera sûrement des sous pour aller voir le film.

— Moi, a dit Eudes, mon papa, je le regarde droit dans les yeux et il me donne toujours ce que je veux.

— Il te donne des claques, oui, a dit Maixent.

— T'en veux une tout de suite ? a demandé Eudes.

— En garde ! a crié Maixent.

Et avec les règles qu'ils ont sorties de leurs cartables, ils ont commencé à faire les mousquetaires : tchaf, tchaf, tchaf, ventre-saint-gris !

— Vous savez que d'Artagnan a vraiment existé, a dit Agnan. J'ai lu un livre où on expliquait qu'il s'appelait Charles de Batz, qu'il est né à Lupiac dans le Gers, et qu'il est mort à Maestricht (1611-1673).

Mais comme Agnan c'est le premier de la classe et le chouchou de la maîtresse, nous on ne l'aime pas trop, alors on ne lui a même pas répondu, et puis on était trop occupés à faire les mousquetaires avec nos règles, tchaf, tchaf, tchaf, ventre-saint-gris, jusqu'à ce que la caissière du cinéma soit sortie pour nous dire de partir, qu'on empêchait les gens d'entrer voir le film. Alors, nous sommes tous partis et nous nous sommes donné rendez-vous pour le lendemain à deux heures dans le cinéma. Parce que, quand on y va à deux heures, on peut rester voir le film deux fois et demie. La troisième fois, ça se termine trop tard, on se fait gronder en rentrant chez nous et ça fait des histoires.

À la maison, j'ai attendu papa, qui sort plus tard de son bureau que moi de l'école, mais il n'a pas de devoirs, et quand il est arrivé, je lui ai dit :

— Papa, tu me donnes des sous pour aller au cinéma demain ?

— Tu as eu un zéro en grammaire, cette semaine, Nicolas, m'a dit papa, et je t'ai déjà dit que tu n'irais pas au cinéma.

— Oh ! dis, papa, j'ai dit, oh, dis, papa !

— Inutile de pleurnicher, Nicolas, a dit papa. Demain, tu resteras à la maison pour faire des exercices de grammaire. Je

ne veux pas avoir un fils ignorant, qui ne sait rien de rien. Plus tard, tu me remercieras.

— Si tu me donnes des sous, je te remercierai tout de suite, j'ai dit.

— Assez, Nicolas ! a dit papa. Je ne serai pas toujours là pour te donner des sous ; un jour, il faudra que tu les gagnes toi-même. Et si tu es ignorant, tu ne pourras jamais aller au cinéma.

J'ai pleuré un peu, pour voir, mais ça n'a pas marché.

— Suffit ! a crié papa. Et puis je veux dîner de bonne heure et écouter, après, la radio tranquillement !

Alors, j'ai boudé.

Après dîner, papa s'est mis devant la radio. Il y a une émission qu'il aime drôlement : c'est celle où un monsieur qui crie et qui parle beaucoup, il est rigolo comme tout, pose des questions à d'autres messieurs qui parlent beaucoup moins. Quand le monsieur à qui on a posé la question répond, tout le

monde se met à crier et il a gagné. Alors, il peut s'en aller avec des tas de sous qu'on lui donne, ou rester pour que le monsieur qui lui a posé la question lui en pose une autre. Si le monsieur qui a répondu répond encore, on lui donne le double des sous, et les gens crient deux fois plus fort. S'il ne répond pas, le monsieur qui pose les questions est tout triste, et il ne lui donne pas de sous du tout, et les gens font : « Oh ! »

Ce soir-là, le monsieur qui était dans la radio, il répondait à toutes les questions, et le monsieur qui parle beaucoup et papa étaient très contents.

— Il est formidable, a dit papa. En voilà un qui devait avoir de bonnes notes à l'école, hein, Nicolas ?

Moi, je n'ai pas trop répondu, parce que j'étais encore en train de bouder. C'est vrai, quoi, à la fin, c'est pas juste ! Pour une fois qu'on donne un film qui me plaît au cinéma, pourquoi je n'aurais pas le droit d'y aller ? C'est toujours comme ça : chaque fois que je veux quelque chose, on me le défend. Un jour, je partirai de la maison, et on me regrettera bien, et on dira : « Quel dommage qu'on n'a pas donné des sous à Nicolas pour qu'il aille au cinéma. » Et puis, après tout, j'ai eu zéro en grammaire, mais en lecture, j'ai eu 14, je suis très fort en lecture, et peut-être que si je promets à papa de bien travailler en grammaire la semaine prochaine, il me donnera des sous pour le cinéma, et si je peux aller voir le film, c'est promis, je travaillerai drôlement.

— Dis, papa… j'ai dit.

— Tais-toi, Nicolas ! a crié papa, laisse-moi écouter la radio.

— Monsieur, a dit le monsieur de la radio, pour 1 million 24 000 anciens francs : un personnage rendu célèbre par un

roman est né à Lupiac. Qui était-il ? Quelles sont ses dates de naissance et de mort ? Où est-il mort ?

— Dis, papa, pour les sous, je te promets que je travaillerai drôlement bien à l'école, surtout en grammaire, j'ai dit.

— Silence, Nicolas ! a crié papa, je veux entendre la réponse.

— C'est Charles de Batz d'Artagnan, j'ai dit ; il est né à Lupiac, dans le Gers, il est mort à Maestricht (1611-1673) ; alors pour les sous, tu me les donnes ?

— Nicolas ! a crié papa, tu es insupportable ! Tu m'as empêché d'entendre la…

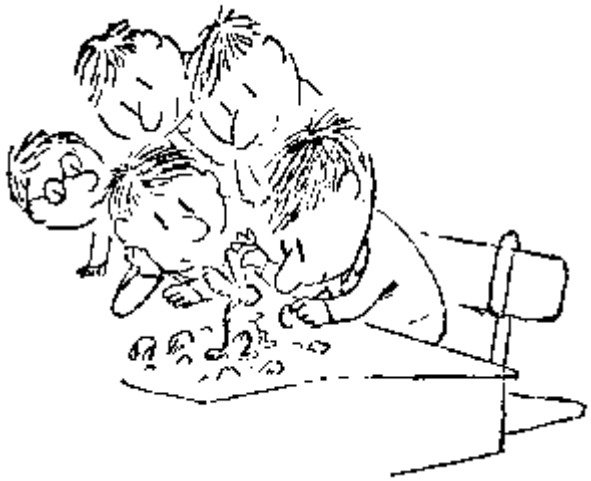
— Oui, monsieur, bravo, monsieur ! a crié le monsieur de la radio. Il s'agit en effet de Charles de Batz, seigneur d'Artagnan, né à Lupiac, dans le Gers, et mort à Maestricht (1611-1673) !…

Mon papa, c'est le plus chouette de tous les papas ; il m'a donné des sous pour aller au cinéma.

Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi papa me regarde maintenant tout le temps avec des gros yeux ronds.

# Le chouette lapin

C'ÉTAIT DRÔLEMENT CHOUETTE à l'école, aujourd'hui ! Comme nous avions été très sages pendant presque toute la semaine, la maîtresse a apporté de la pâte à modeler, elle nous en a donné un peu à chacun, et elle nous a appris à faire un petit lapin, avec de grandes oreilles.



Mon lapin, c'était le meilleur lapin de la classe, c'est la maîtresse qui l'a dit. Agnan n'était pas content et il disait que ce n'était pas juste, que son lapin était aussi bien que le mien, que j'avais copié ; mais bien sûr, ce n'était pas vrai. Ce qu'il y a avec Agnan, c'est que, comme il est le premier de la classe et le chouchou de la maîtresse, il n'aime pas quand quelqu'un d'autre se fait féliciter à sa place ; et pendant qu'Agnan pleurait, la maîtresse a puni les copains parce qu'au lieu de faire des lapins, ils se battaient avec la pâte à modeler.

Alceste, il ne se battait pas, mais il n'avait pas voulu faire de lapin ; il avait goûté à la pâte à modeler et ça ne lui avait pas plu, et la maîtresse a dit que c'était bien la dernière fois qu'elle essayait de nous faire plaisir. Ça a été vraiment une chouette classe.

Je suis rentré à la maison drôlement content, avec mon lapin dans la main pour qu'il ne soit pas aplati dans mon cartable. Je suis entré en courant dans la cuisine et j'ai crié :

— Regarde, maman !

Maman a poussé un cri et elle s'est retournée d'un coup.

— Nicolas, elle a dit maman, combien de fois faut-il que je te demande de ne pas entrer dans la cuisine comme un sauvage ?

Alors moi j'ai montré mon lapin à maman.

— Bon, va te laver les mains, a dit maman. Le goûter est prêt.

— Mais regarde mon lapin, maman, j'ai dit. La maîtresse a dit que c'était le plus chouette de toute la classe.

— Très bien, très bien, a dit maman. Maintenant, va te préparer.

Mais moi, j'ai bien vu que maman n'avait pas regardé mon lapin. Quand elle dit : « Très bien, très bien », comme ça, c'est qu'elle ne regarde pas vraiment.

— Tu ne l'as pas regardé, mon lapin, j'ai dit.

— Nicolas ! a crié maman. Je t'ai déjà demandé d'aller te préparer pour le goûter ! Je suis assez énervée comme ça pour que tu ne sois pas insupportable ! Je ne supporterai pas que tu sois insupportable !

Alors, là, c'était un peu fort ! Moi, je fais un lapin terrible, la maîtresse dit que c'est le meilleur de toute la classe, même ce chouchou d'Agnan est jaloux, et à la maison on me gronde !

C'est drôlement pas juste, c'est vrai, quoi, à la fin ! Et j'ai donné un coup de pied dans le tabouret de la cuisine et je suis sorti en courant, et je suis entré dans ma chambre pour bouder, et je me suis jeté sur mon lit, mais avant j'ai mis mon lapin sur le pupitre, pour ne pas l'écraser.

Et puis Maman est entrée dans ma chambre.

— Ce n'est pas un peu fini, Nicolas, ces manières ? elle m'a dit. Tu vas descendre goûter si tu ne veux pas que je raconte tout à papa.

— Tu n'as pas regardé mon lapin ! j'ai dit.

— Bon, bon, bon ! m'a dit maman. Je le vois, ton lapin. Il est très joli, ton lapin. Là, tu es content ? Maintenant, tu vas être sage ou je vais me fâcher.

— Il ne te plaît pas, mon lapin ? j'ai dit, et je me suis mis à pleurer, parce que c'est vrai, c'est pas la peine de bien étudier à l'école si après, chez vous, on n'aime pas vos lapins. Et puis on a entendu la voix de papa, d'en bas.

— Où est tout le monde ? a crié papa. Je suis là ! Je suis revenu de bonne heure !

Et puis papa est entré dans ma chambre.

— Eh bien ? il a demandé. Qu'est-ce qui se passe ici ? On entend des hurlements depuis le jardin !

— Il se passe, a dit maman, que Nicolas est insupportable depuis qu'il est revenu de l'école. Voilà ce qui se passe !

— Je ne suis pas insupportable, j'ai dit.

— Un peu de calme, a dit papa.

— Bravo ! a dit maman. Bravo ! Donne-lui raison contre moi. Après tu seras le premier étonné quand il tournera mal !

— Moi, je lui donne raison contre toi ? a dit papa. Mais je ne donne raison à personne, moi ! J'arrive de bonne heure, exceptionnellement, et je trouve un drame à la maison. Moi qui me réjouissais de rentrer si tôt après une dure journée, c'est réussi !

— Et moi ? a demandé maman, tu crois qu'elles ne sont pas dures, mes journées ? Toi tu sors, tu vois du monde. Moi, je suis ici comme une esclave, à travailler pour rendre cette maison vivable, et en plus il faut que je supporte la mauvaise humeur de ces messieurs.

— Moi, je suis de mauvaise humeur ? a crié papa en donnant un coup de poing sur mon pupitre, et j'ai eu peur parce qu'il a failli avoir mon lapin, et ça, ça l'aurait drôlement aplati.

— Parfaitement que tu es de mauvaise humeur, a dit maman. Et je crois que tu ferais mieux de ne pas crier devant le petit !

— Il me semble que ce ne n'est pas moi qui le faisais pleurer, le petit, a dit papa.

— C'est ça, c'est ça, dis tout de suite que je le martyrise, a dit maman.

Alors, papa a mis ses poings de chaque côté de sa figure et il a commencé à faire des tas de grands pas dans ma chambre, et comme ma chambre est petite, il devait tourner tout le temps.

— On va me rendre fou, ici ! il criait papa. On va me rendre fou !

Alors, maman s'est assise sur mon lit, elle a commencé à respirer des tas de fois, et puis elle s'est mise à pleurer, et moi je n'aime pas quand ma maman pleure, alors j'ai pleuré aussi, papa s'est arrêté de marcher, il nous a regardés et puis il s'est assis à côté de maman, il lui a passé son bras autour des épaules, il a sorti son mouchoir et il l'a donné à maman qui s'est mouchée très fort.

— Allons, allons, chérie, a dit papa. Nous sommes ridicules de nous emporter comme ça. Nous sommes tous énervés…

Nicolas, mouche-toi… et c'est pour ça que nous disons n'importe quoi.

— Tu as raison, a dit maman. Mais qu'est-ce que tu veux, quand il fait orageux comme aujourd'hui, et que le petit…

— Mais oui, mais oui, a dit papa. Je suis sûr que tout va s'arranger. Il faut un peu de psychologie avec les enfants, tu le sais bien. Attends, tu vas voir.

Et puis papa s'est tourné vers moi et il m'a passé sa main sur les cheveux.

— N'est-ce pas, a dit papa, que mon Nicolas va être très gentil avec maman et qu'il va lui demander pardon ?

Moi, j'ai dit que oui, parce que le moment le plus chouette, à la maison, c'est quand nous terminons nos disputes.

— J'ai été un peu injuste avec lui, a dit maman. Tu sais qu'il a très bien travaillé à l'école, notre Nicolas. La maîtresse l'a félicité devant tous ses petits camarades.

— Mais c'est très bien, ça, a dit papa. C'est magnifique ! Vous voyez bien qu'il n'y a pas de quoi pleurer. Mais avec tout ça, j'ai faim, et c'est l'heure du goûter. Après, Nicolas va me raconter ses succès.

Et papa et maman ont rigolé ; alors, moi j'étais drôlement content, et pendant que papa embrassait maman, je suis allé prendre mon chouette lapin pour le montrer à papa.

Et papa s'est retourné et il m'a dit :

— Allons, Nicolas, maintenant que tout va bien, tu vas être raisonnable, hein ? Alors, va jeter cette cochonnerie que tu tiens là, lave-toi bien les mains et allons goûter tranquillement.

# Chapitre II

# L’anniversaire de Clotaire

# Chapitre II
# L'anniversaire de Clotaire

---

L'anniversaire de Clotaire
Ça y est, on l'a!
La leçon
La nouvelle
Clotaire déménage
Les barres
Bonbon
On ne nous a pas fait honte

## On ne nous a pas fait honte

IL Y A UNE FÊTE TERRIBLE, cet après-midi, chez Clotaire. Clotaire, c'est un copain qui est le dernier de la classe, c'est son anniversaire, et nous sommes tous invités pour le goûter.

Quand je suis arrivé chez Clotaire, tout le monde était déjà là. Maman m'a embrassé, elle m'a dit qu'elle viendrait me chercher à six heures, et elle m'a demandé d'être sage. Je lui ai répondu, bien sûr, que je serais sage comme d'habitude, et maman m'a regardé, et elle m'a dit qu'elle verrait si elle ne pouvait pas venir vers cinq heures et demie.

C'est Clotaire qui m'avait ouvert la porte : « Qu'est-ce que tu m'as apporté comme cadeau, toi ? », il m'a demandé. Je lui ai donné le paquet, il l'a ouvert, c'était un livre de géographie avec des images et des cartes. « Merci quand même », il m'a dit Clotaire, et il m'a emmené dans la salle à manger, où étaient les autres, pour goûter. Dans un coin, j'ai vu mon ami Alceste : c'est un gros qui mange beaucoup, il tenait un paquet dans sa main. « Tu ne l'as pas donné, ton cadeau ? », je lui ai demandé. « Ben oui, il m'a répondu, je lui ai donné ; ce paquet, ce n'est pas un cadeau, c'est à moi », et il a ouvert le paquet, et il en a sorti un sandwich au fromage qu'il s'est mis à manger.

Les parents de Clotaire étaient là, ils sont très gentils. « Allons, les enfants, à table ! », a dit le papa de Clotaire. On a tous couru vers les chaises, et Geoffroy, pour rire, a fait un croche-pied à Eudes, qui est tombé sur Agnan, qui s'est mis à pleurer. Agnan, il pleure tout le temps. Ce n'était pas malin de faire un croche-pied à Eudes, parce qu'il est très fort et il aime donner des coups de poing sur les nez, et ça n'a pas raté pour Geoffroy, qui s'est mis à saigner sur la nappe, et ce n'était pas gentil pour la maman de Clotaire, qui avait mis une nappe toute propre. Ça ne lui a pas plu, d'ailleurs, tout ça, à la maman de Clotaire, elle nous a dit : « Si vous ne vous conduisez pas bien, j'appelle vos parents et je leur dis de vous remmener tout de suite chez vous ! » Mais le papa de Clotaire a dit : « Du calme, chérie. Ce sont des enfants, ils s'amusent et ils vont être bien sages, n'est-ce pas, les amis ?

— Je ne m'amuse pas, je souffre horriblement », a répondu Agnan, qui cherchait ses lunettes et qui parle très bien, parce que c'est le premier de la classe. « Moi, j'ai apporté un cadeau, j'ai droit au goûter, vous ne me ferez pas partir avant ! », a crié Alceste en crachant des petits bouts de sandwich au fromage. « Assis ! » a crié le papa de Clotaire, et il ne riait pas.

On s'est mis autour de la table, et, tandis que la maman de Clotaire nous servait le chocolat, le papa nous donnait des chapeaux en papier pour mettre sur la tête ; lui, il avait mis un chapeau de marin avec un pompon rouge. « Si vous êtes sages, après le goûter, je ferai le guignol », il nous a dit. « Avec un chapeau comme ça, vous n'aurez pas de mal », a dit Eudes, et le papa de Clotaire lui a mis un chapeau sur la tête, mais il n'est pas très adroit, parce qu'il le lui a enfoncé jusqu'au cou.

Le goûter était plutôt bien, avec des tas de gâteaux, et puis on a apporté le gâteau d'anniversaire avec des bougies et on pouvait lire, écrit avec de la crème blanche : « Bon Aniversère ». Clotaire était tout fier. « C'est moi qui ai écrit ça sur le gâteau », il nous a dit. « Tu les souffles, les bougies, qu'on puisse manger ? », a demandé Alceste.

Clotaire a soufflé et nous avons mangé et Rufus a dû partir en courant avec la maman de Clotaire parce qu'il était malade.

— Et maintenant que vous avez fini de goûter, vous allez venir dans le salon, a dit le papa de Clotaire, je vais faire le guignol.

Et le papa de Clotaire s'est vite retourné pour regarder Eudes qui n'a rien dit. C'est Alceste qui a dit. Il a dit :

— Alors, quoi ? C'est fini, le goûter ?

— Au salon ! a crié le papa de Clotaire.

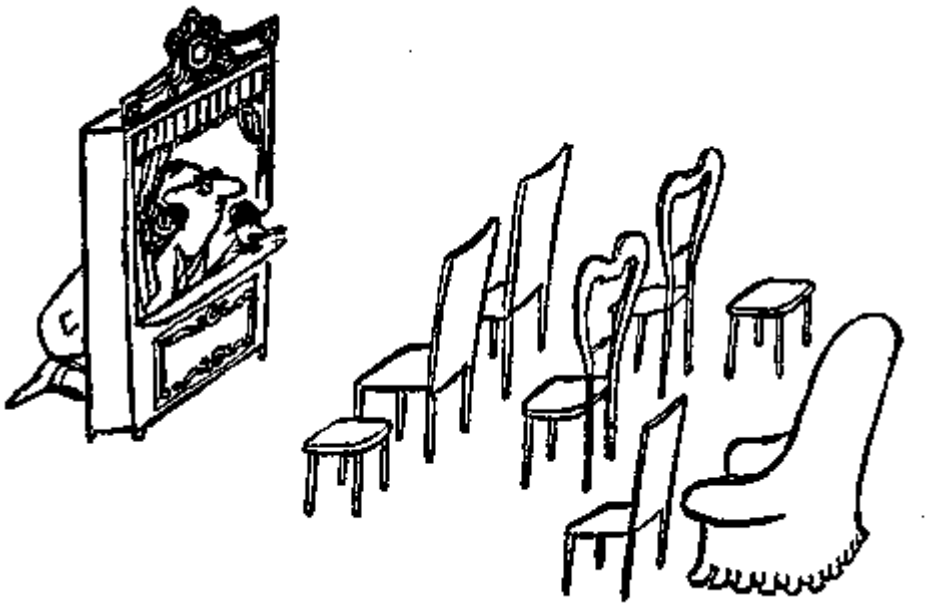
Moi, j'étais tout content parce que j'aime beaucoup le guignol. Il est drôlement chouette, le papa de Clotaire ! Dans le salon, ils avaient mis les chaises et les fauteuils en rang, devant le théâtre guignol. « Surveille-les », a dit le papa de Clotaire à la maman de Clotaire. Mais la maman de Clotaire a répondu qu'elle devait nettoyer la salle à manger, et elle est partie. « Bon, nous a dit le papa de Clotaire, vous vous installez gentiment, et moi je vais aller derrière le guignol pour commencer la séance. »

Nous on s'est assis sagement ; on n'a renversé qu'une chaise, c'est dommage qu'il y avait Agnan dessus, qui s'est mis à pleurer. Le rideau de guignol s'est ouvert, mais au lieu de voir les marionnettes, on a vu la tête du père de Clotaire, tout rouge et pas content.

— Vous allez vous tenir tranquilles, oui ? il a crié.

Et Eudes s'est mis à applaudir et il a dit que le papa de Clotaire était formidable en guignol. Le papa de Clotaire a regardé Eudes, il a poussé un gros soupir et sa tête a disparu.

Derrière le guignol, le papa de Clotaire a frappé trois coups pour prévenir que la séance allait commencer ; le rideau s'est ouvert et nous avons vu Guignol avec un bâton dans les bras et qui voulait rosser le gendarme, ce qui a vexé Rufus, parce que son papa est agent de police. Eudes, lui, était déçu, il trouvait que la première partie du programme était plus drôle, avec la tête du papa de Clotaire. Moi, je trouvais ça plutôt bien, et le papa de Clotaire se donnait à fond, il faisait la dispute de Guignol avec la femme de Guignol et il changeait de voix, ce qui ne doit pas être facile.



Je n'ai pas vu la suite de la pièce, parce que Alceste, qui était sorti voir s'il restait quelque chose sur la table de la salle à manger, est revenu et il nous a dit :

— Oh ! les gars, ils ont la télévision !

Alors, nous sommes tous allés voir, et c'était formidable parce que c'était l'heure où ils passent un film d'aventures très chouette, avec des gens habillés en fer. C'est une histoire de l'ancien temps, avec le jeune homme qui vole de l'argent aux riches pour le donner aux pauvres, et il paraît que c'est très bien de faire ça, la preuve, c'est que tout le monde l'aimait beaucoup,

le jeune homme, sauf les méchants, qui étaient ceux à qui le jeune homme volait de l'argent. Geoffroy était en train de nous expliquer que son papa lui avait acheté une de ces armures en fer, et que la prochaine fois il viendrait avec son armure à l'école, quand on a entendu derrière nous une grosse voix qui criait très fort : « Est-ce que vous vous fichez de moi ? »

Nous nous sommes retournés et nous avons vu le papa de Clotaire ; il avait l'air fâché, mais il était très drôle avec son chapeau de marin et une marionnette sur chaque main. Rufus a eu tort de rire parce que le papa de Clotaire lui a donné une gifle avec le gendarme, ça a dû lui rappeler son papa, à Rufus, mais ça ne lui a pas plu et il s'est mis à crier. La maman de Clotaire est venue en courant de la cuisine pour voir ce qui se passait et Alceste lui a demandé s'il ne restait pas encore quelque chose à manger. « Assez ! Silence ! » a crié le papa de Clotaire en donnant un coup de poing sur la télévision qui s'est arrêtée après avoir fait un drôle de bruit, et c'est dommage parce que moi je regardais et c'était juste quand le jeune homme allait être pendu par les méchants volés, et j'espère bien qu'il va s'en tirer.

La maman de Clotaire disait au papa de Clotaire de se calmer, que nous étions des enfants, et que c'était lui, après tout, qui avait eu l'idée de faire cette fête et d'inviter les petits amis de Clotaire. Clotaire, lui, il pleurait parce que la télévision ne voulait plus se rallumer ; on s'amusait tous vraiment bien, mais il était déjà six heures et nos papas et nos mamans sont venus nous chercher pour nous ramener chez nous.

Le lendemain, à l'école, Clotaire était tout triste ; il nous a dit qu'à cause de nous il ne pourrait pas conduire une locomotive. Il nous a expliqué qu'il voulait conduire une locomotive quand il

serait grand, mais après la fête d'hier, il ne grandirait plus parce que son papa lui a dit qu'il n'aurait plus jamais d'anniversaires.

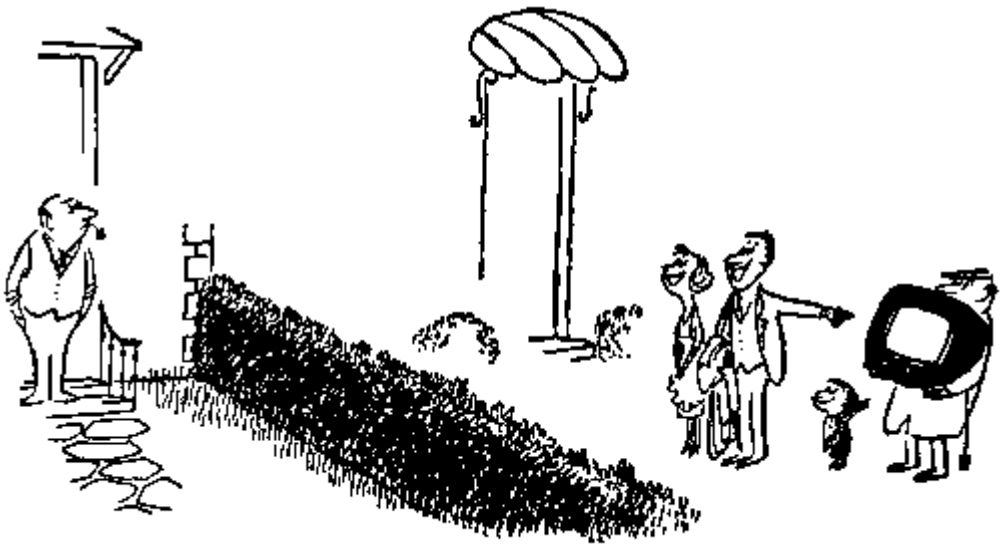
## Ça y est, on l'a !

ÇA Y EST ! On va en avoir une ! Comme celle qu'il y a chez Clotaire, qui est un copain de l'école et qui est le dernier de la classe, mais il est très gentil, s'il est le dernier, c'est parce qu'il n'est pas fort en arithmétique, en grammaire, en histoire et en géographie, c'est en dessin qu'il se débrouille le mieux, il est avant-dernier, parce que Maixent est gaucher. Papa ne voulait rien savoir, il disait que ça m'empêcherait de travailler et que je serais dernier de la classe, moi aussi. Et puis il a dit que c'était très mauvais pour les yeux et que nous n'aurions plus de conversations dans la famille et qu'on ne lirait plus jamais de bons livres. Et puis, maman a dit qu'après tout, ça ne serait pas une si mauvaise idée et papa s'est décidé à l'acheter, le poste de télévision.

C'est aujourd'hui qu'on doit l'apporter, le poste. Moi, je suis drôlement impatient ; papa, il n'a l'air de rien, mais il est impatient, lui aussi, surtout depuis qu'il a prévenu M. Blédurt, notre voisin, qui, lui, n'a pas la télévision.

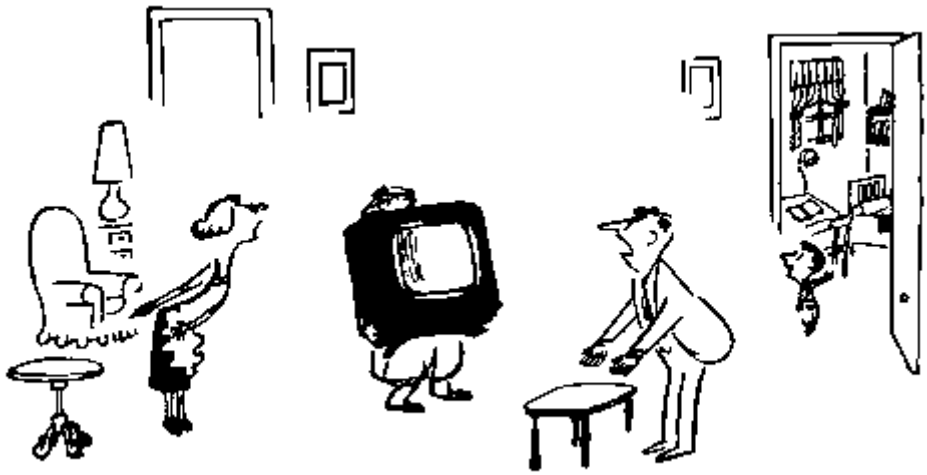
Enfin, le camion est arrivé devant notre maison et nous en avons vu sortir le monsieur qui portait le poste, ça avait très lourd. « C'est pour ici, le poste ? », a demandé le monsieur. Papa lui a dit que oui, mais il lui a demandé d'attendre un petit

moment avant d'entrer dans la maison. Papa s'est approché de la haie qui sépare notre jardin de celui de M. Blédurt et il a crié : « Blédurt ! Viens voir ! » M. Blédurt, qui devait nous regarder de sa fenêtre, est sorti tout de suite. « Qu'est-ce que tu me veux ? il a dit. On ne peut plus être tranquille chez soi ! » « Viens voir mon poste de télévision ! » a crié papa, très fier. M. Blédurt s'est approché, l'air pas pressé, mais moi je le connais, il était drôlement curieux. « Peuh ! il a dit, M. Blédurt, c'est un tout petit écran. » « Un tout petit écran, a répondu papa, un tout petit écran. Tu n'es pas un peu fou, non ? C'est un cinquante-quatre centimètres ! Tu es jaloux, voilà ce que tu es ! » M. Blédurt s'est mis à rire, mais un rire pas content du tout. « Jaloux, moi ? » Il a ri. « Si je voulais acheter un poste de télévision, ça fait longtemps que je l'aurais fait. J'ai un piano, moi, monsieur ! J'ai des disques classiques, moi, monsieur ! J'ai des livres, moi, monsieur ! » « Tu parles ! a crié papa, tu es jaloux, un point c'est tout ! » « Ah ! oui ? », a demandé M. Blédurt. « Oui ! », a répondu papa et alors, le monsieur qui portait la télévision a demandé si ça allait durer longtemps, parce que c'était lourd un poste et qu'il avait d'autres livraisons à faire. On l'avait complètement oublié, le monsieur !



Papa a fait entrer le monsieur dans la maison. Il avait tout plein de sueur sur la figure, le monsieur, le poste avait l'air vraiment très lourd. « Où dois-je le mettre ? », a demandé le

monsieur. « Voyons, a dit maman, qui était venue de la cuisine et qui avait l'air toute contente, voyons, voyons », et puis elle a mis un doigt à côté de sa bouche et elle a commencé à réfléchir. « Madame, a dit le monsieur, décidez-vous, c'est lourd ! » « Sur la petite table du coin, là », a dit papa. Le monsieur allait y aller, mais maman a dit non, que cette table était pour servir le thé, quand elle avait des amies à la maison. Le monsieur s'est arrêté et il a poussé un gros soupir. Maman a hésité entre le guéridon, qui n'était pas assez solide, le petit meuble, mais on ne pourrait pas mettre les fauteuils devant, et le secrétaire, mais c'était embêtant à cause de la fenêtre. « Bon, tu te décides ? », a demandé papa, qui avait l'air de s'énerver. Maman s'est fâchée, elle a dit qu'elle n'aimait pas être bousculée et qu'elle n'admettait pas qu'on lui parle sur ce ton, surtout devant des étrangers. « Vite ou je lâche ! » a crié le monsieur, et maman lui a tout de suite montré la table dont avait parlé papa. Le monsieur a posé le poste sur la table et il a fait un gros ouf. Je crois vraiment qu'il devait être lourd, ce poste.

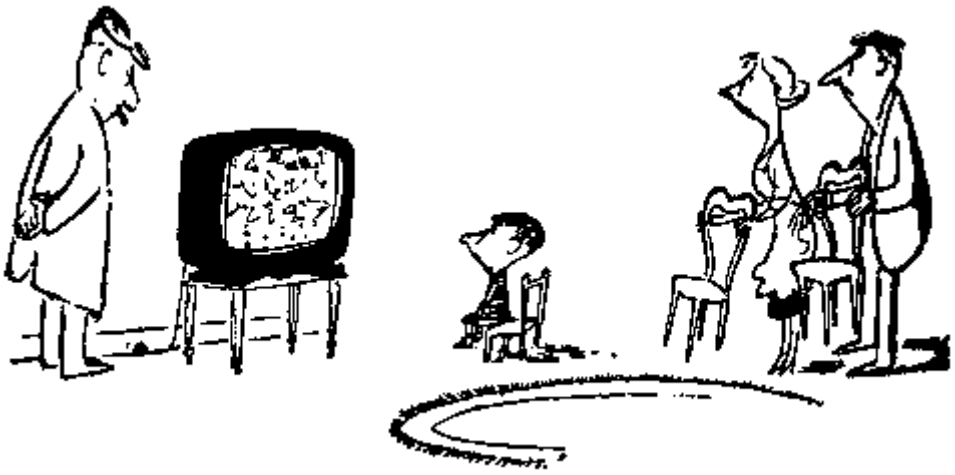


Le monsieur a mis la prise, il a tourné des tas de boutons et l'écran s'est allumé, mais au lieu de voir des cow-boys ou des gros laids qui font du catch comme sur la télévision de Clotaire, on a vu des tas d'étincelles et des points. « Ça ne marche pas mieux que ça ? », a demandé papa. « Il faut que je branche votre antenne, a répondu le monsieur, mais vous m'avez retenu trop

longtemps, je reviendrai après mes autres livraisons, ça ne sera pas long. » Et le monsieur est parti.

Moi, je regrettais bien que la télévision ne marche pas encore. Maman et papa aussi, je crois. « Alors, c'est bien entendu, m'a dit papa. Quand je te dirai d'aller faire tes devoirs ou d'aller te coucher, il faudra m'obéir ! » « Oui, papa, j'ai dit, sauf, bien sûr, quand ce sera un film de cow-boys. » Papa s'est fâché tout rouge, il m'a dit que film de cow-boys ou pas, quand il me dirait de partir il faudrait que je parte et je me suis mis à pleurer. « Mais enfin, a dit maman, pourquoi cries-tu comme ça après lui, ce pauvre gosse, tu le fais pleurer ! » « C'est ça, a dit papa, prends sa défense ! » Maman s'est mise à parler très lentement, comme quand elle est vraiment fâchée. Elle a dit à papa qu'il fallait être compréhensif et, qu'après tout, lui, il ne serait pas content si on l'empêchait de regarder un de ces horribles matches de football.

« Horribles matches de football ! a crié papa. Figure-toi que c'est pour les regarder, ces horribles matches, comme tu dis, que j'ai acheté ce poste ! » Maman a dit que ça promettait du plaisir et, là j'étais bien de son avis, parce que les matches de football, c'est chouette ! « Parfaitement, a dit papa, je n'ai pas acheté ce poste pour regarder des émissions de cuisine, et pourtant, tu en aurais bien besoin ! » « Moi, j'en aurais bien besoin ? » a dit maman. « Oui, tu en aurais bien besoin, a répondu papa, tu apprendrais peut-être à ne pas brûler tes macaronis, comme hier soir ! » Maman, elle s'est mise à pleurer, elle a dit qu'elle n'avait jamais entendu des mots aussi ingrats et qu'elle allait retourner chez sa maman, qui est ma mémé. Moi, j'ai voulu arranger les choses. « Les macaronis d'hier ils n'étaient pas brûlés, j'ai dit, c'était la purée d'avant-hier. » Mais ça n'a rien arrangé, parce que tout le monde était très nerveux. « Mêle-toi de ce qui te regarde ! » m'a dit papa, alors moi, je me suis remis à pleurer et j'ai dit que j'étais très malheureux, que ces mots étaient drôlement ingrats et que j'irais voir les cow-boys chez Clotaire.



Papa nous a regardés, maman et moi, il a levé les bras au plafond, il a marché un peu dans le salon et puis il s'est arrêté devant maman et il lui a dit qu'après tout ce qu'il aimait le mieux dans la purée c'était le brûlé et que la cuisine de maman était sûrement meilleure que celle de la télévision. Maman s'est arrêtée de pleurer, elle a poussé des petits soupirs et elle a dit qu'elle aimait beaucoup les matches de football, après tout. « Mais non, mais non », a dit papa, et ils se sont embrassés. Moi, j'ai dit que les cow-boys, je pouvais m'en passer, alors, papa et maman m'ont embrassé. On était tous très contents.

Un qui a été moins content et très étonné, ça a été le monsieur de la télévision, parce que quand il est revenu pour brancher l'antenne, on lui a rendu le poste en lui disant que les programmes ne nous plaisaient pas.

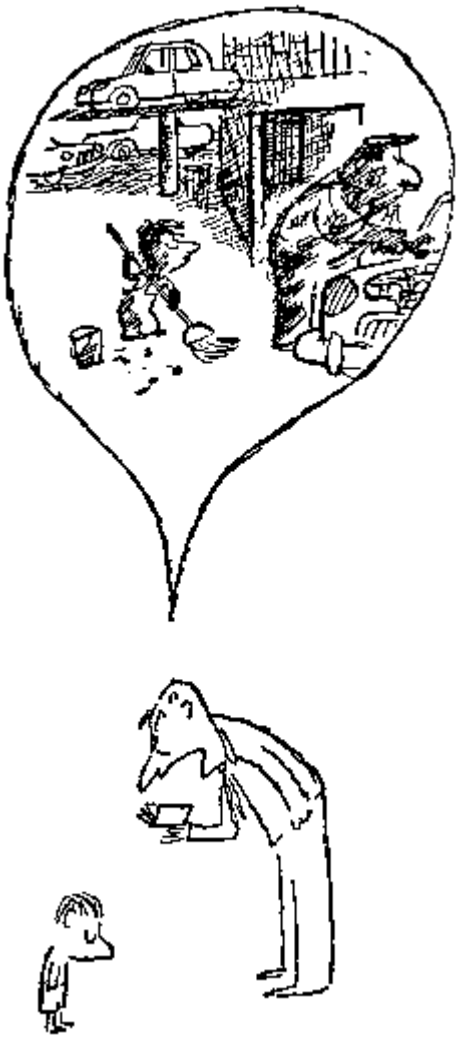
## La leçon

QUAND ILS ONT su, à la maison, que j'étais le dernier en composition d'arithmétique, ça a fait une histoire terrible ! Comme si c'était de ma faute que Clotaire soit malade et ait été absent le jour de la composition ! C'est vrai, quoi, à la fin, il faut bien qu'il y ait quelqu'un qui soit dernier à sa place, quand il n'est pas là !

Papa a beaucoup crié, il a dit que je me préparais un bel avenir, ah ! la la !, et que c'était bien la peine de se saigner aux quatre veines pour obtenir des résultats pareils, mais que bien sûr, je ne pensais qu'à m'amuser sans me dire qu'un jour il ne serait plus là pour subvenir à mes besoins, et que lui, quand il avait mon âge, il était toujours le premier et que son papa était terriblement fier de mon papa, et qu'il se demandait s'il ne valait pas mieux de me mettre tout de suite comme apprenti dans un atelier de n'importe quoi, plutôt que de continuer à me faire aller à l'école ; et moi j'ai dit que ça me plairait bien de faire l'apprenti. Alors, papa s'est mis à crier des tas de choses méchantes, et maman a dit qu'elle était sûre que je ferais un gros effort pour obtenir de meilleurs résultats à l'école.

— Non, a dit papa. Ce serait trop facile ; il ne va pas s'en tirer comme ça. Je vais lui prendre un professeur à la maison, ça coûtera ce que ça coûtera, mais je ne veux pas que l'on dise que mon fils est un petit crétin. Le jeudi, au lieu d'aller voir des

bêtises au cinéma. Il prendra des leçons d'anglais. Ça lui fera le plus grand bien.



Alors, moi je me suis mis à pleurer, à crier et à donner des coups de pied partout ; j'ai dit que personne ne m'aimait, et que j'allais tuer tout le monde et que j'allais me tuer après, et papa m'a demandé si je voulais une fessée ; alors j'ai boudé, et maman a dit que des soirées comme ça, ça la faisait vieillir de plusieurs années, et nous sommes allés dîner. Il y avait des frites. Très chouette.

Le lendemain, papa a expliqué à maman que Barlier – c'est un copain de mon papa qui travaille dans le même bureau que lui – lui avait recommandé un professeur, qui était le fils d'un cousin à lui et qui, il paraît, est terrible en arithmétique.

— Il est étudiant, a dit papa. C'est la première fois qu'il donne des leçons, mais c'est mieux comme ça, il a l'esprit jeune et il n'est pas encroûté par de vieilles méthodes. Et puis, c'est assez avantageux comme conditions.

J'ai essayé de pleurer encore un peu, mais papa m'a fait les gros yeux et maman a dit que si on recommençait la scène de l'autre soir, elle allait quitter la maison. Alors, je n'ai plus rien dit, mais j'ai boudé très fort jusqu'au dessert (du flan !).

Et puis, jeudi après-midi, on a sonné à la porte, maman est allée ouvrir et elle a laissé entrer un monsieur avec des grosses lunettes, qui ressemblait à Agnan en plus vieux, mais pas tellement plus. Au cinéma, il prendra des leçons d'arithmétique. Ça lui fera le plus grand bien.

— Je suis M. Cazalès, a dit le monsieur. Je viens pour les leçons.

— Parfait, parfait, a dit maman. Je suis la maman de Nicolas, et voilà Nicolas, votre élève. Nicolas ! Viens dire bonjour à ton professeur.

M. Cazalès et moi, on s'est donné la main sans serrer ; celle de M. Cazalès était toute mouillée. Moi j'avais un peu peur, et maman m'a dit d'emmener M. Cazalès dans ma chambre pour qu'il me donne ma leçon. Nous sommes entrés dans ma chambre et nous nous sommes assis devant mon pupitre.

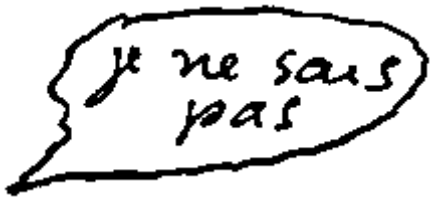
— Euh… a dit M. Cazalès. Vous faites quoi, à l'école ?

— Ben, on joue à Lancelot, j'ai répondu.

— Lancelot ? a demandé M. Cazalès.

— Oui, jusqu'à la semaine dernière, on jouait à la balle au chasseur, j'ai expliqué, mais le Bouillon – c'est notre surveillant – il nous a confisqué la balle et on n'a plus le droit d'en amener d'autres à l'école ce trimestre. Alors, pour jouer à Lancelot, il y en a un qui se met à quatre pattes, comme ça, c'est le cheval, et l'autre s'assoit dessus, c'est le chevalier. Et puis les chevaliers se battent à coups de poing sur le nez ; c'est Eudes qui a inventé le jeu, et Eudes…

— Revenez vous asseoir ! a dit M. Cazalès, qui me regardait avec des yeux tout ronds derrière ses lunettes.




Alors je suis revenu m'asseoir, et M. Cazalès m'a dit qu'il ne me demandait pas ce que nous faisions pendant la récré, mais pendant l'heure d'arithmétique. Moi, ça m'a embêté, je ne croyais pas qu'on allait se mettre au travail tout de suite, comme ça.

— On fait les fractions, j'ai dit.

— Bien, a dit M. Cazalès, montrez-moi votre cahier.

Je lui ai montré, et M. Cazalès a regardé le cahier. Il m'a regardé moi, il a enlevé ses lunettes, il les a essuyées et il a regardé le cahier de nouveau.

— Ce qui est en gros et en rouge, c'est la maîtresse qui l'a écrit, j'ai expliqué.

— Oui, a dit M. Cazalès. Alors, allons-y. Qu'est-ce qu'une fraction ?

Comme je n'ai rien répondu, M. Cazalès a dit :

— C'est un nombre…

— C'est un nombre, j'ai dit.

— Exprimant une ou plusieurs…

— Exprimant une ou plusieurs, j'ai dit.

— Parties de l'unité…

— Parties de l'unité, j'ai dit.

— Divisée en quoi ? m'a demandé M. Cazalès.

— Je ne sais pas, je lui ai répondu.

— Divisée en parties égales !

— Divisée en parties égales ! j'ai dit.

M. Cazalès s'est essuyé le front.

— Voyons, il a dit, prenons des exemples pratiques. Si vous avez un gâteau, ou une pomme… Ou plutôt, non. Vous avez des jouets, ici ?

Alors, nous avons ouvert l'armoire, il y a des tas de jouets qui sont tombés, et M. Cazalès a pris des billes, qu'il a mises par terre et nous nous sommes assis sur le tapis.

— Il y a ici huit billes, a dit M. Cazalès. Nous allons supposer que ces huit billes constituent une unité. J'en prends trois. Exprimez-moi en fraction ce que ces billes représentent par rapport à l'unité… Ce sont les…

— Ce sont les, j'ai dit.

M. Cazalès a enlevé ses lunettes, il les a essuyées et j'ai vu que sa main tremblait un peu. Là, il m'a bien rappelé Agnan, qui tremble aussi quand il enlève ses lunettes pour les essuyer, parce qu'il a toujours peur qu'on lui tape dessus avant qu'il ait le temps de les remettre.

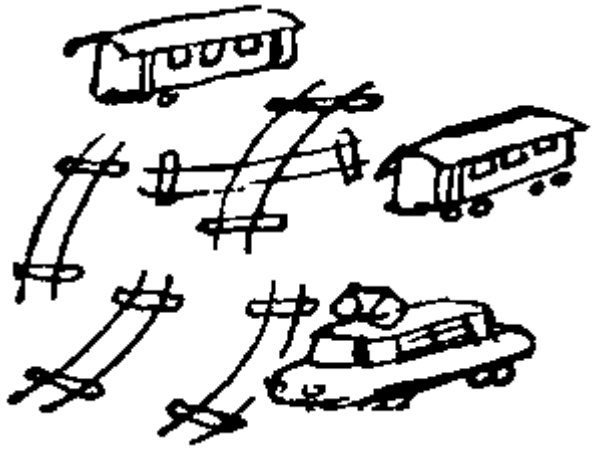
— Essayons autre chose, a dit M. Cazalès. Nous allons mettre dix rails ensemble…

Alors, j'ai mis les dix rails pour faire un rond, et j'ai demandé si je pouvais mettre dessus la locomotive et le wagon de marchandises, le dernier qui me reste depuis qu'Alceste a marché sur le wagon de passagers. Alceste, c'est un copain très lourd.

— Si vous voulez, a dit M. Cazalès. Bon. Ces dix rails constituent les dix parties de ce rond. Maintenant si je prenais un rail…

— Ça ferait dérailler le train, j'ai dit.

— Mais je ne vous parle pas du train ! a crié M. Cazalès. Nous ne sommes pas ici pour jouer au train ! Je vais l'enlever d'ici, ce train !



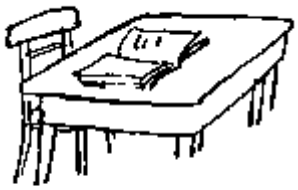
Il avait l'air tellement fâché, M. Cazalès, que je me suis mis à pleurer.

— Je ne vois aucun inconvénient à ce que vous jouiez ensemble, mais au moins, ne vous disputez pas !

C'était papa qui avait dit ça. Il était entré dans la chambre, et M. Cazalès le regardait avec des yeux ronds et la locomotive et le wagon de marchandises dans les mains.

— Mais je… mais je… a dit M. Cazalès. J'ai cru qu'il allait se mettre à pleurer, lui aussi, et puis il a dit : « Oh ! Et puis zut ! » Il s'est levé du tapis et il est parti.

Il n'est plus jamais revenu, M. Cazalès. Papa s'est fâché avec M. Barlier, mais avec moi, ça va mieux : Clotaire est guéri et je ne suis plus le dernier.



## La nouvelle

HIER, JUSTE AVANT LA FIN DE LA CLASSE, la maîtresse nous a demandé de faire silence, et puis elle nous a dit :

— Mes enfants, je dois vous annoncer que je vais vous quitter pendant quelques jours. Des circonstances familiales m'appellent en province, et, comme mon absence va se prolonger pendant près d'une semaine, une autre maîtresse va venir me remplacer dès demain auprès de vous. Je compte sur vous tous pour bien travailler et être très sages avec votre nouvelle maîtresse, et je suis sûre que vous me ferez honneur devant elle. J'espère donc qu'à mon retour je n'aurai pas à avoir honte de vous. Vous m'avez bien compris ? Bon ! Je vous fais confiance, et je vous dis à la semaine prochaine. Vous pouvez sortir.

Nous nous sommes levés, nous avons donné la main à la maîtresse et nous étions drôlement inquiets. Moi, j'avais une grosse boule dans la gorge ; c'est vrai, nous aimons bien notre maîtresse, qui est très chouette, et ça ne nous fait pas rigoler d'en changer. Le plus embêté de tous, c'était Clotaire ; comme c'est le dernier de la classe, pour lui c'est terrible de changer de maîtresse. La nôtre est habituée à lui, et même quand elle le punit, ça ne fait pas trop d'histoires.

— Je vais tâcher d'avoir une excuse pour ne pas venir cette semaine, nous a dit Clotaire, à la sortie. C'est vrai, quoi, on n'a pas le droit de nous changer de maîtresse comme ça !

Mais ce matin, Clotaire était là, comme tout le monde, et nous étions drôlement énervés.

— J'ai étudié très tard, hier, nous a dit Clotaire. Je n'ai même pas regardé la télé. Vous croyez qu'elle va nous interroger ?

— Peut-être que le premier jour elle ne mettra pas de notes, a dit Maixent.

— Tu parles ! a dit Eudes. Elle va se gêner !

— Quelqu'un l'a déjà vue ? a demandé Joachim.

— Moi, je l'ai vue en arrivant à l'école, a dit Geoffroy.

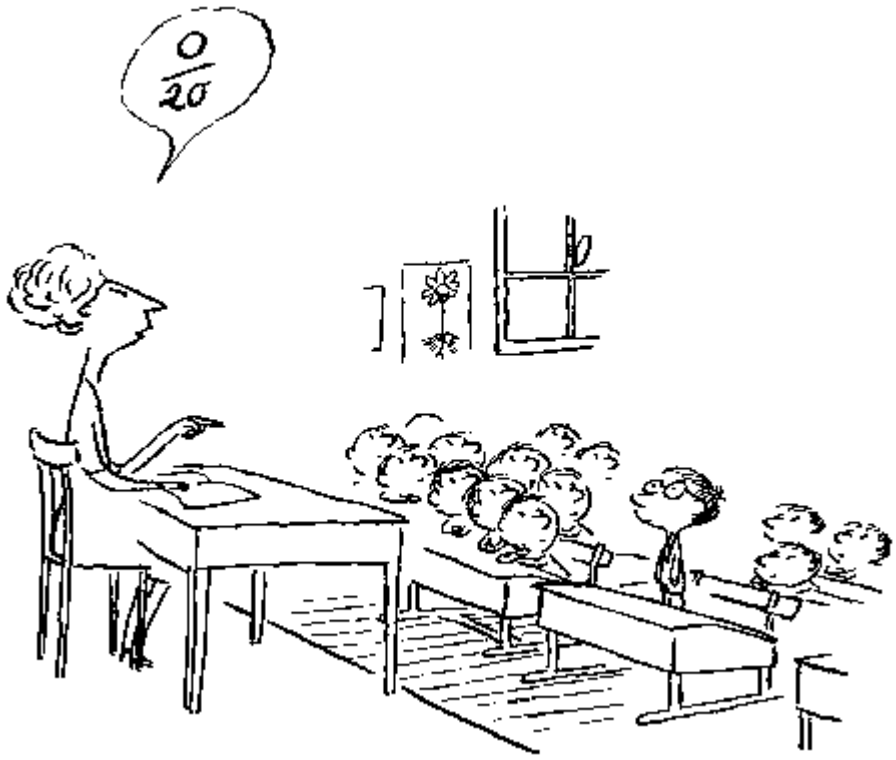
— Elle est comment ? Elle est comment ? on a tous demandé.

— C'est une grande maigre, a dit Geoffroy. Très grande. Très maigre.

— Elle a l'air méchant ? a demandé Rufus.

Geoffroy a fait des joues toutes rondes, et il a secoué sa main de haut en bas.

On n'a plus rien dit, et Alceste a remis son croissant dans sa poche, sans le finir. Et puis, la cloche a sonné. On s'est tous mis en rang, et c'était comme quand on va à la visite, chez les docteurs. Personne ne parlait, Clotaire avait pris son livre de géographie et il repassait les fleuves. Et puis, les autres classes sont parties, et nous sommes restés les seuls dans la cour, et nous avons vu le directeur arriver avec la nouvelle maîtresse, qui n'était pas très grande ni très maigre. Et Geoffroy, c'est un drôle de menteur ! Je parie qu'il ne l'avait jamais vue.




— Mes enfants, nous a dit le directeur, comme vous le savez, votre maîtresse a dû partir en province pour quelques jours. Comme son absence risque de durer près d'une semaine, c'est Mlle Navarin qui va assurer l'intérim, qui va la remplacer, si vous préférez. J'espère que vous allez être sages, que vous allez être assidus à votre travail, et que votre nouvelle maîtresse n'aura pas de raisons de se plaindre de vous. Compris ?... Vous pouvez les emmener, mademoiselle.

La nouvelle maîtresse nous a fait signe d'avancer, et nous sommes montés en classe.

— Prenez vos places habituelles, en silence, je vous prie, nous a dit la nouvelle maîtresse.

Et ça nous a fait tout drôle de la voir s'asseoir au bureau de notre vraie maîtresse.

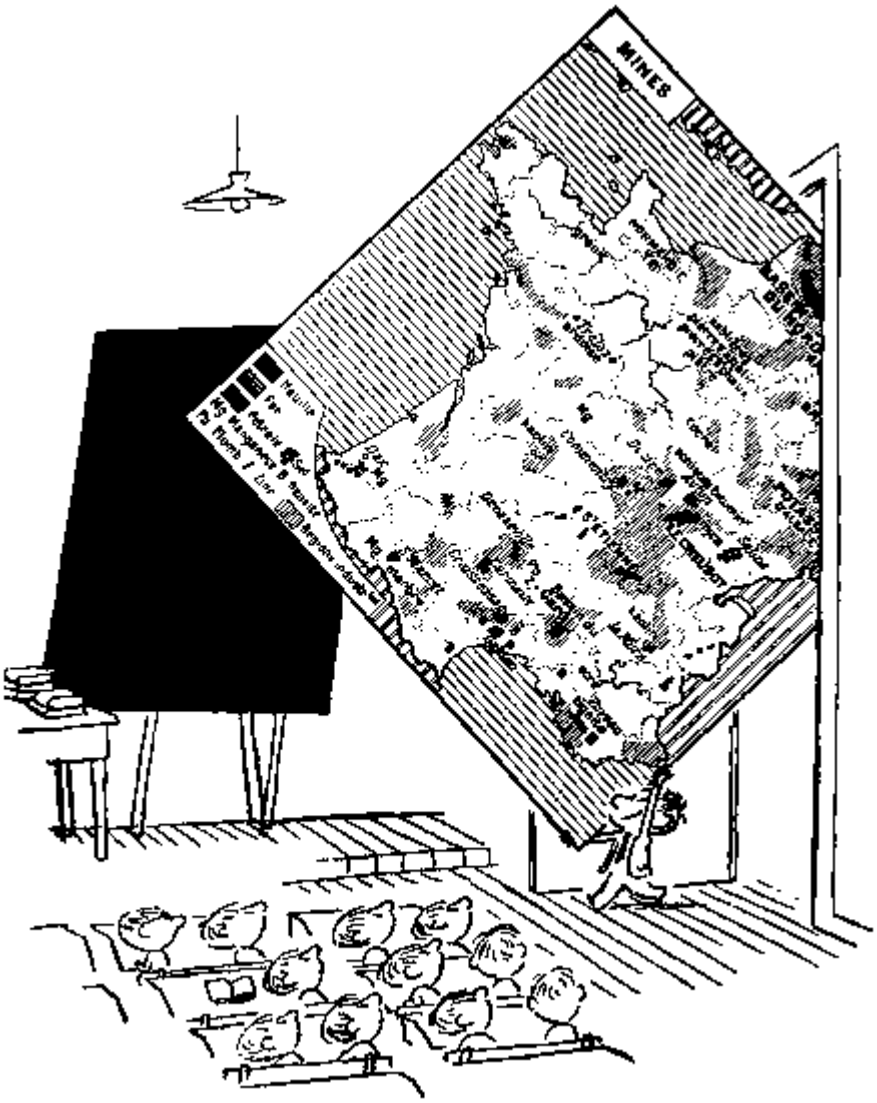
— Mes enfants, elle nous a dit, comme vous l'a expliqué M. le Directeur, je m'appelle Mlle Navarin. Vous savez que votre maîtresse a dû s'absenter pendant quelques jours en province. Je vais donc la remplacer pendant ces quelques jours. Je compte sur vous pour être sages et bien travailler, et j'espère que je n'aurai pas à me plaindre de vous quand votre maîtresse

reviendra. Je suis, vous le verrez, sévère, mais juste. Si vous vous conduisez bien, tout ira pour le mieux. Je pense que nous nous sommes compris. Et maintenant, au travail…

Mlle Navarin a ouvert ses cahiers, et elle nous a dit :

— Je vois, par l'emploi du temps et les notes que m'a laissés votre maîtresse, que ce matin nous avons géographie et que votre leçon portait sur les fleuves… Mais il nous faudrait la carte de la France… Qui va aller la chercher ?

Agnan s'est levé, parce que comme c'est le premier de la classe et le chouchou, c'est toujours lui qui va chercher les choses, qui remplit les encriers, qui ramasse les copies et qui efface le tableau.



— Restez assis ! a dit Mlle Navarin. Un peu de discipline. Pas tout le monde à la fois… C'est moi qui désignerai l'élève qui ira chercher la carte… Vous, là-bas ! Oui, vous, au fond de la classe. Comment vous appelez-vous ?

— Clotaire, a dit Clotaire, qui est devenu tout blanc.

— Bon, a dit Mlle Navarin, eh bien, Clotaire, allez chercher la carte de France, celle des fleuves et des montagnes. Et ne vous attardez pas en route.

— Mais, mademoiselle… a dit Agnan.

— Ah, je vois que nous avons une forte tête, a dit Mlle Navarin. Mais les fortes têtes, je les mate, mon petit ami ! Assis.

Clotaire est parti, drôlement étonné, et il est revenu, essoufflé, fier comme tout avec sa carte.

— Voilà qui était vite fait, Hilaire, a dit Mlle Navarin. Je vous remercie… Un peu de silence, vous autres !… Voulez-vous accrocher cette carte devant le tableau ?… Très bien, et puisque vous êtes là, parlez-nous un peu de la Seine.

— La Seine prend sa source sur le plateau de Langres, a dit Clotaire, elle a 776 kilomètres de long, elle fait des tas de méandres et elle se jette dans la Manche. Ses principaux affluents sont : l'Aube, la Marne, l'Oise, l'Yonne…

— C'est très bien, Hilaire, a dit Mlle Navarin. Je vois que vous savez. Allez vous asseoir. Très bien.

Et Clotaire est allé s'asseoir, tout rouge, avec un grand sourire bête sur la figure, et encore essoufflé.

— Et vous, le comique, a dit Mlle Navarin en montrant Agnan du doigt. Oui, vous, celui qui aime tant parler. Citez-moi, de votre place, d'autres affluents de la Seine.

— Ben, a dit Agnan, ben… Il y a l'Aube, la Marne, l'Oise…

— Oui, a dit Mlle Navarin. Eh bien, au lieu de faire le clown en classe, vous feriez mieux de prendre exemple sur votre camarade Hilaire.

Et Agnan a été tellement étonné qu'on lui dise de prendre exemple sur Clotaire qu'il n'a même pas pleuré.

Après, la nouvelle maîtresse m'a interrogé, moi, et puis Alceste, et puis Eudes, et puis elle a dit que ce n'était pas mal, mais qu'on pouvait sûrement faire mieux. Et puis, elle nous a expliqué la nouvelle leçon – les montagnes – et personne n'a

fait le guignol, même qu'on était beaucoup moins énervés qu'au début. Alceste s'est mis à manger des petits bouts de son croissant.

Et puis, la maîtresse a demandé à Clotaire d'emporter la carte, et quand il est revenu, la cloche de la récré a sonné, et nous sommes sortis.

Dans la cour, on s'est tous mis à parler de la nouvelle maîtresse, et on a dit qu'elle n'était pas si méchante que ça, qu'elle était assez gentille, et même, qu'à la fin, quand elle s'était habituée à nous, elle avait fait un sourire pour nous dire d'aller en récré.

— Moi, je me méfie, a dit Joachim.

— Bah, a dit Maixent. Assez discuté, de toute façon, ça revient au même ; on aime mieux notre vraie maîtresse, bien sûr, mais une maîtresse, c'est une maîtresse, et pour nous, ça ne change rien.

Il avait bien raison Maixent, et nous avons décidé de jouer au foot avant que la récré se termine. Dans mon équipe, nous avions Agnan comme gardien de but.

Il avait pris la place de ce sale chouchou de Clotaire, qui repassait sa leçon d'histoire.

0
20

## Clotaire déménage

CLOTAIRE EST DROLEMENT CONTENT parce qu'il va déménager, et ses parents lui ont donné une excuse pour ne pas venir à l'école cet après-midi.

— Mes parents ont besoin de moi pour les aider, nous a dit Clotaire. Nous allons déménager dans un appartement terrible, pas loin de là où j'habite maintenant. Je vais avoir le plus chouette appartement de tous.

— Me fais pas rigoler, a dit Geoffroy.

— Me fais pas rigoler toi-même, a crié Clotaire. Nous avons trois pièces, et puis, devine quoi. Une salle de séjour ! T'en as une, toi, de salle de séjour ?

— Des salles de séjour, on en a plein à la maison ! a crié Geoffroy. Alors, ta salle de séjour, elle me fait rigoler, tiens !

Et Geoffroy a rigolé, et Clotaire a regardé Geoffroy en faisant semblant de se visser un doigt sur le côté de la tête, mais ils n'ont pas pu se battre à cause du Bouillon qui était tout près. (Le Bouillon, c'est notre surveillant.)

— Si tu veux, a dit Eudes, à la sortie de l'école, cet après-midi, on ira tous t'aider à déménager.

Clotaire a dit que c'était une chouette idée, et que ses parents seraient drôlement contents d'avoir du monde pour les aider à déménager, et on a tous décidé d'y aller, sauf Geoffroy qui a dit

qu'il n'irait pas aider des imbéciles à déménager dans des appartements avec des salles de séjour minables, et comme le Bouillon est parti pour sonner la cloche de la fin de la récré, Clotaire et Geoffroy ont eu le temps de se battre un petit peu. À la maison, pendant le déjeuner, maman a été étonnée quand je lui ai dit que les parents de Clotaire voulaient que les copains, on aille les aider à déménager.

— C'est une drôle d'idée, a dit maman, mais enfin, ce n'est pas très loin d'ici, et si ça t'amuse… Mais ne te salis pas, et ne rentre pas trop tard.

À la sortie de l'école, avec Eudes, Rufus, Joachim et Maixent, nous avons couru jusqu'à la maison de Clotaire. Alceste n'a pas pu venir, parce qu'il s'est rappelé qu'il devait rentrer chez lui pour goûter.

Devant la maison de Clotaire, il y avait un grand camion de déménagement, et il y avait la mère de Clotaire. Elle ne nous a pas vus, parce qu'elle était en train de parler à deux déménageurs gros comme tout, qui étaient en train de mettre un sofa dans le camion.

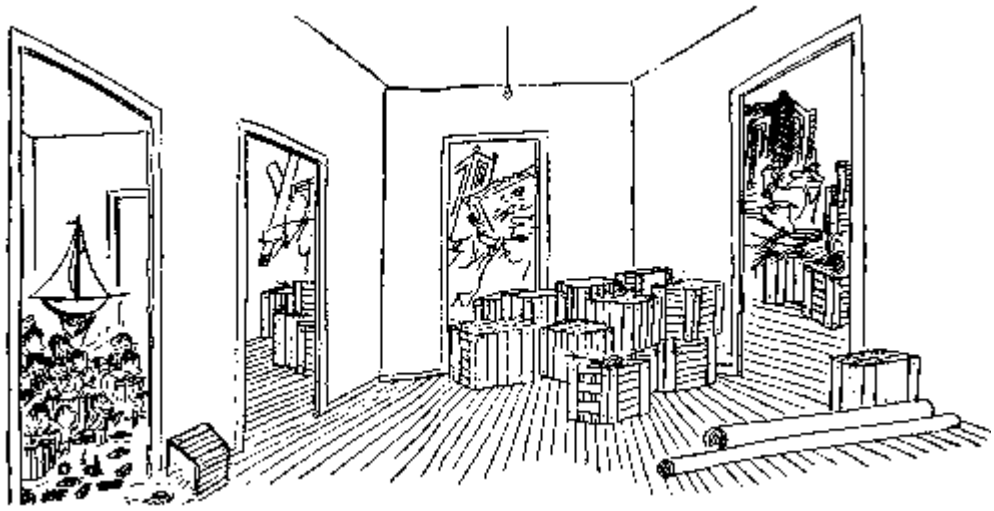
— Attention, disait la mère de Clotaire. Ce sofa est fragile. La patte de droite ne tient pas très bien.

— Vous en faites pas, la petite dame, disait un des déménageurs, on a l'habitude.

Dans l'escalier, on a dû attendre, parce que d'autres déménageurs étaient en train de descendre une grosse armoire.

— Restez pas là, les gosses ! nous a dit un des déménageurs.

Nous sommes arrivés dans l'appartement de Clotaire, la porte était ouverte, et là-dedans, il y avait un désordre terrible, avec des caisses, de la paille, et des meubles partout. Le père de Clotaire n'avait pas de veston et il parlait avec des déménageurs qui attachaient des cordes autour d'un buffet, et qui lui disaient de ne pas s'en faire parce qu'ils avaient l'habitude.



— C'est à cause de la porte, elle s'ouvre, disait le père de Clotaire.

Et puis, Clotaire est arrivé, et il nous a dit : « Salut ». Le père de Clotaire s'est retourné, et il a eu l'air étonné de nous voir.

— Tiens ? il a dit. Qu'est-ce que vous faites là vous autres ?

— Ils viennent aider, a expliqué Clotaire.

— Restez pas là, les mômes, a dit un déménageur.

— Oui, oui, a dit le père de Clotaire, qui avait l'air drôlement énervé. Ne restez pas là. Clotaire, emmène tes amis dans ta chambre et vérifie s'il ne reste rien dans les placards, parce que quand on aura fini avec la salle à manger, on va s'occuper de ta chambre.

Et puis, pendant que le père de Clotaire donnait des tas de conseils aux déménageurs, nous sommes allés avec Clotaire dans sa chambre.

Elle était tout en désordre, la chambre de Clotaire ; il y avait des caisses pleines de paille partout, et les meubles étaient dans

un coin, avec le lit démonté. Les portes des placards étaient ouvertes, et les placards étaient vides.

— C'est toi qui a tout mis dans les caisses ? j'ai demandé à Clotaire.

— Non, a dit Clotaire. Ce sont les déménageurs qui font ça. Tu vois, ils mettent les choses dans les caisses, avec des tas de paille.

— Ah, dis donc ! a crié Maixent, ton camion de pompiers !

On a sorti le camion de la caisse, il est drôlement chouette, même si la pile est usée, et Clotaire nous a dit qu'il avait eu un fort avec des Indiens qu'il ne nous avait pas encore montré, et que lui avait donné sa tante Eurydice. On a eu du mal à le trouver, le fort, et c'est Rufus qui est arrivé à le sortir du fond d'une des caisses.

— Pour la paille, on la remettra dans les caisses, a dit Clotaire. Et s'il en reste par terre, ça ne fait rien ; après tout, on n'habite plus ici.

Il était très bien, le fort de Clotaire, avec des Indiens et des cow-boys, et puis il avait aussi des tas de petites autos que je ne connaissais pas.

— Et mon bateau ? Vous avez vu mon bateau ? a demandé Clotaire.

On a aidé Clotaire à remettre le mât avec les voiles, parce que bien sûr, pour le mettre dans la caisse, le bateau, il avait fallu démonter le mât.

— Mais dis donc, a demandé Joachim, où est ton train électrique ? Je ne vois pas ton train électrique. Encore une chance qu'on ait vérifié !

— Ah non, a répondu Clotaire. Le train électrique est dans une autre caisse que les déménageurs ont déjà mise dans le camion. Parce que le train électrique était dans l'armoire de la chambre de mes parents, depuis que mon père me l'a confisqué pour la dernière fois que j'ai été suspendu à l'école.

— Mais, a dit Rufus, si tu laisses le train dans cette caisse-là, dans le nouvel appartement, tes parents vont le remettre dans leur armoire. Tandis que si tu le mets dans une de tes caisses, tu pourras le garder.

Clotaire a dit que Rufus avait raison, et il m'a demandé de l'accompagner en bas pour demander aux déménageurs de lui rendre son train.

Sur le trottoir, il y avait toujours la mère de Clotaire, qui était en train d'expliquer aux déménageurs pour le coup de la porte du buffet. Et puis, quand elle a vu Clotaire, elle a fait des gros yeux.

— Qu'est-ce que tu fais là sur le trottoir, a dit la mère de Clotaire. Qui t'a permis de descendre ?

— Ben, je venais chercher le train, a dit Clotaire.

— Le train ? a demandé la mère de Clotaire. Quel train ?

— Le train électrique, a expliqué Clotaire, parce que si je le laisse dans votre caisse, vous le remettrez dans votre armoire, alors moi, je vais le mettre dans ma caisse, parce que c'est pas juste que vous gardiez dans le nouvel appartement des choses que vous m'avez confisquées dans le vieux, et comme ça je pourrai jouer avec mon train dans la salle de séjour.

— Je ne comprends rien à ce que tu me racontes, a crié la mère de Clotaire, et tu vas me faire le plaisir de me laisser tranquille et de retourner là-haut en vitesse !

Comme la mère de Clotaire n'avait pas l'air de rigoler, nous sommes remontés dans l'appartement, et nous avons entendu le père de Clotaire qui criait. Et quand nous sommes entrés dans la chambre de Clotaire, le père de Clotaire a dit à Clotaire :

— Ah, te voilà, toi ! Mais tu deviens complètement fou, ma parole ! Tu as presque vidé ces caisses ! Regarde-moi un peu ce désordre ! Tu vas m'aider à remettre tout en place, et nous en reparlerons plus tard ! Allez !

Clotaire et son père ont commencé à remettre les choses et la paille dans les caisses, et puis deux déménageurs sont entrés, et ils n'ont pas eu l'air content.

— Mais qu'est-ce que vous fabriquez ? a demandé un des déménageurs. Vous avez défait notre travail ?

— On va tout remettre en place, a dit le père de Clotaire.

— Nous, on s'en lave les mains, a dit le déménageur. On prend pas de responsabilités si c'est vous qui faites l'emballage ! Parce que nous, on a l'habitude.

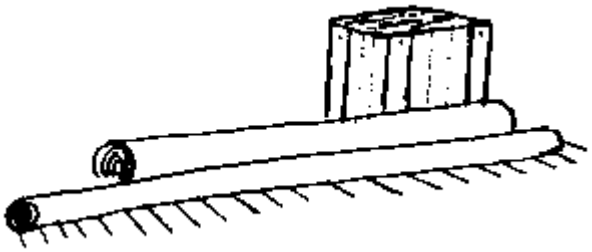
— Restez pas là, les mioches, a dit l'autre déménageur.

Alors, le père de Clotaire nous a regardés, il a fait un gros soupir, et il nous a dit :

— C'est ça, c'est ça. Rentrez chez vous, les enfants. D'ailleurs, il est tard, et nous allons bientôt partir pour le nouvel appartement. Et il faudra se coucher de bonne heure, Clotaire, parce que demain, il faudra tout remettre en ordre.

— Nous viendrons vous aider, si vous voulez, j'ai dit.

Alors, le père de Clotaire a été très chouette ; il a dit que comme demain c'était dimanche et que nous avions si bien travaillé, il allait donner des sous à Clotaire pour nous emmener au cinéma.



## Les barres

PENDANT LA RÉCRÉ, on était en train de jouer tranquillement à la diligence et aux Indiens. Rufus et Eudes faisaient les chevaux, Maixent et moi on les tenait par la ceinture et on était les chauffeurs de la diligence. Les autres, c'étaient les Indiens et ils nous attaquaient.

On rigolait bien, surtout quand Eudes a donné un coup de poing sur le nez de Joachim et Joachim s'est mis à crier que les chevaux n'avaient pas le droit de donner des coups de poing.

— Et pourquoi pas ? a demandé Rufus.

— Toi, le cheval, tais-toi ! a crié Clotaire ; et Rufus lui a donné une claque.

On se battait tous, on criait, on rigolait bien, c'était chouette.

Et puis, le Bouillon est arrivé. Le Bouillon, c'est notre surveillant… Son vrai nom, c'est M. Dubon, il a une moustache et avec lui il faut pas faire les guignols.

— Regardez-moi bien dans les yeux, vous tous, il a dit le Bouillon. Pourquoi inventez-vous toujours des jeux brutaux et stupides ? À chaque récréation, c'est la même chose ! Pourquoi ne jouez-vous pas à des jeux intelligents, sportifs, vraiment distrayants ? Quand j'avais votre âge, à l'école (où j'étais excellent élève), avec mes petits camarades, nous ne nous

conduisions pas comme des sauvages et nous avions droit à l'estime de notre surveillant, pour lequel nous avions, comme il se doit, le plus grand respect. Et pourtant, nous nous amusions beaucoup.

— En faisant quoi ? a demandé Alceste.

— En faisant quoi, qui ? a dit le Bouillon en faisant les gros yeux.

— Ben, vous, quoi, avec vos copains, a répondu Alceste, et le Bouillon a fait un gros soupir.

— Eh bien, par exemple, a dit le Bouillon, nous jouions aux barres ; c'est un jeu extrêmement amusant et pas brutal du tout.

— Et ça se joue comment, m'sieur ? j'ai demandé.

— Je vais vous montrer, a dit le Bouillon.

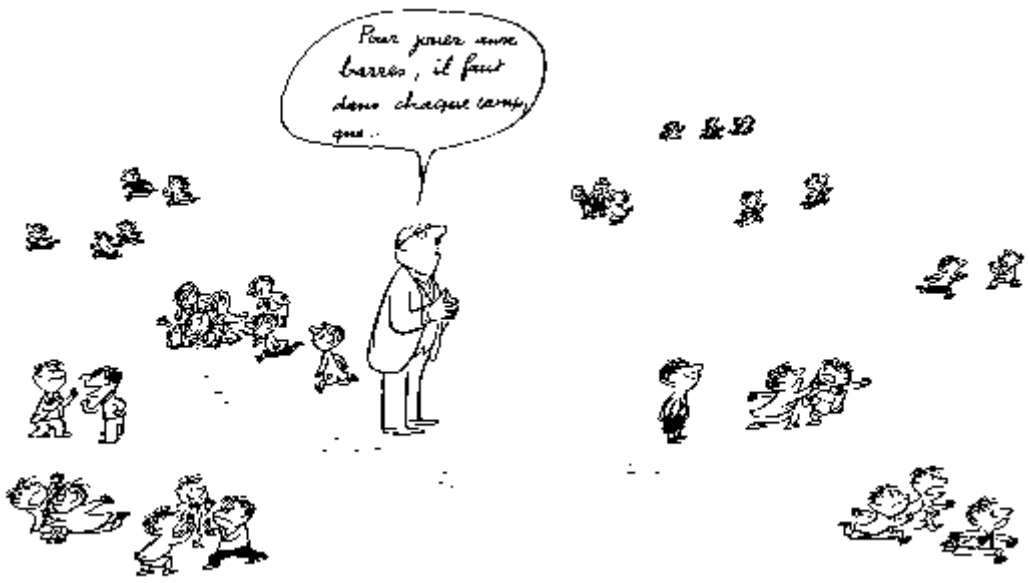
Le Bouillon a sorti un morceau de craie de sa poche et il a fait une raie à un bout de la cour, et puis il a fait une autre raie à l'autre bout de la cour.

— Bon, a dit le Bouillon, maintenant, vous allez vous diviser en deux camps. Nicolas, Alceste, Eudes et Geoffroy, vous allez vous mettre sur la ligne là-bas. Rufus, Clotaire, Joachim et Maixent, vous vous placez sur la ligne ici.

On est tous allés se placer, sauf Eudes.

— Eh bien, Eudes, a dit le Bouillon, on vous attend.

— Je ne veux pas être dans le même camp que Geoffroy, a dit Eudes ; hier, il a triché et il m'a gagné deux billes.




— Dis plutôt que tu ne sais pas jouer ! a crié Geoffroy.

— Tu veux mon poing sur le nez ? a demandé Eudes.

— Silence ! a crié le Bouillon. Bien. Alors, Eudes, vous prendrez la place de Clotaire, qui, lui, ira prendre votre place dans l'équipe de Geoffroy.

— Ah ! non, a crié Joachim. Si Eudes vient dans notre équipe, moi je ne joue pas. Il m'a donné un coup de poing sur le nez quand il était cheval, et il n'en avait pas le droit !

— Ben, a dit Maixent, moi je veux bien prendre la place de Geoffroy, alors Eudes prendrait sa place dans l'équipe où était Geoffroy, mais comme il n'y sera plus, Geoffroy, ça ne fera pas d'histoires.

— Moi, je vais avec toi, a dit Clotaire ; nous deux on fait équipe !

— Moi aussi, a dit Joachim ; comme Maixent court vite, on va gagner.

— Je vais rester tout seul, a dit Rufus, je vais avec vous.

Et on s'est retrouvés tous sur la même ligne. On faisait une équipe terrible, mais il n'y avait plus d'équipe adverse, et pour jouer, c'est assez embêtant.

— Ah ! mais, minute, a crié Eudes. Si Geoffroy veut rester dans l'équipe, il doit me rendre mes billes, sinon, il doit…

— Silence ! a crié le Bouillon, qui avait la figure toute rouge. Nicolas, Alceste, Eudes et Geoffroy, sur cette ligne ! Rufus, Clotaire, Joachim et Maixent, sur l'autre ! Et le premier qui dit un mot, je lui colle une retenue jeudi ! Compris ?

On a obéi, parce que je vous l'ai dit, avec le Bouillon, faut pas faire les guignols.

— Bon ! a dit le Bouillon. Voilà comment on joue aux barres : le premier joueur de la première équipe, c'est-à-dire Alceste, s'avance pour provoquer le premier joueur de la deuxième équipe, c'est-à-dire Rufus. Rufus court après Alceste et doit essayer de le faire prisonnier. Mais le deuxième joueur de la première équipe, Eudes, court après le premier joueur de la deuxième équipe, Rufus, et ainsi de suite. Vous avez compris ?

— Compris quoi, m'sieur ? a demandé Clotaire.

Le Bouillon est devenu encore plus rouge qu'avant, et puis il a dit qu'on allait se mettre à jouer et que comme ça on apprendrait tout de suite.

— Alceste, commencez ! a dit le Bouillon.

— Je suis en train de manger ma tartine à la confiture, a dit Alceste.

Le Bouillon s'est passé la main sur la figure et il a dit :

— Alceste, pour la dernière fois, commencez ! Sinon, je vous mets en retenue pendant toutes les vacances !

Alceste, alors, a avancé vers l'autre équipe, en mangeant sa tartine.

— Bien, Rufus, courez après lui, a crié le Bouillon. Essayez de le faire prisonnier en l'attrapant par le bras.

Rufus a couru vers Alceste et il lui a attrapé le bras.

— Et maintenant, qu'est-ce que j'en fais, m'sieur ? a demandé Rufus.

— Mais, Alceste, vous auriez dû vous enfuir ! a crié le Bouillon ; maintenant, vous êtes prisonnier ! Du nerf, que diable !

— M'sieur, m'sieur, Eudes est en train de me battre ! a crié Geoffroy.

— T'es pas seulement un tricheur, t'es aussi un cafard ! a crié Eudes.

Le Bouillon est allé en courant pour les séparer et Clotaire l'a accompagné.

— Qu'est-ce que tu fais là ? a demandé le Bouillon.

— Ben, j'ai compris votre jeu, a dit Clotaire ; je vais provoquer Nicolas, qui doit me courir après…

Et bing ! une balle est venue taper Clotaire dans le dos.

— Qui a lancé cette balle ? a crié le Bouillon.

— C'est moi ! a dit Joachim. Clotaire est mon prisonnier.

— Imbécile, a dit Clotaire, c'est pour la balle au chasseur, ça ! C'est pas pour les barres. Et puis t'as pas besoin de me faire prisonnier, on est dans la même équipe !

— Je veux pas être dans la même équipe que toi ! a crié Joachim.

Alors Clotaire s'est retourné pour aller dire des choses à Joachim, et moi j'en ai profité pour courir et le prendre par le bras pour le faire prisonnier.

— C'est bien fait ! a dit Rufus.

— Toi, le cheval, tais-toi ! a crié Clotaire, qui ne voulait pas que je l'emmène – ce qu'il peut être tricheur ! – et qui m'a donné une claque.

— Bon, j'ai fini ma tartine, on peut commencer, a dit Alceste.

Mais personne ne l'a écouté : on était tous à se battre et à rigoler. Et puis la cloche a sonné.

— En rang, et que je ne vous entende plus ! a dit le Bouillon, qui avait même le blanc des yeux qui était rouge.

C'est drôle, j'ai l'impression que cette récré a été beaucoup plus courte que les autres ; c'est peut-être parce qu'on s'est tellement amusés.

Parce qu'il est chouette, le jeu de barres ! Mais, entre nous, avec des jeux comme ça, il devait pas rigoler souvent, le surveillant du Bouillon !...

## Bonbon

CET APRÈS-MIDI, QUAND JE SUIS REVENU DE L'ÉCOLE, maman m'a dit : « Nicolas, après goûter, sois gentil et va m'acheter une livre de sucre en poudre. »

Maman m'a donné de l'argent et je suis allé à l'épicerie très content, parce que j'aime bien rendre service à maman, et aussi parce que M. Compani, qui est le patron de l'épicerie, est drôlement chouette, et quand il me voit, il me donne toujours quelque chose, et ce que j'aime le mieux, ce sont les biscuits qui restent au fond de la grande boîte, les cassés, qui sont encore très bons.

— Mais c'est Nicolas ! a dit M. Compani. Tiens, tu tombes bien, toi ; je vais te donner quelque chose de formidable !

Et M. Compani s'est baissé derrière son comptoir, et quand il s'est relevé, il avait dans les mains un chat. Un tout petit chat, chouette comme tout, qui dormait.

— C'est un des fils de Biscotte, m'a dit M. Compani. Biscotte a eu quatre enfants, et je ne peux pas les garder tous. Et comme je n'aime pas tuer les petites bêtes, je préfère les donner à de gentils petits garçons comme toi. Alors, je garde les trois autres et je te donne Bonbon. Tu lui donneras du lait et tu le soigneras bien.

Biscotte, c'est la chatte de M. Compani. Elle est très grosse et elle dort tout le temps dans la vitrine, sans jamais faire tomber

les boîtes et quand on la caresse, elle est gentille ; elle ne griffe pas et elle ronronne : « rrrr ».

Moi, j'étais content comme je ne peux pas vous dire. J'ai pris Bonbon dans les mains, il était tout chaud, et je suis parti en courant. Et puis, je suis revenu chercher la livre de sucre en poudre. Quand je suis entré dans la maison, j'ai crié :

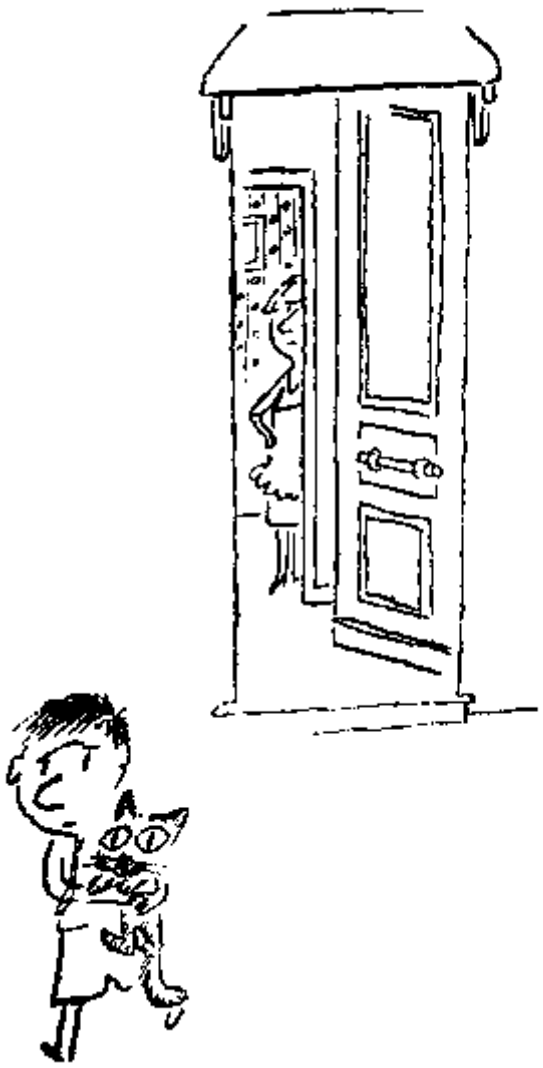
— Maman ! Maman ! Regarde ce que M. Compani m'a donné ! Maman, quand elle a vu Bonbon, elle a ouvert des grands yeux, elle a mis ses sourcils dessus et elle a dit :

— Mais c'est un chat !

— Oui, j'ai expliqué. Il s'appelle Bonbon, c'est le fils de Biscotte, il boit du lait et je vais lui apprendre à faire des tours.

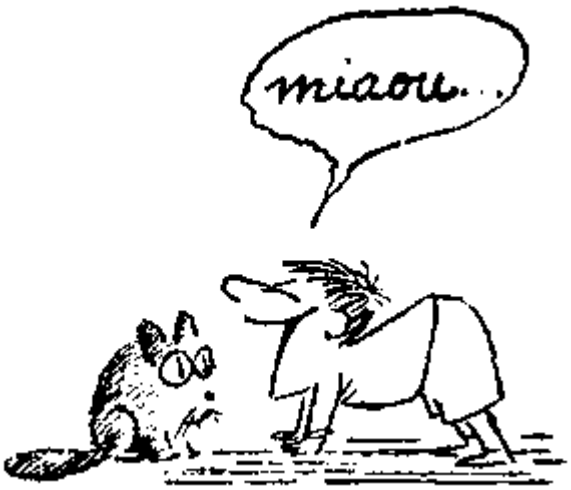
— Non, Nicolas, m'a dit maman. Je t'ai répété cent fois que je ne veux pas d'animaux dans la maison. Tu m'as déjà rapporté un chien et puis un têtard, et chaque fois ça a été des drames. J'ai dit non et c'est non ! Tu vas rapporter cette bête à M. Compani !

— Oh ! Maman ! Dis, maman ! j'ai crié.



Mais maman n'a rien voulu savoir, alors j'ai pleuré, j'ai dit que je ne resterais pas à la maison sans Bonbon, que si je rapportais Bonbon à M. Compani, M. Compani tuerait Bonbon, et que si M. Compani tuait Bonbon, je me tuerais aussi, que je n'avais jamais le droit de rien faire à la maison, et que les copains, eux, on leur permettait chez eux des tas de choses qu'à moi on me défendait.

— Eh bien, m'a dit maman, c'est très simple ; puisque tes amis ont tous les droits, tu n'as qu'à donner ce chat à l'un d'entre eux. Parce qu'ici, il ne restera pas, et si tu continues à me casser les oreilles, tu iras te coucher sans dîner ce soir. C'est compris ?




Alors, comme j'ai vu qu'il n'y avait rien à faire, je suis sorti avec Bonbon, qui dormait, et je me suis demandé à quel copain j'allais demander de le garder. Geoffroy et Joachim habitent trop loin, et Maixent a un chien, et je ne crois pas que Bonbon aimerait le chien de Maixent. Alors, je suis allé chez Alceste, qui est un bon copain qui mange tout le temps. Quand Alceste est venu m'ouvrir la porte de sa maison, il avait une serviette attachée autour du cou et la bouche pleine.

— Je suis en train de goûter, il m'a dit en crachant des miettes partout. Qu'est-ce que tu veux ?

Je lui ai montré Bonbon, qui s'est mis à bâiller, et je lui ai dit que je le lui donnais, qu'il s'appelait Bonbon, qu'il buvait du lait et que je viendrais le visiter souvent.

— Un chat ? a dit Alceste. Non. Ça fera des histoires avec mes parents. Et puis un chat, ça va dans la cuisine et ça mange des tas de choses quand on ne le surveille pas. Mon chocolat va refroidir, salut !

Et Alceste a refermé sa porte. Alors, avec Bonbon, nous sommes allés chez Rufus. C'est la mère de Rufus qui m'a ouvert la porte.

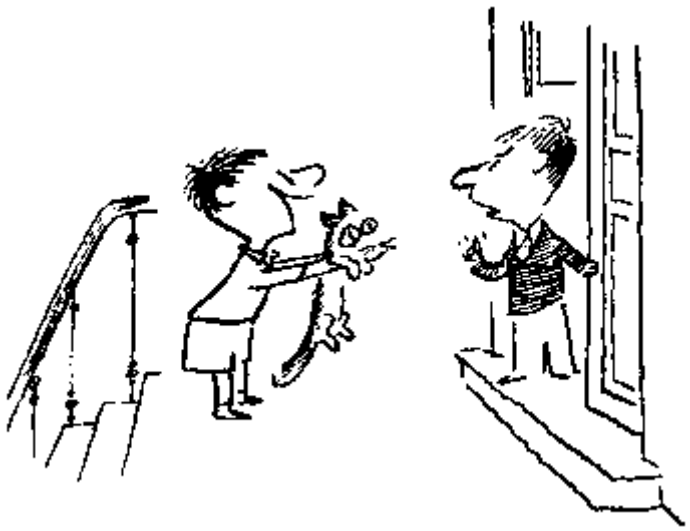
— Tu veux parler à Rufus, Nicolas ? elle m'a dit en regardant Bonbon. C'est qu'il est en train de faire ses devoirs... Bon, attends, je vais l'appeler.

Elle est partie, et puis Rufus est venu.

— Oh ! le chouette chat ! il a dit, Rufus, en voyant Bonbon.

— Il s'appelle Bonbon, je lui ai expliqué. Il boit du lait. Je te le donne, mais il faudra me laisser venir le voir, de temps en temps.

— Rufus ! a crié la mère de Rufus, de l'intérieur de la maison.



— Attends, j'arrive, m'a dit Rufus.

Il est entré dans la maison, j'ai entendu qu'il parlait avec sa mère, et quand il est revenu, il ne rigolait pas.

— Non, il m'a dit.

Et il a fermé sa porte. Moi, je commençais à être embêté avec Bonbon, qui s'était endormi de nouveau. Alors, je suis allé chez Eudes, et c'est Eudes qui est venu m'ouvrir.

— Il s'appelle Bonbon, j'ai dit. C'est un chat, il boit du lait, je te le donne, il faudra que tu me laisses venir le visiter, et Rufus et Alceste n'en veulent pas à cause de leurs parents.

— Psss ! a dit Eudes. Moi, à la maison, je fais ce que je veux. J'ai pas besoin de demander la permission. Si je veux garder un chat, je le garde !

— Eh ben, garde-le, j'ai dit.

— Bien sûr, il m'a dit. Non, mais sans blague !

Et je lui ai donné Bonbon, qui a bâillé encore un coup, et je suis parti.

Quand je suis revenu à la maison, j'étais tout triste, parce que Bonbon, je l'aimais bien, moi. Et puis, il avait l'air drôlement intelligent, Bonbon.

— Ecoute, Nicolas, m'a dit maman. Pas besoin de faire cette tête-là, cette petite bête n'aurait pas été heureuse ici. Maintenant, tu vas me faire le plaisir de ne plus y penser et de monter faire tes devoirs. Pour le dîner, il y aura un bon dessert. Et surtout, surtout, pas un mot de tout ceci à ton père. Il est très fatigué ces temps-ci, et je ne veux pas qu'on l'ennuie avec des histoires quand il revient à la maison. Pour une fois, ayons une soirée calme et tranquille.

À table, pendant le dîner, papa m'a regardé et il m'a demandé :

— Eh bien, Nicolas ? Tu n'as pas l'air bien gai. Qu'est-ce qui se passe ? Des ennuis à l'école ?

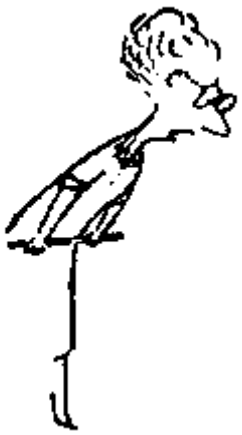
Maman m'a fait les gros yeux, alors moi j'ai dit à papa que je n'avais rien, que j'étais très fatigué ces temps-ci.

— Moi aussi, a dit papa. Ça doit être le changement de saison qui fait ça.

Et puis on a sonné à la porte, j'allais me lever pour y aller – j'aime bien aller ouvrir la porte – mais papa m'a dit : « Non, laisse, j'y vais. »

Papa est parti et puis quand il est revenu, il avait les deux mains cachées derrière le dos, un gros sourire sur la figure, et il nous a dit :

— Devinez ce que Clotaire a apporté pour Nicolas ?



## On ne nous a pas fait honte

C'EST CET APRÈS-MIDI que nos papas et nos mamans viennent visiter l'école, et nous, en classe, on était très énervés. La maîtresse nous a expliqué que le directeur recevrait nos papas et nos mamans dans son bureau, qu'il leur parlerait, et puis qu'après, il les amènerait dans notre classe.

— Si vous promettez d'être très sages, a dit la maîtresse, je ne vous interrogerai pas pendant que vos parents seront là, pour ne pas vous faire honte devant eux.

Nous, on a promis, bien sûr, et on était bien contents, sauf Agnan, qui est le premier de la classe et qui aurait bien aimé être interrogé devant les papas et les mamans. Mais lui, c'est pas du jeu, parce qu'il étudie tout le temps ; alors, comme ça c'est malin, il sait toujours tout. Et puis la maîtresse a dit que la visite des parents n'était pas une raison pour attendre sans rien faire, et elle nous a dit de trouver la solution du problème qu'elle allait écrire au tableau. C'était un problème terrible, avec un fermier qui avait un tas de poules noires et un tas de poules blanches qui pondaient des tas d'œufs, et on nous expliquait chaque combien pondaient les poules noires, et chaque combien pondaient les poules blanches, et il fallait deviner combien

d'œufs avaient pondu toutes les poules au bout d'une heure et quarante-sept minutes.

Et puis la maîtresse avait à peine fini d'écrire le problème que la porte de la classe s'est ouverte et que le directeur est entré avec nos papas et nos mamans.

— Debout ! a dit la maîtresse.

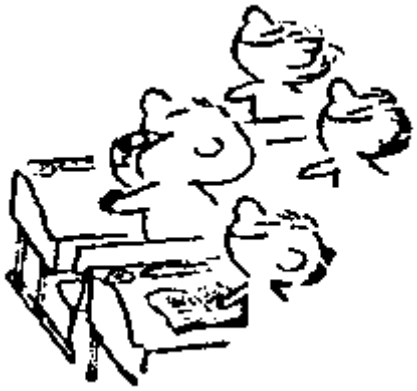
— Assis ! a dit le directeur. Voici la classe où travaillent vos enfants. Je crois que la plupart d'entre vous connaissent déjà leur professeur…

Et la maîtresse a serré la main de nos papas et de nos mamans, qui faisaient des gros sourires et qui nous faisaient bonjour en remuant les doigts, en clignant les yeux ou en bougeant la tête. Il y avait beaucoup de monde en classe, même si tous les papas et toutes les mamans n'étaient pas là. Le papa de Rufus, qui est agent de police, n'avait pas pu venir, parce que c'était son tour de garder le commissariat. Il n'y avait pas non plus le papa et la maman de Geoffroy ; mais le papa de Geoffroy, qui est très riche et très occupé, avait envoyé Albert, le chauffeur. Le papa d'Agnan n'avait pas pu venir parce qu'il paraît qu'il travaille tout le temps, même le samedi après-midi. Mais mon papa et ma maman étaient là, eux, et ils me regardaient en rigolant. Ma maman était toute rose et drôlement jolie ; j'étais rien fier.

— Je pense, mademoiselle, a dit le directeur, que vous pourriez dire quelques mots à ces messieurs-dames, au sujet du progrès de vos élèves… Les féliciter ou les gronder, suivant le cas.

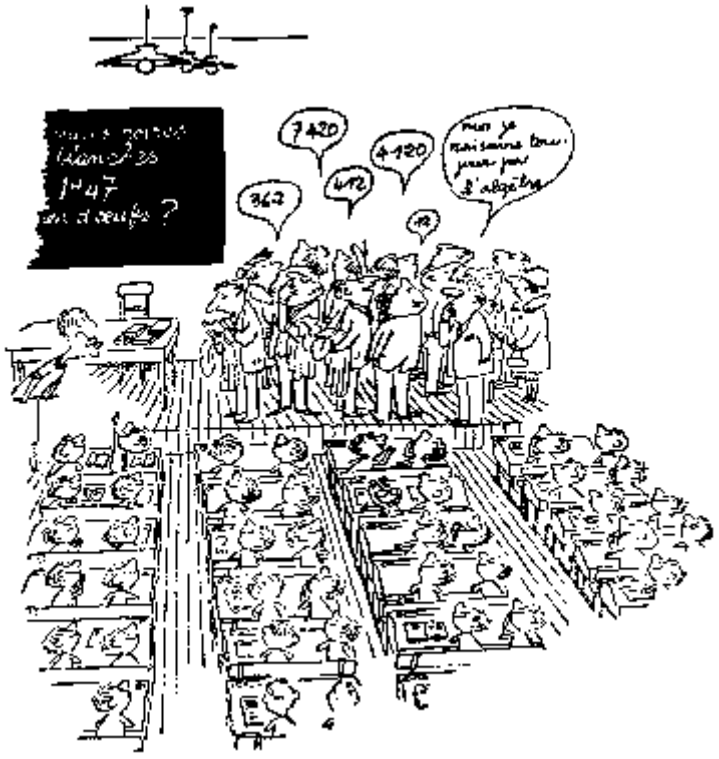
Et tout le monde a rigolé, sauf le papa et la maman de Clotaire, qui est le dernier de la classe, et avec les histoires d'école, on ne rigole jamais, chez Clotaire.

— Eh bien, a dit la maîtresse, je dois dire avec plaisir que vos enfants ont fait ce mois-ci un réel effort, aussi bien dans leur travail que dans leur conduite. Je suis très contente d'eux et je suis sûre que ceux qui sont un petit peu à la traîne se dépêcheront pour rattraper leurs camarades.



La maman et le papa de Clotaire ont fait les gros yeux à Clotaire, mais nous on était très contents, parce que c'était chouette ce qu'elle avait dit, la maîtresse.

— Vous pouvez continuer votre cours, mademoiselle, a dit le directeur ; je suis sûr que les parents de vos élèves seront heureux de les voir travailler.




— C'est-à-dire, a expliqué la maîtresse, que je leur ai donné un petit problème à résoudre. Je venais de finir d'écrire l'énoncé sur le tableau…

— C'est ce que je regardais, a dit le papa de Clotaire ; il n'a pas l'air facile, ce problème…

— Ça fait 362 œufs, a dit le papa d'Alceste.

Alors, tous les papas et toutes les mamans se sont tournés vers le papa d'Alceste, qui est un gros monsieur avec des tas de mentons. Et puis le papa de Joachim a dit :

— Je ne veux pas vous contredire, cher monsieur, mais il me semble, à première vue, que vous faites erreur… Permettez…

Et il a pris un carnet dans sa poche et il a écrit avec son stylo.

— Voyons… voyons… il disait, le papa de Joachim : les poules noires pondent toutes les quatre minutes… Il y a neuf poules noires…

— 362 œufs, a dit le papa d'Alceste.

— 7 420, a dit le papa de Joachim.

— Mais non ! 412, a dit le papa de Maixent.

— Comment arrivez-vous à ce résultat ? a demandé le papa de Eudes.

— Par l'algèbre, a dit le papa de Maixent.

— Comment ? a demandé la maman de Clotaire. On leur donne à faire de l'algèbre ? À leur âge ? Je comprends maintenant pourquoi ils ne peuvent pas suivre.

— Mais non, a dit le papa d'Alceste, c'est un problème d'arithmétique simple, enfantin. Ça fait 362 œufs.

— Arithmétique simple, peut-être, cher monsieur, a dit le papa de Maixent, avec un gros sourire ; il n'empêche que vous vous êtes trompé.

— Trompé ? Comment, trompé ? Où, trompé ? a demandé le papa d'Alceste.

— Mademoiselle ! mademoiselle ! a dit Agnan en levant le doigt.

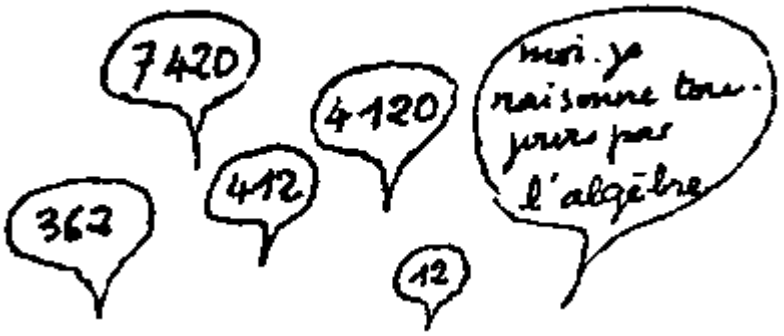
— Silence, Agnan ! a crié la maîtresse, vous parlerez plus tard.

Elle avait l'air embêtée, la maîtresse.

— Moi, je trouve 412 œufs, a dit papa au papa de Maixent, comme vous, cher monsieur.

— Ah ! a dit le papa de Maixent. Mais bien sûr, voyons, ça saute aux yeux… Oh… Attendez un instant… Je me suis trompé

dans mon calcul… C'est 4 120 œufs… Je m'étais trompé en plaçant ma virgule !




— Ça, par exemple ! moi aussi ! a dit papa. C'est ça : 4 120 œufs ; c'est la solution.

— Vous direz ce que vous voudrez, mais c'est très difficile, a dit la maman de Clotaire.

— Mais non, a dit le papa d'Alceste, suivez mon raisonnement…

— Mademoiselle ! mademoiselle ! a crié Agnan, j'ai fait le…

— Silence, Agnan ! a dit la maîtresse en faisant les gros yeux. Et ça, ça nous a étonnés, parce qu'elle ne fait pas souvent les gros yeux à Agnan, qui est son chouchou. Et puis la maîtresse a dit à nos papas et à nos mamans que maintenant ils avaient vu comment se passait la classe et qu'elle était sûre que nous aurions tous de bonnes notes pour les compositions. Alors, le directeur a dit qu'il était temps de partir et les papas et les mamans ont serré la main de la maîtresse et ils nous ont fait des sourires. Le papa et la maman de Clotaire lui ont fait une dernière fois les gros yeux, et ils sont tous partis.

— Vous avez été très sages, a dit la maîtresse ; en récompense, ce n'est pas la peine de faire le problème.

Et elle a effacé le tableau noir, et puis comme la cloche a sonné la récré, nous sommes sortis. Pas tous, parce que la maîtresse a dit à Agnan de rester, qu'elle voulait lui parler.

Et nous, dans la cour, on a dit que la maîtresse a été vraiment chouette comme tout d'avoir tenu sa promesse de ne pas nous faire honte devant nos papas et nos mamans.

# Chapitre III

# M. Mouchabière nous surveille

# Chapitre III
# M. Mouchabière nous surveille

---

M. Mouchabière nous surveille
Pan !
La quarantaine
Le château fort
Le cirque
La pomme
Les jumelles
La punition

## M. Mouchabière nous surveille

QUAND NOUS SOMMES DESCENDUS dans la cour pour la récré, ce matin, à l'école, avant de nous faire rompre les rangs, le Bouillon, qui est notre surveillant, nous a dit :

— Regardez-moi bien dans les yeux, vous tous ! Je dois aller travailler dans le bureau de M. le Directeur. C'est donc M. Mouchabière qui va vous surveiller. Vous me ferez le plaisir d'être sages, de bien lui obéir et de ne pas le rendre fou. Compris ?

Et puis, le Bouillon a mis sa main sur l'épaule de M. Mouchabière et lui a dit :

— Courage, Mouchabière, mon petit !

Et il est parti.

M. Mouchabière nous a regardés avec des grands yeux et il nous a dit : « Rompez ! », avec une voix toute petite.

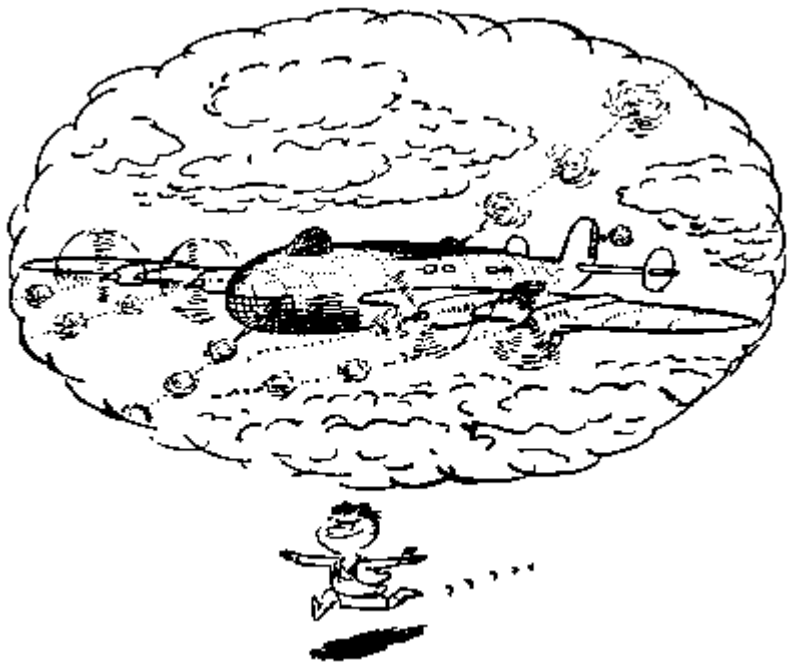
M. Mouchabière, c'est un nouveau surveillant, pour lequel nous n'avons pas encore eu le temps de trouver un surnom rigolo. Il est beaucoup plus jeune que le Bouillon, M. Mouchabière, on a l'impression que ça ne fait pas longtemps qu'il allait à l'école, lui aussi, et c'est la première fois qu'il nous surveille tout seul pendant une récré.

— À quoi on joue ? j'ai demandé.

— Si on jouait aux avions ? a dit Eudes.

Comme on ne savait pas ce que c'était, Eudes nous a expliqué : on se divise en deux camps, les amis et les ennemis, et on est des avions. On court les bras ouverts, on fait « vrr » et on essaie de faire des croche-pieds aux ennemis. Ceux qui tombent, c'est des avions abattus, et ils ont perdu. Nous, on a pensé que c'était un chouette jeu, et surtout qui ne risquait pas de nous faire avoir des ennuis.

— Bon, a dit Eudes, moi je serais le chef des amis, je serais le capitaine William, comme dans un film que j'ai vu, où il abat tous les ennemis en rigolant, ratatatat et, à un moment, lui aussi est abattu lâchement, mais ce n'est pas grave, on le met dans un hôpital, comme celui pour mon appendicite, et il guérit et il repart abattre d'autres ennemis et, à la fin, la guerre est gagnée. C'était très chouette.



— Moi, a dit Maixent, je serais Guynemer, c'est le plus fort de tous.

— Et moi, a dit Clotaire, je serais Michel Tanguy, c'est une histoire que je lis en classe dans mon journal *Pilote,* et c'est terrible ; il a toujours des accidents avec ses avions, mais il s'en tire parce qu'il conduit bien. Et il a un chouette uniforme.

— Moi, je serais Buffalo Bill, a dit Geoffroy.

— Buffalo Bill, c'était pas un aviateur, c'était un cow-boy, imbécile ! a dit Eudes.

— Et alors, un cow-boy n'a pas le droit de devenir pilote ? a répondu Geoffroy. Et, d'abord, répète ce que tu as dit !

— Ce que j'ai dit ? Qu'est-ce que j'ai dit ? a demandé Eudes.

— Le coup, là, que j'étais imbécile, a répondu Geoffroy.

— Ah ! oui, a dit Eudes. T'es un imbécile.

Et ils ont commencé à se battre. Mais M. Mouchabière est arrivé en courant et il leur a dit d'aller au piquet tous les deux. Alors, Eudes et Geoffroy ont ouvert leurs bras, et ils sont allés se mettre au piquet en faisant « vrr ».

— Je suis arrivé avant toi, Buffalo Bill, a crié Eudes.

M. Mouchabière les a regardés, et il s'est gratté le front.

— Dites, les gars, j'ai dit, si on commence à se battre, ça sera comme pour toutes les récrés, on n'aura pas le temps de jouer.

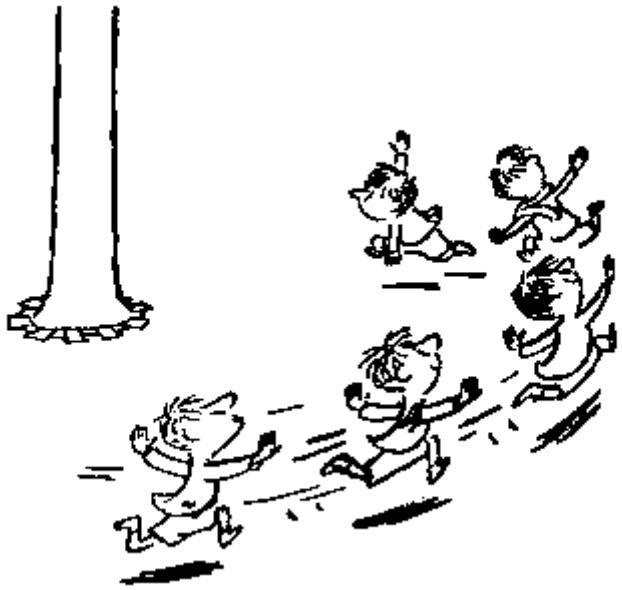
— T'as raison, a dit Joachim ; alors, allons-y, on se divise en amis et en ennemis et on commence.

Mais, bien sûr, c'est toujours la même chose : les autres ne veulent jamais être les ennemis.

— Ben, on a qu'à être tous amis, a dit Rufus.

— On ne va tout de même pas s'abattre entre amis, a dit Clotaire.

— Pourquoi pas, a dit Maixent. Il y aurait des amis et des moins-amis. Alceste, Nicolas et Clotaire seraient les moins-amis ; Rufus, Joachim et moi, on serait les amis. Allez, on y va !



Et Rufus, Joachim et Maixent ont ouvert les bras, et ils ont commencé à courir en faisant « vrrr », sauf Maixent qui sifflait, parce que, comme il court très vite, il disait qu'il était un avion à réaction. Clotaire, Alceste et moi, on n'était pas d'accord ; c'est vrai, quoi, à la fin ! Maixent, il faut toujours qu'il commande. Comme on ne bougeait pas, Maixent, Rufus et Joachim sont revenus et ils se sont mis autour de nous, toujours avec les bras ouverts, en faisant « vrrr », « vrrr ».

— Ben quoi, les gars, a dit Maixent, vous volez, oui ou non ?

— Nous, on ne veut pas être les moins-amis, j'ai dit.

— Allez, quoi, les gars, a dit Rufus, la récré va se terminer et, à cause de vous, on n'aura pas joué !

— Ben, a dit Clotaire, nous, on veut bien jouer, si les moins-amis, c'est vous.

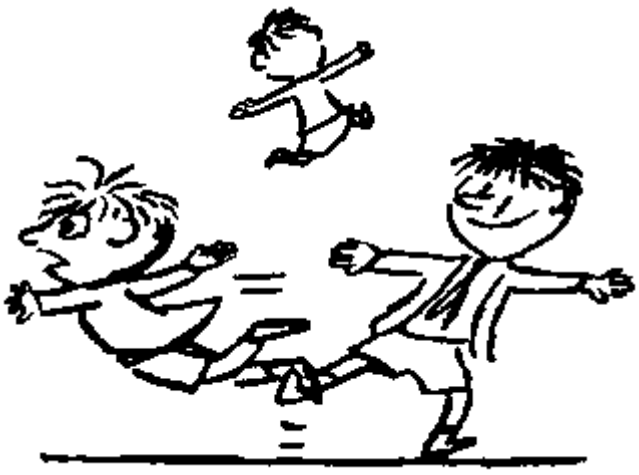
— Tu rigoles, a dit Maixent.

— Tu vas voir si je rigole ! a crié Clotaire, et il s'est mis à courir après Maixent, qui a ouvert les bras et s'est sauvé en sifflant.

Alors, Clotaire a ouvert les bras, lui aussi, et il a fait « vrrr » et « ratatatat », mais c'est difficile d'attraper Maixent quand il fait l'avion à réaction, parce qu'il a des jambes très longues, avec des gros genoux sales. Et puis, Rufus et Joachim ont ouvert les bras aussi, et ils ont couru après moi.

— Guynemer à tour de contrôle, Guynemer à tour de contrôle, disait Rufus, j'en tiens un. Vrrr !

— Guynemer, c'est moi ! a crié Maixent, qui est passé en sifflant devant nous, toujours poursuivi par Clotaire qui faisait « ratatatat », mais qui n'arrivait pas à le rattraper. Alceste, lui, il était dans un coin et il tournait en rond, vroum, vroum, avec un seul bras étendu, parce qu'il avait besoin de l'autre pour manger son sandwich à la confiture. Au piquet, Eudes et Geoffroy avaient les bras ouverts, et ils essayaient de se faire des croche-pieds.



— Tu es abattu, a crié Clotaire à Maixent, je te tire dessus à la mitrailleuse, ratatatat, et tu dois tomber, comme dans le film de la télé, hier soir !

— Non, Monsieur, a dit Maixent, tu m'as raté, mais moi, je vais t'envoyer des radars !

Et Maixent s'est retourné, tout en courant pour faire le coup des radars, et bing ! il a cogné contre M. Mouchabière.

— Faites un peu attention, a dit M. Mouchabière, et vous autres, venez tous un peu par ici.

Nous sommes venus, et M. Mouchabière nous a dit :

— Je vous observe depuis un moment ; qu'est-ce vous avez à faire ça ?

— À faire quoi, M'sieur ? j'ai demandé.

— Ça, a dit M. Mouchabière.

Il a ouvert les bras et il s'est mis à courir en sifflant, en faisant « vrrr » et « ratatatat », et puis, il s'est arrêté juste devant le Bouillon et le directeur qui étaient entrés dans la cour et qui le regardaient avec des yeux étonnés.

— Je vous l'avais dit, monsieur le Directeur, j'étais inquiet, a dit le Bouillon ; il n'est pas encore suffisamment aguerri.

Le directeur a pris M. Mouchabière par un des bras qu'il avait encore en l'air et il lui a dit :

— Atterrissez, mon petit, nous allons parler, ce ne sera rien.

À la récré suivante, c'est le Bouillon qui nous a surveillés.

M. Mouchabière se repose à l'infirmerie. Et c'est dommage, parce que quand on a commencé à jouer aux sous-marins, chacun avec un bras en l'air pour faire le périscope, le Bouillon nous a tous mis au piquet.

Et on n'avait même pas commencé à s'envoyer des torpilles !

## Pan !

JEUDI, J'AI ÉTÉ COLLÉ à cause du pétard.

On était là tranquillement, en classe, à écouter la maîtresse, qui nous expliquait que la Seine fait des tas de méandres, et juste quand elle nous tournait le dos pour montrer la Seine sur la carte, pan ! le pétard a éclaté. La porte de la classe s'est ouverte et on a vu entrer le directeur. « Qu'est-ce qui s'est passé ? », il a demandé. « Un des élèves a fait éclater un pétard », a répondu la maîtresse. « Ah ! ah ! a dit le directeur, eh bien ! que le coupable se dénonce, sinon toute la classe sera en retenue jeudi ! » Le directeur s'est croisé les bras, il a attendu, mais personne n'a rien dit.

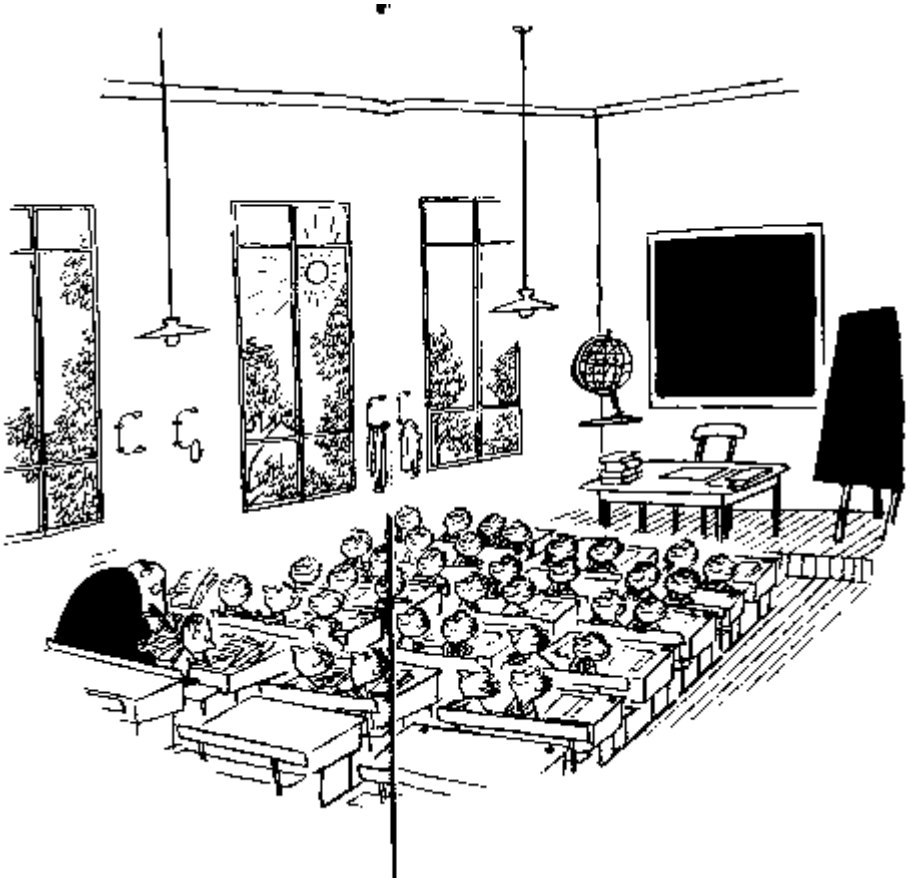
Puis Rufus s'est levé. « M'sieur », il a dit. « Oui, mon petit ? », a répondu le directeur. « C'est Geoffroy, m'sieur », a dit Rufus. « T'es pas un peu malade ? », a demandé Geoffroy. « Tu crois tout de même pas que je vais me faire coller parce que tu fais le guignol avec des pétards ! », a crié Rufus. Et ils se sont battus.

Ça a fait un drôle de bruit, parce que tous on a commencé à discuter et parce que le directeur donnait des gros coups de poing sur le bureau de la maîtresse en criant : « Silence ! » « Puisque c'est comme ça, a dit le directeur, et que personne ne veut se dénoncer, jeudi, toute la classe sera en retenue ! » Et le

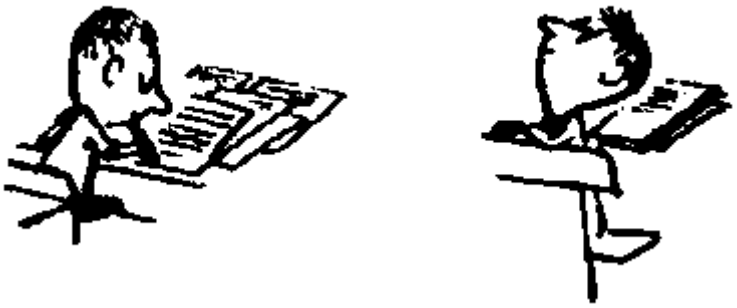
directeur est parti pendant qu'Agnan, qui est le chouchou de la maîtresse, se roulait par terre en pleurant et en criant que ce n'était pas juste, qu'il ne viendrait pas en retenue, qu'il se plaindrait à ses parents et qu'il changerait d'école. Le plus drôle, c'est qu'on n'a jamais su qui avait mis le pétard.

Jeudi après-midi, quand on est arrivés à l'école, on ne rigolait pas trop, surtout Agnan qui venait en retenue pour la première fois ; il pleurait et il avait des hoquets. Dans la cour, le Bouillon nous attendait. Le Bouillon, c'est notre surveillant ; on l'appelle comme ça parce qu'il dit tout le temps : « Regardez-moi bien dans les yeux », et dans le bouillon il y a des yeux. C'est les grands qui ont trouvé ça. « En rang, une deux, une deux ! » a dit le Bouillon. Et on l'a suivi.

Quand on s'est assis en classe, le Bouillon nous a dit : « Regardez-moi bien dans les yeux, tous ! Par votre faute, je suis obligé de rester ici, aujourd'hui. Je vous préviens que je ne supporterai pas la moindre indiscipline ! Compris ? » Nous, on n'a rien dit parce qu'on a vu que ce n'était pas le moment de rigoler. Le Bouillon a continué : « Vous allez m'écrire trois cents fois : il est inadmissible de faire exploser des pétards en classe et de ne pas se dénoncer par la suite. » Et puis, on s'est tous levés parce que le directeur est entré en classe. « Alors, a demandé le directeur, où en sont nos amateurs d'explosifs ? » « Ça va, monsieur le Directeur a répondu le Bouillon ; je leur ai donné trois cents lignes à faire, comme vous l'aviez décidé. » « Parfait, parfait, a dit le directeur, personne ne sortira d'ici tant que toutes les lignes n'auront pas été faites. Ça leur apprendra. » Le directeur a cligné de l'œil au Bouillon, et il est sorti. Le Bouillon a poussé un gros soupir et il a regardé par la fenêtre ; il y avait un drôle de soleil. Agnan s'est mis à pleurer de nouveau. Le Bouillon s'est fâché et il a dit à Agnan que s'il ne cessait pas ce manège, il allait voir ce qu'il allait voir. Agnan, alors, s'est roulé par terre ; il a dit que personne ne l'aimait, et puis sa figure est devenue toute bleue. Le Bouillon a dû sortir en courant avec Agnan sous le bras.



Le Bouillon est resté dehors assez longtemps, alors, Eudes a dit : « Je vais aller voir ce qui se passe. » Et il est sorti avec Joachim. Le Bouillon est revenu avec Agnan. Agnan avait l'air calmé, il reniflait un peu de temps en temps, mais il s'est mis à faire les lignes sans rien dire.



Et puis, Eudes et Maixent sont arrivés. « Tiens, vous voilà, a dit Eudes au Bouillon, on vous a cherché partout. » Le Bouillon est devenu tout rouge. « J'en ai assez de vos pitreries, il a crié. Vous avez entendu ce qu'a dit M. le Directeur, alors, dépêchez-

vous de faire vos lignes, sinon, nous passerons la nuit ici ! » « Et le dîner, alors ? », a demandé Alceste qui est un copain gros qui aime beaucoup manger. « Moi, ma maman ne me laisse pas rentrer tard le soir », j'ai expliqué. « Je pense que si nous pouvions avoir moins de lignes, on finirait plus tôt », a dit Joachim « Avec des mots moins longs, a dit Clotaire, parce que je ne sais pas écrire inadmissible. » « Moi, je l'écris avec deux s », a dit Eudes. Et Rufus s'est mis à rigoler. On était tous là à discuter quand le Bouillon s'est mis à donner des coups de poing sur la table. « Au lieu de perdre votre temps, il a crié, dépêchez-vous de terminer ces lignes ! »

Il avait l'air drôlement impatient, le Bouillon, il marchait dans la classe et, de temps en temps, il s'arrêtait devant la fenêtre, et il poussait un gros soupir. « M'sieur ! », a dit Maixent. « Silence ! Que je ne vous entende plus ! Pas un mot ! Rien ! », a crié le Bouillon. On n'entendait plus en classe que le bruit des plumes sur le papier, les soupirs du Bouillon et les reniflements d'Agnan.

C'est Agnan qui a fini ses lignes le premier et qui les a portées au Bouillon. Il était très content, le Bouillon. Il a donné des petites tapes sur la tête d'Agnan et il nous a dit qu'on devait suivre l'exemple de notre petit camarade. Les uns après les autres, on a fini et on a donné nos lignes au Bouillon. Il ne manquait plus que Maixent, qui n'écrivait pas. « Nous vous attendons, mon garçon ! a crié le Bouillon. Pourquoi n'écrivez-vous pas ? » « J'ai pas d'encre, m'sieur », a dit Maixent. Le Bouillon a ouvert des yeux tout ronds. « Et pourquoi ne m'avez-vous pas prévenu ? » a demandé le Bouillon. « J'ai essayé, m'sieur, mais vous m'avez dit de me taire », a répondu Maixent. Le Bouillon s'est passé la main sur la figure, et il a dit qu'on donne de l'encre à Maixent. Maixent s'est mis à écrire en s'appliquant. Il est très bon en calligraphie, Maixent. « Vous avez déjà fait combien de lignes ? » a demandé le Bouillon. « Vingt-trois, et je marche sur vingt-quatre », a répondu Maixent. Le Bouillon a eu l'air d'hésiter un moment, et puis il a pris le papier de Maixent, il s'est assis à sa table, il a sorti son stylo et il s'est mis à faire des lignes à toute vitesse, pendant qu'on le regardait.

Quand le Bouillon a eu fini, il était tout content. « Agnan, il a dit, allez prévenir M. le Directeur que le pensum est terminé. » Le directeur est entré, et le Bouillon lui a donné les feuilles. « Très bien, très bien, a dit le directeur. Je pense que ceci vous aura servi de leçon. Vous pouvez rentrer chez vous. » Et c'est à ce moment que, pan ! un pétard a éclaté dans la classe et qu'on a tous été mis en retenue pour jeudi prochain.

## La quarantaine

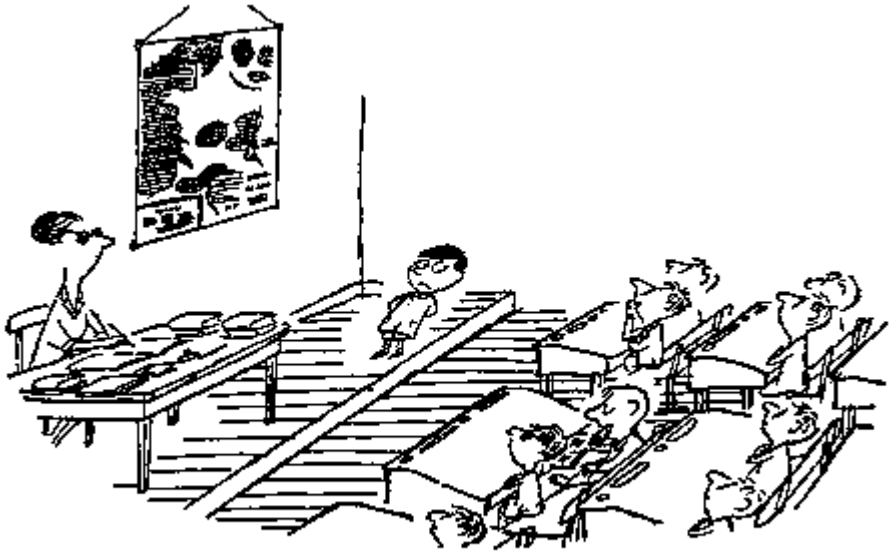
LA MAÎTRESSE M'A APPELÉ AU TABLEAU, nous avions géographie, et elle m'a demandé quel était le chef-lieu du Pas-de-Calais. Moi je ne savais pas, alors Geoffroy, qui est assis au premier rang, m'a soufflé « Marseille », j'ai dit « Marseille » et ce n'était pas la bonne réponse et la maîtresse m'a mis un zéro.

Quand nous sommes sortis de l'école, j'ai pris Geoffroy par le cartable et tous les copains nous ont entourés. « Pourquoi tu m'as mal soufflé ? », j'ai demandé à Geoffroy. « Pour rigoler, m'a répondu Geoffroy, t'as eu l'air drôlement bête quand la maîtresse t'a mis un zéro. » « C'est pas bien de faire le guignol quand on souffle, a dit Alceste, c'est presque aussi mal que de chiper de la nourriture à un copain ! » « Ouais, c'est pas chouette », a dit Joachim. « Laissez-moi tranquille, a crié Geoffroy, d'abord vous êtes tous bêtes, et puis mon papa a plus d'argent que tous vos papas, et puis vous ne me faites pas peur, et puis sans blague ! », et Geoffroy est parti.

Nous, on n'était pas contents. « Qu'est-ce qu'on lui fait ? », j'ai demandé. « Ouais, il nous énerve à la fin celui-là », a dit Maixent. « C'est vrai, a dit Joachim, une fois il m'a gagné aux billes. » « Si on lui tombait tous dessus à la récré demain ? On lui donnerait des coups de poing sur le nez ! », a dit Eudes. « Non, j'ai dit, on se ferait punir par le Bouillon. » « Moi j'ai une

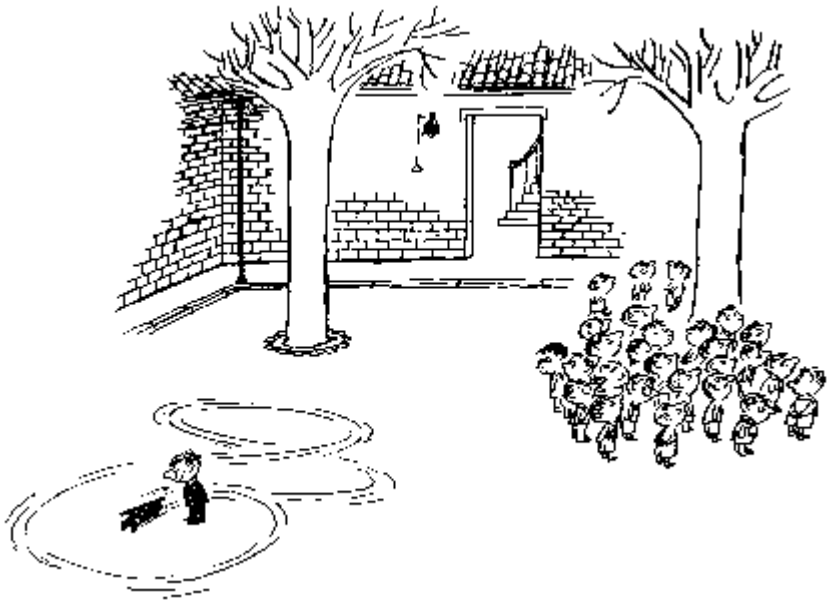
idée, a dit Rufus, si on le mettait en quarantaine ? » Ça, c'était une chouette idée. Je ne sais pas si vous savez ce que c'est que la quarantaine, c'est quand on ne parle plus à un copain pour lui montrer qu'on est fâché avec lui. On ne lui parle plus, on ne joue plus avec lui, on fait comme s'il n'était pas là et ce sera bien fait pour Geoffroy, ça lui apprendra, c'est vrai, quoi, à la fin. On a tous été d'accord, surtout Clotaire qui disait que si les copains se mettaient à mal souffler, il ne resterait plus qu'à apprendre les leçons.

Ce matin, je suis arrivé à l'école drôlement impatient de ne pas parler à Geoffroy. On était là tous les copains à attendre Geoffroy, et puis on l'a vu arriver, il avait un paquet sous le bras. « Geoffroy, je lui ai dit, les copains, on t'a mis en quarantaine. » « Je croyais qu'on allait plus lui parler », a dit Clotaire. « Il faut bien que je lui parle pour lui dire qu'on ne lui parle plus », j'ai dit. « Et puis, à la récré, a dit Rufus, on ne te laissera pas jouer avec nous. » « Bah ! il a dit Geoffroy, je suis bien content, et tout seul je vais bien rigoler avec ce que j'ai apporté dans mon paquet. » « C'est quoi ? », a demandé Alceste. « Alceste, j'ai dit, on ne lui parle plus ! » « Ouais, le premier qui lui parle, je lui donne un coup de poing sur le nez ! », a dit Eudes. « Ouais », a dit Clotaire.



En classe, ça a commencé et c'était chouette. Geoffroy a demandé à Eudes qu'il lui prête son taille-crayon, celui qui ressemble à un petit avion, et Eudes n'a même pas regardé Geoffroy, il a pris son taille-crayon et il s'est amusé en faisant « rrrrrr » et en le faisant atterrir sur le pupitre. Ça nous a tous fait rigoler et c'était bien fait pour Geoffroy, même si la maîtresse a puni Eudes et lui a dit d'écrire cent fois : « Je ne dois pas jouer avec mon taille-crayon en classe d'arithmétique, car cela m'empêche de suivre la leçon et distrait mes camarades qui seront punis aussi s'ils continuent à être dissipés. »

Et puis, la récré a sonné et nous sommes descendus. Dans la cour on s'est tous mis à courir et à crier : « Allez ! Allez ! On joue ! » et on regardait Geoffroy, qui était tout seul, bisque bisque rage. Geoffroy, qui était descendu avec son paquet, l'a ouvert et il en a sorti une auto de pompiers, toute rouge avec une échelle et une cloche. Nous, on continuait à courir partout, à crier et à rigoler, parce qu'entre bons copains on rigole toujours, et puis Alceste est allé voir l'auto de Geoffroy. « Qu'est-ce que tu fais Alceste ? », a demandé Rufus. « Ben rien, a dit Alceste, je regarde l'auto de Geoffroy. » « T'as pas à regarder l'auto de Geoffroy, a dit Rufus, on ne connaît pas Geoffroy ! » « Je ne lui parle pas à Geoffroy, imbécile, a dit Alceste, je regarde son auto, j'ai pas à te demander ta permission pour regarder son auto, non ? » « Si tu restes là, a dit Rufus, on te met en quarantaine, toi aussi ! » « Pour qui tu te prends ? Non mais, pour qui tu te prends ? » a crié Alceste. « Eh les gars, a dit Rufus, Alceste est en quarantaine ! »



Moi, ça m'a embêté ça, parce que Alceste, c'est un copain, et si je ne peux plus lui parler, c'est pas drôle. Alceste, lui, il restait à regarder l'auto de Geoffroy en mangeant un de ses trois petits pains beurrés de la première récré. Clotaire s'est approché d'Alceste et il lui a demandé : « L'échelle de l'auto, elle bouge ? » « Clotaire est en quarantaine ! », a crié Rufus. « T'es pas un peu fou ? », a demandé Clotaire. « Ouais, a dit Eudes, si Clotaire et moi on a envie de regarder l'auto de Geoffroy, t'as rien à dire, Rufus ! » « Très bien, très bien, a dit Rufus. Tous ceux qui iront avec ceux-là seront en quarantaine. Pas vrai les gars ? »

Les gars, c'était Joachim, Maixent et moi. Nous, on a dit que Rufus avait raison et que les autres c'était pas des copains, et on s'est mis à jouer aux gendarmes et aux voleurs, mais à trois ce n'est pas très drôle. On n'était plus que trois parce que Maixent était allé avec les autres voir comment Geoffroy jouait avec son auto. Ce qu'il y avait de bien, c'est que les phares s'allumaient, comme dans la voiture de papa, et puis la cloche, quand on la touche, ça fait ding, ding. « Nicolas ! a crié Rufus, reviens jouer avec nous, sinon, toi aussi tu seras en quarantaine... Oh ! dis donc ! elle marche drôlement vite ! » et Rufus s'est penché pour regarder l'auto qui tournait. Le seul qui n'était pas en quarantaine, c'était Joachim. Il courait dans la cour en criant : « Attrapez-moi, les gars ! Attrapez-moi ! » Et puis il en a eu assez de jouer seul au gendarme et au voleur, alors, il est venu avec nous. On était tous là autour de l'auto de Geoffroy, et moi je me suis dit qu'on avait été un peu méchants avec lui, après tout, c'est un copain, Geoffroy. « Geoffroy, j'ai dit, je te pardonne. T'es plus en quarantaine. Tu peux jouer avec nous, alors moi, je me mets là-bas, et toi tu m'envoies l'auto... » « Et puis moi, a dit Alceste, je fais comme s'il y avait un incendie... » « Alors moi, a dit Rufus, je fais monter l'échelle... » « Allez ! allez ! vite ! la récré va se terminer ! » a crié Eudes.

Eh bien ! On n'a pas pu y jouer avec l'auto de Geoffroy, et c'est drôlement pas juste ! Geoffroy nous a tous mis en quarantaine !

## Le château fort

DIMANCHE APRÈS-MIDI, Clotaire et Alceste sont venus jouer à la maison. Clotaire a amené ses soldats de plomb et Alceste a apporté son ballon de foot, qui avait été confisqué jusqu'à la fin du trimestre dernier, et quatre tartines à la confiture. Les tartines c'est pour lui qu'il les apporte, Alceste, pour tenir le coup jusqu'au goûter.

Comme il faisait très beau avec des tas de soleil, papa nous a permis de rester dans le jardin pour jouer, mais il nous a dit qu'il était très fatigué, qu'il voulait se reposer, et qu'on ne le dérange pas. Et il s'est mis dans la chaise longue, devant les bégonias, avec son journal.

J'ai demandé à papa si je pouvais prendre les vieilles boîtes en carton qui étaient dans le garage.

— C'est pour quoi faire ? m'a demandé papa.

— C'est pour faire un château fort, pour mettre les soldats de Clotaire dedans, j'ai expliqué.

— Bon, a dit papa. Mais ne faites pas de bruit ni de désordre.

Je suis allé chercher les boîtes, et, pendant que papa lisait son journal, nous on mettait les boîtes les unes sur les autres.

— Dites donc, a dit papa, il n'est pas joli, joli, votre château fort !

— Ben, j'ai dit, on fait comme si.

— Vous devriez plutôt faire une porte et des fenêtres, a dit papa.

Alors Alceste a dit quelque chose avec la bouche pleine de sa deuxième tartine.

— Qu'est-ce que tu dis ? a demandé papa.

— Il a dit : Avec quoi vous voulez qu'on les fasse, ces fenêtres et cette porte ? a expliqué Clotaire, et Alceste a fait « Oui » avec la tête.

— Je me demande comment il fait pour se faire comprendre quand tu n'es pas là, a dit papa en rigolant. En tout cas, pour la porte et les fenêtres, c'est simple, Nicolas ! Va demander à ta mère qu'elle te prête les ciseaux. Tu lui diras que c'est moi qui t'envoie.

Je suis allé voir maman dans la maison, et elle m'a prêté les ciseaux, mais elle a dit de faire attention de ne pas me blesser.

— Elle a raison, a dit papa quand je suis revenu dans le jardin. Laisse-moi faire.

Et papa s'est levé de la chaise longue et il a pris la plus grande des boîtes et avec les ciseaux il a ouvert une porte et des fenêtres. C'était très chouette.

— Voilà, a dit papa. Ce n'est pas mieux comme ça ? Maintenant, avec l'autre boîte, on va faire des tours.

Et avec les ciseaux, papa a découpé le carton de l'autre boîte, et puis, il a poussé un cri. Il s'est sucé le doigt, mais il n'a pas voulu que j'appelle maman pour le soigner. Il s'est attaché le mouchoir autour du doigt et il a continué à travailler. Il avait l'air de bien s'amuser, papa.

— Nicolas, il m'a dit, va chercher la colle qui est dans le tiroir de mon bureau !

J'ai rapporté la colle, et papa a fait des tubes avec le carton, il les a collés, et c'est vrai que ça ressemblait à des tours.

— Parfait, a dit papa. Nous allons en mettre une à chaque coin… Comme ça… Alceste, ne touche pas aux tours avec tes mains pleines de confiture, voyons !

Et Alceste a dit quelque chose, mais je ne sais pas quoi, parce que Clotaire n'a pas voulu le répéter. Mais papa, de toute façon, il ne faisait pas attention, parce qu'il était occupé à faire tenir

ses tours, et ce n'était pas facile. Il avait chaud, papa ! Il en avait la figure toute mouillée.

— Vous savez ce qu'on devrait faire ? a dit papa. On devrait découper des créneaux. S'il n'y a pas de créneaux, ce n'est pas un vrai château fort.

Et avec un crayon, papa a dessiné des créneaux et il a commencé à les découper en tirant la langue. Il devenait terrible, le château fort !

— Nicolas, a dit papa, tu trouveras du papier dans le deuxième tiroir à gauche de la commode, et pendant que tu y es, apporte aussi tes crayons de couleur.

Quand je suis revenu dans le jardin, papa était assis par terre, devant le château fort, en travaillant drôlement, et Clotaire et Alceste étaient assis sur la chaise longue en le regardant.

— On va faire des toits pointus pour les tours, a expliqué papa, et avec le papier on va faire le donjon. On va peindre le tout avec des crayons de couleur…

— Je commence à peindre ? j'ai demandé.

— Non, a dit papa. Il vaut mieux que tu me laisses faire. Si vous voulez un château fort qui ait l'air de quelque chose, il faut qu'il soit fait avec soin. Je vous dirai quand vous pourrez m'aider. Tiens ! Essayez de me trouver une petite branche, ce sera le mât pour le drapeau.

Quand on a donné la petite branche à papa, il a découpé un petit carré de papier, qu'il a collé à la branche, et il nous a expliqué que ce serait le drapeau, et il l'a peint en bleu et en

rouge, avec du blanc au milieu, comme tous les drapeaux ; c'était vraiment très joli.

— Alceste demande s'il est fini, le château fort, a dit Clotaire.

— Dis-lui que pas encore, a répondu papa. Le travail bien fait prend du temps ; apprenez à ne pas bâcler votre besogne. Au lieu de m'interrompre, regardez bien comment je fais, comme ça, vous saurez la prochaine fois.

Et puis, maman a crié de la porte :

— Le goûter est prêt ! À table !

— Allez, on y va ! a dit Alceste qui venait de finir sa tartine.

Et on a couru vers la maison, et papa nous a crié de faire attention, que Clotaire avait failli faire tomber une tour, et que c'était incroyable d'être aussi maladroit.

Quand nous sommes entrés dans la salle à manger, maman m'a dit d'aller voir papa pour lui dire qu'il vienne aussi, mais dans le jardin, papa m'a dit de prévenir maman qu'il n'allait pas prendre le thé, qu'il était trop occupé, et qu'il viendrait, plus tard, quand il aurait fini.

Maman nous a servi le goûter, qui était très bien ; il y avait du chocolat, de la brioche et de la confiture de fraises, et Alceste était drôlement content, parce qu'il aime autant la confiture de fraises que toutes les autres confitures. Pendant que nous étions en train de manger, nous avons vu papa entrer plusieurs fois, pour chercher du fil et une aiguille, un autre pot de colle, de l'encre noire et le petit couteau de la cuisine, celui qui coupe très bien.

Après le goûter, j'ai emmené les copains dans ma chambre pour leur montrer les nouvelles petites autos qu'on m'avait achetées, et on était en train de faire des courses entre le pupitre et le lit quand papa est arrivé. Il avait la chemise toute sale, une tache d'encre sur la joue, deux doigts bandés, et il s'essuyait le front avec son bras.

— Venez, les enfants, le château fort est prêt, a dit papa.

— Quel château fort ? a demandé Clotaire.

— Mais tu sais bien, j'ai dit, le château fort !

— Ah oui, le château fort ! a dit Alceste.

Et nous avons suivi papa, qui nous disait que nous allions voir, qu'il était formidable le château fort, qu'on n'en avait jamais vu d'aussi beau et qu'on allait pouvoir bien jouer. En passant devant la salle à manger, papa a dit à maman de venir aussi.

Et c'est vrai qu'il était chouette comme tout, le château fort ! On aurait presque dit un vrai, comme ceux qu'on voit dans les vitrines des magasins de jouets. Il y avait le mât avec le drapeau, un pont-levis comme à la télé quand il y a des histoires de chevaliers, et papa avais mis les soldats de Clotaire sur les créneaux, comme s'ils montaient la garde. Il était très fier, papa, et il avait passé son bras autour de l'épaule de maman. Papa rigolait, maman rigolait de voir rigoler papa, et moi j'étais content de les voir rigoler tous les deux.

— Eh bien, a dit papa, je crois que j'ai bien travaillé, hein ? J'ai mérité mon repos ; alors, je vais me mettre dans ma chaise longue, et vous, vous pourrez jouer avec votre beau château fort.

— Terrible ! a dit Clotaire. Alceste ! Apporte le ballon !

— Le ballon ? a demandé papa.

— À l'attaque ! j'ai crié.

— Le bombardement commence ! a crié Alceste.

Et bing ! bing ! bing ! en trois coups de ballon et quelques coups de pied, on a démoli le château fort, et on a gagné la guerre !

## Le cirque

C'EST FORMIDABLE ! Jeudi après-midi, toute la classe est allée au cirque. Nous avons été drôlement étonnés quand le directeur est venu nous prévenir que le patron du cirque invitait une classe de l'école et que c'était la nôtre qui avait été choisie. En général, quand notre classe est invitée le jeudi après-midi, ce n'est pas pour aller au cirque. Ce que je n'ai pas compris, c'est que la maîtresse a fait une tête comme si elle allait se mettre à pleurer. Pourtant, elle était invitée aussi, c'est même elle qui devait nous y emmener, au cirque.

Jeudi, dans le car qui nous conduisait au cirque, la maîtresse nous a dit qu'elle comptait sur nous pour être sages. On a été d'accord, parce que, la maîtresse, on l'aime bien.

Avant d'entrer dans le cirque, la maîtresse nous a comptés, et elle a vu qu'il en manquait un, c'était Alceste, qui était allé acheter de la barbe à papa. Quand il est revenu, la maîtresse l'a grondé. « Ben quoi, a dit Alceste, il faut bien que je mange, et puis, la barbe à papa, c'est rien bon. Vous en voulez ? » La maîtresse a fait un gros soupir, et elle a dit qu'il était temps d'entrer dans le cirque, on était déjà en retard. Mais il a fallu attendre Geoffroy et Clotaire, qui étaient allés acheter de la barbe à papa, eux aussi. Quand ils sont revenus, la maîtresse n'était pas contente du tout : « Vous mériteriez de ne pas aller

au cirque ! », elle a dit. « C'est Alceste qui nous a donné envie, a expliqué Clotaire, on ne savait pas que c'était défendu.

— Mademoiselle, a dit Agnan, Eudes veut aller aussi acheter de la barbe à papa.

— Tu peux pas te taire, espèce de cafard ? Tu veux un coup de poing sur le nez ? », a demandé Eudes. Alors, Agnan s'est mis à pleurer, il a dit que tout le monde profitait de lui, que c'était affreux, qu'il allait être malade, et la maîtresse a dit à Eudes qu'il allait être en retenue jeudi prochain. « Alors, ça, c'est formidable ! a dit Eudes. Je ne suis même pas allé en acheter, de la barbe à papa, et je vais être puni, et ceux qui en ont acheté, de la barbe à papa, vous ne leur dites rien.

— Tu es jaloux, a dit Clotaire, voilà ce que tu es ! Tu es jaloux parce que nous, on en a eu, de la barbe à papa !

— Mademoiselle, a demandé Joachim, je peux aller en acheter, de la barbe à papa ?

— Je ne veux plus entendre parler de barbe à papa ! », a crié la maîtresse. « Alors, eux, ils en mangent, de la barbe à papa, et moi je n'ai même pas le droit d'en parler ? C'est pas juste ! », a dit Joachim. « Et t'as pas de veine, a dit Alceste en rigolant, parce qu'elle est drôlement bonne, la barbe à papa !

— Toi, le gros, on ne t'a pas sonné », a dit Joachim. « Tu veux ma barbe à papa sur la figure ? », a demandé Alceste. « Essaie ! », a répondu Joachim, et Alceste lui a mis de la barbe à papa sur la figure. Joachim, ça ne lui a pas plu, et il a

commencé à se battre avec Alceste, et la maîtresse s'est mise a crier, et un employé du cirque est venu et il a dit : « Mademoiselle, si vous voulez voir le spectacle, je vous conseille d'entrer, c'est commencé depuis un quart d'heure. Vous verrez, à l'intérieur aussi il y a des clowns. »

Dans le cirque, il y avait des musiciens qui faisaient des tas de bruits, et un monsieur est venu sur la piste, habillé comme le maître d'hôtel du restaurant où nous avons fait le déjeuner pour l'anniversaire de mémé. Le monsieur a expliqué qu'il allait faire de la magie, et il a commencé à faire apparaître des tas de cigarettes allumées dans ses mains. « Peuh, a dit Rufus, il y a sûrement un truc, les presgitateurs, c'est pas des vrais magiciens.

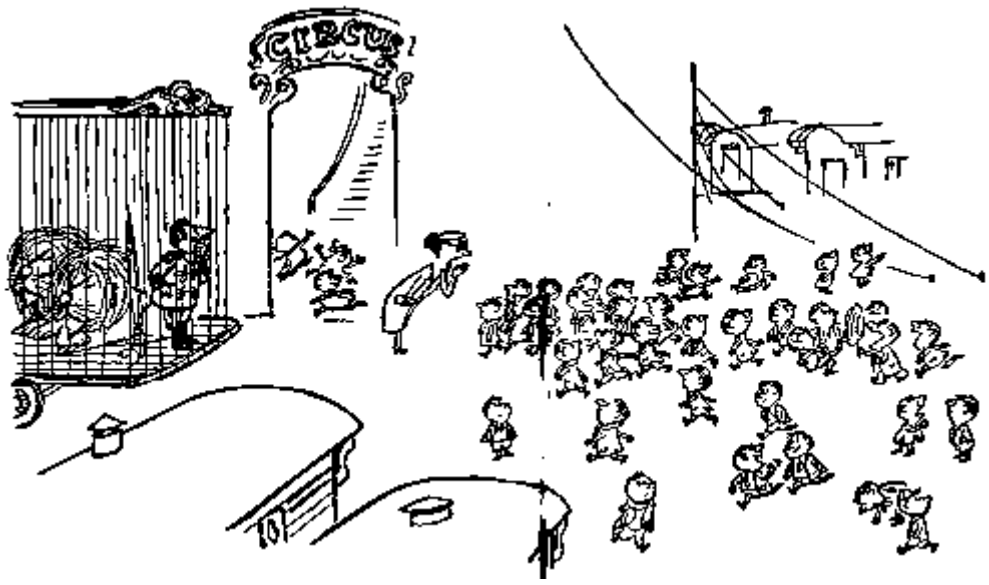
— On dit des prestidigitateurs », a dit Agnan. « On ne t'a rien demandé, a dit Rufus, surtout quand c'est pour dire des bêtises !

— Vous l'avez entendu, mademoiselle ? », a demandé Agnan. « Rufus, a dit la maîtresse, si tu n'es pas sage, je te fais sortir.

— Vous ne voudriez pas les faire sortir tous ? a dit un monsieur derrière nous. J'aimerais voir le spectacle tranquillement. » La maîtresse s'est retournée et elle a dit : « Mais, monsieur, je ne vous permets pas.

— Et puis, a dit Rufus, mon papa est agent de police, et je lui demanderai de vous mettre des tas de contraventions.

— Regardez, mademoiselle, a dit Agnan, le prestidigitateur a demandé un volontaire, et Joachim y est allé. » Et c'était vrai. Joachim était sur la piste à côté du magicien, qui disait : « Bravo ! Voilà un petit jeune homme courageux que nous applaudissons. » La maîtresse s'est levée et elle a crié : « Joachim, ici, tout de suite ! » Mais le prestidigitateur, comme dit Agnan, a dit qu'il allait faire disparaître Joachim. Il l'a fait entrer dans une malle, il a fermé le couvercle, il a fait « hop ! » et quand il a rouvert la malle, Joachim n'y était plus. « Oh, mon Dieu ! », a crié la maîtresse. Alors, le monsieur qui était derrière nous a dit que ce serait une bonne idée si le magicien voulait nous mettre tous dans la malle. « Monsieur, vous êtes un grossier personnage », a dit la maîtresse. « Elle a bien raison, a dit un autre monsieur, vous ne voyez pas que la pauvre petite a assez d'ennuis comme ça, avec ces gamins ?



— Ouais », a dit Alceste. « Je n'ai pas de leçons à recevoir de vous », a dit le premier monsieur. « Vous voulez sortir vous expliquer ? », a demandé l'autre monsieur. « Oh, ça va », a dit le premier monsieur. « Dégonflé ! », a dit le deuxième monsieur, et puis la musique a fait un bruit terrible, et Joachim est revenu, et tout le monde l'applaudissait, et la maîtresse lui a dit qu'il allait être en retenue.

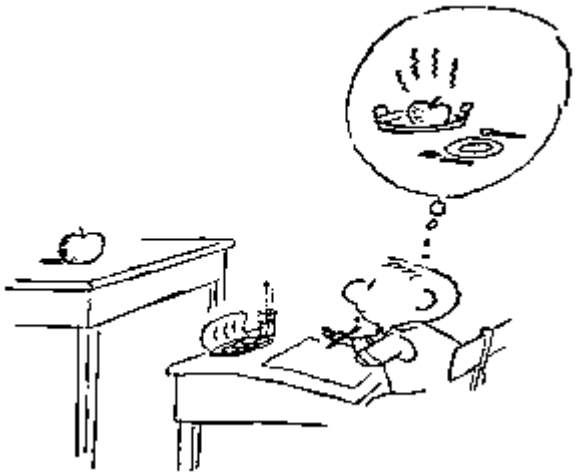
Et puis on a installé une cage sur la piste et on a mis des lions et des tigres dans la cage, et un dompteur est arrivé. Il faisait des choses terribles, le dompteur, et il mettait sa tête dans la bouche des lions, et les gens criaient et faisaient « oooh », et Rufus a dit que le magicien c'était pas un vrai, puisque Joachim était revenu. « Pas du tout, a dit Eudes, Joachim est revenu, mais d'abord il avait disparu.

— C'était un truc », a dit Rufus. « Et toi, tu es un imbécile, et j'ai bien envie de t'envoyer une claque », a dit Eudes. « Silence ! », a crié le monsieur derrière nous. « Vous, ne recommencez pas ! », a dit l'autre monsieur. « Je recommencerai si j'en ai envie », a dit le monsieur, et Eudes a envoyé une claque sur le nez de Rufus. Les gens disaient « chut », et la maîtresse nous a fait sortir du cirque, et c'est dommage, parce que c'était juste quand les clowns arrivaient sur la piste.

On allait monter dans le car quand on a vu le dompteur s'approcher de la maîtresse.

— Je vous ai observée pendant que je faisais mon numéro, a dit le dompteur. Eh bien, je vous admire. Je dois dire que je n'aurais jamais le courage de faire votre métier !

CIRCUS



## La pomme

AUJOURD'HUI, nous sommes arrivés à l'école drôlement contents, parce qu'on allait avoir dessin. C'est chouette quand on a dessin en classe, parce qu'on n'a pas besoin d'étudier des leçons ni de faire des devoirs, et puis on peut parler et c'est un peu comme une récré. C'est peut-être pour ça qu'on n'a pas souvent dessin et que la maîtresse, à la place, nous fait faire des cartes de géographie, et ça c'est pas vraiment du dessin. Et puis, la France c'est très difficile à dessiner, surtout à cause de la Bretagne, et le seul qui aime faire des cartes de géographie c'est Agnan. Mais lui, ça ne compte pas, parce que c'est le premier de la classe et le chouchou de la maîtresse.

Mais comme la semaine dernière on a été très sages et qu'il n'y a pas eu d'histoires, sauf pour Clotaire et Joachim qui se sont battus, la maîtresse nous a dit : « Bon, demain, apportez vos affaires de dessin. »

Et quand nous sommes entrés en classe, nous avons vu qu'il y avait une pomme sur le bureau de la maîtresse.

— Cette fois-ci, a dit la maîtresse, vous allez faire un dessin d'après nature. Vous allez dessiner cette pomme. Vous pouvez parler entre vous, mais ne vous dissipez pas.

Et puis Agnan a levé le doigt. Agnan n'aime pas le dessin, parce que comme on ne peut pas apprendre par cœur, il n'est pas sûr d'être le premier.

— Mademoiselle, il a dit Agnan, de loin je ne la vois pas bien, la pomme.

— Eh bien, Agnan, a dit la maîtresse, approchez-vous. Alors, on s'est tous levés pour voir la pomme de près, mais la maîtresse s'est mise à frapper sur son pupitre avec sa règle, et elle nous a dit d'aller nous asseoir.

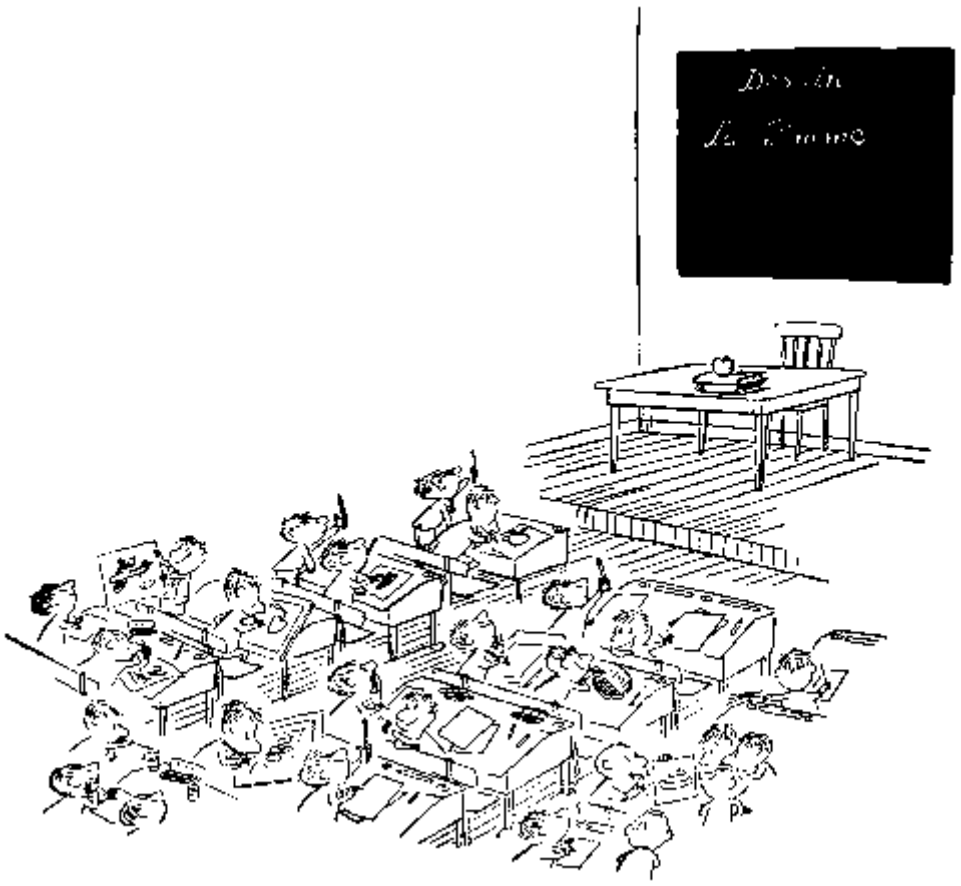
— Mais alors, mademoiselle, comment je vais faire, moi ? a demandé Agnan.

— Si vous ne pouvez vraiment pas voir la pomme, Agnan, a dit la maîtresse, dessinez autre chose, mais soyez sage !

— Bon, a dit Agnan, je vais dessiner la carte de France. Avec les montagnes et les fleuves avec leurs principaux affluents.

Il était très content, Agnan, parce que la carte de France, il la connaît par cœur. Il est fou, Agnan !

Geoffroy, qui a un papa très riche qui lui achète toujours des choses, a sorti de son cartable une boîte de couleurs vraiment terrible. Une de celles avec des tas de pinceaux et un petit pot pour mettre de l'eau dedans, et nous sommes tous allés voir sa boîte. Je vais demander à papa de m'en acheter une comme ça ! Et la maîtresse a tapé encore une fois avec sa règle sur son bureau, et elle a dit que si on continuait on ferait tous des cartes avec les montagnes et les fleuves, comme Agnan. Alors, nous sommes allés nous asseoir, sauf Geoffroy qui a eu la permission d'aller chercher de l'eau pour mettre dans son petit pot. Maixent, qui a voulu sortir avec lui pour l'aider, a eu des lignes.



Eudes a levé le doigt, et il a dit à la maîtresse qu'il ne savait pas comment s'y prendre pour dessiner la pomme et que Rufus, qui était à côté de lui, ne savait pas non plus.

— Faites un carré, a dit la maîtresse. Dans le carré, vous inscrirez plus facilement votre pomme.

Eudes et Rufus ont dit que c'était une bonne idée, ils ont pris leurs règles et ils ont commencé à dessiner leurs pommes.

Clotaire, lui, n'était pas content. Clotaire, c'est le dernier de la classe et il ne peut rien faire s'il ne copie pas sur celui qui est assis à côté de lui. Mais comme celui qui est assis à côté de lui c'est Joachim, et que Joachim est encore fâché parce que Clotaire avait gagné aux billes, alors Joachim, pour embêter Clotaire, au lieu de dessiner la pomme, il dessinait un avion.

Alceste, qui est assis à côté de moi, regardait la pomme en se passant la langue sur les lèvres. Il faut vous dire qu'Alceste est un gros copain qui mange tout le temps.

— Maman, m'a dit Alceste, fait une tarte terrible, avec des pommes. Elle fait ça les dimanches. Une tarte avec des petits trous dessus.

— Comment, avec des petits trous ? j'ai demandé.

— Ben oui, quoi, m'a dit Alceste, tu sais bien. Un jour, si tu viens à la maison, je te montrerai. Et puis tiens, tu vas voir.

Et il m'a dessiné la tarte, pour me montrer, mais il a dû s'arrêter pour manger une de ses tartines de la récré. Il me fait rigoler, Alceste : tout ce qu'il voit, ça lui donne envie de manger ! La pomme, moi, ça me faisait plutôt penser à la télé, où il y a un jeune homme qui joue Guillaume Tell, qu'il s'appelle ; et au début de chaque film, il met une pomme sur la tête de son fils, et tchac ! il envoie une flèche dans la pomme, juste au-dessus du fils. Il fait ça toutes les semaines, et il n'a encore jamais raté ; c'est très chouette, « Guillaume Tell », mais c'est dommage qu'il n'y ait pas assez de châteaux forts. C'est pas comme dans un autre film, où il y a tout le temps des châteaux forts, avec des tas de gens qui attaquent et des gens qui leur jettent des choses sur la tête, et moi j'aime bien dessiner les châteaux forts.

— Mais enfin, a dit la maîtresse, que fait Geoffroy ?

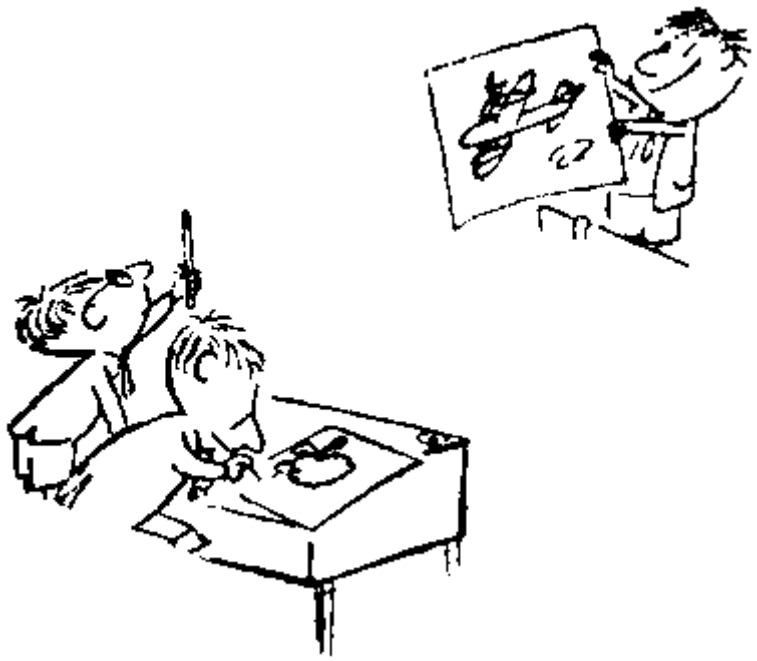
— Si vous voulez, je peux aller le chercher, a dit Maixent.

Et la maîtresse lui a dit qu'il était insupportable, et elle lui a encore donné des lignes. Et puis Geoffroy est arrivé, tout mouillé avec son petit pot plein d'eau.

— Eh bien, Geoffroy, a dit la maîtresse, vous en avez mis du temps !

— C'est pas ma faute, a dit Geoffroy. C'est à cause du pot : chaque fois que je voulais monter l'escalier, il se renversait et il fallait que je retourne le remplir.

— Bon, a dit la maîtresse, allez à votre place et mettez-vous au travail.



Geoffroy est allé s'asseoir à côté de Maixent et il a commencé à faire des mélanges avec ses pinceaux, les couleurs et l'eau.

— Tu me prêteras tes couleurs ? a demandé Maixent.

— Si t'en veux, t'as qu'à demander à ton papa de t'en acheter, a dit Geoffroy. Le mien n'aime pas que je prête mes affaires.

Il a raison, Geoffroy ; les papas sont embêtants pour ça.

— Je me suis fait punir deux fois à cause de tes sales couleurs, a dit Maixent. Et puis d'abord, t'es un imbécile !

Alors, Geoffroy, avec son pinceau, piaf, piaf, a fait deux grosses raies rouges sur la page blanche de Maixent, qui s'est levé d'un coup, fâché comme tout. Il a fait bouger le banc et le pot plein d'eau rouge s'est renversé sur la feuille de Geoffroy. Il en avait même sur la chemise, de l'eau rouge. Geoffroy, il était drôlement furieux ; il a donné plein de claques partout, la maîtresse a crié, on s'est tous levés. Clotaire en a profité pour se battre avec Joachim qui avait dessiné tout un tas d'avions, et le directeur de l'école est entré.

— Bravo ! il a dit. Bravo ! Félicitations ! Je vous entends de mon bureau ! Que se passe-t-il ici ?

— Je… Je leur faisais une classe de dessin, a dit la maîtresse, qui est chouette, parce qu'elle est toujours embêtée pour nous quand vient le directeur.

— Aha ! a dit le directeur. Nous allons voir ça.

Et il est passé entre les bancs, il a regardé mon château fort, la tarte d'Alceste, la carte d'Agnan, les avions de Joachim, le papier blanc de Clotaire, les papiers rouges de Maixent et de Geoffroy et le combat naval d'Eudes et de Rufus.

— Et que devaient-ils dessiner, ces jeunes artistes ? a demandé le directeur.

— Une pomme, a dit la maîtresse.

Et le directeur nous a tous mis en retenue pour jeudi.

## Les jumelles

JOACHIM EST ARRIVÉ À L'ÉCOLE, aujourd'hui, avec des jumelles.

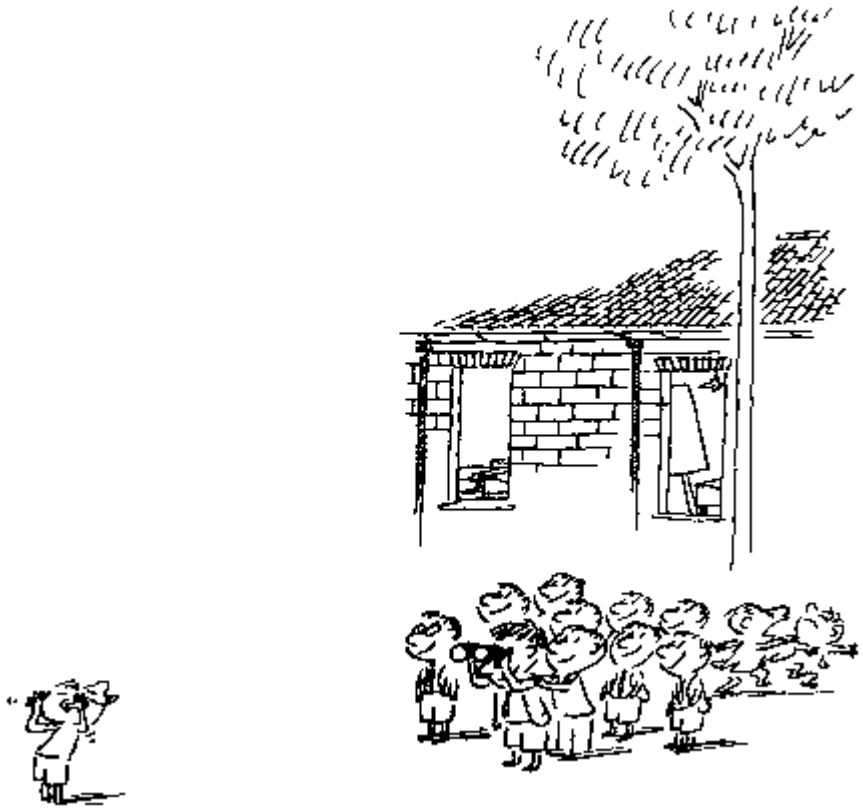
— J'aidais ma mère à faire de l'ordre dans le grenier, hier, il nous a expliqué, et je les ai trouvées dans une malle. Ma mère m'a dit que mon père les lui avait achetées pour aller au théâtre et au foot, mais, comme il a acheté aussi un poste de télé tout de suite après, elles n'ont presque jamais servi.

— Et ta mère t'a laissé apporter les jumelles à l'école ? j'ai demandé, parce que je sais que les parents n'aiment pas trop que nous emmenions des choses à l'école.

— Ben non, a dit Joachim. Mais comme je vais les rapporter à la maison à midi, ma mère ne saura rien et ça ne fera pas d'histoires.

— Mais qu'est-ce qu'on fait, au théâtre et au foot, avec des jumelles ? a demandé Clotaire, qui est un bon copain mais qui ne sait jamais rien de rien.

— Que t’es bête, a dit Joachim, les jumelles, ça sert à voir tout près les choses qui sont très loin !



— Oui, a dit Maixent. J’ai vu un film avec des bateaux de guerre, une fois, et le commandant il regardait par ses jumelles et il voyait les bateaux des ennemis, et boum, boum, boum, il les coulait, et sur un des bateaux des ennemis, le commandant c’était un copain à lui, ils ne s’étaient pas vus depuis longtemps, et il était sauvé par le commandant du bateau qui avait les jumelles, mais l’autre ne voulait pas lui serrer la main parce que ça ne lui avait pas plu que l’autre lui coule son bateau, et il disait qu’ils ne deviendraient plus copains de nouveau qu’à la fin de la guerre, mais ils devenaient copains avant, parce que, comme le bateau était coulé, l’autre commandant sauvait le commandant qui avait des jumelles.

— Et au théâtre et au foot, c'est la même chose, a dit Joachim.

— Ah ! bon, a dit Clotaire.

Mais moi, je le connais bien, Clotaire. J'ai vu qu'il n'avait rien compris.

— Tu me les prêtes ? on a tous crié.

— Oui, a dit Joachim, mais faites attention que le Bouillon ne vous voie pas, parce que, sinon, il confisquerait les jumelles et ça ferait des histoires à la maison.

Le Bouillon, c'est notre surveillant ; ce n'est pas son vrai nom et il est comme nos parents : il n'aime pas qu'on apporte des choses à l'école.

Joachim nous a montré comment faire pour bien voir par les jumelles : il faut tourner une petite roue, et d'abord on voit mal, et puis après c'est terrible, on voit l'autre bout de la cour comme s'il était tout près. Eudes nous a fait rigoler en essayant de marcher tout en regardant par les jumelles. On a tous essayé, et c'est très difficile parce qu'on a toujours l'impression qu'on va se cogner contre des types qui sont très loin.

— Faites attention avec le Bouillon, a dit Joachim, drôlement inquiet.

— Ben non, a dit Geoffroy, qui avait les jumelles, je le vois bien et il ne regarde pas par ici.

— Ça, c'est formidable, a dit Rufus. Avec les jumelles de Joachim on peut surveiller le Bouillon sans qu'il nous voie, et comme ça on peut être tranquilles pendant les récrés !

Nous, on a tous trouvé que c'était une idée terrible, et puis Joachim a dit que les jumelles serviraient drôlement à la bande quand on se battrait avec des ennemis, parce qu'on verrait ce qu'ils font de très loin.

— Comme pour le coup des bateaux de guerre ? a demandé Clotaire.

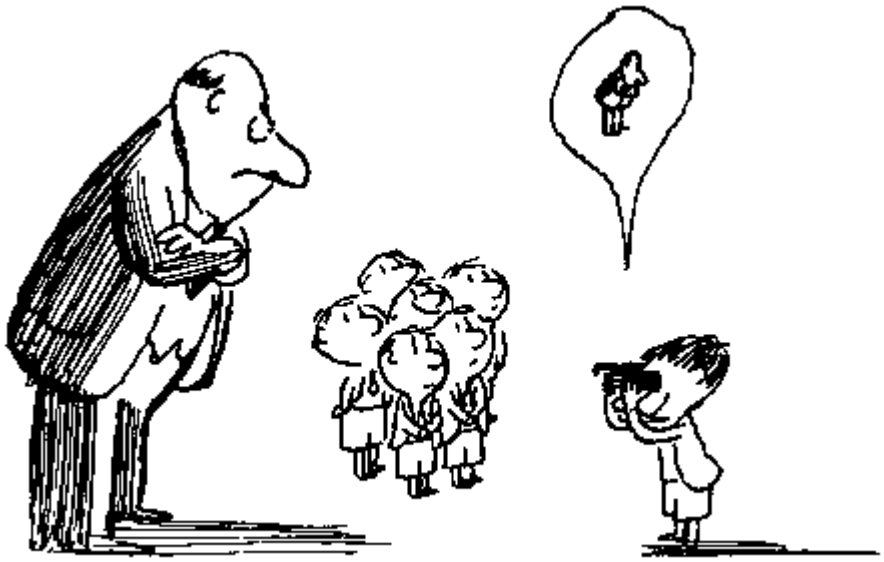
— C'est ça, a dit Joachim. Et puis, aussi, on peut avoir un des copains de la bande qui fait des signaux de loin, et nous on saurait ce qui se passe. Tiens, on va s'entraîner.

Ça aussi, c'était une idée terrible, et on a dit à Clotaire d'aller à l'autre bout de la cour et de nous faire des signaux pour voir si on le voyait bien.

— Quels signaux ? a demandé Clotaire.

— Ben n'importe quoi, a répondu Joachim. Tu fais des gestes, des grimaces…

Mais Clotaire ne voulait pas y aller, parce qu'il disait qu'il voulait regarder aussi par les jumelles, et puis Eudes lui a dit que s'il n'y allait pas, il lui donnerait un coup de poing sur le nez, parce que quand on fait partie de la bande, on n'a pas le droit de ne pas s'entraîner contre des ennemis, et que si Clotaire n'y allait pas il serait un lâche et un traître. Et Clotaire y est allé.



Quand il est arrivé à l'autre bout de la cour, Clotaire s'est retourné vers nous et il a commencé à faire des tas de gestes, et Joachim regardait par ses jumelles en rigolant, et puis après j'ai regardé aussi, et c'est vrai que c'était rigolo de voir Clotaire qui faisait des tas de grimaces en louchant et en tirant la langue, et j'avais l'impression qu'avec la main j'allais pouvoir lui toucher la

figure. Et puis j'ai vu, tout d'un coup, le Bouillon tout près de Clotaire et j'ai vite rendu les jumelles à Joachim.

Mais heureusement, à l'autre bout de la cour, le Bouillon ne nous regardait pas, et après avoir parlé avec Clotaire il est parti en remuant la tête des tas de fois. Et Clotaire est venu vers nous en courant.

— Il m'a demandé si j'étais fou, nous a dit Clotaire, de faire comme ça des grimaces, tout seul.

— Et tu lui as expliqué pourquoi tu les faisais, les grimaces ? a demandé Eudes.

— Non, monsieur, a répondu Clotaire. Je ne suis ni un lâche, ni un traître, moi !

Alors, Alceste, qui n'avait pas encore vu Clotaire par les jumelles, parce qu'il finissait une brioche, s'est essuyé les mains et il a dit à Clotaire de retourner faire des signaux au bout de la cour ; mais Clotaire a dit que non, qu'il en avait assez, que c'était à son tour de regarder et au nôtre de faire des signaux, et que si on n'y allait pas on était tous des lâches et des traîtres. Alors, comme il avait raison, Joachim lui a prêté les jumelles et nous sommes tous allés au bout de la cour, et on a commencé à faire des tas de signaux à Clotaire, et puis on a entendu la grosse voix du Bouillon :

— Ce n'est pas un peu fini, non ? J'en avais déjà attrapé un à faire le pitre, à cet endroit même, et maintenant vous vous y mettez tous ! Regardez-moi bien dans les yeux ! Je ne sais pas ce

que vous manigancez, mais je vous préviens : je vous surveille, mes gaillards !

Alors on est revenu vers Clotaire, et Clotaire nous a dit qu'il avait découvert un truc terrible : il s'était trompé avec les jumelles et il avait regardé par le gros bout. Et là, on voyait les choses très loin, et toutes petites.

— Tu rigoles ? a demandé Rufus.

— Non, a dit Joachim, c'est vrai… Tiens, rends-moi les jumelles, Clotaire… Bon… Eh bien maintenant, là, je vous vois très loin, très loin, et tout petits… Aussi petits et aussi loin que le Bouillon, derrière vous…

Nous, on espère bien que le Bouillon va les lui rendre, les jumelles, à Joachim, à la sortie. D'abord, parce que Joachim est un copain et qu'on ne voudrait pas qu'il ait des histoires chez lui, et ensuite parce qu'à la récré suivante, le Bouillon nous a surveillés tout le temps avec les jumelles.

Et on est presque tous punis !

## La punition

QU'EST-CE QUE TU M'AS DIT ? m'a dit maman. Moi, j'étais drôlement fâché, alors, j'ai dit à maman ce que je lui avais dit, et maman m'a dit :

— Puisque c'est comme ça, pas de glace aujourd'hui.

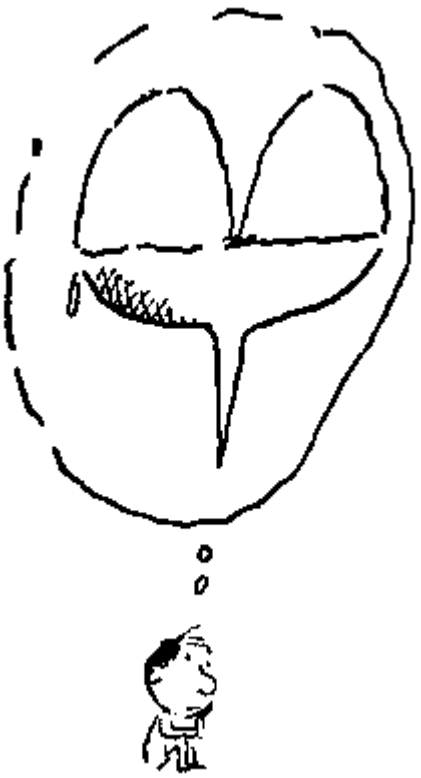
Alors ça c'était drôlement terrible, parce que tous les jours à quatre heures et demie, il y a un marchand de glaces qui passe devant la maison avec sa petite voiture et une sonnette, et maman me donne des sous pour m'acheter une glace, et il en a au chocolat, à la vanille, à la fraise et à la pistache et moi je les préfère toutes, mais à la fraise et à la pistache c'est chouette parce que c'est rouge et vert. Les glaces, le marchand les vend en cornet, dans des tasses ou sur un bâton, et moi je suis d'accord avec Alceste qui dit que les cornets c'est les mieux, parce que les tasses et les bâtons on ne les mange pas et ça ne sert à rien. Mais avec les tasses il y a une petite cuillère chouette comme tout, et les bâtons c'est amusant à lécher, mais bien sûr, c'est assez dangereux, parce que quelquefois il y a de la glace qui tombe par terre, et c'est très difficile à ramasser. Et moi je me suis mis à pleurer et j'ai dit que si je ne pouvais pas avoir de glace, je me tuerais.

— Qu'est-ce qui se passe ici ? a demandé papa. On égorge quelqu'un ?

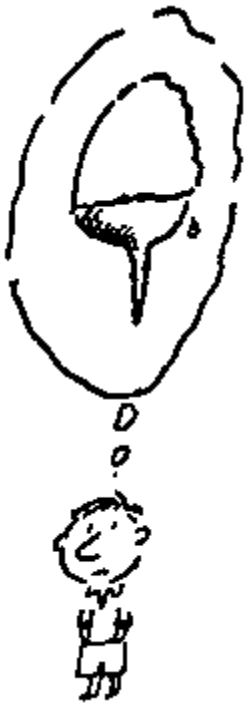
— Il se passe, a dit maman, que ton fils a été très méchant et désobéissant avec moi, et que je l'ai puni. Il n'aura pas de glace aujourd'hui.

— Tu as très bien fait, a dit papa. Nicolas ! Tais-toi ! C'est vrai, tu es insupportable depuis quelques jours. Maintenant, cesse de pleurer, ça ne servira à rien ; une bonne leçon ne te fera pas de mal.

Alors moi je suis sorti de la maison, je me suis assis dans le jardin, et je me disais que j'en n'avais pas envie de leurs sales glaces, et qu'elles me faisaient rigoler leurs glaces, et que je quitterais la maison, et puis je deviendrais très riche, en achetant des terrains – Geoffroy m'a dit que son père avait gagné des tas de sous en achetant des terrains –, et puis un jour je reviendrais à la maison avec mon avion, et j'entrerais en mangeant une glace grosse comme tout, à la fraise et à la pistache, non mais sans blague !



Papa est venu dans le jardin, avec son journal, il m'a regardé, et puis il s'est assis dans la chaise longue. De temps en temps, il baissait son journal pour me regarder, et puis il a dit :



— Ce qu'il peut faire chaud, aujourd'hui. Mais je n'ai pas répondu, alors papa a fait un soupir, il s'est remis à lire son journal, et puis il m'a regardé de nouveau et il m'a dit :

— Ne reste pas au soleil, Nicolas. Mets-toi à l'ombre. J'ai pris un caillou dans l'allée, et je l'ai jeté contre l'arbre, mais j'ai raté. Alors j'en ai pris un autre, et avec celui-là, j'ai raté aussi.

— Bon, bon, a dit papa. Si tu veux continuer à faire ta mauvaise tête, moi, ça ne me dérange pas du tout, mais toi, ça ne t'avancera à rien, mon garçon. Et cesse de jeter des cailloux !

J'ai laissé tomber les cailloux que j'avais dans la main, et avec un petit bâton, j'ai aidé les fourmis à porter leurs paquets.

— Il passe à quelle heure, ce fameux marchand de glaces ? m'a demandé papa.

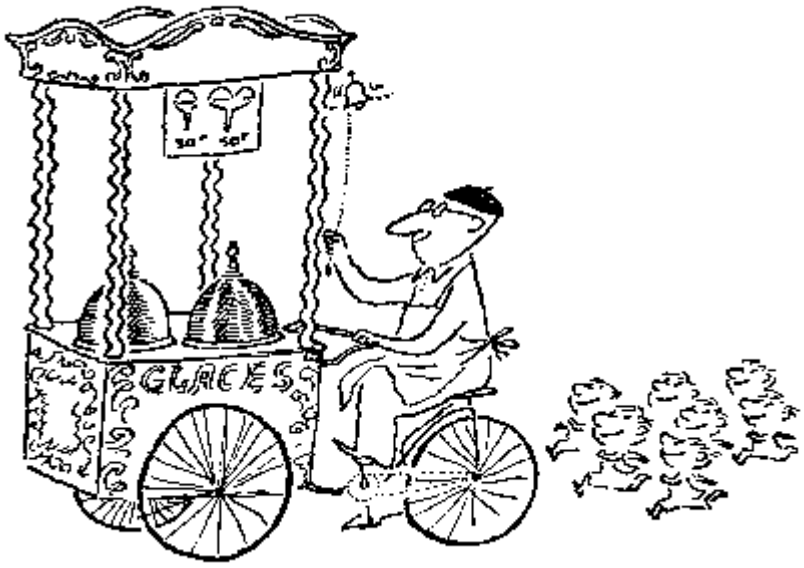
— À quatre heures et demie, j'ai dit.

Papa a regardé sa montre, il a soupiré, il a repris son journal, et puis il l'a baissé, et il m'a dit :

— Pourquoi es-tu méchant comme ça, Nicolas ? Tu vois ce qui arrive après ? Tu crois que ça nous fait plaisir à maman et à moi de te punir ?

Alors, je me suis mis à pleurer, j'ai dit que c'était pas juste, et que je ne l'avais pas fait exprès. Papa s'est levé de sa chaise longue, et il est venu à côté de moi, il s'est penché, il m'a dit que j'étais un homme, qu'un homme ça ne pleurait pas, il m'a mouché, il m'a caressé la tête, et il m'a dit :

— Ecoute Nicolas, je vais aller parler à ta mère. Après, tu iras lui demander pardon, et tu lui promettras de ne plus jamais, jamais recommencer. D'accord ?



— Oh oui ! j'ai dit.

Alors papa – ce qu'il peut être chouette – est entré dans la maison, et moi j'ai pensé que je la prendrais à la vanille et à la pistache, parce que blanc et vert c'est joli aussi, et puis, j'ai entendu crier dans la maison, et papa est revenu dans le jardin, tout rouge, il s'est assis dans sa chaise longue, il a repris son journal, et puis il l'a chiffonné et il l'a jeté par terre. Et puis il m'a regardé et il a crié :

— Ah, et puis laisse-moi tranquille avec ta glace ! Tu n'avais qu'à être sage. Maintenant on n'en parle plus ! Compris ?

Alors moi je me suis mis à pleurer, et M. Blédurt (c'est notre voisin) a penché sa grosse tête par-dessus la haie.

— Qu'est-ce qu'il y a ? il a demandé.

— Oh toi, a crié papa, on ne t'a pas sonné !

— Pardon, pardon, a dit M. Blédurt. On ne m'a peut-être pas sonné, mais on a attiré mon attention par des hurlements inhumains. Et quand on écorche vif quelqu'un à côté de chez moi, j'estime être de mon devoir de me renseigner avant de faire appel à la police.

— Très drôle, a dit papa. Ha ! ha !

— On ne veut pas m'acheter de glace ! j'ai crié.

— La situation financière de la maison est-elle donc devenue à ce point précaire ? a demandé M. Blédurt.

— Nicolas est puni, et pour la dernière fois, mêle-toi de ce qui te regarde, Blédurt ! a crié papa.

— Sans rire, a dit M. Blédurt. Tu ne crois pas que tu es un peu sévère avec ce pauvre gosse ?

— C'est ma femme qui l'a puni ! a crié papa.

— Ah, alors, si c'est ta femme… a dit M. Blédurt en rigolant.

— Pour la dernière fois, Blédurt, a dit papa, tu rentres dans ta tanière, ou tu veux la paire de baffes que je te promets depuis longtemps ? Et je te préviens, je ne plaisante pas !

— J'aimerais bien voir ça, a dit M. Blédurt.

Et puis maman est sortie de la maison avec son filet à provisions.

— Je vais faire des courses pour le dîner, a dit maman.

— Ecoute, a dit papa, tu ne crois pas que…

— Non, non et non ! a crié maman. C'est très sérieux ! Si nous cédons maintenant, cette leçon ne servira à rien ! Il faut qu'il comprenne une fois pour toutes qu'il n'a pas le droit de dire et de faire n'importe quoi ! C'est à son âge que nous devons faire son éducation ! Je ne veux pas avoir à me reprocher plus tard que si ton fils est un dévoyé, c'est parce que nous avons été trop faibles avec lui ! Non, non et non !

— Je pense que la leçon a porté, a dit M. Blédurt. Il n'est peut-être pas nécessaire de…

Maman s'est tournée d'un coup vers M. Blédurt, et j'ai eu peur, parce que je ne l'avais jamais vue aussi fâchée.

— Je suis désolée d'avoir à vous faire remarquer, a dit maman, que cette affaire ne concerne que nous. Je vous prierai donc de ne pas intervenir !

— Mais, a dit M. Blédurt, je voulais seulement…

— Et toi, a crié maman à papa, tu restes là sans rien dire, pendant que ton ami…

— Ce n'est pas mon ami, a crié papa, et…

— Je ne suis l'ami de personne ! a crié M. Blédurt. Débrouillez-vous entre vous parce qu'entre nous, c'est fini ! Et bien fini !

M. Blédurt est parti, et maman s'est tournée vers papa.

— Bon, maintenant je vais aller faire des courses, a dit maman, et que je n'apprenne pas que tu as offert une glace à ton fils pendant mon absence !

— Je ne veux plus entendre parler de glaces ! a crié papa.

Maman est sortie, et puis j'ai entendu la sonnette de la voiture du marchand de glaces, alors je me suis mis à pleurer. Papa a crié que si je continuais cette comédie, il allait me donner la fessée, et il est entré dans la maison en faisant claquer la porte derrière lui.

Pendant le dîner, personne ne parlait parce que tout le monde était fâché avec tout le monde. Et puis, maman m'a regardé, et elle m'a demandé :

— Bon, Nicolas, tu vas être gentil, maintenant ? Tu ne feras plus jamais de peine à ta maman ?

Moi, j'ai pleuré un coup et puis j'ai répondu que je serai gentil, et que je ne ferai plus jamais de peine à maman ; parce que c'est vrai, je l'aime bien, maman.

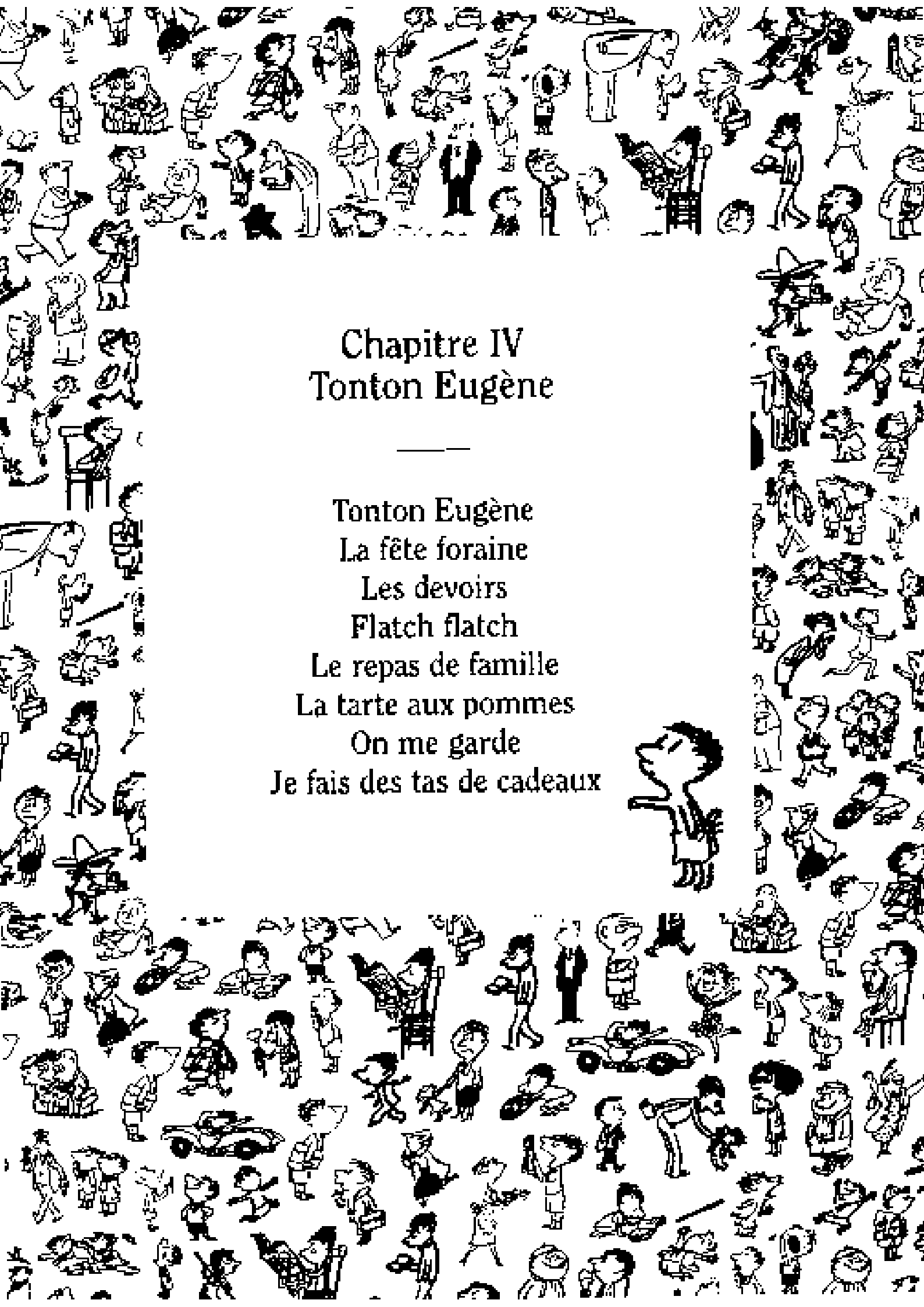
Alors maman s'est levée, elle est allée à la cuisine, et elle est revenue en rigolant, et en apportant devinez quoi ? Une grande glace à la fraise dans une assiette !

Moi, j'ai couru embrasser maman, je lui ai dit qu'elle était la plus chouette maman du monde, elle m'a dit que j'étais son petit lapin à elle, et de la glace, j'en ai eu des tas et des tas. Parce que papa n'en a pas voulu. Il est resté là assis, en regardant maman avec des gros yeux ronds.

30°
50°

# Chapitre IV

# Tonton Eugène



# Chapitre IV
# Tonton Eugène

———

Tonton Eugène
La fête foraine
Les devoirs
Flatch flatch
Le repas de famille
La tarte aux pommes
On me garde
Je fais des tas de cadeaux

## Tonton Eugène

TONTON EUGÈNE EST VENU DÎNER À LA MAISON. On ne le voit pas souvent, tonton Eugène, parce qu'il voyage tout le temps, très loin, à Saint-Etienne et à Lyon. Moi, je raconte aux copains que tonton Eugène est explorateur, mais ce n'est pas tout à fait vrai ; s'il voyage, c'est pour vendre des choses, et il paraît qu'il gagne des tas d'argent. Moi, j'aime bien quand il vient, tonton Eugène, parce qu'il est très rigolo ; il fait tout le temps des farces et il rit très fort. Il raconte aussi des blagues, mais je ne les ai jamais entendues, parce que quand il commence à les raconter, on me fait sortir.

C'est papa qui a ouvert la porte à tonton Eugène, et ils se sont embrassés sur les joues. Moi, ça me fait drôle de voir papa embrasser un monsieur, mais il faut dire que tonton Eugène n'est pas un vrai monsieur : c'est le frère de papa. Et puis, tonton Eugène a embrassé maman, et il lui a dit que la seule chose bien qu'avait faite son frère (papa), ça avait été de se marier avec elle. Maman a beaucoup ri et elle a dit à tonton

Eugène qu'il ne changerait jamais. Alors, tonton Eugène m'a pris dans ses bras, il m'a fait « youp-là », il m'a dit que j'avais beaucoup grandi et que j'étais son neveu préféré, et puis il nous a donné des cadeaux : douze cravates pour papa, six paires de bas pour maman et trois pull-overs pour moi. Il fait toujours de drôles de cadeaux, tonton Eugène !

Nous sommes entrés dans le salon, et tonton Eugène a offert un cigare à papa.

— Ah ! non, a dit papa, je les connais, tes cigares explosifs !

— Mais non, a dit tonton Eugène. D'ailleurs, tiens, regarde, je vais fumer celui-ci. Tu vois ? Allez, prends-en un, ils viennent de Hollande !

— Vous n'allez pas fumer avant le dîner ? a dit maman.

Et pan ! le cigare de papa a explosé. Ce qu'on a pu rigoler, surtout tonton Eugène ! Papa, il a rigolé aussi, et il a servi l'apéritif. Mais quand tonton Eugène a commencé à boire, il a fait une grimace terrible et il a tout craché sur le tapis, et papa a rigolé tellement qu'il a dû s'appuyer sur la cheminée, et il nous a expliqué que ce n'était pas vraiment de l'apéritif qu'il y avait dans la bouteille, mais du vinaigre. Alors, tonton Eugène a rigolé aussi, et il a donné une baffe à papa, qui a passé ses mains

sur les cheveux de tonton Eugène pour le dépeigner. Ce que c'est chouette alors, quand tonton Eugène vient à la maison !

Maman est partie à la cuisine pour finir de préparer le dîner, et papa a dit à tonton Eugène de s'asseoir sur le fauteuil bleu.

— Pas si bête, a dit tonton Eugène, et il est allé s'asseoir dans le fauteuil vert, celui qui a une brûlure de cigarette, même que ça a fait des histoires entre papa et maman ; et tonton Eugène s'est levé en poussant un cri, parce que papa avait mis une punaise sur le coussin. Moi, j'avais mal au ventre, tellement je riais.

— Allez ! a dit tonton Eugène, on ne se fait plus de blagues. D'accord ?

— D'accord, a dit papa en s'essuyant les yeux.

Et tonton Eugène a tendu la main à papa, papa l'a serrée et il a crié, parce que dans sa main, tonton Eugène il avait un petit appareil qui a fait « bzjt » et c'est terrible ; Geoffroy avait amené le même à l'école et il a failli être renvoyé parce qu'Agnan s'est plaint.

— À table ! a dit maman.

Tonton Eugène a donné une grande claque sur le dos de papa et nous sommes allés dans la salle à manger. Tonton Eugène me faisait des signes pour que je ne dise pas à papa qu'il lui avait collé une étiquette où il y avait écrit « Soldes » sur le veston. Avant de s'asseoir, tonton Eugène a bien vérifié sa chaise, et puis il s'est assis et maman a apporté la soupe. Papa a versé du vin dans les verres, moi j'en ai eu un tout petit peu avec beaucoup d'eau : c'est joli, c'est tout rose, et tonton Eugène a dit qu'il ne boirait pas avant papa. Papa a dit que tonton Eugène

était bête comme tout, il a bu, alors tonton Eugène a bu à son tour, mais son verre était spécial, avec des petits trous, et il y a plein de vin qui est tombé sur la cravate et sur la chemise de tonton Eugène.

— Oh ! a crié maman, votre cravate, Eugène ! Là, vous exagérez, tous les deux.

— Mais non, mais non, adorable belle-sœur, a dit tonton Eugène. Il fait des choses comme ça parce qu'il est jaloux : il sait que j'ai toujours été le seul sujet brillant de la famille.

Et tonton Eugène a mis la salière dans la soupe de papa. Moi, j'avais du mal à manger, parce que chaque fois que papa et tonton Eugène faisaient les guignols, j'avalais de travers, et il a fallu que les autres m'attendent pour que maman puisse apporter le rôti.

Tonton Eugène allait commencer à couper sa viande quand son assiette a commencé à bouger. Vous savez pourquoi ? Eh bien ! c'est parce que papa avait acheté un nouveau truc : c'est un tuyau qu'on passe sous la nappe, et vous appuyez sur une poire et il y a comme un petit ballon qui se gonfle et qui fait bouger l'assiette. On a tous rigolé et maman a dit qu'il fallait manger avant que ça refroidisse ; alors, tonton Eugène a fait tomber la fourchette de papa, et pendant que papa se baissait pour la ramasser, tonton Eugène lui a mis plein de poivre sur le rôti. Terrible ! Je me demande où papa et tonton Eugène trouvent toutes leurs idées !

Là où on a vraiment rigolé, c'est pour le fromage, parce que quand tonton Eugène a voulu couper le camembert, ça a fait « couic », parce que ce n'était pas un vrai camembert. Et puis il y a eu du gâteau au chocolat, très bon, et pendant que tonton Eugène racontait une histoire à l'oreille de papa, j'ai repris encore du gâteau.

Après, on est revenu au salon, et maman a servi le café, et ce qui était drôle, c'est que le sucre dans la tasse de tonton Eugène s'est mis à fumer, et maman a dû lui donner une autre tasse, et tonton Eugène a tiré sur la cravate de papa, qui a renversé son café à lui. Papa a dû sortir pour se nettoyer, et maman m'a dit que je dise au revoir parce qu'il était l'heure d'aller se coucher.

— Oh ! laisse-moi encore un peu, maman, j'ai demandé.

— De toute façon, a dit tonton Eugène, je vais aller me coucher aussi.

— Comment ! a dit papa, qui est entré en s'essuyant les mains, tu t'en vas déjà ?

— Oui, a répondu tonton Eugène, j'ai conduit toute la journée, je suis fatigué. Mais ça m'a fait vraiment plaisir de passer une soirée tranquille en famille, moi qui suis un vieux célibataire, toujours par monts et par vaux.

Et tonton Eugène m'a embrassé, il a embrassé maman en lui disant qu'il n'avait jamais aussi bien mangé et que son frère avait une veine qu'il ne méritait pas, et papa l'a accompagné en rigolant jusqu'à sa voiture. Et on a entendu un bruit terrible : c'est que papa avait attaché une vieille boîte derrière l'auto de tonton Eugène.

Je rigolais encore quand papa est rentré ; mais papa, lui, il ne rigolait plus du tout, et il m'a appelé dans le salon pour me gronder.

Il m'a dit qu'il n'avait rien voulu dire devant tonton Eugène, mais que je n'aurais jamais dû reprendre deux fois du gâteau sans demander la permission, et que j'étais déjà assez grand pour ne plus me conduire comme un gamin mal élevé.

## La fête foraine

ON ÉTAIT EN TRAIN DE JOUER à cache-cache dans le jardin, Eudes, Geoffroy, Alceste et moi, et on ne s'amusait pas trop, parce qu'il n'y a qu'un arbre dans notre jardin et on trouve tout de suite ceux qui sont cachés derrière. Surtout Alceste, qui est plus large que l'arbre, et même s'il ne l'était pas on le trouverait très vite, parce qu'il mange tout le temps et on l'entend mâcher.

On se demandait ce qu'on allait faire et papa nous conseillait de ratisser les allées, quand on a vu arriver Rufus en courant. Rufus est un copain qui va à la même école que nous et son papa est agent de police.

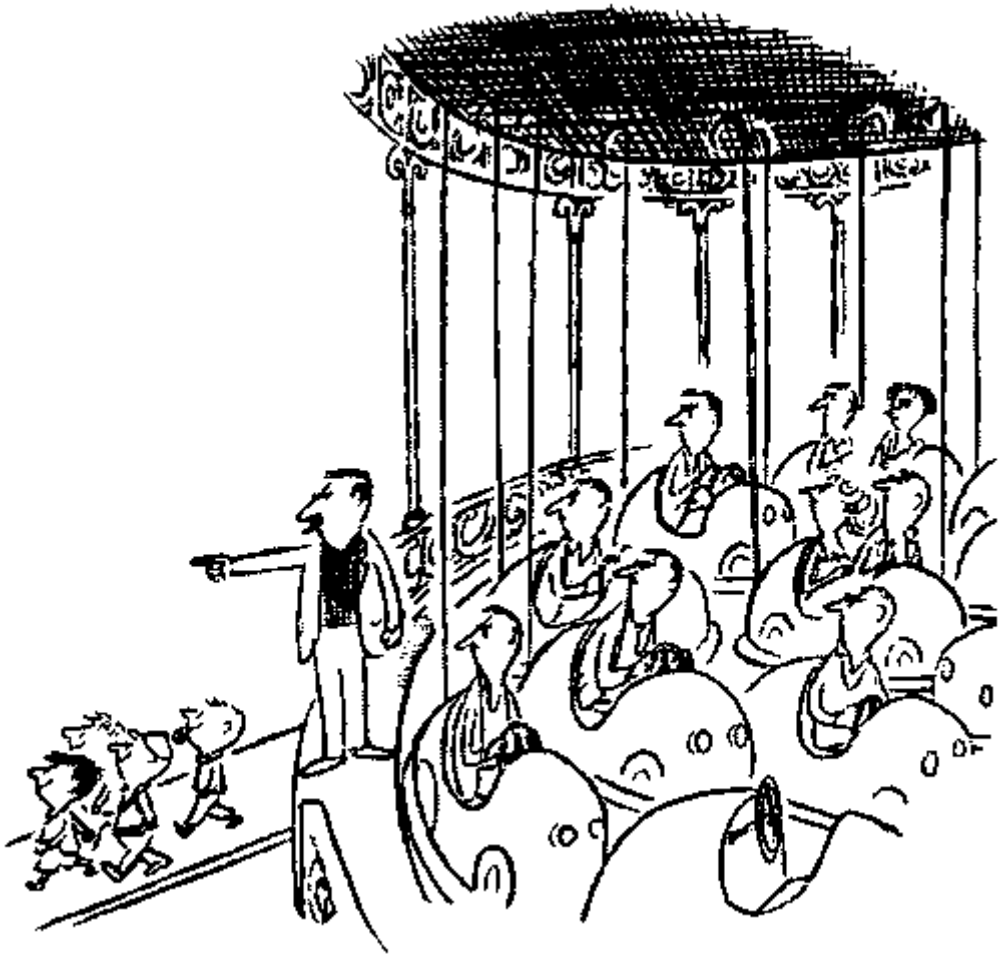
« Il y a une fête foraine, tout près, sur la place ! », nous a dit Rufus. Nous, on a décidé d'y aller tout de suite, mais papa n'a rien voulu savoir. « Je ne peux pas vous accompagner à la fête foraine, je dois aller travailler et vous êtes trop petits pour y aller seuls », disait papa. Mais nous, on a insisté. « Soyez chic, pour une fois », a dit Alceste. « On n'est pas si petits que ça, a dit Eudes ; moi, je peux donner un coup de poing sur le nez de n'importe qui. » « Mon papa, quand je lui demande quelque chose, il ne refuse jamais », a dit Geoffroy. « On sera sages », j'ai dit. Mais papa faisait « non » de la tête. Alors, Rufus lui a dit : « Si vous êtes gentil avec nous, je le dirai à mon papa et mon papa, il vous fera sauter les contraventions. »

Papa a regardé Rufus, il a réfléchi un moment, et puis il a dit : « Bon, c'est bien pour vous faire plaisir et surtout pour être agréable à ton papa, Rufus, que je vous laisse aller à la fête. Mais ne faites pas de bêtises et soyez de retour dans une heure. » On a été drôlement contents et moi j'ai embrassé mon papa.

Pour ce qui est des sous, on en avait pas mal. J'ai pris dans ma tirelire les économies que je gardais pour m'acheter un avion, plus tard, quand je serai grand, et Geoffroy a des tas d'argent : son papa, qui est très riche, lui en donne beaucoup.

Il y avait plein de monde dans la fête foraine ; nous, nous avons commencé par les autos tamponneuses. Alceste et moi, on était dans une auto rouge, Eudes et Geoffroy dans une auto jaune, Rufus et le sifflet à roulette que son papa lui avait donné dans une auto bleue. On s'est bien amusé à se rentrer dedans, on criait, on riait et Rufus sifflait et hurlait : « Circulez ! Circulez ! Vous, là-bas, tenez votre droite ! » Le patron du manège nous regardait d'un drôle d'air, comme s'il nous surveillait. Alceste avait sorti de sa poche un morceau de pain d'épices et il était en train de le manger, content comme tout, quand la voiture d'Eudes et Geoffroy nous est rentrée dedans. Sous le choc, Alceste a laissé tomber son pain d'épices. « Attends-moi, j'arrive », m'a dit Alceste et il a sauté de l'auto pour aller le chercher. « Hé, là-bas, a crié Rufus, traversez dans les clous ! » Le patron du manège a éteint l'électricité et toutes les autos se sont arrêtées. « Tu n'es pas un peu fou ? » a

demandé le patron à Alceste, qui avait récupéré son pain d'épices. « Circulez ! Circulez ! » s'est mis à crier Rufus.



Le patron n'était vraiment pas content ; il nous a dit qu'il en avait assez du vacarme que nous faisions et de nos imprudences, il nous a demandé de partir. Moi, j'ai fait remarquer au patron que nous avions payé pour cinq tours et que nous n'en avions fait que quatre. Eudes voulait donner un coup de poing sur le nez du patron ; Eudes est très fort, et il aime bien donner des coups de poing sur le nez. Rufus a demandé au patron de lui montrer ses papiers ; les autres gens se plaignaient parce que les autos ne marchaient pas. Finalement, on s'est arrangé : le patron nous a remboursé les cinq tours et nous avons quitté les autos tamponneuses. Nous en avions d'ailleurs un peu assez et Alceste avait eu très peur de perdre son pain d'épices.

Après nous avons acheté de la barbe à papa. C'est comme de l'ouate, mais c'est meilleur, c'est sucré et on s'en met partout et après on est très collants. Quand on a fini de manger, nous sommes allés dans un manège où il y avait des petits wagons ronds qui tournaient très vite. On a bien rigolé, sauf un monsieur qui s'est plaint en sortant qu'il avait de la barbe à papa partout, sur sa figure et son costume. Il faut dire que le monsieur était assis dans le wagon derrière celui où se trouvait Alceste, et Alceste, avant de monter dans le manège, avait acheté des tas de barbes à papa pour tenir le coup pendant le voyage.

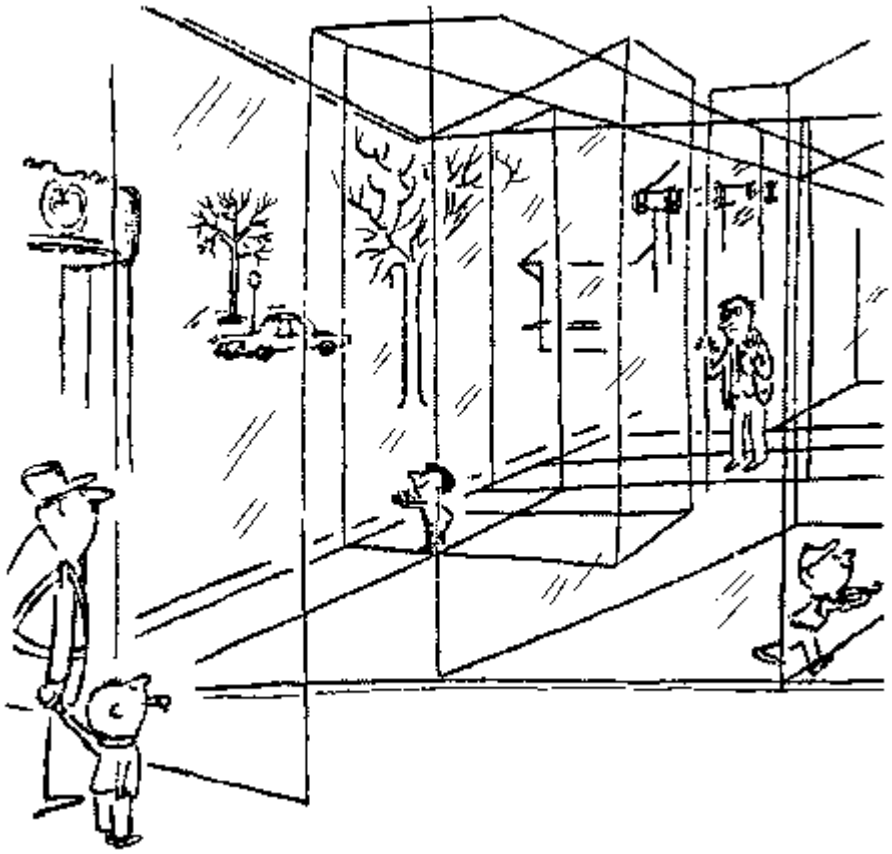
Après ça, Alceste nous a proposé de voir si on pouvait trouver quelque chose de bon à manger, parce qu'il avait faim. Nous avons acheté de la guimauve et des frites et du chocolat et des caramels et des saucisses et on a bu de la limonade et on ne se sentait pas trop bien après, sauf Alceste qui a proposé qu'on aille dans les avions qui montent et qui descendent. On a accepté, mais on n'aurait pas dû. On a vraiment été très malades dans les avions et le propriétaire du manège s'est fâché : il disait que ça faisait mauvais effet sur ses clients.

Pour nous reposer un peu, nous avons cherché quelque chose de tranquille à faire. Nous avons décidé d'aller dans le labyrinthe. C'est chouette comme attraction. Il y a plein de couloirs avec des murs en verre transparent, et quand on est dedans, on ne les voit pas, les murs, et c'est très difficile de trouver son chemin. Les gens qui sont dehors vous voient essayer de sortir et ils rient beaucoup, beaucoup plus, en tout cas, que ceux qui sont dans le labyrinthe.

D'abord, on a essayé de se suivre les uns les autres, et puis on a fini par se perdre. On entendait le sifflet de Rufus et Eudes qui criait que si on ne sortait pas de là, il allait donner un coup de poing sur le nez de quelqu'un. Alceste, lui, s'est mis à pleurer, parce qu'il avait faim et qu'il croyait qu'il ne sortirait pas à temps pour le dîner. Tout d'un coup, j'ai vu quelqu'un, dehors, qui ne riait pas : c'était mon papa. « Sortez de là, garnements ! », il a crié. Nous, on voulait bien, mais on ne savait pas comment. Alors, papa est entré nous chercher dans le labyrinthe. J'ai voulu aller à sa rencontre, mais je me suis

trompé de couloir et je me suis trouvé dehors avec Alceste qui me suivait de près. Tandis que je regardais et que j'essayais d'aider les autres qui étaient encore dans le labyrinthe, en leur expliquant comment j'étais sorti, Alceste a filé pour acheter des sandwiches. Rufus est sorti ensuite avec Eudes et Geoffroy.

Celui qui n'arrivait pas à sortir, c'était papa, et en l'attendant, nous avons fait comme Alceste et nous avons mangé des sandwiches, assis sur l'herbe, devant le labyrinthe. C'est à ce moment qu'est arrivé le papa de Rufus, et il n'avait pas l'air de rigoler, lui non plus : il a secoué Rufus, il lui a dit qu'il était six heures du soir et que ce n'était pas des heures pour rester dehors, surtout pour des enfants sans surveillance. Alors, Rufus lui a dit que nous étions avec mon papa et que nous l'attendions, d'ailleurs, parce qu'il était dans le labyrinthe.



Le papa de Rufus s'est fâché tout rouge et il a demandé au patron du labyrinthe d'aller chercher papa. Le patron y est allé en rigolant et il a ramené papa, qui avait l'air fâché. « Alors, a

dit le papa de Rufus, c'est comme ça que vous surveillez les enfants, c'est ça, l'exemple que vous leur donnez ? » « Mais, a dit mon papa, tout ça c'est de la faute de votre garnement de Rufus ; c'est lui qui a entraîné les autres à la fête foraine ! » « Ah ! oui ? a demandé le papa de Rufus, dites-moi, c'est bien à vous la voiture grise qui est garée sur le passage clouté ? » « Oui, et alors ? », a répondu mon papa.

Alors, le papa de Rufus a donné une contravention à mon papa.

## Les devoirs

QUAND PAPA EST REVENU DE SON BUREAU, CE SOIR, il portait un gros cartable sous le bras, et il n'avait pas l'air content du tout.

— Je voudrais que nous dînions de bonne heure, a dit papa. Je ramène du travail qui doit être prêt pour demain matin.

Maman a fait un gros soupir et elle a dit qu'elle allait servir tout de suite, et moi j'ai commencé à raconter à papa ce que j'avais fait à l'école aujourd'hui, mais papa ne m'a pas écouté ; il a commencé à sortir des tas de papiers de son cartable et à les regarder. Et c'est dommage que papa ne m'ait pas écouté, parce que ça avait bien marché aujourd'hui à l'école : j'ai mis trois buts à Alceste. Et puis maman est arrivée et elle a dit que c'était servi.

On a très bien mangé ; en général, on mange bien, à la maison : on a eu du potage, du bifteck avec de la purée ; c'est rigolo, la purée, parce qu'on peut faire des dessins dessus avec la fourchette, et du gâteau qui restait de midi. Ce qui était embêtant, c'est que personne ne parlait et quand j'ai voulu expliquer de nouveau à papa le coup des trois buts, il m'a dit : « Mange ! »

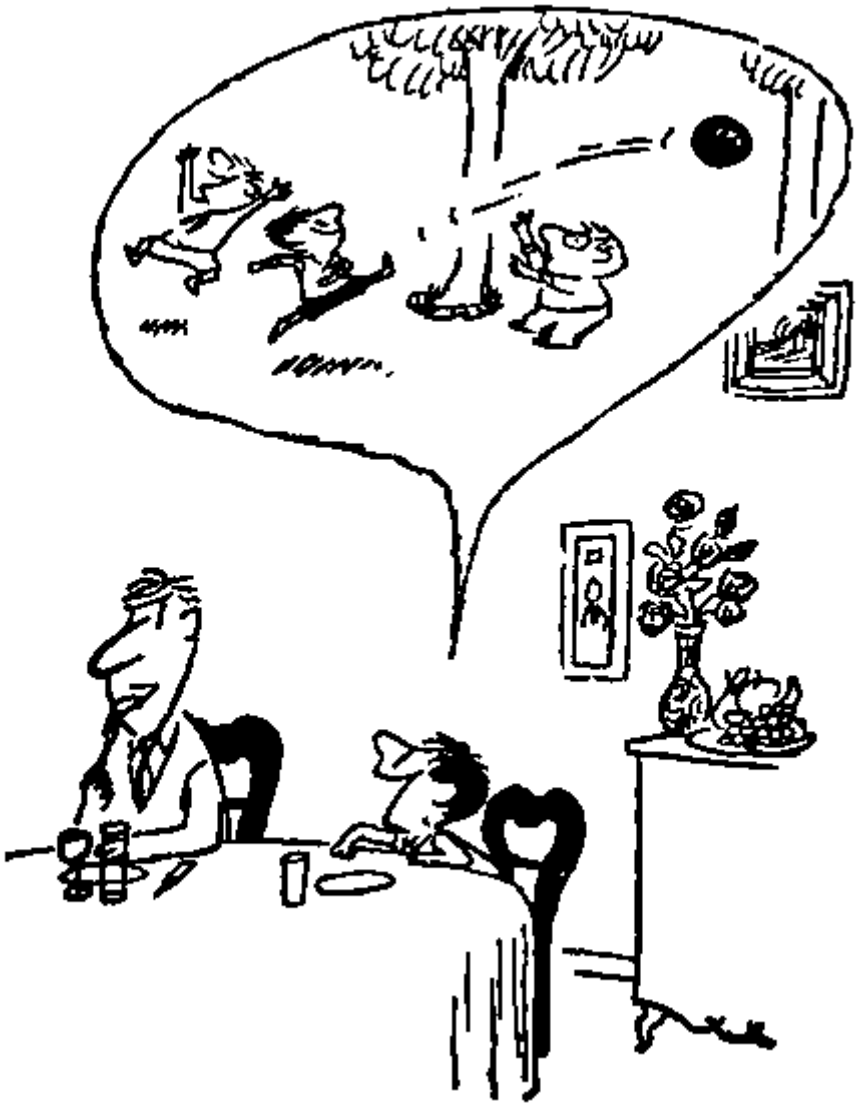
Après le dîner, pendant que maman lavait les assiettes dans la cuisine, papa et moi nous sommes allés dans le salon. Papa a mis ses papiers sur la table, où il y avait le vase rose avant qu'il se casse, et moi j'ai joué avec ma petite auto sur le tapis. Vroum !

— Nicolas ! Cesse ce vacarme ! a crié papa.

Alors, moi, je me suis mis à pleurer et maman est venue en courant.

— Qu'est-ce qui se passe ? elle a demandé.

— Il se passe que j'ai du travail, et qu'il me faut la paix ! a répondu papa.



Alors, maman m'a dit que je devais être gentil et que je ne devais pas déranger papa si je ne voulais pas monter tout de suite me coucher. Comme je ne voulais pas monter tout de suite me coucher (le soir, d'habitude, je n'ai pas sommeil), j'ai demandé si je pouvais lire le livre que m'avait donné tonton Eugène, la dernière fois qu'il était venu à la maison. Maman m'a dit que c'était une très bonne idée. Alors, je suis allé chercher le livre de tonton Eugène, et c'est un livre très chouette, avec une bande de copains qui cherchent un trésor, mais ils ont du mal à le trouver, parce qu'ils n'ont que la moitié de la carte qui pourrait les conduire jusqu'au trésor, et la moitié qu'ils ont ne sert à rien s'ils ne trouvent pas l'autre moitié. Et hier, quand maman a éteint la lumière dans ma chambre, j'étais arrivé à un

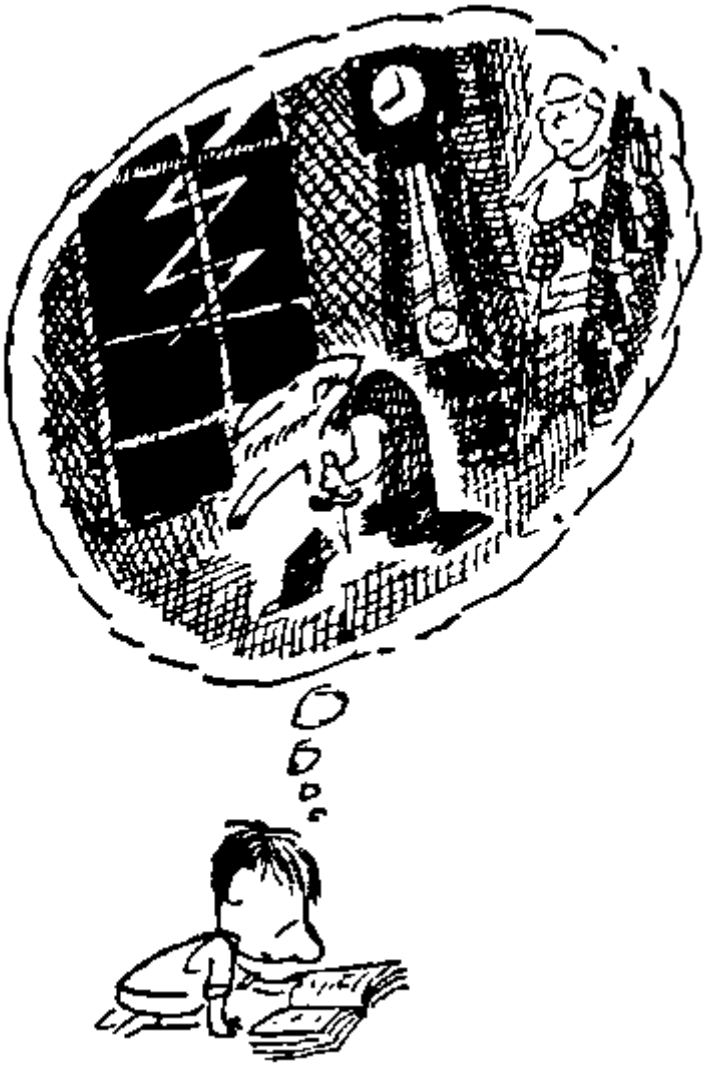
moment terrible, là où Dick, c'est le chef des copains, se trouvait dans une vieille maison avec un bossu.

Et papa s'est mis à crier :

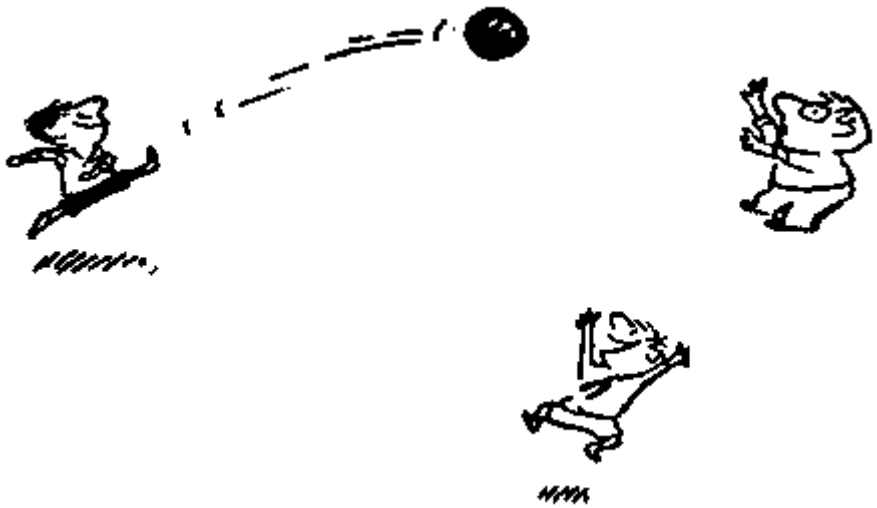
— Saleté de stylo ! Voilà qu'il se met à ne plus écrire, maintenant ! Nicolas ! Va me chercher ton stylo.

Alors, j'ai laissé mon livre sur le tapis et je suis allé dans ma chambre chercher le stylo que m'avait donné mémé, et je l'ai prêté à papa.

Autour de la maison du bossu, il y avait un drôle d'orage, avec des éclairs et du tonnerre, mais Dick n'avait pas peur ; et puis maman est venue de la cuisine et elle s'est assise dans le fauteuil, en face de papa.



— Je trouve, a dit maman, que M. Moucheboume exagère. Pour ce qu'il te paie, il pourrait éviter de te donner du travail à faire en dehors des heures de bureau.



— Si tu as une meilleure situation à m'offrir, a dit papa, tu serais gentille de me la signaler.

— Bravo ! a dit maman. C'est très fin ce que tu viens de dire là !

— Je ne cherche pas à être fin, a crié papa. Je cherche à finir ce travail pour demain matin, si ma chère famille le permet !

— En ce qui me concerne, a dit maman, tu as ma permission. Je monte écouter la radio dans notre chambre. Nous reprendrons cette conversation demain, quand tu seras calmé.

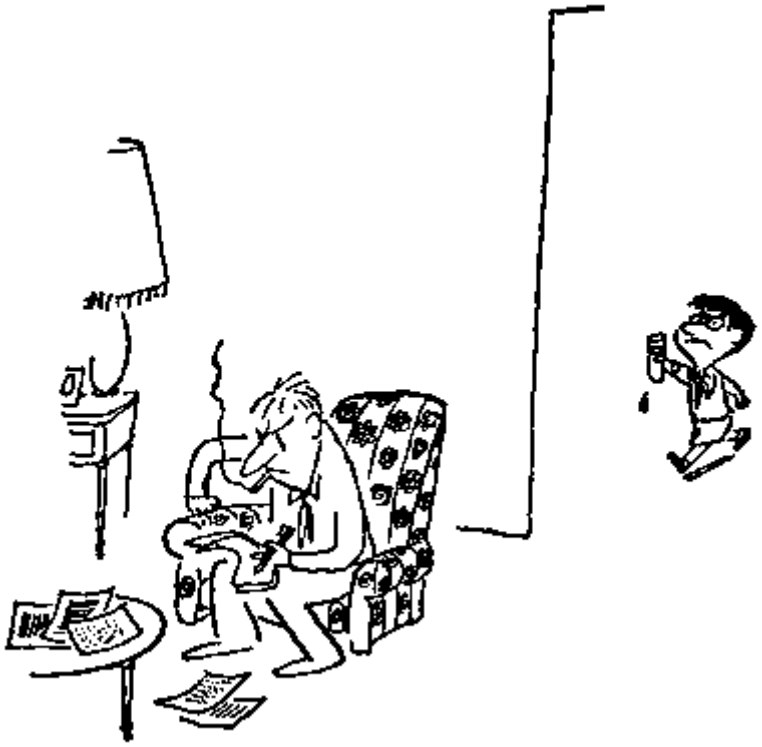
Et maman est montée dans sa chambre. Moi, je me suis remis à lire le livre de tonton Eugène, avec le coup, là, de Dick, le chef des copains, dans la maison du bossu. Il y avait un orage terrible, mais Dick n'avait pas peur ; et un des papiers de papa est tombé sur le tapis.

— Zut ! a dit papa. Nicolas ! Ramasse-moi ce papier et va fermer cette porte, là-bas ! C'est extraordinaire qu'on ne sache pas fermer les portes dans cette maison !

Alors, j'ai ramassé le papier, et je suis allé fermer la porte de la salle à manger, c'est vrai qu'on oublie toujours de fermer les portes à la maison, et ça fait des courants d'air ; et puis papa m'a crié que puisque j'y étais, que j'aille lui chercher un verre d'eau dans la cuisine. Quand j'ai ramené le verre d'eau à papa, je me

suis remis au chouette livre de tonton Eugène, avec l'histoire des copains qui ont la moitié de la carte pour trouver le trésor, et un autre papier de papa est tombé sur le tapis et papa m'a dit d'aller fermer la porte de la cuisine.

Quand je suis revenu, papa m'a demandé comment j'écrivais « appartenir » ; alors, moi je lui ai dit que je l'écrivais avec deux « p », deux « t » et deux « n ». Alors papa a fait un gros soupir et il m'a dit d'aller lui chercher le dictionnaire qui était dans la bibliothèque. Avant de l'apporter à papa, j'ai regardé dans le dictionnaire, mais je n'ai pas trouvé « appartenir ». Peut-être que ça s'écrit sans « h ».



J'ai donné le dictionnaire à papa, je me suis couché sur le tapis et je suis arrivé au moment où Dick, pendant l'orage avec les éclairs et le tonnerre, marchait dans les couloirs de la maison du bossu, et puis on a sonné à la porte.

— Va ouvrir, Nicolas, m'a dit papa.

Je suis allé, et c'était M. Blédurt. M. Blédurt, c'est notre voisin, et il aime bien taquiner papa, mais papa n'aime pas toujours que M. Blédurt le taquine.

— Salut, Nicolas, m'a dit M. Blédurt. Ton malheureux père est là ?

— Retourne dans ta niche, Blédurt, a crié papa du salon. Ce n'est pas le moment de venir me déranger ! Va-t'en !

Alors, M. Blédurt est venu avec moi dans le salon, et pendant que je me remettais à lire là où Dick est dans le couloir de la maison du bossu, pendant l'orage, M. Blédurt a dit :

— Je venais voir si tu ne voulais pas jouer aux dames.

— Tu ne vois pas que je suis occupé, non ? a dit papa. J'ai un travail important à finir pour demain matin.

— Tu te laisses faire par ton patron, et il en profite, a dit M. Blédurt. Moi, je suis un travailleur indépendant, mais si j'avais un patron, et si mon patron voulait me donner du travail en dehors des heures de bureau, je lui dirais à mon patron, je lui dirais…

— Tu ne lui dirais rien du tout, a crié papa. D'abord parce que tu es un dégonflé, et ensuite parce qu'aucun patron ne voudrait de toi.

— Qui est un dégonflé, et qui ne voudrait pas de qui ? a demandé M. Blédurt.

— Tu m'as entendu, a dit papa. Si tu ne comprends pas facilement, ce n'est pas ma faute. Maintenant, laisse-moi travailler.

— Ah ! oui ? a demandé M. Blédurt.

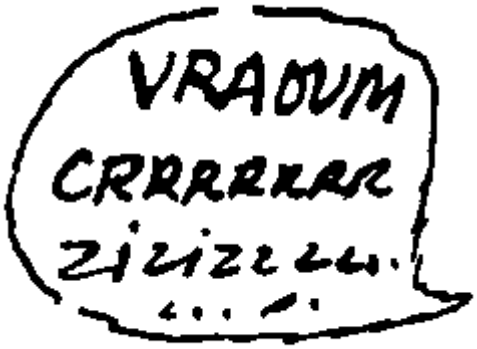
— Oui, a répondu papa.

Alors, moi, j'ai ramassé mon livre, je l'ai mis sous mon bras et j'ai crié :

— J'en ai assez ! Je monte me coucher !

Et je suis parti, pendant que papa et M. Blédurt, qui se tenaient par la cravate, me regardaient avec des grands yeux tout étonnés. C'est vrai, quoi, à la fin, c'était la vingtième fois que je relisais la même page de mon livre !

Vous voulez que je vous dise ? Moi je trouve qu'on leur donne trop de travail, à nos papas. Alors, nous, quand nous revenons à la maison, fatigués par toute une journée à l'école, eh bien, il n'y a rien à faire pour avoir un peu de tranquillité !


VRAOUM
CRRRRRRR
ZIZIZZZZ...

## Flatch flatch

ALLONS, NICOLAS ! C'est l'heure de prendre ton bain, m'a dit maman, et moi je lui ai dit que non, que c'était pas la peine, qu'après tout, je n'étais pas si sale que ça, et qu'à l'école Maixent a toujours les genoux sales et que pourtant sa maman ne le baigne pas souvent, et que je prendrais un bain demain sans faute, et que ce soir, je ne me sentais pas bien du tout. Alors, maman a dit que c'était toujours la même comédie avec moi, que pour me faire prendre un bain, c'était terrible et qu'après c'était tout un travail pour me faire sortir de la baignoire, et qu'elle en avait assez, et papa est arrivé.

— Alors, Nicolas, m'a dit papa, qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Pourquoi ne veux-tu pas prendre ton bain ? C'est agréable pourtant, un bain !

Alors moi j'ai dit que non, que ce n'était pas agréable du tout, que maman me passait l'éponge sur la figure, flatch, flatch, et qu'elle me mettait du savon partout dans les yeux et dans le nez, et que ça piquait, et que je n'étais pas si sale que ça, et que demain sans faute je prendrais un bain, parce que ce soir je ne me sentais pas bien.

— Et si tu le prenais tout seul, ton bain, m'a demandé papa, tu serais d'accord ? Comme ça, tu ne te mettrais pas du savon dans les yeux.

— Mais c'est de la folie, a dit maman ; il est trop petit ! Il ne saura jamais prendre son bain tout seul, voyons !

— Trop petit ? a dit papa. Mais c'est un grand garçon, notre Nicolas, ce n'est plus un bébé, et il peut très bien prendre son bain tout seul ; n'est-ce pas, Nicolas ?

— Oh ! oui, j'ai dit. Et puis, à l'école, les copains, Alceste, Rufus et Clotaire m'ont dit qu'ils prennent leur bain tout seuls. C'est vrai, quoi, à la fin, à la maison, moi, c'est jamais comme les autres !

Bien sûr, je n'ai pas parlé de Geoffroy, qui m'a dit que c'était sa gouvernante qui le baignait. Mais il ne faut pas croire tout ce qu'il dit, Geoffroy ; il est drôlement menteur.

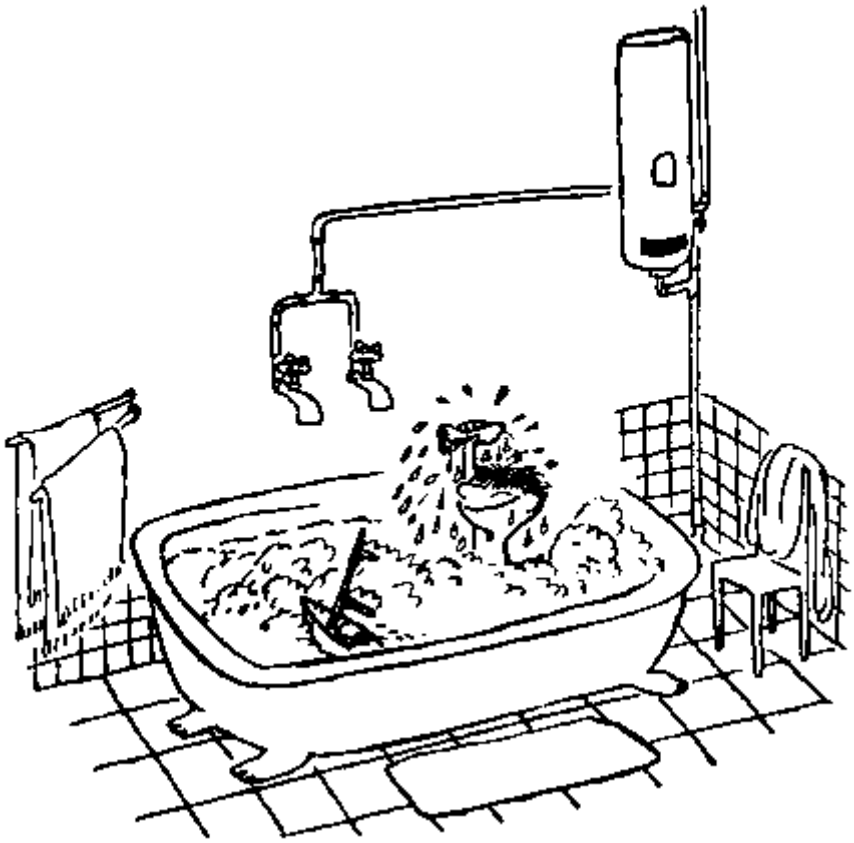
— Parfait ! a dit papa à maman. Alors, va lui faire couler son bain, à cet homme. Il va se débrouiller comme un grand.

Maman, elle a hésité, et puis elle m'a regardé avec des yeux tout drôles, et puis elle est partie très vite en disant qu'elle allait faire couler le bain et que je me dépêche pour que l'eau ne refroidisse pas. Moi, j'ai été étonné que maman ait l'air si embêté.

— C'est que, m'a expliqué papa, il y a des fois où ça lui fait de la peine à ta maman, de te voir grandir. D'ailleurs, tu comprendras plus tard qu'avec les femmes, il ne faut pas chercher à comprendre.

Papa, il dit comme ça, des fois, des choses qui ne veulent rien dire, pour rigoler. Il m'a passé la main sur les cheveux et il m'a dit de me dépêcher, parce que maman m'appelait de la salle de bains. Elle avait une drôle de voix, maman !

Moi, j'étais drôlement fier de prendre mon bain tout seul, parce que c'est vrai, ça fait au moins deux anniversaires que je suis un grand. Et puis, pour le coup de l'éponge, moi, je la passerai autour de la figure, mais pas dessus. Et je suis allé dans ma chambre pour prendre les choses dont j'avais besoin pour le bain. J'ai pris le petit bateau à voile qui n'a plus de voile ; c'est dommage et il faudra que je lui en remette une ! J'ai pris aussi le bateau en fer qui a une cheminée et une hélice ; il ne flotte pas très bien, mais il est chouette pour jouer au bateau qui coule, comme dans un film que j'ai vu, mais où tout le monde était sauvé, même le commandant du bateau qui ne voulait pas se jeter à l'eau. Et avec un chouette costume comme le sien, moi non plus j'aurais pas voulu !



J’ai pris la petite auto bleue pour faire l’accident de l’auto qui tombe dans la mer ; j’ai pris le bateau de guerre, celui qui avait des canons avant que je le prête à Alceste ; et j’ai pris les trois soldats de plomb et le petit cheval de bois pour faire les passagers.

Je n’ai pas pris l’ours à cause des poils qui lui restent, parce que les autres, je les ai enlevés avec le vieux rasoir de papa, celui qui ne marche plus ; c’est vrai, une fois, je l’avais mis dans l’eau, l’ours, et il a laissé des poils partout dans la baignoire, et maman n’a pas été contente. Et puis l’ours n’était pas très beau après le coup du bain, et moi, je n’aime pas faire du mal à mes jouets. Je suis très soigneux.

Quand maman m’a vu entrer dans la salle de bains avec mes jouets, elle a ouvert les yeux tout grand.

— Tu ne vas pas mettre toutes ces saletés dans la baignoire ? elle m’a dit.

— Allons, chérie, a dit papa qui est arrivé, laisse Nicolas se débrouiller tout seul. Qu'il se baigne comme il l'entend. Il faut qu'il prenne conscience de ses responsabilités.

— Mais tu ne crois pas que c'est dangereux de le laisser tout seul ? a demandé maman.

— Dangereux ? a dit papa en rigolant. Tu ne crois tout de même pas qu'il va se noyer dans la baignoire, non ? Tu ne fais pas tant d'histoires à la plage, quand il va dans la mer. Allez, viens, laissons-le.

— Ne reste pas trop longtemps, et lave-toi bien derrière les oreilles, et si tu as besoin de moi, appelle-moi, je viendrai te voir tout à l'heure, et ne touche pas aux robinets, m'a dit maman.

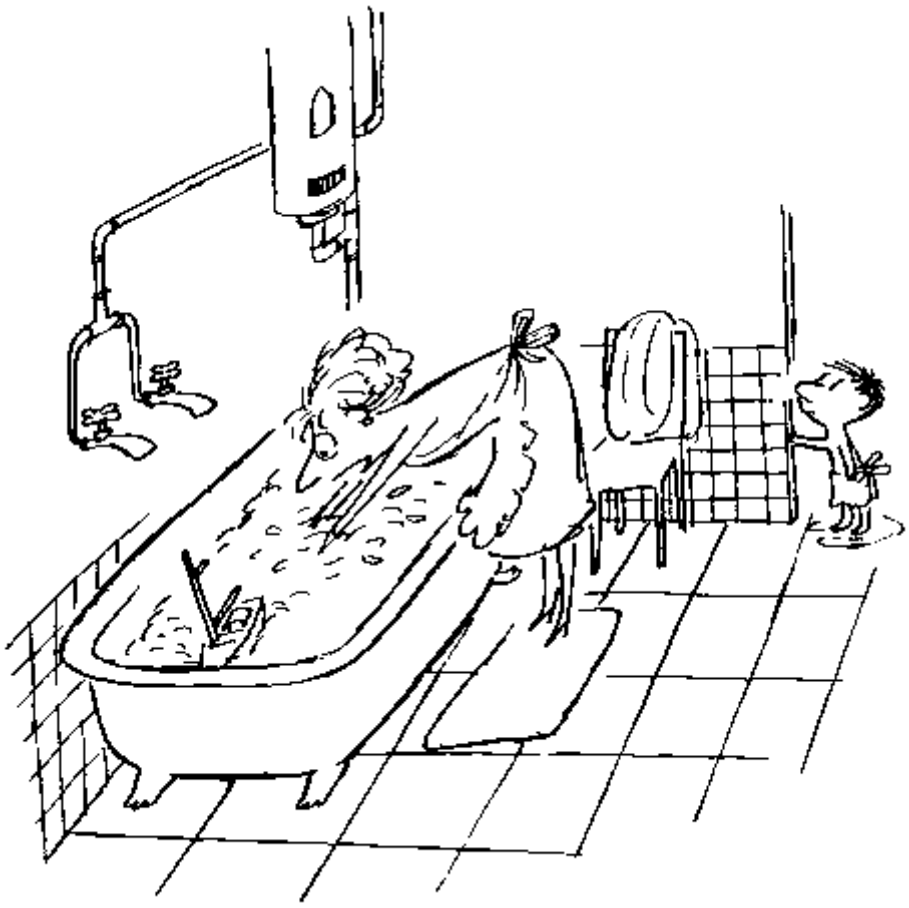
Et puis, elle s'est mouchée et elle est partie avec papa qui rigolait.

Moi, je me suis vite déshabillé et je me suis mis dans la baignoire ; l'eau était un peu trop chaude, houlà houlà, mais on s'y habitue vite. J'ai commencé à jouer avec le savon ; c'est un savon très chouette qui fait des tas de mousse, et puis, j'ai pris l'éponge et je l'ai appuyée sur mon cou ; c'est rigolo avec l'eau qui en sort, et puis maman a ouvert la porte :

— Ça va ? elle a demandé.

— Laisse-le un peu tranquille, a crié papa d'en bas. Tu exagères, à la fin ! Il n'a plus cinq ans !

Et maman est partie. Alors, comme à cause du savon on ne pouvait plus voir à travers l'eau, c'était tout à fait comme la mer. J'ai pris le bateau sans voile et je l'ai mis dans l'eau, au port, contre le bord de la baignoire, et puis j'ai fait couler le bateau avec la cheminée, avec les trois soldats et le cheval dedans. Mais il a coulé drôlement vite, le bateau, et le seul qui s'est sauvé, c'est le cheval, qui flottait parce qu'il était en bois, et j'ai fait comme si lui aussi était un bateau.



Et puis, je me suis rappelé du petit scaphandrier que m'a envoyé mémé, et je me suis dit qu'il serait chouette pour aller chercher les soldats. Alors, je suis sorti de la baignoire, sans m'essuyer et sans m'habiller pour faire plus vite, et j'ai couru dans ma chambre. Il faisait drôlement froid.

J'étais à peine entré dans ma chambre que j'ai entendu un grand cri terrible dans la salle de bains ; j'y suis allé en courant, et j'ai vu maman penchée sur la baignoire, en train de remuer l'eau, comme si elle cherchait les soldats.

— Qu'est-ce qu'il y a ? j'ai demandé.

Alors, ça a été terrible ! Maman s'est retournée d'un coup, elle a crié, elle m'a pris dans ses bras, ça a mouillé toute sa robe, et puis elle m'a donné deux grosses claques, mais pas sur la figure, et nous avons pleuré tous les deux.

Il a vraiment raison, papa, quand il dit que les mamans faut pas chercher à comprendre. Et puis le pire, c'est que pour prendre mon bain tout seul, comme un grand, c'est fichu ; c'est

de nouveau maman qui me fait le coup de l’éponge sur la figure, flatch, flatch.

## Le repas de famille

AUJOURD'HUI, C'EST UN CHOUETTE JOUR ! C'est l'anniversaire de mémé, qui est la maman de ma maman, et tous les ans, pour l'anniversaire de mémé, la famille se réunit dans un restaurant pour déjeuner et on rigole bien.

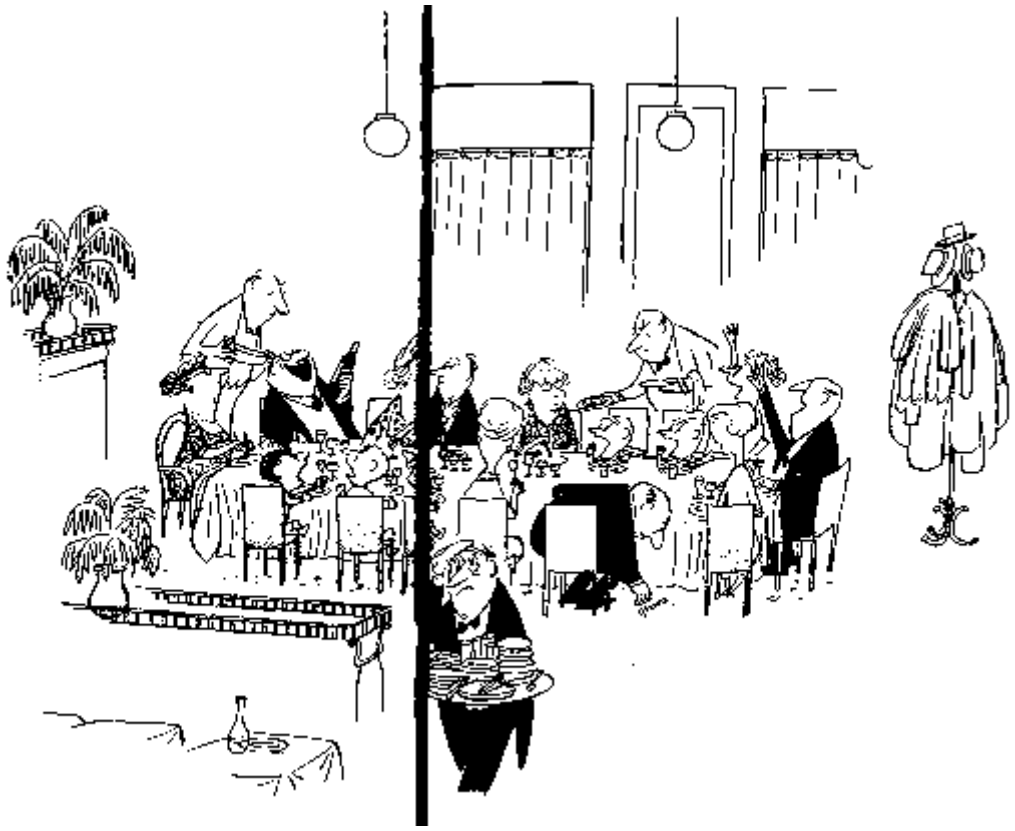
Quand papa, maman et moi sommes arrivés au restaurant, tout le monde était déjà là. Il y avait une grande table au milieu du restaurant, avec des fleurs dessus et la famille autour qui criait, riait et nous disait bonjour. Les autres clients du restaurant ne criaient pas, mais ils riaient.

Nous sommes allés embrasser mémé, qui était assise au bout de la table, et papa lui a dit : « Chaque année qui passe vous rajeunit, belle-mère. » Et mémé lui a répondu : « Vous par contre, gendre, vous avez l'air fatigué, vous devriez faire attention. » Et puis, il y avait l'oncle Eugène, le frère de papa, qui est gros, rouge et qui rit tout le temps. « Comment vas-tu… yau de poêle ? », il a dit à papa et ça m'a fait rigoler parce que je ne la connaissais pas, celle-là, et je la répéterai aux copains. J'aime bien l'oncle Eugène : il est très drôle, il raconte toujours des blagues. Ce qui est dommage, c'est que, quand il commence à les raconter, on me fait sortir. Il y avait aussi l'oncle Casimir, qui ne dit jamais grand-chose, et la tante Mathilde, qui parle

tout le temps ; la tante Dorothée, qui est la plus vieille et qui gronde tout le monde ; Martine, qui est la cousine de maman et qui est drôlement jolie, et papa le lui a dit et maman a dit à Martine que c'était vrai, mais qu'elle devrait changer de coiffeur parce que sa mise en plis était ratée. Il y avait aussi l'oncle Sylvain et la tante Amélie, qui est souvent malade ; elle a eu des tas d'opérations et elle les raconte tout le temps. Elle a raison de les raconter, parce que les opérations ont drôlement réussi : tante Amélie a vraiment bonne mine. Et puis, il y avait mes cousins à moi, que je ne vois pas souvent parce qu'ils habitent très loin. Il y a Roch et Lambert, qui sont un peu plus petits que moi et qui sont tout pareils parce qu'ils sont nés le même jour ; leur sœur Clarisse qui a mon âge et une robe bleue, et le cousin Eloi, qui est un peu plus grand que moi, mais pas beaucoup.

Tous les grands nous ont caressé la tête à Roch, Lambert, Clarisse, Eloi et moi. Ils nous ont dit qu'on avait beaucoup grandi, ils nous ont demandé si on travaillait bien à l'école, combien ça faisait 8 fois 12 et l'oncle Eugène m'a demandé si j'avais une fiancée et maman a dit : « Eugène, vous ne changerez jamais. »

« Bon, a dit mémé, si on s'asseyait, il se fait tard. » Alors, chacun a commencé à chercher où s'asseoir. Eugène a dit qu'il allait placer tout le monde. « Martine, il a dit, vous vous mettrez là à côté de moi, Dorothée à côté de mon frère… » Mais papa l'a interrompu en disant que ce n'était pas la bonne façon, que lui il pensait… Alors, tante Dorothée n'a pas laissé finir papa, elle lui a dit qu'on n'était pas plus aimable et qu'on se voyait pas souvent et qu'on pourrait faire un effort pour être poli. Martine s'est mise à rigoler, mais papa ne rigolait pas ; il a dit à l'oncle Eugène qu'il fallait toujours qu'il se fasse remarquer ; mémé a dit que ça commençait bien et un garçon qui paraissait plus important que les autres s'est approché de mémé et il a dit qu'il se faisait tard et mémé a dit que le maître d'hôtel avait raison et que tout le monde se place n'importe comment et tout le monde s'est assis, la cousine Martine à côté de l'oncle Eugène et la tante Dorothée à côté de papa.



« J'ai pensé, a dit le maître d'hôtel, que nous pourrions mettre les enfants ensemble au bout de la table. » « Très bonne idée », a dit maman. Mais Clarisse, alors, s'est mise à pleurer en disant qu'elle voulait rester avec les grands et avec sa maman et qu'il fallait qu'on lui coupe sa viande et que ce n'était pas juste et qu'elle allait être malade. Tous les autres clients du restaurant avaient cessé de manger et nous regardaient. Le maître d'hôtel est venu en courant, il avait l'air assez embêté. « Je vous en prie, il a dit, je vous en prie. » Alors, tout le monde s'est levé pour laisser une place pour Clarisse à côté de sa maman, tante Amélie. Quand ils se sont rassis, tout le monde avait changé de place, sauf l'oncle Eugène qui était toujours à côté de Martine et papa qui était entre tante Dorothée et tante Amélie qui a commencé à lui raconter une opération terrible.

J'étais assis au bout de la table avec Roch, Lambert et Eloi. Les garçons ont commencé à apporter des huîtres.

— Pour les enfants, a dit tante Mathilde, pas d'huîtres, un peu de charcuterie.

— Pourquoi est-ce que je n'aurais pas d'huîtres ? a crié Eloi.

— Parce que tu n'aimes pas ça, mon chéri, a répondu tante Mathilde, qui est la maman d'Eloi.

— Si, j'aime ça ! a crié Eloi. Je veux des huîtres !

Le maître d'hôtel s'est approché, très embêté, et tante Mathilde a dit : « Donnez quelques huîtres au petit. »

« Drôle de système d'éducation », a dit tante Dorothée. Ça, ça n'a pas plu à tante Mathilde. « Ma chère Dorothée, elle a dit, laissez-moi élever mon enfant comme je l'entends. De toute façon, comme célibataire, vous n'y connaissez rien, à l'éducation des enfants. » Tante Dorothée s'est mise à pleurer, elle a dit que personne ne l'aimait et qu'elle était très malheureuse, comme fait Agnan à l'école quand on lui dit qu'il est le chouchou de la maîtresse. Tout le monde s'est levé pour consoler tante Dorothée et puis le maître d'hôtel est arrivé avec les garçons qui

portaient des tas d'huîtres. « Assis ! » a crié le maître d'hôtel. La famille s'est assise et j'ai vu que papa avait essayé de changer de place, mais il n'a pas réussi.

— T'as vu ? m'a dit Eloi, moi j'ai des huîtres.

Je n'ai rien dit et je me suis mis à manger mon saucisson. Eloi, il regardait ses huîtres, mais il ne les mangeait pas.

— Alors, a demandé tante Mathilde, tu ne les manges pas, tes huîtres ?

— Non, a dit Eloi.

— Tu vois que maman avait raison, a dit tante Mathilde, tu ne les aimes pas, les huîtres.

— Je les aime, a crié Eloi, mais elles sont pas fraîches !

— Belle excuse, a dit tante Dorothée.

— Ce n'est pas une excuse, a crié tante Mathilde : si le petit dit que ces huîtres ne sont pas fraîches, c'est qu'elles ne sont pas fraîches. D'ailleurs, moi aussi je leur trouve un drôle de goût !

Le maître d'hôtel est arrivé, l'air drôlement nerveux.

— Je vous en prie, il a dit, je vous en prie !

— Vos huîtres ne sont pas fraîches, a dit tante Mathilde, n'est-ce pas, Casimir ?

— Oui, a dit oncle Casimir.

— Ah ! Vous voyez ? Je ne le lui fais pas dire ! a dit la tante Mathilde.

Le maître d'hôtel a poussé un gros soupir et il a fait enlever les huîtres, sauf celles de tante Dorothée.

Après, on a apporté le rôti ; il était drôlement bon. L'oncle Eugène racontait des blagues, mais à voix très basse, et la cousine Martine riait tout le temps. La tante Amélie, en coupant sa viande, parlait à papa et papa a cessé de manger et puis tante Amélie a dû partir en courant parce que Roch et Lambert ont été malades. « Bien sûr, a dit tante Dorothée, à force de gaver les enfants… » Le maître d'hôtel était à côté de notre table, il n'avait pas bonne mine et il s'essuyait la figure avec son mouchoir.

Eloi, au dessert (un gâteau !), a commencé à me raconter que, dans son école, ses copains étaient terribles et que lui, il était le chef de la bande. Moi, ça m'a fait rigoler, parce que mes copains sont meilleurs que les siens, Alceste, Geoffroy, Rufus, Eudes et les autres, ça n'a rien à voir avec les copains d'Eloi. « Tes copains, c'est des minables, j'ai dit à Eloi, et puis, moi aussi, je suis chef de la bande et toi tu es bête. » Alors, on s'est battus. Papa, maman et tante Mathilde sont venus nous séparer et puis ils se sont disputés entre eux ; Clarisse s'est mise à pleurer, tout le monde s'est levé et criait, même les autres clients et le maître d'hôtel.

Quand nous sommes rentrés chez nous, papa et maman n'avaient pas l'air content.

Je les comprends ! C'est triste de penser qu'il va falloir attendre un an, maintenant, jusqu'au prochain repas de famille...

## La tarte aux pommes

APRÈS DÉJEUNER, maman a dit : « Pour le dessert, ce soir, je fais une tarte aux pommes », alors, moi, j'ai dit : « Chic », mais papa a dit : « Nicolas, cet après-midi, je dois travailler à la maison. Alors, il faut que tu sois bien sage jusqu'au dîner, sinon, pas de tarte aux pommes. »

Moi, j'ai promis de ne pas faire le guignol, parce que les tartes aux pommes de maman sont drôlement chouettes. Il faudra que je fasse attention de ne pas faire de bêtises, parce qu'il y a des fois où on a vraiment envie d'être sage, et puis, bing ! il se passe quelque chose. Et papa, il ne rigole pas : quand il dit pas de tarte aux pommes, c'est pas de tarte aux pommes, même si on pleure et si on dit qu'on va quitter la maison et qu'on vous regrettera beaucoup.

Alors, je suis sorti dans le jardin, pour ne pas déranger papa qui travaillait dans le salon. Et puis, Alceste est venu. Alceste, c'est un copain de l'école, un gros qui mange tout le temps. « Salut ! il m'a dit, Alceste, qu'est-ce que tu fais ?

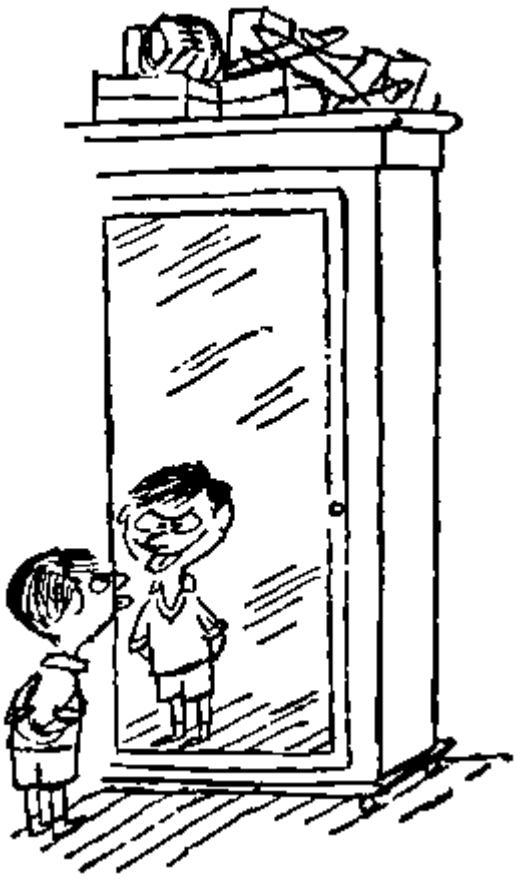
— Rien, j'ai répondu. Il faut que je sois sage jusqu'à ce soir si je veux avoir de la tarte aux pommes pour le dessert. » Alceste a commencé à remuer la langue des tas de fois sur ses lèvres, et puis il s'est arrêté pour me dire : « Et tu crois que si je suis sage,

moi aussi, j'aurai de la tarte aux pommes ? » Moi, je lui ai dit que je ne savais pas, parce que je n'avais pas le droit d'inviter des copains sans la permission de mon papa et de ma maman, alors Alceste a dit qu'il allait demander à mon papa de l'inviter pour le dîner, et j'ai dû l'attraper par la ceinture, alors qu'il allait entrer dans la maison. « Ne fais pas ça, Alceste, je lui ai dit. Si tu déranges mon papa, personne n'aura de la tarte aux pommes, ni toi ni moi. » Alceste s'est gratté la tête, il a sorti un petit pain au chocolat de sa poche, a mordu dedans, et il a dit : « Bon, tant pis, je m'en passerai. À quoi on joue ? » Moi, j'ai dit à Alceste qu'on jouerait à quelque chose qui ne fasse pas de bruit, et on a décidé de jouer aux billes à voix basse.

Moi, aux billes, je suis terrible, et, en plus, Alceste joue avec une seule main, parce que l'autre est toujours occupée à mettre des choses dans sa bouche, alors, j'ai gagné des tas de billes, et ça, ça n'a pas plu à Alceste. « Tu triches », il m'a dit. « Eh ben, ça alors, j'ai dit, je triche, moi ? C'est toi qui ne sais pas jouer, voilà tout !

— Moi, je sais pas jouer ? a crié Alceste. Moi, je joue mieux que tout le monde, mais pas avec des tricheurs, rends-moi mes billes ! » J'ai dit à Alceste de ne pas crier, parce que sinon, pour la tarte aux pommes, c'était fichu, alors Alceste m'a dit que si je ne lui rendais pas ses billes, il se mettrait à crier et même à chanter. Je lui ai rendu ses billes et je lui ai dit que je ne lui parlerais plus jamais. « Bon, on joue encore ? », m'a demandé Alceste. Moi, je lui ai dit que non, que pour la tarte aux

pommes, il valait mieux que je monte lire dans ma chambre jusqu'au dîner. Alors, Alceste m'a dit : « À demain », et il est parti. Je l'aime bien, Alceste. C'est un copain.

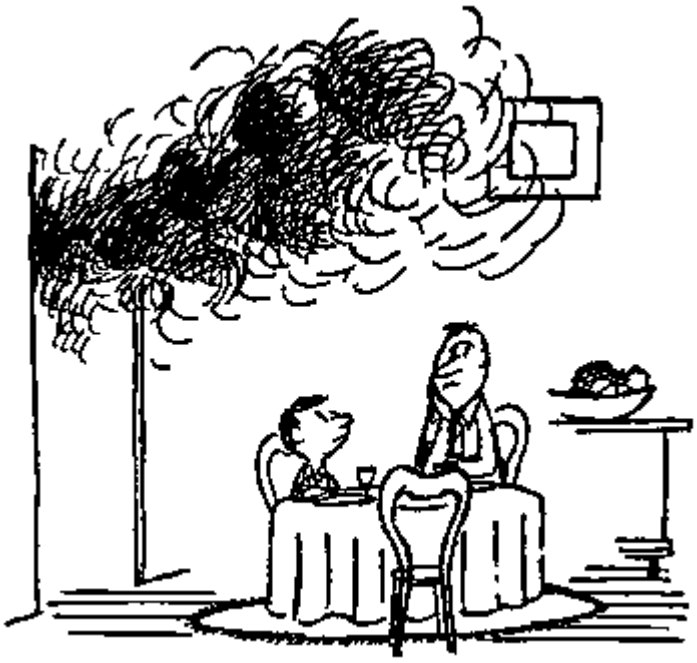


Dans ma chambre, j'ai pris un livre que mémé m'a donné et où ça raconte l'histoire d'un petit garçon qui cherche son papa dans le monde entier, alors, il prend des avions et des sous-marins et il va en Chine et chez les cow-boys, et comme je l'avais déjà lu, ça ne m'a pas tellement amusé. J'ai pris mes crayons de couleur et j'ai commencé à peindre une des images, celle où le petit garçon est dans le dirigeable. Et puis, je me suis rappelé que papa n'aime pas que je salisse mes livres, parce qu'il dit que les livres, c'est des amis, et qu'il faut être chouette avec eux. Alors, j'ai pris une gomme pour effacer les couleurs, mais ça ne partait pas vite, alors, j'ai appuyé plus fort avec la gomme, et la page s'est déchirée. J'ai eu envie de pleurer, pas tellement pour le livre, parce que je savais qu'à la fin le petit garçon retrouvait

son papa sur une île déserte, mais à cause de mon papa à moi, qui pouvait monter dans ma chambre et me priver de tarte aux pommes. Je n'ai pas pleuré pour ne pas faire de bruit, j'ai arraché le morceau de la page et j'ai remis le livre à sa place. Pourvu que papa ne se souvienne pas de l'image du dirigeable !

J'ai ouvert la porte de mon placard et j'ai regardé mes jouets. J'ai bien pensé à jouer avec mon train électrique, mais, une fois, le train a fait des tas d'étincelles, toutes les lumières de la maison se sont éteintes, et papa m'a beaucoup grondé, surtout après qu'il soit tombé dans l'escalier de la cave, où il était allé pour arranger la lumière. Il y avait l'avion aussi, celui qui a des ailes rouges et une hélice qui se remonte avec un caoutchouc, mais c'est avec l'avion que j'ai cassé le vase bleu et ça a fait des tas d'histoires. La toupie, elle fait un drôle de bruit. Quand papa et maman me l'ont donnée pour mon anniversaire, ils m'ont dit : « Ecoute, Nicolas, comme elle fait une jolie musique, la toupie ! » Et puis après, chaque fois que je veux jouer avec la toupie, papa me dit : « Arrête ce bruit infernal ! » Bien sûr, il y avait mon ours en peluche, celui qui est à moitié rasé, parce qu'avant que je finisse de le raser, le rasoir de papa s'est cassé.

Mais l'ours, c'est un jouet de petit, moi, ça fait des mois que ça ne m'amuse plus.



J'ai refermé le placard et j'avais vraiment envie de pleurer, c'est vrai, quoi, c'est pas juste d'avoir des jouets et de ne pas avoir le droit de s'en servir, tout ça à cause d'une sale tarte. Et, après tout, je peux m'en passer de la tarte, même si elle est croustillante, avec des tas de pommes dessus et du sucre en poudre et j'ai décidé de faire des châteaux de cartes, parce que c'est ce qui fait le moins de bruit en tombant. Les châteaux de cartes, c'est comme quand on boude : c'est amusant au début seulement. Après, j'ai passé un moment à faire des grimaces devant la glace et la meilleure c'est celle que Rufus m'a apprise à la récré : on appuie sur le nez pour le faire remonter et on tire sous les yeux pour les faire descendre et on ressemble à un chien. Et puis, après les grimaces, j'ai pris mon livre de géographie de l'année dernière, et puis papa est entré dans ma chambre.

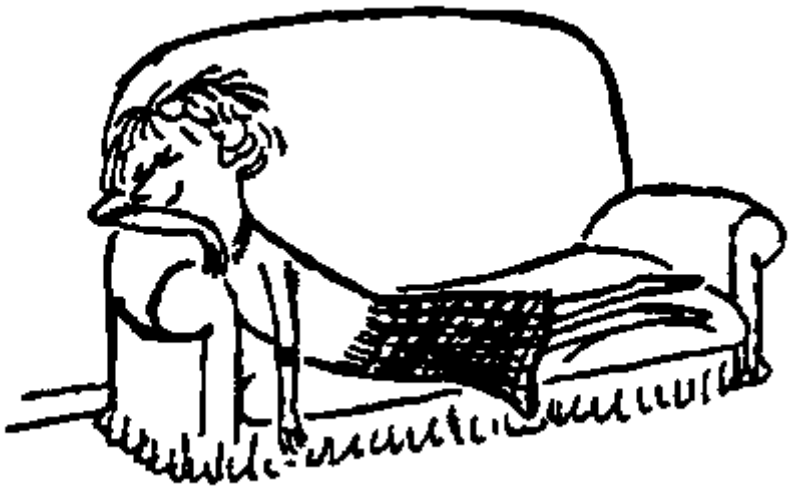
« Comment, Nicolas ? il m'a dit, papa. Tu étais là ? Je ne t'entendais pas et je me demandais où tu étais passé. Que faisais-tu dans ta chambre ? » « J'étais sage », j'ai répondu à papa. Alors, papa m'a pris dans ses bras, m'a embrassé, m'a dit

que j'étais le plus gentil des petits garçons et que c'était l'heure de dîner.

Nous sommes entrés dans la salle à manger où maman mettait les assiettes sur la table. « Les hommes ont faim, a dit papa en rigolant, les hommes ont envie de faire un bon dîner et de manger de la tarte aux pommes ! »

Maman a regardé papa, elle m'a regardé et elle est partie en courant dans la cuisine. « Oh ! mon Dieu, elle a crié, maman. Ma tarte aux pommes ! »

Et on n'a pas eu de dessert parce que la tarte aux pommes avait brûlé dans le four.



## On me garde

PAPA ET MAMAN DOIVENT SORTIR ce soir pour dîner chez des amis, et moi, je suis d'accord. C'est vrai, mon papa et ma maman ne sortent pas souvent, et moi, ça me fait plaisir quand je sais qu'ils s'amusent, même si je n'aime pas rester sans eux le soir et c'est drôlement injuste, parce que moi je ne sors jamais le soir ; il n'y a pas de raison et je me suis mis à pleurer et papa m'a promis de m'acheter un avion, alors c'est d'accord.

« Tu seras bien sage, m'a dit maman ; d'ailleurs, une très gentille demoiselle va venir te garder et tu n'auras pas peur. Et puis, mon Nicolas est un grand garçon, maintenant. » On a sonné à la porte et papa a dit : « Voilà la garde. » Et il est allé ouvrir. Une demoiselle est entrée, elle avait des livres et des cahiers dans les bras, et c'est vrai qu'elle avait l'air très gentille, elle était chouette aussi, avec des yeux ronds comme mon ours en peluche.

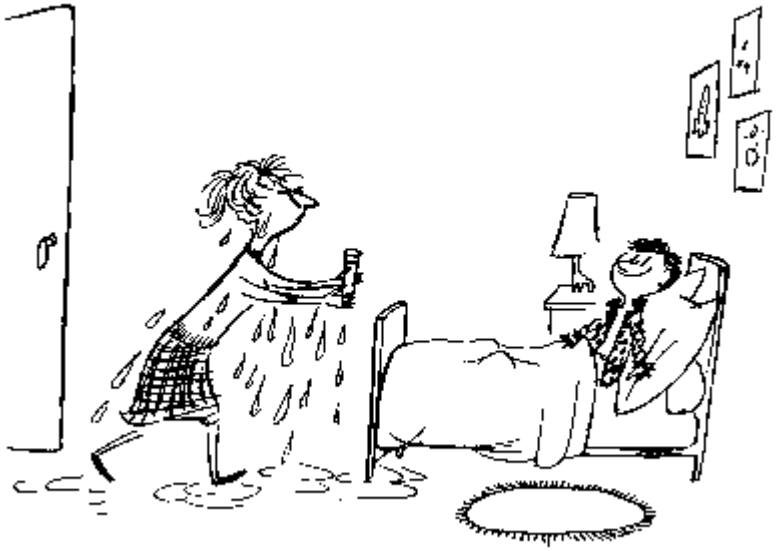
« Voici Nicolas, a dit papa. Nicolas, je te présente Mlle Brigitte Pastuffe. Tu seras gentil et tu lui obéiras bien, n'est-ce pas ? » « Bonjour Nicolas, a dit mademoiselle, mais tu es un

grand garçon et que tu as une belle robe de chambre ! » « Et vous, je lui ai dit, vous avez des yeux comme mon ours. » La demoiselle a eu l'air un peu étonnée et elle m'a regardé avec des yeux encore plus ronds qu'avant. « Oui, bon, a dit papa, alors voilà, nous allons partir… » « Nicolas a déjà dîné, a dit maman, il est prêt à aller se coucher, il est déjà en pyjama. Vous pouvez le laisser encore un quart d'heure et après, au lit. Si vous avez faim, vous trouverez des choses dans le réfrigérateur, nous ne rentrerons pas tard, minuit tout au plus. » Mademoiselle a dit qu'elle n'avait pas faim, qu'elle était sûre que je serais sage et que tout se passerait très bien. « Oui, je l'espère », a dit papa. Et puis, papa et maman m'ont embrassé, ils ont eu l'air d'hésiter un peu et ils sont partis.

Je suis resté seul dans le salon avec mademoiselle. « Voilà, voilà, a dit mademoiselle qui avait, c'est drôle, l'air d'avoir un peu peur de moi. Tu travailles bien à l'école, Nicolas ? » « Pas mal, et vous ? », je lui ai répondu. « Oh ! moi ça va, mais j'ai des ennuis avec la géographie, c'est pour ça que j'ai apporté le bouquin ce soir, il faut que je bûche, c'est une matière d'écrit, maintenant, et je n'ai pas envie de sécher au bac ! » Elle était bavarde, mademoiselle, c'est dommage que je ne comprenais pas ce qu'elle disait : à son école, elle devait aussi avoir des ennuis avec la grammaire.

Comme maman m'avait permis de rester encore un quart d'heure, j'ai proposé à mademoiselle de jouer aux dames et j'ai gagné trois parties, parce que je suis terrible aux dames. « Bon, maintenant, au lit ! », a dit mademoiselle. On s'est donné la main et je suis monté me coucher, il faut dire que je suis drôlement sage. Papa et maman seront contents.

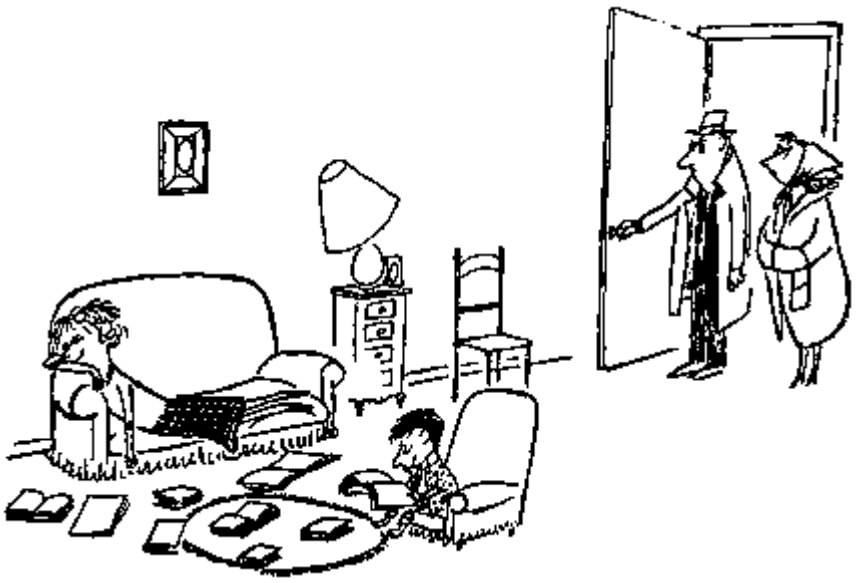
Mais je n'avais pas sommeil. Je ne savais pas trop quoi faire et, en attendant, comme d'habitude, j'ai décidé d'avoir soif. « Mademoiselle, j'ai crié, je voudrais un verre d'eau ! » « J'arrive ! » a crié mademoiselle. J'ai entendu le robinet de la cuisine et j'ai entendu mademoiselle crier quelque chose que j'ai pas compris.



Mademoiselle est entrée avec un verre d'eau, toute sa blouse était mouillée. « Il faut faire attention avec le robinet de la cuisine, j'ai dit, il éclabousse et papa n'est pas encore arrivé à l'arranger. » « Je m'en suis aperçue », a dit mademoiselle et elle n'avait pas l'air contente du tout. Pourtant, dans le salon, elle m'avait dit qu'elle n'avait pas envie de sécher. J'ai bu l'eau et c'était assez dur parce que je n'avais pas très soif et mademoiselle m'a dit qu'il était l'heure de dormir. Je lui ai répondu que c'était peut-être l'heure, mais que je n'avais pas sommeil. « Mais alors, a dit mademoiselle, qu'est-ce qu'on va faire ? » « Je ne sais pas, moi, j'ai dit, essayez de me raconter une histoire : avec maman, ça réussit quelquefois. » Mademoiselle m'a regardé, elle a poussé un gros soupir et elle a commencé à me raconter une histoire avec des tas de mots que je n'ai pas compris. Elle m'a dit qu'il y avait une fois une petite fille qui voulait faire du cinéma et qu'elle a rencontré dans un festival un producteur très riche et puis elle a eu sa photo dans tous les journaux et je me suis endormi.

J'ai été réveillé par la sonnerie du téléphone. Je suis descendu voir ce que c'était et, quand je suis arrivé dans le salon, mademoiselle était en train de raccrocher. « Qui c'était ? », j'ai dit. Mademoiselle, qui ne m'avait pas vu, a poussé un gros cri, et puis, elle m'a dit que c'était ma maman qui téléphonait pour savoir si je dormais.

Comme je n'avais pas envie de retourner dans mon lit, j'ai commencé à parler : « Qu'est-ce que vous faisiez ? » « Allez, a dit mademoiselle, au lit ! » « Dites-moi ce que vous faisiez et je retourne me coucher », j'ai dit. Mademoiselle a fait un gros soupir et elle a dit qu'elle était en train d'étudier la puissance économique de l'Australie. « C'est quoi, ça ? », j'ai demandé. Mais mademoiselle n'a pas voulu me répondre, c'était bien ce que je pensais, elle me disait des bêtises, comme à un bébé. « Je peux avoir un morceau de gâteau ? », j'ai demandé. « Bon, ça va, a dit mademoiselle, un morceau de gâteau et au lit ! » Et elle est allée chercher le gâteau dans le réfrigérateur. Elle a apporté un morceau de gâteau pour moi et un pour elle et c'était du bon, au chocolat.



J’ai mangé mon gâteau et mademoiselle ne touchait pas au sien, elle attendait que je finisse. « Bon, elle a dit, et maintenant, dodo ! » « C’est que, je lui ai expliqué, si je me couche tout de suite après avoir mangé le gâteau, je vais avoir des cauchemars ! » « Des cauchemars ? », a dit mademoiselle. « Oui, j’ai dit, je fais des tas de mauvais rêves, je vois des voleurs qui viennent dans la maison, la nuit, et puis ils assassinent tout le monde et ils sont très grands et très vilains et ils entrent par la fenêtre du salon qui ferme mal et que papa n’a pas pu encore arranger, et… » « Assez ! », a crié mademoiselle qui avait la figure toute blanche et je l’aimais mieux en rose. « Bon, j’ai dit, alors je vais me coucher, je vous laisse seule. » Et là, elle a été drôlement gentille, mademoiselle, elle m’a dit que rien ne pressait et qu’après tout, on pouvait se tenir compagnie pendant quelques minutes.

« Vous voulez que je vous raconte d’autres cauchemars chouettes que j’ai eus ? », j’ai demandé. Mais mademoiselle m’a dit que non, que pour les cauchemars ça allait comme ça et elle m’a demandé si je ne connaissais pas d’autres histoires. Alors, je lui ai raconté une histoire que je venais de lire dans un nouveau livre que maman m’a donné où il y avait une fois une belle princesse mais sa maman, qui n’est pas sa maman, ne l’aime pas et c’est une vilaine fée et puis elle lui fait manger quelque chose et la belle princesse se met à dormir des tas d’années et juste

quand ça devenait intéressant, j'ai vu que mademoiselle avait fait comme la belle princesse, elle s'était endormie.

Je me suis arrêté de parler et j'ai regardé le livre de géographie de mademoiselle en mangeant son morceau de gâteau. C'est à ce moment que papa et maman sont rentrés. Ils ont eu l'air assez surpris de me voir ; ce qui m'a fait de la peine, c'est qu'ils n'ont pas dû s'amuser à leur dîner, parce qu'ils n'avaient pas l'air content.

Je suis monté me coucher mais, en bas, dans le salon, j'entendais papa, maman et mademoiselle qui discutaient en criant, et là, je ne suis plus d'accord !

Je veux bien que papa et maman sortent, mais qu'on me laisse dormir tranquille, tout de même !

## Je fais des tas de cadeaux

CE MATIN, le facteur a apporté pour papa une lettre de tonton Eugène. Tonton Eugène c'est le frère de papa, il voyage tout le temps pour vendre des choses, et il est très chouette. Pendant que maman préparait le petit déjeuner, papa a ouvert l'enveloppe, et dedans, en plus de la lettre, il y avait un billet de dix francs. Papa a été très étonné en voyant le billet, il a lu la lettre, il a rigolé, et quand maman est entrée avec le café, il lui a dit :

— C'est Eugène qui me prévient qu'il ne pourra pas venir nous voir ce mois-ci comme il nous l'avait annoncé. Et – tu vas rire – il termine sa lettre en disant… Attends… Oui, voilà : « …et je joins un billet de dix francs pour que Nicolas achète un petit cadeau à sa jolie maman… »

— Chouette ! j'ai crié.

— En voilà une idée ! a dit maman. Je me demande quelquefois s'il n'est pas un peu fou, ton frère.

— Et pourquoi ça ? a demandé papa. Je trouve, au contraire, que c'est une idée charmante. Eugène, comme tous les hommes de ma famille, est très généreux, très large… Mais bien sûr, dès qu'il s'agit de ma famille…

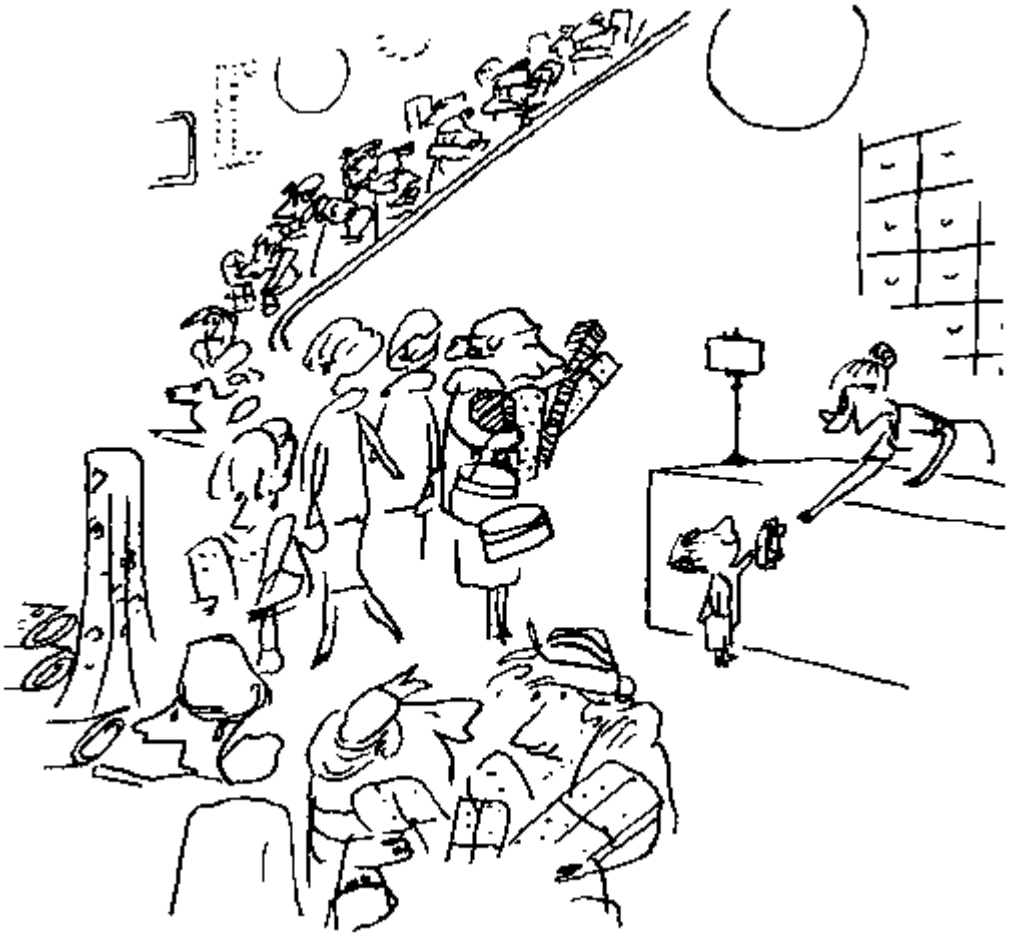
— Bon, bon, bon, a répondu maman. Mettons que je n'aie rien dit. Je pense tout de même qu'il vaudrait mieux que Nicolas mette cet argent dans sa tirelire.

— Oh non ! j'ai crié. Je vais t'acheter un cadeau ! Nous, on est drôlement généreux et larges, dans la famille !

Alors papa et maman se sont mis à rigoler, maman m'a embrassé, papa m'a frotté les cheveux avec sa main et maman m'a dit :

— Eh bien, d'accord, Nicolas ; mais si tu veux bien, j'irai avec toi dans le magasin ; comme ça, nous choisirons mon cadeau ensemble. J'avais justement l'intention de faire des courses, demain jeudi.

Moi, j'étais content comme tout ; j'aime bien faire des cadeaux, mais je ne peux pas en faire souvent parce que je n'ai pas beaucoup de sous dans ma tirelire. À la banque, j'ai des tas d'argent, mais je n'aurai le droit de l'emporter que quand je serai grand, pour m'acheter un avion. Un vrai. Et puis, ce qu'il y a de bien, quand je vais dans les magasins avec maman, c'est qu'on goûte dans le salon de thé, et ils ont des gâteaux terribles, ceux au chocolat surtout.



Je suis allé me repeigner, je suis parti à l'école, et le lendemain pendant le déjeuner, j'étais drôlement impatient.

— Alors, a dit papa en rigolant, c'est cet après-midi que vous allez faire des courses ?

— C'est Nicolas qui va faire des courses, a dit maman en rigolant ; moi, je ne fais que l'accompagner !

Et ils ont rigolé plus fort tous les deux et moi j'ai rigolé aussi, parce que ça me fait toujours rigoler quand ils rigolent. Après le déjeuner (il y avait de la crème au chocolat), papa est retourné à son bureau, et maman et moi nous nous sommes habillés pour sortir. Bien sûr, je n'ai pas oublié de mettre le billet de dix francs dans ma poche, pas celle du mouchoir, parce qu'une fois, quand j'étais petit, j'ai perdu de l'argent comme ça.

Il y avait beaucoup de monde dans le magasin, et nous avons commencé à regarder ce qu'on pourrait acheter.

— Je crois que nous trouverons de très jolis foulards pour ce prix-là, a dit maman.

Moi, j'ai dit qu'un foulard, ça ne me paraissait pas assez chouette comme cadeau, mais maman m'a dit que c'était ce qui lui ferait le plus plaisir.

Nous sommes allés devant le comptoir des foulards, et c'est une chance que maman ait été là, parce que moi, je n'aurais jamais su choisir ; il y en avait plein partout, en désordre.

— Ils sont à combien ? a demandé maman à la vendeuse.

— Douze francs, madame, a répondu la vendeuse.

Alors là, j'ai été bien embêté, parce que je n'avais que les dix francs de tonton Eugène. Maman m'a dit que tant pis, qu'on irait choisir un autre cadeau.

— Mais, je lui ai dit, puisque tu m'as dit que c'est un foulard que tu voulais.

Maman est devenue un peu rouge, et puis elle m'a tiré par la main.

— Ça ne fait rien, ça ne fait rien, Nicolas, a dit maman. Viens, nous trouverons sûrement autre chose de très bien.

— Non ! Je veux t'acheter un foulard ! j'ai crié.

C'est vrai, quoi, à la fin, c'est pas la peine de faire des cadeaux aux gens, si on ne peut pas acheter les choses dont les gens ont envie.

Maman m'a regardé, elle a regardé la vendeuse, elle a fait un sourire, la vendeuse aussi, et puis elle m'a dit :

— Bon. Eh bien, tu sais ce que nous allons faire, Nicolas ? Je vais te donner les deux francs qui te manquent ; comme ça tu pourras m'acheter ce joli foulard.

Maman a ouvert son sac, elle m'a donné les deux francs, nous sommes retournés devant le comptoir, elle a choisi un chouette foulard bleu, et j'ai donné les dix francs et les deux francs à la vendeuse.

— C'est monsieur qui paie, a dit maman.

La vendeuse et maman ont rigolé, moi j'étais drôlement fier ; la vendeuse a dit que j'étais le plus mignon petit lapin qu'elle avait jamais vu, elle m'a donné le paquet, je l'ai donné à maman, maman m'a embrassé et nous sommes partis.

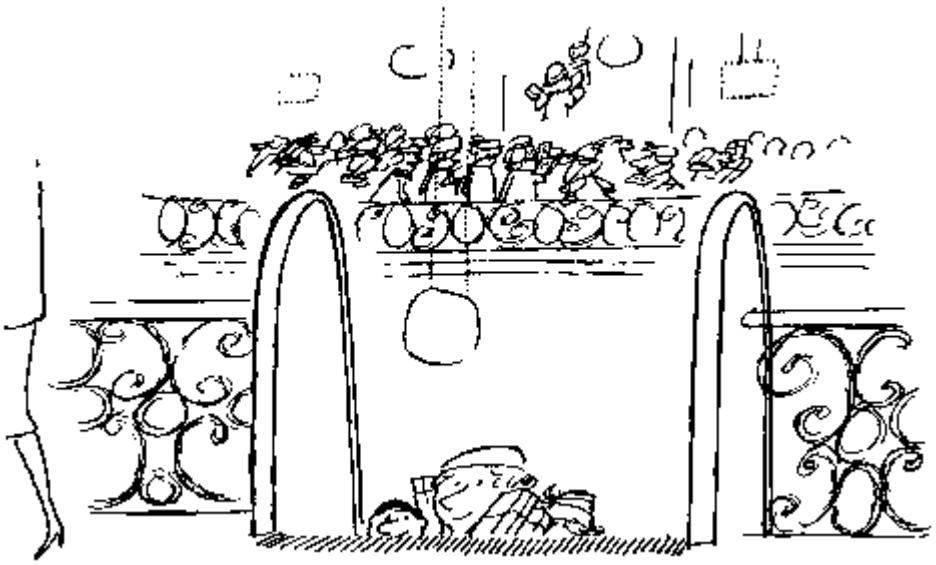
Mais nous ne sommes pas sortis du magasin, parce que maman m'a dit que puisque nous étions là, elle voulait voir des corsages, qu'elle avait besoin d'un corsage.

— Mais je n’ai plus de sous, je lui ai dit.

Maman a fait un tout petit sourire et elle a dit que je ne m’inquiète pas, qu’on s’arrangerait. Nous sommes allés devant le comptoir des corsages, elle en a choisi un, et puis elle m’a donné des tas de sous que j’ai donnés à la vendeuse, qui a rigolé, qui m’a dit que j’étais un chou et que j’étais à croquer. Ce qu’il y a de bien dans les magasins, c’est que les vendeuses sont très polies.

Maman était très contente, et elle m’a dit merci pour le beau corsage et le joli foulard que je lui avais offerts.

Et puis, nous sommes allés voir les robes. Là, je me suis assis sur une chaise, pendant que maman partait essayer les robes ; c’était long, mais une vendeuse m’a donné un bonbon au chocolat. Quand maman est revenue, elle était très contente, et elle m’a accompagné jusqu’à la caisse, pour que je paie la robe. Le bonbon, c’était gratuit.



J’ai encore acheté à maman des gants, une ceinture, et des chaussures. Nous étions drôlement fatigués, tous les deux, surtout que maman prenait du temps et essayait des tas de choses avant de choisir mes cadeaux.

— Si on allait goûter ? m’a dit maman.

Nous avons pris l’escalier mécanique. Ça c’est vraiment chouette, surtout que le salon de thé se trouve au dernier étage.

On a eu un goûter terrible, avec du chocolat, et des petits gâteaux au chocolat. Moi, j'aime bien le chocolat.

Le goûter, c'est maman qui a insisté pour le payer.

Quand nous sommes revenus à la maison, papa y était déjà.

— Eh bien ! eh bien ! il a dit, vous en avez mis du temps ! Alors Nicolas, tu as acheté un joli cadeau pour maman ?

— Oh oui ! j'ai répondu. Des tas de chouettes cadeaux ! C'est moi qui ai tout payé et les vendeuses ont été très gentilles avec moi !

Quand papa a vu les paquets de maman, il a ouvert des grands yeux, et maman lui a dit :

— Je dois avouer que tu avais raison, chéri. Tous les hommes de ta famille sont très généreux, à commencer par Nicolas !

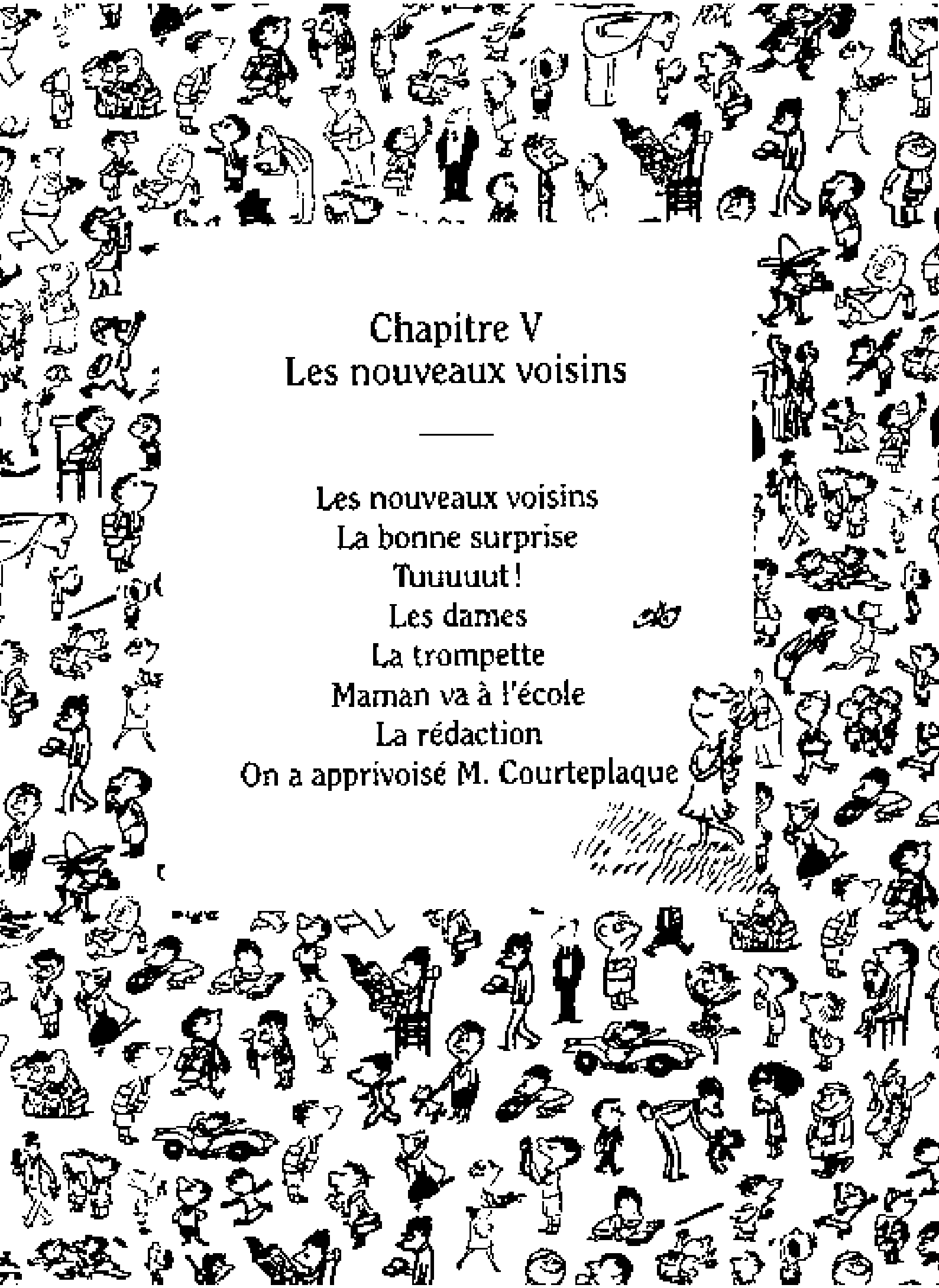
Et maman est partie dans sa chambre à coucher, avec ses paquets pleins de cadeaux.

Je suis resté dans le salon avec papa, qui s'est assis dans son fauteuil en faisant un soupir. Et puis, papa m'a pris sur ses genoux, il m'a gratté la tête, il a rigolé un coup, et il m'a dit :

— C'est vrai, mon Nicolas ; les hommes de la famille de ton père ont beaucoup de qualités… Mais pour certaines choses, ils ont encore énormément à apprendre des femmes de la famille de ta mère !

# Chapitre V

# Les nouveaux voisins



# Chapitre V
# Les nouveaux voisins

---


Les nouveaux voisins
La bonne surprise
Tuuuuut !
Les dames
La trompette
Maman va à l'école
La rédaction
On a apprivoisé M. Courteplaque

## Les nouveaux voisins

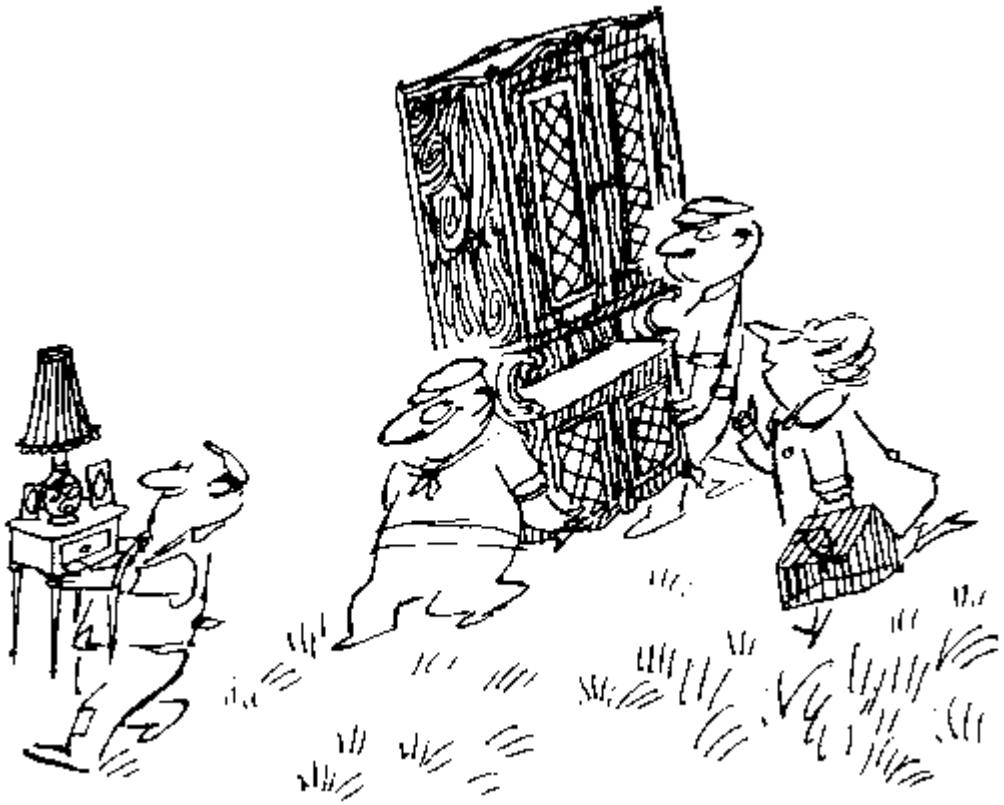
DEPUIS CE MATIN, nous avons des nouveaux voisins !

Nous avions déjà un voisin, M. Blédurt, qui est très gentil et qui se dispute tout le temps avec papa, mais de l'autre côté de notre maison, il y avait une maison vide qui était à vendre. Papa, il profitait que personne n'habitait cette maison pour jeter par-dessus la haie les feuilles mortes de notre jardin et aussi, quelquefois, des papiers et des choses. Comme il n'y avait personne, ça ne faisait pas d'histoires, pas comme la fois où papa a jeté une épluchure d'orange dans le jardin de M. Blédurt, et M. Blédurt n'a pas parlé à papa pendant un mois. Et puis, la semaine dernière, maman nous a dit que la crémière lui avait dit que la maison à côté avait été vendue à un M. Courteplaque, qui était chef du rayon des chaussures aux magasins du « Petit Epargnant », troisième étage, qu'il était marié à une dame qui aimait bien jouer du piano, et qu'ils avaient une petite fille de mon âge. À part ça, la crémière ne savait rien, elle avait seulement appris que c'était Van den Pluig et Compagnie qui s'occupait du déménagement et que ça allait se passer dans cinq jours, c'est-à-dire aujourd'hui.

« Les voilà ! Les voilà ! », j'ai crié quand j'ai vu le gros camion de déménagement avec Van den Pluig écrit sur tous les

côtés. Papa et maman sont venus voir à la fenêtre du salon avec moi.

Derrière le camion, il y avait une auto, d'où sont sortis un monsieur avec des tas de gros sourcils au-dessus des yeux, une dame avec une robe à fleurs, qui portait des paquets et une cage à oiseau, et puis une petite fille, grande comme moi, qui tenait une poupée. « Tu as vu comment elle est attifée, la voisine ? a dit maman à papa, on dirait qu'elle s'est habillée avec un rideau ! » « Oui, a dit papa, je crois que leur voiture est du modèle antérieur à la mienne. »



Les déménageurs sont descendus de leur camion, et pendant que le monsieur allait ouvrir la porte du jardin et de la maison, la dame expliquait des choses aux déménageurs, en faisant des gestes avec sa cage à oiseau. La petite fille, elle sautait tout autour de la dame, et puis la dame lui a dit quelque chose, alors la petite fille a cessé de sauter.

« Je peux sortir dans le jardin ? », j'ai demandé. « Oui, m'a dit papa, mais ne dérange pas les nouveaux voisins. » « Et ne les

regarde pas comme des bêtes curieuses, a dit maman, il ne faut pas être indiscret ! », et puis elle est sortie avec moi, parce qu'elle a dit qu'il fallait absolument qu'elle arrose ses bégonias. Quand nous sommes arrivés dans le jardin, les déménageurs étaient en train de sortir des tas de meubles du camion et de les mettre sur le trottoir, où se trouvait M. Blédurt qui nettoyait sa voiture, et ça, ça m'a étonné, parce que quand M. Blédurt nettoie sa voiture, il le fait dans son garage. Surtout quand il pleut, comme aujourd'hui.

« Attention à mon fauteuil Louis XVI ! criait la dame, couvrez-le pour qu'il ne mouille pas, la tapisserie est de très grande valeur ! » Et puis les déménageurs ont sorti un gros piano qui avait l'air drôlement lourd. « Allez-y doucement ! a crié la dame, c'est un Pleyel de concert. Il coûte très cher ! » Un qui ne devait pas rigoler, c'était l'oiseau, parce que la dame bougeait la cage tout le temps. Et puis, les déménageurs ont commencé à emporter les meubles dans la maison, suivis de la dame qui leur expliquait tout le temps qu'il ne fallait rien casser, parce que c'était des choses qui valaient beaucoup d'argent. Ce que je n'ai pas compris, c'est pourquoi elle criait tellement fort, c'était peut-être parce que les déménageurs n'avaient pas l'air d'écouter et qu'ils rigolaient entre eux.

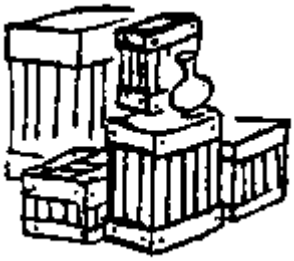
Et puis, je me suis approché de la haie, et j'ai vu la petite fille qui s'amusait à sauter sur un pied et sur l'autre. « Salut, elle m'a

dit, moi je m'appelle Marie-Edwige, et toi ? » « Moi je m'appelle Nicolas », je lui ai dit, et je suis devenu tout rouge, c'est bête. « Tu vas à l'école ? », elle m'a demandé. « Oui », j'ai répondu. « Moi aussi, m'a dit Marie-Edwige, et puis j'ai eu les oreillons. » « Tu sais faire ça ? », j'ai demandé, et j'ai fait une galipette, heureusement que maman ne regardait pas, parce que l'herbe mouillée ça fait des taches sur ma chemise. « Là où j'habitais avant, a dit Marie-Edwige, j'avais un copain qui pouvait en faire trois à la suite, des galipettes ! » « Bah ! j'ai dit, moi je peux en faire autant que j'en veux, tu vas voir ! » Et j'ai commencé à faire des galipettes, mais là je n'ai pas eu de chance, parce que maman m'a vu. « Mais, qu'est-ce que tu as à te rouler comme ça dans l'herbe ? a crié maman. Regarde-moi dans quel état tu t'es mis ! Et puis, on n'a pas idée de rester dehors par un temps pareil ! » Alors papa est sorti de la maison et il a demandé : « Qu'est-ce qui se passe ? » « Ben ! rien, j'ai dit, je faisais des galipettes, comme tout le monde. » « Il me montrait, a dit Marie-Edwige, c'est pas mal. » « Marie-Edwige ! a crié M. Courteplaque, qu'est-ce que tu fais dehors, près de la haie ? » « Je jouais avec le petit garçon d'à côté », a expliqué Marie-Edwige. Alors, M. Courteplaque est venu, avec ses gros sourcils, et il a dit à Marie-Edwige de ne pas rester dehors et d'entrer dans la maison pour aider sa maman. Papa, il s'est approché de la haie avec un grand sourire : « Il faut excuser les enfants, il a dit papa, je crois que c'est le coup de foudre. » M. Courteplaque a remué les sourcils, mais il n'a pas rigolé. « C'est vous le nouveau voisin ? », il a demandé. « Hé ! hé ! a rigolé papa, pas exactement, le nouveau voisin c'est vous, hé ! hé ! » « Ouais, a dit M. Courteplaque, eh bien ! vous me ferez le plaisir de ne plus jeter vos cochonneries par-dessus la haie ! » Papa a cessé de rigoler et il a ouvert des grands yeux. « Parfaitement, a continué M. Courteplaque, mon jardin n'est pas un dépotoir pour vos saletés ! »

Ça, ça ne lui a pas plu, à mon papa. « Dites-donc, il a dit papa, vous le prenez sur un drôle de ton, je veux bien que vous soyez énervé par le déménagement, mais tout de même… » « Je ne suis pas énervé, a crié M. Courteplaque, et je le prendrai sur le ton que je voudrai, mais si vous ne voulez pas d'histoires, cessez de considérer cette propriété comme une poubelle, c'est incroyable, à la fin ! » « Vous n'avez pas à le prendre de haut, avec votre vieille guimbarde et vos meubles minables, non mais sans blague ! », a crié papa. « Ah ! c'est comme ça ? a demandé M. Courteplaque, eh bien ! nous verrons. En attendant, je vous rends votre dû ! » Et puis, M. Courteplaque s'est baissé et il a commencé à envoyer dans notre jardin des tas de feuilles mortes, des papiers et trois bouteilles, et puis il est parti dans sa maison.

Papa est resté avec la bouche ouverte, et puis il s'est tourné vers M. Blédurt qui était sur le trottoir, toujours en train de frotter sa voiture, et il lui a dit : « Non mais, t'as vu ça, Blédurt ? » Alors M. Blédurt a fait une toute petite bouche et il a dit : « Oui, j'ai vu. Depuis que tu as un nouveau voisin, moi je n'existe plus. Oh ! j'ai compris. » Et il parti dans sa maison à lui.

Il paraît que M. Blédurt est jaloux.



## La bonne surprise

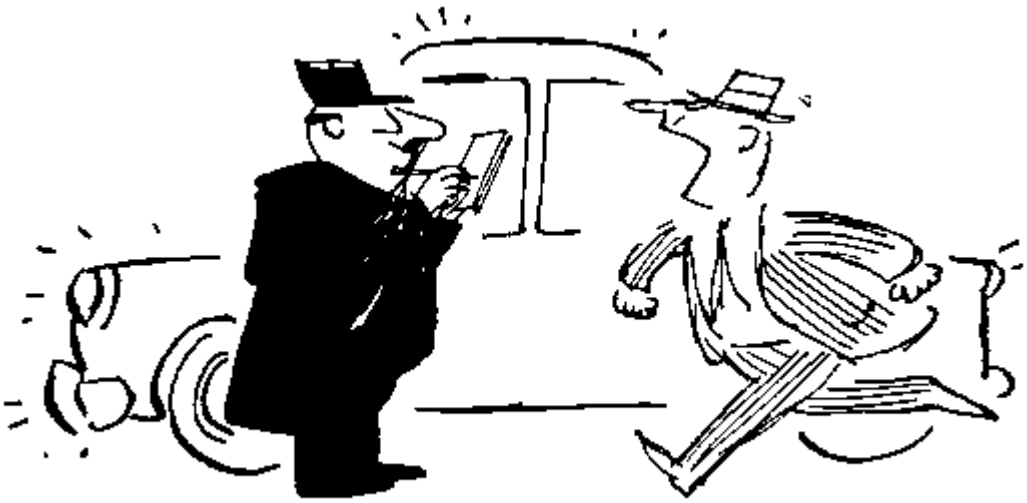
PAPA EST ENTRÉ dans la maison avec un gros sourire.

« Ma petite famille va être contente, il a dit, j'ai une bonne surprise pour elle. Regardez par la fenêtre et dites-moi ce que vous voyez. » « Je vois un agent de police en train de mettre une contravention sur une auto verte », a dit maman. Alors papa n'a plus souri et il est sorti en courant. Maman et moi, nous l'avons suivi.

Papa était sur le trottoir, en train de parler avec un agent de police qui écrivait des tas de choses sur un petit papier bleu, avec le même air que le Bouillon, notre surveillant, quand il prend nos noms pour nous punir.

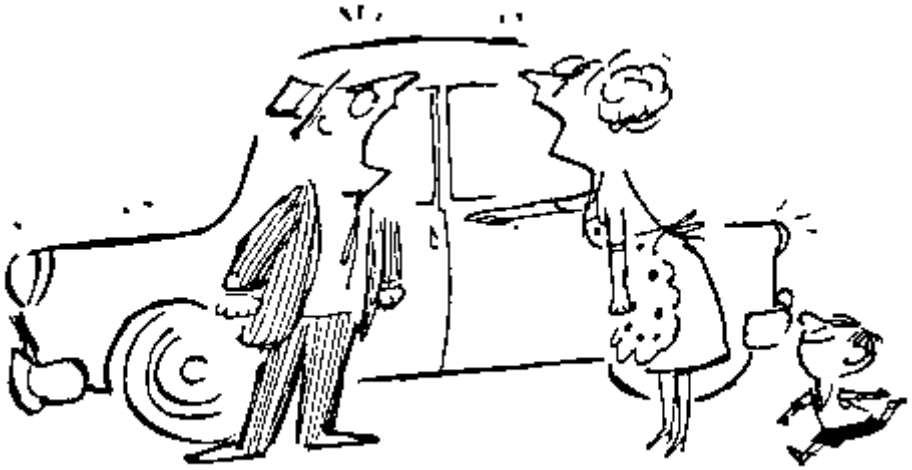
« Mais enfin, monsieur l'agent, disait papa, je ne comprends pas… » « Cette voiture est stationnée devant une sortie de garage », a répondu l'agent. « Mais, c'est mon garage, et c'est ma voiture ! », a crié papa. « Comment, ta voiture ? », a demandé maman. « Je t'expliquerai, a dit papa, tu vois bien que je suis occupé. » « Que ce soit votre garage ou pas, ça ne fait rien à l'affaire, a dit l'agent de police. Le Code de la route est formel à ce sujet. Vous connaissez le Code, je suppose ? » « J'aimerais tout de même que tu me dises ce que c'est que cette voiture ! »,

a crié maman. « Je le connais très bien, le Code. Je conduis depuis des années, et je vous préviens que j'ai des amis très haut placés ! », a dit papa. « Eh bien ! tant mieux, a dit l'agent de police, peut-être qu'ils vous prêteront de l'argent pour payer cette contravention. En attendant, vous leur donnerez bien le bonjour. » L'agent a rigolé et il est parti.



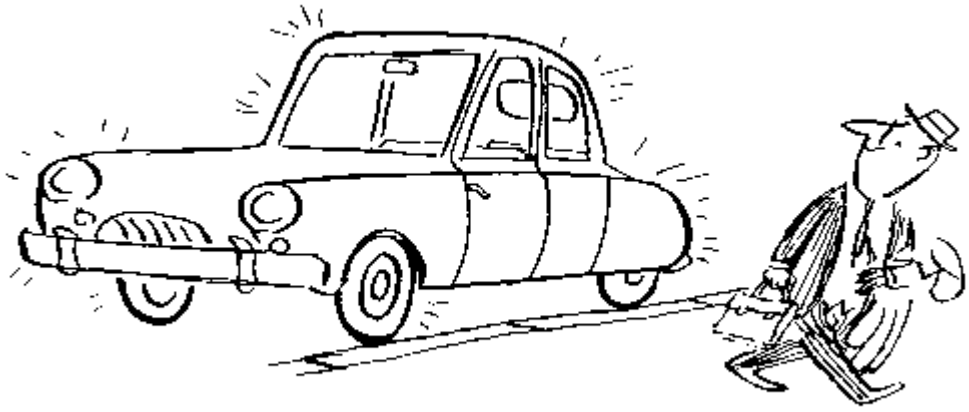
Papa, il est resté, tout rouge, avec son petit papier bleu. « Alors ? », a demandé maman, qui avait l'air nerveuse. « Alors, a dit papa, j'ai échangé notre vieille voiture contre celle-ci. J'ai voulu vous faire une bonne surprise, à toi et à Nicolas, mais ça commence mal ! » Maman s'est croisé les bras, et il faut qu'elle soit très fâchée pour faire ça. « Comment ? elle a dit, tu fais un achat de cette importance sans même me consulter ? » « Si je t'avais consultée, ça n'aurait plus été une surprise », a dit papa. « Oh ! je sais, a dit maman. Je ne suis pas assez intelligente pour te conseiller au sujet de l'achat d'une voiture. Les femmes, ça ne sert qu'à faire la cuisine. N'empêche que, quand tu vas seul chez le tailleur pour t'acheter un costume, c'est du joli ! Souviens-toi du rayé ! » « Qu'est-ce qu'il avait, le rayé ? », a demandé papa. « Rien, si ce n'est que je n'en voudrais même pas comme toile à matelas ! Et il fait des plis ! Et puis tu aurais pu au moins me consulter pour la couleur de la voiture. Ce vert est horrible. D'ailleurs, tu sais bien que je ne supporte pas le vert ! », a dit maman. « Depuis quand ? », a demandé papa.

« Ce n'est pas la peine de faire le malin. Je retourne dans ma cuisine, puisque je ne suis bonne qu'à ça ! », a répondu maman, et elle est partie. « Eh bien ! moi qui voulais lui faire plaisir, c'est gagné », a dit papa, et puis il m'a dit de ne pas me marier, et moi je suis d'accord, sauf avec Marie-Edwige, une voisine qui est chouette.

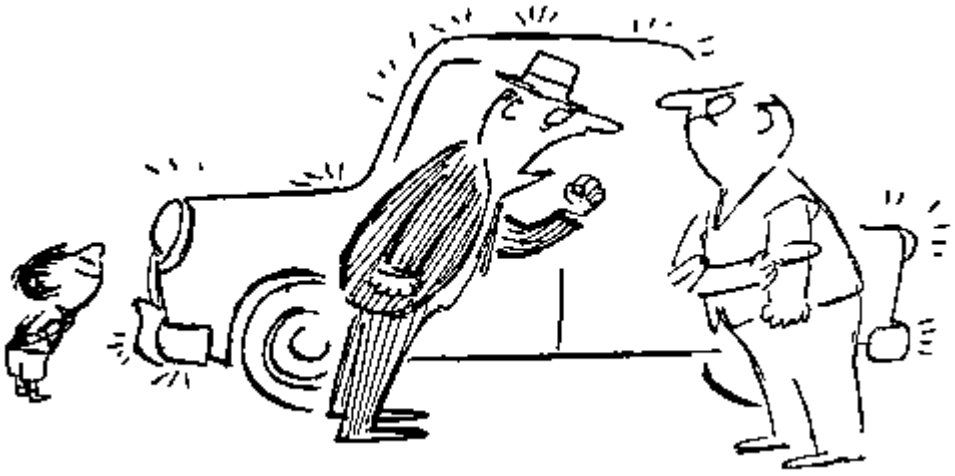


« Qu'est-ce que c'est que ce vacarme ? », a demandé M. Blédurt qui était venu près de nous sans qu'on le voie. M. Blédurt, c'est un voisin qui se fâche tout le temps avec papa. Papa s'est retourné d'un coup. « Ah ! ça m'aurait étonné que tu ne viennes pas fouiner, toi ! » « C'est quoi, ça ? », a demandé M. Blédurt, en montrant la voiture du doigt. « C'est ma nouvelle voiture, a répondu papa, je peux ? » M. Blédurt a tourné autour de l'auto et il a mis sa lèvre d'en bas très en avant. « Drôle d'idée d'acheter ça, a dit M. Blédurt, tout le monde sait que c'est un veau, et que ça ne tient pas la route. » Papa a rigolé. « Ouais, il a dit, c'est comme la fable du renard et des raisins, ils sont trop verts. » Je la connais cette fable, c'est l'histoire d'un renard qui veut manger des raisins, mais comme ils sont trop verts, il ne peut pas y arriver, alors, il s'en va chercher autre chose à manger sur un autre arbre. On a appris la fable la semaine dernière à l'école et j'ai eu trois, mais aussi, quand Alceste a la bouche pleine, on ne comprend rien à ce qu'il souffle. « Ça, pour être trop verts, ils sont trop verts, a dit M. Blédurt en rigolant. On dirait un plat d'épinards, ta guimbarde ! » « Je te signale,

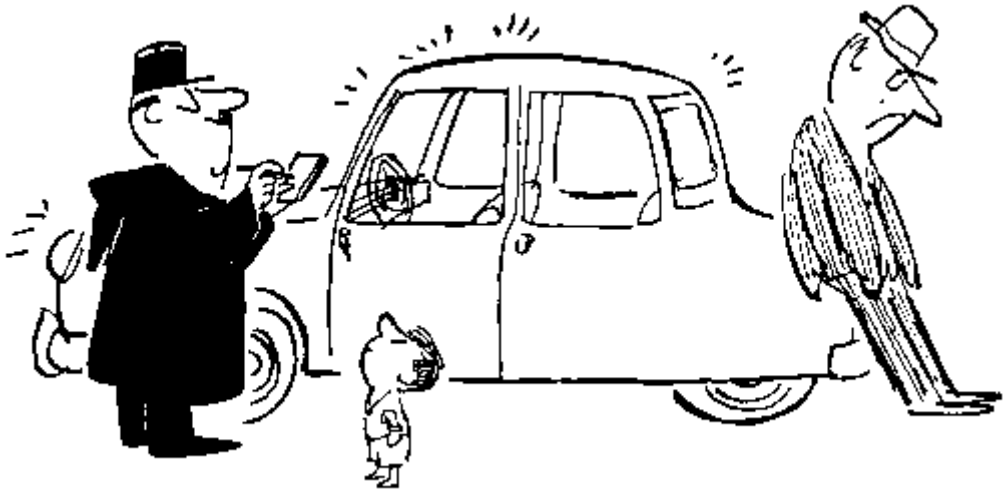
espèce d'ignare, a dit papa, que cette couleur, émeraude limpide, est la teinte à la mode. Quant à ma guimbarde, comme tu dis, si elle ne te plaît pas, ça n'a aucune importance. Tu ne monteras jamais dedans, moi vivant ! » « Si tu veux rester vivant, n'y monte pas non plus, a dit M. Blédurt, à vingt à l'heure, dans un virage, elle fait des tonneaux. » « Et mon poing sur ta grosse figure de jaloux, a demandé papa, tu le veux ? »



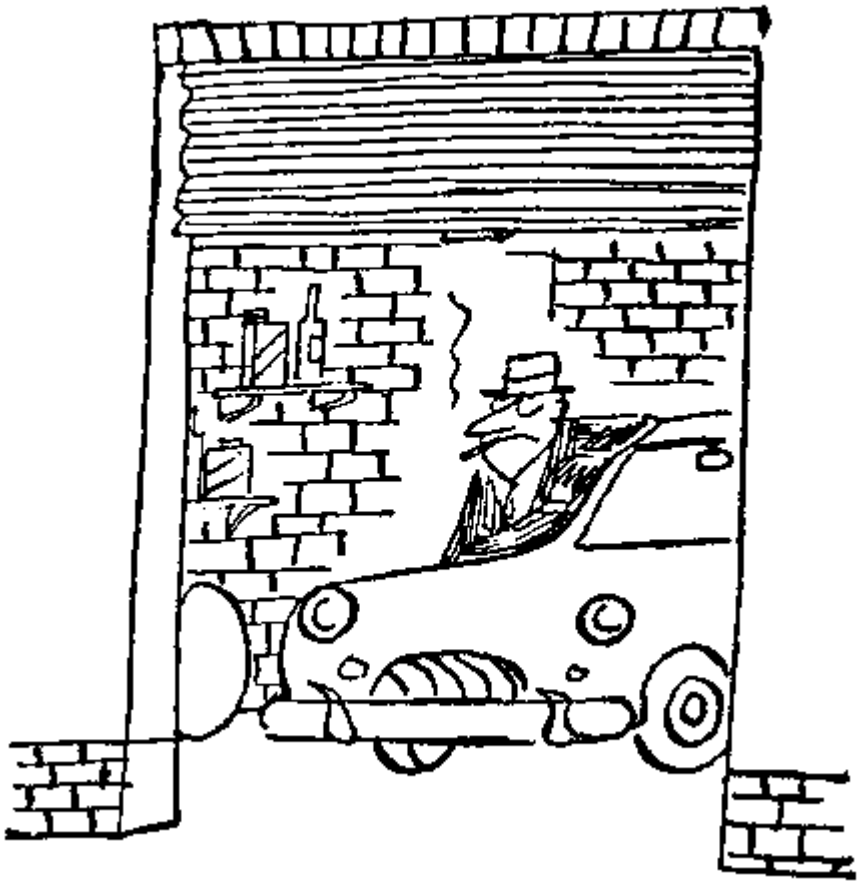
« Essaye seulement », a dit M. Blédurt. « Ah ! oui ? » a demandé papa, « oui », a répondu M. Blédurt, et ils ont commencé à se pousser l'un l'autre, comme ils font souvent pour rigoler. Pendant qu'ils étaient occupés à faire les guignols, moi je suis monté dans l'auto pour voir comment c'était dedans. C'était chouette, c'était tout neuf, et ça sentait drôlement bon. Je me suis mis au volant et j'ai fait vroum, vroum. Je vais demander à papa de m'apprendre à conduire. Ce qui est embêtant, c'est que les pédales sont trop basses pour mes pieds.



« Nicolas ! » a crié papa. Moi, ça m'a fait tellement peur que j'ai klaxonné avec le genou. « Veux-tu descendre de là tout de suite, a dit papa, qui t'a permis ? » « Je voulais voir comment c'était dedans, j'ai dit, je ne savais pas que tu avais fini avec M. Blédurt ! », et je me suis mis à pleurer. Maman est sortie en courant de la maison. « Qu'est-ce qui se passe ici ? elle a demandé. Tu te bats avec les voisins, tu fais pleurer le petit, tout ça à cause de cette voiture que tu as achetée sans me consulter. » « On le saura, a dit papa. Et je me demande comment tu as pu voir tout ça de la fenêtre de la cuisine qui est de l'autre côté de la maison. » « Oh ! », a dit maman, et elle s'est mise à pleurer, en disant qu'elle n'avait jamais entendu quelque chose d'aussi vexant de sa vie, et qu'elle aurait dû écouter sa maman à elle, qui est ma mémé, et qu'elle était très malheureuse. Comme je pleurais aussi, ça faisait un drôle de bruit, et puis on a vu arriver l'agent de police.

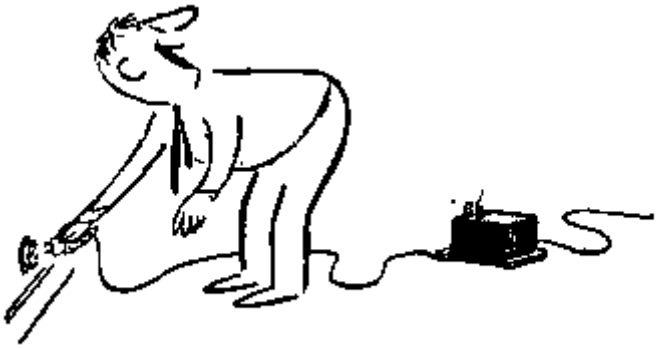


« Je parie que c'est vous qui avez klaxonné », il a dit, et il a sorti son petit carnet. « Non, monsieur, j'ai dit, c'est moi qui ai klaxonné. » « Nicolas ! Tais-toi ! », a crié papa. Alors je me suis remis à pleurer, c'est vrai, quoi, c'est pas juste à la fin, et maman m'a pris par la main et m'a emmené dans la maison. En partant, j'ai entendu l'agent de police qui disait à papa : « Et vous êtes toujours sur la sortie de garage. Bravo ! Comme ça vous aurez des tas de choses à leur raconter, à vos amis haut placés ! »



À l'heure du dîner, papa n'était toujours pas sorti du garage où il était avec l'auto. Alors, ça nous a fait de la peine, à maman et à moi, et nous sommes allés le chercher. Maman a dit à papa qu'après tout, elle n'était pas si mal, la couleur de l'auto, et moi j'ai dit que ça sera amusant de faire des tonneaux dans les virages.

Et papa a été très content, parce qu'il a vu que nous lui avions pardonné.



## Tuuuuut !

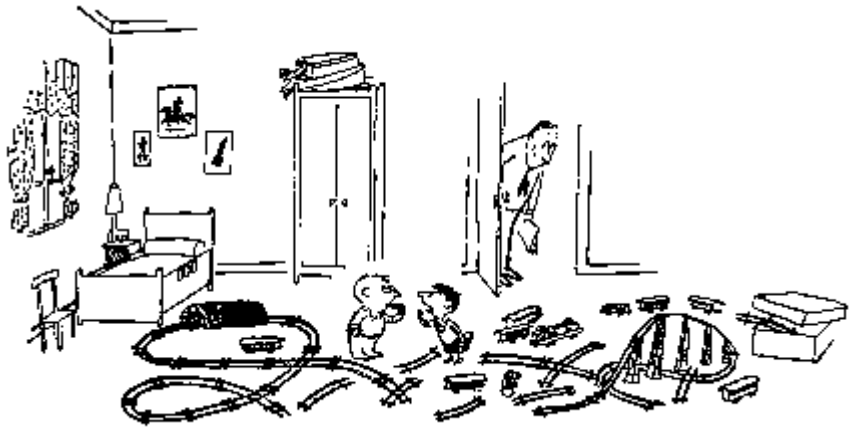
HIER SOIR, après que je sois rentré de l'école et que j'aie goûté, il y avait des petits pains beurrés, on a sonné à la porte. Je suis allé ouvrir et j'ai vu une grosse boîte, et derrière la grosse boîte, mon ami Alceste qui est gros aussi. « Qu'est-ce que tu fais là, Alceste ? », je lui ai demandé. Alceste m'a dit qu'il venait jouer avec moi et qu'il avait apporté son train électrique et que son papa lui avait permis de venir et de rester jusqu'au dîner. Je suis allé demander la permission à maman, qui m'a dit qu'elle voulait bien mais qu'il fallait que nous soyons bien sages « et montez dans la chambre et que je ne vous entende pas ».

Moi, j'étais drôlement content, parce que j'aime jouer au train électrique, et puis parce qu'Alceste, c'est un copain. On se connaît depuis qu'on était tout petits, ça va faire des tas de mois. Je ne l'avais jamais vu, le train électrique d'Alceste, c'est le Père Noël qui le lui a apporté, et depuis Noël je ne suis pas allé chez Alceste, mais avec une boîte aussi grosse, j'étais sûr que le train serait chouette. Même que j'ai dû aider Alceste à la monter, la boîte, parce qu'à la troisième marche de l'escalier, Alceste soufflait tellement que j'ai eu peur que le train n'arrive pas jusqu'à ma chambre.

Quand nous sommes arrivés, Alceste a mis la boîte par terre et il l'a ouverte. Il a commencé par en sortir trois sandwiches, il

faut vous dire qu'Alceste aime beaucoup manger. Et puis, en dessous des sandwiches, c'était terrible. Des rails, des tas de rails, avec des aiguillages, des croisements et des rails qui tournent, et puis une gare, et puis un passage à niveau, et puis deux vaches, et puis un tunnel, et puis un sandwich au jambon qui était tombé dans le tunnel. Dans une boîte à part, il y avait le train lui-même, avec la locomotive verte, deux wagons de passagers, un wagon de marchandises, un autre pour transporter des bouts de bois, et puis un wagon-restaurant comme celui qu'il y a dans le train quand nous partons en vacances, mais on n'y va pas parce que maman prépare des bananes, des œufs durs et du saucisson, et papa dit que c'est meilleur que ce qu'ils vous servent, et il se dispute avec le monsieur qui vend des orangeades parce qu'il dit que c'est tiède, mais c'est chouette parce qu'il y a des pailles.

« Alors, voilà, a dit Alceste en mangeant son premier sandwich, nous allons mettre les rails ici, et puis ça va tourner là-bas, après on les fait passer sous le lit et sous l'armoire. Ici, on va mettre le tunnel, la gare là-bas, avec le passage à niveau, et les deux vaches ici. » « Si on mettait une des vaches là ? », j'ai demandé. « À qui il est le train, à toi ou à moi ? », a dit Alceste. Là, il avait raison, alors nous avons mis les vaches où avait décidé Alceste, qui a bien de la chance que le Père Noël lui fasse des cadeaux comme ça, parce qu'après tout, il n'a jamais été tellement sage, Alceste, et on le punit plus souvent que moi, et je suis moins mauvais élève que lui, et je suis beaucoup plus gentil qu'Alceste, et ce n'est pas juste, et je lui ai donné une claque. Alceste m'a regardé, étonné ; il était rigolo parce qu'avec la claque, le sandwich qu'il était en train de manger avait glissé et il avait du beurre jusqu'à l'oreille, et il m'a donné un coup de pied sur la jambe. Moi, j'ai crié et maman est entrée. « Vous jouez gentiment ? », a demandé maman. « Ben oui, quoi », a répondu Alceste. « Oh ! oui, maman, on s'amuse bien », j'ai dit, et c'était vrai, moi j'aime bien jouer avec mon copain Alceste. Maman nous a regardés, et puis elle a dit : « J'avais cru entendre… Bon, soyez sages. » Et elle est partie.



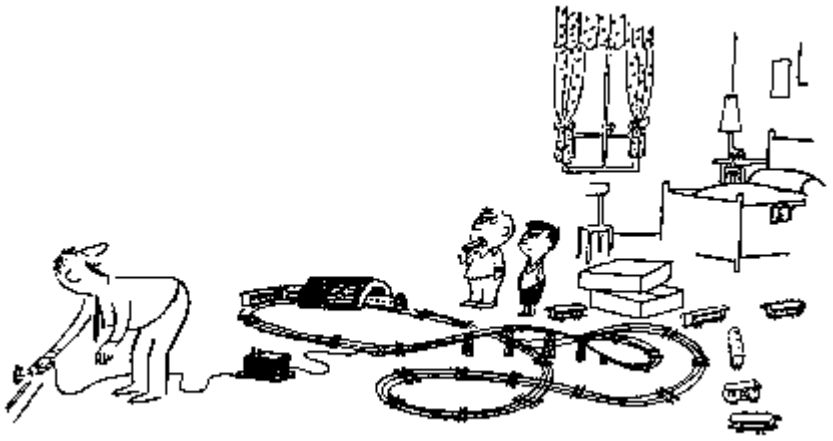
« J'espère que ta famille va nous laisser tranquilles, a dit Alceste, je ne peux pas rester très tard, il y a du pot-au-feu pour dîner ce soir, et c'est moi qui ai l'os à moelle. » On s'est dépêchés de tout installer, avec aussi la petite boîte électrique, là où il y a des boutons, et ça fait marcher le train tout seul. « Et l'accident, où on va le faire ? », j'ai demandé. C'est vrai, quand on joue au train électrique, ce qui est amusant, c'est de faire les accidents. « On pourrait enlever un rail sous le tunnel », a dit Alceste. Moi j'ai trouvé que c'était une drôlement bonne idée, et j'allais le faire, mais Alceste a préféré enlever le rail lui-même. « Bon, j'ai dit, moi, pendant ce temps, je vais mettre les wagons sur les rails », et puis je suis allé les chercher dans la boîte. « Touche pas, tu vas tout casser ! », a crié Alceste en mettant plein partout des petits morceaux de jambon du sandwich qu'il était en train de mâcher. « C'est chez moi, ici, et j'ai le droit de toucher à ton train », je lui ai dit, à Alceste. « C'est peut-être chez toi, mais le train est à moi, alors, lâche ce wagon ! », a dit Alceste, et je lui ai donné un coup de wagon de passagers sur la tête, et lui il m'a donné un coup de wagon-restaurant. On était là à se donner des coups de wagons quand papa est entré dans ma chambre en faisant de gros yeux.

« Tu vois qu'ils nous dérangent tout le temps ! », a dit Alceste. Papa est resté la bouche ouverte en regardant Alceste. « Nous sommes en train de jouer, j'ai expliqué à papa, Alceste a amené son train électrique et maman a permis. » « Oui », a dit Alceste. « Ça t'écorcherait la bouche, Alceste, de me dire bonjour ? », a demandé papa. « Salut ! », a dit Alceste, et papa a

poussé un gros soupir, et puis il a vu les rails et le train, et il a sifflé. « Dis donc, a dit papa, il est beau, ce train ! » « C'est le Père Noël qui l'a apporté à Alceste, j'ai dit à papa, l'année où j'ai été si sage. » Mais papa s'était assis par terre et il regardait le train, tout content.

« Quand j'avais votre âge, je voulais avoir un train comme ça, a dit papa, mais j'étais trop occupé à faire mes études, je n'avais pas le temps de jouer. » « Touchez pas trop à la gare, a dit Alceste, ça casse. Papa, il veut bien que j'amène mon train ici, pour jouer avec Nicolas, mais il ne veut pas qu'on casse. »

Papa a dit qu'il n'allait rien casser et qu'il allait nous montrer comment jouer au train électrique. « Passe-moi la locomotive et les wagons, a dit papa à Alceste, je vais les mettre sur les rails. » Alceste a regardé papa comme s'il lui avait mangé un sandwich, mais il lui a donné le train, parce qu'il est prudent, Alceste, il ne se bat jamais avec un plus grand que lui. « Attention au départ ! a crié papa avec une drôle de voix. En voituuuure ! Tuuuuut ! » Et puis il a appuyé sur les boutons et le train n'a pas bougé. « Eh bien ! qu'est-ce qui se passe ? » a demandé papa qui était tout déçu, et puis il a regardé autour de lui et il s'est frappé le front. « Mes pauvres enfants, il a dit, vous n'aviez pas mis la prise ! Comment voulez-vous que ça marche ? Heureusement que je suis arrivé ! » Papa s'est mis à rigoler et puis il est allé mettre la prise. « Bon, il a dit, papa, maintenant ça va marcher. Tuuuuuut ! » Et il a appuyé sur les boutons, et ça a fait une chouette étincelle, et toutes les lumières se sont éteintes.



« Ça alors, a dit Alceste, ça fait comme chez nous. Moi je croyais que c'était l'électricité qui ne marchait pas à la maison, mais papa m'a dit d'essayer chez un copain, que je verrais bien que c'était le train qui marchait mal. Il avait raison, papa. » Mon papa à moi, il ne disait rien. Il était assis par terre et il regardait Alceste sans bouger les yeux. « Bon, a dit Alceste, il faut que je rentre, maman n'aime pas que je sois dehors quand il commence à faire noir. Salut ! »

Maman et moi, on a dîné avec des bougies sur la table, c'était chouette. Ce qui est dommage, c'est que papa n'était pas venu dîner avec nous. Il était resté assis dans ma chambre à bouder. Je ne croyais pas qu'il serait tellement déçu de ne pas voir marcher le train d'Alceste.

## Les dames

MARIE-EDWIGE HABITE LA MAISON à côté de la nôtre ; ses parents sont M. et Mme Courteplaque ; elle a des cheveux jaunes, une figure rose, des yeux bleus ; elle est très chouette, et c'est une fille. Je ne la vois pas souvent, parce que M. et Mme Courteplaque ne sont pas très copains avec papa et maman, et aussi parce que Marie-Edwige est drôlement occupée : elle prend tout le temps des leçons de piano et de tout un tas de choses.

Alors j'ai été très content quand, aujourd'hui, après le goûter, Marie-Edwige m'a demandé de venir jouer avec elle dans son jardin. Je suis allé demander la permission à maman, qui m'a dit :

— Je veux bien, Nicolas, mais il faudra que tu sois bien gentil avec ta petite camarade. Je ne veux pas de disputes. Tu sais que Mme Courteplaque est très nerveuse, et il ne faut pas lui donner des prétextes pour se plaindre de toi.

J'ai promis, et je suis allé en courant dans le jardin de Marie-Edwige.

— À quoi on joue ? j'ai demandé.

— Ben, elle m'a répondu, on pourrait jouer à l'infirmière. Toi, tu serais très malade, et tu aurais très peur, alors moi, je te soignerais et je te sauverais. Ou, si tu préfères, ce serait la guerre, et toi tu serais blessé très gravement, alors moi je serais dans le champ de bataille, et je te soignerais, malgré le danger.

J’ai préféré le coup de la guerre, et je me suis couché dans l’herbe, et Marie-Edwige s’est assise à côté de moi et elle me disait :

— Oh ! la la ! Mon pauvre ami ! Dans quel état vous êtes ! Heureusement que je suis là pour vous sauver, malgré le danger. Oh ! la la !

Ce n’était pas un jeu très rigolo, mais je ne voulais pas faire d’histoires, comme m’avait dit maman. Et puis, Marie-Edwige en a eu assez de faire semblant de me soigner, et elle m’a dit qu’on pourrait jouer à autre chose, et moi j’ai dit : « D’accord ! »

— Si on faisait des courses ? m’a demandé Marie-Edwige. Le premier arrivé à l’arbre, là-bas, ce serait le vainqueur.

Ça, c'était chouette, surtout que je suis terrible au cent mètres ; dans le terrain vague, je bats tous les copains, sauf Maixent, mais lui ça ne vaut pas, parce qu'il a des jambes très longues, avec des gros genoux. Le terrain vague n'a pas cent mètres de long, mais on fait comme si.

— Bon, m'a dit Marie-Edwige, je vais compter jusqu'à trois. À trois, on part !

Et puis elle s'est mise à courir, et elle était presque arrivée à l'arbre quand elle a crié : « Un, deux, trois ! »

— J'ai gagné ! J'ai gagné… eu, elle a chanté.

Moi, je lui ai expliqué que, pour une course, il faut partir tous en même temps, sinon ce n'est pas une vraie course. Alors, elle a dit que d'accord, qu'on allait recommencer.

— Mais il faut me laisser partir un peu devant toi, m'a dit Marie-Edwige, parce que c'est mon jardin.

Alors, nous sommes partis en même temps, mais comme Marie-Edwige était beaucoup plus près de l'arbre que moi, elle a encore gagné. Après plusieurs courses, je lui ai dit que j'en avais assez, et Marie-Edwige m'a dit que je me fatiguais vite, mais

qu'après tout, les courses, ce n'était pas tellement rigolo, et qu'on allait jouer à autre chose.

— J'ai des boules de pétanque, elle m'a dit. Tu sais jouer à la pétanque ?

Je lui ai répondu que j'étais terrible à la pétanque, et que je gagnais même contre les grands. C'est vrai, une fois, j'ai joué avec papa et avec M. Blédurt, qui est un autre de nos voisins, et c'est moi qui les ai battus ; ils rigolaient, ils rigolaient, mais moi je sais bien qu'ils n'avaient pas fait exprès de perdre ! Surtout M. Blédurt !

Marie-Edwige a apporté des chouettes boules en bois de toutes les couleurs.

— Je prends les rouges, elle a dit ; c'est moi qui jette le cochonnet, et c'est moi qui commence.

Elle a jeté le cochonnet, elle a jeté sa boule – pas terrible – et moi j'ai jeté la mienne, beaucoup plus près que la sienne.

— Ah ! non ! Ah ! non ! a dit Marie-Edwige. Ça vaut pas ; j'ai glissé. Je recommence.

Elle a jeté la boule de nouveau, mais elle a dit qu'elle avait encore glissé ; alors elle a recommencé, et sa boule est arrivée plus près du cochonnet que la mienne. Nous avons continué à jouer ; Marie-Edwige lançait ses boules plusieurs fois, et moi je commençais à avoir envie de rentrer à la maison, parce que jouer comme ça à la pétanque, ce n'est pas amusant, surtout si on n'a pas le droit de faire des histoires ; c'est vrai, quoi, à la fin, sans blague !

— Ouf ! a dit Marie-Edwige, si on jouait à quelque chose de moins fatiguant ? Attends-moi, j'ai des jeux dans ma chambre, je vais les apporter !

J'ai attendu, et Marie-Edwige est revenue dans le jardin avec une grosse boîte en carton, pleine de choses dedans : il y avait des cartes, des jetons, des dés, une petite machine à coudre cassée, un jeu de l'oie (j'en ai trois à la maison), un bras de poupée et des tas et des tas de choses.

— Si on jouait aux cartes ? m'a dit Marie-Edwige. Tu sais jouer aux cartes ?

Moi, j'ai dit que je savais jouer à la bataille, et qu'à la maison quelquefois, je faisais des parties avec papa, et que c'était très chouette.

— Je connais un jeu beaucoup meilleur, m'a dit Marie-Edwige. C'est moi qui l'ai inventé. Tu vas voir, c'est très bien.

Il était très compliqué, le jeu de Marie-Edwige, et je ne l'ai pas très bien compris. Elle a donné des tas de cartes à chacun, et, elle, elle avait le droit de regarder dans mon jeu à moi, et d'échanger des cartes à elle contre des cartes à moi. Après, c'était un peu comme pour la bataille, mais en beaucoup plus compliqué, parce que, par exemple, il y avait des fois où, avec un trois, elle me prenait un roi. Il paraît qu'un trois de carreau, c'est plus fort qu'un roi de trèfle. Moi, je commençais à le trouver drôlement bête, le jeu de Marie-Edwige, mais je n'ai rien dit pour ne pas faire d'histoires surtout que Mme Courteplaque s'était mise à sa fenêtre pour nous regarder jouer.

Quand Marie-Edwige a gagné toutes mes cartes, elle m'a demandé si je voulais faire une autre partie, la revanche, mais

moi je lui ai répondu que je préférais jouer à autre chose, que son jeu était trop difficile. Alors, j'ai cherché dans la grosse boîte, et, tout au fond, j'ai trouvé – devinez quoi ? – un jeu de dames ! Moi, je suis terrible aux dames ! Champion !

— On joue aux dames ! j'ai crié.

— Bon ! m'a dit Marie-Edwige ; mais je prends les blanches, et je commence.

On a mis le damier sur l'herbe, les pièces sur le damier, et Marie-Edwige a commencé. Je me suis laissé prendre deux pièces ; Marie-Edwige était drôlement contente, et puis, après, tac, tac, tac, je lui ai pris trois pièces.

Alors, Marie-Edwige m'a regardé, elle est devenue toute rouge ; elle a remué le menton comme si elle allait pleurer ; elle a eu les yeux pleins de larmes, elle s'est levée, elle a donné un grand coup de pied dans le damier, et elle est partie dans sa maison en criant :

— Sale tricheur ! Je ne veux plus te voir !

Je suis revenu à la maison, drôlement embêté, et maman, qui avait entendu les cris, m'attendait à la porte. Je lui ai raconté tout ce qui s'était passé. Alors maman a levé les yeux, elle a fait « Non ! » avec la tête et elle m'a dit :

— Tu es bien le fils de ton père ! Vous les hommes, vous êtes tous pareils !... Des mauvais joueurs !...

## La trompette

COMME J'AVAIS FAIT TRÈS PEU DE BÊTISES cette semaine, papa m'a donné des sous et il m'a dit : « Va chez le marchand de jouets et achète-toi ce dont tu auras envie. » Alors, je suis allé et je me suis acheté une trompette.

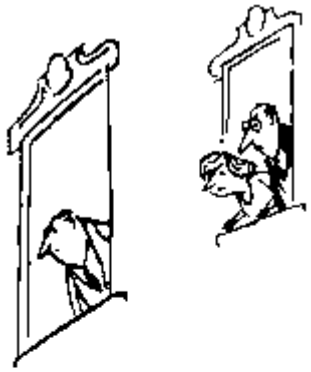
C'était une chouette trompette qui faisait un bruit terrible quand on soufflait dedans. Je me disais, en revenant à la maison, que je m'amuserais bien et que papa serait content.

Quand je suis entré dans le jardin, j'ai vu papa qui était en train de tailler la haie avec des ciseaux. Pour lui faire une surprise, je me suis approché sans bruit, derrière lui, et j'ai soufflé très fort dans la trompette. Papa a crié, mais pas à cause de la trompette. Il a crié parce qu'il venait de se donner un coup de ciseaux dans les doigts.

Papa, il s'est retourné en se suçant un doigt. Il m'a regardé avec de gros yeux tout ronds : « Tu as acheté une trompette », il m'a dit et ensuite, il a dit encore, tout bas : « J'aurais dû m'en douter » et il est parti dans la maison pour soigner son doigt.

Mon papa il est très, très gentil, mais il n'est pas adroit, c'est peut-être pour ça qu'il n'aime pas travailler dans le jardin.

Je suis entré dans la maison en soufflant dans la trompette. Maman est sortie de la cuisine en courant. « Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qu'il y a ? », elle a crié. Quand elle a vu ma trompette, elle n'était pas contente. « Où as-tu trouvé ça, elle m'a demandé, maman, qui est l'inconscient qui t'a donné ce jouet ? » Moi, j'ai répondu à maman que c'était papa qui m'avait acheté la trompette. Papa est entré à ce moment, il voulait que maman l'aide à attacher le bandage autour du doigt. Maman lui a dit qu'elle le félicitait pour sa bonne idée de m'acheter une trompette, mais mon papa, qui est très modeste, est devenu tout rouge et il a commencé à dire que les choses ne s'étaient pas passées exactement comme ça. Alors moi, j'ai dit que vraiment c'était une bonne idée et que je félicitais papa aussi. Et puis j'ai soufflé dans la trompette. Maman m'a demandé d'aller jouer dehors, qu'elle voulait parler à papa. Elle avait sans doute envie de le féliciter encore.



Je suis sorti dans le jardin, je me suis assis sous l'arbre et je me suis amusé à faire peur aux moineaux en soufflant dans la trompette. Le temps que papa ait fini de se faire féliciter, il n'y avait plus un seul oiseau dans le jardin. Comme j'aime bien les petits oiseaux, je me suis dit que le plus souvent possible, je jouerais dans la maison en fermant les fenêtres.

Il avait l'air très embêté, papa, quand il est sorti de la maison. « Nicolas, il m'a dit, il faut que je te parle. » Moi, je lui ai demandé si c'était pressé, parce que je devais jouer avec la trompette. Dans la maison quelque chose s'est cassé, et ça, ça m'a étonné, maman est adroite, elle. Papa m'a dit que c'était très pressé, qu'il fallait qu'on parle d'homme à homme. « Parle fort, j'ai dit, comme ça je pourrai continuer à jouer de la trompette et je t'entendrai quand même. » Je ne voulais pas perdre de temps. « Nicolas ! », a crié papa qui, tout d'un coup, a eu l'air nerveux. Moi j'ai compris, papa avait envie de jouer avec la trompette et il n'osait pas me le demander. J'allais lui offrir la trompette après avoir soufflé dedans un bon coup, quand M. Blédurt, notre voisin, a passé la tête par-dessus la haie et il a crié : « C'est pas bientôt fini ce vacarme ? » M. Blédurt aime bien taquiner papa, mais là, il tombait mal, parce que papa, ce qu'il voulait surtout, c'était jouer de la trompette.

« On ne t'a pas sonné, Blédurt », qu'il a dit, mon papa. « Qu'est-ce qu'il te faut, a répondu M. Blédurt, la dernière fois qu'on m'a sonné comme ça, j'étais dans l'armée ! » « Dans l'armée ? Va donc, eh planqué ! », a dit mon papa en riant comme quand il n'est pas content du tout. Je ne sais pas ce que ça veut dire « planqué », mais ça n'a pas plu à M. Blédurt, qui a sauté par-dessus la haie et qui est entré dans notre jardin. « Planqué, moi ? il a demandé. J'ai fait la guerre, moi, pas comme d'autres que je connais ! » Moi j'aime bien quand M. Blédurt raconte ses histoires de guerre, une fois il m'a expliqué comment il a capturé, tout seul, un sous-marin plein d'ennemis. Mais, c'est dommage, il n'a pas raconté ses histoires, parce que papa et lui ont changé de conversation. « Ah oui ? », a demandé papa. « Oui ! », a répondu M. Blédurt, et il a poussé papa, qui est tombé assis sur le gazon. M. Blédurt n'a pas attendu que papa se relève, il a sauté par-dessus la haie pour retourner chez lui et il a crié : « Et que je n'entende plus le bruit des jouets stupides que tu achètes à ton malheureux enfant ! »

Papa s'est relevé et il m'a dit : « Passe-moi ta trompette ! » J'avais raison, c'était bien ça que papa voulait, jouer avec la trompette. Je l'aime bien, papa, alors je lui ai prêté la

trompette ; j'espérais seulement qu'il n'allait pas la garder trop longtemps, parce que moi, je n'avais pas fini de jouer.

Papa s'est approché de la haie qui sépare notre jardin et celui de M. Blédurt, il a avalé des tas d'air, il a retenu sa respiration et il a soufflé dans la trompette. Il a soufflé à en devenir rouge. C'était formidable ! Je n'aurais jamais cru que cette petite trompette pouvait faire ce gros bruit-là. Quand papa s'est arrêté pour se remettre à respirer, on a entendu des choses qui se cassaient chez les Blédurt, et la porte de leur maison s'est ouverte, et M. Blédurt est sorti en courant. En même temps, la porte de notre maison s'est ouverte aussi, et nous avons vu maman qui sortait en portant une valise, comme si elle partait en voyage. Papa, il a tourné la tête de tous les côtés : il avait l'air un peu étonné.

« Je vais chez maman », a dit maman. « Chez mémé ? j'ai demandé, je peux y aller aussi ? Je lui jouerai de la trompette et on s'amusera bien ! » Maman m'a regardé et elle s'est mise à pleurer. Papa voulait aller la consoler, mais il n'a pas eu le temps : M. Blédurt a sauté dans notre jardin. C'est une manie chez lui ; une fois, papa l'avait appelé et il avait mis une lessiveuse au pied de la haie ; nous avions bien rigolé quand M. Blédurt est tombé dedans. Mais là, on ne rigolait pas : M. Blédurt, ce qu'il voulait, c'était de jouer aussi avec la trompette. « Donne-moi cette trompette ! », il a crié. Papa a refusé. « Avec cet instrument, a dit M. Blédurt, tu as fait peur à ma femme, elle a laissé tomber toute une pile d'assiettes ! » « Bah ! a dit papa, au prix où tu les paies, ces assiettes, ce n'est pas une grande perte. Et puis, va-t'en, ceci est une affaire de famille. » M. Blédurt a répondu que ce n'était plus une affaire de famille, avec tout ce bruit, c'était devenu une affaire de quartier. Il avait raison, M. Blédurt : des fenêtres des maisons, il y avait des tas de gens qui regardaient et qui faisaient « chut !... ».

« Tu me la donnes, la trompette », a dit M. Blédurt, qui voulait absolument jouer. « Viens la prendre », a dit papa, qui est gentil. Mais, pour s'amuser, papa faisait semblant de ne pas vouloir la lâcher, la trompette. Ils ont tiré chacun de leur côté et, finalement, à faire les guignols, ils ont réussi à la faire tomber par terre, et puis papa a poussé M. Blédurt, qui est tombé sur la trompette. Quand je suis allé la ramasser, la trompette était toute plate. Il n'y avait plus moyen de jouer.

Alors, je me suis mis à pleurer. C'est vrai, quoi, s'ils voulaient tous jouer de la trompette, ils n'avaient qu'à en acheter, des trompettes !...

Comme je pleurais beaucoup, papa, maman et M. Blédurt ont voulu me consoler. Maman, elle disait : « Il s'achètera un autre jouet, mon grand garçon. » Et papa disait : « Allons, allons, allons, allons… » et M. Blédurt a sauté dans son jardin en se frottant le pantalon, parce que ça a dû lui faire mal de tomber sur la trompette.

Maintenant, tout est arrangé. Avec les sous que m'a donnés maman, je me suis acheté un tambour, mais je ne sais pas si on s'amusera autant qu'avec la trompette.

## Maman va à l'école

NOUS ÉTIONS DANS LE SALON, après dîner, et maman a levé la tête de son tricot, et elle a dit à papa :

— Chéri, j'ai eu une idée aujourd'hui : pourquoi est-ce que je n'apprendrais pas à conduire ? Comme ça, je pourrais me servir de la voiture, au lieu de la laisser moisir au garage.

— Non, a dit papa.

— Mais enfin, pourquoi ? a demandé maman. Toutes mes amies conduisent : Clémence et Bertille ont même leur petite voiture. Il n'y a absolument pas de raison pour que…

— Je vais me coucher, a dit papa. J'ai eu une journée terrible, au bureau.

Et il est parti.

Le lendemain, on était en train de dîner ; il y avait un chouette gâteau au chocolat, et ça, ça m'a étonné, parce qu'on était mardi, et le mardi c'est la compote ; et maman a dit à papa :

— Tu as réfléchi, au sujet de la voiture ?

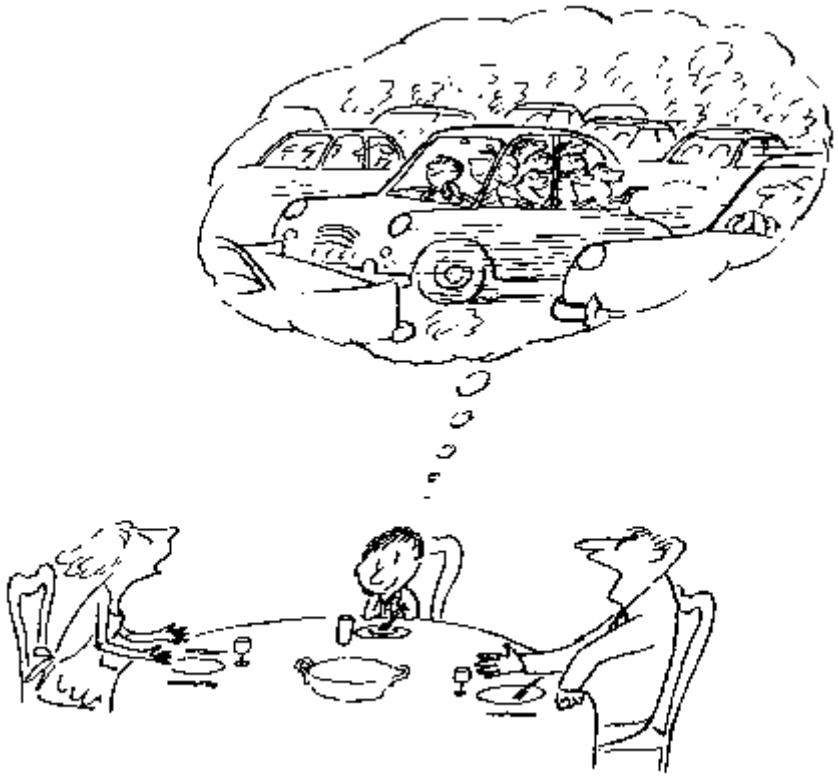
— Quelle voiture ? a demandé papa.

— Tu sais bien, voyons, a dit maman. Nous en avons discuté hier… Non, non, laisse-moi parler, tu me répondras après…

Maman a servi encore du gâteau à papa, et elle a dit :

— Tu comprends, si je savais conduire, je pourrais aller te chercher à ton bureau, le soir ; ça t'éviterait de prendre ces autobus bondés, qui te fatiguent tellement. Et puis, pour le petit, quand il pleut, je pourrais l'emmener à l'école, comme ça il ne nous ferait plus toutes ces angines…

— Oh ! chic ! j'ai crié. Et puis on pourrait emmener les copains, aussi !



— Mais bien sûr, a dit maman. Et pour faire les courses, en une seule fois je pourrais acheter tout ce dont j'ai besoin pour la semaine ; et quand nous partons en vacances, tu sais comme tu as envie de dormir, après le déjeuner ; eh bien, je pourrais prendre le volant ; et puis tu sais, je suis très prudente. Je sais, je sais ce que tu vas me répondre : l'accident de Mme Blédurt. Mais enfin, tu connais Mme Blédurt ; c'est une femme adorable, mais elle est très tête en l'air. D'ailleurs, même si l'assurance n'est pas d'accord, elle m'a expliqué que ce n'était vraiment pas elle qui était en tort…

— La maman de Rufus conduit la voiture du père de Rufus, j'ai dit, et Rufus m'a dit qu'elle est terrible.

— Ah ! tu vois ? a dit maman, en me donnant du gâteau. Alors, qu'est-ce que tu en penses ?

— Evidemment, a dit papa, il faut avouer que ces autobus deviennent terribles. Il n'y a même plus moyen d'y déplier un journal.

Alors, maman s'est levée, elle est allée embrasser papa, qui a rigolé, elle m'a embrassé moi et elle nous a donné du gâteau à tous les deux.

— Eh ! a dit papa. Je n'ai pas encore dit oui !

Le lendemain soir, à la maison, papa ne disait rien et maman avait les yeux tout rouges et gonflés. Moi, je mangeais la compote sans faire de bruit, parce que j'ai vu que ce n'était pas le moment de faire le guignol. Et puis papa a fait un gros soupir, et il a dit à maman :

— Ecoute, bon, d'accord. Je me suis peut-être un peu énervé, cet après-midi, mais qu'est-ce que tu veux ? Tu n'es pas douée pour ce genre d'exercice, voilà tout.

— Ah ! pardon, a dit maman. Pardon, pardon ; Mme Blédurt m'avait prévenue, ne jamais apprendre à conduire avec son mari ! Tu t'énerves, tu as peur pour ta voiture, tu cries, alors, bien sûr, moi je perds mes moyens ! Pour apprendre, il faut aller dans une auto-école.

— Quoi ? a crié papa. Mais tu te rends compte combien ça coûte, ce genre de plaisanterie ? Non, non, non et non !

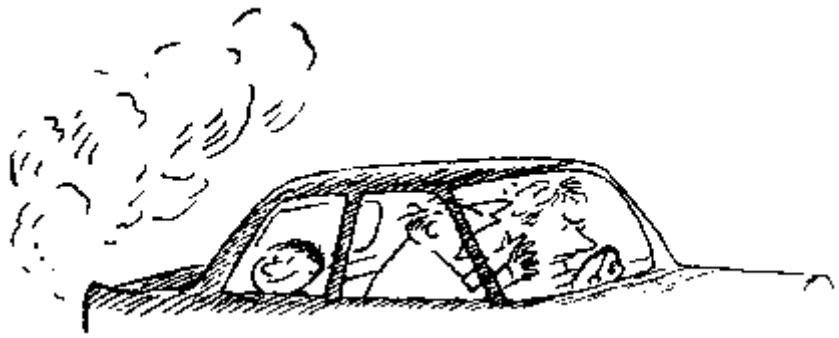
— Va te coucher, Nicolas, m'a dit maman. Demain, il y a école.

Le lendemain soir, maman était drôlement contente.

— Ça a très bien marché, chéri, elle a dit à papa. Le moniteur m'a dit que j'avais une très bonne tenue de volant. Au début, j'avais un peu peur, mais après, j'ai commencé à m'amuser. C'est vrai, c'est amusant de conduire ! Demain, on va passer la troisième.

Moi, j'étais bien content que maman apprenne à conduire, parce que ce sera rigolo qu'elle m'emmène à l'école, avec tous les copains, et puis, le soir, qu'on aille chercher papa, et peut-être, quand on sera tous ensemble dans l'auto, au lieu de

retourner à la maison, on ira au restaurant, et puis après au cinéma. Ce qui est embêtant, c'est que maman revenait quelquefois très énervée de ses leçons, comme la fois où elle n'avait pas réussi à se garer et où, à la maison, tout le monde était fâché et le dîner n'était pas prêt.



Le soir où maman pleurait à cause du démarrage en côte, papa s'est mis à crier qu'il en avait assez, que non seulement ça lui coûtait cher, mais que la vie à la maison devenait impossible et qu'il valait mieux tout laisser tomber.

— Tu seras bien content quand je viendrai te chercher au bureau, a dit maman. Et aussi quand tu ne seras plus obligé de promener ma mère.

Et puis, un soir, maman nous a dit qu'elle devait passer son permis dans une semaine, et que le moniteur a dit qu'il serait plus prudent de prendre des leçons jusqu'au dernier jour.

— Ben, voyons ! a dit papa. Il n'est pas fou, ton moniteur !

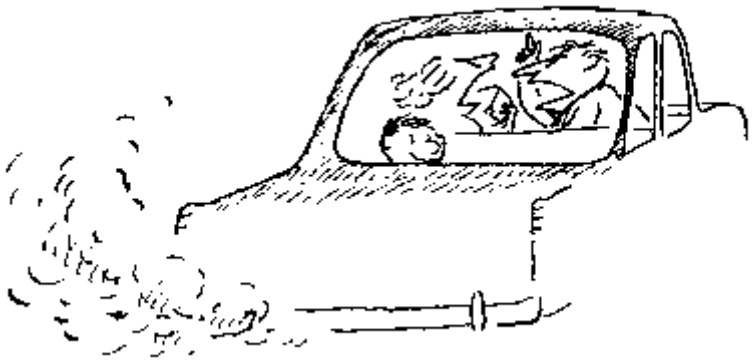
Le dernière semaine, à la maison, on n'a pas rigolé, parce que maman était de plus en plus énervée, et papa aussi, et il y a même eu une fois où papa est parti en claquant la porte de la maison, mais il est revenu tout de suite parce qu'il pleuvait.

Et puis, la veille de l'examen, ça a été terrible. On a dîné très vite – pour le dessert, il y avait le restant de compote de midi – et après, dans le salon, maman a repassé ses leçons.

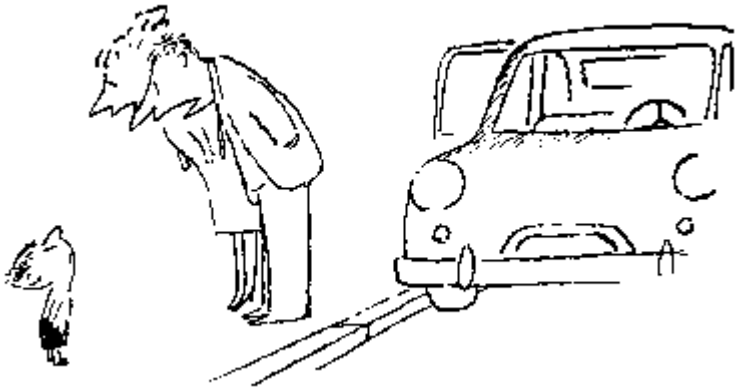
— Mais enfin, a crié papa, qu'est-ce qu'on t'apprend dans cette auto-école ? Tu ne connais vraiment pas ce panneau ?

— Je t'ai déjà dit, a crié maman, que quand tu cries, je ne peux plus penser. Bien sûr que je sais ce que c'est, ce panneau, mais je ne m'en souviens pas maintenant. Voilà !

— Ah ! bravo ! a dit papa. J'espère que tu auras un examinateur suffisamment compréhensif pour admettre ce genre de raisonnement !



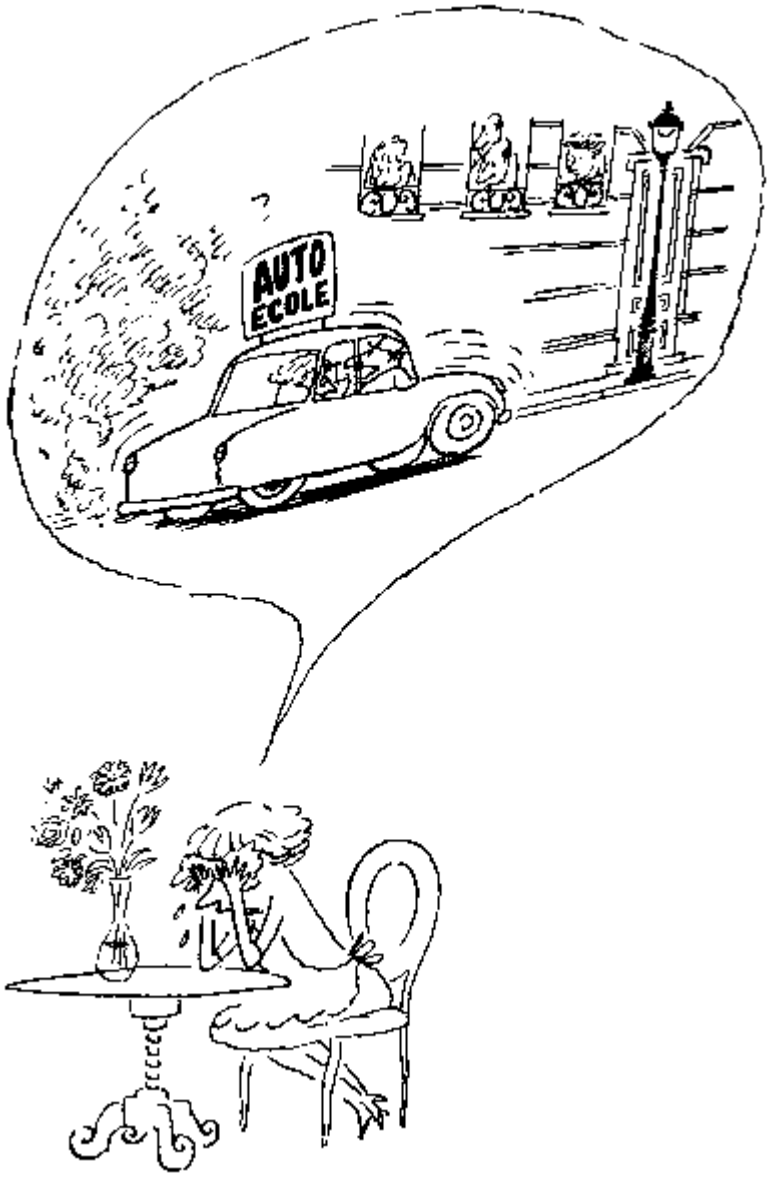
— C'est le panneau qui annonce qu'il y a des rails de train, j'ai dit.



— Nicolas ! a crié maman. Je ne t'ai rien demandé ! D'abord, tu devrais être au lit ! Il y a école, demain !

Alors, moi je me suis mis à pleurer, parce que c'est vrai, quoi, à la fin, sans blague, c'était pas juste, et c'était bien le panneau qui annonçait les rails de train, et au lieu de me féliciter, on veut que j'aille au lit, et papa a dit à maman que ce n'était pas une raison pour crier après le petit, et maman s'est mise à pleurer en disant qu'elle en avait assez, assez, assez, et qu'elle préférait ne pas se présenter à l'examen, et que de toute façon elle n'était pas prête, et qu'elle devait prendre encore des tas de leçons, et qu'elle n'en pouvait plus.

Papa a levé les bras vers le plafond, il a tourné autour de la table du salon, et puis il a demandé à maman de se calmer, il lui a dit que allons, allons, que bien sûr qu'elle était prête, que tout allait très bien se passer, que ses copains allaient en faire une tête quand elle viendrait le chercher au bureau, et que nous allions être drôlement fiers d'elle. Alors, maman a rigolé en pleurant, elle a dit qu'elle était bête, elle m'a embrassé, elle a embrassé papa, papa est allé chercher le livre de l'auto-école, qui était tombé derrière le canapé, et moi je suis allé me coucher.



Le lendemain matin, j'étais drôlement impatient, à l'école, parce que maman devait passer son examen à dix heures, et les copains étaient impatients aussi, parce que je les avais prévenus pour le coup que maman les emmènerait à l'école, et puis, quand la cloche a sonné, je suis parti en courant à la maison, et quand je suis arrivé, j'ai vu papa et maman qui rigolaient, et qui buvaient l'apéritif, comme quand il y a des invités. Maman était toute rose, et j'aime bien la voir comme ça, quand elle est très contente.

— Embrasse ta mère, m'a dit papa. Elle a passé brillamment son examen ; elle a été reçue du premier coup !

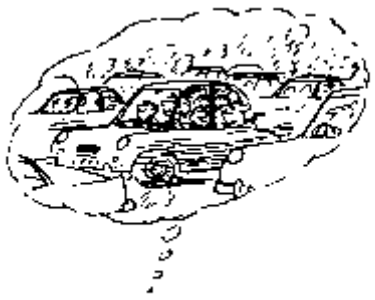
— Chouette ! j'ai crié.

Et je suis allé embrasser maman, qui m'a montré le papier qui disait qu'elle avait réussi à avoir son permis, et elle nous a expliqué que sur vingt qui se présentaient, il n'y en avait eu que neuf qui avaient réussi.

— Ouf ! a dit papa. En tout cas, nous sommes bien contents que ce soit fini. Pas vrai, Nicolas ?

— Oh ! oui ! j'ai dit.

— Et moi, donc ! a dit maman. Vous ne pouvez pas savoir ce que j'ai souffert ! Mais maintenant que c'est terminé, je peux vous dire une chose : plus jamais je ne conduirai une auto !



## La rédaction

PAPA EST ARRIVÉ À LA MAISON, il m'a embrassé, il a dit que « olala ! il avait eu une journée très dure à son bureau », il a mis ses pantoufles, il a pris son journal, il s'est assis dans son fauteuil et moi, je lui ai dit qu'il devait m'aider à faire mes devoirs.

« Non, non et non ! », a crié papa. Comme il fait quand il n'est pas d'accord avec quelque chose, il a jeté son journal par terre et il a dit que c'était incroyable qu'un homme ne puisse pas avoir un peu de repos chez lui. Alors, je me suis mis à pleurer. Maman est venue en courant de la cuisine et elle a demandé ce qui se passait. Moi, j'ai dit que j'étais bien malheureux, que personne ne m'aimait, que je partirais très loin, très loin, qu'on me regretterait beaucoup et toutes sortes de choses que je dis d'habitude quand je ne suis pas content. Maman est retournée dans la cuisine en disant à papa qu'il se débrouille pour me calmer, qu'elle était en train de préparer un soufflé et qu'il lui fallait du silence. Moi, j'étais bien curieux de voir comment papa s'y prendrait pour me calmer !

Il s'y est très bien pris, papa. Il m'a mis sur ses genoux, il m'a essuyé la figure avec son grand mouchoir, il m'a dit que son

papa à lui ne l'aidait jamais à faire ses devoirs, mais enfin que lui, pour la dernière fois, il voulait bien. Il est chouette, mon papa !

Nous nous sommes installés sur la petite table du salon.

— Alors, m'a demandé papa, qu'est-ce que c'est que ce fameux devoir ?

Je lui ai répondu que c'était une rédaction : « L'amitié ; décrivez votre meilleur ami. »

— Mais c'est très, très intéressant, ça, a dit papa, et puis je suis très fort en rédaction, mes professeurs disaient qu'il y avait du Balzac en moi.

Je ne sais pas pourquoi les professeurs disaient ça à papa, mais ça devait être très bien, parce que papa avait l'air d'en être très fier.

Papa m'a dit de prendre la plume et de commencer à écrire.

— Soyons organisés, a dit papa. D'abord, qui est ton meilleur ami ?

— J'ai des tas de meilleurs amis, j'ai répondu à papa. Les autres, c'est pas des amis du tout.

Papa m'a regardé comme s'il était un peu étonné, il a dit : « Bon, bon », et il m'a demandé de choisir un meilleur ami dans le tas et d'inscrire les qualités que j'aimais en lui. Ça nous servirait de plan pour la rédaction, après, ce serait facile.

Alors, moi, j'ai proposé à papa Alceste, qui peut manger tout le temps et qui n'est jamais malade. C'est le plus gros de mes amis, il est très chouette. Après Alceste, j'ai parlé à papa de Geoffroy, qui a des tas de qualités intéressantes : son papa est très riche et il lui achète des jouets, et Geoffroy les donne quelquefois aux copains pour finir de les casser. Il y a Eudes, qui est très fort et qui donne beaucoup de coups de poing, mais seulement aux amis, parce qu'il est très timide. Il y a aussi Rufus, qui a, comme les autres, beaucoup de qualités : il a un sifflet à roulette et son papa est agent de police. Et puis il y a Maixent, qui court très vite, et qui a des gros genoux sales. Et puis, il y a Joachim, qui n'aime pas prêter des choses, mais qui a toujours des tas de sous sur lui pour acheter des caramels ; et nous on le regarde manger. Et puis je me suis arrêté, parce que papa me regardait avec des yeux ronds.

— Ça va être plus difficile que je le pensais, a dit papa.

On a sonné à la porte d'entrée et papa est allé ouvrir. Il est revenu avec M. Blédurt. M. Blédurt, c'est notre voisin qui aime bien taquiner papa.

— Je viens te chercher pour faire une partie de dames, a dit M. Blédurt.

— Je ne peux pas, a répondu papa, je dois faire les devoirs du petit.

Ça a paru l'intéresser drôlement, mes devoirs, M. Blédurt, et quand il a su le sujet de ma rédaction, il a dit qu'il fallait s'y mettre et que ce serait très vite fait.

— Minute, a dit papa, c'est moi qui fais les devoirs de mon fils.

— Ne nous disputons pas, a dit M. Blédurt ; à nous deux, nous arriverons à terminer ce devoir plus vite et mieux.

Et puis il s'est assis avec nous à la table du salon, il s'est gratté la tête, il a regardé en l'air, il a dit : « Voyons, voyons, voyons », et il m'a demandé quel était mon meilleur ami. J'allais lui répondre, mais papa ne m'en a pas laissé le temps. Il a dit à M. Blédurt de nous laisser tranquilles, qu'on n'avait pas besoin de lui.

— Bon, a dit M. Blédurt, moi, ce que j'en disais, c'est pour que ton fils ait une bonne note, pour changer.

Ça, ça n'a pas plu à papa.

— Après tout, il a dit, papa, tu vas m'être utile pour cette rédaction, je vais te décrire, toi, Blédurt. Je commence comme ça : « Blédurt, c'est mon meilleur ami ; il est prétentieux, laid et bête. »

— Ah ! non ! a crié M. Blédurt, pas d'insultes ! Je t'interdis de dire que je suis ton meilleur ami, et puis, pour faire une rédaction, il faut savoir écrire en français. Alors, passe-moi la plume.

Comme j'ai vu que papa n'était pas content, j'ai voulu le défendre et j'ai dit à M. Blédurt que papa écrivait très bien et que ses professeurs disaient qu'il y avait des tas de Balzac dans papa. M. Blédurt s'est mis à rire. Alors papa a fait une tache d'encre sur la cravate de M. Blédurt.

M. Blédurt était très vexé.

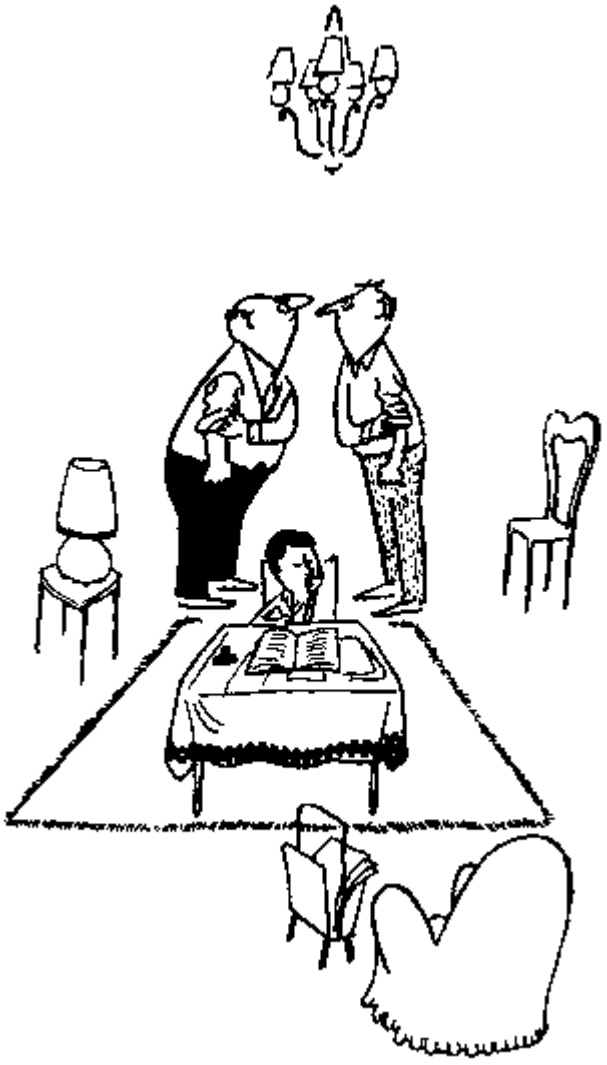
— Sors, si tu es un homme, il a dit à papa.

— Quand j'aurai fini la rédaction de Nicolas, c'est avec plaisir que je sortirai pour te rentrer dedans, a répondu papa.

— On n'est pas près de sortir, a dit M. Blédurt.

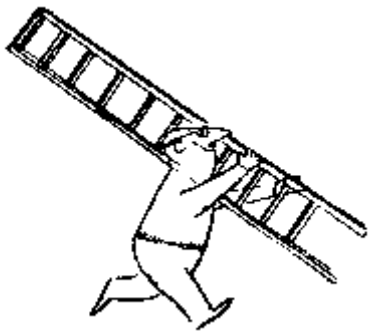
— Eh bien, en attendant, a dit papa, va m'attendre dehors, tu vois bien que nous sommes occupés.

Mais M. Blédurt a dit à papa qu'il avait peur de sortir avec lui, et papa a dit : « Ah ! oui ? » et M. Blédurt a dit « Oui », et ils sont sortis dans le jardin.



Moi, j'ai compris que ma rédaction, il valait mieux que je la fasse tout seul, parce que, maintenant, papa et M. Blédurt en avaient pour un moment à se pousser l'un l'autre. Mais ça, ça m'arrangeait, parce que c'était bien tranquille dans le salon et j'ai fait une chouette rédaction, dans laquelle j'ai dit qu'Agnan était mon meilleur ami. Ce n'est pas très vrai, mais ça fera plaisir à la maîtresse, parce qu'Agnan est son chouchou. Quand j'ai fini la rédaction, maman a dit que le soufflé était prêt et qu'il fallait le manger tout de suite et tant pis pour papa, il mangerait des œufs, parce que le soufflé, ça n'attend pas et ce n'est vraiment pas la peine de rentrer de bonne heure à la maison si on ne trouve pas le moyen d'être là pour dîner. C'est vraiment dommage que le soufflé n'ait pas attendu papa : il était très bon.

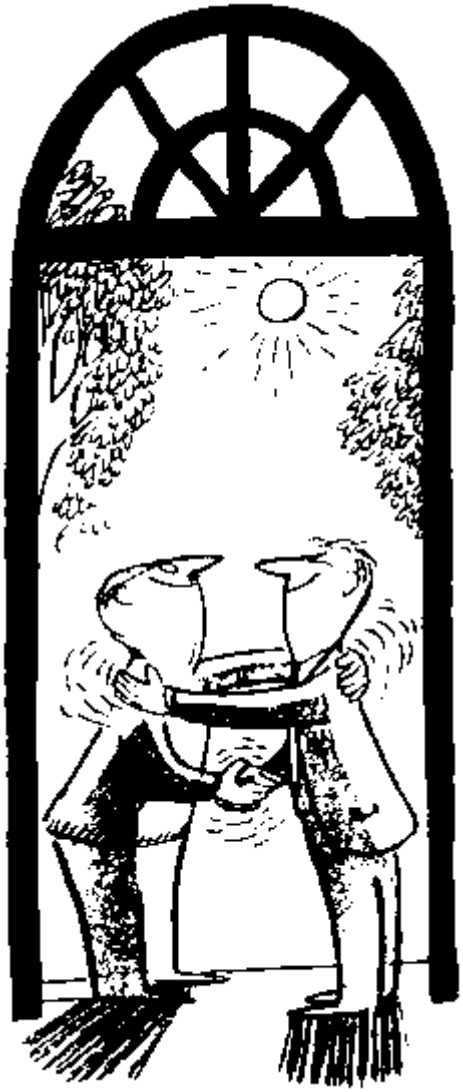
J’ai eu une très bonne note pour ma rédaction, à l’école, et la maîtresse a écrit sur mon carnet : « Travail très personnel, sujet original. » La seule chose, c’est que, depuis cette rédaction sur l’amitié, M. Blédurt et papa ne se parlent plus.



## On a apprivoise M. Courteplaque

À LA MAISON nous avons tous été très étonnés quand M. Courteplaque a sonné à notre porte, ce matin. M. Courteplaque est notre nouveau voisin, il paraît qu'il est chef de rayon des chaussures aux magasins du « Petit Epargnant », troisième étage, il a une femme qui joue du piano tout le temps, et une petite fille de mon âge, Marie-Edwige, qui est très chouette, je crois qu'on va se marier plus tard, et M. Courteplaque, quand il a emménagé, s'est disputé avec papa et depuis il ne nous parlait plus, et c'est pour ça qu'on a été tous très étonnés à la maison ce matin, quand M. Courteplaque a sonné à notre porte. « Est-ce que vous pourriez me prêter une échelle ou un escabeau ? a demandé M. Courteplaque, j'ai l'intention d'accrocher des tableaux et des miroirs sur mes murs. » « Mais certainement, cher monsieur, avec plaisir », a dit papa, et il a accompagné M. Courteplaque dans le garage pour lui donner la grande échelle, celle sur laquelle je n'ai pas le droit de monter quand on me regarde. « Merci », a dit M. Courteplaque, et il a souri. C'est la première fois qu'il fait ça depuis qu'il est venu habiter dans la maison à côté de la nôtre. « Il n'y a pas de quoi, entre voisins, voyons ! » a dit papa. Après que M. Courteplaque soit parti, papa était très content : « Tu vois, il a dit à maman, notre voisin s'humanise, avec un peu d'amabilité, nous parviendrons à

l'apprivoiser complètement. » Moi, j'étais content aussi, parce que si son papa s'est apprivoisé, je pourrai jouer avec Marie-Edwige.



Et puis, on a sonné de nouveau et c'était encore M. Courteplaque. « Je suis confus, il a dit, de vous déranger une nouvelle fois, mais malheureusement, les crochets que j'ai achetés pour y suspendre mes tableaux ne conviennent pas du tout. Or, comme nous sommes dimanche, les magasins sont fermés, et… »

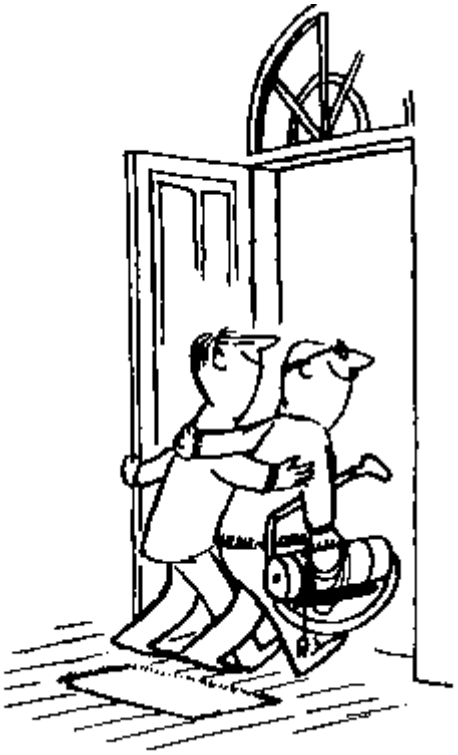
« Venez avec moi dans la cave, a dit papa. J'ai une boîte pleine de clous et de crochets, je suis persuadé que nous trouverons là-dedans ce qu'il vous faut. » Papa et M. Courteplaque sont descendus dans la cave et quand ils sont remontés, ils étaient tous les deux très contents. M. Courteplaque avait plein de crochets dans les mains. « Vous êtes sûr que ça ne vous prive pas, au moins ? », a demandé M. Courteplaque. « Pensez-vous, entre voisins », a répondu papa, et M. Courteplaque est parti. « Au fond, a dit papa à maman, il n'a pas si mauvais caractère que ça, c'est le genre ours au cœur d'or. » Et il est allé se changer, parce que dans la cave, il avait glissé sur le charbon et il avait sa chemise toute noire.

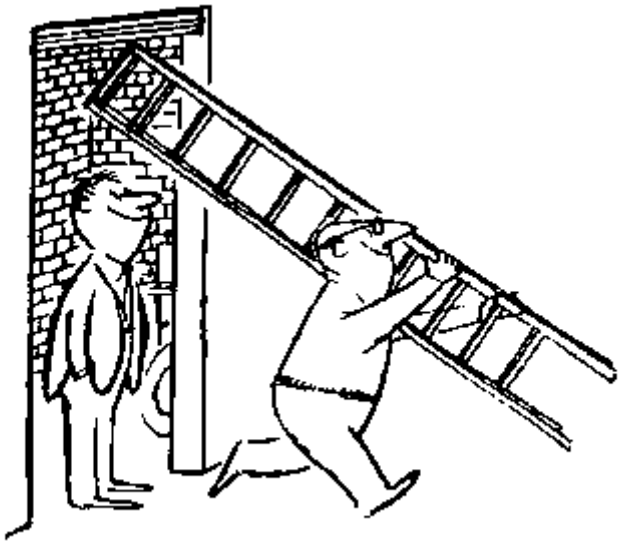
Quand on a sonné de nouveau, papa m'a dit : « Va ouvrir, Nicolas, c'est sûrement M. Courteplaque. » « Je suis confus, a dit M. Courteplaque quand je lui ai ouvert, j'abuse vraiment… » « Mais non, mais non », a dit papa. « Figurez-vous, a dit M. Courteplaque, que je ne parviens pas à retrouver mon marteau, vous savez ce que c'est avec tout ce fouillis du déménagement. » « Ah ! la la ! ne m'en parlez pas, a dit papa, ma femme pourra

vous dire que quand nous avons emménagé dans cette maison, c'est tout juste si nous n'avons pas égaré Nicolas ! » Papa, maman, M. Courteplaque et moi, nous nous sommes mis à rigoler. « Attendez, je vais vous chercher le marteau », a dit papa. Il est monté dans le grenier, et puis il est descendu avec le marteau qu'il a donné à M. Courteplaque. « Et surtout, il a dit papa, n'hésitez pas si vous avez encore besoin de quelque chose. » « Je ne sais pas comment vous remercier », a dit M. Courteplaque, qui est parti avec le marteau. Papa s'est frotté les mains. « C'est un homme tout à fait charmant, a dit papa, il ne faut pas se fier aux premières impressions. D'ailleurs, moi j'ai vu tout de suite que ses dehors de revêche n'étaient que le fait d'une grande timidité. » « Je me demande, a dit maman, si sa femme et lui jouent au bridge. »

Il avait un gros rire tout embêté, M. Courteplaque, quand il a sonné chez nous de nouveau. « Vraiment, a dit M. Courteplaque, vous allez dire que je suis un voisin fort ennuyeux, cher monsieur. » « Mais non, il faut s'entraider, a répondu papa, et puis ne m'appelez pas monsieur. » « Alors, appelez-moi Courteplaque », a dit M. Courteplaque. « Avec plaisir, Courteplaque, de quoi avez-vous besoin cette fois-ci ? »,

a demandé papa. « Eh bien ! voilà, a répondu M. Courteplaque, en plantant vos crochets avec votre marteau sur mon mur, j'ai fait tomber pas mal de plâtre par terre et l'aspirateur de ma femme ne marche plus depuis qu'elle s'en est servie pour enlever la paille qu'avaient laissée les déménageurs… » « Pas un mot de plus, a dit papa, je vais aller chercher l'aspirateur de ma femme. » Papa a donné l'aspirateur à M. Courteplaque, qui a dit qu'il allait tout rapporter tout de suite et que papa était vraiment trop aimable. « Tu vois, m'a dit papa, comment on peut toujours se faire des amis, avec un minimum de gentillesse ? » « Je me demande, a dit maman, si le plâtre, c'est tellement bon pour l'aspirateur. » « Je suis prêt à sacrifier un aspirateur pour me faire un ami », a dit papa. Et puis, M. Courteplaque est venu rapporter l'échelle. « Où dois-je la mettre ? », il a demandé. « Laissez, laissez, je vais la porter dans le garage », a répondu papa. « Bon, je vais chercher l'aspirateur », a dit M. Courteplaque. « Si Mme Courteplaque veut le garder pendant quelques jours, le temps que son aspirateur soit réparé ? », a dit papa en regardant maman dans les yeux. Mais M. Courteplaque a dit que non, que ce serait abuser, et que de toute façon, Mme Courteplaque s'en était déjà servie pour enlever encore un tas de paille qui restait.



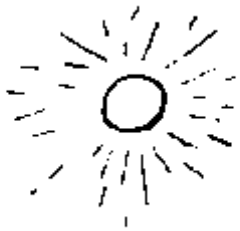


Quand M. Courteplaque a rapporté l'aspirateur, il s'est donné une claque sur la tête. « Suis-je distrait !... il a dit : j'ai oublié de vous rendre votre marteau ! » « Mais rien ne presse, Courteplaque, mon vieux... », a dit papa. « Non, non, j'ai déjà trop abusé de votre gentillesse, je vais vous rendre ce marteau tout de suite », a dit M. Courteplaque. « Si vous voulez, a dit papa, Nicolas ira avec vous le chercher. » « Pensez-vous, a

répondu M. Courteplaque, je vais dire à Marie-Edwige de le rapporter. Vous m'avez déjà trop vu !... » Et papa et lui se sont mis à rigoler et ils se sont dit au revoir en se serrant très fort la main.

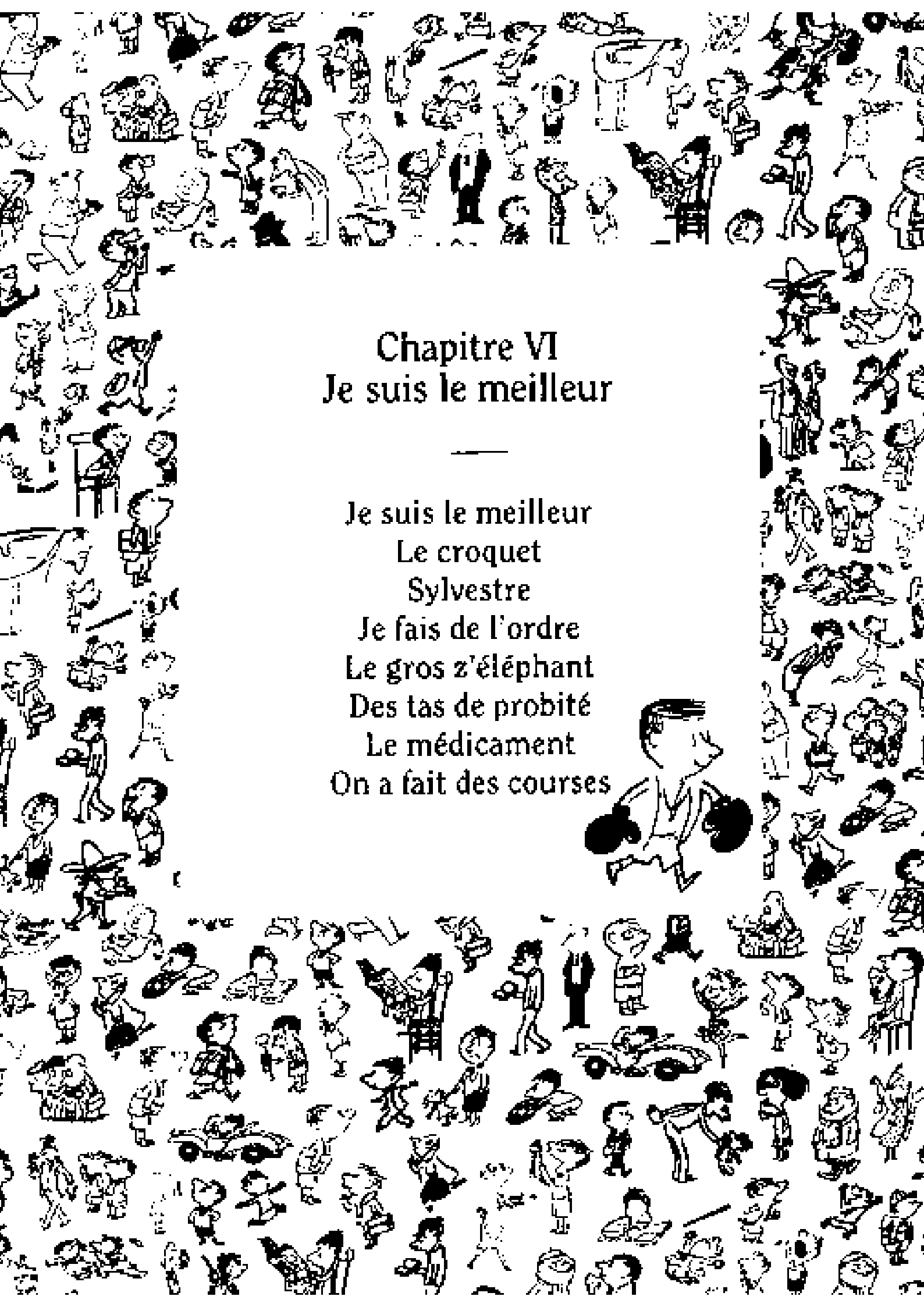
« Quand je pense que nous étions tous d'accord pour lui trouver un mauvais caractère, a dit papa. Je me demande si on ne devrait pas les inviter pour prendre le thé, un de ces jours. » « Oh, oui ! », j'ai crié, parce que quand il y a des invités pour le thé, maman fait du gâteau. Et puis Marie-Edwige, elle est chouette, est venue rapporter le marteau, et papa lui a donné un bonbon. Mais M. et Mme Courteplaque ne viendront pas prendre le thé à la maison. M. Courteplaque est très fâché avec papa, et il ne lui parle plus.

Il lui a téléphoné pour lui dire qu'on n'a pas idée de donner des bonbons aux enfants juste avant le déjeuner.



# Chapitre VI

# Je suis le meilleur



# Chapitre VI
# Je suis le meilleur

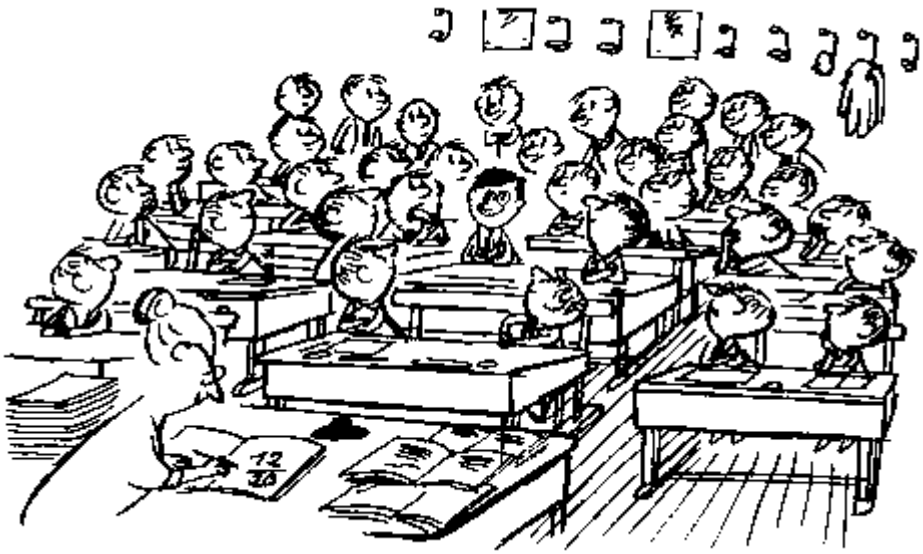
---


Je suis le meilleur
Le croquet
Sylvestre
Je fais de l'ordre
Le gros z'éléphant
Des tas de probité
Le médicament
On a fait des courses

## Je suis le meilleur

HIER, J'AI ÉTÉ LE MEILLEUR EN CLASSE. Parfaitement !

La maîtresse nous a fait une dictée et moi j'ai eu sept fautes. Celui qui me suivait, c'est Agnan, qui a eu sept fautes et demie, les accents comptent pour une demie et Agnan n'a pas mis l'accent sur le « où » où il fallait le mettre. Comme Agnan est le premier de la classe et le chouchou de la maîtresse, ça ne lui a drôlement pas plu de ne pas être le meilleur pour la dictée. Il a dit à la maîtresse que ce n'était pas juste et que l'accent, il allait le mettre, mais qu'il avait été dérangé. La maîtresse lui a dit de se taire, alors Agnan s'est mis à pleurer et il a dit qu'il allait se plaindre à son papa et que son papa allait se plaindre au directeur et que personne ne l'aimait et que c'était affreux et quand la maîtresse lui a dit qu'elle allait le mettre au piquet, il a été malade.



Je suis sorti de l'école avec ma dictée sur laquelle la maîtresse avait écrit à l'encre rouge : « Nicolas a fait la meilleure dictée de la classe. Très bien. » Les copains, ils voulaient, comme d'habitude, que j'aille avec eux à la boulangerie regarder la vitrine et acheter du chocolat, mais je leur ai dit que je devais rentrer vite à la maison. « Ben quoi, a dit Alceste, un copain, parce que tu es le meilleur en dictée tu veux plus jouer avec nous ? » Moi, je ne lui ai même pas répondu à Alceste, qui avait fait vingt-huit fautes et demie. Et j'ai couru jusqu'à la maison.

« Je suis le meilleur ! », j'ai crié en entrant dans la maison. Maman, quand elle a vu ma dictée, elle m'a embrassé, elle a dit qu'elle était très fière de moi et que papa serait content aussi.

« J'aurai un gâteau au chocolat pour le dessert ? », j'ai demandé. « Ce soir ? a dit maman, mais mon chéri, je n'ai plus le temps, et puis il faut que je repasse les chemises de papa. »

« C'était une dictée avec des mots terribles, j'ai dit, et puis la maîtresse m'a félicité devant tous les autres. » Maman m'a regardé, elle a fait un soupir et puis elle a dit : « Bon, mon chéri, pour te récompenser, tu l'auras, ton gâteau au chocolat. » Et elle est partie à la cuisine. C'est vrai, quoi, à la fin ! Quand papa a ouvert la porte de la maison, j'ai couru avec la dictée. « Regarde, papa, ce que la maîtresse a écrit sur ma dictée ! », j'ai crié. Papa, il a regardé et puis il a dit : « C'est très bien, bonhomme. » Il a enlevé son veston et il est allé s'asseoir dans le fauteuil du salon et il s'est mis à lire son journal. « Je suis le premier ! », j'ai dit à papa. « Hmm », a répondu papa. Alors moi, je suis allé dans la cuisine et j'ai dit à maman que ce n'était pas juste, que papa ne voulait pas regarder ma dictée et j'ai fait une colère en tapant des pieds par terre et en criant avec la bouche fermée. « Nicolas, m'a dit maman, calme-toi. Papa est fatigué par son travail, il n'a pas dû bien comprendre, on va lui expliquer et il va te féliciter. » Et nous sommes retournés dans le salon avec maman.

« Chéri, a dit maman à papa, Nicolas a très bien travaillé à l'école, et je crois qu'il faut le féliciter. » Papa a levé la tête de son journal, il a fait des yeux étonnés et puis il a dit : « Mais je l'ai déjà félicité, je lui ai dit que c'était très bien. » Et il m'a donné des petites tapes sur la tête et maman est retournée dans la cuisine. « Tu veux la lire, ma dictée. Elle est terrible ! », j'ai dit à papa. « Plus tard, mon chéri, plus tard », a dit papa, qui s'est remis à lire son journal.

Je suis retourné dans la cuisine et j'ai dit à maman que papa ne voulait pas la lire ma dictée et que personne ne s'occupait de moi et que je quitterais la maison et qu'on me regretterait bien, surtout maintenant que j'étais le meilleur. J'ai suivi maman dans le salon. « Il me semble, a dit maman à papa, que tu pourrais faire un peu attention au petit après son succès d'aujourd'hui. » Et maman a dit qu'on ne la dérange plus parce que sinon, le gâteau ne serait jamais prêt. Et elle est partie.

« Alors, j'ai dit, tu la lis, ma dictée ? » Papa a pris la dictée et puis il a dit : « Oh ! la la ! Mais c'est difficile, dis donc ! Eh ! bien. Oh ! la la ! Bravo ! » Et il a repris son journal. « Et les patins, je les aurai ? », j'ai demandé. « Patins ? Quels patins ? », a dit papa. « Tu sais bien, j'ai dit, tu m'avais promis des patins le jour où je serais le premier de la classe. » « Ecoute, Nicolas, a dit papa, on parlera de ça un autre jour, tu veux bien ? » Alors ça, c'est formidable ! On me promet des patins, je fais la meilleure dictée de la classe, la maîtresse me félicite devant tout le monde, et on me dit qu'on en parlera un autre jour ! Je me suis assis sur le tapis et j'ai donné des tas de coups de poing par terre. « Tu veux une fessée ? », m'a demandé papa, et moi je me suis mis à pleurer et maman est arrivée en courant.

« Quoi encore ? », elle a dit, maman. Alors moi, je lui ai expliqué que papa avait dit qu'il allait me donner une fessée. « Voilà une bien curieuse façon d'encourager l'enfant », a dit maman. « Oui, j'ai dit. Si je n'ai pas les patins, je vais être drôlement découragé. » « Quels patins ? », a demandé maman. « Il paraît, a dit papa, que je dois payer cette dictée avec une paire de patins. » « L'effort doit être récompensé », a dit maman. « La chance de Nicolas, c'est d'avoir un père millionnaire, a dit papa, c'est donc avec joie que je lui ferai

cadeau d'une paire de patins en or pour récompenser ses sept fautes d'orthographe. » Moi, je ne savais pas que mon papa était millionnaire. Il faudra que je le dise à Geoffroy qui parle toujours de son papa qui est très riche. En tout cas, les copains seront épatés, quand ils me verront à la récré avec mes patins en or !

« Bon, a dit maman, si vous voulez que le repas soit prêt, laissez-moi retourner tranquillement à la cuisine. » « Dépêche-toi, a dit papa, tu sais qu'après dîner, je dois aller chez mon patron qui reçoit des clients. » « Oh ! mon Dieu, a dit maman, je n'ai pas repassé tes chemises, à cause du gâteau de Nicolas. » « Bravo ! a dit papa, bravo ! Eh bien, puisque je ne compte pas dans cette maison, je garderai la chemise que je porte. Bravo ! » Et puis, maman s'est mise à pleurer et papa l'a embrassée et moi j'étais tout triste, parce que ça me fait drôlement de la peine quand ma maman a du chagrin.

À table, pour le dîner, personne n'a parlé, et du gâteau, je n'ai pas eu envie d'en reprendre.

Là où ça a été chouette, c'est aujourd'hui. Je suis rentré de l'école avec un zéro pour mon problème d'arithmétique, et papa, au lieu de me gronder, il m'a dit : « Ça, c'est mon grand garçon », et il nous emmenés, maman et moi, au cinéma. Comme m'a dit Alceste dans la boulangerie, où nous étions allés acheter du chocolat en sortant de l'école : « Les papas et les mamans, faut pas chercher à comprendre. »

## Le croquet

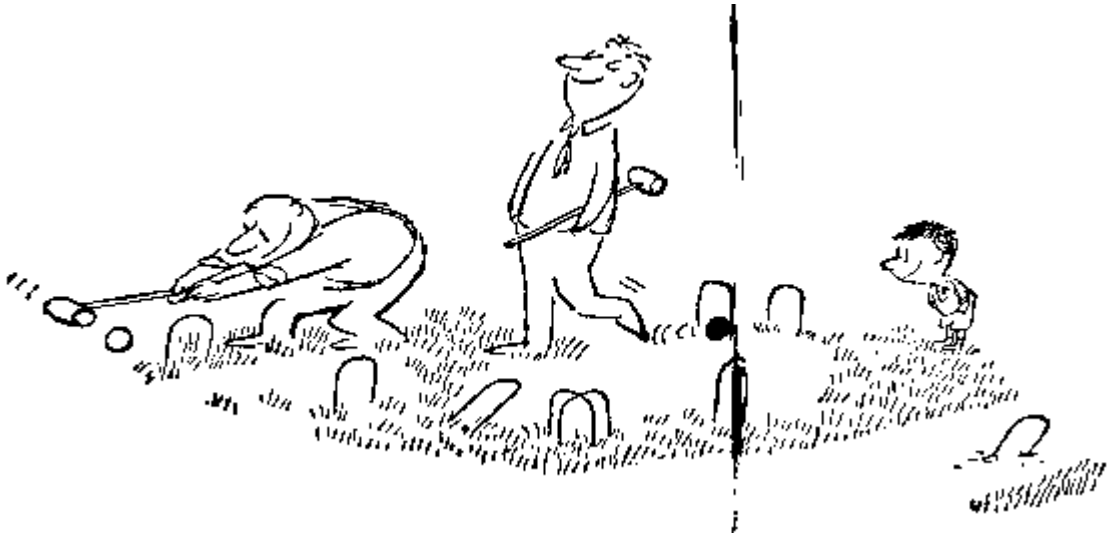
AUJOURD'HUI, j'ai appris un nouveau jeu terrible : le croquet. M. Blédurt, notre voisin, est entré dans le jardin avec une grosse boîte en bois dans les bras. « Regarde ce que je me suis offert », il a dit à papa. Il a ouvert la boîte et papa et moi, nous avons vu que dans la boîte, il y avait des boules en bois, des espèces de marteaux avec un manche très long et des arceaux en fer. « Ben quoi ! a dit papa, c'est un jeu de croquet, il n'y a pas de quoi se rouler par terre. » « C'est quoi, un jeu de croquet ? », j'ai dit. « Je ne te demande pas de te rouler par terre, je te montre mon jeu de croquet et je te demande si tu veux y jouer », a dit M. Blédurt. « Bon », a répondu papa. « Je pourrai y jouer aussi, moi ? Hein ? Je pourrai ? », j'ai demandé, mais papa ne m'a pas répondu, il était occupé à crier après M. Blédurt qui était en train de planter un des arceaux sur l'herbe de notre jardin. « Eh ! a dit papa, tu ne vas pas faire des trous dans ma pelouse, non ? » « Pelouse ? a dit M. Blédurt, ne me fais pas rigoler, nous sommes en présence, tout au plus, d'une plantation florissante et désordonnée de mauvaises herbes, d'un véritable terrain vague. » Là, il n'est pas juste, M. Blédurt, notre

jardin, il ne ressemble pas du tout au terrain vague, qui est drôlement chouette avec une auto sans roues et nous, on y va, on fait « vroum » et on rigole bien. Papa, ça ne lui a pas plu ce qu'avait dit M. Blédurt et il lui a dit qu'il ne l'avait pas sonné, qu'il aille faire des trous dans son jardin à lui et que s'il avait un chien, il le lui lâcherait. « Oh, ça va ! Ça va ! », a dit M. Blédurt, qui a pris sa boîte avec les arceaux, les boules et les marteaux et qui est parti.

Nous, nous sommes restés dans notre jardin, et papa a regardé l'herbe en se grattant la tête et il a dit que la semaine prochaine, sans faute, il faudrait qu'il s'en occupe. Moi, je me suis penché par-dessus la haie et j'ai vu M. Blédurt qui plantait ses arceaux partout dans son jardin et puis qui a commencé à pousser une boule en bois avec un de ses marteaux. « Moi, je m'amuse bien ! il chantait, M. Blédurt, moi je m'amuse bien ! », et c'est vrai qu'il avait l'air de rigoler, là tout seul, il sifflait et il disait : « Oh ! le beau coup que j'ai réussi, oh ! la la ! » Moi, j'avais bien envie de m'amuser aussi ; bien sûr, je ne savais pas y jouer au croquet, mais j'apprends très vite, sauf pour la grammaire, l'arithmétique, la géographie, l'histoire et pour les récitations, je n'arrive pas à me souvenir de tous les mots. « Je peux aller jouer avec M. Blédurt ? », j'ai demandé à papa. « Non, Nicolas, a dit papa, en criant très fort, tu gagnerais tout de suite et M. Blédurt t'accuserait d'avoir triché. » M. Blédurt a passé sa grosse tête toute rouge par-dessus la haie. « Puisque tu es si malin, il a crié, je te parie cent francs que je te bats ! » Papa s'est mis à rigoler et il a dit que ce serait du vol, alors M. Blédurt

a dit que papa était un dégonflé et que peut-être il ne disposait pas de cent francs et puis papa a dit : « Dégonflé, moi ? Tu vas voir si je suis un dégonflé ! » et il est allé dans le jardin de M. Blédurt. Moi, je l'ai suivi. « Je prends la boule bleue, a dit M. Blédurt, toi, tu prends la rouge. » « Et moi, je prends la verte ! », j'ai crié. Mais papa m'a dit que je ne savais pas jouer au croquet et qu'il ne voulait pas que je joue pour de l'argent. Alors moi, je me suis mis à pleurer et j'ai dit que ce n'était pas juste et que j'irais le dire à maman. Alors, papa a dit que je jouerais la prochaine fois, que cette fois-ci je regarde bien pour apprendre et que je pourrais aller chercher la boule de M. Blédurt quand il l'enverrait très loin avec sa boule à lui, et qu'avec les cent francs de M. Blédurt, il me payerait des gâteaux. Moi, j'ai dit que bon, que comme ça, ça allait.

C'est un drôle de jeu le croquet, très difficile à comprendre. Pour commencer, les joueurs se disputent pour savoir qui va jouer le premier. C'est celui qui dit « Et puis d'abord, le jeu est à moi, si ça ne te plaît pas, je remets tout dans la boîte et tu peux aller te faire cuire un œuf » qui commence. Là, c'était M. Blédurt, qui a pris son marteau et pan ! il a envoyé sa boule bleue dans les fleurs jaunes de Mme Blédurt. Alors l'autre joueur, papa, il rigole et Mme Blédurt ouvre sa fenêtre et dit des tas de choses à M. Blédurt, mais ça, ce n'est pas dans le jeu. Mme Blédurt n'avait pas l'air de jouer, en tout cas.



Quand papa a fini de rigoler, il a tapé tout doucement dans sa boule rouge, qui s'est approchée d'un arceau. Alors, papa a donné un petit coup de pied à la boule, mais M. Blédurt est arrivé en courant et il a dit : « Ça ne vaut pas ! ça ne vaut pas ! tu as tapé deux fois avec ton maillet ! » « C'est pas vrai, j'ai crié, la deuxième fois, c'était avec le pied ! » Papa, alors là, je n'y ai rien compris, s'est fâché parce que je le défendais. « Nicolas ! il a crié papa, si tu ne te tiens pas tranquille, tu rentres à la maison ! » Moi, je me suis mis à pleurer, j'ai dit que je voulais apprendre à jouer au croquet et que ce n'était pas juste. « Au lieu de gronder ton malheureux enfant, a dit M. Blédurt, essaie de jouer un peu honnêtement ! »

Là, le jeu se complique drôlement parce que les joueurs laissent tomber leurs marteaux, ils se prennent par le devant de la chemise et puis ils se secouent l'un l'autre.

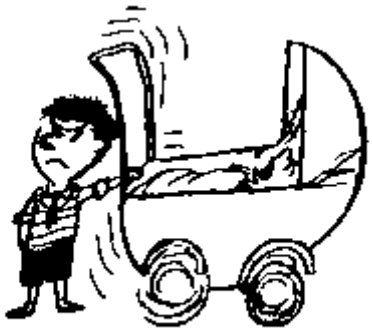
Et Mme Blédurt a ouvert sa fenêtre, elle a appelé M. Blédurt et puis M. Blédurt est devenu tout rouge et il a dit à papa qu'il fallait parler moins fort parce que Mme Blédurt avait des amies pour le thé.

« Bon, on recommence », a dit M. Blédurt, en ramassant son marteau. « Pas question ! a dit papa, moi, je suis bien placé, je ne recommence pas. » Alors là, ça devient très rigolo, parce que

les joueurs ont le droit de changer de boule pendant la partie. M. Blédurt a tapé un grand coup dans la boule rouge de papa et il a dit : « Voilà ! maintenant, tu es mal placé, toi aussi ! » La boule a tapé contre le mur de la maison, pan ! et Mme Blédurt a ouvert la fenêtre encore une fois, pas contente du tout. Elle avait du thé tout plein devant sa robe, et elle a crié que le tableau du salon s'était décroché. Mais papa et M. Blédurt n'ont pas interrompu leur partie, ils étaient drôlement pris par le jeu. Le coup de M. Blédurt devait être très bon, parce que papa avait l'air fâché. « Tu te crois malin ? il a dit papa, eh bien ! maintenant, on va voir qui va gagner ! » Et il a donné un grand coup de marteau sur le pied de M. Blédurt qui a fait « Oulà, oulà ! » et qui a voulu donner un coup de marteau sur la tête de papa.

Il y a des choses que je n'ai pas comprises dans le jeu de croquet, par exemple à quoi servent les arceaux et les boules. Mais ça ne fait rien, on s'en passera. Je tâcherai de trouver des marteaux, et demain, à l'école, j'apprendrai aux copains à jouer au croquet.

Comme ça, pendant la récré, on rigolera bien.



## Sylvestre

ET POURQUOI je peux pas aller jouer avec les copains dans le terrain vague ? Il fait beau comme tout ! j'ai dit à maman.

— Non, Nicolas, m'a dit maman. Je te répète que je veux que tu restes à la maison.

— Mais les copains m'ont dit qu'on a apporté des tas de caisses dans le terrain vague, alors nous on va bien s'amuser ; on va faire un autobus ou un train avec les caisses, ça sera rigolo !

— Justement ! a dit maman. Je ne veux pas que tu joues avec les détritus que les gens abandonnent dans cet horrible terrain vague ! Et j'en ai assez de te voir revenir crotté jusqu'aux yeux, sale à faire peur ! Et maintenant, sois sage ! Mme Marcellin va venir me voir avec son nouveau bébé et je ne veux pas que tu fasses des histoires devant elle !

— Mais les copains, ils m'attendent, et moi, qu'est-ce que je vais faire tout seul à la maison ? j'ai demandé.

— Eh bien, m'a répondu maman, tu t'amuseras avec le bébé de Mme Marcellin. Il est sûrement très gentil.

Il est peut-être très gentil le bébé de Mme Marcellin, mais avec un bébé on ne peut pas rigoler. Je le sais, parce que j'ai un cousin qui est bébé, et si jamais on le touche, ça fait des histoires terribles.

J'ai essayé de pleurer un coup, pour voir, mais maman m'a dit que si je continuais, elle allait se fâcher. Alors, je suis sorti dans le jardin et j'ai donné des coups de pied par terre, parce que c'est pas juste, quoi, à la fin. C'est vrai, c'est jeudi, j'ai fait douzième en géographie à l'école, et c'est pas la peine de travailler et d'avoir des bonnes notes si c'est pour ne pas pouvoir aller jouer avec les copains dans le terrain vague…

J'étais en train de bouder et de jouer à la pétanque – tout seul ce n'est pas bien amusant – quand on a sonné à la grille du jardin et maman est sortie en courant pour ouvrir. C'était Mme Marcellin qui était là avec une voiture de bébé. Mme Marcellin, c'est une dame qui habite dans le quartier, mais ça faisait un moment qu'on ne la voyait pas ; il paraît qu'elle était allée chercher un bébé à l'hôpital.

Maman et Mme Marcellin se sont mises à pousser des tas de cris ; elles avaient l'air drôlement contentes de se voir. Et puis, maman s'est penchée pour voir ce qu'il y avait dans la voiture.

— Comme elle est mignonne, a dit maman.

— C'est un garçon, a dit Mme Marcellin. Il s'appelle Sylvestre.

— Bien sûr, a dit maman. Et comme il vous ressemble !

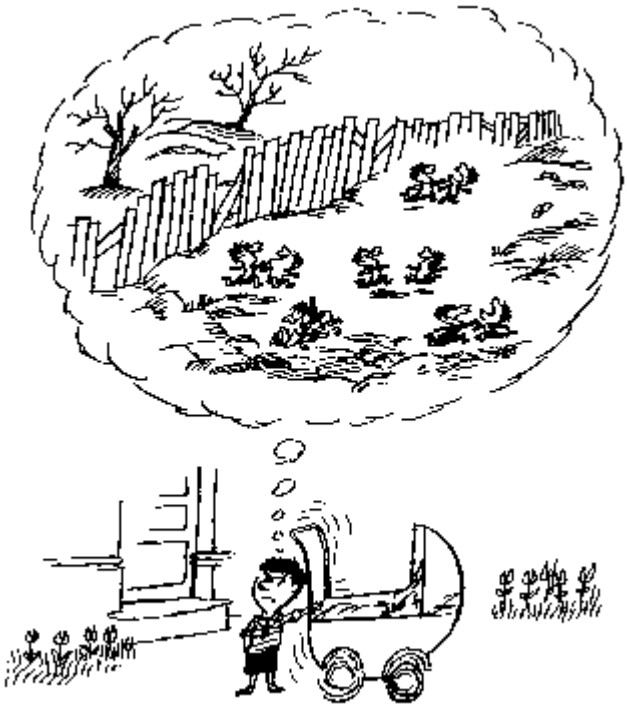
— Ah ? Vous trouvez ? a demandé Mme Marcellin. Ma belle-mère dit qu'il ressemble plutôt à mon mari. Il est vrai qu'il a les yeux bleus, comme Georges. Moi, je les ai marron.

— Mais les yeux changent souvent de couleur, a dit maman. Et en général, ils deviennent marron. Et puis, c'est tout à fait votre expression !

Et puis maman a dit : « Coutchou-coutchoucou, Kitch-kitch-kitch. Làlàlàlà. » Moi je me suis approché pour voir, et j'ai dû me mettre sur la pointe des pieds, parce que la voiture était très haute, mais même comme ça, on ne voyait pas grand-chose.

— Ne le touche pas surtout ! a crié maman.

— Laissez-le regarder, a dit Mme Marcellin en rigolant.



Et elle m'a pris sous les bras et elle m'a soulevé pour que je voie mieux. Il avait des gros yeux qui ne regardaient nulle part, il faisait des tas de bulles avec la bouche, et il avait des toutes petites mains fermées et rouges. Pour l'expression, je n'ai pas trouvé qu'elle ressemblait à celle de Mme Marcellin, mais avec les bulles, c'était difficile à dire. Mme Marcellin m'a posé par terre, et elle m'a dit que Sylvestre et moi on était déjà des grands copains, puisqu'il m'avait souri. Mais ça, c'est des blagues ; tout ce qu'il avait fait Sylvestre, c'est continuer à faire des bulles.

Et puis, maman et Mme Marcellin sont allées s'asseoir sur les chaises longues, près des bégonias, et moi, je me suis remis à jouer à la pétanque.

— Nicolas ! Veux-tu cesser tout de suite ! a crié maman.

— Ben quoi ? j'ai demandé.

Elle m'avait fait drôlement peur, maman.

— Tu ne vois pas qu'avec tes grosses boules de pétanque, tu risques de faire du mal au bébé ? m'a dit maman.

— Oh ! ne le grondez pas, a dit Mme Marcellin. Je suis sûre qu'il fera attention.

— Je ne sais pas ce qu'il a aujourd'hui, a dit maman. Il est insupportable !

— Mais non, a dit Mme Marcellin. Il est gentil comme tout. Et comme c'est un grand garçon, il sait qu'il vaut mieux ne pas jouer à la pétanque près de Sylvestre. N'est-ce pas, Nicolas ?

Alors, moi, j'ai cessé de jouer, j'ai mis les deux mains dans les poches, je me suis appuyé contre l'arbre, et je me suis mis à bouder. J'avais une grosse boule dans la gorge et j'avais bien envie de pleurer. Ils m'embêtent à la fin, avec leur Sylvestre. Il a le droit de tout faire, et moi rien !

Et puis, Mme Marcellin a demandé à maman si elle pouvait aller réchauffer le lolo de Sylvestre, parce que ça allait être l'heure de son biberon.

— Nous allons demander à Nicolas de garder Sylvestre pour lui montrer que nous avons confiance en lui, comme un homme qu'il est ! a dit Mme Marcellin.

Moi, j'ai rien dit, mais maman m'a fait les gros yeux ! Alors, j'ai dit que je garderais Sylvestre, et Mme Marcellin a rigolé, et puis elle est entrée dans la maison avec maman. Alors, je me suis approché de la voiture, et j'ai attrapé le bord pour regarder Sylvestre encore un coup, et Sylvestre m'a regardé avec ses gros yeux, et puis il a cessé de faire des bulles, il a ouvert la bouche et il s'est mis à crier.

— Ben quoi ? je lui ai dit. Tais-toi, quoi !

Mais Sylvestre criait de plus en plus fort, et Mme Marcellin et maman sont sorties en courant de la maison.

— Nicolas ! a crié maman. Qu'est-ce que tu as encore fait ?

Alors, je me suis mis à pleurer. J'ai dit que je n'avais rien fait, et que c'était pas de ma faute si Sylvestre se mettait à crier quand il voyait du monde, et Mme Marcellin m'a dit qu'elle était sûre que je n'avais rien fait, et que ça lui arrivait souvent à Sylvestre de crier comme ça, surtout quand c'était l'heure de son biberon.

Et maman s'est baissée, elle m'a pris dans ses bras, et elle m'a dit : « Allons, allons Nicolas. Je n'ai pas voulu te gronder. Je sais que tu n'as rien fait de mal, mon poussin. » Et elle m'a embrassé, et je l'ai embrassée, et c'est vraiment une chouette maman que j'ai, et je suis bien content que nous ne soyons plus fâchés.

Sylvestre, il ne pleurait plus non plus, il buvait son biberon en faisant un bruit terrible.

— Eh bien, nous avons fait une longue promenade, a dit Mme Marcellin. C'est l'heure de rentrer, maintenant.

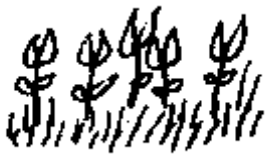
Et puis Mme Marcellin a embrassé maman, elle m'a embrassé, et elle allait sortir du jardin, quand elle s'est retournée.

— Tu n'aimerais pas que ta maman t'achète un petit frère comme Sylvestre, Nicolas ? elle m'a demandé.

— Oh oui ! J'aimerais bien ! j'ai dit.

Alors, maman et Mme Marcellin ont poussé des cris, elles ont rigolé, et tout le monde s'est remis à m'embrasser. Terrible ! Et c'est vrai que j'aimerais bien que maman m'achète un petit frère comme Sylvestre, parce que si elle m'achète un petit frère comme Sylvestre, elle achètera aussi une voiture pour le mettre dedans.

Et avec les roues de la voiture et les caisses qu'il y a dans le terrain vague, les copains et moi, on pourra faire un drôle d'autobus !



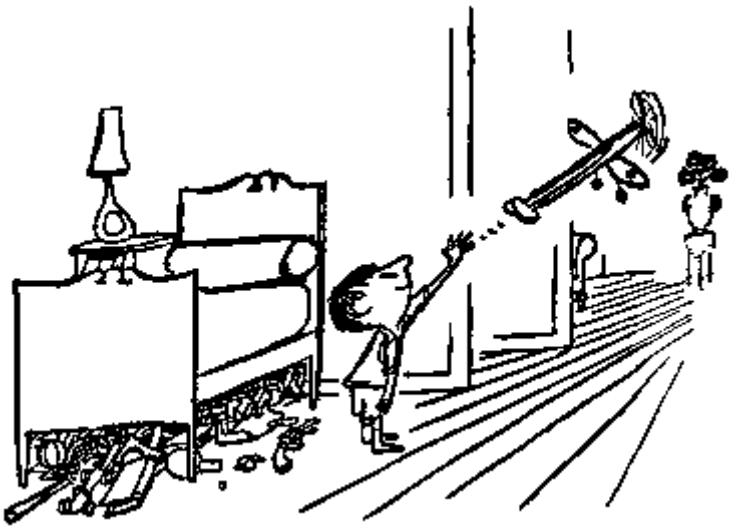
## Je fais de l'ordre

« QU'EST-CE QUE CE FOUILLIS ? » m'a dit maman en montrant ma chambre. C'est vrai que c'est un peu en désordre, chez moi, surtout avec les jouets, les livres et les illustrés qui traînent partout. Maman essaie de ranger, mais il faut avouer que ce n'est pas très facile, et, aujourd'hui, elle s'est fâchée. « Je sors pour une heure, m'a dit maman, tu restes seul à la maison ; quand je reviendrai, je veux que ta chambre soit en ordre et ne fais pas de bêtises. »

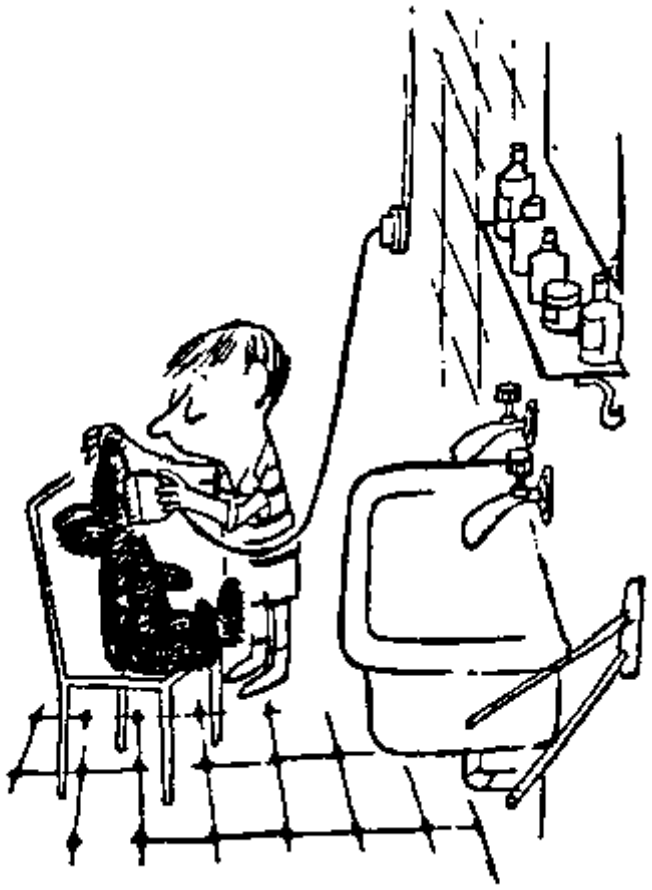
Dès que maman fut partie, je me suis mis à faire de l'ordre. Pour ce qui est des bêtises, je n'étais pas inquiet, maintenant que je suis grand, je n'en fais plus. Pas comme avant mon anniversaire il y a trois mois, en tout cas.

J'ai commencé à sortir les choses qui se trouvaient sous mon lit. Il y en avait des tas. C'est là que j'ai trouvé l'avion qui vole, avec l'hélice qui se remonte comme un élastique. Maman n'aime pas que je joue avec cet avion, elle dit toujours que je vais casser quelque chose. J'ai essayé pour voir s'il volait encore, l'avion, et, maman avait raison, parce qu'il est sorti par la porte de ma chambre et il est allé casser un vase sur la table de la salle à manger, après un chouette parcours. Ce n'est pas bien grave, parce que papa a dit plusieurs fois que ce vase que grand-mère nous a donné n'était pas bien joli. Bien sûr, dans le vase, il y

avait des fleurs et de l'eau et l'eau était partout sur la table et sur le petit napperon en dentelle. Mais l'eau, ça ne salit pas. Ce n'était vraiment pas bien grave, et l'avion n'a rien eu. Je suis revenu dans ma chambre et j'ai commencé à ranger dans l'armoire les jouets qui étaient sous mon lit. Dans l'armoire, j'ai retrouvé le petit ours en peluche, avec lequel je jouais quand j'étais petit. Il n'était pas beau, mon pauvre petit ours, il avait des plaques de fourrure qui manquaient. Alors, j'ai décidé de l'arranger, mon petit ours. Pour ça, je suis allé dans la salle de bains et j'ai pris le rasoir électrique de papa : en rasant tous les poils de l'ours, on ne verrait plus les endroits où il n'y avait pas de fourrure.



Et puis, c'est amusant le rasoir de papa, ça fait bzzz et tous les poils partent. Il était à moitié rasé, mon ours, quand le rasoir a cessé de faire bzzz, il a fait une étincelle et puis plus rien du tout. Ce n'était pas bien grave, parce que papa dit toujours que le rasoir est vieux et qu'il va en acheter un nouveau, mais c'est embêtant pour l'ours : la moitié d'en haut est rasée, l'autre pas. On dirait qu'il a des pantalons.

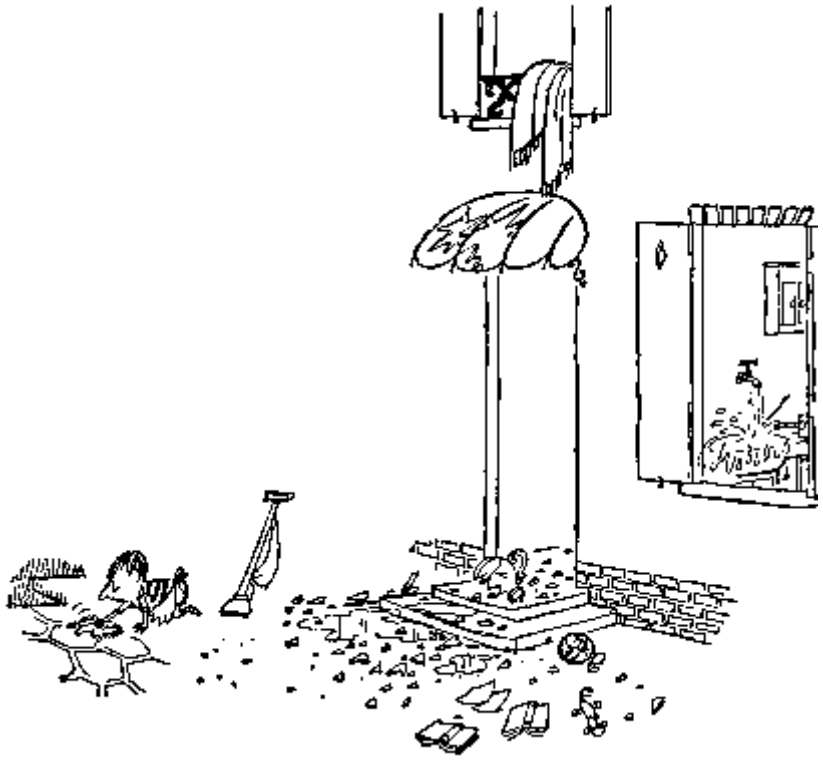


J’ai remis l’ours dans l’armoire et le rasoir de papa dans la salle de bains et puis, je suis retourné dans la chambre pour finir de faire de l’ordre. Ce qui était embêtant, c’est que tous les jouets ne rentraient pas dans l’armoire, alors, j’ai décidé de tout sortir pour voir ce que je pouvais jeter. J’ai retrouvé comme ça des autos auxquelles il manquait des roues, des roues auxquelles il manquait des autos, un ballon de football crevé, des tas de jetons d’un jeu de l’oie, des cubes, des livres que j’avais déjà lus, avec des images que j’avais déjà coloriées. Tout ça, ça ne servait à rien. Alors, j’ai tout mis dans la couverture de mon lit et j’ai fait un paquet que je voulais descendre pour le mettre dans la poubelle. J’ai eu une idée : pour faire plus vite et ne pas salir l’escalier, j’ai décidé de jeter le paquet par la fenêtre. C’est dommage que je n’aie pas pensé à la verrière au-dessus de la porte d’entrée, qui s’est cassée. Heureusement, ce n’est pas très grave, parce que maman dit toujours que cette verrière est impossible à nettoyer et que c’est une drôle d’idée de l’avoir

mise au-dessus de la porte, alors, papa se met à rire en disant qu'on ne peut pas mettre la verrière à la place du paillasson, et ça ne plaît pas à maman, qui me dit de sortir parce qu'il faut qu'elle parle avec papa.

Ce que je ne voulais pas, c'était laisser devant la porte tous les jouets qui étaient tombés. Je suis allé chercher l'aspirateur de maman.

Maman ne se sert jamais de l'aspirateur en dehors de la maison, elle a tort, parce que le fil électrique est assez long et c'est formidable, ça aspire tout, ces machines : les jouets, le gravier, les morceaux de la verrière. C'est d'ailleurs les bouts de verre qui ont dû crever le sac à poussière de l'aspirateur. Ce n'est pas très grave, parce que maman pourra recoudre la déchirure, ou faire mettre un nouveau sac. Ce qui est moins rigolo, c'est que toutes ces choses qui étaient dans le sac sont tombées de nouveau devant la porte. Ce n'était pas la peine de les promener dans l'aspirateur pour les remettre au même endroit ! J'ai vite enlevé les plus gros morceaux, que j'ai mis dans la poubelle, et, pour le reste, j'ai eu une idée formidable : j'ai décidé de laver devant la porte. Je suis allé dans la cuisine pour chercher de l'eau, mais là, un ennui, j'ai eu beau tout mettre sens dessus-dessous, impossible de trouver le seau pour transporter l'eau. Comme je n'avais plus beaucoup de temps avant le retour de maman et que je voulais lui faire une bonne surprise en lavant bien tout, j'ai décidé de prendre la soupière, la grande, celle qui a un petit filet doré et que maman sort quand il y a des invités. C'est la plus grande que nous ayons. Pour l'avoir, la soupière, qui était dans le placard, il a fallu que je monte sur l'escabeau, moi j'aime bien ça, mais ce n'est pas facile. Il y avait un tas d'assiettes devant la soupière. Il faut dire, vraiment, que maman est un peu désordonnée, parce qu'une soupière ne devrait pas être rangée au fond d'un placard, on ne sait jamais quand on peut en avoir besoin pour laver quelque chose. Il faudra que je le lui dise, à maman.



Mais enfin, comme je me débrouille bien, je l'ai eue, ma soupière. Les deux assiettes cassées, ce n'est pas bien grave, parce que, après tout, il en reste encore vingt-deux, et nous n'avons jamais vingt-deux invités à la fois dans la maison !

Avec ma soupière pleine d'eau, je suis allé vers la porte d'entrée. Il a fallu que je fasse deux voyages avant d'arriver, parce que cette grosse soupière m'empêchait de voir où je mettais les pieds et je me les suis pris dans le tapis. Là, j'ai eu encore de la chance, parce que je n'ai pas lâché la soupière et le tapis séchera.

Enfin, j'ai jeté l'eau sur la poussière, devant la porte, et j'ai frotté avec une serviette de toilette. Pour tout dire, ça n'a pas été trop réussi, parce que ça a fait de la boue. Enfin, ce n'est pas bien grave, une fois sec, tout ça partira facilement. Ce qui est plus embêtant, c'est la soupière qui s'est cassée, surtout qu'il y a un tas d'assiettes, mais une seule soupière, ce n'est pas bien malin. De toute façon, ce n'est pas terrible, papa aime mieux que l'on serve des hors-d'œuvre plutôt que du potage, quand il y a des invités. Papa, il dit que ça fait plus chic et maman lui répond qu'un potage Saint-Germain, ça vous fait plus d'allure

qu'un œuf mayonnaise et ils discutent comme ça, pour rire. Maintenant, ils n'auront plus à se disputer, il n'y a plus où le mettre, le potage Saint-Germain.

Comme je n'avais pas à retourner à la cuisine pour ranger cette fameuse soupière, j'ai gagné un peu de temps. Alors, je suis vite remonté dans ma chambre et j'ai fini de tout ranger bien proprement dans l'armoire. J'ai fait vite, surtout quand on pense qu'il a fallu tout de même que j'y retourne, à la cuisine, parce que je me suis souvenu que j'avais oublié de fermer le robinet et comme l'évier était bouché avec des morceaux d'assiette, il y avait de l'eau partout. Ce n'est pas bien grave sur les dalles et avec le soleil, demain, ça séchera vite et maman n'aura pas besoin de laver par terre, ça la fatigue et elle n'aime pas ça.

Enfin, tout était prêt dans ma chambre quand maman est revenue. J'étais sûr qu'elle allait me féliciter et qu'elle allait être contente.

Eh bien, je vais vous épater, mais je vous promets que c'est la vérité : elle m'a grondé !

## Le gros z'éléphant

J'AI FAIT HUITIÈME en composition de grammaire et papa m'a dit que c'était très bien et que, ce soir, il allait m'apporter une surprise.

Alors, quand papa est revenu du bureau, ce soir, j'ai couru vers lui pour l'embrasser. Moi, je suis toujours très content quand papa revient à la maison, mais je le suis encore plus quand je sais qu'il m'apporte une surprise ! Papa m'a embrassé, il m'a fait « youp-là », puis il m'a donné un petit paquet tout plat. Trop plat pour être la petite voiture rouge avec les phares qui s'allument et dont j'avais envie.

— Eh bien ! Nicolas, a dit papa en rigolant, ouvre-le, ton cadeau.

Alors, moi, j'ai arraché le papier du paquet, et là-dedans, il y avait, vous ne devinerez jamais quoi, il y avait un disque ! Un disque dans une jolie enveloppe, pleine de dessins d'éléphants, de singes et de bonshommes, et puis le nom du disque : « Le Gros Éléphant ».

Moi, j'étais drôlement content et fier ! C'est la première fois que j'ai un disque à moi tout seul ! Et mon papa, c'est le plus chouette de tous les papas du monde, et je l'ai embrassé et lui

aussi il avait l'air drôlement content, et maman est sortie de la cuisine et elle riait et elle m'a embrassé aussi. Oh ! ce que ça peut être chouette à la maison, en ce moment !

— Je peux l'écouter, mon disque ? j'ai demandé à papa.

— Mais, mon lapin, m'a répondu papa, il est là pour ça. Attends, je vais le mettre sur le tourne-disque.

Et papa a mis le disque dans l'appareil et ça a commencé à jouer. Il y a eu une petite musique drôle comme tout et une dame s'est mise à chanter : « C'était un gros éléphant, z'éléphant, z'éléphant… qui avait un très gros nez, très gros nez, très gros nez. » Et puis après, il y a un tas de messieurs et de dames qui ont raconté l'histoire de l'éléphant, qui avait un copain qui était un petit singe et ils faisaient des tas de bêtises ensemble. Et puis après, il y avait un chasseur qui venait, et il

attrapait l'éléphant, mais le singe venait et sauvait l'éléphant. Alors, le chasseur se mettait à pleurer, alors l'éléphant et le singe devenaient copains avec le chasseur et ils partaient tous ensemble au cirque, où ils devenaient tous très riches et ils chantaient de nouveau : « C'était un gros éléphant, z'éléphant, z'éléphant… qui avait un très gros nez, très gros nez, très gros nez. »

— C'est charmant, a dit maman.

— Oui, a dit papa, ils font des choses très bien pour les gosses, maintenant.

— Je peux l'écouter encore une fois ? j'ai demandé.

— Mais bien sûr, bonhomme, a dit papa.

Et il a remis le disque, et à la fin, avec papa et maman, nous avons chanté le coup de : « C'était un gros éléphant, z'éléphant, z'éléphant… qui avait un très gros nez, très gros nez, très gros nez. » Et puis après, on a tous ri et on a applaudi.

— Je peux le faire écouter à Alceste par téléphone ? j'ai demandé, et papa a dit : « Euh… Bon, si tu y tiens… »

Alors, j'ai téléphoné à Alceste et je lui ai dit :

— Ecoute, Alceste, le cadeau que mon papa m'a apporté. Un disque pour moi tout seul.

— Bon, m'a dit Alceste, mais dépêche-toi, parce qu'on va bientôt dîner, et le cassoulet, si c'est pas chaud, c'est pas tellement bon.

Alors, j'ai fait marcher le disque, j'ai mis le téléphone à côté, et quand ils ont fini de chanter : « C'était un gros éléphant, z'éléphant, z'éléphant… qui avait un très gros nez, très gros nez, très gros nez », j'ai repris le téléphone et j'ai demandé à Alceste si ça lui avait plu. Mais Alceste n'était plus là. Il devait être en train de dîner.

— Eh bien ! à propos de dîner, le mien est prêt aussi, a dit maman. À table !

— Je peux écouter mon disque encore une fois, avant de manger ? j'ai demandé.

— Non, Nicolas, m'a dit papa. C'est l'heure de dîner, laisse ton disque tranquille.

Et comme il était devenu sérieux, papa, je n'ai rien dit. À table, pendant que je commençais à manger la soupe, j'ai chanté : « C'était un gros éléphant, z'éléphant, z'éléphant… qui avait un très gros nez, très gros nez, très gros nez. »

— Nicolas ! a crié papa. Mange ta soupe et tais-toi ! C'est drôle, il avait l'air énervé, papa.

Quand on a fini de dîner, on a eu de la tarte aux pommes qui restait d'hier ; je suis allé vers le tourne-disque et papa a crié :

— Nicolas ! Qu'est-ce que tu fais ?

— Ben, j'ai dit, je vais écouter mon disque.

— Assez comme ça, Nicolas, a dit papa. Je veux lire mon journal et, d'ailleurs, c'est bientôt l'heure d'aller se coucher.

— Une dernière fois, avant de me coucher, j'ai dit.

— Non, non et non ! a crié papa.

Alors là, je me suis mis à pleurer. C'est vrai, quoi, à la fin ! Si je ne peux même plus écouter mon disque, alors, c'est pas juste, parce qu'après tout, qui c'est qui a fait huitième en grammaire, hein ?

Maman, quand elle m'a entendu pleurer, elle est sortie de la cuisine en courant.

— Qu'est-ce qui se passe ici ? elle a demandé.

— C'est papa qui ne veut pas me laisser écouter mon disque, j'ai expliqué.

— Et pourquoi il ne veut pas ? a demandé maman.

— Figure-toi, a dit papa, que j'ai envie de me reposer et de me détendre un peu dans le calme et le silence. Et que je veux lire mon journal sans qu'on me raconte pour la vingtième fois des histoires de z'éléphants ! C'est clair, non ?

— Ce qui n'est pas clair, a dit maman, c'est la raison pour laquelle tu achètes des cadeaux au petit, si c'est pour l'empêcher de s'amuser avec eux !

— Ça, a dit papa, c'est la meilleure ! On va me reprocher maintenant de faire des cadeaux ! Bravo ! Ah ! bravo ! Je me demande ce que je fais ici ! Vraiment, je suis de trop !

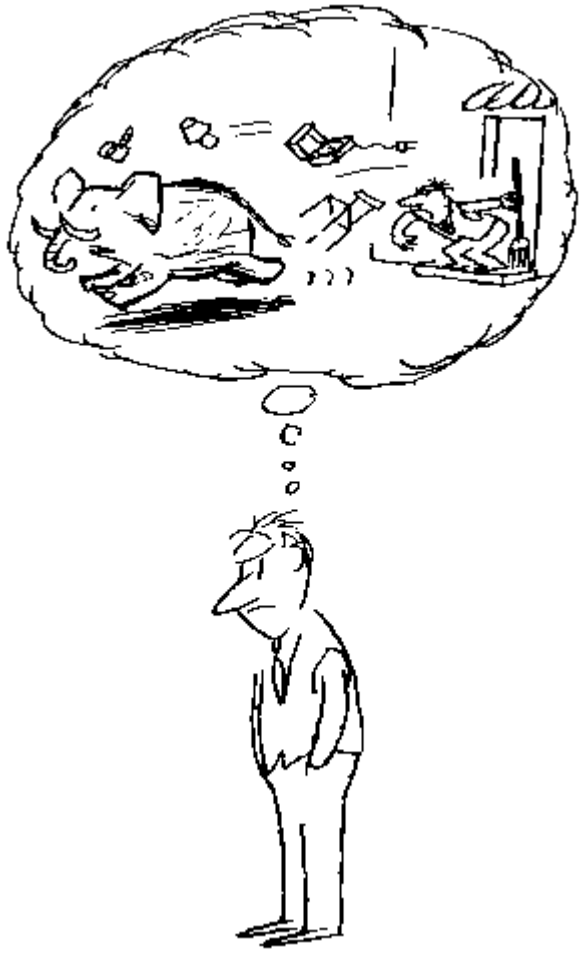
— Oh ! non, a dit maman, c'est moi qui suis de trop ! Quand je dis quelque chose, tu te mets à crier, à menacer…

— Je menace, moi ? a crié papa.

— Oui, a dit maman, et elle s'est mise à pleurer avec moi.

Papa, il a jeté son journal par terre, il s'est mis à marcher entre la petite table où il y a la lampe avec l'abat-jour bleu et le fauteuil.

— Bon, bon, il a dit doucement à maman. Je m'excuse. Ne pleure plus. Je me suis énervé, j'ai eu une journée un peu dure au bureau. Allons, allons, allons.



Et il s'est approché de maman, et il l'a embrassée, et il m'a embrassé, et maman a essuyé ses yeux, elle m'a mouché, et elle a fait des tas de chouettes sourires, et on a remis le disque et on a chanté tous ensemble : « C'était un gros éléphant, z'éléphant, z'éléphant… qui avait un très gros nez, très gros nez, très gros nez. » Deux fois. Et puis je suis allé au lit.

Le lendemain soir, quand papa est revenu du bureau, j'étais couché sur le tapis du salon en train de lire un illustré.

— Eh bien ! Nicolas, m'a dit papa, tu n'écoutes pas ton disque ?

— Je l'ai écouté encore trois fois aujourd'hui, j'ai expliqué. J'en ai assez de leurs éléphants.

Alors, papa s'est fâché tout rouge :

— Les gosses d'aujourd'hui, vous êtes tous pareils ! il a crié, papa. On vous fait un beau cadeau, et dès le lendemain, vous êtes blasés. C'est à vous dégoûter d'essayer de vous faire plaisir !

## Des tas de probité

JE RENTRAIS DE L'ÉCOLE, samedi après-midi, avec Alceste et Clotaire, quand tout d'un coup, qu'est-ce que je vois sur le trottoir ? Un porte-monnaie !

— Un porte-monnaie ! j'ai crié.

Et je l'ai ramassé.

— Ah, dis donc, a dit Clotaire, qu'est-ce qu'on va en faire ?

— C'est moi qui l'ai trouvé, j'ai dit.

— On était tous les trois ensemble, m'a dit Clotaire.

— Oui, mais c'est moi qui l'ai vu le premier, j'ai dit. Alors…

Pendant que Clotaire disait que c'était pas juste, et que j'étais pas un copain, moi j'ai ouvert le porte-monnaie, et il y avait des tas et des tas d'argent dedans.

— Faut que tu le rendes, a dit Alceste.

— Tu rigoles ? nous lui avons demandé, Clotaire et moi.

— Non, je rigole pas, a répondu Alceste. Si tu le gardes, la police va venir chez toi et puis elle va dire que tu as volé le porte-monnaie, et puis tu iras en prison. Quand on trouve quelque chose, si on ne le rend pas, on va en prison. C'est mon père qui m'a dit ça.

Clotaire est parti en courant, et moi j'ai demandé à Alceste à qui il fallait le rendre, le porte-monnaie, et j'étais bien embêté de l'avoir trouvé.

— Ben, m'a dit Alceste, il faut que tu ailles au commissariat. Et puis là-bas, ils te diront que tu es drôlement probe ; un probe, c'est quelqu'un qui rend, qui fait des probités. Mais il

faut que tu te dépêches, parce que sinon, ils vont te chercher et t'emmener en prison.

— Et si je le remettais sur le trottoir, le porte-monnaie ? j'ai demandé.

— Ah non, a dit Alceste, parce que si quelqu'un t'a vu, bing, on t'emmène en prison. C'est mon père qui m'a dit ça.

Moi je suis parti en courant, et je suis arrivé à la maison en pleurant. Papa et maman étaient dans le jardin sur les chaises longues.

— Nicolas ! a crié maman, qu'est-ce que tu as ?

— Il faut qu'on aille au commissariat ! j'ai crié.

Papa et maman se sont levés d'un coup.

— Au commissariat ? a demandé papa. Calme-toi, Nicolas. Explique-nous ce qui s'est passé.

Alors, je leur ai expliqué le coup du porte-monnaie, et de la police qui allait m'emmener en prison si je ne faisais pas le probe. Papa et maman se sont regardés, et ils ont rigolé.

— Montre-moi un peu ce fameux porte-monnaie, m'a dit papa.

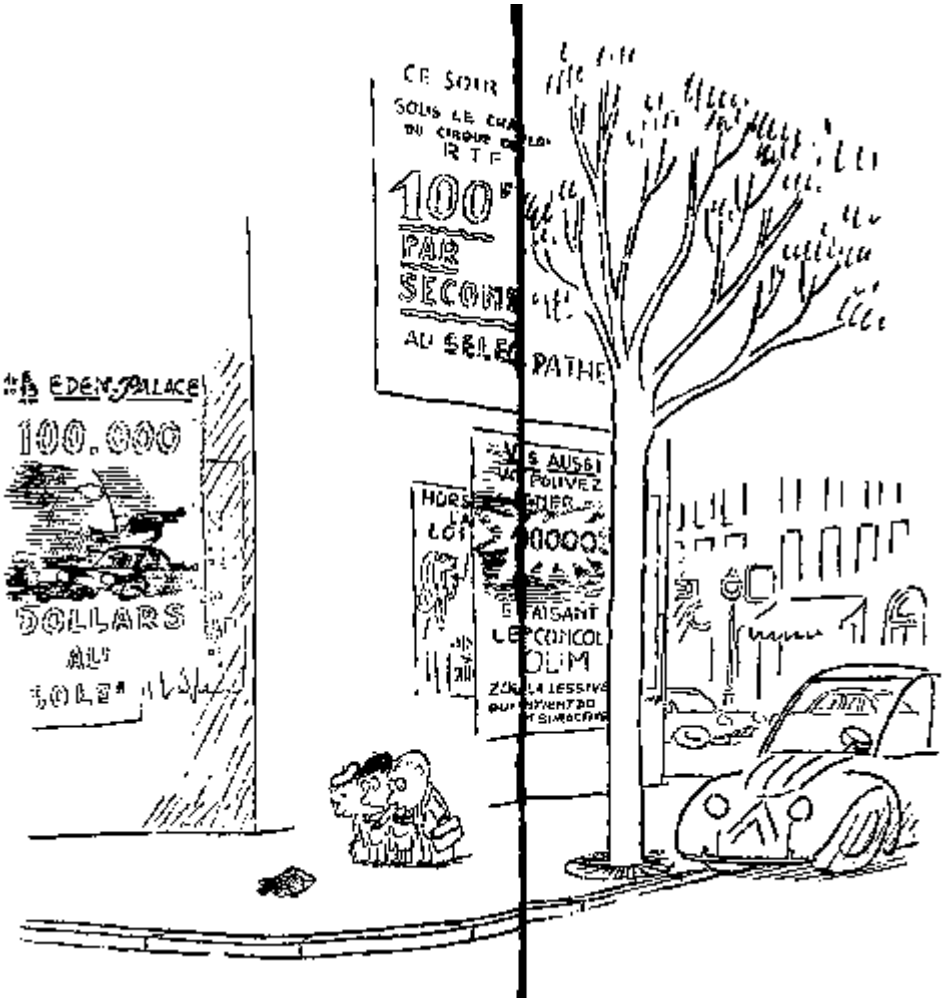
J'ai donné le porte-monnaie à papa, qui l'a ouvert et qui a compté le tas d'argent qu'il y avait dedans.

— Quarante-cinq centimes, a dit papa. Eh bien ! on se demande comment les gens n'ont pas peur de se promener avec des sommes pareilles sur eux ! Et moi, Nicolas, je me demande si tu ne devrais pas mettre cet argent dans ta tirelire pour leur apprendre à être moins distraits !

— Oh ! non, j'ai crié. Il faut le rendre au commissariat.

— Nicolas a raison, a dit maman. Et je le félicite d'être aussi honnête.

— C'est vrai, a dit papa, en se rasseyant sur sa chaise longue.




— Eh bien, Nicolas, tu n'as qu'à aller au commissariat.

— J'ai peur d'y aller seul, j'ai dit.

— Tu devrais l'accompagner, a dit maman.

— C'est entendu, a dit papa.

— Tout de suite, j'ai dit.

— Nicolas, tu commences à m'ennuyer, m'a dit papa. Nous irons au commissariat un de ces jours.

Alors moi, je me suis remis à pleurer, j'ai dit que si je ne portais pas le porte-monnaie tout de suite, la police allait venir me chercher pour m'emmener en prison, qu'on m'avait sûrement vu ramasser le porte-monnaie, et que si on n'allait pas rendre le porte-monnaie tout de suite, je me tuerais.

— Tu devrais aller avec lui, a dit maman. Il est très énervé.

— Mais, a dit papa, je viens de me changer, je suis fatigué, tu ne crois tout de même pas que je vais me rhabiller pour aller porter un vieux porte-monnaie minable avec quarante-cinq

centimes dedans au commissariat, non ? Ils vont se moquer de moi ; ils vont me prendre pour un fou !

— Ils vont te prendre pour un père qui encourage son fils à faire des actes de probité, a dit maman.

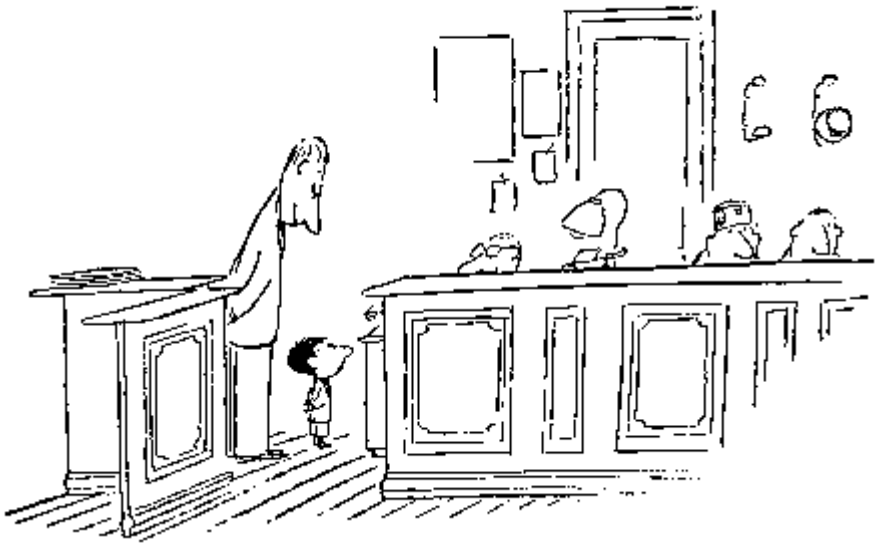
— Alceste me l'a expliqué, le coup de la probité, j'ai dit.

— Ton ami Alceste commence à me fatiguer, a dit papa.

Maman a dit à papa que cet incident était plus sérieux qu'il n'en avait l'air, et que c'était un devoir pour papa d'inculquer au petit (le petit c'est moi) des notions et des principes, et qu'il devait m'accompagner au commissariat, et papa a dit que, bon, bon, ça va, et il est allé s'habiller.

Quand nous sommes entrés dans le commissariat – moi, j'avais drôlement peur – nous sommes allés jusqu'à un comptoir, derrière lequel il y avait un monsieur. J'ai été étonné, parce qu'il n'était pas habillé en uniforme comme le père de Rufus.

— Vous désirez ? a demandé le détective.



— Nous avons trouvé, c'est-à-dire, mon petit garçon a trouvé un porte-monnaie, a expliqué papa. Alors, nous venions le rapporter.

— Vous avez l'objet ? a demandé le détective.

Papa a donné le porte-monnaie au détective, qui l'a ouvert et qui a regardé papa.

— Quarante-cinq centimes ? il a demandé.

— Quarante-cinq centimes, a dit papa.

Et un monsieur, qui est sorti d'un bureau, s'est approché du comptoir et il a demandé :

— De quoi s'agit-il, Lefourbu ?

— C'est ce monsieur, a expliqué le détective, qui a trouvé un porte-monnaie, Monsieur le Commissaire.

— C'est-à-dire que c'est mon petit garçon qui l'a trouvé dans la rue, a expliqué papa.

Le commissaire a pris le porte-monnaie, il a compté l'argent qu'il y avait dedans, il a fait un grand sourire, il s'est penché vers moi, et je me suis mis derrière papa.

— Mais c'est très bien, ça, mon petit garçon, a dit le commissaire, c'est un acte de probité, et je t'en félicite. Je vous félicite aussi, monsieur, d'avoir un petit garçon honnête.

— Nous essayons de lui inculquer des notions et des principes, a dit papa, qui avait l'air bien content. Allons, gros bêta, n'aie pas peur, donne la main à M. le Commissaire.

Le commissaire m'a serré la main, il m'a demandé si je travaillais bien à l'école, moi je lui ai dit que oui, et j'espère qu'il ne saura pas que j'ai fait quatorzième en arithmétique.

— J'étais sûr qu'un petit garçon aussi honnête devait bien travailler à l'école, a dit le commissaire. Eh bien ! nous allons remplir une déclaration au sujet de ce porte-monnaie. Lefourbu passez-moi un formulaire, s'il vous plaît.

Le détective a donné un papier au commissaire, qui a commencé à écrire des choses dessus, et puis il a passé son stylo à papa, et il a dit :

— Je pense, monsieur, qu'il vaudrait mieux que vous remplissiez le formulaire vous-même, au nom de votre enfant.

Alors, vous mettez la date, l'endroit où l'objet a été trouvé, l'heure approximative, et vous signez… C'est ça, merci.

Et le commissaire m'a expliqué que le porte-monnaie allait être porté dans le bureau des objets trouvés, et que si personne ne venait le chercher, dans un an, il serait à moi.

— On vous apporte souvent des objets comme ça ? a demandé papa.

— Ah ! mon cher monsieur, a dit le commissaire, vous n'avez pas idée de tout ce que les gens peuvent perdre sur la voie publique ! Je pourrais vous en raconter, allez ! Et, malheureusement, il n'y a pas toujours de petits garçons aussi probes que le vôtre pour rapporter ce que perdent ces étourdis !

Et puis, le commissaire m'a donné la main, il a donné la main à papa, nous avons donné la main au détective, tout le monde faisait des grands sourires, et c'était chouette comme tout. Nous sommes arrivés à la maison, très contents, et j'ai raconté à maman tout ce qui s'était passé, et maman m'a embrassé. Et là où je suis fier, c'est que nous sommes tous drôlement probes à la maison, parce que papa est ressorti tout de suite en courant pour aller rapporter le stylo au commissaire.

## Le médicament

LA NUIT DE DIMANCHE, j'ai été très malade, et lundi matin, maman a téléphoné à l'école pour prévenir que je n'irais pas.

Mais moi je n'étais pas content, parce que maman a téléphoné aussi au docteur pour lui dire qu'on irait le voir. Moi je n'aime pas aller chez le docteur. C'est vrai, ils vous disent qu'ils ne vont pas vous faire mal, et puis, bing ! ils vous vaccinent.

— Mais ne pleure pas, gros bêta, m'a dit maman. Il ne va pas te faire mal, le docteur !

J'étais encore en train de pleurer quand nous sommes arrivés chez le docteur et que nous attendions dans le salon. Et puis, une dame habillée en blanc nous a dit que c'était à nous d'entrer ; moi je ne voulais pas y aller, mais maman m'a tiré par le bras.

— C'est Nicolas qui fait tout ce tapage ? a demandé le docteur qui se lavait les mains en rigolant. Non, mais ça ne va pas, bonhomme ? Tu veux chasser tous mes clients ? Allons, ne sois pas bête, je ne vais pas te faire de mal.

Maman lui a expliqué ce que j'avais, et puis le docteur a dit :

— Bon, nous allons voir ça. Déshabille-toi, Nicolas.

Je me suis déshabillé, et puis le docteur m'a pris dans ses bras pour me coucher sur un canapé couvert d'un drap blanc.

— Mais enfin, a dit le docteur, en voilà une façon de trembler !

Tu es un homme pourtant, Nicolas ! Et tu me connais ; tu sais bien que je ne te mangerai pas. Du calme !

Le docteur a mis une serviette sur moi, il a écouté, il m'a fait tirer la langue, il a appuyé ses mains un peu partout, et puis il m'a pris le bout du nez entre ses doigts.

— Allons ! Ce n'est pas bien grave ! Nous allons nous arranger pour que tu n'aies plus bobo. Et à propos : je t'ai fait vraiment très mal ? Tu as beaucoup souffert ?

— Non, j'ai dit, et j'ai rigolé.

C'est vrai qu'il est chouette le docteur. Alors, le docteur m'a dit de me rhabiller, et puis il est allé s'asseoir derrière son bureau, et il a parlé à maman tout en écrivant des choses sur un papier.

— Ce n'est rien du tout, a dit le docteur. Faites-lui prendre ce médicament ; cinq gouttes dans un verre d'eau, avant chaque repas, y compris le matin. Et revenez me voir dans trois ou quatre jours.

Et puis, le docteur m'a regardé, il a rigolé, et il m'a dit :

— Mais ne fais pas cette tête-là, Nicolas ! Je ne vais pas t'empoisonner, tu sais ! Il est très bon, ce médicament, il n'a aucun goût. Je le recommande uniquement aux amis.

Et le docteur m'a donné une petite claque pour rigoler, il a rigolé, mais moi je n'ai pas rigolé parce que je n'aime pas les médicaments ; c'est drôlement mauvais et quand on ne veut pas les prendre, ça fait des histoires à la maison.

— Il vous en faut de la patience, docteur ! a dit maman.

— Oh, vous savez, on s'y fait, a dit le docteur en nous raccompagnant à la porte, au bout de quelques années de pratique, on finit par connaître à fond ces petits bonshommes… Veux-tu cesser de pleurer, phénomène, ou je te fais une piqûre !

Quand nous sommes sortis de chez le docteur, j'ai dit à maman que je ne prendrais pas le médicament, que je préférais être malade.

— Ecoute, Nicolas, tu vas être raisonnable, m'a dit maman. Nous allons acheter le médicament et tu vas le prendre comme un grand garçon courageux que tu es. Parce que tu es courageux, n'est-ce pas ?

— Ben oui, j'ai dit.

— Mais bien sûr, a dit maman. Alors, tu vas te conduire comme un homme. Et papa sera fier quand il verra son Nicolas prendre son médicament sans faire d'histoires. Je me demande même s'il ne t'emmènera pas au cinéma, dimanche prochain.

Nous sommes allés à la pharmacie, et maman a acheté le médicament, une chouette petite bouteille dans une jolie boîte bleue, avec, devinez quoi ? Un compte-gouttes !

Nous sommes arrivés à la maison avant papa, qui revenait pour déjeuner.

— Alors ? a demandé papa.

— Ce n’est rien, je t’expliquerai, lui a dit maman. Et tu sais quoi ? Le docteur m’a fait acheter un médicament pour Nicolas, rien que pour lui. Comme pour une grande personne.

— Un médicament ? a dit papa en me regardant et en se frottant le menton. Bon, bon, bon.

Et papa est allé enlever son par-dessus.

À table, maman a apporté un verre d’eau, elle a pris le médicament, et avec le compte-gouttes, elle a mis cinq gouttes dans le verre, elle a mélangé avec une petite cuiller, et elle m’a dit :

— Allez ! Bois d’un coup, Nicolas ! Hop !

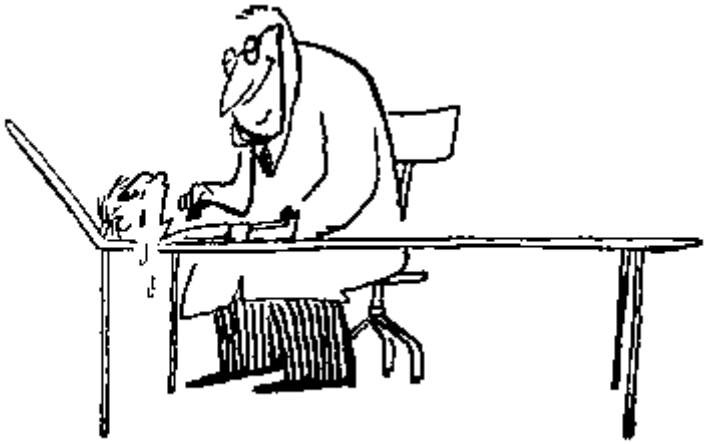
Alors j’ai bu, ça n’avait aucun goût, et papa et maman m’ont embrassé.

L’après-midi, je suis resté à la maison, c’était très chouette, j’ai joué avec mes soldats, et puis quand maman a préparé la table pour le dîner, elle a mis le médicament à côté de mon assiette.

— Je peux déjà le prendre ? j’ai demandé.

— Attends que nous soyons à table, a dit maman.

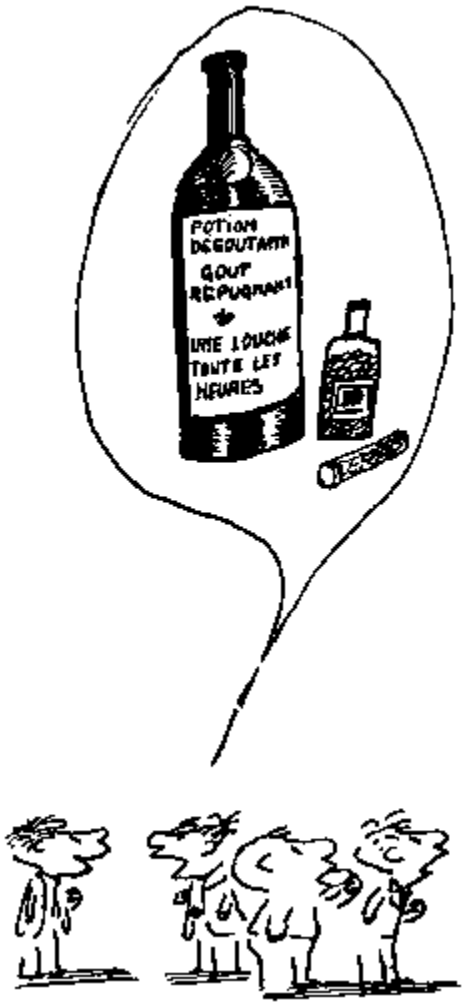
Et puis, quand nous nous sommes assis à table, maman m’a laissé mettre les gouttes moi-même, et papa a dit qu’il était fier de moi, et qu’il se demandait bien si on n’irait pas au cinéma dimanche prochain.



En me levant, le matin, j’ai dit à maman de ne pas oublier de me donner mon médicament, et maman a rigolé et elle a dit qu’elle n’oubliait pas. J’ai pris le médicament, j’ai mis les cinq

gouttes dans le verre d'eau, je les ai bues, et puis j'ai mis le médicament dans mon cartable.

— Mais qu'est-ce que tu fais, Nicolas ? m'a demandé maman.




— Ben, j'emmène le médicament à l'école, je lui ai répondu.

— À l'école ? Mais tu es fou ? m'a demandé maman.

Moi, je lui ai expliqué que je n'étais pas fou, mais que j'étais malade, et que j'aurais peut-être besoin du médicament à l'école, et que je voulais le montrer aux copains. Mais maman n'a rien voulu savoir, elle a sorti le médicament de mon cartable, et quand j'ai commencé à pleurer, elle m'a dit que je cesse cette comédie, et que si je continuais, je n'aurais plus jamais de médicament.

Quand je suis arrivé à l'école, les copains m'ont demandé pourquoi je n'étais pas venu à l'école hier.

— J'étais malade, je leur ai raconté. Alors, je suis allé chez le docteur, il a dit que c'était drôlement grave, et il m'a donné un médicament.

— Et il est mauvais, le médicament ? m'a demandé Rufus.

— Terrible ! j'ai dit. Mais moi ça ne me fait rien, parce que je suis drôlement courageux. C'est un médicament pour grandes personnes, dans une boîte bleue.

— Bah ! L'année dernière, j'ai pris un médicament encore plus terrible que le tien, a dit Geoffroy. C'était des vitamines.

— Ah oui ? je lui ai demandé. Et ton médicament, il avait un compte-gouttes, je vous prie ?

— Et ça veut dire quoi, ça ? a demandé Geoffroy.

— Ça veut dire que ton médicament me fait bien rigoler, je lui ai répondu. Parce que le mien a un compte-gouttes.

— Nicolas a raison, a dit Eudes à Geoffroy. Ton médicament, il nous fait tous rigoler.

Et pendant que Geoffroy et Eudes se battaient, Alceste nous a raconté qu'une fois, le docteur lui avait donné à prendre un médicament pour lui couper l'appétit, et que sa mère lui avait défendu de continuer à en prendre depuis le jour où elle l'avait vu boire du médicament en cachette entre les repas.

En classe, la maîtresse m'a demandé si ça allait mieux, et moi je lui ai expliqué que je prenais un médicament terrible, et la maîtresse m'a dit que c'était très bien, et elle nous a fait faire une dictée.

Jeudi, maman et moi nous sommes retournés chez le docteur, et cette fois-ci, je n'avais plus peur du tout.

— J'aime mieux te voir comme ça, a dit le docteur. Déshabille-toi, mon lapin.

Je me suis déshabillé, le docteur m'a écouté, il m'a fait tirer la langue, il a demandé à maman si j'avais encore eu des ennuis, et puis il m'a dit de me rhabiller.

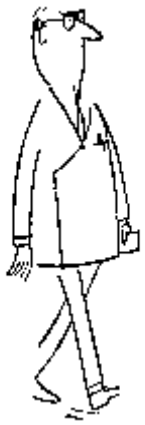
— C'est fini, a dit le docteur. J'aime autant que vous arrêtiez le traitement.

Et puis, en rigolant, le docteur a fait semblant de me donner un coup de poing au menton.

— J'ai une bonne nouvelle pour toi, mon gros, il m'a dit. Tu es guéri et tu ne prendras plus de médicament !

Alors, je me suis mis à pleurer, et le docteur ne nous a pas raccompagnés jusqu'à la porte.

Il est resté assis derrière son bureau sans rien dire.



## On a fait des courses

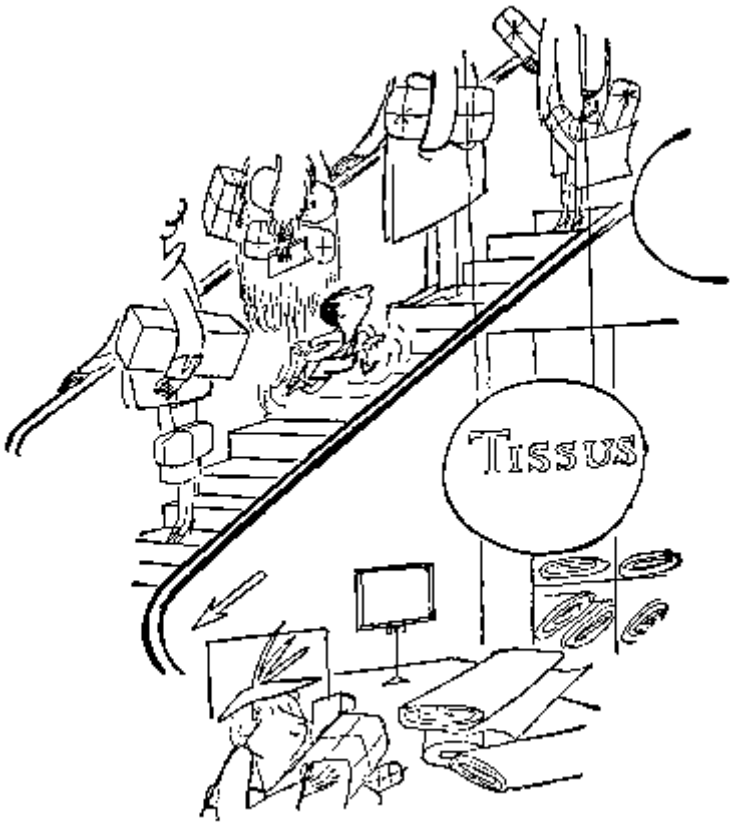
NOUS ÉTIONS À TABLE, quand maman a dit : « Il faut absolument que j'aille acheter un costume pour Nicolas. J'ai essayé de nettoyer les taches de son costume bleu marine, mais c'est impossible ! »

Papa m'a regardé avec de gros yeux et il a dit : « Cet enfant coûte une fortune à habiller ! Il détruit ses vêtements aussi vite que je les lui achète. Il faudrait lui trouver une armure en acier inoxydable. » Moi, j'ai dit que c'était une bonne idée, une armure c'est mieux qu'un de ces costumes bleu marine que je n'aime pas parce qu'on a l'air d'un guignol, dedans. Mais maman s'est mise à crier que je n'aurais pas d'armure, que j'aurais un nouveau costume bleu marine et que je finisse de manger ma pomme parce que nous allions partir tout de suite pour aller au magasin.

Nous sommes entrés dans le magasin, qui est très grand, avec des tas et des tas de lumières, de gens et de choses et il y avait aussi des escaliers mécaniques. C'est chouette, les escaliers mécaniques, c'est plus amusant que les ascenseurs.

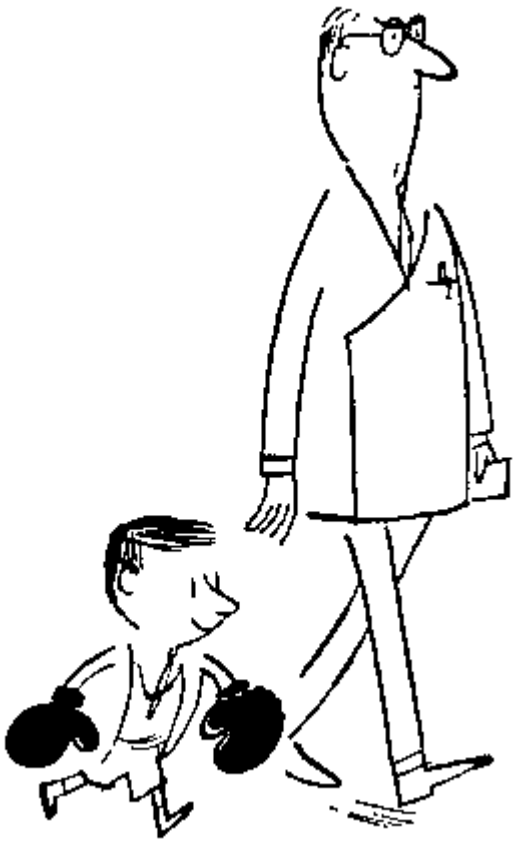
Un monsieur a dit à maman que les costumes garçonnets, c'était au quatrième étage. On a donc pris l'escalier mécanique avec maman qui me tenait fort par la main et qui me disait :

« Nicolas, pas de bêtises, hein ! » Au quatrième, nous avons trouvé un monsieur, très bien habillé et très souriant, il avait une bouche pleine de dents drôlement blanches, qui s'est approché de maman. « Madame ? », il a fait et maman lui a expliqué qu'elle venait acheter un costume pour moi. « Quel genre de costume te plairait, mon petit bonhomme ? », il m'a demandé, le monsieur, toujours avec un grand sourire. « Moi, je lui ai dit, ce que j'aimerais, c'est un costume de cow-boy. » « C'est au sixième étage, section jouets », m'a répondu le monsieur avec un grand sourire. Alors, j'ai dit à maman de me suivre et j'ai pris l'escalier mécanique pour aller au sixième. « Nicolas ! Veux-tu venir ici, tout de suite ! » a crié maman. Comme elle n'avait pas l'air trop contente, j'ai essayé de descendre l'escalier qui montait, mais c'était très dur. Et puis, on est gêné par les gens qui montent, pour descendre par l'escalier qui monte. Les gens disaient : « Cet enfant va se faire mal. » Et puis : « Il ne faut pas jouer dans les escaliers. » Et aussi : « Il y a des gens qui ne savent pas surveiller leurs enfants ! » Finalement, j'ai été obligé de monter avec tout le monde.




Arrivé au cinquième étage, j'ai pris l'escalier qui descendait, pour rejoindre maman. Mais au quatrième, je n'ai pas vu maman et un monsieur m'a dit : « Ah, te voilà ! Ta maman vient de monter pour te chercher ! » Après, j'ai reconnu le monsieur, c'était celui qui souriait tout le temps et qui ne souriait plus du tout. Il est mieux quand on lui voit les dents, mais je ne le lui ai pas dit, parce que je me suis dépêché de retourner au cinquième étage où devait m'attendre maman.

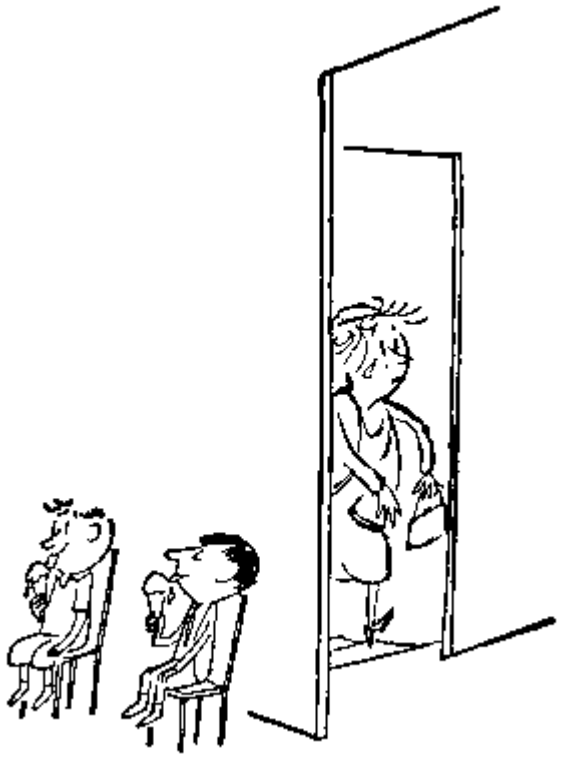
Au cinquième, c'est épatant, je n'ai pas vu maman, mais c'est là où on vend les choses pour le sport. Il y avait de tout ! Des skis, des patins, des ballons de football, des gants de boxe. J'ai essayé les gants de boxe pour voir. Bien sûr, ils étaient trop grands pour moi, mais on a une drôle d'allure avec ça. Ces gants feraient bien plaisir à mon ami Eudes. Eudes, c'est celui qui est très fort et qui aime donner des coups de poing sur le nez des copains et il se plaint que, souvent, les copains ont le nez dur et ça lui fait mal.



J’étais en train de me regarder dans une glace quand un monsieur, avec un grand sourire, est venu et il m’a demandé ce que je faisais là. Je lui ai dit que je cherchais ma maman, que je l’avais perdue dans les escaliers mécaniques. Alors, le monsieur a cessé de sourire et lui ça lui allait bien, parce qu’il avait des dents dans tous les sens et il vaut mieux qu’il mette les lèvres par-dessus. Le monsieur m’a pris par la main et il m’a dit : « Viens. » Et il est parti avec un de mes gants de boxe. Il a fait quelques pas, puis il s’est arrêté, il a regardé le gant de boxe dans sa main et il est revenu me chercher. Il m’a demandé où j’avais trouvé ces gants, je lui ai expliqué que je les avais trouvés sur un comptoir, mais qu’ils étaient un peu grands, même pour Eudes. Le monsieur m’a pris les gants et il m’a emmené avec lui ; cette fois, nous avons pris l’ascenseur.

Nous sommes arrivés à l’étage des jouets, devant une sorte de bureau avec une pancarte : « Objets trouvés – Enfants

égarés ». Dans le bureau, il y avait une dame habillée comme les infirmières dans les films et un petit garçon qui tenait un ballon rouge d'une main et un cornet de glace dans l'autre. Le monsieur a dit à la dame : « Encore un ! Sa mère ne va tarder à venir, je ne comprends pas comment les gens peuvent perdre les enfants, ce n'est pourtant pas difficile de les surveiller ! »



Pendant que le monsieur parlait à la dame, je suis allé voir les jouets d'un peu plus près. Il y avait une chouette panoplie de cow-boy, avec deux revolvers et un chapeau de boy-scout que je demanderai à papa de m'acheter pour Noël, parce qu'aujourd'hui, je crois que ce sera inutile de demander à maman.

J'étais en train de jouer avec une petite auto, entre les comptoirs, quand le monsieur est revenu. « Ah ! te voilà, garnement ! » il a crié. Il avait l'air très nerveux, il m'a pris par le bras et m'a ramené à la dame. « Je l'ai retrouvé, a dit le monsieur, gardez-le bien, celui-là ! », et il est parti en faisant des grands pas et en se retournant pour me regarder. C'est pour

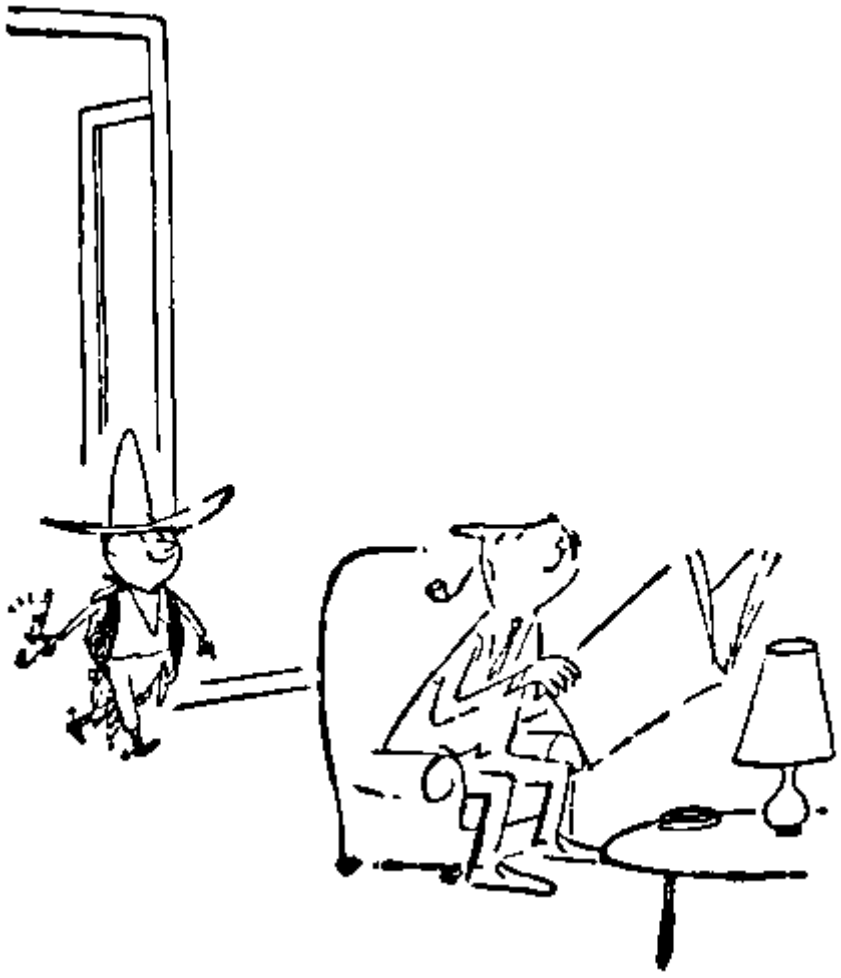
ça qu'il n'a pas vu la petite auto qui était restée entre les comptoirs et qu'il est tombé.

La dame, qui avait l'air très gentille, m'a assis à côté du petit garçon qui léchait sa glace à la fraise. « Il ne faut pas avoir peur, m'a dit la dame, ta maman va venir tout de suite. » La dame est partie un peu plus loin et le petit garçon m'a regardé et il m'a dit : « C'est la première fois que tu viens ici ? »

Je ne le comprenais pas très bien, parce qu'il continuait à lécher tout en parlant. « Moi, il m'a expliqué, c'est la troisième fois que je me perds dans ce magasin. Ils sont chics, si tu pleures un peu, ils te donnent un ballon et une glace. »

À ce moment, la dame est revenue et elle m'a apporté un ballon rouge et une glace à la framboise. « Je n'ai pas pleuré, pourtant », j'ai remarqué. « C'est bon à savoir pour la prochaine fois », a dit le petit garçon.

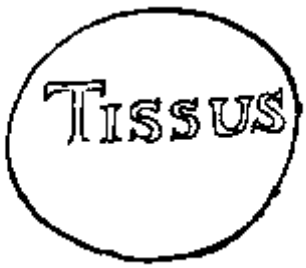
J'ai commencé à lécher ma glace, quand j'ai vu arriver maman en courant. Quand elle m'a vu, elle s'est mise à crier : « Nicolas ! Mon chéri ! Mon amour ! Ma biscotte ! » et elle m'a donné une claque, ce qui m'a fait lâcher le ballon. Et puis maman m'a pris dans ses bras, elle m'a embrassé et elle s'est mis de la glace à la framboise partout. Elle m'a dit que j'étais un vilain garnement et que je la ferais mourir, alors, je me suis mis à pleurer et la dame m'a apporté vite un autre ballon et une glace à la vanille. Le petit garçon, quand il a vu ça, il s'est mis à pleurer aussi, mais la dame lui a dit que ça lui ferait sa troisième glace, que ça lui ferait du mal. Alors, le petit garçon s'est arrêté de pleurer en disant : « D'accord, ce sera pour la prochaine fois. »



Maman m'a emmené avec elle et puis elle m'a demandé pourquoi j'étais parti comme ça. Je lui ai dit que c'était pour voir les costumes de cow-boy. « C'est pour ça que tu m'as fait si peur, tu as donc tellement envie d'un costume de cow-boy ? » J'ai répondu que oui, alors maman m'a dit : « Eh bien, Nicolas, je vais te l'acheter tout de suite, ce costume de cow-boy ! » J'ai sauté dans les bras de maman, je l'ai embrassée et je lui ai mis tout plein de glace à la vanille. Elle est drôlement chouette, ma maman. Même avec de la framboise et de la vanille partout.

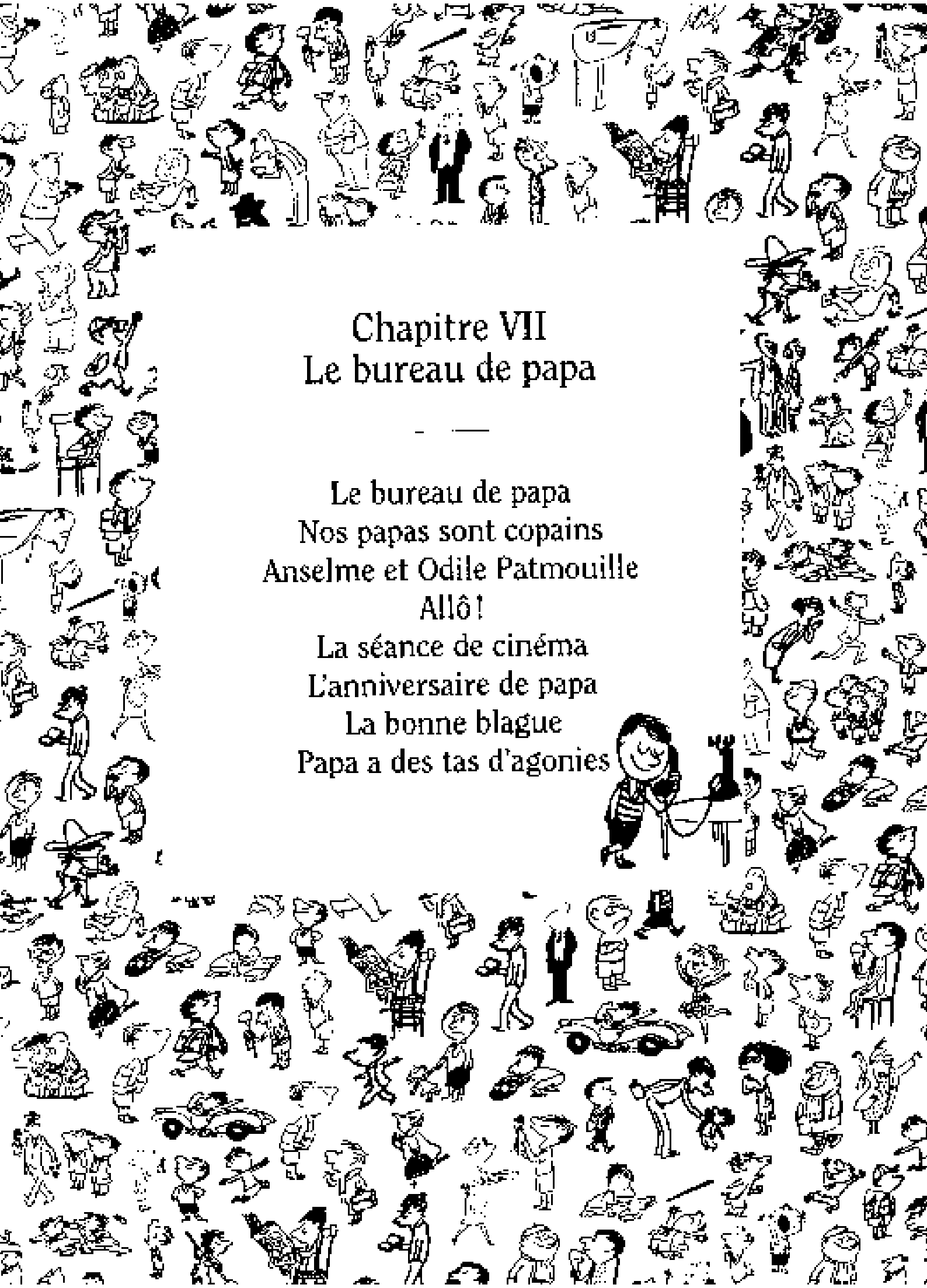
Le soir, papa n'était pas content. Il ne comprenait pas comment maman, qui était partie pour m'acheter un costume bleu marine, était revenue avec une panoplie de cow-boy et un ballon rouge. Il a dit que la prochaine fois, ce serait lui qui m'emmènerait dans le magasin.

Moi, je trouve que c'est une bonne idée, parce qu'avec papa, je suis sûr de ramener les gants de boxe pour Eudes.



# Chapitre VII

# Le bureau de papa



# Chapitre VII
# Le bureau de papa


Le bureau de papa
Nos papas sont copains
Anselme et Odile Patmouille
Allô !
La séance de cinéma
L'anniversaire de papa
La bonne blague
Papa a des tas d'agonies

## Le bureau de papa

JEUDI, j'étais allé faire des courses avec maman. Elle m'avait acheté des chouettes chaussures jaunes, et c'est dommage que je ne pourrai pas les porter, parce qu'elles me font mal aux pieds, mais pour ne pas faire de la peine à maman et être bien sage, je ne le lui ai pas dit. C'est en sortant du magasin que maman m'a montré une grande maison, et qu'elle m'a dit : « C'est dans cet immeuble que se trouve le bureau de papa ; si nous allions lui rendre visite ? » Moi, j'ai dit que c'était une drôlement bonne idée.

Quand maman a commencé à ouvrir la porte du bureau de papa, on a entendu un grand bruit à l'intérieur, et puis nous sommes entrés dans une pièce où il y avait des tas de messieurs qui avaient l'air très occupés. Papa a levé la tête des papiers qu'il était en train de regarder, et il a fait une figure tout étonnée quand il nous a vus. « Tiens ? il a dit, papa, qu'est-ce que vous faites là ? Nous avons cru que c'était le patron qui rentrait. » Les autres messieurs, quand ils nous ont vus, eux, ils ont eu l'air moins occupés qu'avant.

« Les gars, a dit papa, je vous présente ma femme et mon fils, Nicolas. » Les messieurs se sont levés de leur table et ils sont venus nous dire bonjour. Papa les a présentés à maman. « Le gros, là, c'est Barlier, c'est un goinfre », a dit papa. M. Barlier s'est mis à rire ; il ressemblait à mon copain Alceste, mais avec une cravate. Alceste, c'est un copain de l'école qui mange tout le temps. « Et puis, a continué papa, voici Duparc, le roi du petit avion en papier. Celui qui a des lunettes, c'est Bongrain ; comme comptable, il ne vaut pas cher, mais pour tirer au flanc, c'est le chef. Le petit, là-bas, c'est Patmouille, il peut dormir les yeux ouverts ; et puis il y a Brumoche, Trempé et enfin, celui qui a des grosses dents, c'est Malbain. » « On ne vous dérange pas, au moins ? », a demandé maman. « Mais non, madame, pas du tout, a répondu M. Bongrain. D'ailleurs, M. Moucheboume, notre patron, n'est pas là pour l'instant. » « Alors, c'est ça le fameux Nicolas dont on nous parle tant ? », a demandé M. Malbain, celui qui a des dents. Moi, je lui ai dit que c'était bien moi, alors ils m'ont tous caressé la tête, et ils m'ont posé des questions pour savoir si je travaillais bien à l'école, si j'étais sage et si c'était papa qui faisait la vaisselle à la maison. Moi, j'ai répondu oui à tout, pour ne pas faire d'histoires, et ils se sont tous mis à rigoler. « C'est malin, a dit papa, réponds-leur la vérité, Nicolas. » Moi, j'ai dit alors que je ne travaillais pas toujours très bien à l'école et les autres se sont mis à rigoler plus fort qu'avant. On se serait cru à la récré. C'était chouette.

« Alors, tu vois, Nicolas, m'a dit papa, c'est ici que papa travaille. » « De temps en temps, entre deux vaisselles », a dit M. Trempé, et papa lui a donné un coup de poing sur le bras, et M. Trempé lui a donné une tape sur la tête. Moi, je regardais la machine à écrire qui était sur une table. M. Patmouille s'est approché de moi, et il m'a demandé si je voulais apprendre à écrire avec sa machine, et moi, j'ai dit que oui, mais que je voulais pas le déranger. M. Patmouille m'a répondu que j'étais un gentil petit garçon, qu'il était en train de travailler, mais que ça ne faisait rien, et il a sorti de la machine un papier où il y avait écrit : badabadabadabudubudubodobodo, des tas de lignes comme ça. M. Patmouille m'a montré comment il fallait faire et j'ai essayé, mais je n'appuyais pas assez fort sur les boutons, M.

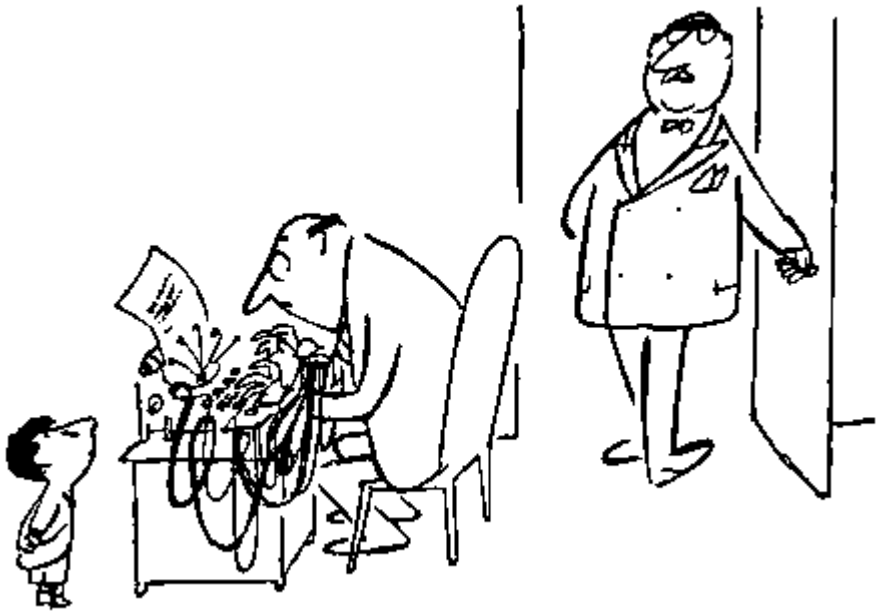
Patmouille m'a dit qu'il ne fallait pas avoir peur de taper plus fort, alors j'ai donné un coup de poing sur la machine, et il y a eu des bruits, et M. Patmouille a eu l'air un peu embêté, et il a essayé de taper à son tour dans la machine et il a dit qu'il y avait quelque chose de cassé, et il s'est mis à l'arranger.

J'étais là à regarder M. Patmouille, qui avait du ruban rouge et noir partout, c'était joli, quand j'ai vu un avion en papier me passer sous le nez. C'était M. Duparc qui me l'avait envoyé. Il était terrible, son avion, à M. Duparc, et sur les ailes, il y avait des couleurs bleu, blanc, rouge, comme sur les vrais. « Il te plaît, mon avion ? », m'a demandé M. Duparc ; et moi je lui ai dit que oui, alors, M. Duparc m'a dit qu'il allait m'apprendre et il a sorti de son bureau une feuille de papier sur laquelle il y avait écrit : « Etablissements Moucheboume », et, très vite, avec des ciseaux, de la colle et des crayons de couleur, il a fait un autre avion. Il a de la chance, M. Duparc ; chez lui, il doit avoir des tas d'avions. « Exerce-toi, m'a dit M. Duparc, il y a du papier sur mon bureau. »

Je me suis mis aux avions, pendant que les autres étaient autour de M. Patmouille qui était très occupé avec sa machine à écrire. Il avait des taches rouges et noires sur la figure et sur les mains, à cause du ruban qui déteint, comme mon pyjama bleu. Papa et les autres messieurs donnaient des conseils pour rire à M. Patmouille ; le seul qui n'était pas dans le tas, c'était M. Barlier, qui était assis à sa table, avec les pieds dessus et qui mangeait une pomme en lisant un journal.

Et puis, on a entendu une grosse toux, et tout le monde s'est retourné. La porte du bureau s'était ouverte, et un monsieur se tenait là, l'air pas content.

Tous les copains de papa ont cessé de rigoler, et ils sont retournés à leurs tables. M. Barlier a enlevé les pieds de dessus la table, jeté le journal dans le tiroir, avec ce qui restait de la pomme, et il s'est mis à écrire. Il a fait tout ça drôlement vite, pour un gros. M. Patmouille tapait sur la machine à écrire, mais je ne crois pas qu'il faisait du bon travail, parce qu'il avait du ruban tout autour des mains, comme papa quand il tient la laine pour que maman fasse une pelote.



Papa s'est approché du monsieur, et il lui a dit : « Monsieur, ma femme et mon petit garçon passaient par ici, et ils sont venus me faire une surprise, une petite visite. » Et puis, papa s'est tourné vers nous, et il nous a dit : « Chérie, Nicolas, je vous présente M. Moucheboume. » M. Moucheboume a souri avec les lèvres seulement, il a serré la main de maman, il a dit qu'il était enchanté, il m'a passé la main sur les cheveux et il m'a demandé si je travaillais bien à l'école et si j'étais sage. Il n'a pas parlé de la vaisselle. Et puis, M. Moucheboume a regardé l'avion que je tenais à la main, et il m'a dit que j'avais là un très joli avion, et c'est vrai qu'il était réussi, mon avion. C'était le premier qui était bien ; tous les autres étaient ratés et j'avais dû les jeter par terre. « Je vous le donne, si vous voulez », j'ai dit à M. Moucheboume. M. Moucheboume, là, il s'est mis à rigoler vraiment, il a pris l'avion, il l'a regardé, et puis il a cessé de rigoler, et il a ouvert des yeux gros comme les œufs durs que prépare maman pour les pique-niques. « Mais c'est le contrat Tripaine ! », il a crié, M. Moucheboume, « et Tripaine vient demain matin pour le signer ! »

Moi, je me suis mis à pleurer, et j'ai dit que j'avais trouvé les papiers sur le bureau de M. Duparc, et que j'avais pris du papier qui avait déjà servi pour ne pas gâcher du papier blanc. M. Moucheboume a été très gentil, il m'a dit que ça ne faisait rien,

que M. Duparc et ses collègues se feraient un plaisir de rédiger à nouveau ce contrat, même s'ils devaient rester plus tard ce soir.

Quand on est partis, maman et moi, papa et tous ses copains travaillaient sans faire de bruit, et M. Moucheboume passait entre les tables, les mains derrière le dos, comme le Bouillon, notre surveillant, pendant la composition d'arithmétique. Je suis drôlement pressé de grandir, pour ne plus aller à l'école et pouvoir travailler dans un bureau, comme mon papa !

## Nos papas sont copains

À MIDI quand il est arrivé de son bureau pour déjeuner, papa m'a dit :

— Tiens, Nicolas, aujourd'hui, j'ai eu la visite du père d'un de tes camarades : Eudes, je crois qu'il s'appelle.

— Ah bien, oui, j'ai dit. C'est un chouette copain, il est dans ma classe. Mais tu l'as déjà vu, ici à la maison.

— Oui, a dit papa, c'est le petit costaud, n'est-ce pas ? Quand son père est entré dans le bureau, je me suis dit que j'avais vu cette tête-là quelque part, et puis je me suis souvenu que j'avais fait sa connaissance lors de la distribution des prix, à ton école, l'année dernière, mais nous n'avions pas eu l'occasion de nous parler.

— Et que venait-il faire dans ton bureau ? a demandé maman.

— Eh bien, a répondu papa, il est venu en client. C'est un homme charmant, quoique assez dur en affaires. Quand nous nous sommes reconnus, d'ailleurs, il est devenu beaucoup plus souple, au point qu'il revient demain matin pour signer le contrat. Moucheboume était tout content. Et pour que le patron soit content... Enfin, somme toute, c'est grâce à Nicolas que cette affaire s'est faite !

On a tous bien rigolé, et puis papa a dit :

— Quand tu verras ton ami Eudes, tu lui diras qu'il a un père très sympathique.

On a fini de déjeuner (rôti de veau, nouilles, pomme) et je suis parti à l'école en courant, parce que j'étais pressé de raconter à Eudes que nos papas étaient devenus copains.

Quand je suis arrivé, Eudes était dans la cour, en train de jouer aux billes avec Joachim.

— Dis, Eudes, j'ai crié, mon père, il a vu ton père et ils vont faire des tas d'affaires ensemble.

— Sans blague ? a dit Eudes, qui mange à la cantine, et comme il ne rentre pas chez lui pour déjeuner, son papa n'a rien pu lui raconter.

— Oui, j'ai répondu. Et papa m'a dit de te dire que ton père était rien chouette.

— C'est vrai qu'il est rien chouette, mon père, a dit Eudes. Même si chaque fois que je lui apporte le carnet de notes du trimestre, il fait des histoires terribles, et il me montre un vieux carnet à lui où il est premier en arithmétique. Dis donc, ça va être drôlement bien, ça, si ton père devient copain avec le mien !

— Oh ! oui, j'ai dit. Peut-être qu'ils nous emmèneront ensemble au cinéma, et puis au restaurant ! Et puis papa il a dit aussi que ton père il était très dur en affaires.

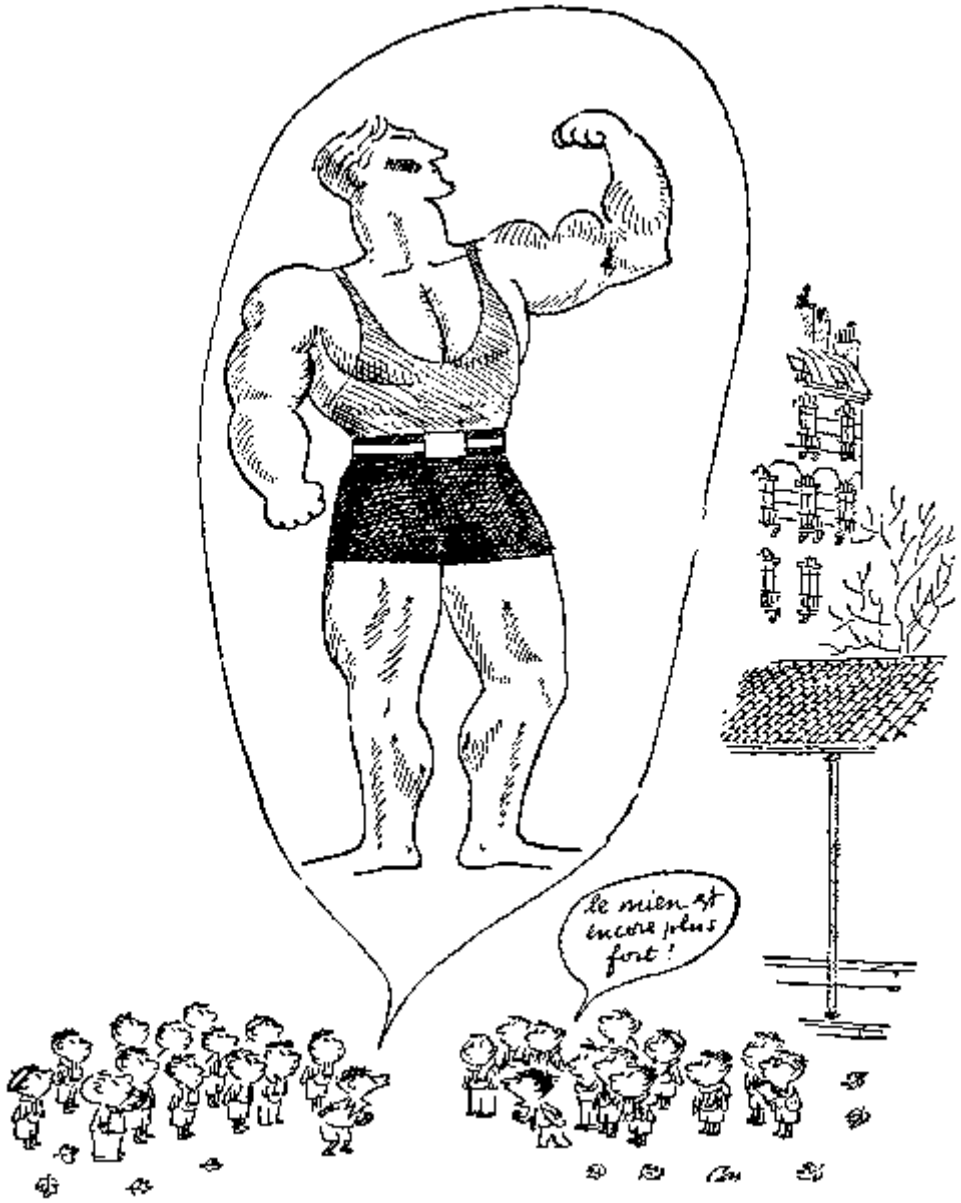
— Et ça veut dire quoi, ça ? m'a demandé Eudes.

— Ben, je ne sais pas, moi, j'ai répondu. Je croyais que toi tu savais, puisque c'est ton père.

— Moi, je sais, a dit Geoffroy, qui venait d'arriver. Etre très dur en affaires, ça veut dire qu'on ne se laisse pas faire quand les autres essaient de vous rouler. C'est mon père qui m'a expliqué ça, et lui il ne se laisse rouler par personne.

— Ah ! bien, tiens, a dit Eudes, mon père non plus il ne se laisse rouler par personne ! Et tu pourras dire à ton père, Nicolas, que s'il veut rouler mon père, il peut toujours courir !

— Mon père, il veut pas rouler ton père ! j'ai crié.




— Ouais, a dit Eudes.

— Parfaitement ! j'ai crié. Et puis mon père n'est pas allé chercher ton père. Il est venu tout seul, ton père ! On l'a pas sonné, ton père ! On n'en a pas besoin de ton père, non, mais c'est vrai ça, quoi, sans blague, à la fin !

— Ah ! on n'en a pas besoin de mon père ? a dit Eudes. Eh bien, ton père il devait être bien content de le voir, mon père, tiens !

— Ne me fais pas rigoler, j'ai dit. Mon père il est très occupé et il n'aime pas que des tas de minables viennent le déranger !

Alors, Eudes il m'a sauté dessus et il m'a donné un coup de poing sur le nez, et moi je lui ai donné un coup de pied, et on était là à se battre quand le Bouillon est arrivé. Le Bouillon, c'est notre surveillant, et il n'aime pas qu'on se batte dans sa cour. Il nous a séparés, il nous a pris chacun par un bras et il a dit :

— Regardez-moi bien dans les yeux, vous deux ! Cette fois-ci, c'était une fois de trop, mes gaillards ! Je vais vous apprendre, moi, à vous battre ! Allons ! marchez tous les deux à la direction ! Nous verrons ce que M. le Directeur pense de votre conduite !

Là, on était bien embêtés, parce que quand on nous emmène à la direction, ça fait toujours des histoires, et le directeur vous donne des punitions terribles, et même il vous met à la porte de l'école, comme il l'a fait deux fois pour Alceste, mais heureusement ça s'est arrangé. Le Bouillon a frappé à la porte de la direction et puis il nous a fait entrer. Moi, j'avais une grosse boule dans la gorge, et Eudes il avait l'air bien embêté.

— Oui, monsieur Dubon ? a demandé le directeur, qui était assis derrière son grand bureau, où il y a un grand encrier, un buvard et un ballon de foot confisqué.

M. Dubon – c'est le Bouillon – il nous a poussés devant lui et il a dit :

— Ces deux élèves étaient en train de se battre dans la cour, monsieur le Directeur. Comme ça leur arrive un peu trop souvent, j'ai pensé que vous voudriez leur parler.

— Mais vous avez très bien fait, monsieur Dubon, a dit le directeur. Alors, mes lascars, on vient à l'école pour faire de la boxe ? On se conduit comme des petites brutes ? Ne savez-vous donc pas, malheureux, que vous êtes sur la mauvaise voie ? Celle qui mène à la déchéance et au bagne ?... Alors, que diront vos parents, quand on vous emmènera en prison ? Vos pauvres parents, qui se sacrifient pour vous et qui sont pour vous un exemple de sagesse et d'honnêteté... Et puis, d'abord, quelle est la raison de cette querelle ?... Eh bien ? j'attends ! Alors, Eudes et moi nous nous sommes mis à pleurer.

— Ah ! non. Ah ! non, a crié le directeur. Je n'aime pas ces manières ! Nicolas, répondez !

— Il a dit que mon père il voulait rouler son père ! j'ai dit. Et ce n'est pas vrai !

— Si, c'est vrai ! a crié Eudes. Et puis il a dit que son père avait dit que mon père était un minable ! Et puis mon père il est plus fort que son père, alors s'il ne retire pas ce qu'il a dit, moi je dis à mon père d'attendre son père dehors et de lui donner des coups de poing sur le nez, à son père !

— Il peut essayer, ton père, tiens ! j'ai crié. Et puis mon père, il est plus fort que ton père ! Drôlement plus ! Et ce sera bien fait s'il roule ton père !

Et nous nous sommes remis à pleurer, et le directeur a donné un grand coup de poing sur le bureau, et le ballon de foot est tombé par terre.

— Silence ! Silence, j'ai dit, il a crié. Sil… Bon. Vous me faites beaucoup de peine, mes enfants. Vous avez mêlé le nom de vos parents à une stupide querelle qui ne repose sur rien. Vos pères s'estiment sûrement, car ils sont estimables, je les connais, et si vous leur racontez cette histoire, ils seront les premiers à en rire… Vous n'avez pas réfléchi avant de parler et c'est pour cela que je ne veux pas vous punir. Je pense que la leçon suffira et que jamais plus le Bouil… M. Dubon n'aura à vous punir. Et maintenant, vous allez vous donner la main et oublier cet incident malheureux.

Eudes et moi on était drôlement contents de ne pas être mis à la porte de l'école et on s'est donné la main. Le directeur a fait un grand sourire, nous nous sommes mouchés, nous sommes sortis de la direction et nous avons encore eu le temps de faire une partie de billes avant la cloche.

Et le lendemain, à midi, papa m'a demandé :

— Dis donc, Nicolas, il est comment, ton ami Eudes ?

— Bien, j'ai dit, c'est un chouette copain.

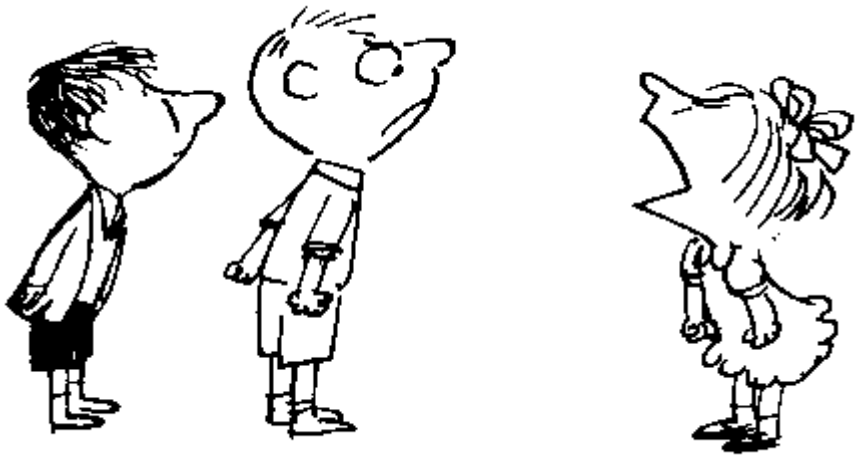
— Ah ? a dit papa. Parce que son père, il est assez bizarre. Ce matin, il a téléphoné au bureau et il a dit que puisqu'il était un minable, notre contrat, on n'avait qu'à nous le garder, que lui allait faire affaire ailleurs, et il a raccroché.

## Anselme et Odile Patmouille

AUJOURD'HUI, PAPA, MAMAN ET MOI, nous allons prendre le thé chez M. et Mme Patmouille. M. Patmouille travaille dans le même bureau que papa.

« Tu vas bien t'amuser, Nicolas, m'a dit papa. Patmouille a deux enfants, un petit garçon et une petite fille, il paraît qu'ils sont très gentils. Je compte sur toi pour leur montrer que tu es bien élevé... » Moi, j'ai dit que j'étais d'accord. M. et Mme Patmouille nous ont ouvert la porte de leur maison et ils ont eu l'air drôlement contents de nous voir. « Anselme ! Odile ! Venez voir votre petit camarade Nicolas ! » a crié Mme Patmouille, et Anselme et Odile sont venus. Anselme est un peu plus grand que moi, Odile, elle est plus petite. On s'est dit : « Salut. » « Je suis sûr que Nicolas travaille très bien à l'école, n'est-ce pas, madame ? » a demandé Mme Patmouille à maman. « Ne m'en parlez pas, madame, a répondu maman, il nous donne bien du souci, il est tellement étourdi ! » « Ah ! la la ! a dit Mme Patmouille, et le mien donc, madame ! Et puis la petite me fait tout le temps des angines. Ah ! ces enfants, madame, ils nous

causent bien du tracas ! » « Anselme, Didile, a dit M. Patmouille, emmenez votre petit camarade goûter. Amusez-vous bien et soyez sages ! » M. Patmouille a expliqué à maman qu'on nous avait préparé la table du goûter dans la chambre des enfants, pour que nous puissions être tranquilles. Et puis, il a pris papa par le bras, et il a commencé à lui raconter des histoires sur M. Moucheboume, qui est le patron de papa et de M. Patmouille, pendant que maman racontait en rigolant à Mme Patmouille une farce que j'avais faite, et ça m'a étonné, parce que, quand je l'avais faite, la farce, maman n'avait pas rigolé du tout.



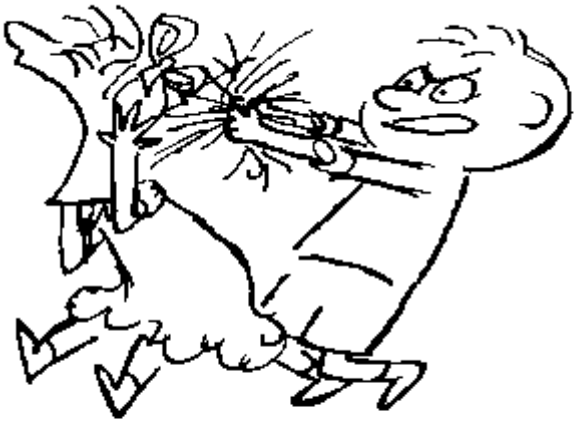
« Bon, tu viens ? » m'a dit Anselme, et je l'ai suivi jusqu'à sa chambre. Quand nous sommes arrivés, Anselme s'est tourné vers Odile, et puis il lui a dit : « Je t'ai pas dit de nous suivre, toi ! » « Et pourquoi je suivrais pas ? a demandé Odile. C'est ma chambre aussi. Et puis j'ai autant le droit de goûter que toi ! Pourquoi je suivrais pas alors, hein ? » « Parce que tu as le nez rouge, voilà pourquoi ! » a répondu Anselme. « C'est pas vrai ! C'est pas vrai ! J'ai pas le nez rouge, a crié Odile. Je vais le dire à maman ! » Et puis on a vu arriver Mme Patmouille avec ma maman. « Alors, a demandé Mme Patmouille, vous n'êtes pas encore en train de goûter ? Le chocolat va refroidir. » « Il a dit que j'avais le nez rouge ! » a crié Odile. Mme Patmouille et maman se sont mises à rigoler. « Ils sont très taquins », a dit Mme Patmouille. Et puis, elle a cessé de rigoler, elle a regardé

Anselme et Odile avec des gros yeux et elle a dit : « À table et que je ne vous entende plus ! » et elle est partie avec maman. Nous étions assis tous les trois autour de la table, on avait chacun un bol de chocolat, un morceau de gâteau, et il y avait du pain d'épices et de la confiture. C'était bien. « Tu es une cafarde ! », a dit Anselme à Odile. « C'est pas vrai, a dit Odile, et si tu dis encore une fois que je suis une cafarde, je le raconte à maman ! » « Et moi, cette nuit, je te ferai peur ! » a dit Anselme. « Bah ! tu ne me fais pas peur, tu ne me fais pas peur », a chanté Odile. « Ah ! non ? a demandé Anselme, eh bien je te ferai le monstre. Ouuuh ! Je suis le monstre ! » « Bah ! a dit Odile, le monstre, ça ne me fait plus peur. » « Alors, a dit Anselme, je ferai le fantôme. Ouuuh ! Je suis le fantôme ! » Odile a ouvert sa bouche toute grande, et elle s'est mise à pleurer et à crier : « Je veux pas que tu fasses le fantôme ! » Et puis Mme Patmouille est arrivée, pas contente du tout. « Si je vous entends encore une fois, elle a dit, je vous punis tous les deux. Qu'est-ce que va penser Nicolas ? Vous n'avez pas honte ? Regardez comme il est sage, Nicolas ! » Et elle est partie.

On a fini de goûter, et Anselme m'a dit : « À quoi on joue ? » « Si on jouait avec le train électrique ? », a demandé Odile. « Toi, on t'a pas sonné, a dit Anselme. D'abord, les filles ça joue à la poupée au lieu d'ennuyer les grands ! » « Le train, il est à moi aussi ! Papa nous l'a donné à tous les deux ! J'ai le droit d'y

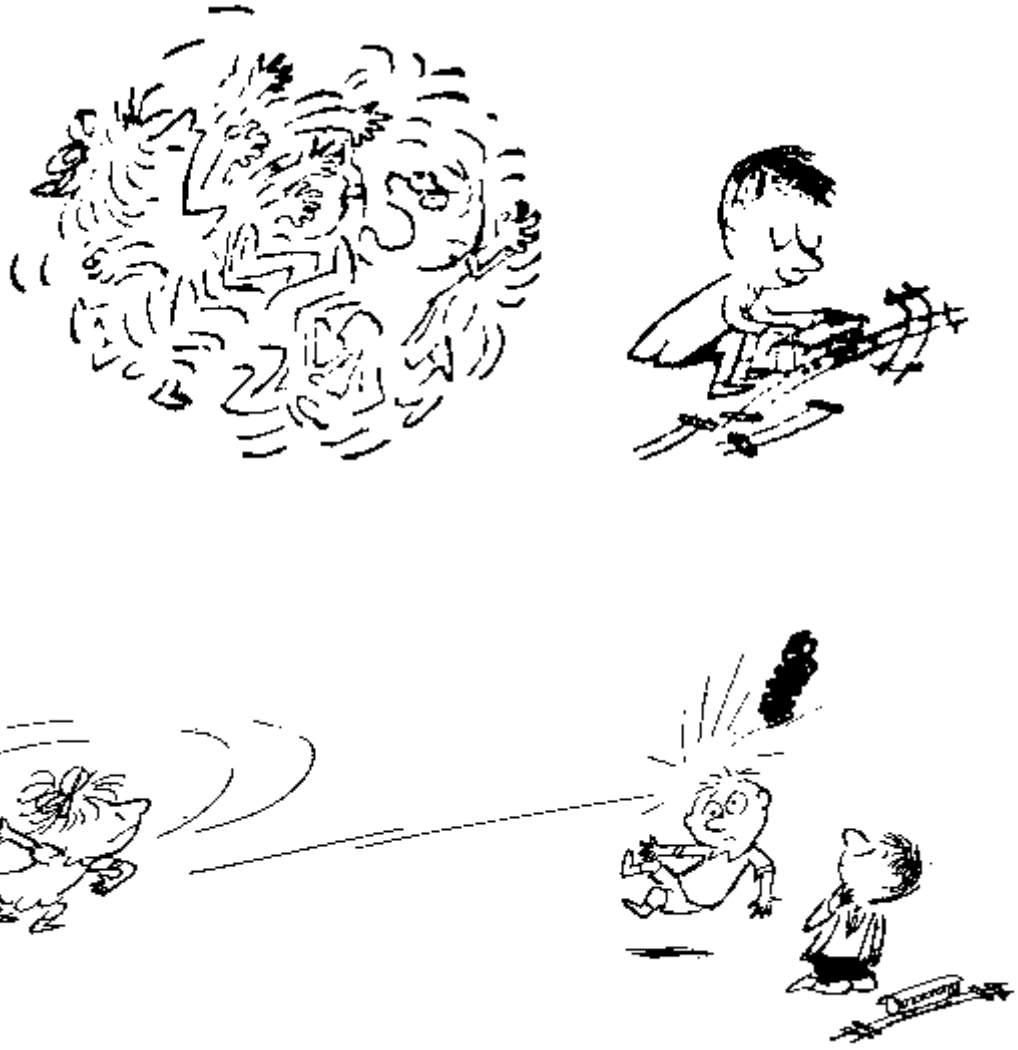
jouer autant que toi ! » Anselme s'est mis à rigoler, et il m'a regardé en montrant Odile du pouce. « Non, mais, tu l'as entendue, celle-là ? », il m'a dit. « Parfaitement, a dit Odile, il est à nous deux, le train, et si tu ne me laisses pas y jouer, personne n'y jouera ! » Anselme est allé vers l'armoire et il a commencé à sortir des rails et une chouette locomotive avec des tas de wagons. « Non, non et non ! Je te défends de toucher à mon train ! », a crié Odile. « Tu veux une baffe ? », a demandé Anselme, et puis la porte s'est ouverte et M. Patmouille est entré avec papa. « Tu vois, a dit M. Patmouille à papa, ça c'est la chambre des enfants. Alors, les petits, on s'amuse bien ? » « Il veut jouer avec mon train et il ne veut pas que j'y joue ! », a crié Odile. « C'est bien, c'est bien, continuez, a dit M. Patmouille, en passant sa main sur les cheveux d'Odile. Dis donc, vieux, tu te souviens la fois où le père Moucheboume avait appelé Barlier pour lui demander de traduire une lettre en anglais ? Ce qu'on a pu rigoler ! » et puis papa et M. Patmouille sont partis.

« T'as vu ? a dit Anselme. Papa a dit qu'on pouvait jouer sans toi, au train électrique ! » « C'est pas vrai ! Il a dit qu'il l'avait donné à moi ! », a crié Odile. Anselme, il s'est mis à installer les rails. « On va faire passer le train sous le lit, sous l'armoire et derrière la table », m'a expliqué Anselme.



« Tu ne joueras pas avec mon train ! », a crié Odile. « Ah ! non ? a dit Anselme, essaye voir ! » Alors Odile a donné un coup de pied sur les rails. Ça, ça ne lui a pas plu, à Anselme, qui a donné une grande claque à Odile. Odile a eu l'air très étonnée, elle est tombée assise par terre, et elle est devenue tellement rouge qu'on ne voyait plus son nez. « Je vais te tuer ! Je vais te tuer ! Je vais te tuer ! », elle a crié, et puis elle a ramassé la locomotive, et paf ! elle l'a jetée sur Anselme, qui l'a reçue sur la figure. « C'est raté ! C'est raté ! C'est ratéeuuuu ! », a dit Anselme. Et puis il a levé les bras, et il a fait : « Ouuuh ! je suis le fantôme ! » Alors là, ça a été terrible, parce qu'Odile s'est

mise à crier, et puis elle s'est jetée sur Anselme et elle l'a griffé, et Anselme lui a tiré les cheveux, et elle l'a mordu, et M. Patmouille, Mme Patmouille, papa et maman sont entrés pendant qu'Anselme et Odile se roulaient par terre.



« Voulez-vous arrêter, tout de suite ! », a crié Mme Patmouille. « Vous n'avez pas honte ? », a crié M. Patmouille. « C'est sa faute, a crié Anselme, elle voulait casser mon train et elle m'a jeté ma locomotive ! » « C'est pas vrai ! a crié Odile, c'est lui qui a fait le fantôme et qui m'a tiré les cheveux ! » « Suffit ! a crié M. Patmouille. Vous êtes des garnements et vous serez punis ! Pas de dessert ce soir et pas de télévision cette semaine ! Et ce n'est pas la peine de pleurer, si vous ne voulez pas une bonne fessée chacun ! » « Oh ! mon Dieu, a dit maman

à papa. Tu as vu l'heure qu'il est, chéri ? Il est temps de rentrer… »

Et quand je me suis retrouvé à la maison, seul dans ma chambre, je me suis mis à pleurer.

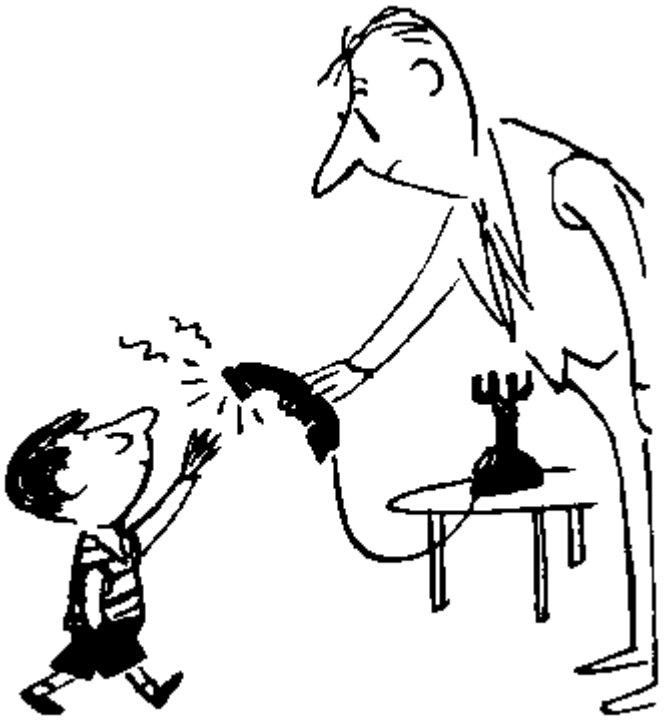
C'est vrai, quoi, c'est pas juste ! Pourquoi je n'ai pas de petite sœur pour jouer avec moi ?

## Allô !

MON COPAIN ALCESTE, à l'école m'a dit : « Mon papa a fait installer le téléphone, ce soir je t'appelle » et moi je lui ai dit : « Chouette. »

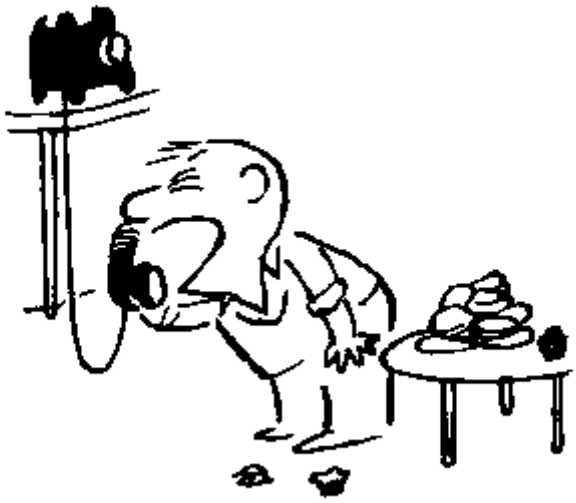
Nous étions en train de dîner à la maison quand le téléphone a sonné. « Quoi encore ? » a dit papa en jetant sa serviette sur la table. « C'est pour moi », j'ai expliqué, mais papa, au lieu de me laisser aller répondre, il a rigolé, il s'est levé et c'est lui qui y est allé. Il a décroché, il a dit : « Allô ? » et puis il a écarté le téléphone de son oreille. « Ne criez pas si fort ! » il a dit papa. Moi, j'entendais la voix d'Alceste par le téléphone, et il disait : « Allô ! Allô ! Nicolas ? Allô ! Allô ! Allô ! » Papa m'a appelé et il a dit que j'avais raison, que c'était pour moi, et que je conseille à mon copain de ne pas hurler comme ça. J'ai pris l'appareil tout content, parce que j'aime bien mon copain Alceste, et aussi parce que c'est la première fois que j'allais l'entendre parler au téléphone. D'ailleurs, je reçois très peu de coups de téléphone, quand on m'appelle, c'est mémé qui me demande si je suis sage, qui me dit que je suis son grand garçon à elle, qui me fait des baisers et qui veut que je lui en fasse aussi. « Allô ! Alceste ? »

j'ai dit. Et c'est vrai qu'Alceste crie très fort, parce qu'il m'a fait mal à l'oreille, alors j'ai fait comme papa, et j'ai mis l'appareil loin de ma figure. « Allô ! criait Alceste. Nicolas ? Allô ! Allô ! » « Oui, c'est moi, Alceste, j'ai dit. C'est chouette de t'entendre. » « Allô ! a crié Alceste. Allô ! Nicolas ? Parle plus fort ! Allô ! » « Allô ! j'ai crié. Tu m'entends, Alceste ? Allô ! » « Oui ! C'est chouette ! Maintenant, je raccroche et toi tu m'appelles ! On va rigoler ! Allô ! » a crié Alceste et il a raccroché.



« C'était Alceste », j'ai expliqué à papa quand je suis revenu dans la salle à manger. « C'est ce que j'ai cru comprendre, m'a dit papa. De la façon dont vous criiez tous les deux, vous n'aviez pas besoin de téléphone, vous pouviez vous entendre sans ça. Maintenant, reste tranquille et mange ta soupe, elle va refroidir. » « Oui, a dit maman, dépêchez-vous ou mon rôti sera trop cuit. » Et le téléphone a sonné.

« Allô », a dit papa, et puis il a écarté le téléphone de son oreille et il m'a appelé. « C'est pour toi », il a dit papa, et j'ai eu l'impression qu'il commençait à ne pas rigoler. J'ai pris le téléphone et Alceste a crié : « Alors quoi ? Tu me rappelles ou pas ? » « Ben, je ne pouvais pas, Alceste, tu ne m'avais pas donné ton numéro ? », je lui ai expliqué. « Allô ! a crié Alceste. Allô ! Quel numéro ? Allô ! Parle plus fort ! » « Ton numéro à toi ! j'ai crié. Ton numéro ! Alceste ! Allô ! » « Assez ! a crié papa. Vous me rendez fou ! Raccroche et viens manger ta soupe ! » « Je vais manger ma soupe, Alceste ! j'ai crié. Au revoir ! » Et j'ai raccroché.



À table, papa n'était pas content du tout, il m'a dit de manger ma soupe en vitesse, pour que maman puisse servir la suite, mais je n'ai pas pu obéir, parce que le téléphone a sonné. Je suis allé répondre, mais papa m'a suivi et je ne l'ai jamais vu aussi fâché. Terrible. « Raccroche tout de suite, ou tu as une fessée ! », il a crié. Moi j'ai eu très peur et j'ai raccroché tout de suite. « Alors, vous venez à table ? a demandé maman, je vous préviens que, pour le rôti, il n'est que temps. » Et puis le téléphone a sonné.

« Allô ! a crié papa, ce n'est pas bientôt fini, espèce de garnement ? », et puis papa a ouvert la bouche et les yeux tout grand et puis il a dit tout doucement : « Je m'excuse, monsieur Moucheboume... Oui, monsieur Moucheboume, un petit camarade de Nicolas qui... Oui, c'est pour ça que... Ah, c'était vous qui veniez de... Oui, bien sûr... Oui... Oui... Oui... À demain,

monsieur Moucheboume. » Papa a raccroché le téléphone et puis il s'est passé la main sur la figure. « Bon, il a dit, allons manger. » Et puis le téléphone a sonné.

« Allô ! a dit papa. Ah ! c'est toi, Alceste… » et dans le téléphone il y a eu des tas de bruits et papa est devenu tout rouge et il a crié : « Non, Nicolas ne peut pas venir te parler, il mange sa soupe… Ça ne te regarde pas si ça lui prend un drôle de temps !… Ne crie pas comme ça ! Et cesse de nous téléphoner. Sinon, je te préviens, je vais chez toi et je te donne une fessée, compris ? Bon ! », et papa a raccroché. « Moi, a dit maman, je dégage ma responsabilité. Nicolas va manger de la soupe froide, quant au rôti, c'est du charbon. » « C'est de ma faute, peut-être ? », a crié papa. « Ce n'est tout de même pas moi qui joue avec le téléphone ! », a dit maman. « Alors ça, c'est la meilleure, a dit papa. C'est moi qui… » Et puis le téléphone a sonné.

C'est moi qui ai répondu. « Lâche cet appareil ! », a crié papa. « C'est pour toi, papa », je lui ai dit. Alors papa s'est calmé et il a dit que ce devait être M. Moucheboume, son patron, qui était très inquiet pour un contrat qui n'était pas prêt. « Allô ? a dit papa. Qui ?… Le papa d'Alceste ?… Ah ?… Bonsoir, monsieur, oui… Je suis le papa de Nicolas… Quoi ?… Je n'ai pas le droit de menacer votre fils ?… Et lui, il a le droit de m'empêcher de manger ?… Ah ! mais dites donc, soyez poli !… Votre poing sur ma figure ? Je voudrais bien voir ça ! Non mais sans blague ! Gougnaffier ! Je vous apprendrai la politesse, moi ! Ouais ! », et papa a raccroché, bing. « Maintenant, le rôti est non seulement brûlé, il est froid aussi », a dit maman. « Tant pis ! Je m'en fiche ! Je n'ai plus faim ! », a crié papa, et maman s'est mise à pleurer, elle a dit que c'était trop injuste, qu'elle aurait dû écouter sa mère (ma mémé), et qu'elle était très malheureuse. « Mais, mais, mais, a dit papa, qu'est-ce que j'ai fait, moi ? » « Je vais téléphoner à ma mère pour la prévenir que je retourne chez elle avec Nicolas », a dit maman. « Qu'on ne me parle plus de téléphone ! », a crié papa. Et puis, on a sonné à la porte.

C’était le papa d’Alceste qui était là. Il avait fait vite, parce qu’Alceste habite tout près de chez nous, c’est chouette. « Répétez-le, un peu », a dit le papa d’Alceste. « Répéter quoi ? a dit papa. Que votre garnement me rend fou avec le

téléphone ? » « Je ne savais pas que j'avais besoin de votre autorisation pour installer le téléphone », a dit le papa d'Alceste. Et puis le téléphone a sonné et papa s'est mis à rigoler. « Tenez, a dit mon papa au papa d'Alceste, allez répondre, vous aurez le plaisir d'entendre hurler votre fils. » Le papa d'Alceste a pris le téléphone, et il a dit : « Allô ? Alceste ?… Qui ?… Non ! » et il a raccroché. « Vous voyez bien que ce n'était pas lui, il a dit, le papa d'Alceste. En attendant, je suis venu vous prévenir, si vous menacez mon petit à nouveau, je porte plainte. Bonsoir ! » Et le papa d'Alceste allait partir quand papa lui a demandé : « Dites-donc, qui était-ce, au téléphone ? » « Je ne sais pas moi, a dit le papa d'Alceste, un de vos copains, un nommé Mouche, quelque chose comme ça. En tout cas, ce n'était pas mon petit », et il est sorti.

À la maison, après, ça s'est très bien arrangé. Papa a embrassé maman, il lui a dit qu'il aimait bien le rôti trop cuit, maman a dit que c'était elle qui avait tort et qu'elle allait nous faire une omelette au jambon, moi j'ai embrassé papa et maman, et tout le monde était très content.

Ce qui est dommage, c'est qu'Alceste ne pourra plus m'appeler par le téléphone, parce que papa a fait débrancher le nôtre.

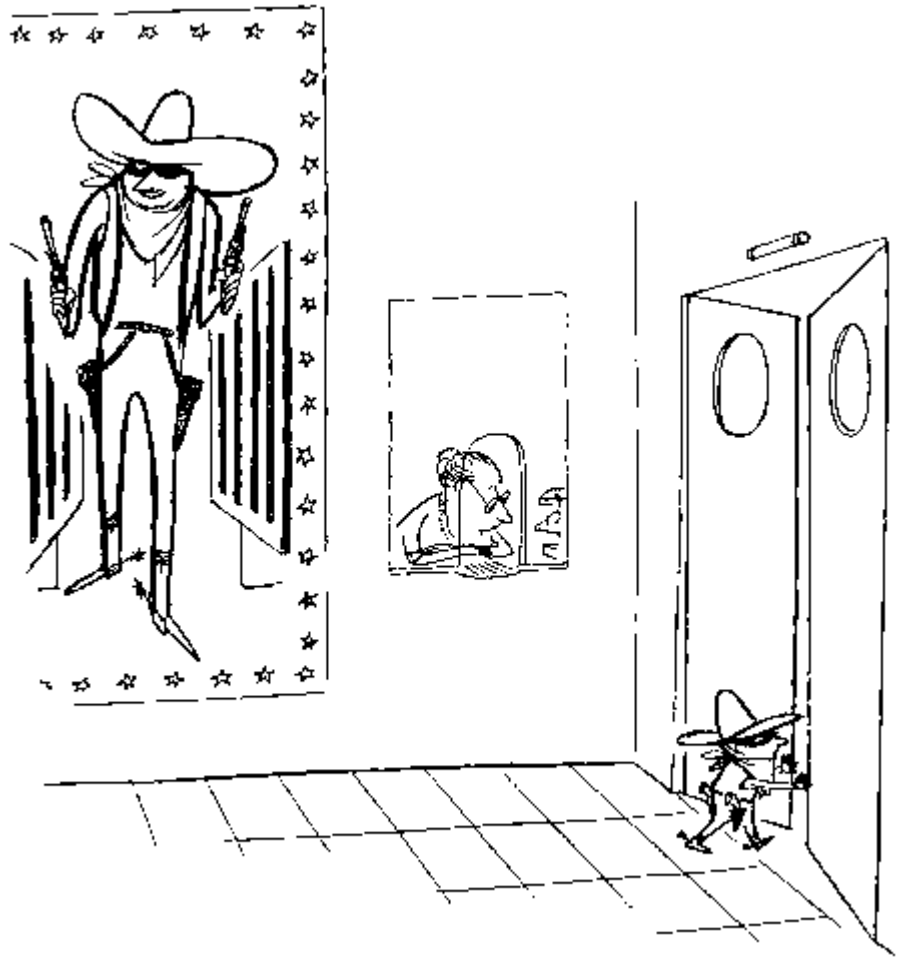
## La séance de cinéma

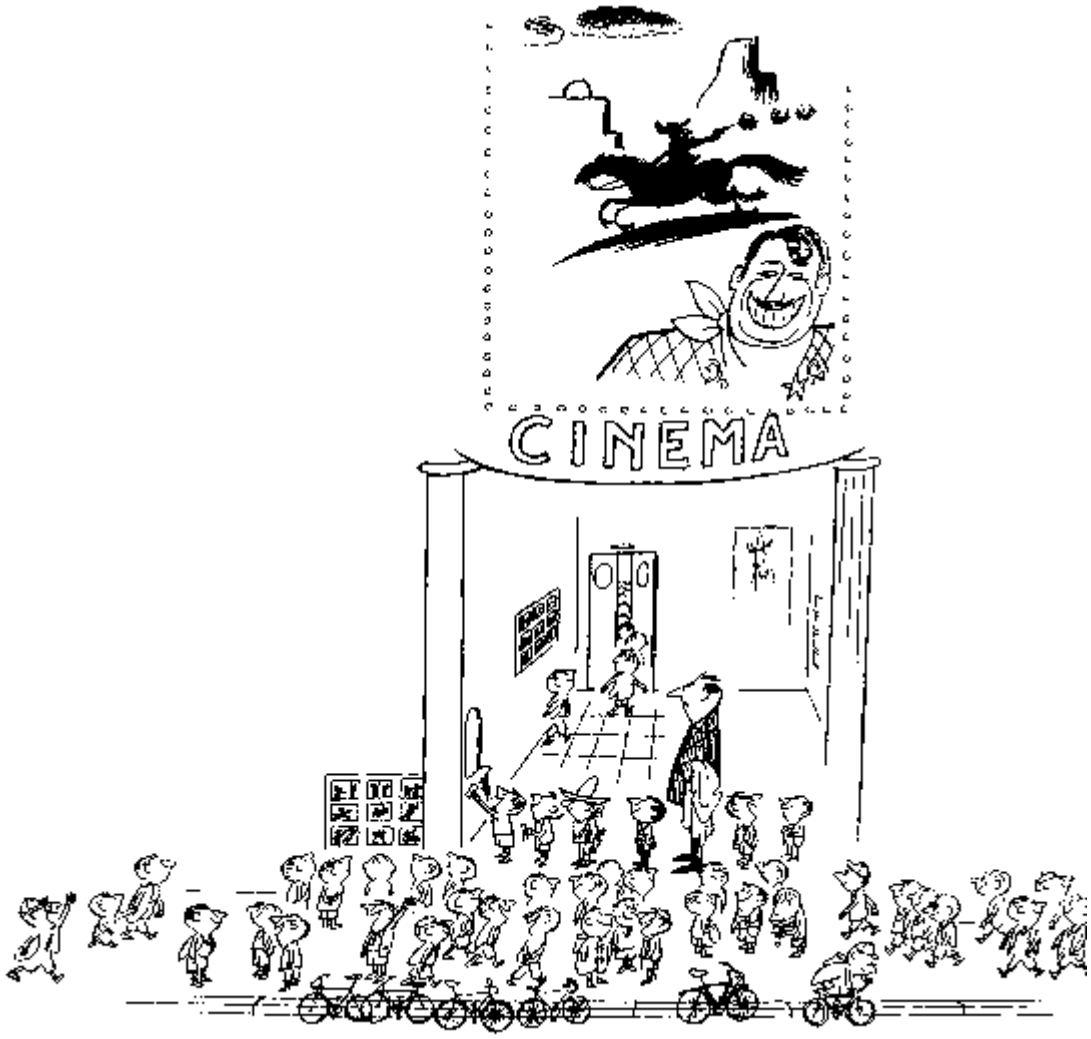
MAMAN A LU ce que la maîtresse avait écrit sur mon livret de classe : « Ce mois-ci Nicolas a été assez calme. »

« Il faut le récompenser », a dit maman à papa. Alors, papa m'a donné des petites tapes sur la tête en disant : « C'est bien mon petit, c'est bien mon petit » et il s'est remis à lire le journal. Mais alors, maman lui a dit que ce n'était pas suffisant et que pour m'encourager il fallait que papa m'emmène au cinéma. Moi, j'étais content, surtout qu'au cinéma du quartier il y avait six dessins animés et un film de cow-boys qui s'appelle *Le Mystère de la mine abandonnée* et sur les affiches ils disent que c'est très bon.

Mais papa, lui, il n'avait pas trop envie d'aller au cinéma. Il a poussé deux ou trois gros soupirs et puis il a dit qu'il était très fatigué, qu'il travaillait toute la semaine et qu'il préférait rester à la maison. Maman lui a répondu qu'au fond il avait peut-être raison et qu'il pourrait en profiter pour repeindre le garage qui en avait drôlement besoin. Papa a plié le journal et il a levé les yeux d'un drôle d'air, comme s'il avait peur que le plafond ne lui tombe dessus. « Ça va, il a dit, j'irai voir *Le Mystère de la mine*

*abandonnée*. » J'ai embrassé papa, et maman a fait un grand sourire. Tout le monde était très content.






Le déjeuner m'a paru très long et je n'avais pas très faim. Papa et moi nous avons mis nos beaux costumes et enfin, nous sommes arrivés devant le cinéma. J'ai reconnu là plusieurs de mes petits camarades qui attendaient pour entrer. Geoffroy était habillé en cow-boy. Le papa de Geoffroy est très riche et lui paye toutes sortes de jouets et de choses. Geoffroy aime bien s'habiller de façon différente pour chaque film. La dernière fois il y avait un film avec des fusées qui allaient dans la lune et Geoffroy est arrivé en Martien avec une sorte de bocal en verre sur la tête. Il ne l'a même pas enlevé à l'entracte pour manger des glaces. À la fin, il s'est trouvé mal dans son bocal. Moi, je me demande comment Geoffroy va s'habiller quand il y aura un film de Tarzan. En singe, peut-être.

Papa a acheté les billets et nous sommes entrés dans le cinéma. J'ai demandé à papa d'aller au premier rang, là où on entend mieux et où les images paraissent plus longues. Papa, il ne voulait pas, il me tirait par la main. Mais les lumières se sont éteintes et l'ouvreuse a dit à papa de se décider parce qu'elle avait d'autres gens à placer.

Au premier rang, papa était le seul grand, à côté de papa se trouvait mon ami, le gros Alceste, celui qui mange tout le temps.

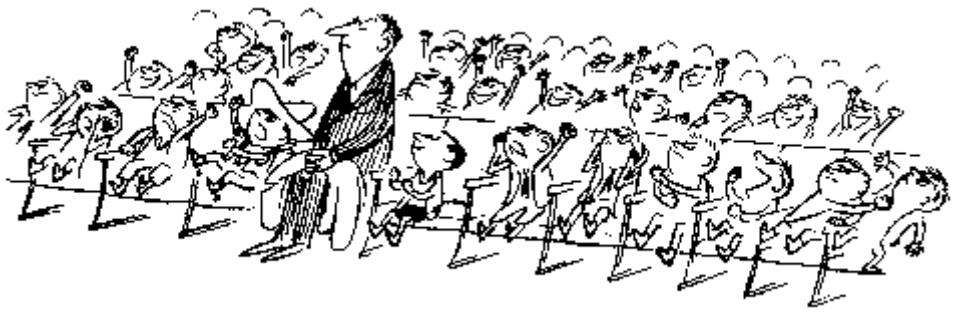
Les six dessins animés se sont bien passés. Papa, à l'entracte, se plaignait seulement d'avoir un peu mal à la tête et aux yeux.

On a acheté des glaces, une pour moi (au chocolat) et une pour papa. Alceste en a acheté quatre, pour tenir le coup pendant le film.

Puis, la lumière s'est éteinte à nouveau et *Le Mystère de la mine abandonnée* a commencé. C'était formidable ! Il y avait un homme, tout en noir, la figure couverte par un mouchoir noir et qui avait un cheval noir. L'homme tuait un vieux mineur et la fille du vieux mineur pleurait et le shérif, qui était tout en blanc et qui n'avait pas de mouchoir sur la figure, jurait de découvrir qui était l'homme noir. Il y avait aussi un méchant banquier qui voulait s'emparer de la mine après la mort du vieux mineur.

C'est à ce moment que papa s'est retourné pour demander au petit garçon qui était assis derrière lui de ne plus donner de coups de pied dans le dossier de son fauteuil. « Laissez mon petit garçon tranquille ! » a dit une grosse voix dans le noir, derrière papa. « Je le laisserai quand vous lui aurez dit de ne plus me dévisser les vertèbres à coups de pied ! » « C'est la tête que je vais vous dévisser, comme ça mon petit garçon pourra voir le film ! On n'a pas idée de se mettre au premier rang, grand dadais ! » « Ah oui ? », a dit papa en se levant. « Mes glaces ! », a crié Alceste. En se levant papa avait renversé sur son costume les glaces qu'Alceste avait laissées sur le bras de son fauteuil (deux vanille et deux fraise). Les gens criaient : « Silence ! » et aussi : « Lumière ! » Puis on a entendu des explosions, c'était Geoffroy qui tirait avec ses revolvers à capsule. Alceste appelait le shérif pour qu'on lui rende ses glaces. Le monsieur à la grosse voix, dans le noir, disait que

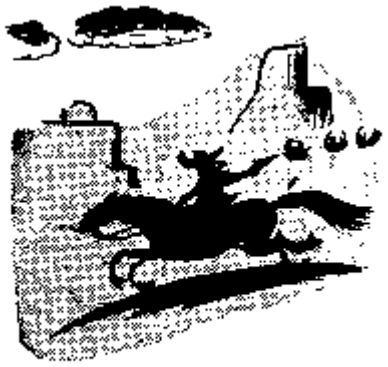
papa mangeait les glaces des enfants. On s'est vraiment bien amusés.



Malheureusement, l'ouvreuse est venue avec deux messieurs et nous avons dû partir. Alceste nous a suivis jusqu'à la maison ; il voulait récupérer les glaces qui étaient sur le costume de papa. Papa avait l'air fatigué.

Cette nuit-là, j'ai eu soif, comme d'habitude, et j'ai appelé papa pour qu'il m'apporte un verre d'eau. Mais papa ne m'a pas répondu. Alors, je suis descendu et j'ai trouvé papa dans la salon, en pyjama.

Il téléphonait au cinéma pour savoir si le banquier était bien l'homme en noir qui avait assassiné le vieux mineur.



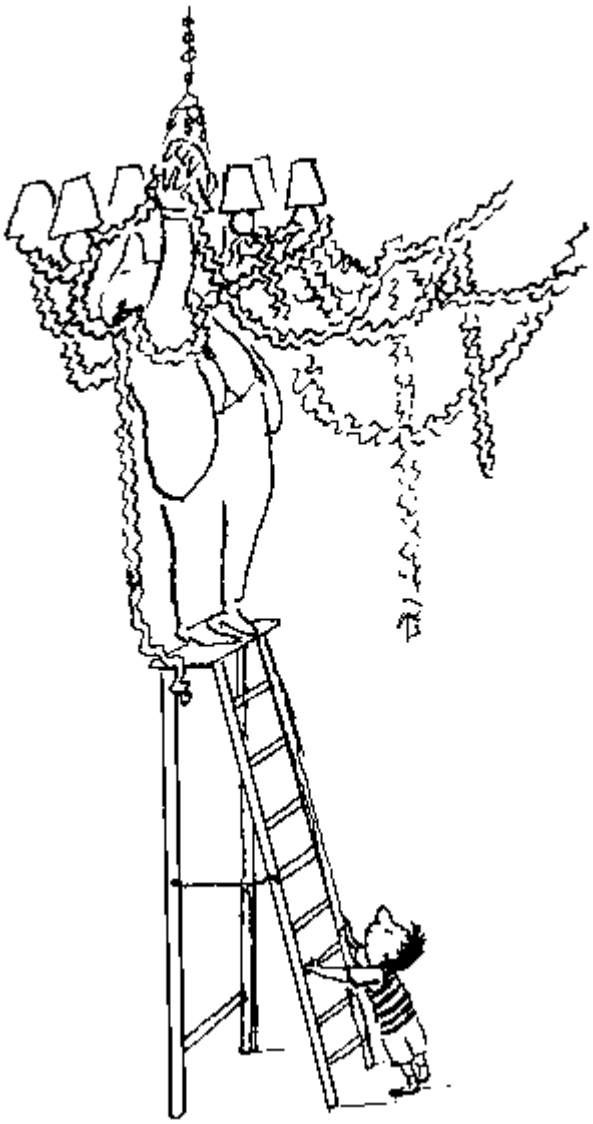
## L’anniversaire de papa

MAMAN M’A DIT HIER : « Demain, c’est l’anniversaire de papa. Nous allons bien nous amuser : nous allons faire semblant d’avoir oublié, et le soir, quand il reviendra de son bureau, nous lui ferons une surprise, nous lui donnerons des cadeaux et M. Blédurt apportera du champagne. C’est M. Blédurt qui a eu l’idée. »

Alors, ce matin, comme me l’avait dit maman, je n’ai pas souhaité bon anniversaire à papa. Pendant que nous prenions le petit déjeuner, papa a regardé le calendrier ; il a dit : « Mais quel jour sommes-nous aujourd’hui, au juste ? » Et puis : « On ne rajeunit pas », et il a demandé à maman s’il n’y avait rien de spécial aujourd’hui. Maman lui a répondu que non et elle lui a proposé encore un peu de café. Papa s’est levé, il a dit qu’il était pressé et il est parti. Il n’avait pas l’air trop content.

Quand papa est sorti, maman s’est mise à rire. « C’est ce soir que papa va être surpris, elle a dit : il croit que nous avons

oublié que c'est son anniversaire ! » Et puis maman m'a montré le cadeau qu'elle avait acheté pour papa : une chouette cravate. Elle a des idées terribles, maman ! Et puis, cette cravate était formidable : toute jaune, avec des petites roses dessus. Maman achète souvent des cravates pour papa, mais papa ne les met presque jamais. Elles sont si belles qu'il doit avoir peur de les salir.



Maman m'a dit que je devais acheter aussi un cadeau pour papa. Alors, avant d'aller à l'école, je suis monté voir ce que j'avais comme économies dans ma tirelire, parce que je garde de l'argent pour m'acheter un avion, plus tard, quand je serai grand. Mais j'ai eu des tas de choses à acheter la semaine

dernière et il ne me restait plus grand-chose, pas assez pour offrir à papa le train électrique dont nous avons envie.

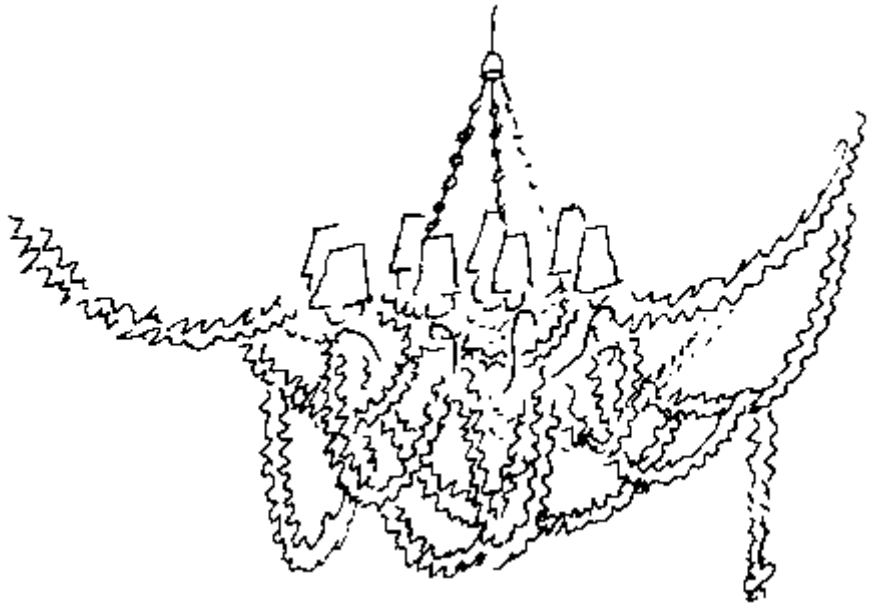
À l'école, comme j'étais pressé de rentrer à la maison pour la fête, la journée n'a pas passé vite. En revenant, j'ai acheté le cadeau pour papa : un paquet de caramels, des rouges. J'ai dépensé tout mon argent, mais papa sera content. Avec la cravate de maman et mes caramels, ça va lui faire un drôle d'anniversaire, à papa.

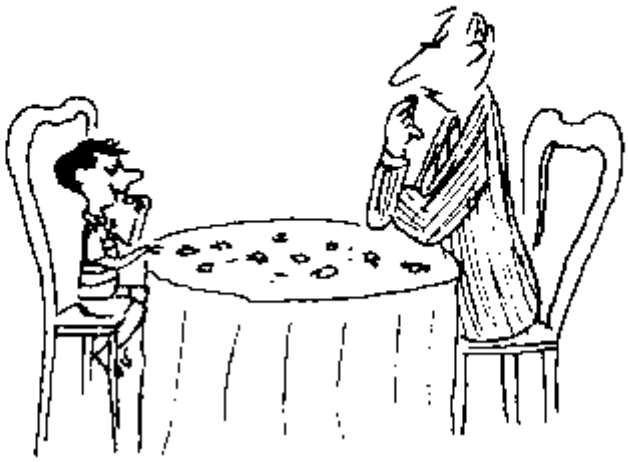
Quand je suis arrivé à la maison, M. Blédurt était en train de garer son auto devant notre porte. M. Blédurt, c'est notre voisin ; il s'amuse à taquiner papa, mais il l'aime bien ; la preuve, c'est lui qui a eu l'idée de la surprise. « Je viens d'acheter les guirlandes, m'a dit M. Blédurt ; prends le paquet, moi, je vais porter les bouteilles de champagne. » « Vous êtes vraiment trop gentil, monsieur Blédurt », a dit maman quand nous sommes entrés. « Je vais décorer la salle à manger, a dit M. Blédurt, vous m'en direz des nouvelles. » Il est chouette, M. Blédurt, et puis c'est bon le champagne, surtout le bruit du bouchon, boum !

M. Blédurt est allé chercher l'escabeau et il a commencé à accrocher les guirlandes au lustre. Les guirlandes étaient jolies avec du papier brillant comme il y en a autour des chocolats, mais M. Blédurt ne s'y prenait pas très bien. « Vous allez tomber, monsieur Blédurt », je lui ai dit. « Tu es bien le fils de ton père, a dit M. Blédurt. Passe-moi les ciseaux, plutôt que de dire des âneries. » M. Blédurt s'est penché et j'ai eu juste le temps de sauter de côté quand il est tombé. Mais il ne s'est pas fait très mal, juste le genou. Après avoir fait « ouille, ouille » pendant un petit moment, M. Blédurt est remonté sur l'escabeau et il a fini de décorer la salle à manger. « Pas mal, hein ? » a demandé M. Blédurt en se frottant le genou. Il était très fier de lui et il avait raison ; il faut dire que c'était drôlement bien, avec les guirlandes en papier à chocolat et les bouteilles de champagne sur la table.

« Attention ! a crié maman. Le voilà ! » J'ai regardé par la fenêtre et c'était bien papa qui essayait de garer son auto derrière celle de M. Blédurt. Comme il n'avait pas beaucoup de place, ça nous laissait un peu de temps pour finir de préparer la surprise. « Bon, a dit M. Blédurt, vous et Nicolas vous le recevez à la porte, comme si de rien n'était. Moi, je reste dans la salle à manger. Vous l'amenez ici et nous crions : « Surprise ! « et « Bon anniversaire ! ». Vous lui donnez vos cadeaux et on boit mon champagne. D'accord ? » « D'accord », a dit maman. Moi, j'ai mis le paquet de caramels dans ma poche, pour que papa ne le voie pas tout de suite ; maman a caché la cravate derrière son dos, M. Blédurt a éteint les lumières dans la salle à manger. C'est pour ça, sans doute, qu'il s'est cogné dans l'obscurité et ça devait être le même genou parce qu'il s'est remis à faire « ouille, ouille » comme quand il est tombé. Maman lui a dit de faire

moins de bruit, parce que, sinon, papa entendrait et qu'il allait entrer d'un moment à l'autre.





Maman et moi on attendait devant la porte, mais ça a pris plus longtemps qu'on croyait. Moi, j'étais impatient. « Tiens-toi tranquille, m'a dit maman, cette fois-ci, le voilà ! »

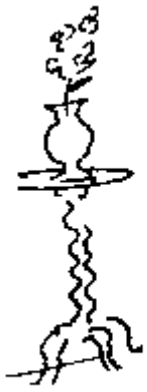
Papa a ouvert la porte et il est entré ; il n'avait pas l'air content du tout. Mais pas du tout. « C'est inadmissible ! il a crié. Ce gros plein de soupe de Blédurt qui gare sa vieille cafetière juste devant notre maison, alors qu'il a un garage ! J'en ai assez du sans-gêne de ce type ! » Maman a regardé vers la salle à manger ; elle avait l'air très inquiète. « Chéri, tais-toi, M.

Blédurt… » « Quoi, M. Blédurt ? a crié papa, qu'est-ce qu'il y a, M. Blédurt ? »

Alors, M. Blédurt est sorti de la salle à manger, avec une bouteille de champagne sous chaque bras ; il avait l'air fâché lui aussi. « Ma voiture, a dit M. Blédurt, n'est pas une vieille cafetière ; je ne suis pas un gros plein de soupe ; j'emporte le champagne ; pour la surprise, tu repasseras et c'est toi qui payeras le docteur pour ma jambe. » Et M. Blédurt est parti avec ses bouteilles en boitant. C'était bien le même genou qu'il avait dû se cogner.

Papa a ouvert des grands yeux et il a aussi ouvert la bouche comme s'il allait avaler quelque chose de très gros. « Bon anniversaire ! Surprise ! », j'ai crié. Je n'y tenais plus, moi, et je lui ai donné mon paquet de caramels. Mais maman, au lieu de lui donner la cravate, à papa, elle s'est assise dans un fauteuil et elle s'est mise à pleurer ; elle a dit qu'elle était très malheureuse, que sa maman avait bien raison et que s'il n'y avait pas l'enfant, elle serait retournée depuis longtemps chez sa maman. Papa, il restait avec son paquet de caramels dans la main et puis il disait : « Mais je, mais je… » Comme maman continuait à ne pas être contente, papa m'a emmené avec lui dans la salle à manger. « La vie est compliquée, mon petit », il m'a dit papa, et nous avons mangé les caramels sous les guirlandes en papier à chocolat de M. Blédurt.

Mais, le lendemain, tout s'est arrangé et l'anniversaire de papa a finalement été très réussi : papa a acheté un beau cadeau pour maman.

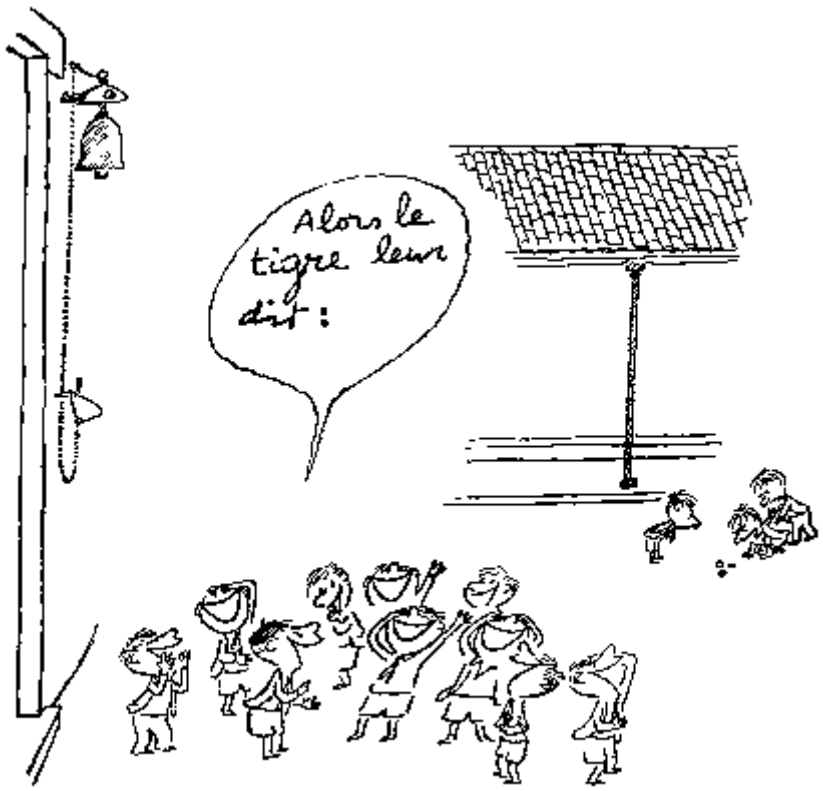


## La bonne blague

À LA RÉCRÉ, cet après-midi, Joachim nous a raconté une blague terrible, que lui avait racontée, pendant le déjeuner, son oncle Martial, celui qui travaille à la poste. C'était une histoire très drôle et on a tous bien rigolé, même Clotaire, qui a demandé après qu'on la lui explique. Joachim était très fier. Moi, j'étais drôlement content, parce que j'allais raconter cette blague à la maison, et j'aime bien raconter des blagues à la maison, surtout quand elles sont bonnes ; alors, papa et maman rigolent beaucoup, surtout papa, et ce soir on va bien rigoler.

Ce qui est dommage, c'est que je ne connais pas beaucoup de blagues, et souvent, quand je les raconte, j'oublie comment elles se terminent ; mais là, la blague était tellement bonne que, pour ne pas oublier, je me la suis racontée tout le temps, en classe, et heureusement que la maîtresse ne m'a pas interrogé, parce que je n'écoutais pas ce qu'elle disait, et la maîtresse n'aime pas quand on ne l'écoute pas.

À la sortie de l'école, au lieu de rester un moment ensemble, comme nous le faisons d'habitude avec les copains, nous sommes tous partis en courant chez nous, parce que je crois que chacun était pressé de raconter la blague à la maison. Moi, je rigolais en courant, parce que ça me faisait rire de penser que papa et maman allaient rigoler. Elle est vraiment bonne, la blague de l'oncle de Joachim !



— Maman ! Maman ! j'ai crié en entrant dans la maison, j'ai une blague ! J'ai une blague !

— Nicolas, m'a dit maman, combien de fois faudra-t-il te répéter de ne pas entrer dans cette maison en courant et en hurlant comme un sauvage ? Maintenant, va te laver les mains, et viens goûter.

— Mais la blague, maman ! j'ai crié.

— Tu me la raconteras dans la cuisine, m'a répondu maman. Allons ! Va te laver les mains !

Alors, je suis allé me laver les mains, sans savon, pour faire plus vite, et je suis revenu en courant dans la cuisine.

— Déjà ? m'a dit maman. Bon, bois ton lait et mange ta tartine.

— Et la blague ? j'ai crié. Tu m'as promis que je pourrai te la raconter pendant le goûter !

Maman m'a regardé, et puis elle a dit que bon, bon, que je la lui raconte, cette fameuse blague, et que je ne fasse pas de miettes par terre. Alors moi, très vite, et en rigolant, je lui ai raconté la blague, et quand je raconte une blague, je suis pressé d'arriver à la fin pour que les gens rigolent, et là, j'ai dû m'arrêter plusieurs fois pour respirer, et à un moment je me suis trompé, mais j'ai corrigé, et à la fin, maman m'a dit :

— C'est très bien, Nicolas. Maintenant, finis ton goûter, et monte faire tes devoirs.

— Elle t'a pas fait rire, ma blague, j'ai dit.

— Mais si, mais si, m'a répondu maman, elle est très drôle. Dépêche-toi.

— C'est pas vrai, j'ai dit. Elle t'a pas fait rire. Elle est drôlement chouette, pourtant. Si tu veux, je vais te la raconter de nouveau.

— Nicolas, en voilà assez ! Pour la dernière fois, je te dis que cette blague m'a fait rire, a crié maman. Alors, cesse de me casser les oreilles, ou je vais me fâcher !

Alors, là c'était pas juste, et je me suis mis à pleurer, parce que c'est vrai, quoi, à la fin, c'est pas la peine de raconter des histoires drôles si personne ne rigole ! Alors, maman a regardé le plafond en faisant « non » avec la tête, elle a poussé un gros soupir, et puis elle m'a dit :

— Ecoute, Nicolas, tu ne vas pas me faire un caprice ? Puisque je te dis que j'ai ri. J'ai beaucoup ri. C'est la meilleure blague que j'aie jamais entendue.

— C'est vrai ? j'ai demandé.

— Bien sûr que c'est vrai, Nicolas, m'a dit maman. C'est une blague vraiment très, très drôle.

— Et je pourrai la raconter à papa, quand il viendra ? j'ai demandé.

— Il faut la lui raconter, m'a dit maman. Il aime bien les histoires drôles, papa, surtout quand elles sont aussi bonnes que celle-là. Alors, maintenant, mon chéri, monte faire tes devoirs, et ayons un peu de paix dans cette maison.

Maman m'a embrassé, et je suis monté faire mes devoirs. Mais j'étais drôlement impatient de raconter ma blague à papa. Alors, quand j'ai entendu la porte d'entrée qui s'ouvrait, je suis

descendu en courant, et j'ai sauté dans les bras de papa pour l'embrasser.

— Eh bien, eh bien ! Restons calme, m'a dit papa en rigolant. Je ne reviens pas de la guerre, mais tout simplement d'une mauvaise journée au bureau !

— J'ai une blague à te raconter ! j'ai crié.

— Très bien, m'a dit papa. Tu me raconteras ça plus tard. Moi, je vais lire mon journal dans le salon.

J'ai suivi papa dans le salon, il s'est assis dans son fauteuil, il a ouvert le journal, et moi je lui ai demandé :

— Alors, je peux te la raconter, la blague ?

— Hum ? m'a dit papa, comme il fait quand il n'écoute pas quand je lui parle. C'est ça, mon lapin, c'est ça. Tu me raconteras ça pendant le dîner. On va bien s'amuser.

— Pas pendant le dîner ! Maintenant ! j'ai crié.

— Non mais, Nicolas, ça ne va pas, m'a demandé papa. Tu vas me faire le plaisir de me laisser un peu tranquille !

Alors, j'ai donné un coup de pied par terre, et je suis monté dans ma chambre en courant. J'ai entendu papa qui disait :

— Mais enfin, qu'est-ce qu'il a ?

J'étais sur mon lit en train de pleurer quand maman est entrée dans ma chambre.

— Nicolas, elle m'a dit.

Moi, je me suis retourné contre le mur. Maman est venue s'asseoir sur mon lit, et elle m'a caressé les cheveux.

— Nicolas, mon chéri, m'a dit maman. Papa n'avait pas bien compris, alors je lui ai expliqué, et maintenant, il est très impatient que tu lui racontes ta blague. Il va bien rire.

— Je ne la lui raconterai pas ! j'ai crié. Je ne la raconterai à personne, plus jamais de ma vie !

— Eh bien, a dit maman, puisque c'est comme ça, c'est moi qui vais la lui raconter, cette bonne blague.

— Ah non ! Ah non ! j'ai crié. C'est moi qui vais la raconter !

Et je suis descendu en courant, pendant que maman allait dans la cuisine en rigolant. Dans le salon, papa, quand il m'a vu, il a mis le journal sur ses genoux, il a fait un gros sourire, et il m'a dit :

— Alors, bonhomme, viens me raconter cette bonne histoire, qu'on rigole un peu !

— Voilà, j'ai dit. C'est un tigre, qui se promène, chez lui, dans la forêt, en Afrique…

— Pas en Afrique, mon lapin, m'a dit papa. Aux Indes. Les tigres, ce n'est pas en Afrique, c'est aux Indes.

Alors, moi, je me suis mis à pleurer, et maman est sortie en courant de la cuisine.

— Qu'est-ce qu'il y a encore ? elle a demandé.

— La blague ! j'ai crié. Papa la connaît déjà !

Et je suis remonté dans ma chambre en pleurant, et papa et maman se sont disputés, et pendant le dîner, personne n'a parlé à personne, parce que tout le monde boudait.

## Papa a des tas d'agonies

CE MATIN, j'étais très triste, parce que mon papa était drôlement malade : il avait un rhume.

Papa a téléphoné à son bureau pour prévenir qu'il n'irait pas travailler pendant quelques jours, et après il a dit à maman que ça ne lui ferait pas de mal un peu de repos, maman lui a dit qu'il avait bien raison et que la santé c'était très important.

Elle lui a dit aussi qu'il pourrait en profiter pour repeindre le garage, mais papa a dit qu'il se sentait vraiment très mal, alors maman a dit : « Bon, ça va », et papa a eu l'air de se sentir mieux.

Comme c'était jeudi et que je n'allais pas à l'école, maman m'a dit d'être bien sage et de ne pas ennuyer mon papa, qui avait besoin de repos. Moi, j'étais bien content d'avoir mon papa à la maison, même enrhumé, et je me suis promis de bien le soigner.

J'étais bien content, aussi, parce que j'avais un devoir d'arithmétique très difficile, et papa est plus fort que moi en calcul. Mais quand je suis arrivé avec mes livres et mes cahiers, papa n'a rien voulu savoir pour m'aider. Il m'a dit que quand il avait mon âge, il faisait ses devoirs tout seul et que son papa ne

l'aidait jamais, ce qui ne l'avait pas empêché d'être le premier de la classe et de réussir dans la vie, et moi je me suis mis à pleurer. Maman est venue en courant de la cuisine pour voir ce qui se passait et quand elle a su, elle a dit à papa qu'il pourrait faire un effort pour aider le petit, le petit c'est moi, et papa a dit qu'il était à l'agonie et que sa famille refusait de s'en apercevoir. Je ne sais pas très bien ce que ça veut dire être à l'agonie, je pense que ça veut dire que papa est enrhumé.

Je suis sorti dans le jardin pour continuer à pleurer tranquillement, parce que, dans la maison, papa et maman parlaient très fort, et on ne s'entendait plus. M. Blédurt, qui est notre voisin, m'a vu pleurer et il m'a demandé ce que j'avais. Je lui ai répondu que mon papa était à l'agonie et qu'il ne voulait pas faire mes problèmes. M. Blédurt est devenu tout blanc, il avait l'air d'avoir drôlement peur des rhumes, mais je n'ai pas eu le temps de lui expliquer que l'agonie de papa n'était pas bien grosse, c'est à peine s'il avait le nez rouge, que M. Blédurt avait déjà sauté la haie du jardin et avait sonné à notre porte.

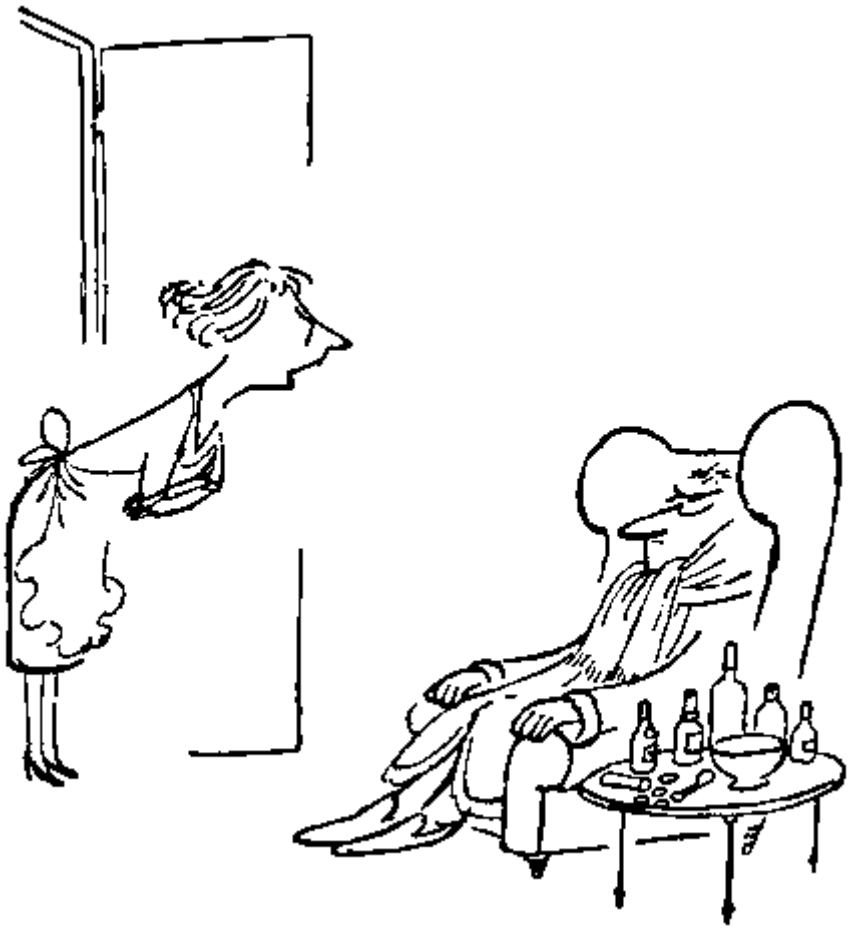
Quand maman lui a ouvert la porte, M. Blédurt pleurait. « Il y a encore de l'espoir ? il a demandé. Pourquoi ne pas m'avoir prévenu plus tôt ? C'est affreux !

— Qu'est-ce qui te prend ? », a demandé papa qui était venu du salon. M. Blédurt a cessé de pleurer, il a regardé papa, il m'a

regardé et il s'est fâché. « Je trouve cette plaisanterie d'un goût lamentable, et ça te portera malheur ! », il a crié, M. Blédurt. « Tu n'es pas fou ? », a demandé papa. Alors, M. Blédurt lui a dit qu'il ne fallait pas rire avec ces choses-là, que c'était une honte, et que, de toute façon, ça n'aurait pas été une grande perte. Et il est parti en sautant par-dessus la haie pour retourner dans son jardin. « Il devrait aller voir un docteur », a dit papa. Et il m'a dit de rentrer, parce qu'il avait peur que j'attrape une agonie, moi aussi.

Dans la maison, maman m'a dit que papa avait décidé de m'aider à faire mes problèmes. Nous nous sommes donc mis dans le salon et papa a commencé à travailler sur les problèmes, des histoires avec des tas de baignoires et de robinets, et j'avais bien envie d'aider papa, parce qu'il n'avait pas l'air de trop bien s'en sortir. Maman est arrivée, alors, et elle lui a dit que, puisqu'il y était, il pourrait peut-être faire les comptes de la maison, parce que ça faisait longtemps que ça traînait, et elle a apporté des tas de papiers avec des calculs dessus. « Je vais me crever les yeux avec tout ça, a dit papa, il n'y a pas assez de lumière dans ce salon ! » Alors, maman a dit que papa avait raison et qu'il fallait arranger la prise pour la lampe. Papa a donné un coup de poing sur mes problèmes et il a dit que non, qu'il voulait se reposer, non mais des fois, et maman a discuté avec lui.

Papa était assis par terre en train d'arranger la prise quand le téléphone a sonné. Papa s'est levé, il a décroché l'appareil et il a dit : « Allô », et il a crié vers la cuisine : « Viens, c'est ta mère ! » Ta mère, c'est la maman de ma maman, c'est-à-dire mémé.



« Allô, maman ? a dit maman. Bonjour, oui, il est à la maison… Non, ce n'est pas grave, un simple rhume… Non, pas la peine d'appeler le docteur… Comment ? Mais non, maman, M. Caplouffe n'est pas mort d'un rhume, il est mort d'une pneumonie et il avait quatre-vingt-neuf ans… Attends, je note… », et maman a inscrit des choses sur un papier et puis après, comme chaque fois que mémé téléphone, j'ai pris l'appareil, je lui ai dit que j'allais bien, elle m'a dit que j'étais son petit chou à elle, et puis elle m'a demandé de lui envoyer des baisers, alors moi, j'ai fait des baisers dans notre téléphone, et mémé a fait des baisers dans le sien. Je l'aime bien, mémé.

Quand j'ai raccroché, j'ai vu que papa n'avait pas l'air content. « Qu'est-ce qu'elle t'a dit ? », il a demandé à maman. « Elle m'a dit de te donner du Bogomotobol vitaminé, il paraît que c'est radical.

— Je n'en doute pas, a dit papa, mais je n'en prendrai pas ! » Alors, maman s'est mise à pleurer, elle a dit que sa pauvre mère, après tout, ne voulait que le bien de papa, et qu'elle allait partir chez sa maman. Papa a dit : « Bon, bon, bon », et, pendant que maman allait acheter le médicament à la pharmacie du coin, papa s'est remis à sa prise qui faisait des tas d'étincelles.

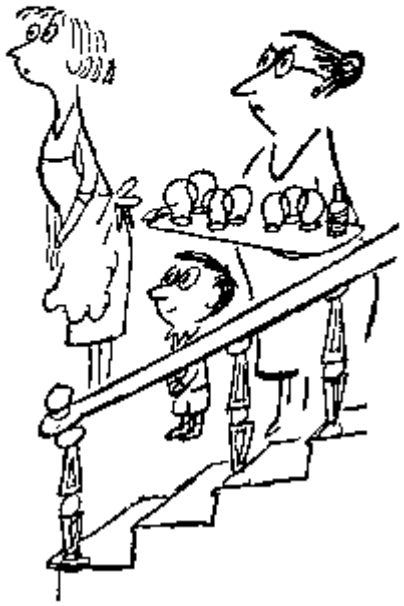
Maman a donné une grosse cuillerée à soupe de médicament à papa qui a fait : « Beuh ! », et puis, comme il n'arrivait pas à faire marcher la prise, papa a essayé de nouveau mes problèmes. Le médicament devait vraiment être mauvais, parce que, de temps en temps, papa faisait « beuh » et il avait l'air beaucoup plus malade qu'avant, mon pauvre papa. Ce qui m'a fait rigoler, c'est que, juste quand papa s'occupait des robinets de mon problème, maman est venue lui dire qu'il fallait qu'il s'occupe du robinet de la cuisine qui fermait mal. Mais ça n'a pas fait rigoler papa, qui est parti vers la cuisine en faisant « beuh ».

Papa est revenu dans le salon après s'être changé, parce qu'il s'était mouillé en démontant le robinet qui fermait mal, mais qui coulait bien. Maman a dit qu'il faudrait appeler un plombier, parce que le robinet ne fermait plus du tout, maintenant. Papa, il avait l'air drôlement fatigué, et je me suis demandé si son rhume n'allait pas plus mal qu'avant.

On a sonné à la porte, et papa est allé ouvrir, et mémé est entrée. Ça, c'était une chouette surprise ! Maman et moi, nous avons embrassé mémé, pendant que papa restait à côté de la porte et nous regardait avec des yeux tout ronds. « N'ayez pas l'air si surpris, gendre, a dit mémé, je viens vous soigner, je vais vous faire des piqûres.

— Non ! a crié papa. Arrière avec vos piqûres, espèce de Ravaillac ! » Il faudra que je demande à maman ce que c'est qu'un Ravaillac, mais ça n'a pas plu ni à maman ni à mémé, et elles se sont mises à crier toutes les deux en même temps, et maman a dit que cette fois-ci elle était décidée, elle allait rentrer chez sa maman. Mais mémé, elle, elle n'avait pas envie de rentrer chez elle, et papa, finalement, a dû accepter de se faire faire des piqûres.

Quand papa est redescendu de sa chambre, avec mémé, il avait l'air d'avoir du mal à marcher. Mémé était très contente. « Vous allez vous sentir mieux tout de suite, elle a dit, c'est radical, et, si vous n'aviez pas bougé, ça ne vous aurait pas fait mal. De toute façon, après déjeuner, je vais vous faire des ventouses, c'est radical ! »



Mais mémé n’a pas pu faire des ventouses à papa, parce que après le déjeuner, papa est allé à son bureau. Il a dit que son état ne lui permettait pas de rester à la maison.

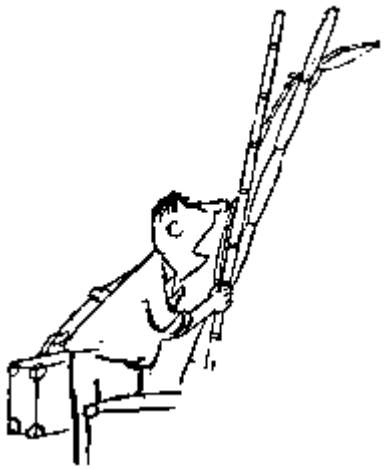
# Chapitre VIII

# On part en vacances

# Chapitre VIII
# On part en vacances

---

On part en vacances
En voiture !
Le voyage en Espagne
Mots croisés
Signes de piste
Les merveilles de la nature
Tout seul !
Le voyage de Geoffroy



## On part en vacances

NOUS ALLONS PARTIR EN VACANCES, mon papa, ma maman et moi ; nous sommes tous drôlement contents.

Nous avons aidé maman à tout ranger dans la maison, il y a des housses partout et, depuis deux jours, nous mangeons dans la cuisine. Maman, elle a dit : « Il faut que nous finissions tout ce qui reste », alors, nous mangeons du cassoulet. Il en restait six boîtes, parce que papa n'aime pas le cassoulet ; moi, je l'aimais bien jusqu'à hier soir, mais quand j'ai su qu'il en restait encore deux boîtes, une pour midi et une pour ce soir, alors, j'ai eu envie de pleurer.

Aujourd'hui, on va faire les bagages, parce que nous partons demain matin par un train où il faut se lever à six heures pour l'avoir.

— Cette fois-ci, a dit maman, nous n'allons pas nous encombrer avec une foule de colis.

— Tu as parfaitement raison, chérie, a dit papa. Je ne veux rien savoir pour trimbaler des tas de paquets mal ficelés ; nous prendrons trois valises maximum !

— C’est ça, a dit maman, nous prendrons la marron qui ferme mal, mais avec une ficelle elle tiendra, la grosse bleue et la petite à tante Elvire.

— Voilà, a dit papa. Et moi, je trouve que c’est chouette que tout le monde soit d’accord, parce que c’est vrai, chaque fois que nous partons en voyage, nous emmenons des tas et des tas de paquets et on oublie chaque fois celui où il y a des choses intéressantes. Comme la fois où nous avons oublié le paquet avec les œufs durs et les bananes et c’était très embêtant, parce que nous, on ne mange pas au wagon-restaurant. Papa dit qu’on vous sert toujours la même chose et c’est de la longe de veau avec des pommes boulangères, alors on n’y va pas et on emmène des œufs durs et des bananes. C’est bon ; et avec les épluchures on s’arrange, même si les gens font des histoires dans le compartiment.

Papa est descendu dans la cave pour chercher la valise marron qui ferme mal, la grosse bleue et la petite à tante Elvire, et moi je suis monté dans ma chambre pour chercher les affaires dont je vais avoir besoin en vacances. J’ai dû faire trois voyages, parce que ce qu’il y a dans mon placard, dans la commode et sous mon lit, ça fait un drôle de tas. J’ai tout descendu dans le salon et j’ai attendu papa. On entendait beaucoup de bruit dans la cave et puis papa est arrivé avec les valises, tout noir et pas content.

— Je me demande pourquoi on met toujours des malles au-dessus des valises que je cherche, pourquoi on remplit cette cave avec du charbon et pourquoi l'ampoule est grillée, il a demandé papa, et il est allé se laver.

Quand papa est revenu et qu'il a vu le tas de choses que je dois emporter, il a été très méchant.

— Qu'est-ce que c'est que ce bric-à-brac ? il a crié, papa ; tu ne crois tout de même pas que nous allons emmener tes ours en peluche, tes autos, tes ballons de football et ton jeu de construction, non ?

Alors, moi, je me suis mis à pleurer et papa est devenu tout rouge dans le blanc des yeux et il m'a dit : « Nicolas, tu sais bien que je n'aime pas ça », et que je lui ferais le plaisir de cesser ce manège ou il ne m'emmènerait pas en vacances ; et puis moi je me suis mis à pleurer plus fort, c'est vrai, ça, à la fin.

— Je crois qu'il est inutile de crier après l'enfant, a dit maman.

— Je crierai après l'enfant s'il continue à me casser les oreilles en pleurant sans arrêt comme une Madeleine, a dit papa, et ça m'a fait rigoler, le coup de la madeleine.

— Je pense qu'il n'est pas très juste de passer tes nerfs sur l'enfant, a dit maman en parlant tout doucement.

— Je ne passe pas mes nerfs sur l'enfant, je demande à l'enfant de se tenir tranquille, a dit papa.

— Tu es insupportable et de mauvaise foi, a crié maman, et je ne permettrai pas que tu fasses un souffre-douleur de cet enfant ! a crié maman.

Alors, moi, j'ai recommencé à pleurer.

— Quoi encore ? Pourquoi pleures-tu, maintenant ? m'a demandé maman, et je lui ai expliqué que c'était parce qu'elle n'était pas gentille avec papa. Alors, maman a levé les bras vers le plafond et elle est allée chercher ses affaires.

Avec papa, on a discuté sur ce que je pouvais emporter. Je lui ai laissé l'ours, les soldats de plomb et la panoplie de mousquetaire et lui il a été d'accord pour les deux ballons de football, le jeu de construction, le planeur, la pelle, le seau, le train et le fusil. Pour le vélo, je lui en parlerai plus tard. Papa est monté dans sa chambre.

J'ai entendu qu'on criait dans la chambre de papa et maman, et je suis allé voir si on avait besoin de moi. Papa était en train de demander à maman pourquoi elle emmenait les couvertures et l'édredon rouge.

— Je t'ai déjà expliqué que les nuits sont fraîches en Bretagne, lui a dit maman.

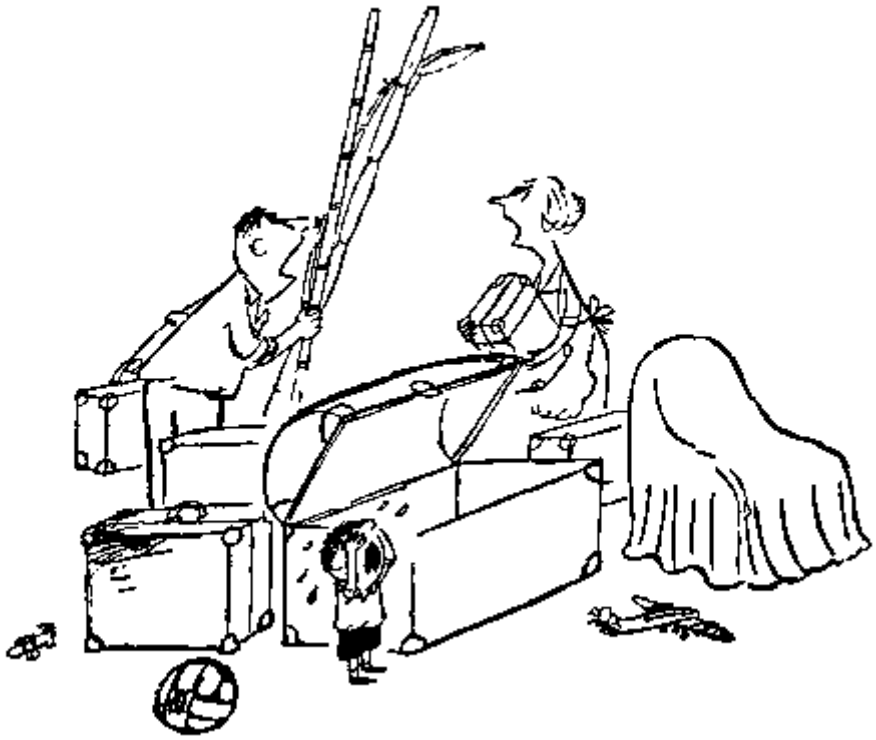
— Pour le prix que je paie, a répondu papa, j'espère que l'hôtel acceptera de me donner une couverture. Comme c'est un hôtel breton, ils doivent le savoir, le coup des nuits fraîches.

— Peut-être, a répondu maman, mais je me demande où nous allons mettre cette énorme canne à pêche que tu tiens à emporter, je ne sais pas pourquoi.

— Pour pêcher des fritures que nous mangerons sur la plage, assis sur les couvertures, a répondu papa.

Et ils ont descendu les choses dans le salon.

— Tu sais, a dit maman, je me demande si, pour emporter tous ces lainages et les couvertures, plutôt que la valise marron, nous ne ferions pas mieux de prendre la petite malle qui n'a qu'une poignée.



— Au fond, tu as raison, a dit papa.

Il est allé chercher la malle et c'était très bien pour les lainages, mais la canne à pêche n'y entrait pas, même démontée et de travers.

— Ça ne fait rien, a dit papa. Je prendrai la canne à part, on l'enveloppera avec du papier journal, et puisque nous prenons la malle, nous n'avons plus besoin de la grosse valise bleue. On n'a qu'à prendre le petit panier à linge. On pourra y mettre les jouets de Nicolas et les affaires de plage.

— C'est ça, a dit maman, pour le repas dans le train, on fera un paquet, ou on prendra le cabas. Je pense emmener des œufs durs et des bananes.

Papa a dit que c'était une bonne idée et qu'il mangerait n'importe quoi, pourvu que ce ne soit pas du cassoulet. Pour les autres choses, on a pris la grosse valise verte où il y avait le vieux par-dessus de papa. Et puis maman s'est donné une claque sur le front et elle a dit qu'on allait oublier les deux chaises longues pour la plage, et moi je me suis donné une claque sur le front et j'ai dit qu'on allait oublier mon vélo. Papa, il nous a regardés comme s'il avait envie de nous donner des claques, lui aussi, et puis il a dit que bon, ça va, mais qu'alors,

tant qu'à faire, il emmènerait le panier et les affaires de pique-nique. Nous, on a été d'accord et papa a été très content.

Et puisque tout le monde était d'accord, il ne me restait plus qu'à aider maman à faire les paquets dans le salon, pendant que papa descendait dans la cave la valise marron qui ferme mal, mais avec une ficelle elle aurait tenu, la grosse bleue et la petite à tante Elvire.

## En voiture !

SUR LE QUAI, ils ont crié : « En voiture ! Attention au départ ! », le train a fait : « Tuuuuut ! » et puis, moi, j'étais drôlement content, parce que nous partions en vacances, et c'est chouette.

Tout s'est très bien passé. Nous nous étions levés à six heures du matin pour ne pas rater le train, et puis papa est allé chercher un taxi, et il n'en a pas trouvé, et alors on a pris l'autobus ; c'était rigolo, avec toutes les valises et les paquets, et on est arrivés à la gare, où il y avait des tas de monde, et nous sommes montés dans le train, juste quand il partait.

Dans le couloir, on a compté les bagages, et le seul paquet qu'on n'a pas retrouvé, c'est la canne à pêche de papa. Mais elle n'est pas perdue. Maman s'est souvenue de l'avoir oubliée à la maison. Elle s'en est souvenue tout de suite après que papa a dit au contrôleur que c'était plein de voleurs dans la gare, que c'était une honte et qu'on allait voir ce qu'on allait voir. Et puis, on a cherché le compartiment où papa avait loué des places.

« C'est ici », a dit papa, et il est entré dans le compartiment en marchant sur les pieds d'un vieux monsieur qui était assis à côté de la porte et qui lisait un journal. « Pardon, monsieur », a dit papa. « Faites », a dit le monsieur.

Ce qui n'a pas plu à papa, c'est qu'on n'avait pas les places à côté de la fenêtre, comme il l'avait demandé. « Ça ne se passera pas comme ça ! », a dit papa. Il a demandé pardon au vieux monsieur et il est sorti dans le couloir chercher le contrôleur. Le contrôleur, c'était celui de la canne à pêche. « J'avais réservé des places de coin, à côté de la fenêtre », a dit papa. « Il faut croire que non », a dit le contrôleur. « Dites tout de suite que je suis un menteur », a dit papa. « Pour quoi faire ? », a demandé le contrôleur. Alors moi, je me suis mis à pleurer et j'ai dit que si je ne pouvais pas être à côté de la fenêtre pour regarder les vaches, j'aimais mieux descendre du train et rentrer à la maison ; c'est vrai, quoi, à la fin. « Ah ! Nicolas, tu vas me faire le plaisir de te tenir tranquille, si tu ne veux pas recevoir une fessée ! », a crié papa. Alors ça, c'était vraiment injuste, et je me suis mis à pleurer plus fort, et maman m'a donné une banane, et elle m'a dit que je me mettrais en face du monsieur, à côté de la fenêtre du couloir, et que c'était justement de ce côté-là qu'il y avait les meilleures vaches. Papa, il a voulu continuer à se disputer avec le contrôleur, mais il n'a pas pu, parce que le contrôleur était parti.

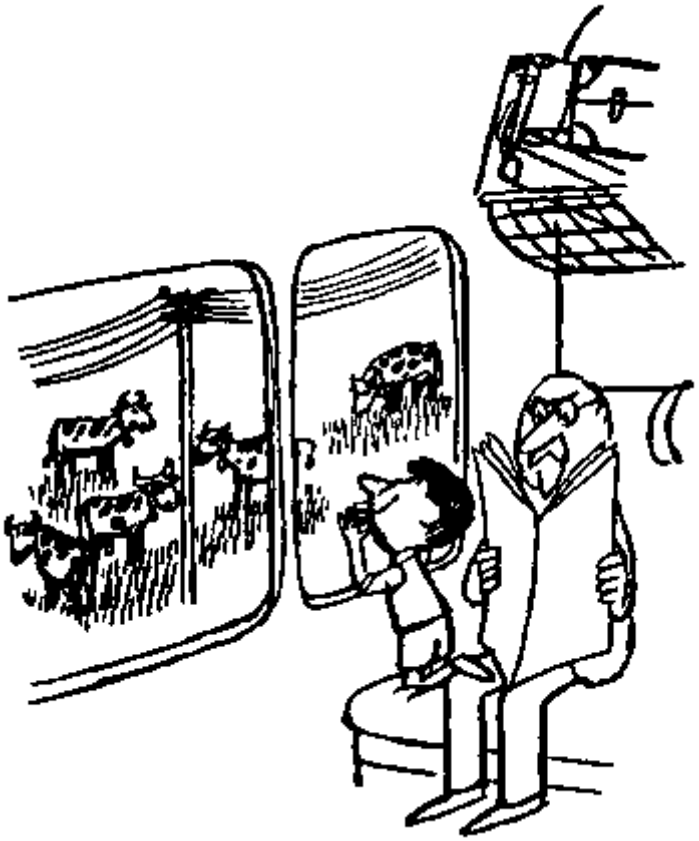
Papa a rangé les affaires dans le filet et il s'est assis à côté du vieux monsieur, en face de maman. « Je mangerais bien quelque chose, moi », a dit papa. « Les œufs durs sont dans le sac bleu, au-dessus de la valise, là », a dit maman. Papa est monté sur la banquette et il a descendu le sac plein d'œufs. « Je ne trouve pas le sel », a dit papa. « Le sel est dans la malle marron, sous le panier à linge », a dit maman. Papa, il a hésité, et puis il a dit qu'il se passerait de sel. Le vieux monsieur, derrière son journal, il a fait un soupir.

Et puis, je les ai vues ! Des tas et des tas de vaches ! « Regarde, maman ! j'ai crié. Des vaches !

— Nicolas, m'a dit maman, tu as laissé tomber ta banane sur le pantalon du monsieur ! Veux-tu faire attention !

— Ce n'est rien », a dit le vieux monsieur, qui devait lire très lentement, parce que, depuis le départ du train, il n'avait pas tourné la page de son journal. Comme la banane était fichue, d'ailleurs il n'en restait qu'un petit bout, je me suis mis sur un œuf dur. J'ai mis les morceaux de coquille sous ma banquette, et le vieux monsieur a mis ses jambes sous la sienne. C'est une drôle d'idée, parce que ça ne doit pas être commode de voyager comme ça.

Moi, j'aime bien le train au début, mais après, on s'ennuie, surtout à cause des fils de téléphone qui montent et qui descendent, et ça fait mal aux yeux quand on les regarde tout le temps. J'ai demandé à maman si on allait bientôt arriver, et maman m'a dit que non et que j'essaie de faire dodo, mon chéri. Comme je n'avais pas sommeil, j'ai décidé d'avoir soif. « Maman, je veux une orangeade, j'ai dit. Il y a le vendeur au bout du couloir.

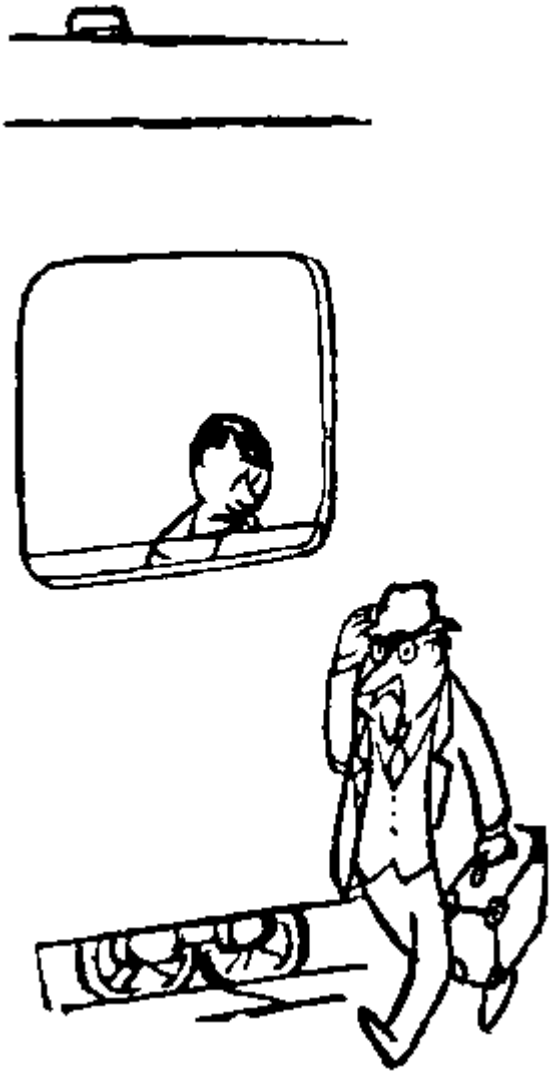


— Tais-toi et dors », a dit maman. « C'est que, a dit papa, moi aussi je boirais bien quelque chose. » Alors papa a demandé pardon au monsieur et il est allé chercher des bouteilles d'orangeade. Il a dû faire deux voyages, papa, parce qu'il avait oublié de prendre des pailles, et c'est chouette pour faire des bulles au fond de la bouteille.

Et puis, on a tapé des petits coups contre la porte du compartiment et le contrôleur a demandé les billets. Papa a dû monter sur la banquette pour aller les chercher dans la poche de son imperméable. C'est maman qui a dit à papa de prendre l'imperméable, parce qu'il paraît que, des fois, il pleut en Bretagne, là où nous allons. « Je me demande si c'est bien nécessaire de déranger constamment les voyageurs », a dit papa en donnant les billets au contrôleur et en ramassant par terre le chapeau du vieux monsieur.

Moi, je m'ennuyais de plus en plus. Dehors, il n'y avait que de l'herbe et des vaches. Papa non plus, il n'avait pas l'air de s'amuser. « Nous aurions dû acheter des revues », a dit papa.

« Si nous étions partis un peu plus tôt de la maison, on aurait eu le temps », a dit maman. « Ça, c'est un peu fort ! a crié papa. À t'entendre, on pourrait croire que c'est moi qui ai oublié la canne à pêche !



— Je ne vois vraiment pas ce que la canne à pêche vient faire là-dedans », a répondu maman. « Moi, je veux un illustré ! », j'ai crié. « Ah ! Nicolas, je t'ai prévenu ! », a crié papa. J'allais me mettre à pleurer et maman m'a demandé si je voulais une banane ; alors, le vieux monsieur m'a vite donné une revue. Une chouette revue, avec, sur la couverture, une photo d'un monsieur avec un uniforme plein de médailles et d'une dame avec des drôles de bijoux dans les cheveux, et il paraît qu'ils vont se marier et que ça va être terrible. « Qu'est-ce qu'on

dit ? », m'a demandé maman. « Merci, monsieur », j'ai dit. « Tu me le passeras quand tu auras fini », m'a dit papa. Le vieux monsieur a regardé papa et il lui a donné son journal. « Merci, monsieur », a dit papa.

Le vieux monsieur a fermé les yeux pour dormir, mais il a dû les rouvrir de temps en temps, parce que papa est sorti dans le couloir pour fumer une cigarette, et puis après pour demander au contrôleur si on arrivait bien à 18 h 16, et aussi pour voir si le vendeur d'orangeades n'avait pas des sandwiches au jambon, et il en restait seulement au fromage. Moi, j'ai dû sortir plusieurs fois pour aller au bout du wagon, et puis il a fallu que je réveille le vieux monsieur pour lui rendre sa revue, parce que je l'avais terminée, et papa m'a grondé parce qu'il y avait un bout de fromage qui était resté collé juste au-dessous de la cravate du militaire qui allait se marier avec la dame aux bijoux.

Et puis, le contrôleur a crié : « Ploguestec, deux minutes d'arrêt, correspondance pour Saint-Port-les-Bateaux ! » Alors, le vieux monsieur s'est levé, il a pris ses journaux, sa valise, qui était sous notre malle marron, et il est parti, rigolo comme tout, avec son chapeau tout chiffonné.

« Ouf ! a dit papa, on va enfin être tranquilles ! Il y a des gens qui sont sans gêne quand ils voyagent ! Tu as vu toute la place que prenait ce vieux type ? »

## Le voyage en Espagne

M. BONGRAIN NOUS A INVITÉS À GOUTER chez lui cet après-midi. M. Bongrain fait le comptable dans le bureau où travaille papa. Il a une femme qui s'appelle Mme Bongrain et un fils qui s'appelle Corentin, qui a mon âge et qui est assez chouette. Quand nous sommes arrivés, maman, papa et moi, M. Bongrain nous a dit qu'il avait une bonne surprise pour nous et qu'après le thé, il allait nous montrer les photos en couleurs qu'il avait prises pendant ses vacances en Espagne.

— Je les ai eues hier, a dit M. Bongrain. C'est assez long à développer ; ce sont ces photos transparentes qu'on projette sur un écran, mais vous verrez, elles sont presque toutes réussies.

Moi, j'étais content, parce que c'est rigolo de voir des photos sur un écran, moins rigolo que des films, comme celui que j'ai vu l'autre soir avec papa, et qui était plein de cow-boys, mais rigolo quand même.

Le goûter était bien ; il y avait des tas de petits gâteaux, et moi j'en ai eu un avec des fraises, un avec de l'ananas, un avec du chocolat, un avec des amandes et je n'ai pas pu en avoir un avec des cerises, parce que maman a dit que si je continuais à

manger, je risquais d'être malade. Ça, ça m'a étonné, parce que les cerises, en général, ne me font presque jamais de mal.

Après le thé, M. Bongrain a amené l'appareil qui sert à montrer les photos et un écran de cinéma qui brillait et qui était chouette comme tout. Mme Bongrain a fermé les persiennes pour qu'il fasse bien noir, et moi j'ai aidé Corentin à mettre les chaises devant l'écran. Après, on s'est tous assis, sauf M. Bongrain, qui s'est mis derrière l'appareil avec les boîtes pleines de photos ; on a éteint les lumières et ça a commencé.

La première photo qu'on a vue, avec des chouettes couleurs, c'était l'auto de M. Bongrain, avec la moitié de Mme Bongrain.

— Ça, a dit M. Bongrain, c'est la première photo que j'ai prise le jour du départ. Elle est mal cadrée, parce que j'étais un peu énervé. Mais il vaut peut-être mieux ne pas en parler.

— Parlons-en, au contraire, a dit Mme Bongrain. Je m'en souviendrai, de ce départ ! Vous auriez vu Hector ! Il était dans un tel état qu'il criait après tout le monde ! Il a surtout attrapé Corentin, sous prétexte qu'il nous mettait en retard !

— Tu avoueras tout de même, a dit M. Bongrain, que ce petit crétin, ton fils, a trouvé le moyen d'égarer ses espadrilles, et qu'à cause de lui nous risquions de ne pas pouvoir arriver à Perpignan dans la soirée pour faire étape, comme nous l'avions projeté !

— Enfin, a dit Mme Bongrain, le fait est qu'en revoyant cette photo je pense à notre départ… C'était incroyable ! Figurez-vous que…

— Non, laisse-moi raconter ! a crié M. Bongrain en rigolant.

Et il nous raconté qu'avec Corentin qui pleurait et Mme Bongrain qui n'était pas contente, il avait démarré en vitesse, sans regarder s'il venait quelqu'un dans la rue. Et il y avait un camion qui arrivait de droite, et M. Bongrain avait eu juste le temps de freiner, mais quand même il avait eu une aile emboutie.

— Le camionneur m'a tellement injurié, a dit M. Bongrain en s'essuyant les yeux, que tous les voisins sont sortis sur le pas de leur porte pour voir ce qui se passait !

Quand on a eu tous fini de rigoler, M. Bongrain nous a montré la photo d'un restaurant.

— Vous voyez ce restaurant ! nous a dit M. Bongrain. Eh bien, n'y allez jamais ! C'est infect ! Et un de ces coups de fusil !...

— Figurez-vous, a expliqué Mme Bongrain, que le poulet n'était même pas cuit ! Et pas jeune, avec ça ! Pour notre première étape gastronomique, c'était réussi ! Une horreur !

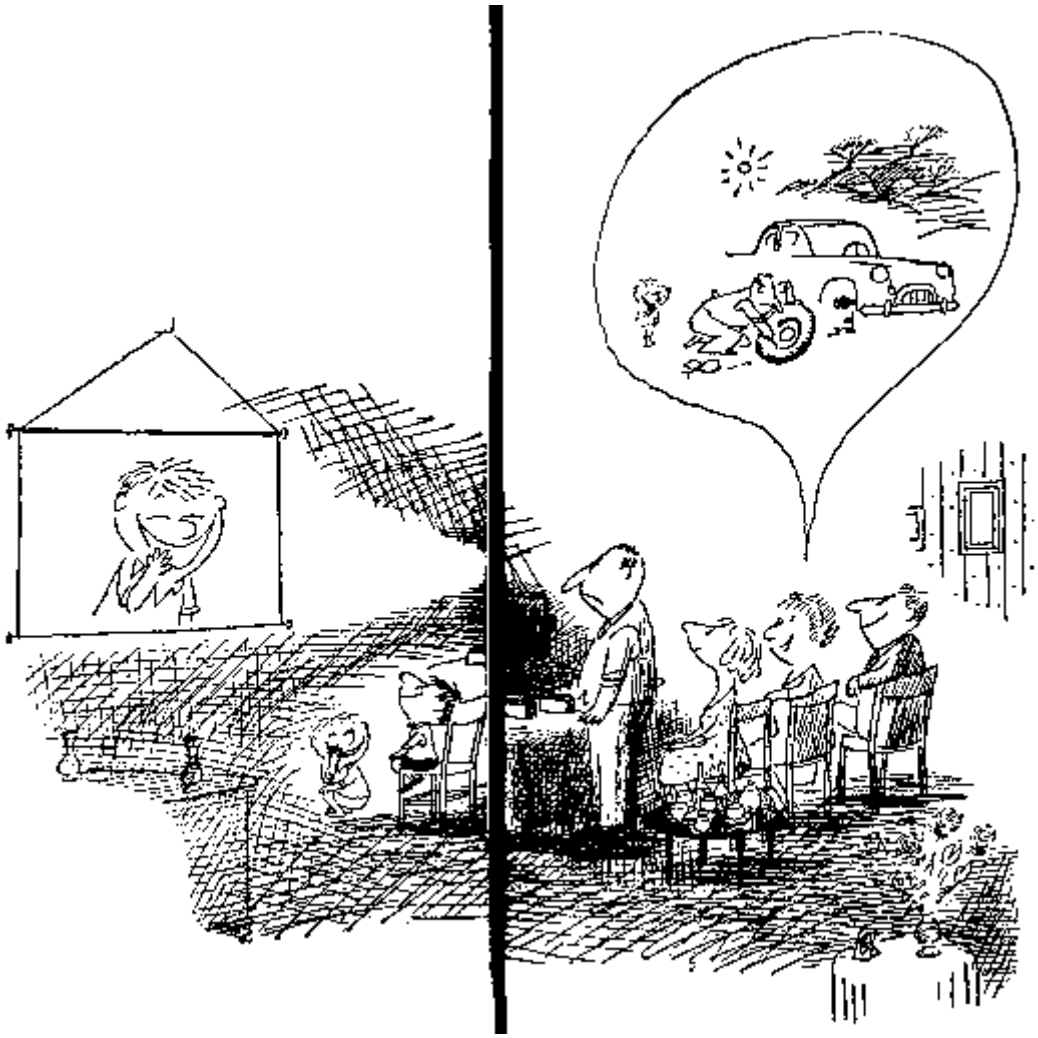
Après, on a vu une espèce de nuage.

— Ça, a dit M. Bongrain, c'est mon portrait par Corentin ! Je lui avais pourtant recommandé de ne pas bouger l'appareil !

— Mais enfin, a dit Mme Bongrain, tu as crié après lui juste quand il appuyait sur le bouton ; alors, bien sûr, il a sursauté !

— Tu te rends compte ? a dit M. Bongrain à papa, nous avons continué le voyage avec Corentin qui pleurait comme un veau et Claire qui me faisait une de ces têtes... Ah ! Je m'en souviendrai !

Et puis, on a vu une grande photo de la figure de Corentin en train de rigoler.



— Celle-là, c'est moi qui l'ai prise, nous a expliqué Mme Bongrain, pendant qu'Hector réparait la roue. C'était notre première crevaison.

M. Bongrain a passé une photo où on voyait un hôtel. Il paraît que c'est un hôtel, à Perpignan, où il ne faut pas s'arrêter parce qu'il n'est pas bien du tout. Ce n'était pas dans cet hôtel que M. Bongrain voulait faire étape, mais comme à cause de Mme Bongrain, de Corentin et des crevaisons ils étaient arrivés en retard, alors tous les bons hôtels de Perpignan étaient pleins.

Et puis, on a vu une route avec des tas de trous.

— Ça, mon vieux, a dit M. Bongrain à papa, c'est la route espagnole. C'est pas croyable ; on se plaint chez nous, mais quand on va chez eux, on s'aperçoit qu'on n'est pas si mal chez nous. Et le plus beau, c'est que quand tu le leur dis, ils ne sont pas contents ! En attendant, moi, j'ai crevé trois fois !

Et on a vu une autre photo de Corentin qui rigolait.

L'écran est devenu tout bleu et M. Bongrain nous a expliqué que c'était le ciel d'Espagne, et qu'il était tout le temps comme ça sans un seul nuage, que c'était formidable.

— Rien que de le revoir, ton ciel formidable, a dit Mme Bongrain, ça me donne soif. Il faisait une de ces chaleurs !... Et dans la voiture, c'est bien simple, c'était comme un four !

— Je crois, a dit M. Bongrain, que tu ferais mieux de ne pas rappeler cet épisode. Il est préférable que ça reste entre nous.

Et M. Bongrain nous a expliqué que Mme Bongrain et le fils de Mme Bongrain avaient été insupportables, parce qu'ils voulaient qu'on s'arrête chaque fois pour boire quelque chose et que la moyenne en prenait un tel coup que s'il les avait écoutés, ils seraient encore en Espagne.

— Bah ! a dit Mme Bongrain, pour ce que ça nous a servi de courir ! Deux kilomètres après avoir pris cette photo, nous sommes tombés en panne et le garagiste n'est venu que le soir !

Et M. Bongrain nous a montré une photo du garagiste qui rigolait.

Et puis, nous avons vu des tas de photos d'une plage où il ne faut pas aller parce qu'il y a trop de monde, et où M. Bongrain avait été tellement brûlé par le soleil qu'il avait fallu appeler le docteur, une photo du docteur qui rigolait, une autre du restaurant où Mme Bongrain avait été malade à cause de l'huile et une autre avec plein de voitures sur la route.

— Terrible, le retour ! a dit M. Bongrain. Vous voyez toutes ces voitures ? Eh bien, c'était comme ça jusqu'à la frontière ! Résultat : quand nous sommes arrivés à Perpignan, il n'y avait de la place que dans l'hôtel minable ! Et tout ça à cause de ce petit crétin ! Moi, je voulais sortir plus tôt, pour éviter les embouteillages, mais...

— C'était pas ma faute ! a dit Corentin.

— Ah ! tu ne vas pas recommencer, Corentin ! a crié M. Bongrain. Tu veux que je te dise, devant ton petit camarade Nicolas, d'aller dans ta chambre ? Comme à Alicante ?

— Il se fait tard, a dit maman. Demain il y a école et nous devons songer à rentrer.

En nous accompagnant à la porte, M. Bongrain a demandé à papa s'il ne ramenait jamais de photos de ses vacances. Papa a répondu que non, qu'il n'y avait jamais pensé.

— Vous avez tort, lui a dit Mme Bongrain, ça fait de si merveilleux souvenirs !

## Mots croisés

J'AIME BIEN RESTER À LA MAISON avec papa et maman, le dimanche, quand il pleut, sauf si je n'ai rien à faire d'amusant ; alors, je m'ennuie, je suis insupportable et ça fait des tas d'histoires.

Nous étions dans le salon ; dehors il pleuvait que c'était terrible, papa lisait un livre, maman cousait, l'horloge faisait « tic-tac » et moi je regardais un illustré avec des histoires formidables, avec plein de bandits, de cow-boys, d'aviateurs, de pirates, très chouette. Et puis j'ai fini mon illustré et j'ai demandé :

— Et maintenant, qu'est-ce que je fais ?

Et comme personne ne m'a répondu, j'ai répété :

— Alors, qu'est-ce que je fais, hein ? Qu'est-ce que je fais ? Qu'est-ce que je fais ?

— Assez, Nicolas ! a dit maman.

Alors, moi, j'ai dit que c'était pas juste, que je n'avais rien à faire, que je m'ennuyais, que personne ne m'aimait, que je partirais et qu'on me regretterait bien, et j'ai donné un coup de pied sur le tapis.

— Ah ! non, Nicolas ! a crié papa. Tu ne vas commencer, non ? Tu n'as qu'à lire ton illustré, et voilà tout !

— Mais je l'ai déjà lu, mon illustré, j'ai dit.

— Tu n'as qu'à en lire un autre, m'a dit papa.

— Je ne peux pas, j'ai expliqué ; j'ai échangé mes vieux illustrés contre les billes de Joachim.

— Eh bien, joue avec tes billes, a dit papa. Dans ta chambre.

— Les billes, ce sale tricheur de Maixent me les a gagnées, j'ai dit. À l'école.

Papa s'est passé la main sur la figure, et puis il a vu mon illustré qui était resté ouvert sur le tapis.

— Mais, a dit papa, il y a des mots croisés dans ton journal ! C'est très bien, ça ! Tu n'as qu'à faire les mots croisés, c'est amusant et instructif.

— Je ne sais pas les faire, les mots croisés, j'ai dit.

— Raison de plus pour apprendre, m'a répondu papa. Et puis je t'aiderai. C'est très simple : tu lis la définition, tu comptes le nombre de cases blanches et tu mets le mot correspondant. Va chercher un crayon.

Alors, moi, je suis parti en courant, et quand je suis revenu, papa était en train de dire à maman : « Qu'est-ce qu'on ne ferait pas pour avoir la paix ! » et ils rigolaient tous les deux. Alors, je me suis mis à rigoler aussi. Ce qu'il y a de chouette avec nous, quand nous restons tous les trois à la maison, les dimanches où il pleut, c'est que nous nous entendons drôlement bien. Quand nous avons cessé de rigoler, je me suis couché sur le tapis, devant le fauteuil de papa, et j'ai commencé à faire les mots croisés.

— Empereur des Français, j'ai lu, vaincu à Waterloo, en huit cases.

— Napoléon, m'a dit papa, avec un gros sourire.

— Capitale de la France, j'ai dit, en cinq cases.

— Paris, m'a dit papa.

Et il a rigolé. Ça doit être chouette de tout savoir, comme ça ! C'est dommage que ça ne lui sert plus à rien, à papa, puisqu'il ne va plus à l'école. Parce que s'il y allait, ce serait lui le premier de la classe, et pas ce sale chouchou d'Agnan, et ce serait bien fait.

Et avec papa en classe, ça serait chouette, parce que la maîtresse n'oserait jamais me punir.

— Animal domestique, j'ai dit. Il a des griffes et il miaule, en quatre cases.

— Chat, m'a dit papa, qui avait mis son livre sur ses genoux et qui avait l'air de s'amuser autant que moi.

Il est terrible, papa !

— Espèce de dauphinelle du Midi, en douze cases, j'ai dit.

Papa, il n'a pas répondu tout de suite. Il s'est gratté la tête, il a pensé, et puis il m'a dit qu'il l'avait sur le bout de la langue et que ça allait lui revenir, et que je lui dise la définition du mot suivant.

— Famille de plantes dicotylédones gamopétales, en quinze cases, j'ai lu.

Papa a repris son livre, et il m'a dit :

— Bon, Nicolas, joue un peu tout seul, maintenant. Laisse-moi lire mon livre tranquille.

Alors j'ai dit que je ne voulais pas jouer tout seul ; mais papa s'est mis à crier qu'il voulait avoir la paix dans cette maison, et que si je ne voulais pas être puni, je ferais bien de me tenir tranquille, et que je n'arriverais jamais à être instruit si je faisais faire mes mots croisés par les autres. J'ai vu que papa avait l'air drôlement fâché et que ce n'était pas le moment de faire le guignol, surtout avant le goûter, parce que maman avait fait une tarte aux pommes terrible.

Alors, j'ai continué à faire les mots croisés tout seul. Au début, ça allait, c'étaient des mots faciles : antilope d'Afrique du Sud en quatre cases, c'était « Veau », bien sûr ; pour « Embarcation », je savais que c'était « Bateau », mais ce qui est embêtant, c'est qu'ils se sont trompés en faisant les mots croisés, et ils avaient mis un tas de cases en plus. Alors, j'ai écrit très grand, et ça allait ; un petit cours d'eau, je savais que c'était « Ruisseau », mais comme je n'avais que deux cases, je n'ai pu mettre que « Ru », tant pis. Et puis ils ont recommencé avec les mots difficiles, et j'ai dû demander de nouveau à papa :

— Animal dont la fourrure brune et noirâtre est très estimée, en huit cases ?

Papa, il a baissé d'un coup son livre sur ses genoux, et il m'a fait les gros yeux.

— Nicolas, a dit papa, je croyais t'avoir…

— Zibeline, a dit maman.

Papa, il est resté avec la bouche ouverte et il a tourné la tête vers maman, qui continuait à coudre. Et puis il a fermé la bouche et il n'a pas eu l'air content, papa.

— Je pense, a dit papa à maman, que nous devrions aligner nos méthodes d'éducation en ce qui concerne le petit.

— Pourquoi ? a demandé maman, tout étonnée ; qu'est-ce que j'ai fait ?

— Il me semble, a dit papa, qu'il serait préférable que le petit fasse ses mots croisés tout seul. C'est tout.

— Et moi, a dit maman, il me semble que tu les prends bien au sérieux, ces mots croisés ! Je me suis bornée simplement à aider le petit, je ne vois pas de mal à ça !

— Ce n'est pas, a dit papa, parce que tu connais par hasard le nom d'un animal à fourrure que…

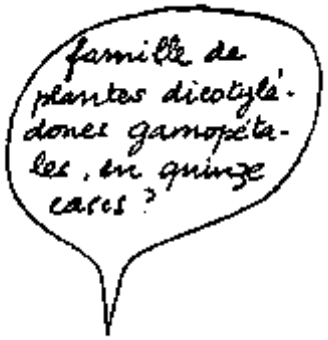
— C’est bien par hasard, en effet, que je connais le nom de la zibeline, a dit maman en rigolant comme quand elle est fâchée ; ce n’est pas avec les fourrures que l’on m’a offertes depuis mon mariage que j’aurais pu devenir une experte.

Alors, papa s’est levé, et il a dit que bravo, ah ! la la, que c’était bien ça toute la reconnaissance qu’on avait pour lui, pour lui qui travaillait dur et qui se saignait aux quatre veines pour que nous ne soyons privés de rien, et qu’il n’avait même pas le droit d’avoir un peu la paix à la maison. Et maman lui a dit que sa maman à elle avait bien raison, et on m’a envoyé dans ma chambre finir mes mots croisés.

J’avais à peine fini de mettre en noir les cases blanches qui étaient en trop dans mes mots croisés quand maman m’a appelé pour le goûter.

À table, personne ne parlait, et quand j’ai voulu dire quelque chose, maman m’a dit de manger et de me taire. C’est dommage, j’aurais bien aimé leur montrer mes mots croisés finis.

Parce que c’est vrai que c’est très instructif, les mots croisés ! Par exemple, vous saviez, vous, qu’un « Xmplf » c’est un mammifère commun de nos régions, qui rumine et qui nous donne son lait ?


famille de
plantes dicotylé-
donées gamopéta-
les, en quinze
cas ?

## Signes de piste

RUFUS NOUS A RACONTÉ qu'il avait vu son cousin Nicaise, celui qui est boy-scout, et que Nicaise lui avait montré des jeux terribles, que les boy-scouts avaient appris des Peaux-Rouges.

— Parce que les Peaux-Rouges viennent apprendre des jeux aux boy-scouts ? a demandé Geoffroy.

— Oui, monsieur, a dit Rufus. Des choses drôlement utiles, comme allumer le feu en frottant des pierres et des bouts de bois, et puis surtout suivre des pistes pour aller délivrer des prisonniers.

— C'est quoi, ça, suivre des pistes ? a demandé Clotaire.

— Ben, a expliqué Rufus, les Peaux-Rouges, ils faisaient des signes avec des pierres, des branches, des plumes, et puis, c'était une piste pour les autres, qui suivaient ces signes, et ça serait drôlement bien pour la bande si on savait faire ça. Comme ça, quand on se bat avec des ennemis, celui qui est emmené prisonnier peut laisser une piste pour les copains, et les copains arrivent sans être vus, et bing ! ils délivrent le copain prisonnier.

Et là, on a tous été d'accord, parce que nous aimons bien les jeux utiles. Alors, Rufus nous a proposé de nous rencontrer tous demain jeudi, au square du quartier.

— Pourquoi pas au terrain vague ? a demandé Joachim. On est plus tranquilles au terrain vague.

— Mais c'est trop petit, a dit Rufus, alors le prisonnier, on le trouve tout de suite. Et puis, t'as déjà vu des Peaux-Rouges suivre une piste dans un terrain vague ?

— Et toi, t'en as déjà vu qui suivent une piste dans un square ? a demandé Joachim.

— Bon, a dit Rufus. Ceux qui veulent apprendre à suivre une piste comme les Peaux-Rouges viendront demain après déjeuner dans le square, et les autres vous avez bien le bonjour.

Jeudi après déjeuner, on était tous dans le square. Dans notre quartier, il y a un square terrible, avec un étang, des dames qui tricotent et qui parlent, des voitures de bébé, de l'herbe, des arbres et un gardien qui a un bâton et un sifflet et qui vous défend de marcher sur l'herbe et de monter sur les arbres.

— Je vais faire des signes de piste, a dit Rufus, et puis j'irai me cacher, parce que moi je serai le prisonnier que les ennemis ont emmené. Alors, vous, vous suivrez les signes et vous viendrez me délivrer.

— Et les signes, on les reconnaîtra comment ? a demandé Maixent.

— Je vais prendre des cailloux dans les allées, a dit Rufus, et j'en ferai des petits tas. Vous, vous devrez suivre les tas. Mais attention ! Il faut pas que l'ennemi vous voie ; alors, vous devrez ramper, comme font les Peaux-Rouges.

— Ah non, a dit Alceste. Moi, je ne rampe pas. Je n'ai pas envie de salir mon sandwich.

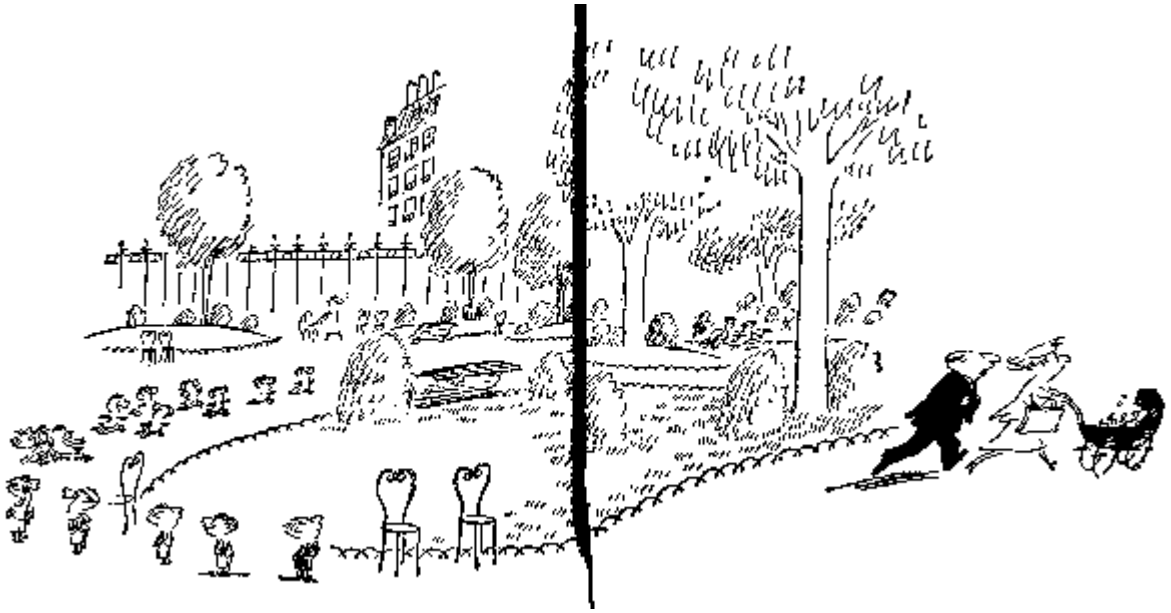
— Il faut que tu rampes, a dit Rufus, sinon l'ennemi te verra.

— Tant pis pour l'ennemi, a dit Alceste. Il n'a qu'à pas regarder, l'ennemi, parce que moi je ne marche pas pour ramper !

— Si tu ne rampes pas, t'es pas un Peau-Rouge et tu ne fais plus partie de la bande ! a crié Rufus.

Alceste lui a tiré la langue, qui était pleine de miettes, et ils allaient commencer à se battre. Mais moi, j'ai dit qu'on n'allait pas perdre son temps et qu'on ferait comme si Alceste rampait

et comme si l'ennemi ne le voyait pas. Et tout le monde a été d'accord.



— Bon, a dit Rufus ; pendant que je prépare les signes de piste, vous, retournez-vous et ne me regardez pas.

Nous on s'est retournés et Rufus est parti.

— Il nous faut un chef, a dit Geoffroy. Je propose que ce soit moi.

— Et pourquoi, je vous prie ? a demandé Eudes. C'est chaque fois la même chose ; c'est toujours ce guignol qui veut faire le chef. Pas d'accord ! Non, monsieur, pas d'accord !

— C'est moi le guignol ? a demandé Geoffroy.

Mais moi j'ai dit que c'était bête de se battre pour ça. Que d'ailleurs, chez les Peaux-Rouges, le chef, c'était le plus vieux.

— Et où est-ce que tu as vu ça, imbécile ? m'a demandé Geoffroy.

— J'ai vu ça dans un livre que m'a donné ma tante Dorothée, j'ai dit. Et répète un peu que je suis un imbécile !

— Le plus vieux, c'est moi, a dit Clotaire.

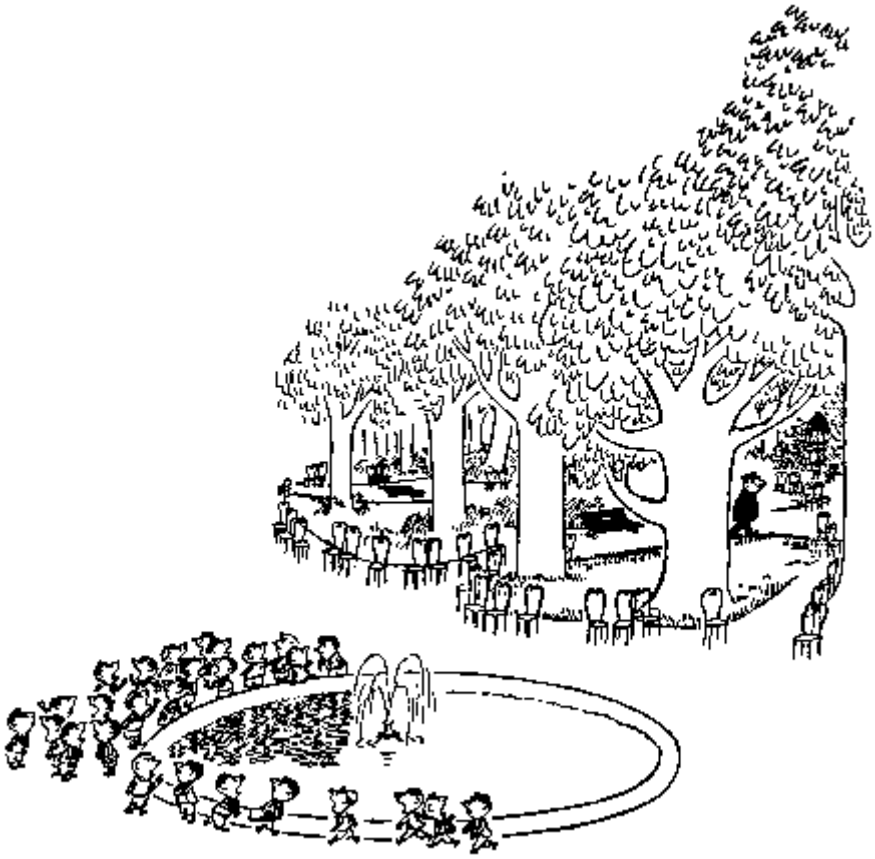
Et c'est vrai que Clotaire, c'est le plus vieux de la classe ; c'est parce que quand il était petit, il a redoublé à la crèche. Et nous, ça nous a fait drôlement rigoler de penser que Clotaire pouvait être le chef de n'importe quoi ; alors on a décidé que le chef serait resté au camp et que nous, nous serions les meilleurs qu'il aurait envoyés pour délivrer le prisonnier.

— Oui, c’est toi le guignol ! a dit Eudes à Geoffroy.

Et ils se sont battus, et nous nous sommes tous mis autour d’eux, et on a entendu des tas de coups de sifflet, et le gardien est arrivé en courant et en agitant son bâton.

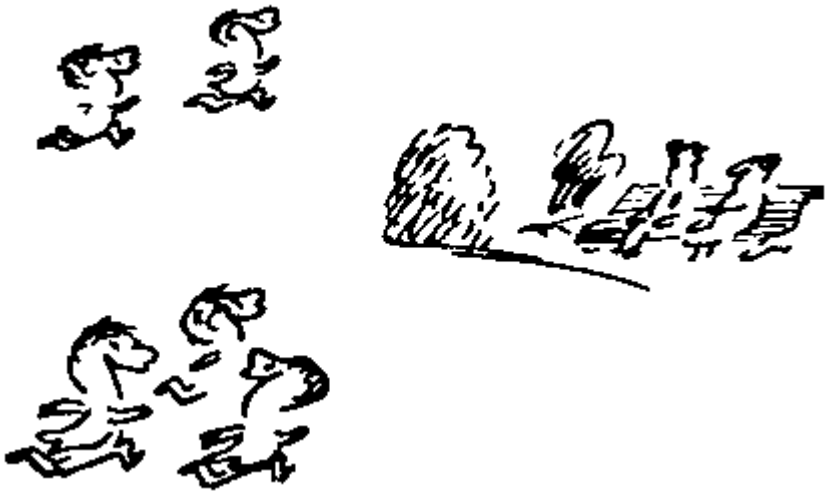
— Arrêtez ! il a crié ; je vous surveille depuis que vous êtes entrés dans le square ! Si vous vous conduisez comme des sauvages, je vous mets tous dehors ! C’est compris ?

— Il n’y a plus moyen d’être tranquille dans ce square, a dit une dame. Avec vos coups de sifflet, vous avez réveillé le petit ! Je me plaindrai !



Et la dame, qui était assise sur un banc tout près de nous, a rangé son tricot, elle s’est levée et elle a poussé une petite voiture il y avait un bébé qui criait drôlement. Alors, le gardien est devenu tout rouge, il est allé vers la dame, il lui a parlé en nous montrant avec son bâton, la dame s’est rassise, elle a agité la voiture des tas de fois, le bébé a fait des bruits et il n’a plus crié.

— Les signes sont prêts ! nous a dit Rufus, qui était revenu, les mains toutes sales.



— Quels signes ? a demandé Clotaire.

— Les signes de piste, imbécile ! a dit Rufus. Alors, vous, vous ne regardez pas, vous comptez jusqu'à cent et moi je vais me cacher.

Et Rufus est parti de nouveau, on a compté, et quand on s'est retournés, on ne voyait plus Rufus nulle part. Alors on s'est tous mis par terre et on a commencé à ramper pour aller délivrer Rufus, tous sauf Alceste qui faisait comme si, en mangeant une brioche. On n'avait pas encore trouvé un signe de piste quand le gardien est revenu.

— Qu'est-ce que vous avez à vous traîner par terre ? a demandé le gardien en faisant un œil plus petit que l'autre.

— Nous sommes tous en train de ramper parce qu'on va délivrer un copain, et il ne faut pas que l'ennemi nous voie, lui a expliqué Alceste.

— Ouais, a dit Eudes. On suit une piste, comme les Peaux-Rouges.

On avait tous rampé autour du gardien, pour lui expliquer, et puis on a entendu un grand coup de sifflet.

— C'est une honte ! a crié la dame. Je me plaindrai ! Je connais un député !

Et elle est partie avec la voiture et le bébé qui faisait un bruit terrible, et le gardien a couru après elle.

Et puis Rufus est arrivé, fâché comme tout.

— Alors ! il a crié. Vous suivez la piste ou vous ne suivez pas la piste ? Vous êtes là en train de parler et moi je vous attends ! Fermez les yeux, comptez jusqu'à cent et cherchez-moi ! C'est vrai, quoi, à la fin !

On avait tous les yeux fermés et on comptait, couchés par terre, et puis on a entendu la voix du gardien qui criait :

— Mais vous êtes tous fous ! Cessez de marmonner, ouvrez les yeux et levez-vous quand je vous parle ! Et puis d'abord, où est le petit voyou qui a un sifflet ?

— Il est prisonnier, a dit Maixent. Justement, on le cherche. Mais avec les signes de piste, on va le retrouver sûrement.

— Dehors ! a crié le gardien. Tous dehors ! Allez jouer ailleurs ! Je ne veux plus vous voir ! Dehors, ou je vous mets en prison !

Alors, on s'est tous mis debout, sauf Alceste qui l'était déjà, et nous sommes partis en courant. Et Joachim nous a proposé d'aller dans le terrain vague, où l'on a fait une partie de foot terrible, avec une boîte de conserve.

Quant à Rufus, qui était caché sur un arbre du square, c'est le gardien qui a trouvé sa piste et c'est le papa de Rufus qui l'a délivré.

## Les merveilles de la nature

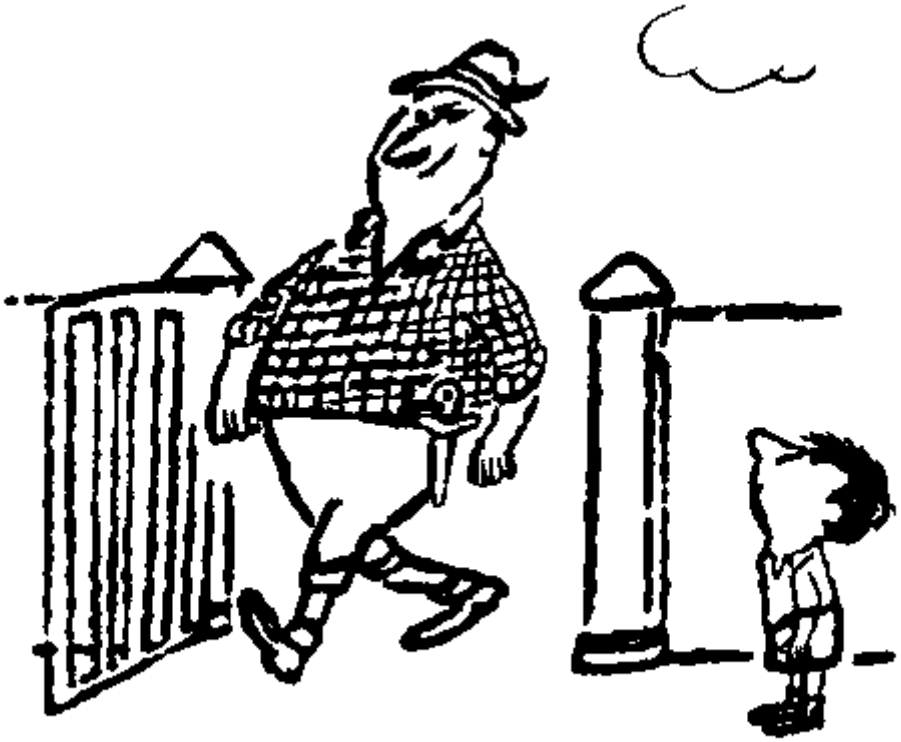
NOUS ÉTIONS DANS LE JARDIN, Alceste et moi, en train de jouer. Alceste, c'est mon copain, celui qui est très gros et qui aime bien manger tout le temps. Nous nous amusions à couper l'herbe de la pelouse. Papa, qui est très gentil, nous avait prêté la tondeuse à gazon et il nous avait même promis des bonbons si la pelouse était bien tondue. Le coup des bonbons, ça nous avait donné un drôle de courage à Alceste et à moi. On avait presque fini la pelouse quand M. Blédurt, notre voisin, est entré dans le jardin. Il nous a demandé ce que nous faisions, alors on lui a expliqué. Papa, en voyant M. Blédurt, s'est levé de la chaise longue où il était en train de lire son journal. « Espèce de fainéant, lui a dit M. Blédurt, tu fais travailler les enfants à ta place, à présent ? » M. Blédurt aime bien taquiner papa. « Occupe-toi de tes oignons », a répondu papa, qui n'aime pas que M. Blédurt le taquine.

Alors, ils se sont mis à discuter. M. Blédurt disait que par un temps pareil, papa devrait nous emmener voir les merveilles de la nature, et papa répondait tout le temps que M. Blédurt devrait s'occuper de ses oignons et nous laisser nous occuper tranquillement de notre gazon. Ils ont commencé à se pousser un peu l'un l'autre, comme ils font d'habitude. Nous, pendant ce

temps, on en a fini avec la pelouse, et aussi, avec la bordure de bégonias, et ça, ça ne va pas faire trop plaisir à maman. « Papa, j'ai dit, pourquoi on n'irait pas voir les merveilles de la nature ? » « Ouais, a dit Alceste, donnez-nous les bonbons que vous nous devez et puis après on pourrait aller voir ces merveilles. »

Papa a regardé M. Blédurt en souriant gentiment, et puis, il lui a dit : « Puisque tu es si malin, emmène-les, toi, les enfants, voir les merveilles de la nature. » M. Blédurt a jeté un coup d'œil sur nous, il a eu l'air d'hésiter un peu, et il s'est décidé : « Parfaitement, je les emmènerai voir les merveilles de la nature, puisque tu es incapable de les leur montrer ! » M. Blédurt nous a demandé de l'attendre un quart d'heure, qu'il allait s'équiper pour la promenade.

Quand il est revenu, M. Blédurt, papa il s'est mis à rigoler très fort, il ne pouvait plus s'arrêter et il a eu le hoquet. « Ben quoi ? Ben quoi ? » demandait M. Blédurt qui n'était pas content. Il faut dire qu'il était drôle, M. Blédurt : il portait une culotte comme pour monter à cheval, il avait des gros bas de laine et des grosses chaussures avec des clous et des crochets à la semelle. À la ceinture, il portait un grand couteau. Il avait aussi une chemise avec des tas de couleurs, et, sur la tête, un drôle de chapeau en toile.



Nous sommes partis, pendant que papa buvait de l'eau sans respirer pour faire passer son hoquet. M. Blédurt nous a fait monter dans sa voiture et il nous a expliqué qu'il nous emmenait en forêt, qu'il nous montrerait comment on fait pour ne pas se perdre, pour suivre des traces d'animaux, pour allumer du feu et tout un tas de choses de ce genre.

La forêt n'est pas très loin de chez nous, on est vite arrivés. « Suivez-moi et tâchez de ne pas vous perdre », a dit M. Blédurt, et puis, nous sommes sortis de l'auto et nous avons suivi M. Blédurt dans la forêt, comme il nous l'avait demandé. Alceste a sorti de sa poche un gros sandwich et il s'est mis à manger tout en marchant. « Pour ne pas nous perdre, je lui ai dit, si on faisait comme le Petit Poucet ? Laisse tomber des miettes de ton sandwich sur le chemin… » « Laisser tomber des miettes de mon sandwich ? il m'a répondu, Alceste, t'es pas un peu fou ? »

On s'enfonçait toujours dans la forêt et M. Blédurt s'accrochait aux ronces, il a même déchiré un peu sa culotte de cheval. Au bout d'un temps, je lui ai demandé s'il allait enfin nous les montrer, les merveilles de la nature. Alors, M. Blédurt a commencé à nous montrer comment on pouvait trouver son chemin en faisant des marques sur l'écorce des arbres avec un couteau. J'ai dû faire un bandage au doigt de M. Blédurt avec mon mouchoir, parce qu'avec le couteau, M. Blédurt a raté l'arbre et il a eu son doigt. On a continué à marcher.

Alceste en a eu un peu assez et il a demandé si on ne pouvait pas faire quelque chose de plus utile, comme cueillir des champignons, qui sont si bons dans les omelettes. M. Blédurt lui a dit qu'il fallait être très prudent avec les champignons, qu'il y en avait des dangereux qui pouvaient vous empoisonner. Alceste a commencé à ramasser des champignons, et, pour savoir s'ils étaient empoisonnés, il a trouvé un truc : il les goûtait. M. Blédurt lui a conseillé d'arrêter, parce qu'il ne pensait pas que c'était la bonne méthode.

Et puis, M. Blédurt a trouvé des traces par terre. « Regardez, les enfants, voici des traces. Je vais vous montrer comment identifier l'animal par les marques de ses pas. » M. Blédurt s'est accroupi pour regarder les marques de près, ce qui a fait craquer sa culotte de cheval qu'il avait déjà un peu déchirée. « Je me

demande… Voyons… », faisait M. Blédurt en regardant les traces. « À mon avis, a dit Alceste, c'est un sanglier, et un gros ! » « M. Blédurt, j'ai demandé, est-ce que c'est vrai qu'un sanglier ça vous tue un homme comme un rien ? » « Ne restons pas là », a dit M. Blédurt et il est parti assez vite. « Suivez-moi bien », a dit M. Blédurt en se retournant parce que nous traînions derrière. Et paf ! il est tombé dans une mare de boue. Je l'ai aidé à sortir, Alceste n'a rien fait, parce qu'il était en train de manger et il ne voulait pas se salir les mains.

Il faut dire qu'il n'était pas beau à voir, le pauvre M. Blédurt. « On ne voit plus la route d'ici, je lui ai dit, à mon avis, nous allons nous perdre. » « Du calme, du calme, a dit M. Blédurt, avec le soleil, on peut très bien se diriger. Suivez-moi ! » Nous avons marché encore longtemps derrière M. Blédurt, qui levait le nez pour voir le soleil entre les arbres, et c'est là qu'on s'est aperçus que nous tournions en rond, parce que M. Blédurt est retombé dans la même mare de boue. Pendant que M. Blédurt se sortait de la mare, je me suis retourné et j'ai vu qu'Alceste n'était plus là. « Alceste ! Alceste ! », j'ai crié, et puis : « Au secours ! Nous nous sommes perdus ! » Alors, M. Blédurt m'a

dit que ce n'était pas la peine de crier, qu'il fallait rester calmes et qu'il allait nous sortir de là. Je lui ai dit qu'il avait raison et qu'après tout, je n'avais pas tellement peur d'être perdu dans une forêt pleine de sangliers. Alors M. Blédurt s'est mis à crier avec moi : « Au secours ! Nous nous sommes perdus ! » On s'est bien amusés, mais personne n'est venu. M. Blédurt a dit qu'il allait allumer du feu, pour se sécher et aussi pour attirer l'attention des gens. Mais les allumettes de M. Blédurt étaient mouillées, elles ne voulaient pas s'allumer. « Il faudrait faire un feu, pour les sécher, vos allumettes », je lui ai dit. M. Blédurt m'a regardé d'un drôle d'air et il m'a dit que j'étais bien le fils de mon père. Et puis, il m'a dit qu'un homme qui connaît la nature peut faire du feu sans allumettes. M. Blédurt s'est mis à frotter des bouts de bois ensemble, moi, je l'ai regardé pendant un temps, et puis j'ai décidé d'aller chercher Alceste.

M. Blédurt ne s'est même pas aperçu que j'étais parti, tellement il était occupé à frotter ses bouts de bois. J'ai marché dans la forêt et puis, pas loin, j'ai entendu quelqu'un qui mâchait. « Alceste ! », j'ai crié. J'ai trouvé Alceste assis au pied d'un arbre en train de manger des champignons. Alceste était content de me voir, il m'a dit qu'il en avait assez des merveilles de la nature et qu'il voulait être de retour chez lui pour le dîner, parce que les champignons crus, réflexion faite, ça ne vaut pas le ragoût. Moi aussi, je commençais à être un peu fatigué, nous sommes donc sortis de la forêt.

C'est en passant, sur la route, devant la voiture de M. Blédurt que j'ai pensé à lui. J'ai demandé à Alceste s'il ne croyait pas qu'il valait mieux aller chercher M. Blédurt. Mais Alceste m'a dit

qu'il ne fallait pas déranger M. Blédurt, puisqu'il aimait tellement les merveilles de la nature. Nous sommes rentrés à pied et ça n'a pas été trop long. Je suis arrivé à la maison juste pour le dîner, un peu avant qu'il ne se mette à pleuvoir pour de bon.

Après dîner, le téléphone a sonné et papa est allé répondre. Il est revenu en rigolant, il pouvait à peine parler. « C'est la gendarmerie, il a dit, papa. Ils me demandent de venir identifier un individu qui prétend me connaître. Il dit s'appeler Blédurt et les gendarmes l'ont trouvé dans la forêt en train d'essayer de faire du feu sous la pluie. Il disait que c'était pour écarter les sangliers. »

J'ai dû partir en courant pour chercher un verre d'eau. Papa, il a eu le hoquet de nouveau.

## Tout seul !

SAMEDI APRÈS-MIDI, quand je suis rentré de l'école, papa et maman m'ont appelé dans le salon ; ils avaient l'air bien embêté.

— Nicolas, m'a dit papa, ce soir nous allons dîner chez les Tartineau.

— Chic ! j'ai crié.

C'est vrai, j'aime bien aller dîner dehors, et puis M. et Mme Tartineau sont très chouettes ; une fois, nous sommes allés goûter chez eux, il y avait des gâteaux, et M. Tartineau m'a prêté des livres avec des images terribles.

— C'est que, a dit maman, tu ne viens pas avec nous, Nicolas. Tu t'ennuierais beaucoup, il n'y a pas d'enfants, rien que des grandes personnes.

— Ah ! ben non, alors ! j'ai crié. Moi je veux y aller aussi !

— Ecoute, Nicolas, m'a dit papa, maman te l'a déjà expliqué : tu ne t'amuserais pas chez les Tartineau.

— Si, je m'amuserai ! j'ai répondu. Je regarderai les livres d'images.

— Les livres d'images ? a demandé papa. Quels livres d'images ?... Oh ! et puis inutile de discuter, Nicolas ; ce dîner n'est pas pour les enfants, un point, c'est tout !

Alors, je me suis mis à pleurer, j'ai dit que c'était pas juste, que je ne sortais jamais le soir, moi, que j'en avais assez, et que si je n'allais pas dîner chez les Tartineau, personne n'irait. C'est vrai, je n'aime pas quand papa et maman sortent sans moi !

— Ça suffit ! a crié papa. Non, mais c'est un monde, à la fin !

— Je me demande, a dit maman, si…

— Ah ! non, non et non ! a crié papa. Nous avons pris une décision, et je ne veux pas revenir dessus. Nous irons dîner chez les Tartineau, et Nicolas restera ici, comme un grand garçon qu'il est !

— Si je suis un grand garçon, je peux aller dîner chez les Tartineau, j'ai dit.

Papa s'est levé de son fauteuil, il a claqué ses mains l'une contre l'autre, et il a regardé le plafond en soufflant par le nez.

— Tu sais, Nicolas, a dit maman, papa a raison ; tu es assez grand pour rester tout seul à la maison.

— Comment, tout seul ? j'ai demandé.

— Eh bien, oui, Nicolas, a répondu Maman. Nous n'avons pu trouver personne pour te garder, ce soir. Mais nous sommes sûrs que notre Nicolas est un homme, maintenant, et qu'il n'aura pas peur.

D'habitude, quand papa et maman sortent le soir, il y a toujours quelqu'un qui vient pour me garder, et quelquefois on me fait coucher chez tante Dorothée. C'était la première fois que j'allais rester seul à la maison, la nuit, comme un grand.

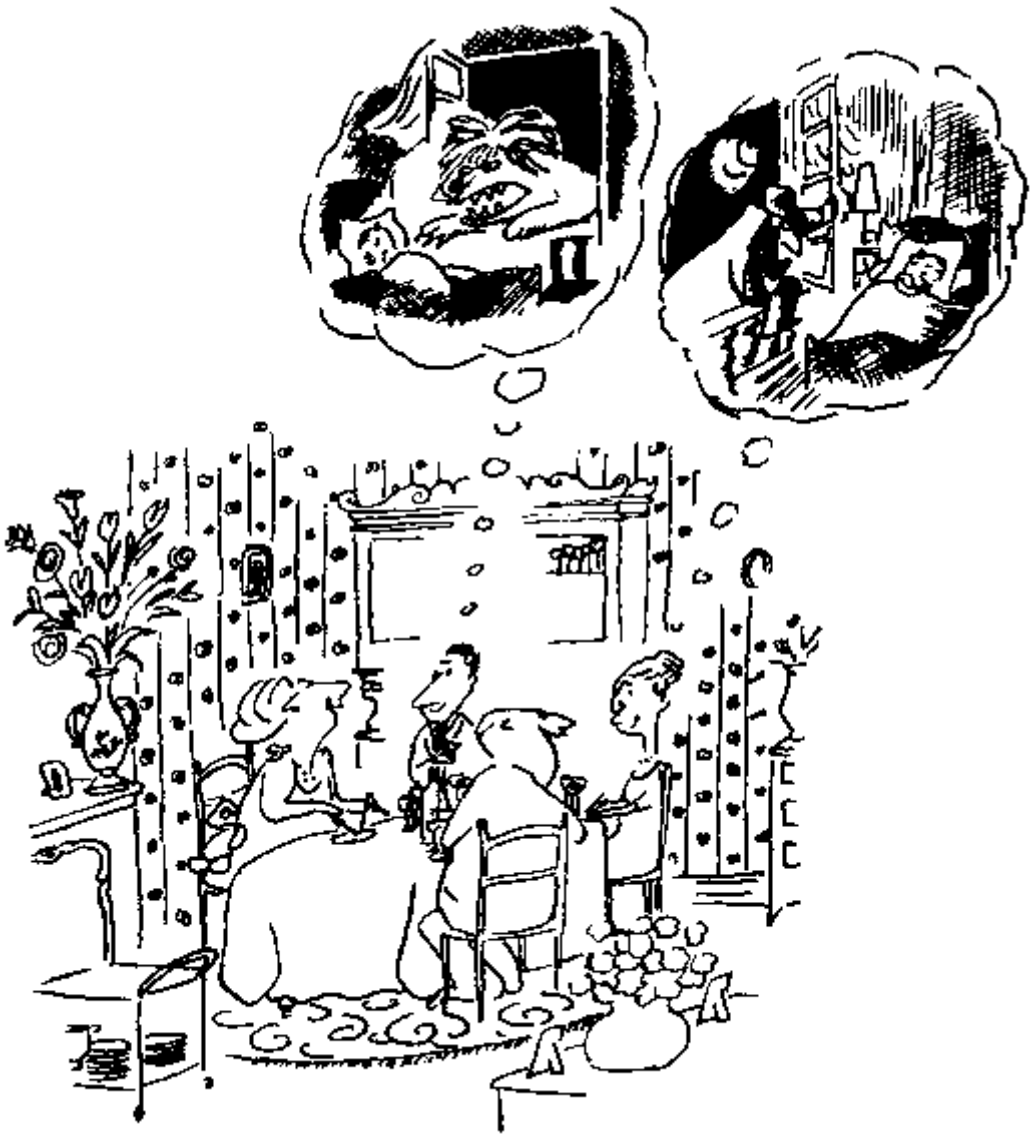
— Allons, allons, a dit papa, il n'y a pas de quoi en faire un drame. Il faut bien que Nicolas s'habitue à ne plus être un bébé. Je suis sûr que ses copains sont déjà restés seuls chez eux et que ça s'est très bien passé, pas vrai, Nicolas ?

— Ben, j'ai dit, Clotaire reste seul, quelquefois. Et ses parents lui laissent regarder la télé.

— Ah, tu vois ? a dit papa.

— Mais moi j'ai pas la télé, j'ai dit.

— Oui, bien sûr, a dit papa. Mais je ne vois pas comment je pourrais acheter une télé d'ici ce soir.



— Et pourquoi pas ? j'ai demandé. Ce serait chouette, si on avait la télé. Moi, ça ne me ferait rien de rester seul, la nuit, si j'avais la télé. Clotaire, il l'a, la télé, lui.

— Nicolas, m'a dit papa, nous parlerons de la télé une autre fois, tu veux bien ?

— Je pourrais aller la voir chez Clotaire, la télé, j'ai dit.

— Je me demande, a dit maman, si ce ne serait pas une solution. Nous pourrions téléphoner chez…

— C'est ridicule, à la fin ! a crié papa. Nicolas restera seul, il n'y a aucun danger. Il faut qu'il apprenne à se conduire en homme !

Moi j'étais drôlement fier d'être un homme. Et puis lundi, je raconterai des tas de choses aux copains.

— Et puis, tu sais, Nicolas, m'a dit maman, demain si tu es sage, nous t'emmènerons au cinéma !

— Il y a un film de cow-boys formidable, dans le quartier, a dit papa.

— Et tu vas dîner tout seul, à la cuisine, a dit maman. Je vais te mettre la table, avec les jolies assiettes, comme pour un invité, et je vais te faire, devine… Des frites ! Et pour le dessert il y a un gâteau au chocolat, oui monsieur !

— Et tu pourras dessiner au lit ! a dit papa.

— Avec les crayons de couleur ? j'ai demandé.

— Avec les crayons de couleur ! a répondu papa en rigolant.

Alors, je me suis mouché, j'ai rigolé, maman a rigolé aussi, elle m'a embrassé, elle m'a dit qu'elle était fière de son grand fils, papa m'a passé la main sur la tête, il a dit qu'il était impatient d'être à demain pour aller voir ce fameux film de cow-boys, et qu'à l'entracte, ça ne l'étonnerait pas tellement qu'on mange des glaces.

Après, ça a été très chouette, je suis allé jouer dans ma chambre – papa ne m'a pas dit de faire mes devoirs, comme les autres soirs – et puis maman est venue me chercher pour me dire d'aller prendre mon bain et de me mettre en pyjama, parce que le dîner allait bientôt être prêt.

Et puis, je suis allé dîner, et j'aime bien manger dans la cuisine – ça change – et avec les frites et le bifteck, maman m'a donné à boire, devinez quoi ? De la limonade ! Le gâteau au chocolat était terrible, et j'ai pu en reprendre deux fois.

Après, j'ai joué dans le salon pendant que papa et maman s'habillaient pour sortir, et puis maman est venue, jolie comme tout, avec la robe bleue qu'elle met pour aller chez les gens, et elle m'a dit qu'il était temps d'aller au dodo.

— Pas encore, j'ai dit.

— Ah ! Nicolas, pas d'histoire ! a dit papa, qui entrait avec son costume rayé et sa chemise toute dure. Nous, nous sommes pressés, et tu nous as promis de te conduire comme un grand garçon.

— Mais oui, mais oui, a dit maman. Ce n'est pas la peine de crier. Nicolas va aller se coucher tout seul. Pas vrai, Nicolas ?

Alors, je suis monté me coucher ; papa et maman m'ont suivi, et, quand je me suis mis au lit, papa m'a donné des feuilles de papier et maman m'a apporté les crayons de couleur.

— Bon ! Nicolas, m'a dit papa, je t'ai inscrit le numéro de téléphone des Tartineau, pour que tu puisses nous appeler s'il arrivait n'importe quoi.

— Ne te lève pas, et ne joue pas avec le gaz ni avec l'électricité, a dit maman.

— Et n'ouvre pas les robinets, a dit papa.

— Et si on sonne à la porte, demande qui c'est avant d'ouvrir, a dit maman.

— Et surtout, n'aie pas peur, a dit papa. Il n'y a pas de raison d'avoir peur.

— Et dors vite, a dit maman ; ne dessine pas trop tard.

— Et fais de beaux rêves, a dit papa.

— Oh ! écoute, a dit maman à papa, je me demande vraiment si…

— Allons, allons, allons ! a dit papa à maman. Nous sommes déjà en retard, il faut partir.

Papa et maman m'ont embrassé ; maman s'est retournée pour me regarder avant de sortir de ma chambre ; papa l'a prise par le bras, et puis j'ai entendu quand ils ont fermé la porte d'entrée, en bas.

J'ai dessiné des tas de voiliers, et puis j'ai eu sommeil ; alors j'ai mis le papier et les crayons sur la table de nuit ; j'ai éteint la

lumière, j'ai fermé les yeux, et j'étais sur un grand voilier, et M. Tartineau me faisait bien rigoler parce qu'il agitait une grosse sonnette, et puis il est venu vers moi avec un livre d'images plus gros que lui et il m'a secoué ; et quand j'ai ouvert les yeux, il y avait de la lumière dans ma chambre, et j'ai vu, tout près, la figure de maman, qui avait peur comme tout.

— Nicolas ! Nicolas ! Réveille-toi ! a crié maman. Ah ! mon Dieu, il n'a rien !

Et papa, qui était derrière maman, s'est essuyé la figure avec sa main, et il m'a demandé :

— Mais, dis-moi, mon poussin, tu n'as pas entendu sonner le téléphone ?

— Ben ! non, j'ai dit.

— J'ai essayé de te téléphoner pour voir si tout allait bien, a dit maman, et ça ne répondait pas.

— Tu vois ? a dit papa à maman. Je t'ai dit qu'il devait dormir tranquillement ! Quand je pense que nous n'avons même pas fini de dîner ! Pour ce qui est d'être peureuse…

— Tu n'avais pas l'air tellement rassuré non plus, a dit maman.

— C'est que c'est contagieux, la panique, a dit papa. Bon, je vais téléphoner aux Tartineau, pour nous excuser et leur dire que tout va bien… Et comme je n'ai pas eu de dessert, je mangerais bien un peu de ce gâteau au chocolat.

Et nous nous sommes retrouvés dans la cuisine, papa, maman et moi. Nous avons mangé ce qui restait du gâteau. Maman a fait du café, et moi j'ai eu un verre de lait.

Après, papa a allumé une cigarette, il a rigolé, il m'a frotté les cheveux et il m'a dit :

— Tu sais, Nicolas, réflexion faite, je crois que nous ne sommes pas encore assez grands pour te laisser seul !

## Le voyage de Geoffroy

IL A UNE DRÔLE DE CHANCE, GEOFFROY !

Il a été absent deux jours, parce que ses parents l'ont emmené au mariage d'une de ses cousines qui habite très loin, et ce matin, quand il est revenu à l'école, il nous a dit :

— Eh ! Les gars ! J'ai voyagé en avion !

Et il nous a expliqué que, comme son père était pressé de rentrer, après le mariage de la cousine, au lieu de reprendre le train, il avait décidé de prendre l'avion.

Ça, il a drôlement de la chance, Geoffroy, parce que, de la bande, personne n'a encore pris l'avion, même pas Eudes, Rufus et moi, qui pourtant allons devenir aviateurs quand on sera grands. Geoffroy, c'est un bon copain, et nous on n'est pas jaloux, mais c'est pas juste que ce soit toujours lui qui ait de la chance, et on s'est tous mis autour de lui pour l'écouter. Il y avait même Agnan, qui est le chouchou de la maîtresse et qui d'habitude, avant la classe, repasse ses leçons, surtout quand c'est une dictée préparée ; et Geoffroy était tout fier, cet imbécile.

— Tu n'as pas eu peur ? a demandé Agnan.

— Peur ? Pourquoi veux-tu qu'il ait eu peur ? a demandé Rufus. Il n'y a aucun danger.

— Bien sûr, a dit Eudes, l'avion, on le prend comme un autobus, c'est tout.

— T'es pas un peu fou ? a demandé Geoffroy. Tu me fais rigoler avec ton autobus. C'est drôlement dangereux, l'avion.

— Ce qui est dangereux, ce sont les fusées, a dit Maixent. Ça, c'est vraiment dangereux ; parce qu'une fusée, bing ! ça éclate tout le temps, et tu ne peux pas comparer une fusée et un avion. Un avion, à côté d'une fusée, c'est un autobus.

— Ça, c'est vrai, a dit Clotaire. Les fusées, c'est dangereux. J'en ai vu des tas éclater à la télé.

— Mon oncle, a dit Joachim, a pris l'avion pour aller passer ses vacances en Corse, alors !

— Alors quoi ? a crié Geoffroy. Ça veut dire quoi, ça ? En tout cas, je suis le seul de la bande qui ait pris l'avion !

— Qu'est-ce qu'il y avait à manger au mariage de la cousine ? a demandé Alceste.

— Et tout le monde avait peur, dans l'avion ! a crié Geoffroy. Tout le monde sauf moi !

— C'est toi qui leur faisais peur ! a dit Maixent.

Et on a tous rigolé, parce qu'elle était bonne, celle-là.

— Ouais, ouais ! a crié Geoffroy, vous êtes jaloux, voilà ce que vous êtes ! Et puis vous n'y connaissez rien ! Il faut avoir voyagé en avion pour savoir ! En avion, il peut y avoir des tempêtes terribles ! C'est pas des minables qui voyagent en avion ! Les minables voyagent en autobus !

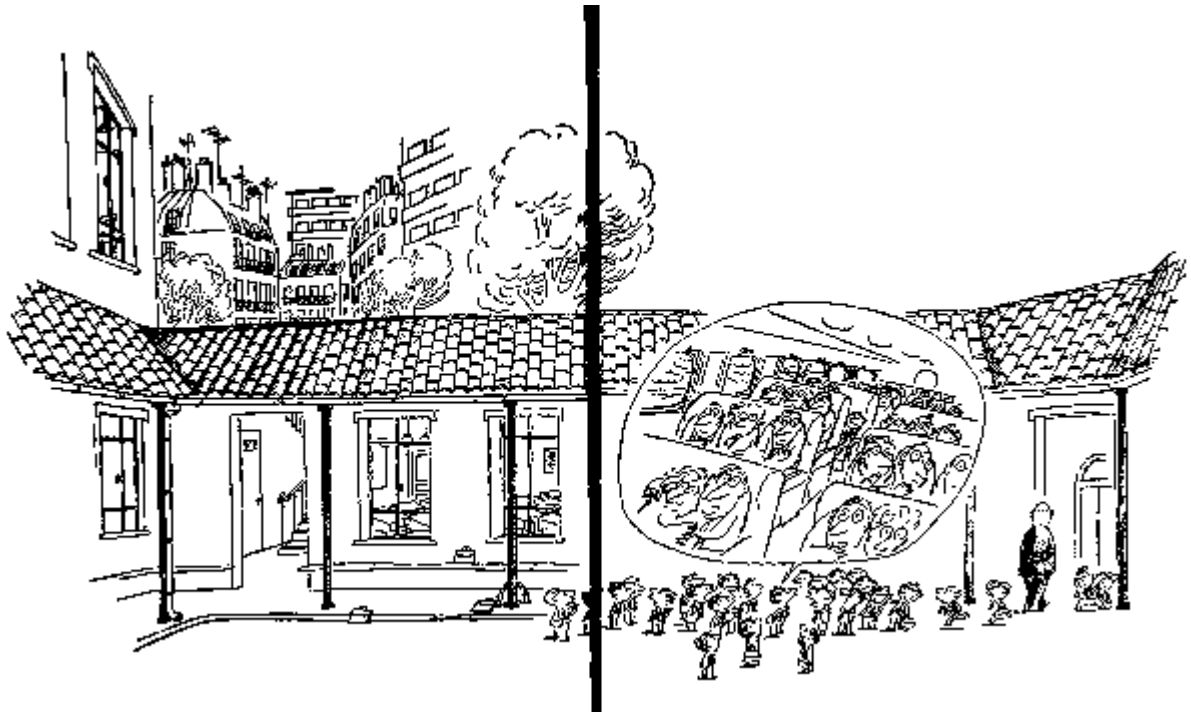
— Tu as bien voyagé en avion, toi ! a crié Rufus.

La cloche a sonné, et Geoffroy a crié :

— Répète un peu, qui est un minable !

— Vous là-bas, a crié M. Mouchabière. Oui, vous, Geoffroy ! Vous me ferez cent lignes : « Je ne dois pas crier quand la cloche donnant le signal de la fin de la récréation et de la rentrée des classes a sonné. » Compris ? Allez vous mettre en rang !

M. Mouchabière, c'est le surveillant qui aide le Bouillon, qui est notre vrai surveillant, à nous surveiller. D'habitude, c'est M. Mouchabière qui sonne la première cloche du matin. Quand nous sommes arrivés en classe, la maîtresse a dit :



— Ah ! Geoffroy, te voici de retour. Tu t'es bien amusé à ce fameux mariage ?

— Je suis revenu en avion, a dit Geoffroy.

— En avion ! a dit la maîtresse, eh bien, tu en as de la chance ! Il faudra que tu nous racontes ça. Tu as fait bon voyage ?

— Oui, il y a eu une tempête terrible ! a répondu Geoffroy.

Eudes s'est mis à rigoler, alors Geoffroy s'est drôlement fâché, et il s'est mis à crier que parfaitement, qu'il y avait eu une tempête terrible, et que l'avion avait failli tomber, et que tout le monde avait eu peur sauf lui, et qu'il était prêt à donner une baffe à n'importe quel imbécile qui ne serait pas d'accord, et que les fusées ça le faisait bien rigoler.

— Geoffroy ! a crié la maîtresse. En voilà des manières ! Vous perdez la tête ! Allez vous asseoir !

Mais Geoffroy a continué à crier et à dire qu'il était prêt à donner des baffes à tous les minables qui n'avaient jamais pris l'avion.

— Geoffroy ! a crié la maîtresse. Vous me conjuguerez pour demain, à l'indicatif et au subjonctif, le verbe : « Je ne dois pas crier en classe ni proférer, sans raison, des insultes à l'intention de mes camarades. » Maintenant, que je n'entende plus

personne, sinon, c'est la punition générale ! Sortez vos cahiers de dictée… Vous m'avez entendue, Clotaire ?

À la récré, nous nous sommes mis de nouveau autour de Geoffroy, et Alceste nous a expliqué qu'au mariage de son oncle, l'année dernière, il y avait un saumon terrible avec des tas et des tas de mayonnaise ; mais comme on ne l'écoutait pas, il a sorti une tartine de sa poche et il s'est mis à manger.

— C'est vrai qu'il y a eu une tempête ? a demandé Clotaire.

— Une tempête terrible ! a répondu Geoffroy. Même les pilotes étaient drôlement inquiets.

— Comment tu sais que les pilotes étaient inquiets ? a demandé Eudes.

— Ben, je les ai vus, a répondu Geoffroy.

— Ah non ! Ah non ! Non, monsieur ! a dit Clotaire. Les passagers, ils ne voient pas les pilotes. Ils sont enfermés devant, les pilotes, quand ils conduisent, et il y a une porte, et la seule qui les voit, c'est l'hôtesse de l'air qui va leur porter tout le temps des tasses de café !

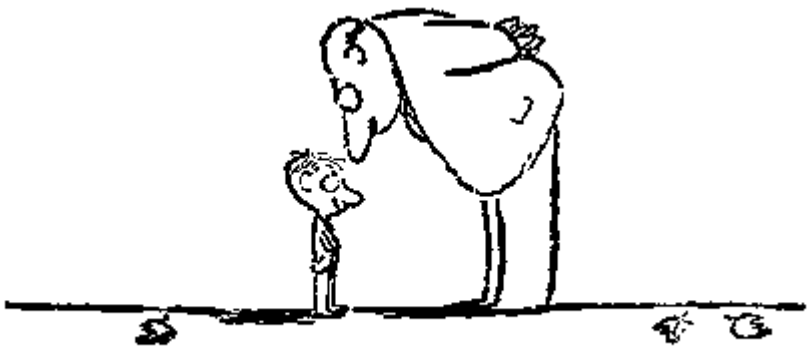
— Les passagers aussi ont du café ? a demandé Alceste en commençant sa deuxième tartine.

— Et comment tu le sais ? a demandé Geoffroy en rigolant. Tu as pris l'avion, toi, je vous prie ?

— Non, a répondu Clotaire, mais j'ai la télé. Et à la télé, on voit souvent des histoires avec des avions. Et les passagers n'entrent pas là où les pilotes conduisent ; seulement les hôtesses de l'air pour leur apporter du café ou pour leur dire qu'il y a un passager qui a un revolver.

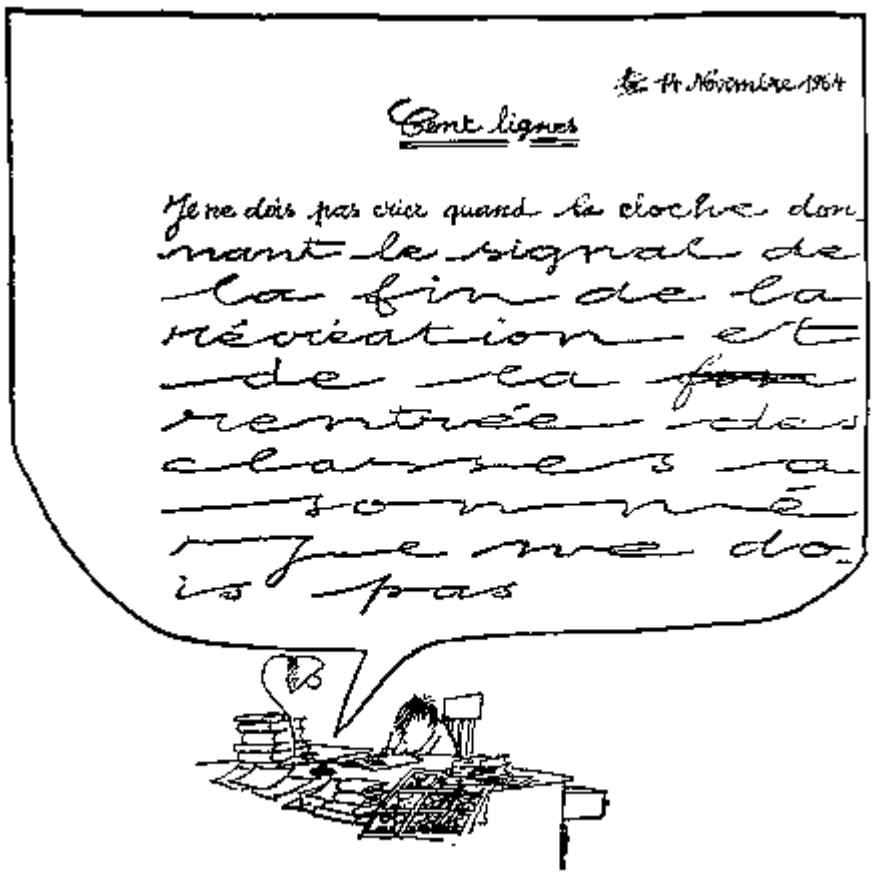
— Ben moi, je les ai vus, les pilotes, a dit Geoffroy. Tiens, ils m'ont dit d'entrer parce que j'étais le seul qui n'avait pas peur !

— C'est des blagues ! j'ai dit.



— Laisse-le, a dit Rufus, bientôt, il va nous raconter que c'est lui qui conduisait l'avion, ce menteur !

On a tous rigolé, et Geoffroy était drôlement fâché, il a dit que s'il avait envie de conduire un avion, il n'avait pas besoin de demander la permission à un tas de minables, et que puisque c'était comme ça, il ne raconterait plus rien, et que de toute façon, ça ne l'intéressait pas de parler avec des minables qui ne voyageaient jamais qu'en autobus, et que c'était facile de faire les malins avec des fusées, mais qu'il fallait commencer par prendre l'avion, qu'il n'était pas un menteur, et que si quelqu'un voulait une baffe, on n'avait qu'à la lui demander, et qu'il nous prenait tous.




— Eh bien, mon jeune ami, a dit le Bouillon, je vous écoute depuis un bon moment, et j'aimerais – regardez-moi dans les yeux quand je vous parle – et j'aimerais que vous m'expliquiez votre charabia.

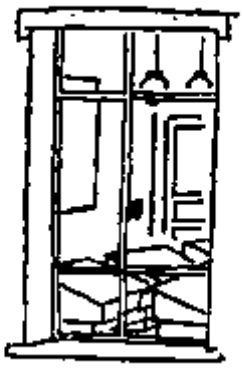
— Ce sont des minables avec leur autobus et leurs fusées, a crié Geoffroy. Ils sont jaloux parce que j'ai piloté un avion !

Et Geoffroy a voulu se jeter sur Eudes qui rigolait, mais le Bouillon l'a pris par le bras, et il l'a emmené voir le directeur pour qu'il lui donne une retenue. Quand ils sont partis de la cour, Geoffroy criait encore des choses sur les autobus, les fusées et les avions, et il faisait des tas de gestes.

En sortant de l'école, j'ai dit à Eudes :

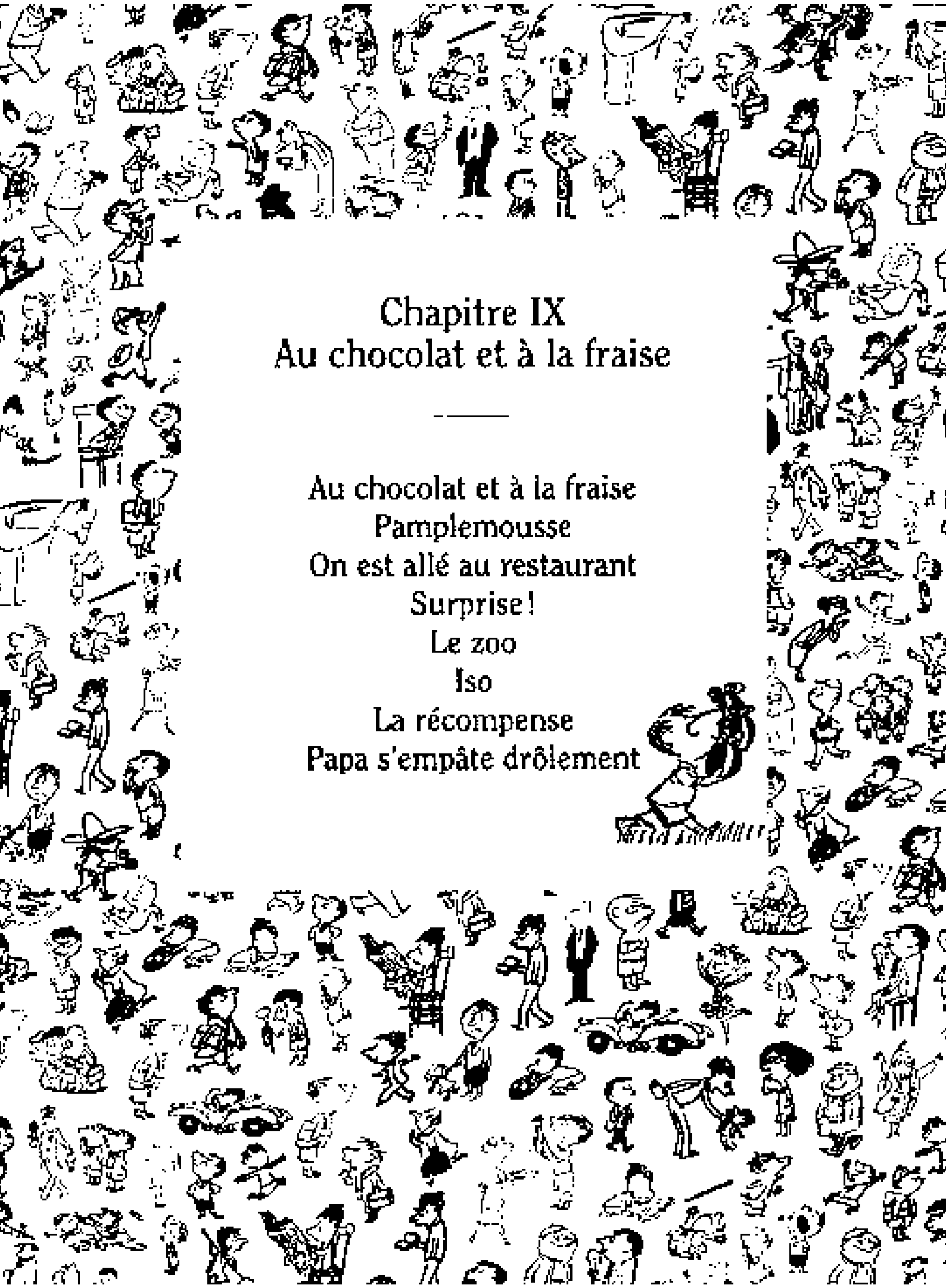
— Il en a de la chance, Geoffroy, quand même.

— Ouais, a dit Eudes. Et tu sais, voyager en avion, c'est bien, mais, quand tu fais des choses terribles, comme ça, le plus chouette, c'est de les raconter aux copains, après.



# Chapitre IX

# Au chocolat et à la fraise



# Chapitre IX
# Au chocolat et à la fraise

———

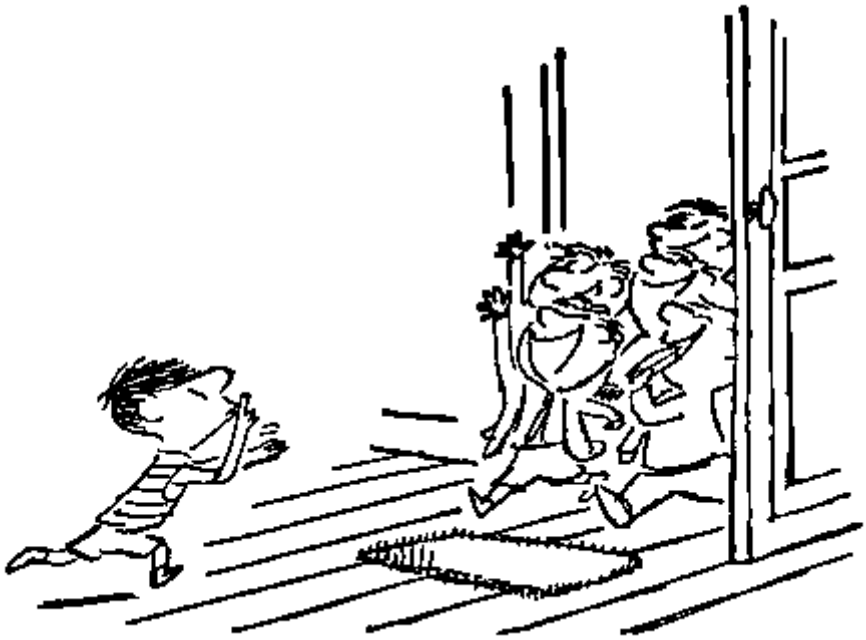
Au chocolat et à la fraise
Pamplemousse
On est allé au restaurant
Surprise !
Le zoo
Iso
La récompense
Papa s'empâte drôlement

## Au chocolat à la fraise

« MAMAN, JE PEUX INVITER MES COPAINS de l'école à venir jouer à la maison, demain après-midi ? », j'ai demandé. « Non, m'a répondu maman. La dernière fois qu'ils sont venus, tes copains, il a fallu remplacer deux carreaux de la fenêtre du salon, et on a dû repeindre ta chambre. »

Moi, je n'étais pas content. C'est vrai, quoi, à la fin, on s'amuse drôlement bien avec les copains quand ils viennent jouer à la maison, mais moi je n'ai jamais le droit de les inviter. C'est toujours la même chose, chaque fois que je veux rigoler, on me le défend. Alors j'ai dit : « Si je peux pas inviter les copains, je retiens ma respiration. » C'est un truc que j'utilise quelquefois quand je veux quelque chose, mais ça marche moins bien maintenant que quand j'étais plus petit. Et puis papa est arrivé et il a dit : « Nicolas ! Qu'est-ce que c'est que cette comédie ? » Alors je me suis remis à respirer et j'ai dit que si on ne me laissait pas inviter mes copains, je quitterais la maison et on me regretterait bien. « Parfait, a dit papa. Tu peux inviter tes amis, Nicolas. Mais je te préviens : s'ils cassent la moindre chose dans la maison, tu seras puni. Par contre, si tout se passe bien, je t'emmènerai manger des glaces. D'accord ? » « Au chocolat et à la fraise ? », j'ai demandé. « Oui », m'a répondu

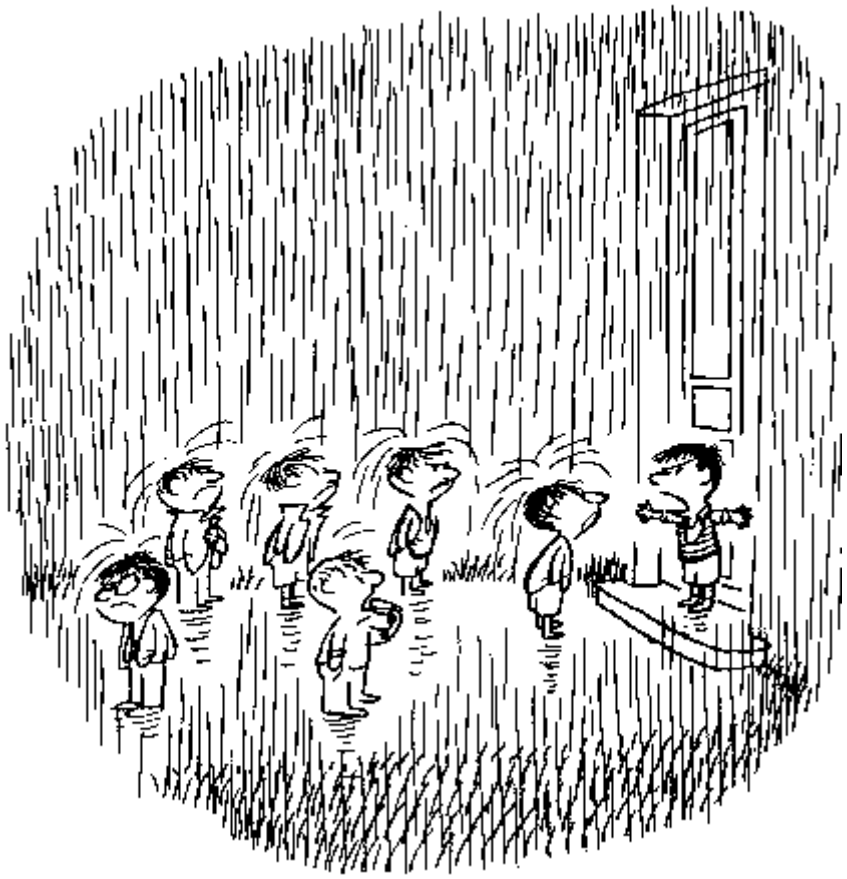
papa. « Alors, d'accord », j'ai crié. Maman, elle n'était pas trop contente, mais papa lui a dit que j'étais un grand garçon et que je savais prendre mes responsabilités, alors maman a dit que bon, tant pis, qu'elle aurait prévenu papa, et moi j'ai embrassé papa et maman, parce qu'ils sont chouettes. Tous les copains sont venus. Ils acceptent toujours les invitations, sauf quand leurs papas et leurs mamans le leur défendent, mais ça n'arrive pas souvent, parce que les papas et les mamans sont contents quand les copains sont invités ailleurs. Il y avait Alceste, Geoffroy, Rufus, Eudes, Maixent, Clotaire et Joachim, tous des copains de l'école, on allait bien rigoler.



« Nous allons jouer dans le jardin, je leur ai dit. Il faut pas entrer dans la maison, parce que si vous entrez dans la maison vous allez casser des choses », et je leur ai expliqué le coup de la glace au chocolat et à la fraise. « Bon, a dit Geoffroy, on va jouer à cache-cache, puisqu'il y a un arbre dans ton jardin. » « Non, j'ai dit, l'arbre est sur l'herbe, et papa ne sera pas content si on marche sur son herbe. Il faut jouer dans les allées. » « Mais, a dit Rufus, il n'y a en a qu'une d'allée, et puis elle est pas très large, à quoi peut-on jouer dans l'allée ? » « À la balle, en se serrant bien », a dit Maixent. « Ah ! non, j'ai dit. Je connais le truc ; on joue à la balle, on fait les guignols, et bing ! on casse un

carreau, et puis après, moi je suis puni et j'ai pas de glace au chocolat et à la fraise ! » On ne savait pas trop quoi faire, tous là, et puis j'ai dit : « Si on jouait au train ? On se met les uns derrière les autres, le premier fait la locomotive, tuuuut ! et les autres c'est les wagons. » « Et pour tourner comment on va faire ? a demandé Joachim, l'allée n'est pas assez large. » « On ne tournera pas, j'ai dit. Quand on arrive au bout de l'allée, c'est le dernier qui devient la locomotive, et on repart dans l'autre sens. » Les copains, ça n'avait pas l'air de leur plaire tellement, mon jeu, mais après tout, ils sont chez moi, et si ça ne leur plaît pas, ils n'ont qu'à rentrer chez eux, sans blague ! Moi, je me suis mis locomotive du côté de la maison à cause des fleurs qu'il ne faut pas piétiner. On a fait « tch, tch, tch, tch », mais au bout de trois voyages, les copains n'ont plus voulu jouer. Il faut dire que ce n'était pas trop amusant. Encore, quand on est locomotive, ça va, mais quand on est wagon, on s'ennuie un peu.

« Si on jouait aux billes ? a dit Eudes. Avec les billes, on ne peut rien casser. » Ça, c'était vraiment une bonne idée, et on s'est mis à jouer tout de suite, parce que nous avions tous des billes dans nos poches, et celles d'Alceste étaient pleines de beurre, à cause des tartines. Tout se passait très bien, sauf que j'ai failli me battre avec Geoffroy qui s'était assis sur l'herbe, quand les copains ont dit qu'ils voulaient entrer dans la maison. « Non, j'ai dit. On joue dans le jardin. » « Nous ne voulons plus jouer dans le jardin, a dit Maixent, nous voulons entrer dans ta maison ! » « Y a pas de raison, j'ai répondu, on reste ici ! » Et puis, maman a ouvert la porte et elle a crié : « Vous n'êtes pas fous, les enfants, de rester dehors par cette pluie battante ? Entrez ! Vite ! »



Nous sommes entrés dans la maison, et maman a dit : « Nicolas, monte avec tes petits amis dans ta chambre, et souviens-toi de ce qu'a dit papa ! » Alors, nous sommes montés dans ma chambre.

« Et maintenant, à quoi on joue ? », a demandé Clotaire. « J'ai des livres, on va lire », j'ai répondu. « T'es pas un peu fou ? », a demandé Geoffroy. « Non, monsieur, j'ai dit, si on joue à autre chose, je n'aurai sûrement pas de glace au chocolat et à la fraise ! » « Tu commences à nous embêter avec ta glace au chocolat et à la fraise ! », a crié Eudes.

« Minute, a dit Alceste en mordant dans sa tartine, après avoir enlevé la bille qui était collée dessus. Minute ! Avec une glace au chocolat et à la fraise, faut pas rigoler. Nicolas a raison de faire attention. » « Et toi, j'ai crié, tu peux pas faire attention, non ?

Tu es en train de faire des miettes sur le tapis ! Maman, elle va pas être contente ! » « Ça alors, a crié Alceste, c'est trop fort ! Dès que je finis ma tartine, je te donne une baffe ! » « Ouais ! » a dit Eudes. « De quoi tu te mêles ? » j'ai demandé à Eudes. « Ouais ! » a dit Geoffroy, et moi j'ai vu tout de suite comment ça allait finir : on allait se donner des claques, la tartine d'Alceste tomberait sur le tapis du côté du beurre, et puis il y en aurait un qui jetterait quelque chose et il casserait un carreau ou il ferait des taches sur le mur, maman viendrait en courant, et moi je n'aurais pas de glace au chocolat et à la fraise.

« Les gars, j'ai dit, soyez chics. Si vous ne faites pas de bêtises, chaque fois que j'aurai des sous et que j'achèterai une tablette de chocolat à la sortie de l'école, je partagerai avec vous tous. » Et comme ce sont tous de chouettes copains, ils ont accepté. On était assis par terre à regarder des images dans les livres, quand Maixent a crié : « Chic ! il ne pleut plus ! On peut partir ! » Alors ils se sont tous levés, ils ont crié : « Salut, Nicolas ! » et moi je les ai accompagnés jusqu'à la porte et j'ai surveillé pour voir s'ils marchaient bien dans l'allée pour sortir. Mais tout s'est très bien passé, les copains n'ont rien piétiné, et j'étais bien content.

J'étais tellement content, que je suis allé en courant à la cuisine pour dire à maman que les copains étaient partis. Mais comme je n'avais pas refermé la porte d'entrée, ça a fait courant d'air avec la fenêtre de la cuisine, qui s'est refermée d'un coup. Bing !

Et le carreau de la fenêtre de la cuisine s'est cassé.

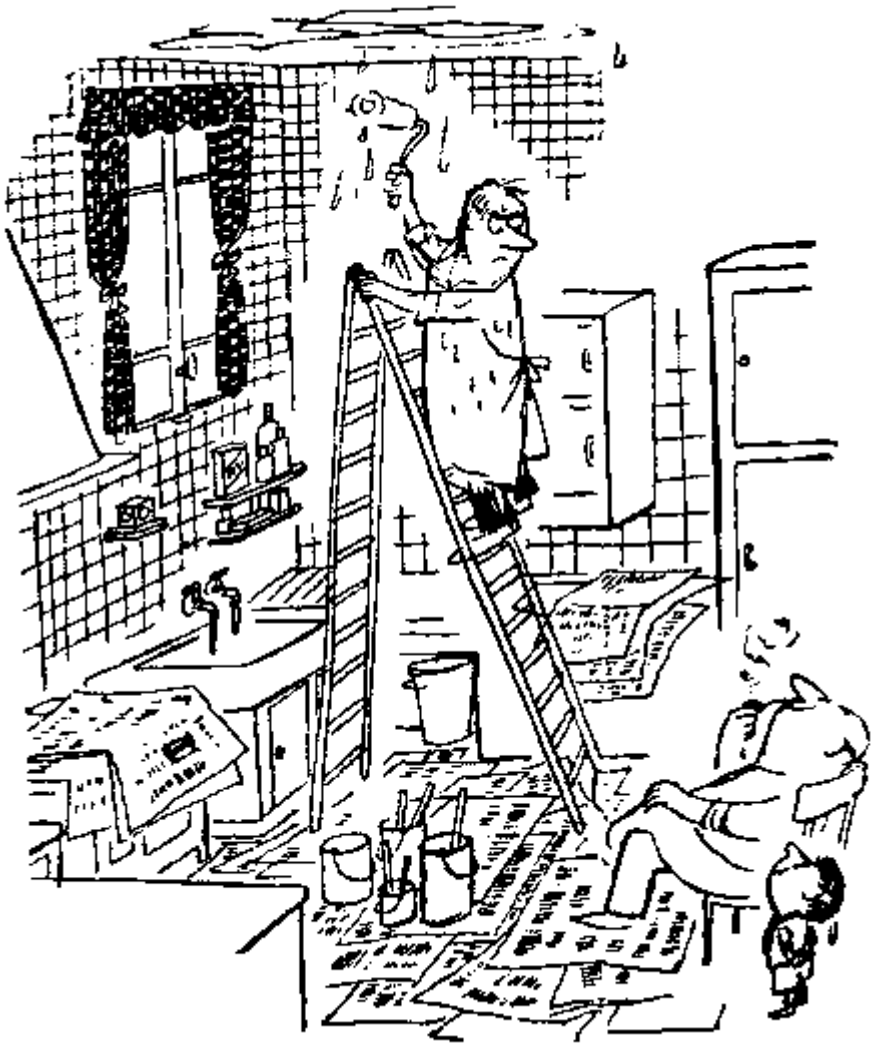
## Pamplemousse

MAMAN A DIT À PAPA : « Chéri, n'oublie pas que tu m'as promis de repeindre la cuisine aujourd'hui. » « Chic ! j'ai dit. Je vais aider ! » Papa, il avait l'air moins content. Il a regardé maman, il m'a regardé et puis il a dit : « Justement, je pensais emmener Nicolas au cinéma, cet après-midi, il y a un film de cow-boys et quelques dessins animés. » Moi, j'ai dit que j'aimais mieux repeindre la cuisine et maman m'a embrassé et elle a dit que j'étais son petit chou à elle. Papa était drôlement fier de moi. Il m'a dit : « Bravo ! Je m'en souviendrai, Nicolas. »

Papa est allé à la cave chercher la peinture, les pinceaux et le rouleau et il a tout amené à la cuisine, où maman et moi l'attendions. « J'ai pensé à quelque chose, a dit papa, nous n'avons pas d'échelle. C'est très ennuyeux. Il faudra que j'en achète une dans le courant de la semaine ; comme ça, dimanche prochain, je pourrai la repeindre, cette fameuse cuisine. » « Mais non, j'ai dit, je vais aller emprunter l'échelle de M. Blédurt. » Maman m'a embrassé de nouveau et papa s'est mis à ouvrir les pots de peinture en disant des tas de choses que je n'ai pas pu comprendre parce que papa les disait à voix très basse. M. Blédurt, c'est notre voisin. Il est très gentil et il aime bien taquiner papa, ils rigolent bien tous les deux ensemble, même s'ils font semblant de se fâcher, comme la fois où ils sont restés tout l'hiver sans se parler. J'ai sonné à la porte de M. Blédurt et il m'a ouvert. « Mais c'est Nicolas, il a dit, qu'est-ce que tu fais par ici, bonhomme ? » « Je viens emprunter votre échelle pour papa », j'ai répondu. « Tu diras à ton père, a dit M. Blédurt, que s'il a besoin d'une échelle, il n'a qu'à aller en acheter une. » Moi, je lui ai expliqué que c'était ce que papa voulait faire, mais que maman voulait absolument que notre cuisine soit repeinte aujourd'hui. M. Blédurt s'est mis à rigoler, et puis il a dit : « Tu es un bon petit garçon, Nicolas. Va dire à ton papa que je lui apporte l'échelle tout de suite. » Il est chouette, M. Blédurt !

Papa, quand je lui ai dit que M. Blédurt arrivait avec l'échelle, il m'a regardé avec des drôles d'yeux qui ne bougeaient pas, et puis il s'est mis à mélanger la peinture dans les pots, très vite, même qu'il s'est éclaboussé le pantalon, mais comme c'est le vieux rayé avec les trous, ça ne fait rien.

« Voilà, voilà, a dit M. Blédurt quand il est entré avec son échelle, maintenant, tu pourras faire aujourd'hui le travail que tu aurais sans doute dû remettre à plus tard si je n'avais pas été là ! » « Je n'attendais pas autre chose de toi, Blédurt », a dit papa. J'avais drôlement envie de monter sur l'échelle et j'ai demandé à papa si je pouvais aider, mais papa m'a dit de rester tranquille, qu'on verrait plus tard, et il a commencé à monter sur l'échelle.



Une fois en haut de l'échelle, papa s'est retourné et il a regardé M. Blédurt qui s'était assis sur un tabouret. « Merci et au revoir, Blédurt », a dit papa. « Il n'y a pas de quoi et je reste, a dit M. Blédurt. Je veux admirer mon échelle, qui n'a jamais été aussi comique qu'aujourd'hui. » Moi, je ne voyais pas pourquoi l'échelle était si comique que ça. Papa a commencé à donner des coups de rouleau sur le plafond et à recevoir des gouttes de peinture sur la figure. M. Blédurt avait l'air de s'amuser beaucoup et moi, je continuais à ne pas voir ce que son échelle avait de drôle. Papa devait être aussi étonné que moi, parce qu'il s'est arrêté de peindre et il a demandé : « Qu'est-ce que tu as à rire bêtement comme ça, Blédurt ? » « Regarde-toi dans une glace et tu comprendras, a dit M. Blédurt. Tu ressembles à un Peau-Rouge : le grand chef Taureau Minable et sa peinture de

guerre ! » Et puis M. Blédurt a rigolé, il a fait ho ! ho ! ho ! il s'est donné des claques sur les cuisses, il est devenu tout rouge, il s'est étranglé et il a toussé. Il est très gai, M. Blédurt. « Au lieu de braire des âneries, a dit papa, tu ferais mieux de m'aider. » « Pas question, a répondu M. Blédurt, c'est ta cuisine, pas la mienne. » « Alors, puisque c'est notre cuisine, je peux aider ? », j'ai demandé. « Toi, tu en as assez fait comme ça pour aujourd'hui », m'a dit papa. Je me suis mis à pleurer, j'ai dit que j'avais le droit d'aider, que ce n'était pas juste et que si je n'avais pas été là, personne n'aurait pu la peindre, cette cuisine. « Tu veux une fessée ? », a demandé papa. « Admirable système d'éducation », a dit M. Blédurt, mais moi, je n'étais pas d'accord et je me suis mis à pleurer plus fort et papa criait qu'il allait donner une fessée à M. Blédurt aussi, et ça, ça m'a fait rigoler.

Maman est entrée en courant dans la cuisine. « Que se passe-t-il ici ? », elle a demandé. « Papa ne veut pas que je l'aide », j'ai expliqué. « Votre Léonard de Vinci domestique a ses nerfs, a dit M. Blédurt, les grands artistes, c'est souvent comme ça. » Moi, je ne comprenais rien aux histoires de M. Blédurt et j'ai demandé à maman si je pouvais aider. Maman a regardé papa et M. Blédurt, et puis elle m'a dit : « Mais certainement, mon chéri, tu tiendras l'échelle pour que papa ne tombe pas, et aussi, tu m'appelleras si papa et M. Blédurt commencent à s'amuser, pour que je rie avec eux. » J'ai promis de prévenir maman et elle est partie.

Je tenais bien l'échelle, et le plafond avançait vite et il devenait chouette avec la belle couleur jaune que maman avait dit à papa d'acheter. « Ah ! ça fait du bien de rire comme ça, a dit M. Blédurt, dommage que tu n'aies qu'une seule cuisine à peindre. » « Toi, tu commences à m'énerver, espèce de grotesque, a dit papa. Tu sais depuis le début ce qui t'attend, n'est-ce pas ? Un bon coup de rouleau sur la figure. » « Je voudrais bien voir ça », a dit M. Blédurt. Moi aussi, je voulais bien voir ça, mais j'avais promis à maman de la prévenir quand papa et M. Blédurt allaient commencer à faire les guignols. Alors, j'ai lâché l'échelle, ce qui n'était pas grave parce qu'il n'y avait plus personne dessus, et je suis sorti de la cuisine en criant : « Attendez-moi ! Je reviens tout de suite ! »

J'ai trouvé maman dans l'entrée, avec Mme Blédurt, qui venait d'arriver, et je n'ai rien eu à expliquer parce que, de la cuisine, venait un drôle de bruit. Nous y sommes allés, mais nous sommes arrivés trop tard, parce que, quand nous avons ouvert la porte, M. Blédurt avait déjà la figure et le devant de la chemise tout jaunes.

Maman, elle n'était pas contente du tout, mais Mme Blédurt a regardé M. Blédurt et elle a demandé à maman : « Qu'est-ce que c'est comme teinte ? » « Pamplemousse », a répondu maman. « C'est très frais, très jeune », a dit Mme Blédurt. « Et ça ne passe pas au soleil », a dit maman.

Et Mme Blédurt a décidé que dimanche prochain, M. Blédurt repeindrait sa cuisine. Papa et moi, nous avons promis de venir l'aider.

## On est allé au restaurant

« JE VOUS EMMÈNE DÎNER AU RESTAURANT ! » a dit papa en entrant à la maison, retour de son bureau. Papa était très content, il a embrassé maman et il lui a dit que son patron venait de lui donner une augmentation, et puis, il m'a fait sauter en l'air, dans ses bras, et il m'a donné un gros baiser sur chaque joue, et il m'a dit : « Cha, ch'est mon grand garchon cha, holalà ! » Il était vraiment très content, papa.

Moi aussi, j'étais content, parce que j'aime bien aller au restaurant, et je n'y vais pas très souvent et aussi parce que si le patron de papa lui donne plus d'argent tous les mois, mon papa il m'achètera peut-être l'avion dont j'ai envie.

Maman et moi on a été vite prêts et nous sommes sortis tout de suite. Papa, dans l'auto, il chantait et maman disait qu'elle était fière de lui, pourtant, je dois dire, il ne chante pas très bien, mon papa, mais nous l'aimons beaucoup.

Nous sommes entrés dans un chouette restaurant et un garçon habillé tout en noir nous a conduits jusqu'à une table, et il a apporté trois menus et aussi un coussin pour mettre sur ma chaise. Papa m'a donné un menu et il m'a dit que j'étais un homme et que je n'avais qu'à choisir moi-même, maman elle a dit qu'elle prendrait des choses qu'elle ne prépare pas à la

maison et papa a dit qu'il ne fallait pas faire attention à la dépense.

Le garçon est arrivé avec un petit calepin et il nous a demandé ce que nous voulions. Moi, je lui ai dit que je voudrais une glace à la fraise. « Et pour commencer ? » a demandé le garçon. « Une pêche melba », je lui ai répondu. Le garçon inscrivait, alors, papa s'est mis à rire et lui a dit que ce n'était pas la peine d'écrire ça, que ça tombait sous le sens que je mangerais autre chose. Le garçon a répondu que ce n'était pas à lui de surveiller la nourriture de ses clients et qu'après tout, ça ne le regardait pas. Moi, j'ai dit à papa que j'étais un homme et qu'il me l'avait dit lui-même et que je voulais une pêche melba ; papa il m'a fait les gros yeux et il m'a dit que je mangerais une côte de porc avec des épinards, et moi j'ai dit que des épinards, je n'en voulais pas et papa m'a dit que je n'étais qu'un gamin et que je mangerais ce qu'il avait envie que je mange, et maman a demandé au garçon ce que c'était que le gros délice baguettes dorées, et quand elle a su que c'était un bifteck-pommes frites, elle a dit qu'elle prendrait autre chose et le garçon est parti en disant qu'il reviendrait quand nous aurions choisi, qu'il avait autre chose à faire.

Papa a dit à maman qu'il n'était pas très poli, le garçon, mais qu'il fallait se décider. Moi, j'ai dit que je ne voulais pas d'épinards et que je préférais quitter la maison et qu'une fois que je serais parti on me regretterait beaucoup, et je me suis mis à pleurer et maman m'a dit qu'elle me choisirait quelque chose que j'aime bien. Finalement, maman a décidé de prendre des solanées sauce agaçante, et de la gelinotte sur velours : moi, j'ai pris un œuf dur mayonnaise et des saucisses avec des frites et papa a commandé le pâté du chef et du boudin. Papa a appelé le garçon qui a inscrit sur son carnet ce que papa lui disait. Le garçon s'est trompé plusieurs fois et il a dû recommencer des tas de pages de son carnet et quand il a eu tout inscrit, j'ai demandé si je ne pourrais pas avoir de la choucroute à la place des frites, et le garçon n'était pas content du tout.

Pendant que nous attendions qu'on nous serve, je regardais les autres tables et il y avait un gros monsieur qui avait l'air de manger des bonnes choses. « Qu'est-ce qu'il mange, le monsieur ? » j'ai demandé à papa. Papa m'a dit qu'il ne fallait pas montrer du doigt et il s'est retourné. « Mais non, a dit maman, pas celui-ci, celui-là ! » et elle a montré le monsieur dont je parlais. Papa l'a regardé et le monsieur a crié : « Je mange des anchois, et je tiens à les manger tranquille, non, mais qu'est-ce que c'est que ces façons ? » Papa lui a répondu qu'il n'avait pas d'observations à recevoir de lui et qu'il devrait manger du bromure plutôt que des anchois et moi, j'ai demandé si le bromure, c'était bon. Le monsieur m'a regardé, il a haussé les épaules et il s'est remis à ses anchois. Maman nous a dit à papa et à moi de nous tenir tranquilles, et moi j'ai dit que j'aimerais bien avoir des anchois.

Quand le garçon est arrivé avec les hors-d'œuvre, maman était assez déçue parce que les solanées sauce agaçante, c'était une salade de tomates. Comme je voulais des anchois, papa a demandé au garçon s'il pouvait changer l'œuf mayonnaise en anchois, le garçon a dit que oui ! Moi, j'ai trouvé ça formidable, et je voulais voir comment il allait faire. Malheureusement, il l'a faite à la cuisine, la transformation.

Quand il a apporté les anchois, j'ai demandé au garçon s'il savait aussi faire sortir des petits lapins d'un chapeau. Papa, qui avait l'air de chercher des choses dans le pâté du chef, a levé la

tête et il a demandé au garçon s'il avait du lapin. Le garçon, qui semblait étonné par ce qu'on lui disait, a répondu que oui, alors papa a demandé qu'on remplace son boudin par le lapin, et moi j'ai dit au garçon qu'il ne fasse pas comme pour les anchois, qu'il sorte les lapins du chapeau devant nous, pas à la cuisine. Maman m'a dit de ne pas parler la bouche pleine.

Quand le garçon est revenu avec les plats, il avait l'air très nerveux. Maman n'était pas contente et elle lui a dit que sa gélinotte sur velours, ce n'était que du poulet avec de la purée, et puis, papa a dit qu'il n'avait pas commandé une choucroute, mais qu'il avait demandé du lapin à la place de son boudin, que c'était moi qui voulais de la choucroute, mais que lui, papa, m'avait dit que j'aurais des frites, parce qu'il ne fallait pas changer d'avis tout le temps et quand on n'a pas de mémoire on ne se met pas garçon de restaurant.

« Assez ! », a crié le garçon et il a dit à papa qu'il ne savait pas ce qu'il voulait, que maman commandait des plats et elle s'attendait toujours à ce qu'on lui serve autre chose, que j'étais insupportable et que nous cherchions des bagarres avec les clients. Papa a dit au garçon : « Nous allons voir ce que nous allons voir, appelez le patron ! » Le garçon a dit « bon » et il a appelé : « Papa ! », ce qui a un peu surpris mon papa.

Le patron est venu et il a demandé ce qu'on voulait et papa lui a répondu que c'était pour se plaindre du garçon. « Mon fils, a dit le patron, qu'est-ce qu'il a, mon fils ? » « Entre autres choses, a dit papa, il n'a pas de mémoire, voilà ce qu'il a, votre fils ! » « Et puis, votre gélinotte, c'est du poulet », a dit maman. « Et puis, j'ai dit, il va dans la cuisine pour changer les œufs en anchois et sortir les lapins du chapeau, il triche ! » « Et le pâté du chef, a dit papa, j'aimerais bien savoir quelles saletés il y a dedans ! » « C'est facile à savoir, a répondu le patron, le chef, c'est mon frère, il a abandonné la boxe pour faire la cuisine chez moi ! » « Puisque vous le prenez sur ce ton, a dit papa, donnez-moi l'addition ! Je ne resterai pas un instant de plus dans cette maison de fous ! »

Le garçon a apporté l'addition à papa et il lui a dit : « Avec toutes vos histoires sur ma mémoire, je parie que vous avez oublié votre portefeuille ! » Papa, il s'est mis à rigoler et il a sorti son portefeuille de son veston.

Là où il a cessé de rigoler, c'est quand il a ouvert le portefeuille et qu'il s'est aperçu qu'il avait oublié de prendre de l'argent à la maison.

## Surprise !

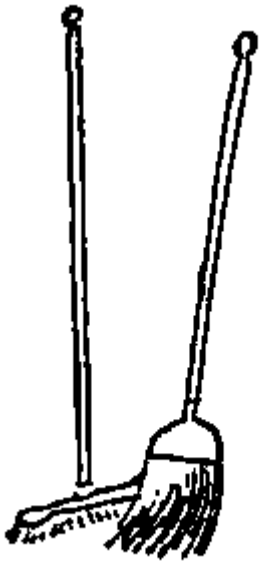
DIMANCHE, IL PLEUVAIT. NOUS étions restés à la maison, maman préparait une tarte aux pommes pour le goûter, moi je jouais aux dames avec papa et j'avais gagné trois fois. C'était chouette, chouette, chouette !

Et puis, on a sonné à la porte et papa est allé ouvrir. C'était tante Mathilde, oncle Casimir et mon cousin Eloi. « Surprise ! a crié tante Mathilde. Nous avons pensé que vous seriez à la maison par ce temps, et que ça serait amusant de venir prendre le thé avec vous. N'est-ce pas, Casimir ? » « Oui », a dit l'oncle Casimir. Papa, lui, il restait avec la bouche ouverte, alors maman, qui était arrivée en courant de la cuisine, a dit que c'était une très bonne idée et que ça nous faisait bien plaisir de les voir, et qu'il fallait nous excuser parce que nous n'attendions personne et nous n'étions pas habillés pour recevoir de la visite. « Mais ce n'est pas une visite, a dit tante Mathilde, c'est une surprise ! Ne vous dérangez surtout pas pour nous. Comme dit toujours Casimir, en famille, il ne faut pas se gêner... Oh, Nicolas ! Comme tu as grandi ! Viens que je t'embrasse ! » Alors je suis venu et tante Mathilde m'a embrassé, j'ai embrassé oncle Casimir et j'ai dit « salut » à Eloi qui est un peu plus grand que moi, mais il m'énerve.

« Eh bien, a dit maman, vous allez goûter avec nous. » « À la fortune du pot, a dit tante Mathilde, n'importe quoi fera l'affaire, un bol de chocolat pour le petit, une tasse de café pour Casimir, un petit peu de thé citron pour moi. N'importe quoi. D'ailleurs, je vais avec toi dans la cuisine pendant que les hommes bavardent… Tu sais que tu as très bonne mine ? Ça te va bien de grossir, mais il faut faire attention. » Et tante Mathilde et maman sont parties.

« Asseyez-vous, Casimir », a dit papa. « Merci », a dit oncle Casimir. « Ça marche les affaires ? », a demandé papa. « Bof », a répondu oncle Casimir. Papa a fait un soupir, il a regardé oncle Casimir et il a dit : « Voilà, voilà. »

« Et moi, qu'est-ce que je fais ? », a demandé Eloi. « Eh bien, a répondu papa, tu vas monter avec Nicolas dans sa chambre, et vous vous amuserez avec les jouets. » « Je veux pas monter dans la chambre de Nicolas, a dit Eloi, je veux jouer ici ! » « Tu sais jouer aux dames ? », j'ai demandé. « Non, c'est un jeu de filles », m'a répondu Eloi. « Non monsieur, j'ai dit, c'est un jeu terrible et je parie que je te bats ! » « Bah ! Nous à l'école, on a appris à faire des divisions », m'a dit Eloi. « Tu rigoles, j'ai dit, nous, ça fait longtemps qu'on en fait, des divisions, et avec des virgules, encore. » « Et ça, tu sais le faire ? », m'a demandé Eloi, et il a fait une galipette sur le tapis, mais ses pieds ont cogné contre la petite table et le cendrier est tombé sur les pantoufles de papa qui a fait : « Ouille ! » Tante Mathilde est arrivée en courant. « C'est toi, Eloi, qui as renversé ce cendrier ? » « Oui, c'est lui », a dit papa. « Eh bien, fais attention Eloi, a dit tante Mathilde, sinon, ton père va te gronder ! »

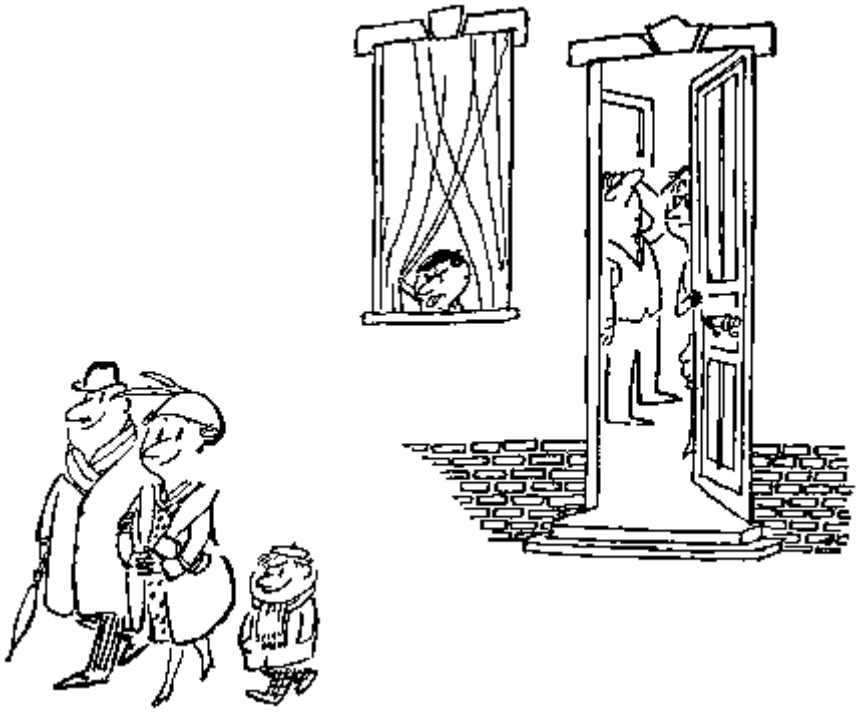


Et puis, maman est arrivée avec le plateau et elle a dit : « À table, le goûter est servi ! » L'ennui, c'est que la tarte, elle était toute petite, et quand papa l'a coupée en six, les parts n'étaient pas terribles. « Moi, je n'en prends pas », a dit maman. « Elle a pourtant l'air bonne, a dit tante Mathilde, tu as tort, ce n'est pas ça qui te fera encore grossir. » On a chacun mangé notre part, sauf maman, et il en restait une. « J'en veux encore », a dit Eloi. Tante Mathilde lui a dit que ce n'était pas poli d'en redemander, mais que s'il était sage, il pourrait en avoir, de la tarte, et elle a partagé la part qui restait entre Eloi et moi.

Après le goûter, on est tous allés dans le salon et maman m'a dit de monter dans ma chambre avec Eloi. « J'ai dit que je ne veux pas monter ! a crié Eloi. Je veux rester ici ! » « Il a un caractère, a dit tante Mathilde en mettant ses yeux en l'air, comme je dis toujours à Casimir : c'est tout à fait toi, il a de qui tenir ! » Et puis tante Mathilde a demandé à papa s'il voulait bien éteindre sa pipe parce que ça la faisait tousser.

« À quoi on joue ? », m'a demandé Eloi. « Je ne sais pas, moi, j'ai dit, on pourrait jouer aux cartes, à la bataille. » « Non, il m'a dit Eloi, j'ai une meilleure idée ! On va jouer à chat perché. C'est toi qui t'y colles ! » Et puis Eloi s'est mis à courir et il a sauté sur le canapé. « Le canapé ! », a crié maman. « Ces enfants, a dit tante Mathilde, insupportables ! Voulez-vous vous tenir tranquilles ? » « Ben quoi, a dit Eloi, on joue. Ben quoi ? » « Enlève au moins tes chaussures avant de monter sur les meubles, mon chéri, a dit tante Mathilde, et fais attention, tu vas renverser quelque chose ! » Et bing ! en faisant le guignol, Eloi a fait tomber la lampe avec l'abat-jour rouge. « Là, a dit tante Mathilde, qu'est-ce que je disais ? » Papa a ramassé la lampe qui avait l'abat-jour tout de travers, et puis il m'a dit d'aller chercher des livres pour lire avec Eloi. Je suis monté

dans ma chambre, et quand je suis redescendu, j'ai vu que tante Mathilde racontait à maman des histoires sur ce qu'il fallait faire quand on commençait à grossir, papa était assis en face d'oncle Casimir et il disait « Voilà, voilà », et Eloi marchait sur les mains en criant : « Regarde maman ! Regarde ! » J'ai montré mes livres à Eloi et il a dit qu'ils ne lui plaisaient pas, pourtant, il y avait celui avec les Peaux-Rouges qui est chouette. « Moi, il m'a dit Eloi, j'aime les livres avec des avions ! » Et puis il a ouvert les bras et il a commencé à courir dans le salon en faisant « rrroinnn ! ». « Il est actif », a dit papa. « Oui », a répondu oncle Casimir. « Allez quoi ! Joue aussi, t'es l'ennemi ! », il m'a dit Eloi et il a couru vers moi, mais il s'est pris les pieds dans le tapis, et il est tombé sur le ventre et il s'est mis à pleurer. « Un avion, ça ne pleure pas », a dit papa. Tante Mathilde a regardé papa avec des gros yeux, elle a pris Eloi sur ses genoux, elle l'a caressé, elle l'a embrassé et elle a dit qu'il se faisait tard, que demain il y avait école et que tout le monde devait se lever de bonne heure. Tante Mathilde, oncle Casimir et Eloi ont mis leurs manteaux, tante Mathilde a dit que c'était charmant, et que nous aussi, on devrait leur faire une surprise un jour. Et ils sont partis.



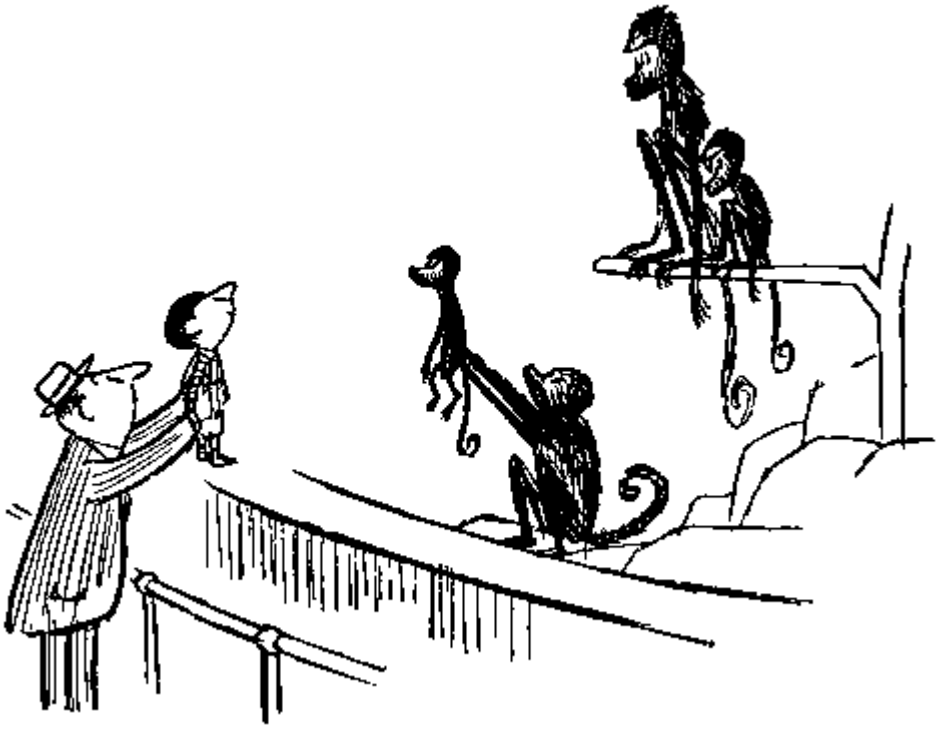
Maman a fait un gros soupir et elle a dit qu'elle allait préparer le dîner. « Pas question ! a dit papa. Va t'habiller et habille Nicolas. Moi, je vais me raser. » « Tu nous emmènes au restaurant ? », a demandé maman. « Surprise ! », a dit papa. Et il nous a emmenés dîner chez tante Mathilde et oncle Casimir.

## Le zoo

CET APRÈS-MIDI, papa nous emmène au zoo, Alceste et moi. Alceste, c'est mon copain, celui qui est très gros et qui mange tout le temps, je crois que je vous ai déjà parlé de lui, une fois. Nous sommes drôlement contents, Alceste et moi. Ça s'est passé comme ça : nous étions en train de jouer dans le jardin quand papa est venu et il nous a dit qu'il voulait bien sacrifier une partie de la journée et nous emmener voir les animaux au zoo. Comme maman était là, papa lui a expliqué que, de temps en temps, il faut savoir se mettre à la portée des enfants et ne pas compter sa peine. Il est chouette, mon papa !

Alceste, lui, il a dit qu'il préférerait passer l'après-midi dans une pâtisserie à manger des gâteaux, mais qu'enfin, le zoo, ce n'était pas mal.

Quand nous sommes arrivés au zoo, tous les trois, nous avons vu qu'il y avait un monde fou. Papa nous a bien recommandé de ne pas nous perdre. Au guichet, il y a eu une petite discussion parce qu'Alceste voulait absolument que papa lui paie place entière, mais papa lui a dit de se taire. Moi, j'ai consolé Alceste en lui faisant remarquer que nous, on payait le même prix que les militaires, on était considérés comme des soldats. Ça a plu à Alceste et il est entré dans le jardin zoologique en criant : « Une, deux ! Gauche, droite ! » et il voulait que papa marque le pas.



On est tout de suite allés chez les singes. Ils sont amusants, les singes, ils font des choses drôles et ils ressemblent à des tas de gens qu'on connaît. Comme il y avait beaucoup de monde, pour voir, papa devait nous prendre dans ses bras et nous tenir en l'air. En réalité, papa n'a pris que moi dans ses bras. Il a essayé avec Alceste mais il n'a pas pu. Nous on voulait voir autre chose, mais papa, ça l'amusait bien, les singes. Alors Alceste a remarqué que les gens leur jetaient des choses à manger et il voulait en faire autant. Papa a acheté des biscuits et il les a donnés à Alceste pour qu'il les offre aux singes. Mais Alceste ne les donnait pas. Comme papa lui demandait pourquoi, Alceste a répondu, que, réflexion faite, il aimait mieux les manger lui-même, les biscuits, plutôt que de les donner à des singes qu'il ne connaissait pas.

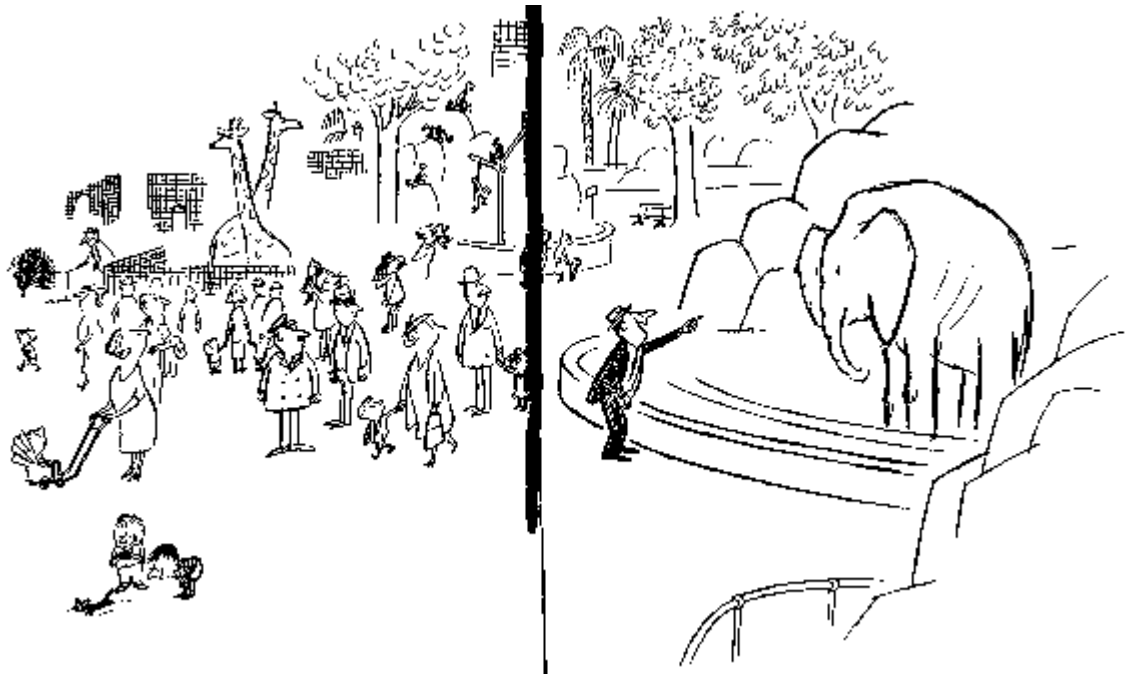
Après ça, nous sommes allés voir les lions. Ce n'est pas tellement amusant, parce que ça reste couché et ça bâille. Je peux très bien faire ça à la maison. Alceste ne les aimait pas, les lions, parce qu'il y avait de la viande dans leur cage et ils ne la mangeaient pas. Alceste disait que c'était du gâchis. Papa

voulait nous expliquer des tas de choses sur les lions, mais on l'a tiré par la main, pour aller ailleurs.

Nous avons vu un drôle d'animal, ça s'appelle un lama, nous a expliqué papa, après avoir lu la petite pancarte qui est posée sur la grille. Il nous a dit aussi, c'était écrit, que le lama, quand il est en colère, il crache sur les gens. On s'est mis à faire des grimaces, Alceste et moi, et c'était vrai ! Le lama s'est mis en colère et il a craché sur la cravate de papa. Papa n'était pas content, surtout qu'un gardien est venu et il a grondé papa en lui disant qu'il ne fallait pas taquiner les animaux. Papa lui a répondu que ce n'était pas sa faute si les animaux du zoo étaient mal élevés et que ces sales bêtes crachaient sur les gens qui payaient pour les voir. Le gardien a répondu qu'il comprenait les animaux, qu'il y avait certains visiteurs sur lesquels il aimerait bien cracher, lui aussi. Comme papa et le gardien criaient, il y a des gens qui ont commencé à venir pour écouter ce qui se passait, et puis, le gardien et nous, nous sommes partis chacun de son côté.

On marchait, comme ça, quand papa a vu les éléphants. « Ça, ça va vous plaire ! », il nous a dit et il nous a entraînés vers les éléphants. Papa a acheté un paquet de biscuits qu'il n'a pas donné à Alceste, parce qu'il voulait les offrir aux éléphants. Là,

c'était très intéressant, parce qu'il y avait des ouvriers qui réparaient l'allée devant l'endroit où se trouvent les éléphants. Les ouvriers mélangent du sable, du ciment et de l'eau, ils en font une pâte et ils la mettent sur l'allée. Alceste et moi on regardait et on se disait que, sur la plage, on pourrait faire de drôles de châteaux avec ce ciment-là. Ça doit être très amusant comme travail. Mais on avait envie d'aller ailleurs, alors, on s'est retournés pour voir ce que faisait papa. Il s'amusait beaucoup, il donnait les biscuits aux éléphants qui venaient les prendre avec leur trompe et papa rigolait. Comme il croyait que nous étions à côté de lui, il disait des choses à haute voix. « T'as vu son grand nez, Nicolas ? On dirait ton oncle Pierre ! » Et puis : « Si tu continues à manger comme tu le fais, Alceste, tu deviendras aussi gros que l'éléphant, là-bas ! » Ça nous faisait un peu de peine de déranger papa, mais ce qui nous a décidés, c'était tout le monde qui le regardait comme s'il était un peu fou.



Après, on a vu toutes sortes d'animaux. Il y avait des girafes, c'était bien, parce que c'était tout à côté des balançoires et on s'en est payé une tranche, Alceste et moi. Ensuite, papa nous a emmenés voir les ours et là, on a vu un petit garçon qui avait une balle, on a joué avec lui et puis on l'a quitté quand il s'est mis à pleurer parce que, d'un shoot, j'avais envoyé, sans le faire

exprès, la balle dans la cage des hyènes et moi je ne voulais pas aller la chercher. Après ça, on a récupéré papa et nous sommes allés voir les phoques dans leur bassin. Alceste, qui avait gardé le papier de son paquet de biscuits, pour le lécher, en a fait un petit bateau et nous nous sommes amusés à le faire flotter dans le bassin. C'est dommage qu'il y avait des phoques dans l'eau, ça faisait trop de vagues. Devant les chameaux, Alceste, qui avait des sous, a acheté un ballon rouge. On jouait avec lui quand papa s'est détourné des chameaux et il nous a vus. Il n'était pas content et il s'est mis à crier, en nous demandant si on n'aimait pas les animaux, qu'on n'avait qu'à le dire, que lui il se sacrifiait pour nous et qu'il avait autre chose à faire que d'aller au zoo. Alceste, ça l'a tellement surpris qu'il a lâché le ballon. Alors, il s'est mis à pleurer et quand Alceste pleure, ça fait du bruit. Le chameau s'est mis à crier, lui aussi, et le gardien est venu et il a reconnu papa et il lui a dit que s'il continuait à être cruel avec les animaux il le ferait expulser. Papa lui a répondu qu'il payait ses impôts et le gardien lui a répondu qu'il s'en fichait et qu'il avait bien envie d'enfermer papa dans la cage aux singes, que c'était là sa place. Alors, Alceste a cessé de crier et il a battu des mains et il a dit que c'était une bonne idée qu'avait eue le gardien et que ce serait rigolo si papa était avec les singes et qu'à lui, il lui jetterait des biscuits. Le gardien a haussé les épaules et il est parti. Papa nous a pris par la main et il nous a grondés en nous disant qu'il fallait qu'on se tienne tranquilles et qu'on s'intéresse aux animaux. Nous allions vers la sortie du zoo quand on a vu le petit train plein d'enfants, qui faisaient la promenade dans tout le zoo. Papa nous a demandé si on voulait faire un tour dans le petit train et il a ajouté que pour que nous n'ayons pas peur, il viendrait avec nous. Pour ne pas vexer papa, on a accepté. Le monsieur qui vendait les billets a dit à papa que les grandes personnes, d'habitude, ne montaient pas dans le petit train, mais papa lui a expliqué que c'était pour nous qu'il se sacrifiait, que nous n'aimions pas aller seuls.

Papa s'est installé dans le tout premier wagon, sur le premier banc. Il était drôlement assis, avec les genoux sous le menton, parce qu'il est trop grand. Nous, on s'est mis ensemble, derrière lui. Le petit train allait partir quand Alceste m'a dit : « Viens voir ! » Nous sommes descendus et on a laissé partir le train, avec papa dedans, qui ne s'était pas aperçu qu'on n'était plus derrière lui, mais ce n'était pas grave, parce qu'il s'amusait bien. Il riait et faisait « Tuuuut tuuuut » et les gens le regardaient et riaient aussi.

Ce qu'Alceste voulait me montrer, c'était un petit chat qui devait appartenir à un des gardiens. Il était gentil, le petit chat, et on jouait bien avec lui quand le train est revenu avec papa dedans, et pas content du tout. Il nous a beaucoup grondés et il a dit qu'on ne vient pas au zoo pour voir des petits chats. « Ben quoi, c'est un animal », a dit Alceste, mais papa était de très mauvaise humeur et jusqu'au retour à la maison, il a boudé.

Je dois dire que je le comprends. Pour quelqu'un qui n'aime pas spécialement le zoo, comme papa, ça doit être dur de se sacrifier, même pour nous faire plaisir, à Alceste et à moi.

## Iso

AUJOURD'HUI C'EST DIMANCHE et nous sommes invités à déjeuner chez M. et Mme Bignot, qui sont des amis de papa, que je ne connais pas, et papa m'a dit que je m'amuserai bien parce qu'ils ont une petite fille, et moi, les petites filles, je ne trouve pas que ce soit tellement rigolo, sauf Marie-Edwige, qui habite à côté de chez nous, et qui est très bien parce qu'elle a des cheveux jaunes, et les cheveux jaunes c'est très chouette, surtout pour les filles.

Maman a mis sa robe grise, moi le costume bleu avec lequel j'ai l'air d'un guignol, et papa a mis le rayé. Quand nous sommes arrivés chez M. et Mme Bignot, tout le monde a poussé des cris comme s'ils étaient étonnés de se voir, et M. et Mme Bignot ont dit que j'étais très grand pour mon âge. Et puis, M. Bignot a fait un grand sourire et il a montré une petite fille qui était cachée derrière Mme Bignot.

— Et ça, a dit M. Bignot, c'est notre Isabelle-Sophie. Dis bonjour, Isabelle-Sophie.

Isabelle-Sophie, qui a des cheveux tout noirs, a serré les lèvres, elle a fait « non » avec la tête, et elle est retournée se cacher derrière Mme Bignot.

— Iso ! a dit M. Bignot, veux-tu dire bonjour ?

Mme Bignot a rigolé, elle s'est retournée, elle a embrassé Isabelle-Sophie qui s'est essuyé la joue, et elle a dit :

— Excusez-la, elle est si timide ! Iso, tu ne veux pas dire bonjour au gentil petit garçon ?

— Non, a dit Isabelle-Sophie, il a l'air bête.

Moi, j'avais envie de lui donner une baffe, à Isabelle-Sophie, mais tout le monde a rigolé, et maman a même dit qu'elle n'avait jamais vu une petite fille aussi drôle et aussi mignonne. Papa, lui, n'a rien dit.

— Bon, a dit Mme Bignot, nous allons vite prendre l'apéritif, sinon, le gigot va être trop cuit. Qu'est-ce qu'il va prendre, Nicolas ?

— Oh, rien du tout, pensez-vous ! a dit maman.

— Si, si ! a dit M. Bignot. Une petite grenadine, hein ? On va leur donner une petite grenadine, aux enfants, pour qu'ils puissent trinquer avec nous. Ce n'est pas tous les jours fête !

Moi, j'aime bien la grenadine – c'est rouge – mais Isabelle-Sophie a fait « non » avec la tête.

— Je veux pas de grenadine, je veux de l'apéritif, elle a dit.

— Mais mon chéri, a dit Mme Bignot, tu sais que ça te fait du mal. Le docteur a dit qu'il fallait faire très attention avec ton petit ventre.

— Elle est très délicate, a expliqué M. Bignot à papa et à maman, nous devons toujours la surveiller de très près.

— Je veux de l'apéritif ! a crié Isabelle-Sophie.

Mme Bignot a servi des apéritifs, et pour moi et Isabelle-Sophie, elle a apporté de la grenadine, très chouette, comme je l'aime, avec très peu d'eau.

— Je veux pas de grenadine ! Je veux pas de grenadine ! Je veux pas de grenadine ! a crié Isabelle-Sophie.

— Eh bien, n'en bois pas, mon chou, a dit Mme Bignot.

— Oui, il ne faut pas les forcer, a dit M. Bignot.

Et puis, Mme Bignot a demandé si je travaillais bien en classe. Papa a rigolé et il a répondu que ce n'était pas trop mal ce mois-ci (j'ai fait huitième en arithmétique), mais que ça irait encore mieux si j'étais un petit peu moins tête en l'air.

— Ce qu'il y a de terrible, a dit M. Bignot, c'est la façon dont on fait travailler les gosses maintenant.

— Oui, a dit Mme Bignot, Iso a une maîtresse terriblement exigeante et très injuste ; je suis allée la voir, mais c'est comme si vous parliez à un mur. Quelquefois, je me demande si ça ne vaudrait pas mieux de faire étudier la petite à la maison avec un professeur. Et pourtant, elle se débrouille très bien, Iso. Vous allez voir… Iso, récite-nous la jolie fable que tu as apprise.

— Non, a dit Isabelle-Sophie.

— Il ne faut pas les forcer, a dit M. Bignot.

— Si je récite la fable, j'aurai de l'apéritif ? a demandé Isabelle-Sophie.

— Bon, mais un tout petit peu, a dit Mme Bignot.

Alors, Isabelle-Sophie a mis les bras derrière le dos et elle a dit :

— Le Corbeau et le Renard, de Jean de La Fontaine.

Et puis, elle n'a plus rien dit. Alors, Mme Bignot a dit :

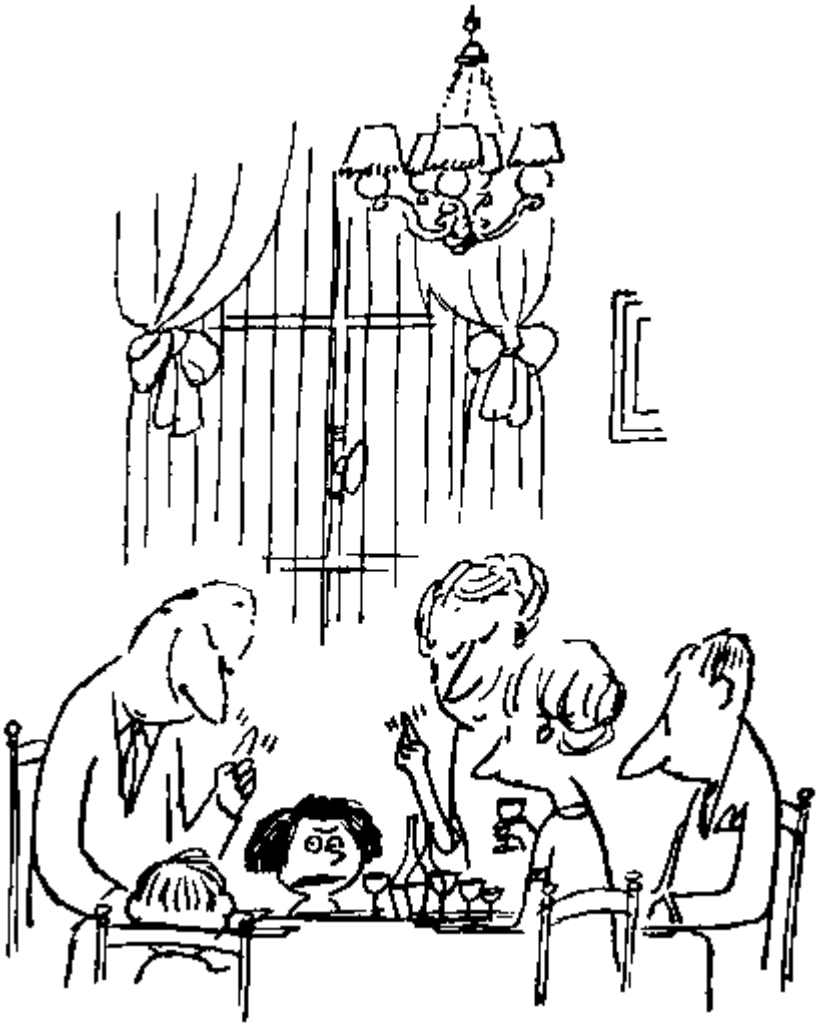
— Maître Corbeau, sur un arbre…

— Maître Corbeau sur un arbre, a dit Isabelle-Sophie.

— Perché, a dit Mme Bignot.

— Perché, a dit Isabelle-Sophie.

— Tenait dans son bec un… a dit Mme Bignot.



— Fromage, a dit Isabelle-Sophie.

— Maître Renard, par l'odeur… a dit Mme Bignot.

— Je veux de l'apéritif ! a crié Isabelle-Sophie.

Papa et maman ont applaudi, M. Bignot a embrassé Isabelle-Sophie, et Mme Bignot lui a mis un peu d'apéritif dans un verre. Et en prenant son verre, Isabelle-Sophie a fait tomber sur le tapis celui où il y avait de la grenadine.

— Ce n'est rien, a dit M. Bignot.

— Eh bien, à table ! a dit Mme Bignot.

Elle était très chouette, la table, avec une nappe blanche toute dure, et des tas de verres. Isabelle-Sophie était assise entre M. et Mme Bignot, et moi, entre papa et maman. Mme Bignot a apporté un hors-d'œuvre terrible, avec des tas de charcuterie et de la mayonnaise, comme dans les restaurants.

— Tu sais qui j'ai rencontré dans la rue, la semaine dernière ? a demandé papa à M. Bignot.

— Je veux encore de la mayonnaise ! a crié Isabelle-Sophie.

— Mais mon chou, tu en as eu assez, a dit M. Bignot. Tu en as même eu plus que tout le monde.

Alors, Isabelle-Sophie s'est mise à pleurer, elle a dit que si on ne lui donnait pas encore de la mayonnaise, elle allait être malade devant tout le monde, comme la dernière fois, qu'elle allait mourir, et elle a commencé à sauter sur sa chaise.

— Oh, encore un peu, ça ne peut pas lui faire du mal, a dit Mme Bignot.

— Tu crois ? a demandé M. Bignot, pourtant, le docteur a dit…

— Bah, pour une fois, a dit Mme Bignot. Tiens mon lapin, mais il ne faudra pas le dire au docteur, quand il viendra…

Et Mme Bignot a donné encore de la mayonnaise à Isabelle-Sophie. Après, on a attendu pour le gigot qu'Isabelle-Sophie ait fini son hors-d'œuvre, mais elle ne mange pas vite, parce qu'elle fait des petits dessins dans son assiette avec la mayonnaise. Et puis, Mme Bignot a essuyé les doigts d'Isabelle-Sophie et elle est partie chercher le gigot.

— Oui, a dit papa, tu sais qui j'ai rencontré, la semaine dernière ? Je marchais tranquillement dans la rue…

— Tu m'emmènes au cinéma ce soir ? a demandé Isabelle-Sophie à M. Bignot.

— Nous verrons, mon chéri, a répondu M. Bignot.

— Mais tu m'as promis, a dit Isabelle-Sophie. Hier, tu m'as promis que nous irions au cinéma.

— Eh bien, si tu n'es pas trop fatiguée, nous irons, a dit M. Bignot.

— Moi, je suis pas fatiguée, a dit Isabelle-Sophie. Oh ! la la ! je suis pas fatiguée du tout ! Tu sais papa, moi je suis pas fatiguée. La semaine dernière, là, oui, j'étais fatiguée, mais aujourd'hui, je suis drôlement pas fatiguée. Ça, je te le promets, je suis pas fatiguée du tout, du tout, du tout.

— Et voilà le gigot ! a dit Mme Bignot. Elle est entrée dans la salle à manger avec un gros gigot terrible sur un plat, et papa, maman et M. Bignot ont fait : « Ah ! » Et puis, Mme Bignot a mis le gigot devant M. Bignot, qui s'est mis debout pour le découper.

— Et qui aura la souris ? il a demandé en rigolant.

C'est Isabelle-Sophie qui l'a eue.

Maman a dit qu'elle n'avait jamais mangé un aussi bon gigot, et Mme Bignot lui a dit qu'elle avait un très bon boucher.

— Le mien aussi, a dit maman, il faut bien me servir, sinon, je vais ailleurs.

— Ils sont terribles, a dit Mme Bignot.

On a bien mangé du gigot, et puis Mme Bignot est allée chercher le fromage ; personne ne parlait, alors papa a fini son vin, et il a dit à M. Bignot :

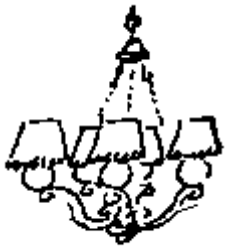
— Oui, je marchais tranquillement dans la rue, et qui je vois ? Je te le donne en mille…

Et M. Bignot s'est retourné vers Isabelle-Sophie, et il a crié, tout fâché :

— Iso ! Pas les coudes sur la table !

Et il a dit à papa :

— Je te demande pardon pour cette petite scène, mon vieux, mais tu sais ce que c'est avec les gosses ; si on ne les tient pas, ils deviennent vite pourris.



## La récompense

L'AUTRE JOUR, le directeur est entré en classe, et quand nous nous sommes rassis, nous avons vu qu'il avait un grand sourire sur la figure, et ça nous a beaucoup étonnés, parce que, quand le directeur entre dans notre classe, il ne sourit jamais, et il nous explique qu'on va finir au bagne, et que ça fera beaucoup de peine à nos parents.

— Mes enfants, nous a dit le directeur, votre maîtresse est venue m'apporter les résultats de votre composition d'histoire de la semaine dernière, et je suis très content de vous. Vous avez tous de bonnes notes, et je vois que vous êtes en progrès ; même les deux derniers ex aequo, Clotaire et Maixent, ont la moyenne, et c'est très bien.

Et Clotaire et Maixent, qui sont assis l'un à côté de l'autre, ont fait des grands sourires. Tout le monde faisait des sourires dans la classe, sauf Agnan, quand il a su que Geoffroy était le premier ex aequo avec lui.

— Aussi, a dit le directeur, votre maîtresse et moi-même avons décidé de vous récompenser : jeudi, vous irez en pique-nique !

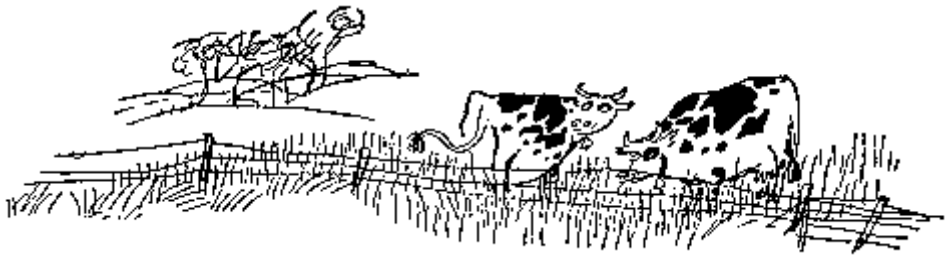
On a tous fait « oh », et puis le directeur nous a dit :

— Il ne me reste qu'à vous conseiller de ne pas vous endormir sur vos lauriers, et de continuer votre effort, qui vous permettra de marcher vers un avenir prometteur, donnant ainsi

toute satisfaction à vos chers parents, qui se sacrifient pour vous.

Le directeur est parti et, quand nous nous sommes rassis, nous nous sommes tous mis à parler en même temps, et la maîtresse a frappé avec sa règle sur son bureau.

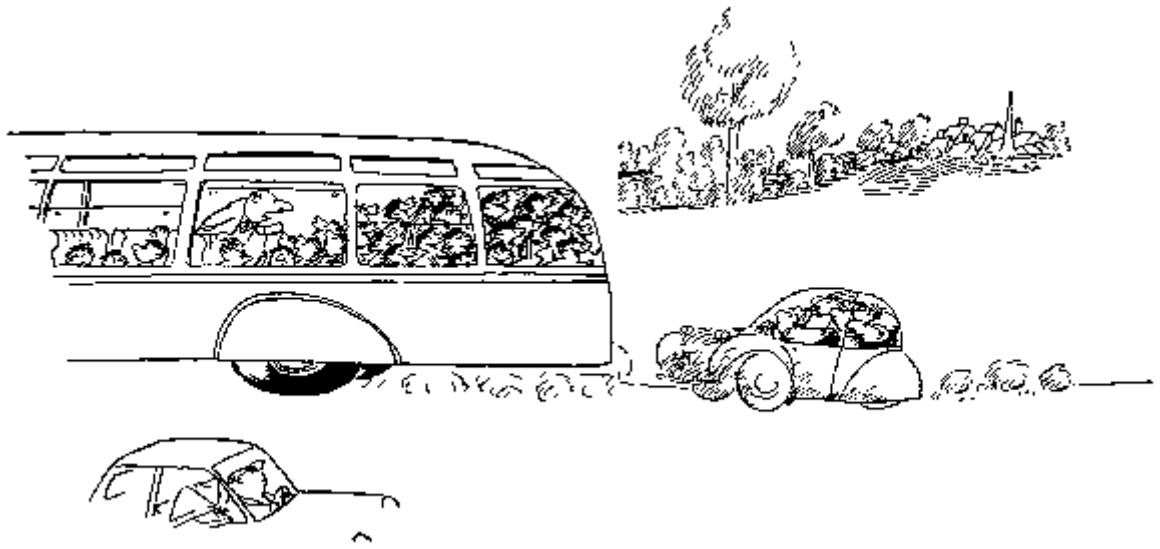
— Un peu de calme, elle a dit. Allons, un peu de calme ! Je vous demande à tous d'apporter une lettre de vos parents vous autorisant à aller à ce pique-nique. L'école fournira le repas, et nous nous donnerons rendez-vous ici jeudi matin, où nous prendrons le car qui nous emmènera à la campagne. Et maintenant, nous allons faire une dictée ; prenez vos cahiers, et Geoffroy, si je vous prends encore une fois à faire des grimaces à Agnan, vous n'irez pas en pique-nique avec nous.



Le lendemain, nous avons tous apporté des lettres de nos parents, disant qu'on pouvait aller en pique-nique, et Agnan a apporté une lettre d'excuses, disant qu'il ne pourrait pas y aller. Jusqu'à jeudi, on a drôlement parlé du pique-nique, en classe, en récré et chez nous, et on était tous très énervés.

Même la maîtresse et nos parents étaient énervés, à la fin.

Jeudi matin, je me suis levé très tôt et je suis allé réveiller maman, parce que je ne voulais pas arriver en retard à l'école.



— Mais il n'est que six heures, Nicolas, et tu dois être à l'école à neuf heures ! m'a dit maman. Va te recoucher.

Moi, je n'avais pas envie de retourner au lit, mais papa a sorti sa tête d'en dessous les couvertures, et je suis allé me recoucher pour ne pas faire d'histoires.

À la troisième fois où je suis allé les voir, papa et maman se sont levés, et puis j'ai fait ma toilette, je me suis habillé, et maman voulait que je prenne mon petit déjeuner, mais je n'avais pas faim, et j'ai mangé quand même, parce qu'elle a dit que si je ne prenais pas mon café et ma tartine, je n'irais pas en pique-nique.

Et puis, papa et maman m'ont dit d'être sage, d'obéir à la maîtresse, j'ai pris mon voilier, celui qui n'a plus de voiles, le ballon rouge et bleu, ma vieille raquette, papa n'a pas voulu que je prenne les wagons du train électrique, et je suis parti.

Je suis arrivé à l'école à huit heures un quart, et tous les copains étaient déjà là ; ils avaient apporté toutes sortes de choses ; des ballons, des petites voitures, des billes, un filet pour pêcher des crevettes, et Geoffroy avait apporté son appareil de photo. Et puis, la maîtresse est arrivée, tout habillée en blanc, très chouette, et nous sommes tous allés lui donner la main, et puis M. Mouchabière, qui est un de nos surveillants, est sorti de l'école avec deux gros paniers, et nous sommes allés lui donner la main, et puis le car est arrivé, et quand le chauffeur est descendu, on lui a tous donné la main.

M. Mouchabière, qui vient avec nous au pique-nique, a mis ses paniers dans le car, et puis on nous a dit de monter, et Geoffroy et Maixent se sont battus, parce qu'ils voulaient être tous les deux assis devant, à la place à côté du chauffeur, et la maîtresse les a séparés, elle a fait asseoir Geoffroy au fond du car, et elle leur a dit que s'ils n'étaient pas sages, ils ne viendraient pas avec nous. Il y a eu encore quelques histoires, parce que tout le monde voulait être à côté de la fenêtre, et Mouchabière nous a dit que si on ne se tenait pas tranquilles, on aurait des lignes, et que, encore un mot, et personne ne serait assis à côté des fenêtres.

Et puis on est partis, c'était chouette comme tout, et on a chanté, tous sauf Geoffroy qui boudait, et qui a dit qu'il ne photographierait personne, et que s'il avait su, il serait venu au pique-nique dans la voiture de son papa, où il a le droit de s'asseoir à côté du chauffeur, chaque fois qu'il en a envie.

On a roulé très longtemps, et on rigolait bien à crier et à faire des grimaces chaque fois qu'on voyait une voiture, et la place la plus chouette c'était celle au fond du car, parce qu'on peut rigoler avec les voitures qui n'arrivent pas à doubler dans les côtes.

Et Geoffroy s'est battu avec Maixent, parce qu'il ne voulait pas le laisser venir au fond du car, et la maîtresse les a fait asseoir tous les deux devant, à côté du chauffeur, qui a dû se serrer.

Et puis, on s'est arrêtés dans la campagne, et la maîtresse et M. Mouchabière nous ont dit de descendre tous, même les punis, de nous mettre en rang, et de ne pas nous écarter. Le chauffeur, le pauvre, est resté seul dans le car, et il s'essuyait la figure avec son mouchoir.

Nous sommes arrivés sous des arbres, et la maîtresse nous a dit que c'était défendu de grimper dessus, et qu'on ne devait pas manger les choses qu'on pourrait trouver dans l'herbe, parce que c'était du poison. Pendant que la maîtresse et M. Mouchabière mettaient une nappe par terre, et commençaient à sortir des œufs durs, des pommes et des sandwiches des paniers, et qu'Alceste mangeait ce qu'il y avait dans le panier qu'il avait apporté pour lui tout seul (du poulet et de la tarte !), nous, on a commencé à courir partout, à jeter les balles, et M. Mouchabière est venu en courant pour confisquer le filet à crevettes de Clotaire, parce qu'il tapait sur Rufus, qui lui avait jeté sa balle à la figure.

Clotaire était fâché, parce qu'on était tous en train de jouer à la balle au chasseur, et quand vous êtes le seul qui n'a pas de balle, c'est énervant, la balle au chasseur. Et puis la maîtresse nous a appelés pour manger, et c'était très bien, il y avait deux gros sandwiches pour chacun, des œufs durs et des pommes, et le seul qui s'est plaint qu'il n'y en avait pas assez, c'était Alceste.

Après le déjeuner, la maîtresse nous a proposé de jouer à cache-cache, et on a été très contents, parce que c'est la première fois que la maîtresse joue avec nous. M. Mouchabière a joué aussi, et c'est lui qui s'y est collé, et ça nous a bien fait rigoler, mais lui il s'est fâché contre Geoffroy quand il l'a trouvé caché sur un arbre ; M. Mouchabière lui a dit que c'était interdit de se cacher là, il lui a dit de descendre, et il l'a mis au piquet contre l'arbre.

Alceste, Rufus, Eudes, Maixent, Joachim, Clotaire et moi, on nous a trouvés tout de suite, mais c'est à cause du chauffeur qui ne voulait pas nous laisser monter dans le car.

Et puis c'est Clotaire qui s'y est collé, et le premier qu'il a trouvé, ça a été Geoffroy.

— Mais non, imbécile, a crié Geoffroy. Je ne suis pas caché, je suis au piquet.

— T'avais qu'à te mettre au piquet de l'autre côté de l'arbre ! a crié Clotaire.

Et ils se sont battus, et on est tous venus voir, sauf la maîtresse qui s'occupait de Rufus, qui était malade, parce qu'il avait mangé son pique-nique trop vite.

M. Mouchabière s'est mis à crier qu'on était insupportables, et Geoffroy a dit qu'il avait perdu son appareil de photo.

Alors, on s'est tous mis à chercher partout, et Geoffroy s'est battu de nouveau avec Clotaire qui rigolait et qui disait que c'était bien fait, et M. Mouchabière les a envoyés en punition dans le car, et ils sont revenus en disant que le chauffeur ne voulait pas les laisser monter. Alors, M. Mouchabière est parti avec eux, et il est revenu tout seul, en disant que ce n'était plus la peine de chercher, que l'appareil de photo était dans le car, où Geoffroy l'avait laissé.

Et puis, la maîtresse a parlé avec M. Mouchabière, et elle nous a dit qu'il était l'heure de partir. Nous on a été déçus, parce qu'il était encore très tôt, mais on n'est pas partis tout de suite, parce qu'il fallait chercher Eudes qui continuait à jouer à cache-cache tout seul, et c'est M. Mouchabière qui l'a trouvé en haut d'un arbre.

Et on est tous rentrés drôlement contents de notre pique-nique, et on aimerait bien recommencer toutes les semaines. Jeudi prochain, en tout cas, on ne pourra pas y aller, parce que nous sommes tous en retenue.

Sauf Eudes, qui est suspendu.

## Papa s’empâte drôlement

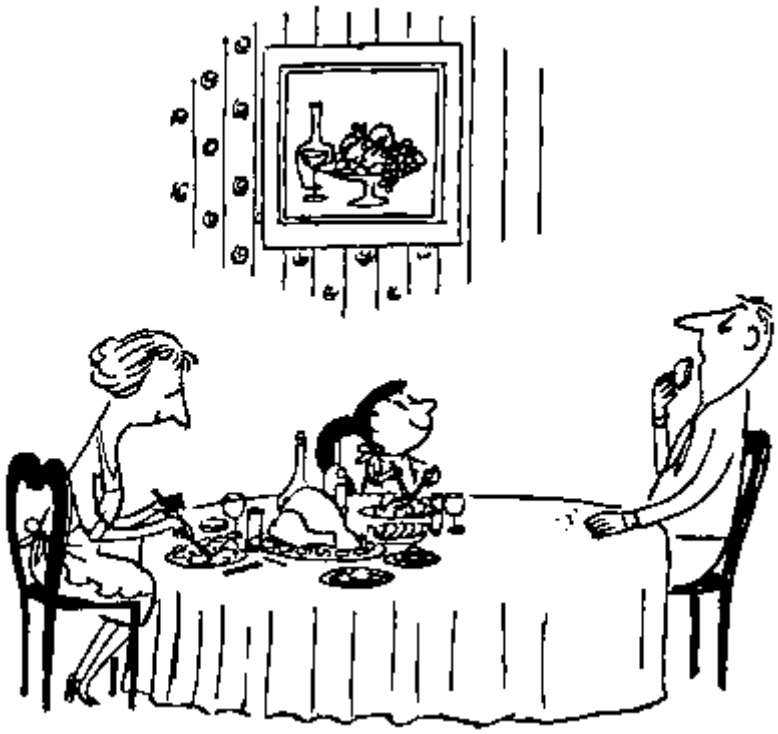
QUAND PAPA A EU FINI sa deuxième assiette de crème, il a mis sa serviette dans le rond et puis il a dit : « En tout cas, c’est décidé, demain sans faute, je me mets au régime. »

Moi, j’ai demandé ce que c’était, un régime, et maman m’a expliqué que c’était quand on mangeait moins pour ne pas être gros. « Oui, vraiment, je m’empâte », a dit papa. S’empâter, ça veut dire qu’on est gros, il paraît. Moi, je ne trouve pas que mon papa soit si empâté que ça, sauf là où il met la ceinture, mais comme le dîner était fini, je n’ai pas discuté et je suis allé me coucher.

Le lendemain, c’était dimanche et le dimanche, maman fait un petit déjeuner terrible avec du pain grillé, des brioches, du chocolat et de la confiture d’oranges, celle qui a des petites épluchures dedans, mais qui est très bonne quand même. Papa, pour ne pas s’empâter, il a pris une tasse de café, sans lait et sans sucre et c’est tout. Pendant que je mangeais, papa me regardait, et il a dit à maman : « Je me demande si le petit ne s’empâte pas, lui aussi. » Maman a répondu que je ne m’empâtais pas, que je grandissais, ce qui n’est pas la même

chose. Papa a dit que bien sûr, et que j'étais trop jeune, de toute façon, pour avoir la volonté de suivre un régime.

Après, papa et moi nous sommes allés nous promener ; nous faisons souvent ça, le dimanche, et moi j'aime bien me promener avec mon papa qui me raconte des tas de souvenirs de quand il a gagné la guerre. Il faisait beau et tout le monde avait l'air content. Il y avait plein de gens dans la pâtisserie, qui achetaient des gâteaux, et j'ai voulu m'arrêter pour regarder la vitrine, mais papa m'a tiré par le bras en me disant : « Ne restons pas là. » Ça sentait bon, pourtant, devant la pâtisserie ! Et puis, nous nous sommes trouvés devant le marché. C'est chouette, le marché, quand j'y vais, avec maman, les marchands, quelquefois, ils me donnent une pomme ou une crevette. Mais papa n'a pas voulu rester. « Rentrons, il a dit, il se fait tard. » Il avait l'air nerveux, papa.



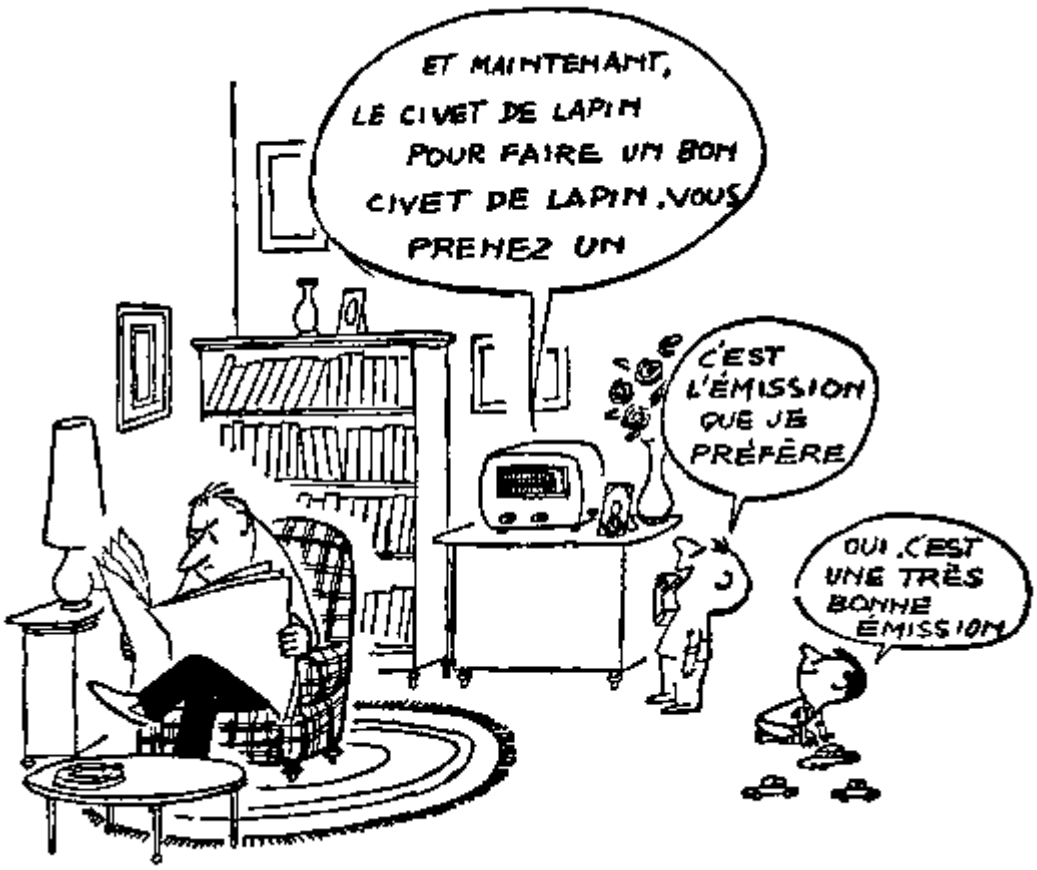
Pour le déjeuner, maman avait fait un hors-d'œuvre comme dans les restaurants : du jambon enroulé avec de la mayonnaise et des choses dedans, c'est drôlement bon. Et puis, il y avait du poulet avec des pommes de terre et des petits pois, j'en ai repris deux fois ; de la salade, du camembert et du gâteau. Le déjeuner était tellement chouette que quand on a eu fini de manger, je me sentais un peu malade. Ce qui m'a étonné, c'est que papa non plus n'avait pas l'air de se sentir très bien. Pourtant, lui, il n'a eu que des biscottes, des épinards et un peu de blanc de poulet.

Nous sommes sortis dans le jardin, papa et moi. Papa s'est assis dans un fauteuil et moi je me suis couché dans l'herbe. Et puis, Alceste est venu jouer avec moi. Alceste, c'est un copain de l'école qui est drôlement empâté. Il mange tout le temps. Alceste a dit « salut » à papa, il a sorti un gros morceau de gâteau au chocolat de sa poche et il a commencé à mordre dedans. Le gâteau était un peu écrasé, mais il avait l'air bon. Je ne lui en ai pas demandé un bout, à Alceste, parce que ça le vexe quand on veut manger des choses à lui. Papa a regardé Alceste, il s'est

passé la langue sur les lèvres et puis il a dit : « Dis donc, Alceste, on ne te nourrit pas, chez toi ? » « Ben oui, qu'on me nourrit, a répondu Alceste, même qu'à midi on a eu du bœuf en daube avec de la chouette sauce qu'on frotte avec du pain. Ma maman la fait très bien, cette sauce. Elle fait très bien la choucroute aussi, hier soir, par exemple… » « Bon, bon, ça va ! » a crié papa et il s'est mis à lire son journal. « Qu'est-ce qu'il a, m'a demandé Alceste, il n'aime pas le bœuf en daube ? » Moi, j'ai proposé qu'on joue à la balle.

On était là, en train de jouer, quand on a vu la tête de M. Blédurt, par-dessus la haie du jardin. M. Blédurt, c'est notre voisin, il aime bien taquiner papa et il est très rigolo. « Alors, les enfants, il a demandé, M. Blédurt, on s'amuse ? » Et puis, il a regardé papa qui lisait toujours son journal. « Tu devrais jouer avec eux, a dit M. Blédurt, un peu d'exercice te ferait du bien, tu t'empâtes ! » « Papa ne s'empâte plus, j'ai dit, il fait des régimes. » M. Blédurt s'est mis à rigoler très fort et ça n'a pas plu à papa. « Parfaitement, je fais un régime, a crié papa. Parfaitement ! Je fais un régime pour ne pas devenir gros, laid et bête comme toi ! » « Je suis gros, moi ? », a crié M. Blédurt qui s'est arrêté de rigoler. « Ben oui », a dit Alceste. « La vérité sort de la bouche des enfants, a dit papa, et tu continueras à grossir parce que tu n'auras jamais assez de volonté pour suivre un régime ! » « Pas de volonté, moi ? », a demandé M. Blédurt. « Pas plus de volonté qu'une livre de fromage blanc », a répondu papa. M. Blédurt a sauté par-dessus la haie, il est gros mais il saute bien, et il a commencé à pousser papa et papa le poussait aussi. On les regardait s'amuser quand maman a crié de la maison : « Venez, les enfants, le goûter est prêt ! »

Quand on a eu fini le goûter, nous sommes sortis de nouveau dans le jardin. M. Blédurt était parti et papa ramassait les morceaux de son journal. « Au lieu de faire le guignol, vous auriez mieux fait de venir goûter, a dit Alceste, il y avait du pain d'épices. Il n'y en avait pas beaucoup, mais il était terrible. » Papa a regardé Alceste et il lui a dit que quand il aurait besoin d'un avis sur sa nourriture, il le sonnerait sans faute.




« D'accord », a dit Alceste. Moi, je crois que c'est une bonne idée, parce que, pour ce qui est de la nourriture, Alceste s'y connaît drôlement.

Comme il a commencé à pleuvoir, maman nous a dit de rentrer dans la maison. On s'est tous mis dans le salon, Alceste et moi on a joué avec les petites autos, maman tricotait et écoutait la radio et papa lisait les morceaux de son journal. La radio, ce n'était pas très drôle, il y avait une dame qui expliquait la façon de faire le civet de lapin. Papa non plus ne trouvait pas que c'était drôle. « Qu'on éteigne ce poste ! », il a crié, et il est monté dans sa chambre. Alceste n'était pas content. « C'est mon émission préférée », il a dit.

Alceste est parti parce qu'il était tard et puis aussi parce qu'il n'y avait plus de pain d'épices.

« Le dîner est prêt ! », a crié maman. Moi, je suis allé me laver les mains et quand je suis entré dans la salle à manger, papa était assis à table, il avait l'air tout triste.

Et là, j'ai été drôlement étonné, parce que maman, qui pourtant a bonne mémoire, avait complètement oublié l'empâtement de papa. Elle lui a donné des tas de choses à manger, il y avait même du cassoulet. Papa, lui, il n'avait pas l'air étonné du tout, il faut dire qu'il était très occupé à mâcher.

Et quand papa a eu fini sa deuxième assiette de crème, il a mis sa serviette dans le rond et puis il a dit : « En tout cas, c'est décidé, demain sans faute je me mets au régime. »

# Chapitre X

# Comme un grand

# Chapitre X
# Comme un grand

---

Comme un grand
Ce que nous ferons plus tard
Un vrai petit homme
La dent
Tout ça, c'est des blagues !
Les beaux-frères
Le gros mot
Avant Noël, c'est chouette !

## Comme un grand

MOI, J'AI UNE NOUVELLE PETITE VOISINE qui s'appelle Marie-Edwige et qui est très chouette. Aujourd'hui, son papa et sa maman l'ont laissée venir jouer avec moi dans notre jardin.

— À quoi on joue, Marie-Edwige, j'ai demandé, à la balle ? aux billes ? au train électrique ?

— Non, m'a répondu Marie-Edwige, on va jouer au papa et à la maman. Toi tu serais le papa, moi je serais la maman, et ma poupée, ça serait notre petite fille.

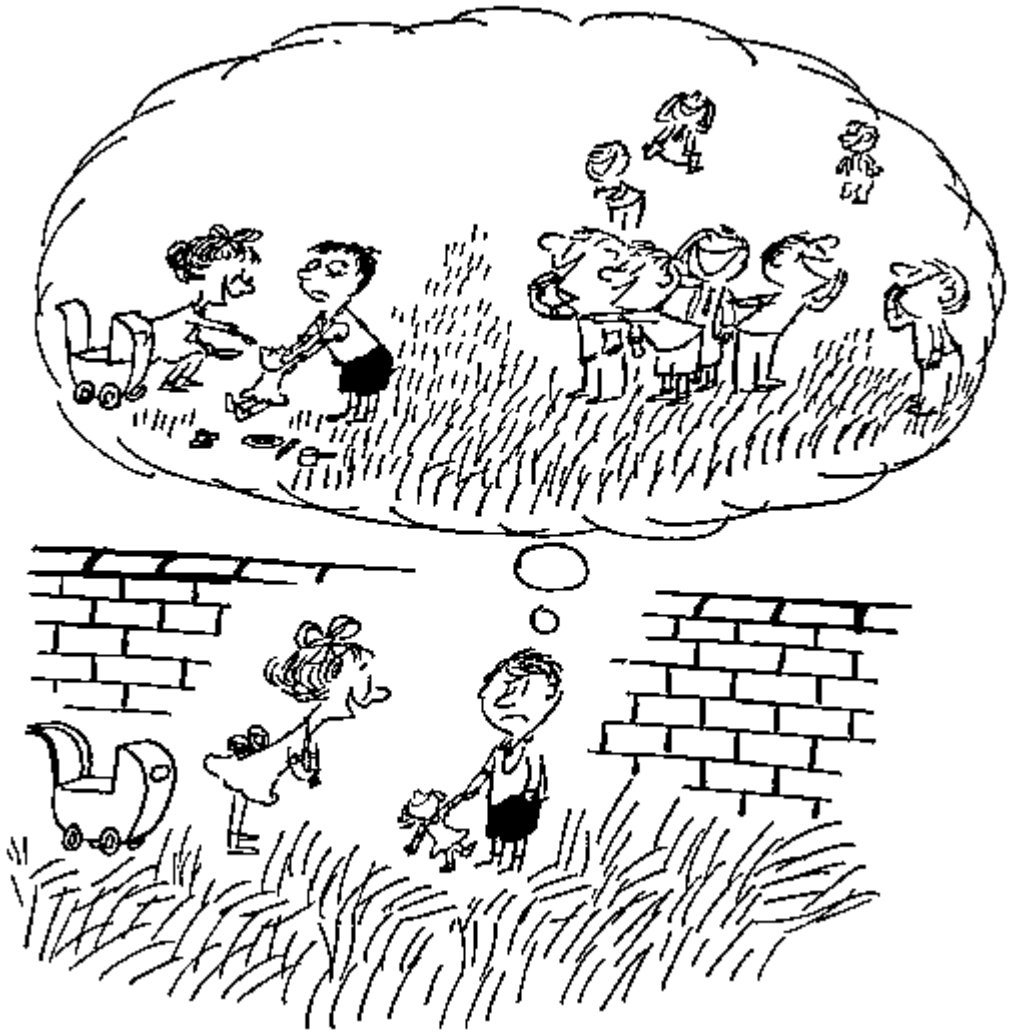
J'avais pas tellement envie de jouer avec une poupée, parce que je n'aime pas ça, et puis parce que si les copains me voyaient, ils se moqueraient drôlement de moi. Mais je ne voulais pas que Marie-Edwige se fâche, elle est très chouette, alors j'ai dit que j'étais d'accord.

— Bon, a dit Marie-Edwige, alors ici, ce serait la salle à manger, là, la table et là-bas le buffet, avec la photo de tonton Léon au-dessus. Alors ce serait le soir, moi je serais habillée avec la robe rouge et les souliers à hauts talons de ma maman, et toi tu reviendrais du travail. Vas-y.

J'ai regardé dans la rue, pour voir s'il n'y avait personne, surtout Alceste, un copain qui habite pas loin, et puis j'ai commencé à jouer.

J’ai fait semblant d’ouvrir une porte et j’ai dit :

— Bonsoir Marie-Edwige.



— Mais non, a dit Marie-Edwige, que tu es bête ! Tu dois m’appeler chérie, comme fait papa, et moi je t’appellerai comme maman appelle papa. Recommence.

J’ai recommencé.

— Bonsoir, chérie, j’ai dit.

— Bonsoir Grégoire, m’a dit Marie-Edwige, c’est à cette heure-ci que tu rentres ?

— Mais Marie-Edwige… j’ai dit, mais Marie-Edwige ne m’a pas laissé finir.

— Mais non, Nicolas, tu sais pas jouer ! C'est vrai ça ! Tu dois m'appeler chérie et puis me dire que tu as eu beaucoup de travail et que c'est pour ça que tu reviens tard !

— J'ai eu des tas de travail, j'ai dit, c'est pour ça que je viens tard, chérie.

Alors, Marie-Edwige a levé les bras en l'air et elle a crié :

— Ah ! je l'attendais, celle-là ! Tous les soirs la même chose ! Je parie que tu as encore traîné avec tes copains ! Et bien sûr, tu ne t'occupes pas si je m'inquiète, ou si mon repas refroidit, ou si notre petite fille, qui est si jolie, est malade. Tu pourrais au moins me donner un coup de téléphone et penser que tu as une famille et une maison. Mais non, monsieur ça ne l'intéresse pas tout ça, il préfère rester avec ses copains ! Je suis très malheureuse ! Et ne m'appelle pas chérie !

Quand elle a eu fini de parler, Marie-Edwige, elle était toute rouge, et puis, elle m'a dit :

— Ben pourquoi tu restes avec la bouche ouverte, Nicolas ? Joue !

— Dis, Marie-Edwige, j'ai demandé, tu veux pas qu'on joue à la balle ? Je l'enverrai pas fort, tu verras.

— Non, m'a répondu Marie-Edwige. Toi, maintenant, tu pourrais dire que tu travailles beaucoup pour ramener des tas de sous à la maison.

— Je travaille beaucoup, pour ramener des tas de sous à la maison, j'ai dit.

Alors là, Marie-Edwige s'est mise à faire des tas de gestes.

— Celle-là aussi, je l'attendais ! elle a crié. Ils profitent de toi à ton travail. Oh, bien sûr, c'est pas toi qui dois aller acheter les choses à manger et payer la blanchisseuse. Mais moi, je n'y arrive pas avec ce que tu me donnes. La poupée et moi, on n'a plus rien à se mettre. Combien de fois je t'ai dit d'aller voir ton directeur et de lui demander une augmentation. Mais tu n'oses pas, j'ai bien envie d'y aller à ta place !

— Et moi, qu'est-ce que je dois dire, maintenant ? j'ai demandé.

— Rien, m'a dit Marie-Edwige, tu te mets à table pour le dîner et tu lis ton journal.

Alors, je me suis assis sur l'herbe et j'ai fait comme si je lisais un journal.

— Au lieu de lire ton journal, m'a dit Marie-Edwige, tu pourrais me parler un peu, me raconter ce que tu as fait aujourd'hui. Moi je ne vois personne toute la journée, et dès que tu arrives, tu ouvres le journal et tu ne dis rien.

— Mais, Marie-Edwige, j'ai dit, c'est toi qui m'as dit de lire le journal !

Alors, Marie-Edwige s'est mise à rigoler.

— Mais oui, gros bêta, elle m'a dit, mais c'est pour de rire, c'est pour jouer. Alors toi, tu fais comme si tu fermais le journal et tu dis ah ! la la la la !

Elle est très chouette, Marie-Edwige, quand elle rigole, alors, comme j'aime bien jouer avec elle, j'ai fait comme si je refermais le journal et j'ai dit :

— Ah ! la la la la !

— Ça c'est un comble ! a dit Marie-Edwige, en plus, monsieur proteste quand je lui demande simplement de fermer le journal.

Et tu n'as même pas embrassé ta fille qui est si jolie et qui a eu une bonne note en récitation !

Et Marie-Edwige a ramassé sa poupée qui était sur l'herbe, et elle a voulu que je la prenne.

— Non, j'ai dit, pas la poupée !

— Et pourquoi pas la poupée ? m'a demandé Marie-Edwige.

— À cause d'Alceste, j'ai répondu, s'il me voyait, j'aurais l'air d'un guignol et il le raconterait à tous les autres, à l'école.

— Et c'est qui, Alceste, je vous prie ? m'a demandé Marie-Edwige.

— Ben, c'est un copain, je lui ai expliqué. Il est gros et il mange tout le temps, à la récré, il fait le gardien de but.

Alors, Marie-Edwige a fait des yeux tout petits.

— Alors tu préfères jouer avec ton copain plutôt qu'avec moi ? elle a dit.

— Mais non, j'ai répondu. Mais maintenant, on pourrait jouer au train électrique, j'ai des tas de wagons et des barrières qui montent et qui descendent.

— Puisque tu préfères jouer avec ton copain, tu n'as qu'à rester avec lui. Moi, je retourne chez ma maman ! m'a dit Marie-Edwige, et puis elle est partie.

Moi, je suis resté seul dans le jardin, et j'avais un peu envie de pleurer, mais papa est sorti de la maison en rigolant.

— Je vous ai regardés par la fenêtre, tous les deux, il m'a dit papa, et tu as très bien fait ! Tu as été énergique !

Et papa m'a mis la main sur l'épaule et il m'a dit :

— Allez mon vieux, elles sont toutes les mêmes !

Et moi j'ai été très content, parce que papa m'a parlé comme si j'étais un grand. Et puis, pour Marie-Edwige qui est très chouette, eh bien ! demain, j'irai lui demander pardon. Comme un grand.

## Ce que nous ferons plus tard

UN PEU DE SILENCE ! a crié la maîtresse. Sortez vos cahiers et écrivez… Clotaire, je parle !… Clotaire ! Vous avez entendu ?… Bon… Je vais vous donner le sujet de la rédaction pour demain : « Ce que je ferai plus tard. » C'est-à-dire ce que vous avez l'intention de faire dans l'avenir, ce que vous aimeriez être quand vous serez de grandes personnes. Compris ?

Et puis, la cloche de la récré a sonné et nous sommes descendus dans la cour. J'étais bien content, parce que le sujet de la rédaction était facile. Moi, je sais bien ce que je ferai plus tard : je serai aviateur. C'est très chouette, on va vite, vroum, et quand il y a une tempête ou que l'avion brûle, tous les passagers ont peur, sauf vous, bien sûr, et on atterrit sur le ventre.

— Moi, a dit Eudes, je serai pilote d'avion.

— Ah non ! Ah non ! j'ai crié. Tu peux pas. Le pilote, ce sera moi !

— Et qui a décidé ça, je vous prie ? m'a demandé cet imbécile d'Eudes.

— C'est moi qui ai décidé ça, et toi, t'as qu'à faire autre chose, non mais sans blague ! Et puis d'abord, il faut pas être un imbécile pour conduire un avion, je lui ai dit, à cet imbécile d'Eudes.

— Tu veux mon poing sur le nez ? m'a demandé Eudes.

— Premier avertissement, je vous surveille, a dit le Bouillon, qu'on n'avait pas entendu arriver.

Le Bouillon, c'est notre surveillant : il a des chaussures avec des semelles en caoutchouc, et il est tout le temps à nous espionner. Et avec lui, il ne faut pas trop faire le guignol. Il nous a bien regardés, il a remué les sourcils, et il est parti confisquer une balle.

— Bah, a dit Rufus, c'est pas la peine de se battre. Il peut y avoir plusieurs pilotes. Moi aussi, je veux être aviateur. Après tout, on n'a qu'à avoir chacun son avion, et puis voilà.

Avec Eudes, on a trouvé que Rufus avait raison, et que ce serait très chouette, parce qu'avec nos avions, on pourrait faire des courses.

Clotaire nous a dit que lui, il aimerait bien être pompier, à cause du camion rouge et du casque. Ça, ça m'a étonné, parce que je croyais que Clotaire voulait être coureur cycliste ; il a un vélo jaune et il s'entraîne depuis longtemps pour faire le Tour de France.

— Bien sûr, m'a dit Clotaire, mais il n'y a pas tout le temps des courses. Je serai pompier entre les épreuves.

Joachim, lui, il préférait être capitaine d'un bateau de guerre. On fait des chouettes voyages et on a un uniforme avec une casquette et des tas de galons partout.

— Et puis, nous a dit Joachim, chaque fois que je reviendrais à la maison, mes parents seraient drôlement fiers, et ils feraient un banquet en mon honneur.

— Et toi, qu'est-ce que tu feras ? j'ai demandé à Alceste.

— Moi, j'irai au banquet de Joachim, m'a répondu Alceste.

Et il est parti en rigolant avec sa tartine.

Geoffroy nous a dit que lui il travaillerait dans la banque de son père et qu'il gagnerait beaucoup d'argent. Mais Geoffroy, il ne faut pas faire attention, il est très menteur et il dit n'importe quoi. Agnan, ce sale chouchou, nous a bien fait rigoler en nous disant qu'il serait professeur.

— Moi, nous a dit Maixent, je ferai détective, comme dans les films.

Et Maixent nous a expliqué que c'était terrible d'être détective. On a un imperméable, un chapeau et un revolver dans

la poche, on conduit des autos, des avions, des hélicoptères, des bateaux, et quand la police n'arrive pas à découvrir les coupables, c'est le détective qui les trouve.

— Ça c'est des blagues, a dit Rufus. Mon père dit que pour de vrai, ce n'est pas comme dans les films ; qu'on n'arrête pas les bandits en faisant les guignols, et que si les détectives essayaient d'arrêter les bandits comme dans les films, il se ferait bandit tout de suite.

— Et qu'est-ce qu'il en sait, ton père ? a demandé Maixent.

— Mon père, il est dans la police, voilà ce qu'il en sait, a répondu Rufus.

(Ça c'est vrai : le père de Rufus est agent de police.)

— Ne me fais pas rigoler, a dit Maixent. Ton père s'occupe de la circulation. Ce n'est pas en mettant des contraventions qu'on attrape des bandits.

— Tu veux attraper une claque sur la figure ? a demandé Rufus, qui n'aime pas qu'on dise du mal de sa famille.

— Deuxième avertissement, a dit le Bouillon. Regardez-moi bien dans les yeux, vous tous. Vous m'avez l'air encore plus excités que d'habitude. Si ça continue, je sévirai.

Le Bouillon est reparti, et Maixent a dit qu'une des choses les plus difficiles et les plus intéressantes que font les détectives, c'est de suivre les bandits sans que les bandits s'en doutent. Alors, il faut faire semblant de lire un journal, ou de rattacher le nœud de ses lacets.

— Bah, si tu sais que c'est un bandit, à quoi bon le suivre ? a demandé Rufus. T'as qu'à l'arrêter.

— Ben, pour qu'il te conduise jusqu'à son repaire, a répondu Maixent. Si tu l'arrêtes, il ne te dira jamais où est son repaire et toute la bande. T'as qu'à demander à ton père : les bandits n'avouent jamais quand la police les interroge. C'est bien connu. Et puis, bien sûr, comme ton père est en uniforme, il ne peut pas suivre les bandits sans qu'ils s'en aperçoivent. Si les bandits voient un agent de police dans la rue en train de faire semblant de lire un journal, crac, ils se méfient. C'est pour ça qu'il faut des détectives.

Et Maixent nous a dit qu'il était très bon pour suivre les gens sans qu'ils s'en aperçoivent, qu'il s'était déjà exercé dans la rue en venant à l'école, que ça marchait très bien, et qu'il allait nous montrer.

— Vous n'avez qu'à aller n'importe où, nous a dit Maixent, et moi je vais vous suivre sans que vous vous en aperceviez.

Alors, on s'est mis à marcher, et Maixent nous suivait d'un peu plus loin, et chaque fois qu'on se retournait pour le regarder, il se baissait pour faire semblant de rattacher ses lacets.

— Et alors ? a dit Rufus, on voit bien que tu nous suis.

— Bien sûr, comme ça c'est facile, a dit Maixent. Mais ça, c'est parce que vous me connaissez. Un détective, pour qu'on ne le reconnaisse pas, il se déguise, il se met des moustaches ; comme ça on ne le remarque pas.

— Si t'avais des moustaches, dans la récré, on te remarquerait drôlement, a dit Eudes.

On a tous rigolé, et à Maixent ça ne lui a pas plu, il s'est mis à crier qu'on était tous bêtes et jaloux, et puis, comme il a vu que

le Bouillon le regardait de loin, il s'est baissé pour faire semblant de rattacher ses lacets.

— Ce qu'il y a, nous a dit Maixent, c'est que je vous ai prévenus que j'allais vous suivre. Un détective ne prévient pas quand il va suivre des bandits. Ce serait pas malin.

— Ben, t'as qu'à suivre quelqu'un sans le prévenir, j'ai dit.

Maixent a trouvé que c'était une drôlement bonne idée, et il est parti suivre un grand qui repassait ses leçons. Nous, nous avons suivi Maixent, qui faisait de temps en temps semblant de rattacher ses lacets. Et puis, tout d'un coup, le grand s'est retourné, il a pris Maixent par le devant de la chemise, et il a crié :

— T'as pas fini de me suivre, sale morveux ? Tu veux une paire de claques ?

Maixent est devenu tout blanc, et puis le grand a lâché Maixent qui est tombé assis par terre. Maixent s'est relevé et il est revenu vers nous.

— Eh bien, a dit Rufus, je crois que pour la rédaction, tu ferais mieux de te trouver autre chose, parce que comme détective, tu es minable.

— Ouais, si tous les détectives sont comme ça, je me fais bandit tout de suite ! a dit Clotaire.

On a tous rigolé ; alors Maixent s'est drôlement fâché. Il s'est mis à crier que tout ça c'était notre faute, que le grand s'était aperçu qu'il le suivait, parce que nous, nous le suivions, lui, et que même le meilleur détective du monde ne pourrait pas bien faire son travail s'il était suivi par une bande d'imbéciles.

— Qui est une bande d'imbéciles ? a demandé Geoffroy.

— Vous ! a crié Maixent.

— Troisième et dernier avertissement, mauvaise graine ! a crié le Bouillon. Pourquoi vous battez-vous ? Hmm ?

— On se bat pas, m'sieur, a dit Joachim, c'est pour la rédaction. Le Bouillon a ouvert des grands yeux, et il a fait sourire sa bouche.

— Pour la rédaction ? il a demandé. Voyez-vous ça ! C'est une rédaction sur la boxe, sans doute ?

— Oh non ! m'sieur, c'est une rédaction pour savoir ce qu'on fera plus tard.

— Ce que vous ferez plus tard ? a dit le Bouillon. Mais c'est très facile, ça ! Ne vous mettez pas martel en tête, je vais vous aider. Je vais vous dire, moi, ce que vous ferez plus tard.

Et le Bouillon nous a tous mis en retenue pour après la classe.

## Un vrai petit homme

CE MATIN, nous nous sommes tous levés de bonne heure, à la maison, parce que papa doit partir en voyage avec M. Moucheboume, qui est son patron.

On était tous très énervés, parce qu'en général on ne se quitte jamais, papa, maman et moi, sauf la fois où je les ai laissés seuls pour aller passer mes vacances dans une colo. Un jour, je vous raconterai ça.

— Sois prudent, chéri, a dit maman, qui avait l'air très embêtée.

— Mais je n'ai pas à être prudent, a répondu papa, puisque nous y allons en train.

— Ce n'est pas une raison pour ne pas être prudent, a dit maman. Et envoie-moi un télégramme dès ton arrivée.

— Mais, chérie, ce n'est pas la peine, voyons, a dit papa. Je serai de retour demain à midi. Tu n'as pas oublié de mettre mon pyjama ?... Bon, ça va être l'heure ; Nicolas, prends tes affaires, je te déposerai à l'école en allant à la gare.

Et puis papa a embrassé maman, longtemps, longtemps, comme quand c'est l'anniversaire du jour où ils se sont mariés. Dans le taxi, papa m'a dit qu'il me confiait maman, que pendant qu'il n'était pas là, c'était moi l'homme de la maison. Il a rigolé, il m'a embrassé et les copains ont fait une drôle de tête quand ils m'ont vu arriver à l'école en taxi.

À midi, quand je suis revenu à la maison pour le déjeuner, il n'y avait que deux assiettes à table, et ça fait tout vide.

— Commence à manger les sardines, m'a crié maman de la cuisine ; j'apporte les escalopes tout de suite !

Alors, moi j'ai commencé à manger en lisant mon album, qui est très chouette, avec des histoires de cow-boys et un homme masqué, qui est le banquier ; je le sais, parce que je l'ai lu plusieurs fois, l'album. Et puis maman est entrée avec les escalopes et elle m'a fait les gros yeux.

— Nicolas, elle m'a dit, combien de fois faudra-t-il que je te répète que je n'aime pas que tu lises à table ? Va ranger cet album !

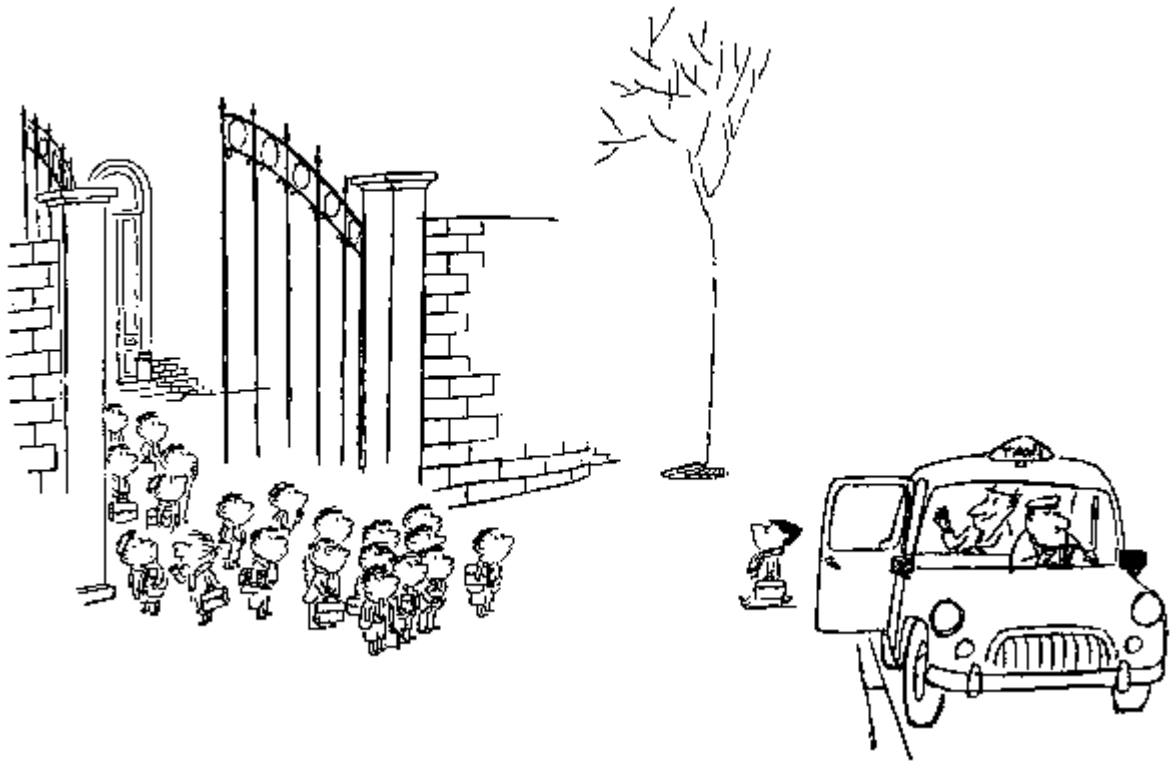
— Mais, papa lit son journal à table, j'ai dit.

— En voilà une raison ! a dit maman.

— Ben oui, quoi, j'ai dit. Papa m'a dit que quand il n'était pas là, c'est moi qui le remplaçais, et que j'étais l'homme de la maison. Alors, si papa lit, moi je peux lire aussi !

Maman a eu l'air très étonnée, et puis elle a pris mon album et elle l'a mis sur le buffet. Alors, moi j'ai dit que puisque c'était comme ça, je mangerais pas les escalopes, et maman m'a dit que si je ne mangeais pas les escalopes, je n'aurais pas de dessert. Alors, j'ai mangé mon escalope, mais c'est pas juste. Et puis je me suis dépêché pour aller à l'école, parce que cet après-midi c'est gymnastique, et c'est très chouette.

En sortant de l'école, Alceste et moi nous avons accompagné Clotaire chez lui, parce qu'il voulait nous montrer la nouvelle auto de pompiers que lui avait donnée sa tante Estelle ; mais nous ne l'avons pas vue, l'auto, parce que la maman de Clotaire ne nous a pas laissés entrer. Alors, j'ai accompagné Alceste chez lui, et après, Alceste m'a raccompagné jusqu'à la porte de la maison. Quand je suis entré, maman m'attendait dans le salon et elle n'était pas contente du tout.



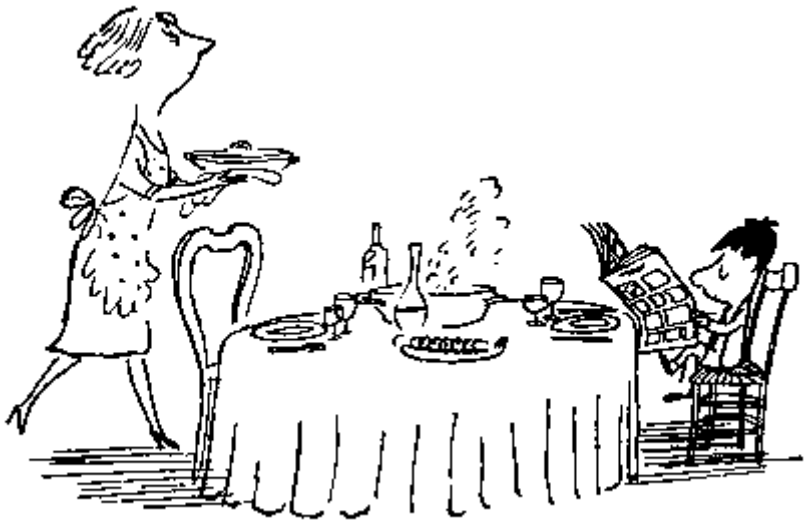
— C’est à cette heure-ci que tu arrives ? m’a demandé maman. Je t’ai déjà dit de ne pas traîner dans la rue en sortant de l’école. Qu’est-ce que tu dirais si je te punissais ? Hein ?

— Quand papa arrive en retard de son bureau, tu ne le grondes jamais, j’ai dit.

Maman m’a regardé et puis elle a dit :

— Ça, mon garçon, c’est ce que tu crois. En attendant, monte faire tes devoirs, nous allons bientôt dîner.

— Si on allait au restaurant et après au cinéma ? j’ai demandé.



— Est-ce que tu perds la tête, Nicolas ? m'a dit maman.

— Ben quoi, j'ai dit, tu y vas bien, des fois, avec papa !

— Oui, Nicolas, m'a dit maman, mais c'est papa qui paie. Alors, quand tu gagneras beaucoup d'argent, nous en reparlerons.

— J'ai ma tirelire, j'ai dit. J'ai des tas de sous là-dedans.

Maman s'est passé la main sur les yeux et puis elle a dit :

— Ecoute, Nicolas ! J'en ai assez de ces manières ! Tu vas m'obéir ou je vais me fâcher.

— Alors, là, c'est drôlement pas juste, j'ai crié. Papa m'a dit que pendant qu'il était pas là, c'était moi l'homme de la maison, et puis toi tu ne me laisses rien faire comme papa !

— Il ne t'a pas dit d'être sage, papa ? m'a demandé maman.

— Non, j'ai dit. Il m'a dit que je le remplaçais, c'est tout.

Maman a rigolé et puis elle a dit :

— Bon, eh bien, l'homme pour ce soir, j'ai préparé un gâteau au chocolat. Je crois que c'est le genre de gâteau au chocolat qui plaît aux hommes ; alors, au lieu d'aller au restaurant, où ils n'ont pas d'aussi bons gâteaux au chocolat, nous resterons à la maison pour le manger, et après, nous jouerons aux cartes. D'accord ?

Moi j'ai dit que c'était d'accord, parce que c'est vrai, quand maman fait un gâteau au chocolat, c'est bête de sortir. Après le dîner, nous avons joué aux cartes. J'ai gagné deux parties, parce

que je suis terrible à la bataille, et puis maman m'a dit qu'il était l'heure que j'aille faire dodo.

— Encore une partie ! j'ai dit.

— Non, Nicolas, au dodo ! m'a dit maman. Et puis, tu sais, puisque tu es un homme, tu vas faire comme papa ; c'est toi qui vas vérifier si la porte de la maison est bien fermée.

Alors, je suis allé vérifier la porte, et j'étais très fier de m'occuper comme ça de maman. Mais j'avais bien envie de faire une autre bataille.

— Papa, il se couche le dernier ! j'ai dit.

— Eh bien, Nicolas, a dit maman, je vais me coucher. Tu seras donc le dernier.

Et maman a éteint la lumière dans le salon et elle est montée dans sa chambre. Alors, comme je n'aime pas rester seul dans le salon, la nuit, je suis monté dans la mienne.

— Tu ne redescendras pas dans le salon quand je dormirai ? j'ai crié à maman.

— Oh ! la la ! a crié maman de sa chambre, qui m'a réveillée comme ça ? Je dormais déjà !

Alors, je me suis endormi aussi, et maman m'a réveillé.

— Allons, mon chéri, m'a dit maman, il faut se lever. C'est l'heure d'aller à l'école. Allons, allons, debout !

Moi, j'ai dit que je n'avais pas envie d'aller à l'école.

— Tous les matins, c'est la même histoire, a dit maman. Allons, lève-toi, pas de comédies ! Je croyais que tu étais un homme ?

— Un homme, ça ne va pas à l'école, j'ai dit.

— Un homme va à son travail, m'a dit maman.

— Moi, je veux bien aller au travail, j'ai répondu. Mais à l'école, je ne veux pas y aller. Et puis papa a dit qu'il fallait que je m'occupe de toi, et si je suis à l'école en train de faire de l'arithmétique, je ne pourrai pas être ici pour m'occuper de toi.

— Papa a de bonnes idées, a dit maman. Il n'empêche que si tu ne te lèves pas, tu auras une fessée. Compris ?

Alors, j'ai pleuré, j'ai dit que j'étais drôlement malade, j'ai toussé des tas de coups, j'ai dit que j'avais mal au ventre, mais maman m'a enlevé les couvertures et j'ai dû aller à l'école. Quand je suis revenu à la maison pour déjeuner, papa était déjà

là. J'ai sauté sur lui pour l'embrasser et papa m'a dit qu'il avait beaucoup pensé à moi, et qu'il m'avait apporté un cadeau, et il m'a donné un stylo sur lequel il y avait écrit, tout en or : « Compagnie d'assurances Van de Goetz ». Très chouette. Et puis papa a passé sa main sur mes cheveux, et il a demandé à maman :

— Alors, il s'est bien conduit, Nicolas ? Maman m'a regardé, elle a rigolé et elle a dit :

— Il s'est conduit comme un petit homme. Un vrai petit homme !...

## La dent

DEPUIS QUELQUES JOURS, j'avais une dent d'en haut qui bougeait, et je la faisais remuer avec ma langue, et quelquefois ça me faisait un peu mal, mais je continuais à la faire remuer quand même.

Et puis, hier à midi, pendant que maman était allée à la cuisine pour chercher le rôti, j'ai mordu dans un morceau de pain, bing ! ma dent est tombée, j'ai eu drôlement peur et je me suis mis à pleurer.

Papa s'est levé d'un coup, et il est venu près de ma chaise.

— Qu'est-ce qu'il y a, Nicolas ? il m'a demandé. Tu as mal ? Réponds-moi ! Qu'est-ce qu'il y a ?

— C'est ma dent, j'ai pleuré. Elle est tombée !

Alors papa s'est mis à rigoler et maman est arrivée en courant.

— Qu'est-ce qui se passe ? a demandé maman. Je ne peux pas vous laisser seuls deux minutes sans qu'il y ait un drame !

— Mais non, a dit papa, en rigolant. C'est ce gros bêta qui pleure parce qu'il vient de perdre une dent.

— Une dent ? a dit maman. Fais voir…

Maman a regardé dans ma bouche, elle a rigolé, et elle m'a embrassé les cheveux.

— Eh bien, mon chéri, il n'y a pas de quoi pleurer, m'a dit maman.

— Si, il y a ! Si, il y a ! j'ai crié. Ça me fait mal et il y a du sang !

— Ecoute, Nicolas, m'a dit papa, il faut que tu apprennes à te conduire comme un homme ; il n'y a que les hommes qui perdent des dents, et ce n'est pas grave du tout. Après, ça repousse comme les cheveux quand tu vas chez le coiffeur. Alors, va te rincer la bouche et reviens manger. Et ne me raconte pas d'histoires ; ça ne te fait pas mal, et puis je t'ai déjà dit que quand tu pleures, tu as l'air d'un clown. Comme ça !

Et papa a fait une grimace, et moi je me suis mis à rigoler. Je suis allé me laver la bouche, j'ai lavé la dent, je l'ai mise dans ma poche, et je suis redescendu manger.

Après, ça a fait quelques histoires quand j'ai dit que je ne voulais pas aller à l'école jusqu'à ce que la dent ait repoussé, mais je n'ai pas pu pleurer, parce que papa m'a fait rigoler avec ses grimaces.

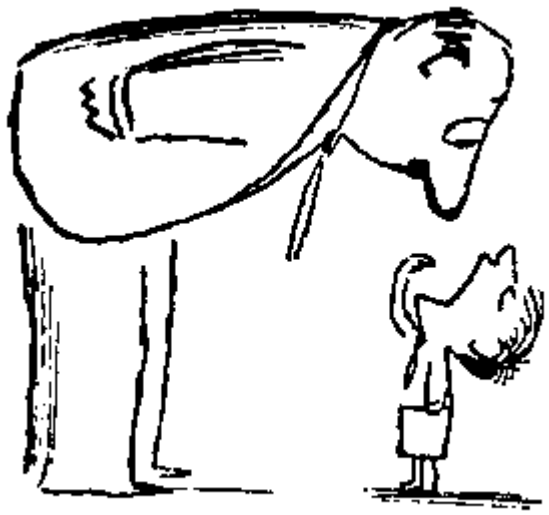
En allant à l'école, j'ai rencontré Alceste – un copain – et je lui ai montré ma dent.

— C'est quoi, ça ? m'a demandé Alceste.

— C'est ma dent, je lui ai expliqué. Elle est tombée, regarde. J'ai ouvert ma bouche, Alceste a regardé dedans, et il a dit que c'était vrai, qu'il me manquait une dent. Et puis, nous nous sommes mis à courir pour ne pas arriver en retard à l'école.

— Eh, les gars ! a crié Alceste quand nous sommes entrés dans la cour, Nicolas a une dent qui est tombée !

Alors tous les copains sont venus, j'ai ouvert ma bouche, et ils ont tous regardé dedans, et le Bouillon – c'est notre surveillant – s'est approché, il a demandé ce qui se passait, je lui ai expliqué, il a regardé dans ma bouche, il m'a dit : « C'est bien », et il est parti.

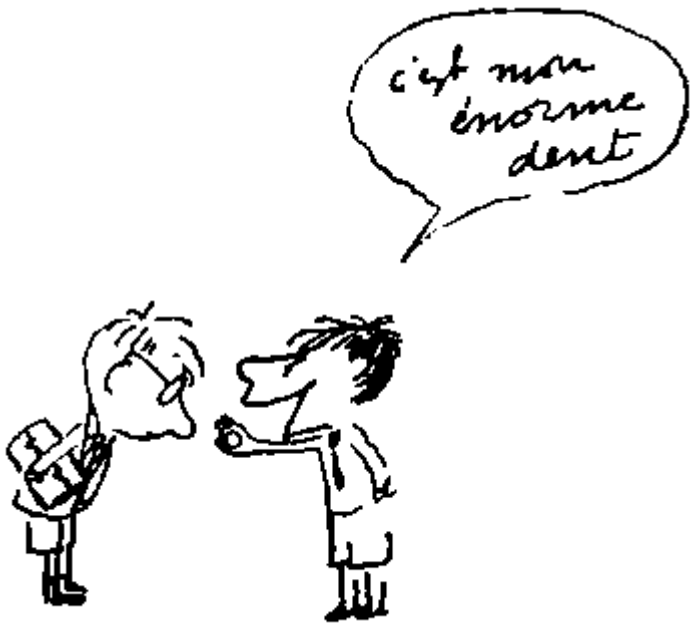


— Et la dent, m'a demandé Geoffroy, tu l'as ?

— Ben oui, j'ai répondu.

Et j'ai sorti la dent de ma poche pour la lui montrer.

— Alors, n'oublie pas de la mettre sous ton oreiller pour le coup de la souris, m'a dit Geoffroy.




— C'est quoi, le coup de la souris ? a demandé Maixent.

— Ben, a expliqué Geoffroy, c'est un truc des parents. Quand tu perds une dent, ils te disent de la mettre sous l'oreiller avant de t'endormir, parce qu'une souris va venir la prendre et mettre une pièce de monnaie à la place. La dernière fois que j'ai perdu une dent, j'ai fait le coup, et ça a très bien marché.

— C'est des blagues, a dit Rufus.

— C'est peut-être des blagues, a répondu Geoffroy, mais les vingt centimes, je les ai eus. Alors…

— Moi, mon grand-père, il met ses dents dans un verre d'eau, a dit Clotaire.

— Et tu crois que ça va marcher, pour moi, le coup de la souris ? j'ai demandé à Geoffroy.

— Sûr, m'a répondu Geoffroy, ça ne rate jamais.

— C'est des blagues, a dit Rufus.

— Ah oui ? a demandé Geoffroy.

Et puis, la cloche a sonné, et nous sommes allés nous mettre en rang pour monter en classe.

Moi, j'étais drôlement content avec le truc de Geoffroy, et j'ai sorti la dent de ma poche pour la regarder.

— La perds pas, m'a dit Alceste.

— Nicolas ! a crié la maîtresse, qu'est-ce que vous faites encore ? Apportez-moi ce que vous cachez sous votre pupitre. Allons ! Plus vite que ça ! Inutile de pleurnicher !

Alors, je suis allé jusqu'au bureau de la maîtresse, et je lui ai montré ma dent. La maîtresse a eu l'air très étonnée, et elle m'a demandé :

— Qu'avez-vous là, Nicolas !

— C'est ma dent, je lui ai expliqué. Je vais la mettre sous mon oreiller, ce soir, pour le coup de la souris.

La maîtresse m'a regardé avec de gros yeux, mais j'ai vu qu'elle se forçait pour ne pas rigoler. Elle est chouette, pour ça, la maîtresse. Souvent, même quand elle nous gronde, on a l'impression qu'elle a drôlement envie de rigoler.

— Bon, Nicolas, elle m'a dit, tu vas reprendre ta dent et essayer de ne plus te dissiper. Parce que le coup de la souris, comme tu dis, ça ne réussit qu'avec les enfants sages. Alors, aujourd'hui, plus que jamais, tu as intérêt à te tenir tranquille. Compris ? Va t'asseoir, maintenant.

Et puis, la maîtresse a appelé Clotaire au tableau, il a eu zéro, mais pour lui ce n'est pas très grave, puisqu'il n'a pas perdu de dent aujourd'hui.

À la sortie de l'école, Alceste m'a accompagné, et il m'a dit :

— T'as vu, c'est pas des blagues, le coup de la souris ; la maîtresse l'a dit. Alors, t'oublieras pas de mettre ta dent sous l'oreiller, hein ? Comme ça, demain, avec les sous, on pourra s'acheter quelque chose de bon pour nous deux.

— Pourquoi pour nous deux ? je lui ai demandé. C'est ma dent. Si tu veux des sous, t'as qu'à attendre que tes dents tombent, non mais sans blague !

Alceste s'est drôlement fâché, il a dit que je n'étais pas un copain, que quand on est un copain et qu'on perd une dent, on partage avec les copains, qu'il ne me parlerait plus jamais de sa vie, et que quand ses dents tomberaient, il ne me donnerait même pas ça.

Alceste a essayé de faire claquer ses doigts, il n'a pas pu à cause du beurre, et il est parti en courant.

Avant de me coucher, j'ai mis ma dent sous mon oreiller, et je me suis endormi, content comme tout.

Mais ce matin, quand je me suis réveillé, très très tôt, j'ai regardé tout de suite sous mon oreiller, et qu'est-ce que j'ai trouvé ? Ma dent ! Pas de sous, rien que ma dent !

Alors ça, c'était drôlement pas juste, et c'est pas la peine d'avoir des dents qui tombent, si on ne vous donne pas des sous. Je suis allé dans la chambre de papa et maman, qui étaient encore couchés, et je leur ai montré ma dent en pleurant.

— Encore une ? a crié papa. Mais c'est incroyable !

— C'est la dent d'hier, j'ai expliqué, et Geoffroy m'a dit de faire le coup de la souris, et ça n'a pas marché !

— Le coup de la souris ? a dit maman. Qu'est-ce que tu racontes, Nicolas ?

— Le coup de la souris ! a dit papa en se mettant la main sur la tête. Mais oui !... Bien sûr... Je crois que je sais ce qui s'est passé... Retourne dans ta chambre, Nicolas, j'arrive tout de suite.

Alors, je suis retourné dans ma chambre avec ma dent, j'ai entendu papa et maman qui rigolaient et papa est arrivé dans ma chambre avec un gros sourire sur la figure.

— Crois-tu qu'elle est bête, cette souris, m'a dit papa. Elle s'est trompée d'oreiller ! Regarde ce que j'ai trouvé sous le mien.

Et papa m'a donné une pièce de cinquante centimes !

J'étais drôlement content, et comme Alceste c'est un copain et que je n'aime pas être fâché avec lui, quand je le verrai, je lui donnerai ma dent, pour qu'il la mette ce soir sous son oreiller !

## Tout ça, c'est des blagues !

LES COPAINS ILS SONT TOUS DRÔLEMENT BÊTES ! Je vous ai dit que nous avions un voisin, mais pas M. Blédurt, à qui papa ne parle plus, mais M. Courteplaque, qui ne parle plus à papa, qui est chef du rayon des chaussures aux magasins du Petit Epargnant, troisième étage, qui a une femme, Mme Courteplaque, qui joue du piano, et qui a une petite fille qui s'appelle Marie-Edwige, qui vient jouer dans le jardin quelquefois avec moi.

Hier, par exemple, elle est passée par le trou de la haie qui n'est toujours pas arrangé et M. Courteplaque a envoyé une lettre à papa, pour lui dire que s'il ne faisait pas arranger la haie, il allait se plaindre. Et papa lui a répondu par une autre lettre, je ne sais pas ce qu'il lui a dit, mais c'est rigolo de s'envoyer des lettres quand on habite l'un à côté de l'autre ! Et Marie-Edwige m'a demandé si je voulais qu'on joue ensemble, et moi j'ai dit oui.

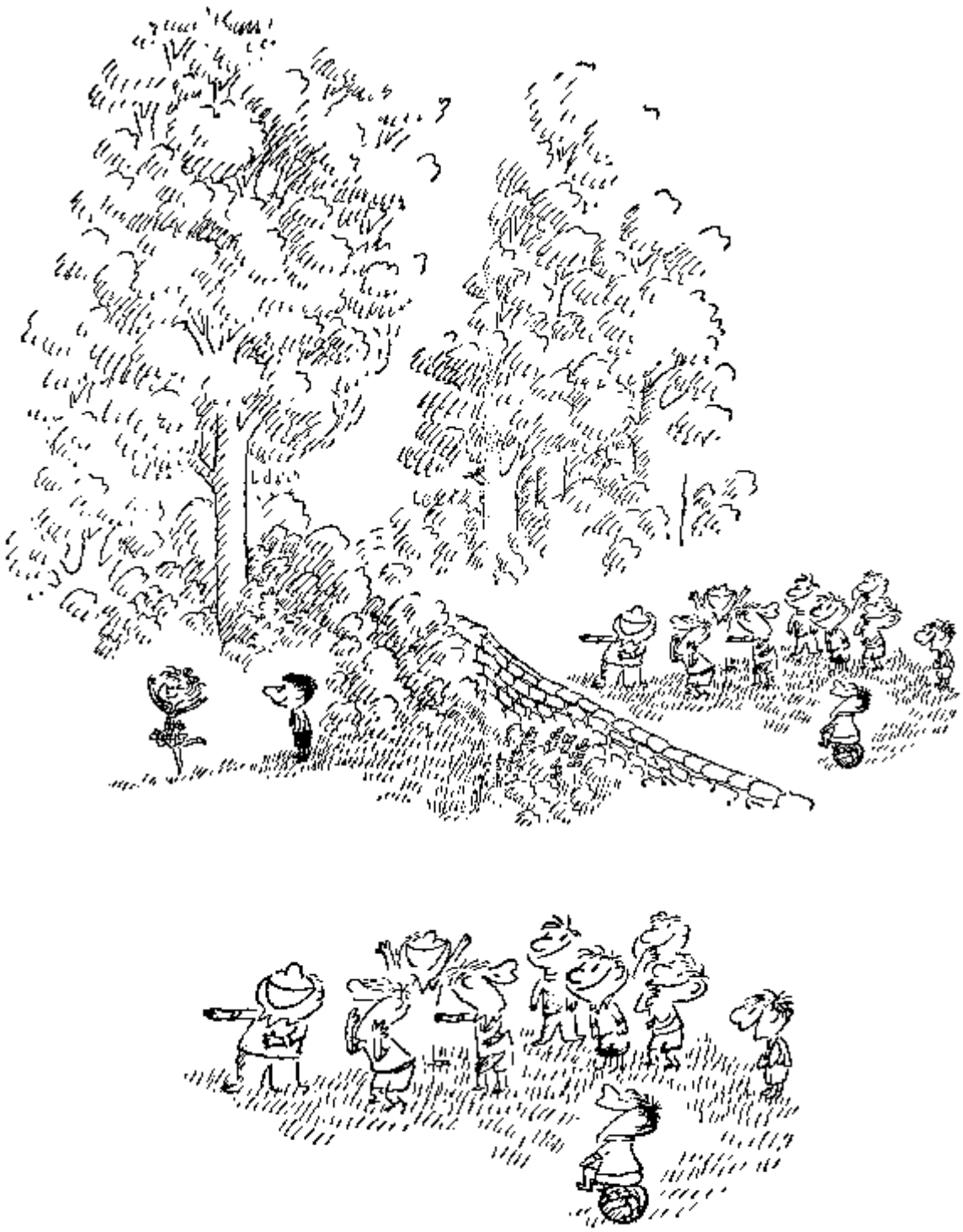
Même si c'est une fille, elle est très chouette, Marie-Edwige, qui est toute rose, avec des cheveux jaunes qui brillent, des yeux bleus et un tablier à carreaux bleus qui allait très bien avec ses yeux, pas à cause des carreaux mais à cause du bleu.

— Tu sais, m'a dit Marie-Edwige, que je prends des leçons de danse ? Le professeur a dit à maman que j'avais des dons terribles. Tu veux voir ?

— Oui, j'ai dit.

Alors, Marie-Edwige a commencé à chanter « la la la » et à sauter partout dans le jardin, en s'arrêtant de temps en temps pour se baisser comme si elle cherchait quelque chose dans l'herbe, et puis après, elle a agité les bras et les mains pour faire comme si c'était des ailes, et puis elle s'est mise sur la pointe des pieds pour tourner autour des bégonias de maman, et c'était très chouette. Même à la télé de Clotaire, je n'avais jamais vu quelque chose d'aussi chouette ; sauf peut-être le film de cow-boys de la semaine dernière.

— Plus tard, m'a dit Marie-Edwige, je serai une grande danseuse, j'aurai une robe blanche avec un tutu, tu sais ? et des tas de bijoux dans les cheveux, et je danserai dans des théâtres partout dans le monde, à Paris, en Amérique, à Arcachon, et dans les théâtres, il y aura plein de rois et de présidents, et tout le monde sera avec des uniformes et des costumes noirs, et il y aura des dames avec des robes en satin, tu sais ? Mais moi je serai la plus belle de toutes et tout le monde sera debout en train de faire bravo ; et toi, tu serais mon mari, et tu serais derrière le rideau et tu m'apporterais des fleurs, tu sais ?



— Oui, j'ai dit.

Et puis, Marie-Edwige s'est mise sur la pointe des pieds et elle a recommencé à tourner autour des bégonias, et j'espère que plus tard, quand je serai grand, maman me laissera en arracher pour les porter au théâtre, mais ce n'est pas sûr, parce

qu'avec les bégonias de maman, il ne faut pas rigoler… Et puis, les copains sont passés devant la maison.

— Eh, Nicolas ! a crié Eudes. Tu viens au terrain vague ? On va jouer au foot ; les parents d'Alceste lui ont rendu le ballon qu'ils lui avaient confisqué !

D'habitude, le foot, c'est ce que j'aime le plus après maman et papa, mais là, je ne sais pas pourquoi, je n'avais pas tellement envie d'y jouer avec les copains.

— Si tu veux y aller, tu n'as qu'à y aller, m'a dit Marie-Edwige, après tout, que tu y ailles ou que tu n'y ailles pas, moi ça ne me fait rien. Alors, si tu veux y aller, t'as qu'à y aller.

— Alors, a crié Rufus, tu viens ou tu viens pas ? Si on veut jouer, il faut se dépêcher. Il est tard.

— Bien sûr, qu'il vient, a dit Alceste.

Après tout, si j'ai pas envie de jouer au foot, qu'est-ce qu'ils ont à m'embêter, les copains ? Si j'ai pas envie, j'ai pas envie, voilà tout, c'est vrai, quoi, à la fin, sans blague !

— Qu'est-ce qu'il a à nous regarder comme ça ? a demandé Joachim.

— Bah ! a dit Geoffroy, on se débrouillera très bien sans lui. Allons-y.

Et les copains sont partis, et Marie-Edwige m'a dit qu'elle espérait que ce n'était pas à cause d'elle que je n'étais pas allé jouer au foot avec mes amis, et moi j'ai répondu que bien sûr que non, que je faisais seulement ce que j'avais envie de faire, et j'ai rigolé, et Marie-Edwige m'a demandé si je voulais bien faire des galipettes, parce que s'il y a une chose que Marie-Edwige aime bien, c'est de voir faire des galipettes, et pour les galipettes, je suis terrible. Et puis, Mme Courteplaque a appelé Marie-Edwige, en lui disant qu'il était l'heure de se laver les mains pour aller dîner.

À table, je n'avais pas très faim, et maman m'a passé la main sur le front, en disant qu'elle était inquiète quand au lieu de manger, je me mettais à jouer avec ma purée, et papa a dit que c'était le printemps, et maman et papa se sont mis à rigoler, alors j'ai rigolé aussi, mais je n'ai pas fini ma purée.

Maman m'a dit que j'aille faire dodo, parce que j'avais l'air fatigué et que demain il y avait école, et j'ai fait un chouette

dodo ; il y avait Marie-Edwige qui dansait dans un théâtre, avec son tablier bleu, et dans le théâtre il y avait tous les copains habillés en cow-boys qui faisaient bravo, et moi j'apportais un gros bouquet de bégonias à Marie-Edwige.

Ce matin, quand je suis arrivé à l'école, tous les copains étaient déjà là. Et quand ils m'ont vu, il y a Eudes qui a pris Alceste dans ses bras, comme le jeune homme et la jeune fille font dans les films, dans les parties où on s'embête, sauf que la jeune fille ne mange pas une tartine, comme le faisait cet imbécile d'Alceste.

— Je t'aime, disait Eudes. Oh ! la la ! que je suis amoureux !

— Moi aussi je t'aime drôlement, Nicolas, a dit Alceste, en regardant les yeux d'Eudes et en lui envoyant des tas de miettes à la figure.

— Qu'est-ce que vous avez à faire les guignols ? j'ai demandé.

Alors, Geoffroy a commencé à faire des petits sauts en agitant les bras.

— Regardez comme je danse, a crié Geoffroy. C'est pas mieux que faire du foot ça ? Regardez ! Je danse comme la fiancée de Nicolas ! Eh les gars ! Regardez ! Je suis pas chouette ?

Et puis, tous les autres se sont mis à courir autour de moi et à crier : « Nicolas est amoureux ! Nicolas est amoureux ! Nicolas est amoureux ! » Alors moi, je me suis mis drôlement en colère, et j'ai donné une grosse baffe sur la tartine d'Alceste, et on a tous commencé à se battre, et le Bouillon, c'est notre surveillant, est arrivé en courant, il nous a séparés en disant que nous étions des petits sauvages, qu'il commençait à en avoir assez, il nous a donné à tous une retenue, et il est allé sonner la cloche.

Amoureux, moi ! Ils me font bien rigoler ; comme si on pouvait être amoureux d'une fille, même de Marie-Edwige ! Tout ça, c'est des blagues ! Ce qui n'est pas des blagues, c'est qu'ils sont tous drôlement bêtes, les copains !

Et quand je serai grand, je dirai au portier du théâtre de ne pas les laisser entrer ! C'est vrai, quoi, à la fin !

## Les beaux-frères

MAIXENT EST ARRIVÉ À L'ÉCOLE, aujourd'hui fier comme tout.

— Eh, les gars ! il nous a dit. Je vais être beau-frère !

— Tu rigoles, lui a dit Rufus.

— Non, monsieur, je ne rigole pas du tout, lui a répondu Maixent.

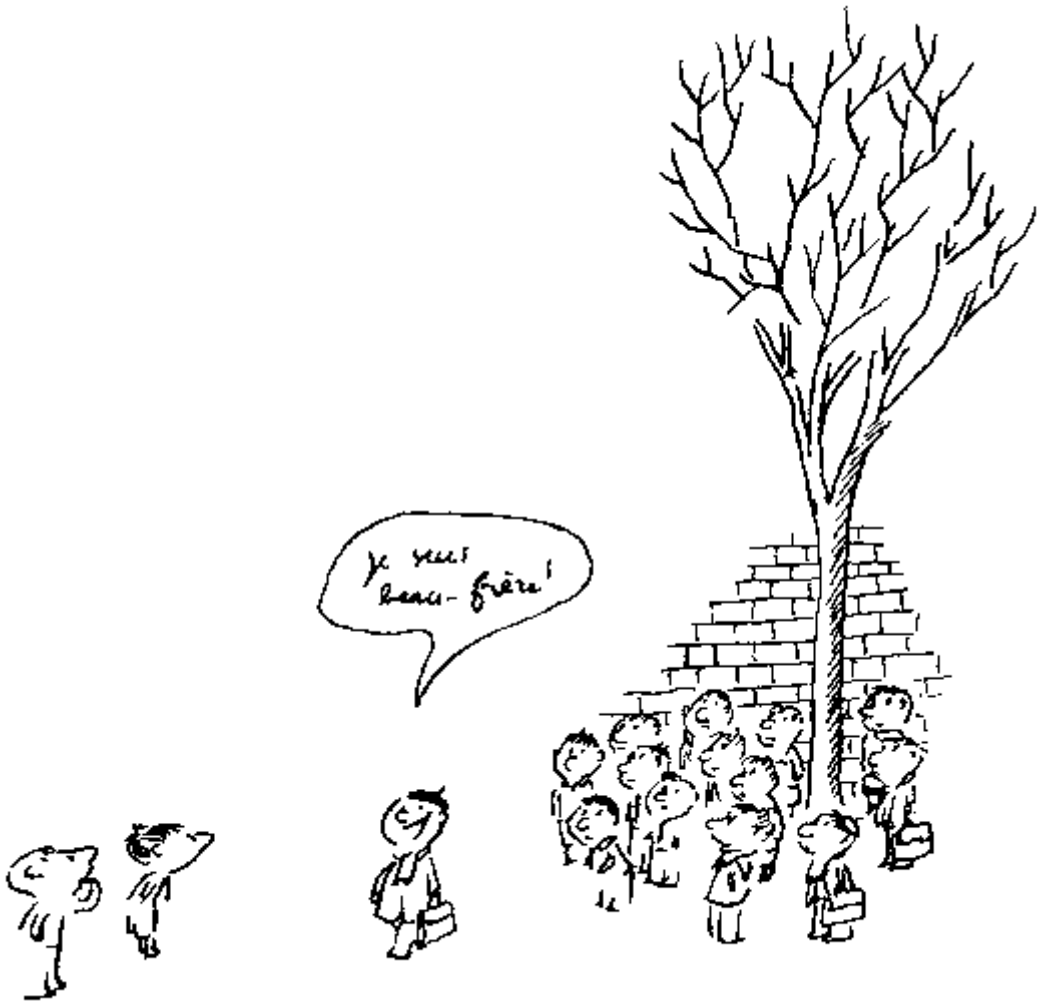
Et Maixent nous a expliqué que sa grande sœur Hermione s'était fiancée, et qu'elle allait se marier et qu'il allait devenir le beau-frère du mari d'Hermione.

— Tu es trop petit pour être beau-frère, lui a dit Eudes. Mon père, lui, il est beau-frère, mais toi, tu es trop petit.

— D'abord, je ne suis pas petit, a crié Maixent, et si tu veux essayer, je te prends à la course, et puis après, ça n'a rien à voir, ma sœur se marie, et moi, bing, je deviens beau-frère.

Et Maixent nous a dit que le fiancé de sa sœur était très chouette, qu'il avait des moustaches, et qu'il lui avait déjà fait des cadeaux ; par exemple, hier soir, quand il était venu voir Hermione, il lui avait donné des sous pour aller s'acheter des bonbons, et qu'il lui avait demandé de l'appeler Jean-Edmond – c'est son nom – parce que entre beaux-frères, on était drôlement copains.

— Et puis, il m'a dit que pour le mariage je serai garçon d'honneur, nous a encore expliqué Maixent, que je boirai du champagne, et que j'aurai une grosse part du gâteau.




— Ah ! dis donc ! a dit Alceste.

— Et puis, il m'a promis aussi, a dit Maixent, qu'il m'emmènerait avec lui dans son auto, il a une auto terrible et que nous irions au zoo, voir les singes.

— Tu commences à nous embêter, toi, le beau-frère, a dit Rufus.

— Ah oui ? a dit Maixent. Tu dis ça parce que tu es jaloux et que tu ne peux pas être beau-frère. Voilà pourquoi tu dis ça !

— Quoi ? a crié Rufus. Moi, je peux être beau-frère quand je veux ! C'est toi qui ne peux pas être beau-frère ! Tu es trop laid ! Tu es un laid-frère !

Ça, ça nous a tous fait rigoler sauf Maixent qui a demandé à Rufus :

— Répète un peu voir ce que tu as dit ?

— Laid-frère ! Laid-frère ! Laid-frère ! a répété Rufus.

Alors Maixent a sauté sur Rufus, ils ont commencé à se battre, et le Bouillon – c'est notre surveillant – est arrivé en courant, et il les a séparés.

— Il a dit que je suis un laid-frère parce qu'il est jaloux ! a crié Maixent. Ils sont tous jaloux !

— Je ne vous ai pas demandé d'explications, lui a répondu le Bouillon. Je refuse d'écouter vos insanités. Tous les deux au piquet. J'en ai autant pour les autres, s'il y a des amateurs. Plus un mot. Silence. Allez.

Et ce soir en rentrant de l'école, je me suis dit que Maixent avait bien de la chance d'être beau-frère d'un grand à moustaches, qui l'emmènerait dans sa chouette auto visiter le zoo pour voir les singes. Et quand je suis entré dans la maison, je suis allé voir maman dans la cuisine, et je lui ai demandé :

— Je ne peux pas être beau-frère, moi ?

Maman m'a regardé, et puis elle m'a dit :

— Nicolas, je suis très occupée, alors ne m'ennuie pas avec tes histoires. Tu demanderas à papa quand il rentrera ; en attendant mange ton goûter et monte faire tes devoirs.

Et quand j'ai entendu papa rentrer à la maison, je suis descendu en courant, et j'ai crié :

— Dis, papa !

— Une minute, mon lapin, m'a dit papa. Laisse-moi au moins enlever mon par-dessus.

Et puis quand papa s'est assis dans le fauteuil du salon, il m'a demandé :

— Eh bien, bonhomme, qu'est-ce que tu veux ?

— Je ne peux pas être beau-frère, moi ? j'ai demandé.

Papa a eu l'air étonné, et puis il a rigolé.

— Ma foi non, m'a dit papa, je ne crois pas. Ou, c'est-à-dire oui, plus tard quand tu te marieras, mais à condition que tu n'épouses pas une fille unique.

— Ah non, j'ai dit. Pas plus tard, maintenant. Maixent va devenir beau-frère, et il va aller au zoo en auto, voir les singes.

— Ecoute, Nicolas, m'a dit papa. Essaie de comprendre ; je suis fatigué et j'ai envie de lire mon journal tranquillement. Alors, monte jouer, ou va faire tes devoirs, ou n'importe quoi. D'accord ?

— Ah ben ça c'est pas juste ! j'ai crié. Moi, quand je demande quelque chose, on ne veut pas me parler et on m'envoie là-haut ! Et un imbécile comme Maixent, parce que sa sœur se marie il va aller en auto au zoo, voir les singes !

Papa s'est levé du fauteuil, aussi fâché que moi.

— Ce n'est pas bientôt fini, Nicolas ! il a crié. Parce que si tu continues, je te préviens que ça va aller mal !

Je me suis mis à pleurer, et maman est venue dans le salon.

— Qu'est-ce qu'il y a encore ? a demandé maman. Dès que je vous laisse seuls, ce sont des cris et des hurlements !

— Il y a, a dit papa, que ton fils veut une sœur aînée. Tout de suite !

Maman a ouvert des yeux tout ronds, et puis elle a rigolé.

— Qu'est-ce que tu racontes ? elle a demandé.

— Ton fils, a dit papa (ton fils, c'est moi), s'est mis dans la tête de devenir beau-frère, parce qu'un de ces petits dingos qui fréquentent son école va être beau-frère, et il va aller au zoo voir les singes ; enfin c'est ce que j'ai cru comprendre.

Maman a tellement rigolé que papa a fait un sourire, et moi j'ai rigolé aussi, comme chaque fois que maman rigole. Et puis, maman s'est baissée pour mettre sa figure devant la mienne, et elle m'a dit :

— Mais en voilà une idée, mon chéri ! Tu sais, ce n'est pas toujours tellement drôle d'avoir un beau-frère. J'en ai un, moi, après tout ; je sais de quoi je parle.

— Ah ? Et qu'est-ce qu'il t'a fait, ton beau-frère ? a demandé papa.

— Oh ! a répondu maman, tu sais bien qu'Eugène est parfois un peu… un peu rustre, quoi. Souviens-toi de la dernière fois qu'il est venu ici et qu'il n'y avait plus moyen de le faire partir. Et ses calembours ! Non, je t'assure !…

— Parce que je n'ai pas le droit de recevoir mon frère chez moi ? a demandé papa, qui ne souriait plus du tout. Et peut-être que son humour n'est pas assez raffiné pour Madame, mais moi, il me fait bien rigoler !

— Eh bien, tu n'es pas difficile, a dit maman qui s'était relevée, et qui était devenue très rouge.

— En tout cas, a dit papa, un beau-frère, c'est moins encombrant qu'une belle-mère.

— C'est une allusion ? a demandé maman.

— Prends-le comme tu voudras, a répondu papa.

— Moi, je connais quelqu'un qui pourrait très bien retourner chez ta belle-mère, a dit maman.

Alors, papa a levé les bras au plafond, il a commencé à marcher du fauteuil jusqu'à la petite table où il y a la lampe, et de la petite table où il y a la lampe jusqu'au fauteuil, et puis il s'est arrêté devant maman, et il lui a demandé :

— Tu ne trouves pas que nous sommes un tantinet ridicules ?

Maman a rigolé, et elle lui a répondu :

— Franchement, oui !

Alors, tout le monde a rigolé et a embrassé tout le monde, et moi j'étais content comme tout parce que j'aime bien quand papa et maman se réconcilient, et maman après, elle fait toujours quelque chose de chouette à manger pour le dîner.

Et puis, on a sonné à la porte, papa est allé ouvrir, et c'était M. Blédurt, notre voisin.

— Je venais te voir, a dit M. Blédurt à papa, pour te demander si tu voulais venir avec moi, demain matin, dimanche, faire du footing dans le bois.

— Ah ! non, a dit papa, désolé. Demain matin, Nicolas et moi, nous allons en auto voir les singes, comme deux vrais beaux-frères.

Et M. Blédurt est parti en disant qu'on était tous fous dans cette maison.

## Le gros mot

PENDANT LA RÉCRÉ, cet après-midi, Eudes a dit un gros mot. Des gros mots, à l'école, on en dit quelquefois, mais celui-là, on ne le connaissait pas.

— C'est mon frère qui l'a dit ce matin, nous a expliqué Eudes. Celui qui est officier. Il est en permission, à la maison ; il s'est coupé en se rasant et il a dit le gros mot.

— Ton frère n'est pas officier, a dit Geoffroy. Il fait son service militaire et il est soldat ; alors, ne me fais pas rigoler.

— Parfaitement qu'il est officier, a dit Eudes.

— À d'autres, a dit Geoffroy.

Alors, Eudes a dit le gros mot à Geoffroy.

— Répète, a dit Geoffroy.

Eudes a répété le gros mot. Geoffroy a répondu le gros mot à Eudes, ils se sont battus, et puis la cloche a sonné.

— Juste quand on commençait à s'amuser, a dit Rufus.

Et il a dit le gros mot.

Quand je suis revenu à la maison, maman était dans la cuisine. J'y suis entré en courant, et j'ai crié :

— Maman, je suis là !

— Nicolas, m'a dit maman, combien de fois faut-il te demander de ne pas entrer ici comme un sauvage ? Maintenant, mange ton goûter et va faire tes devoirs. J'ai du travail.

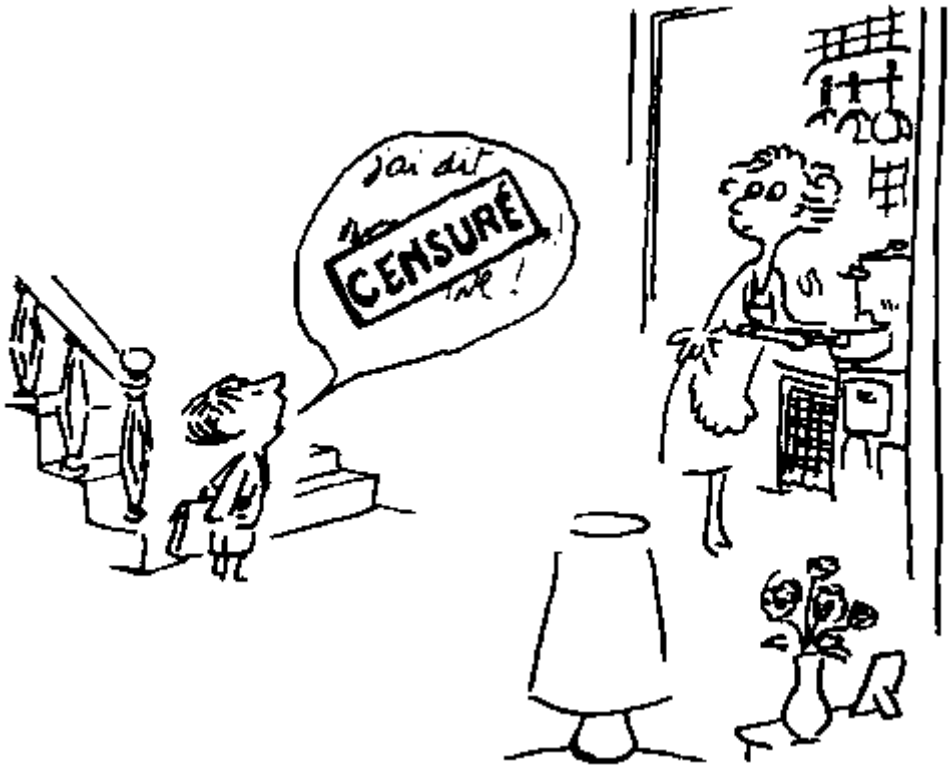
Pendant que je prenais mon café et ma tartine, j'ai vu ce que maman préparait… un gigot. Moi j'aime bien le gigot, c'est très chouette, surtout quand il n'y a pas d'invités, parce que alors, je suis sûr d'avoir la moitié de la souris.

— Chic, du gigot ! j'ai dit.

— Oui, a dit maman. C'est ton père qui m'a demandé de lui en faire un pour le dîner, avec beaucoup d'ail. Il va être content.

Papa, il aime le gigot autant que moi, et nous partageons toujours la souris.

— Bon, Nicolas, m'a dit maman. Tu as fini ton goûter, monte vite faire tes devoirs.




— Je peux pas aller jouer dans le salon ? j'ai demandé. Je ferai les devoirs après dîner.

— Nicolas ! a crié maman, tu vas monter faire tes devoirs tout de suite, c'est compris ?

Alors, moi, j'ai dit le gros mot.

Maman a ouvert des yeux grands comme tout, elle m'a regardé, et moi, j'étais bien embêté d'avoir dit le gros mot. Les gros mots qu'on apprend à la récré, il ne faut jamais les répéter

à la maison, parce que les gros mots, à la récré, c'est rigolo, mais à la maison, c'est sale et ça fait des tas d'histoires.

— Qu'est-ce que tu as dit ? Répète un peu ? m'a demandé maman.

Alors j'ai répété le gros mot.

— Nicolas ! a crié maman. Où as-tu appris des mots pareils ?

— Ben, j'ai expliqué, c'est à l'école, à la récré. Eudes, il a un frère qui est soldat, et lui, il dit qu'il est officier ; mais c'est des blagues, et Geoffroy le lui a dit, et le frère d'Eudes est en permission, et puis il s'est coupé en se rasant, et il a dit le gros mot, et Eudes nous l'a appris à l'école, à la récré.

— Bravo, a dit maman. Bravo ! Je vois qu'à l'école, on soigne ton éducation et que tu as des camarades très bien élevés. Maintenant, monte faire tes devoirs ; nous verrons ce que papa pense de tout ça.

Moi, je suis monté faire mes devoirs ; ce n'était pas le moment de faire le guignol, et j'étais bien embêté. J'avais même un peu envie de pleurer, à cause de ce sale mot et de cet imbécile d'Eudes qui n'avait qu'à pas nous raconter toutes les bêtises que dit son frère quand il se rase ; c'est vrai, quoi, à la fin.

J'étais en train de faire mes devoirs, quand j'ai entendu papa entrer dans la maison.

— Chérie, je suis là ! a crié papa.

— Nicolas ! a crié maman.

Alors, je suis descendu dans le salon, et j'avais pas tellement envie, et papa, quand il m'a vu, il a rigolé et il a dit :

— Eh bien ! Tu en fais une tête, mon gros ! Encore des ennuis à l'école, je parie !

— C'est pire que des ennuis, a dit maman, qui me regardait avec des yeux fâchés. C'est même très grave. Figure-toi que ton fils apprend des gros mots.

— Des gros mots ? a demandé papa tout étonné. Quels gros mots, Nicolas ?

Alors, moi, j'ai dit le gros mot.

— Comment ? a crié papa. Qu'est-ce que tu as dit ?

— Tu as bien entendu, a dit maman. Tu te rends compte ?

— Magnifique, a dit papa. Et qui t'a appris à dire ça ?

Alors, j'ai expliqué à papa le coup de cet imbécile d'Eudes et du frère de cet imbécile d'Eudes.

Papa s'est donné une claque sur les poches de son veston et il a fait un gros soupir.

— On se saigne aux quatre veines, il a dit à maman, et voilà ce qu'on leur apprend ! Ah, c'est du joli ! Vraiment, c'est du joli ! J'ai bien envie d'écrire une lettre au directeur de son école. C'est vrai, ça ! Ils n'ont qu'à mieux surveiller leurs garnements. Quand j'allais à l'école, moi, celui qui aurait osé dire un mot pareil, hop ! il aurait été immédiatement mis à la porte ! Mais de nos jours, cette bonne vieille discipline, ça n'existe plus ! Oh non ! Maintenant, on a de nouvelles méthodes, on fait de l'éducation moderne. Il ne faut pas leur donner des complexes, aux chers petits ! Et après, s'ils deviennent des blousons noirs, des bandits, qu'ils volent des voitures, très bien, mais c'est très bien, mais c'est parfait ! Une belle génération de voyous, voilà ce qu'on nous prépare !

Moi, là, j'avais drôlement peur. Si papa écrit au directeur, ça va être terrible, parce que dans mon école, c'est comme dans celle de papa quand il était petit. Le directeur n'aime pas les gros mots, et un grand qui avait dit un gros mot en classe à un autre grand a été suspendu.

— Je veux pas que tu écrives au directeur, j'ai pleuré. Si tu écris au directeur, j'irai plus jamais à l'école !

— Pour ce que tu y apprends ! a dit papa.

— Là n'est pas la question, a dit maman. Le principal, c'est que Nicolas comprenne qu'il ne doit pas répéter des mots pareils. Jamais.

— Tu as raison, a dit papa. Viens un peu ici, Nicolas.

Papa s'est assis dans son fauteuil, il m'a pris par les bras, et il m'a mis debout entre ses genoux.

— Tu n'as pas honte, Nicolas ? il m'a demandé.

— Ben oui, j'ai dit.

— Et tu as bien raison d'avoir honte, m'a dit papa. Tu sais, Nicolas, c'est l'éducation que tu reçois maintenant qui va décider de toute ta vie, de tout ton avenir. Si tu travailles mal, si tu dis des gros mots, tu ne seras jamais qu'un raté, qu'une épave que l'on se montrera du doigt. Ces gros mots que tu entends et que tu répètes sans trop savoir ce qu'ils veulent dire, tu as l'impression qu'ils n'ont pas d'importance, que c'est amusant. Et tu as tort. Terriblement tort. La société n'a que faire des mal bouchés. Tu as le choix entre devenir un voyou ou un homme utile à la communauté. Oui, voici ton choix ! devenir un homme seul ou un homme que l'on a plaisir à recevoir, à inviter, dont on recherche l'amitié. Un homme grossier ne s'élève jamais dans la vie ; on le méprise, on le repousse, on ne veut pas de lui. Voilà comment un simple gros mot peut briser une existence. Tu as compris, Nicolas ?

— Oui papa, j'ai dit.

— Tu crois qu'il a compris ? a demandé maman à papa. J'ai l'impression que…

— Nous allons voir, a dit papa. Qu'est-ce que je t'ai expliqué, Nicolas ?

— Ben, j'ai dit, il ne faut pas dire des gros mots, parce que sinon, on n'est pas invité.

Papa et maman se sont regardés, et puis ils se sont mis à rigoler.

— C'est à peu près ça, bonhomme, a dit papa.

— Je suis fière de mon Nicolas, a dit maman, qui m'a embrassé.

Et puis papa s'est arrêté de rigoler, il s'est mis à sentir, il a regardé vers la cuisine, et il a crié :

— Ça sent le brûlé : ton gigot !

Et maman a dit le gros mot !

## Avant Noël, c'est chouette !

D'HABITUDE, papa me dit que le père Noël est très pauvre, et qu'il ne peut pas m'apporter tout le tas de choses terribles que je demande, mais cette année, ça va être drôlement chouette, parce que papa m'a promis que j'aurai tout ce que je voudrai.

Aujourd'hui, c'était le dernier jour de classe avant les vacances, et Geoffroy a un père très riche, qui lui achète toute l'année des choses, et nous on n'est pas jaloux, bien sûr, parce que Geoffroy est un bon copain, mais ce n'est pas juste que cet imbécile ait tout le temps des cadeaux, alors que nous on n'en a que pour nos anniversaires, pour la Noël et quand on fait premier en composition, et ça, ça n'arrive pas souvent, parce que le premier c'est toujours Agnan, qui est le chouchou de la maîtresse.

Geoffroy n'a pas eu le temps de nous parler de ses lunettes d'aviateur, parce que la cloche a sonné, et on a dû se mettre en rang pour monter en classe. Et en classe, la maîtresse s'est fâchée, parce que Geoffroy et Eudes étaient en train de parler.

— Geoffroy ! Eudes ! a crié la maîtresse. Vous voulez passer vos vacances de Noël à l'école, en retenue ?

— Mais je peux pas, moi, mademoiselle, a dit Geoffroy. Je pars demain aux sports d'hiver.

— Ben, si t'es en retenue, a dit Eudes, tu feras comme moi, tu ne partiras pas et voilà tout, non mais sans blague !

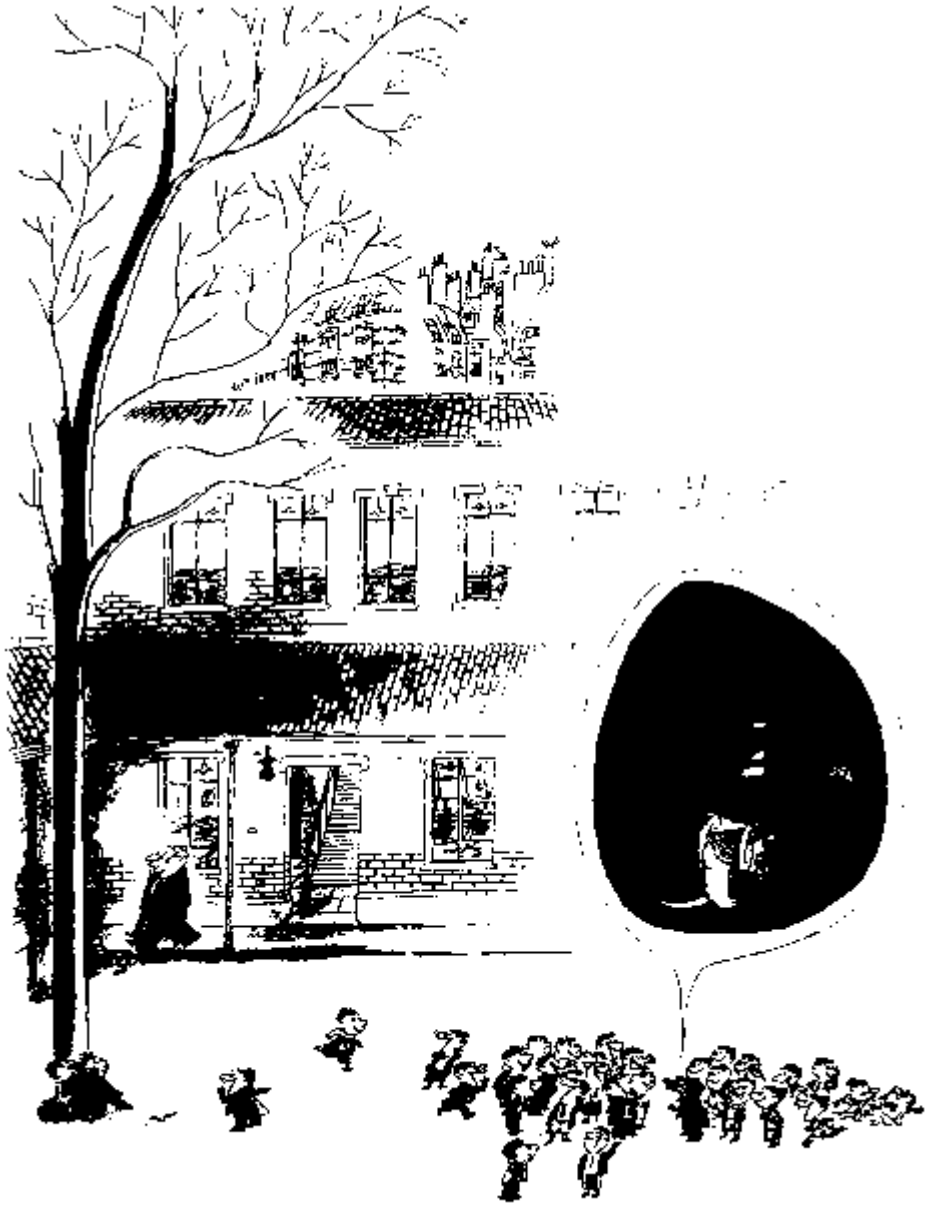
— Ah oui ? a dit Geoffroy. Mon père a réservé l'hôtel et les places dans le train, alors !

— Silence ! a crié la maîtresse. Vous êtes insupportables !... Nicolas, ça ne vous dérange pas que je parle en même temps que vous ?... Je ne sais pas ce que vous avez aujourd'hui, mais vous êtes intenables ! Encore un mot et je mets toute la classe en retenue, sports d'hiver ou pas !

— Ah ! a dit Eudes.

Et la maîtresse a mis Eudes et Geoffroy au piquet, un de chaque côté du tableau, parce que les coins du fond de la classe

étaient occupés par Clotaire, qui avait été interrogé – il va toujours dans le coin du fond quand il a été interrogé –, et par Rufus qui avait envoyé un petit papier à Maixent, où il avait écrit : « À la récré, faut que je te parle » et la maîtresse avait vu le petit papier, et elle n'aime pas qu'on envoie des petits papiers en classe. Elle dit que si on a quelque chose d'important à se dire, on n'a qu'à attendre la récré. Et puis, la récré a sonné, et la maîtresse a laissé sortir tout le monde, même les punis, elle est très chouette la maîtresse, et puis aussi, je crois que, quelquefois, elle aime bien rester seule en classe.



Dans la cour, Maixent a demandé à Rufus de lui dire ce qu'il avait à lui dire, mais Rufus lui a dit qu'il ne disait rien aux imbéciles qui se laissaient prendre les petits papiers par la maîtresse, que c'était tout ce qu'il avait à lui dire et qu'il ne dirait plus rien.

Pendant que Maixent disait à Rufus de lui dire quand même ce qu'il avait à lui dire, nous, on s'est mis autour de Geoffroy, qui avait mis ses lunettes d'aviateur sur sa figure, et qui nous expliquait que c'était pour faire du ski.

— Tu sais faire du ski ? je lui ai demandé.

— Pas encore, m'a répondu Geoffroy, mais aux sports d'hiver, je vais prendre des leçons de ski avec un moniteur, et puis après, je vais participer à des championnats, comme les types qu'on voit à la télé, et comme j'irai très vite, j'aurai besoin de lunettes d'aviateur.

— À d'autres, a dit Eudes.

Ça ne lui a pas plu, à Geoffroy.

— Tu dis ça, a crié Geoffroy, parce que t'es jaloux !

— Ne me fais rigoler, a dit Eudes. Pour la Noël, si je veux, je demande des lunettes d'aviateur, et j'en ai plein.

— À d'autres ! a crié Geoffroy. Si tu fais pas de ski, t'as pas le droit d'avoir des lunettes d'aviateur !

— Je me gênerais ! a dit Eudes. Et puis tiens, je vais demander des skis, et j'aurai encore plus besoin… de lunettes d'aviateur que toi, puisque j'irai plus vite !

Et ils se sont battus, et le Bouillon est arrivé en courant. Le Bouillon, c'est notre surveillant, et je ne sais pas si je vous ai expliqué qu'on l'appelle comme ça parce qu'il dit souvent : « Regardez-moi bien dans les yeux », et dans le bouillon il y a des yeux. Ce sont les grands qui ont trouvé ça.

— Petits misérables ! a crié le Bouillon. C'est ça, l'esprit de Noël ? Alors, vous vous conduirez comme des sauvages jusqu'au dernier jour de classe ? Et puis d'abord, pourquoi vous battez-vous ? Regardez-moi bien dans les yeux, et répondez-moi !

— Il dit qu'il va aller plus vite que moi, avec ses sales skis ! a crié Geoffroy.

— Ça va, a dit le Bouillon. Plus un mot. Vous me conjuguerez tous les deux le verbe : « Je ne dois pas proférer des absurdités

pendant la récréation, ni me conduire comme un vandale, en me battant dans la cour de l'école, sous les prétextes les plus futiles. » À tous les temps, et à tous les modes. Pour après les vacances. Et maintenant, au piquet.

— Mais je pars aux sports d'hiver ! a dit Geoffroy.

— À d'autres, a dit Alceste.

Et le Bouillon l'a envoyé au piquet.

— Moi, a dit Clotaire, je vais écrire au père Noël pour qu'il m'apporte un dérailleur pour mon vélo.

— À qui tu vas écrire ? a demandé Joachim.

— Ben, au père Noël, a répondu Clotaire. À qui veux-tu que j'écrive, pour demander un dérailleur ?

— Ne me fais pas rigoler, a dit Joachim. Moi aussi, j'y croyais quand j'étais petit. Mais maintenant, je sais que le père Noël c'est mon père.

Clotaire a regardé Joachim, et puis il s'est tapé la tête avec le doigt.

— Mais puisque je te dis que je l'ai vu ! a crié Joachim. L'année dernière, je me suis réveillé, la porte de ma chambre était ouverte, et j'ai vu mon père mettre les cadeaux sous l'arbre. Même que l'arbre a failli lui tomber dessus, et que mon père a dit un gros mot.

— Eh, les gars ! a dit Clotaire. Il raconte que son père, c'est le père Noël ! Ne me fais pas rigoler, tiens ! T'as peut-être vu ton père, mais moi j'ai vu le père Noël dans un magasin, avec sa barbe blanche et son par-dessus rouge, même que je me suis assis sur ses genoux et que j'étais drôlement embêté quand il m'a demandé si je travaillais bien à l'école ! Et c'était pas ton père !

— Bien sûr que c'était pas mon père ! a crié Joachim. Mon père, il n'accepterait pas que des minables viennent s'asseoir sur ses genoux !

— Et moi, a dit Clotaire, je ne voudrais pas m'asseoir sur les genoux de ton père, même s'il me payait ! Et puis, s'il entre dans ma maison pour faire le guignol autour de notre arbre, eh bien, mon père va le mettre à la porte, ton père, non mais sans blague ! Il n'a qu'à rester près de son arbre qui ne tient pas debout, ton père !

— Répète un peu ce que tu as dit de notre arbre ? a demandé Joachim.

Et le Bouillon est revenu en courant, parce que Clotaire et Joachim ont commencé à se donner des baffes.

— Si mon père a envie de faire le guignol près de ton arbre, ce n'est pas ton père qui l'en empêchera ! criait Joachim. Et pour t'asseoir sur les genoux de mon père, tu peux toujours courir !

— Il peut les garder, ses genoux, ton père ! criait Clotaire.

Le Bouillon est devenu tout rouge, il a montré le fond de la cour, et il a dit, sans remuer les dents :

— Au piquet. Avec les autres. Même verbe.

Et avant la fin de la récré, le Bouillon a encore dû s'occuper de Rufus, qui était couché par terre, et de Maixent, qui était assis sur Rufus, et qui lui disait : « Alors, tu me dis ce que tu as à me dire, ou tu ne me le dis pas ? » Et Rufus faisait « non » avec la tête, en serrant les lèvres très fort, pour ne pas parler.

Et après la dernière heure de classe, on nous a fait mettre en rang dans la cour, et le directeur est venu nous dire qu'il nous souhaitait à tous un bon et joyeux Noël, et qu'il savait que certains étaient très énervés, mais que, comme c'était le début des vacances, il levait toutes les punitions. Il a raison, le directeur ; moi aussi j'ai remarqué que la maîtresse et le Bouillon sont toujours très énervés avant les vacances, et qu'ils punissent beaucoup.

À la sortie de l'école, comme nous sommes tous un gros chouette tas de copains, nous sommes restés un moment pour nous souhaiter un joyeux Noël. Clotaire s'est réconcilié avec Joachim, et lui a dit que ce qu'il avait dit des genoux du père de Joachim, c'était pour de rire, et Joachim a dit qu'il demanderait à son père d'apporter un dérailleur sous l'arbre de Clotaire. Rufus a dit à Maixent que ce qu'il voulait lui dire, c'est qu'il

avait vu dans un magasin de jouets des téléphones qui marchaient comme des vrais ; alors, si Maixent, qui habite à côté de chez Rufus, demandait un téléphone pour Noël, lui, il en demanderait un aussi, et comme ça, ils pourraient se parler tout le temps, et Maixent a dit que c'était une chouette idée, et que même, ils pourraient apporter leurs téléphones en classe pour se dire tout ce qu'ils avaient à se dire, comme ça la maîtresse ne se fâcherait plus avec le coup des petits papiers. Et ils sont partis tous les deux, tout contents, demander des téléphones à leurs pères. Agnan, nous a fait rigoler en nous disant que, l'année dernière, il avait eu les trois premiers volumes d'un dictionnaire terrible, et que cette année, il allait demander les trois derniers, de M à Z. Il est fou, Agnan ! Eudes, lui, il va demander des skis.

Et puis, je suis parti avec Alceste, qui est mon meilleur copain, un gros qui mange tout le temps et qui habite près de chez moi.

— Chez nous, pour le réveillon, je lui ai dit, il y aura mémé, ma tante Dorothée, et tonton Eugène.

— Chez nous, m'a dit Alceste, il y aura du boudin blanc, et de la dinde.

Et puis, nous avons regardé les vitrines du quartier, qui sont drôlement bien, parce qu'elles sont décorées pour Noël, avec des guirlandes, des sapins, de la neige, des boules en verre brillent, des crèches et des pères Noël.

La vitrine de l'épicerie de M. Compani était chouette, avec sapin tout en boîtes de sardines, avec du sucre en poudre

autour, et nous sommes restés longtemps devant la pâtisserie, à cause des bûches de Noël, et la dame de la pâtisserie est sortie pour dire à Alceste de s'en aller, que ça l'énervait de le voir rester là, sans bouger, avec son nez écrasé contre la vitrine.

Même chez le marchand de charbon, où d'habitude il n'y a que des gros sacs sales, il y avait une guirlande avec trois petites lampes. Pour les lampes bien sûr, le plus terrible, c'était le magasin d'électricité, où toutes les lampes de la vitrine – il y en avait des tas et des tas, de toutes les couleurs – s'allumaient et s'éteignaient, tout le temps et très vite ; et la lumière était tellement forte qu'elle illuminait les persiennes de la maison d'en face. Et puis, Alceste est parti en courant, parce qu'il était en retard pour le goûter, et chez lui, on s'inquiète beaucoup quand il est en retard pour manger.

— Tu as encore traîné en sortant de l'école, m'a dit maman, quand je suis arrivé à la maison. J'ai bien envie de ne pas t'emmener avec moi au centre, voir les grands magasins !

— Oh, dis, maman. Oh, dis ! j'ai crié.

Alors maman a rigolé, elle a dit que bon, d'accord, que c'était bien parce que c'était le début des vacances de Noël, que je mange mon goûter, et qu'on sortirait après.

J'ai goûté très vite, j'ai changé de chemise et de pull-over à cause de la tache de café au lait, et nous avons pris l'autobus, qui était plein de dames avec des types de mon âge, et on était très serrés, mais on était tous très contents, surtout les types.

Dans le centre, on était aussi serrés que dans l'autobus, et les magasins avaient des tas et des tas de lumières qui tournaient de tous les côtés et qui brillaient sur les autos arrêtées qui remplissaient la rue, et dans les autos, les gens criaient et klaxonnaient, et c'était joli comme tout. C'était encore plus chouette que le magasin d'électricité du quartier, mais pour approcher des vitrines, c'était plus difficile.

— J'ai eu une fameuse idée de venir ici ! a dit maman.

— Oh, oui, j'ai dit.

— Mais enfin, ne poussez pas, madame, a dit une dame à maman.

— Je ne pousse pas, madame. On me pousse, a répondu maman.

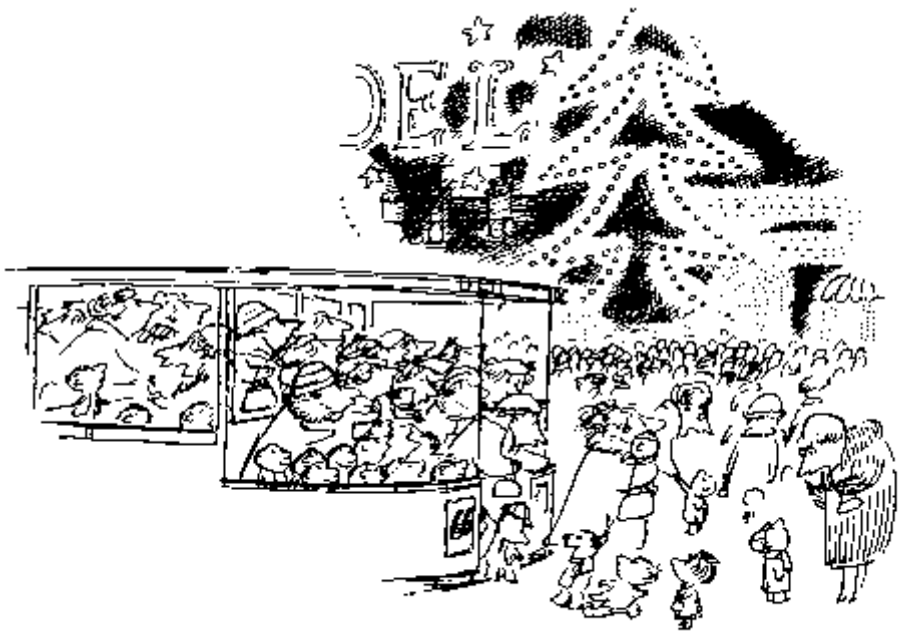
Et nous sommes arrivés devant une vitrine, avec des poupées qui bougeaient, drôles comme tout, et il y avait un gros éléphant dans un wagon, et tout autour, il y avait des trains électriques, avec des tunnels, des passages à niveau, des gares, des petites vaches, des ponts, et maman m'a dit d'avancer, et moi je lui ai dit :

— Non, laisse-moi voir encore un peu, dis !

— Mais avancez donc, madame, a dit la dame. Vous ne voyez pas que vous bloquez le passage ? Vous n'êtes pas seule, tout de même !

— Oh, écoutez, madame, a dit maman, si ça ne vous plaît pas, vous ferez comme les autres !

Les trains étaient très chouettes, surtout ceux qui avaient des très vieilles locomotives, celles qui ont des cheminées, et il y avait de la vraie fumée qui en sortait.



— Allez-vous avancer, oui ou non, madame ? a dit la dame.

— On voit que vous n'avez pas d'enfant, madame, a dit maman. Sinon, vous seriez plus compréhensive.

— Comment, je n'ai pas d'enfant ? a dit la dame. Et puis elle a crié :

— Roger ? Roger ? Roger ? où es-tu Roger ! Viens ici tout de suite ! Roger ! Roger !

Et puis, on a vu d'autres vitrines, avec des manèges qui tournaient vraiment, avec des vrais chevaux de bois, et il y avait des tas et des tas de soldats de plomb, et des panoplies, et des autos, et des ballons, et j'ai demandé à maman d'entrer dans le magasin pour toucher les jouets.

— Dans cette cohue ? a dit maman. Tu n'y penses pas, Nicolas ! Il faut être fou pour s'aventurer là-dedans ! Tu reviendras un autre jour avec papa.

Mais on n'a pas pu partir à cause des gens qui nous poussaient, et nous avons dû entrer dans le magasin, et maman a dit que bon, qu'on allait faire un petit tour, mais qu'on allait ressortir tout de suite.

On a pris l'escalier mécanique, j'aime bien l'escalier mécanique, mais chez les jouets, je n'ai pas pu voir grand-chose, à cause des grands qui étaient partout, et pour ça, c'est plus pratique d'aller dans les magasins avec papa, parce que lui il me soulève dans ses bras, et je peux voir. Il est très fort, papa.

Il y avait une file de petits types qui attendaient pour parler au père Noël, et dans la file, il y avait un grand, un monsieur qui avait l'air fâché, et qui tenait par le bras un tout petit type, qui pleurait, et qui criait qu'il avait peur, et qu'il ne voulait pas être vacciné de nouveau.

— On s'en va, a dit maman.

— Encore un peu, dis ! j'ai demandé.

Mais maman m'a fait les gros yeux, et moi j'ai vu que c'était pas le moment de rigoler, et avant Noël, il vaut mieux ne pas faire d'histoires. À cause du monde, ça a été très difficile de partir du magasin, et quand nous sommes enfin sortis, maman était toute rouge, et elle avait perdu un gant. Quand nous sommes arrivés à la maison, papa était déjà là.

— Eh bien, a dit papa. En voilà des heures pour rentrer ! C'est que je commençais à être inquiet, moi !

— Ah, non, je t'en prie, a dit maman. Tu me feras des observations une autre fois !

Maman est partie se changer, et papa m'a demandé :

— Mais enfin, d'où venez-vous ?

— Ben, je lui ai expliqué, on était partis voir les magasins, et c'est terrible, on a vu des vitrines avec des bonshommes qui bougent, des trains électriques avec des vieilles locomotives, qui fument, et l'autobus était plein comme tout, et devant le magasin, il y avait une dame qui se disputait avec maman, et la dame a perdu son fils qui s'appelait Roger, et il y avait des tas de lumières et de la musique, et un père Noël, et un petit type qui avait peur d'aller le voir, et on a dû attendre longtemps l'autobus parce qu'ils étaient tous complets, et qu'est-ce qu'on a pu rigoler !

— Je vois, a dit papa.

On a dîné assez tard, et maman avait l'air très fatiguée.

— Dis papa, qu'est-ce que j'aurai pour Noël ? j'ai demandé, au dessert (de la tarte aux pommes de midi. Bien.). Les copains vont avoir des tas de choses.

— Ça dépend un peu de toi, mon lapin, a dit papa en rigolant. Qu'est-ce que tu vas lui demander, au père Noël ?

— Un train électrique qui fume, j'ai dit, un vélo neuf, un dérailleur pour le vélo neuf, des soldats de plomb, une petite

auto bleue avec des lumières qui s'allument, un jeu de construction, et un téléphone qui marche comme un vrai, pour parler en classe avec Alceste.

— C'est tout ? m'a demandé papa, sans rigoler.

— Et un ballon de foot, et un ballon de rugby, j'ai dit.

— Tu sais, Nicolas, m'a dit papa, le père Noël n'est pas très riche, cette année.

— Ben, ça, alors, c'est toujours la même chose ! j'ai dit. C'est pas juste, à la fin, les copains, ils ont tout ce qu'ils demandent, et moi jamais !

— Nicolas ! a crié papa.

— Ah non, a dit maman. Vous n'allez pas recommencer ! Ce serait beaucoup vous demander de faire un peu de silence, et de cesser ces discussions ? J'ai une migraine effroyable.

— Oh, très bien, parfait, parfait, a dit papa. Eh bien, pour éviter toute discussion, tu auras tout ce que tu as demandé, Nicolas. Et en plus, pour faire bonne mesure, je t'offrirai un yacht. D'accord ?

Alors, maman a rigolé, elle s'est levée, elle a embrassé papa, et puis elle a dit :

— Je te demande pardon, chéri. J'ai l'impression que ça va être long, d'ici Noël... Il va falloir de la patience.

— Ah ! la la ! a dit papa.

Moi, c'est ça que j'aime le plus avant Noël : être impatient. Surtout quand je pense à la tête que fera Geoffroy, après Noël, quand il me verra conduire mon yacht, très vite, avec mes lunettes d'aviateur sur la figure.

# René Goscinny

## *Biographie*

« JE SUIS NÉ LE 14 AOÛT 1926 à Paris et me suis mis à grandir aussitôt après. Le lendemain, c'était le 15 août et nous ne sommes pas sortis. » Sa famille émigré en Argentine où il suit toute sa scolarité au Collège français de Buenos Aires : « J'étais en classe un véritable guignol. Comme j'étais aussi plutôt bon élève, on ne me renvoyait pas. » C'est à New York qu'il débute sa carrière.

Rentré en France au début des années 1950, il donne naissance à toute une série de héros légendaires ; Goscinny imagine les aventures du Petit Nicolas avec Jean-Jacques Sempé, inventant un langage de gosse qui va faire le succès du célèbre écolier. Puis, Goscinny crée Astérix avec Albert Uderzo. Le triomphe du petit Gaulois sera phénoménal. Traduites en 107 langues et dialectes, les aventures d'Astérix font partie des œuvres les plus lues dans le monde. Auteur prolifique, il réalise en même temps Lucky Luke avec Morris, Iznogoud avec Tabary, les Dingodossiers avec Gotlib… etc.

À la tête du journal *Pilote,* il révolutionne la bande dessinée, l'érigeant au rang de « 9e Art ».

Cinéaste, Goscinny crée les Studios Idéfix avec Uderzo et Dargaud. Il réalise quelques chefs-d'œuvre du dessin animé : *Astérix et Cléopâtre, Les douze travaux d'Astérix, Daisy Town* et *La Ballade des Dalton.* Il recevra à titre posthume un César pour l'ensemble de son œuvre cinématographique.

Le 5 novembre 1977, René Goscinny meurt à l'âge de 51 ans. Hergé déclare : « Tintin s'incline devant Astérix. » Ses héros lui ont survécu et nombre de ses formules sont passées dans notre langage quotidien : « tirer plus vite que son ombre », « devenir

calife à la place du calife », « être tombé dedans quand on était petit », « trouver la potion magique », « ils sont fous ces Romains »…

Scénariste de génie, c'est au travers des aventures du Petit Nicolas, enfant malicieux aux frasques redoutables et à la naïveté touchante, que Goscinny donne toute la mesure de son talent d'écrivain. Ce qui lui fera dire : « J'ai une tendresse toute particulière pour ce personnage. »

# Jean-Jacques Sempé

## *Biographie*

« QUAND J'ÉTAIS GOSSE, le chahut était ma seule distraction. » Sempé est né le 17 août 1932 à Bordeaux. Etudes plutôt mauvaises, renvoyé pour indiscipline du Collège moderne de Bordeaux, il se lance dans la vie active : homme à tout faire chez un courtier en vin, moniteur de colonies de vacances, garçon de bureau…

À dix-huit ans, il devance l'appel et monte à Paris. Il écume les salles de rédaction et, en 1951, il vend son premier dessin à *Sud-Ouest*. Sa rencontre avec Goscinny coïncide avec les débuts d'une fulgurante carrière de « dessinateur de presse ». Avec le Petit Nicolas, il campe une inoubliable galerie de portraits d'affreux jojos qui tapissent depuis notre imaginaire. Parallèlement aux aventures du petit écolier, il débute à *Paris Match* en 1956 et collabore à de très nombreuses revues.

Son premier album de dessins paraît en 1962 : *Rien n'est simple*. Une trentaine suivront, chefs-d'œuvre d'humour traduisant à merveille sa vision tendrement ironique de nos travers et des travers du monde.

Créateur de Marcellin Caillou, de Raoul Taburin, ou encore de Monsieur Lambert, son talent d'observateur allié à un formidable sens du dérisoire en font depuis quarante ans l'un des plus grands dessinateurs français.

Outre ses propres albums, il a illustré *Catherine Certitude* de Patrick Modiano ou encore *L'histoire de Monsieur Sommer* de Patrick Süskind.

Sempé est l'un des rares dessinateurs français à illustrer les couvertures du très prestigieux *New Yorker,* et, aujourd'hui, il

fait sourire des milliers de lecteurs chaque semaine dans *Paris Match, le Figaro Littéraire…*

C'est avec enthousiasme qu'il a accueilli la prochaine édition de ces *Histoires inédites du Petit Nicolas*. Emu par cet événement, il a été surpris et amusé par cette rentrée du Petit Nicolas.